MOEURS ET PRATIQUES

DES

DÉMONS

OU

DES ESPRITS VISITEURS

DU SPIRITISME ANCIEN ET MODERNE

PAR LE CHEVALIER

GOUGENOT DES MOUSSEAUX,

Auteur de DIEU ET LES DIEUX ; de LA MAGIE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE, des HAUTS PHÉNOMÈNES DE LA MAGIE, etc., etc.

NOUVELLE ÉDITION

entièrement refondue et fort augmentée.

Les livres de M. le marquis de Mirville et de M. le chevalier des Mousseaux « sur le monde supra-sensible des esprits offrent une lecture extrêmement curieuse et intéressante, non-seulement par les faits, mais encore par le talent et, *ce qui pourra surprendre,* par le BON SENS de ces écrivains ».

(*Gaz. médicale,* 25 fév. 1854.)

« Ce que l'on peut dire sans risque de se tromper, c'est que MM. de Mirville et des Mousseaux sont à la tête, s'ils ne sont pas les seuls, de ces écrivains qui déroulent une page d'histoire catholique, et constatent que les phénomènes étranges dont ils sont les témoins NE SONT POINT DES ILLUSIONS. »

(*Revue médicale française et étrangère,* 31 mai 1861.)

« Certes l'importance méritée de l'école de Montpellier devait donner à l'histoire du principe vital un intérêt tout particulier. Nous remercions M. des Mousseaux de l'avoir tracée avec son crayon d'érudit et de philosophe de manière à nous la faire mieux connaître que n'aurait pu le faire un livre de médecine... » (Dans son livre *Médiateurs*, etc.)

(*Revue médicale française et étrangère*, n° de fév. 1864.)

PARIS,

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

RUE GARANCIÈRE, 8.

1865

MŒURS ET PRATIQUES

DES

DÉMONS

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR, RUE GARANCIÈRE, 8.

MOEURS ET PRATIQUES

DES

DÉMONS

OU

DES ESPRITS VISITEURS

DU SPIRITISME ANCIEN ET MODERNE

PAR LE CHEVALIER

GOUGENOT DES MOUSSEAUX,

Auteur de DIEU ET LES DIEUX, de LA MAGIE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE,
des HAUTS PHÉNOMÈNES DE LA MAGIE, etc., etc.

NOUVELLE ÉDITION

entièrement refondue et fort augmentée.

Les livres de M. le marquis de Mirville et de M. le chevalier des Mousseaux « sur le monde supra-sensible des esprits offrent une lecture extrêmement curieuse et intéressante, non-seulement par les faits, mais encore par le talent, et, ce qui pourra surprendre, par le BON SENS de ces écrivains. »

Gazette médicale, 25 fév. 1864.

« Ce que l'on peut dire sans risque de se tromper, c'est que ces messieurs sont à la tête, s'ils ne sont pas les seuls, des écrivains qui déroulent une page d'histoire catholique, et constatent que les phénomènes étranges dont ils sont les témoins NE SONT POINT DES ILLUSIONS. »

Revue médicale française et étrangère, 31 mai 1861.

« Certes l'importance méritée de l'école de Montpellier devait donner à l'histoire du principe vital un intérêt tout particulier. Nous remercions M. des Mousseaux de l'avoir tracée avec son crayon d'érudit et de philosophe de manière à nous la faire mieux connaître que n'aurait pu le faire un livre de médecine... » (Dans son livre *Médiateurs*, etc.)

Revue médicale française et étrangère, nº de fév. 1864.

PARIS

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

RUE GARANCIÈRE, 8

1865

AVIS DE L'ÉDITEUR.

L'espace venant à nous manquer, nous remplaçons par une lettre unique, courte et précise, les lettres de cardinaux, d'évêques et de docteurs, destinées à édifier le lecteur quant à l'*orthodoxie* et l'*opportunité* des ouvrages de M. le chevalier G. des Mousseaux sur la magie. Plusieurs de ces lettres ont été par nous publiées en tête de différents volumes; celle qui suit s'applique d'un mot à toutes les publications antérieures faites dans notre maison :

« Monsieur le Chevalier,

» Votre nouvel envoi : *les Hauts phénomènes de la magie*, précédés du *Spiritisme antique*[1], m'est parvenu, et j'ai admiré la même abondance de doctrine, la même sûreté de recherches, le même enchaînement de déductions incontestables. — Vous avez merveilleusement mérité de la religion, et *on peut dire de la raison*, en dévoilant tous ces mystères de l'iniquité et de la tromperie. Je recommanderai volontiers cet ouvrage à mon clergé dans la plus prochaine occasion...

» † CÉSAIRE, cardinal-archevêque de Besançon. »

Besançon, 11 avril 1865.

Une lettre de l'illustre P. Ventura, adressée à l'auteur

[1] Un tiers au moins de ce livre roule sur l'étonnant et si important sujet de l'incube et du succube.

de *Mœurs et pratiques des démons*, et publiée par l'éditeur, a suivi de près la première édition de cet ouvrage. Nous en avons extrait les lignes suivantes :

« *Nous sommes en pleine magie;* et, sous des noms trompeurs, l'esprit de mensonge et d'impudicité n'en continue pas moins ses horribles ravages...

» Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que, même parmi les personnes les plus sérieuses, on n'attache pas l'importance qu'ils méritent aux étranges phénomènes dont nous sommes témoins, et qui deviennent de jour en jour plus étranges, plus frappants et plus funestes.

» A ce point de vue, je ne saurais assez admirer et louer le zèle et le courage que vous avez déployés dans votre livre. Les faits que vous y avez réunis sont propres à porter la lumière et la conviction dans les esprits les plus difficiles, en sorte qu'en lisant ce remarquable ouvrage, fait avec autant de conscience que de savoir, il n'y a plus moyen de s'aveugler.

» Si quelque chose pouvait nous surprendre, c'est la légèreté avec laquelle la fausse science a tâché de tourner en ridicule un sujet si grave; c'est la simplicité enfantine de vouloir l'expliquer par des hypothèses contradictoires et absurdes.

» Agréez, monsieur le Chevalier, avec mes félicitations pour ce nouvel écrit si utile à la religion, l'expression de mon estime et de mon respect.

» Le P. Ventuaa de Rrulica, ancien général des théatins, examinateur des évêques et du clergé romain, consulteur de la sacrée Congrégation des rites, etc., etc.

» Paris, 5 juin 1855. »

CAUSERIE AVEC LE LECTEUR.

Il y a longtemps déjà qu'a disparu des casiers du libraire le dernier volume de l'ouvrage intitulé *Mœurs et pratiques des démons et des esprits visiteurs*, jeté dans la circulation à un nombre considérable d'exemplaires. Depuis longtemps aussi, tout absorbé que je fusse par le soin de publications qui se succédèrent, je me proposais de livrer au public une édition nouvelle. La voici venue! Mais l'œil du lecteur reconnaîtra-t-il l'ancien volume dans le nouveau? telle est la multitude des documents inédits qui viennent le grossir; telles et si nombreuses sont les retouches et les modifications qu'il a dû subir!...

Que ce soit oui, que ce soit non, un double caractère doit marquer au front le nouveau volume, et ménager par cela même son utilité présente et future. Le premiér et le plus important peut-être, c'est le trait qui nous rend, ou plutôt qui nous conserve, la physionomie de la question démoniaque à l'instant où nous l'entendîmes, après le silence d'un siècle ou deux, rentrer avec éclat dans le monde, étonner les oreilles d'un public prompt à se rire de lui-même, à s'égayer des tressaillements de sa surprise et de l'apparente puérilité de phénomènes qui venaient dérouter ses conjectures. Le second, c'est la saillie légère et courante qui, sous le couvert des choses, trace et laisse percer la marche souterraine, puis à demi patente des étrangetés que je décris, jusqu'à l'heure où ma plume va rencontrer son temps

d'arrêt. Ce jalonnage des phénomènes qui se pressent, des étapes que nous leur voyons parcourir, et des croyances rivales qui se les approprient, ne saurait être dépourvu d'intérêt aux yeux des hommes sérieux, et de ceux que quelque curiosité sollicite ou tourmente.

Trois volumes indépendants l'un de l'autre, et relatifs à la magie, ont, il est vrai, successivement réalisé, depuis la publication de mon livre *Mœurs et pratiques des démons*, le plan que me traçaient ces trois mots : Causes, moyens, effets. Mais à chacune de ces quatre productions, reste une physionomie particulière, une mission distincte [1]...

Le si bienveillant accueil que leur accorda notre public de France, quoique leur apparition fût pour la science incrédule, et pour la pusillanimité du grand nombre des croyants le plus incroyable des scandales, témoigne, de la manière la plus heureuse, qu'au sein d'un pays où la raison religieuse régna si longtemps dans sa gloire, la foi se fût-elle ternie au contact d'un souffle hostile et corrosif, reprend sans effort son éclat au souffle franc et hardi de la vérité.

Ailleurs, au milieu d'un monde plus résolûment catholique que le nôtre, c'est-à-dire tout formé de chrétiens militants, et ne cherchant dans la mêlée courtoise de ses débats

[1] Ces volumes sont :

1° La Magie au dix-neuvième siècle, *ses agents, ses vérités, ses mensonges;*

2° Les Médiateurs et les Moyens de la magie, ayant pour sous-titre : *les Hallucinations et les Savants, le Fantôme humain et le Principe vital;*

3° Les Hauts phénomènes de la magie, précédés du *Spiritisme antique.*

Ce dernier volume contient le menu de toutes les étrangetés du sabbat, et surtout l'incube. La grande question du sabbat paraîtra, mais séparément, et dans tout son grandiose, un peu plus tard.

Chacun des trois ouvrages forme un volume indépendant, de 500 pages, bel in-8°; prix fort, 6 francs. Chez Plon, 8, rue Garancière, Paris.

qu'à favoriser le plein triomphe de toutes les vérités qui témoignent de la grandeur de l'homme au milieu même des épreuves inséparables de sa chute, rien ne devrait être plus naturel que les sympathiques élans de la foi. Il serait donc inutile de redire quelles nobles et consolantes manifestations éclatèrent, lorsque, du haut de la tribune du congrès de Malines, ma parole fit un instant retentir les doctrines que raniment et propagent *mes* livres [1].

De tous côtés donc, et dès qu'une occasion favorable sollicite les esprits, les uns sentent, les autres comprennent, et tous témoignent, — mais chacun le fait à sa manière, — que la première de toutes les nécessités sociales, c'est la foi, la foi généreuse; que c'est elle qui sauve les peuples dans le monde du temps, que c'est elle qui sauve les individus dans le monde de l'éternité; que celui qui la ruine, qui la détériore, qui l'appauvrit, ruine et appauvrit dans une égale mesure *toutes les sources de la vie* LIBRE ET HEUREUSE...

..... Et, comme je suis en train de me dire ces choses, une circonstance amie jette et ouvre entre mes mains le sixième volume des *Rapports de l'homme avec les démons*. Mon œil un instant s'y égare; mais bientôt ma méditation demi-distraite, tout en changeant d'objet, y reprend son cours sur les nécessités d'une foi *mâle*, d'une foi savante et *complète*. L'occasion qui, du milieu de ces pages chrétiennes, la ramène dans cette voie, est un livre qu'elles signalent à la juste défiance des catholiques; et ce livre est un catéchisme. L'auteur de ce catéchisme est un digne prêtre, et son œuvre est excellente, ai-je ouï

[1] Congrès de Malines, août-septembre 1864. Après cette séance générale, où je m'exprimai devant plus de trois mille membres du congrès, quelques séances de section me furent demandées. Le temps pressait; je ne pus satisfaire à ce désir, que je partageais vivement. Voir un mot sur cette assemblée, p. IX, etc., des *Hauts phénomènes de la magie*.

dire. Il faut se hâter toutefois d'en excepter un chapitre important, celui dont je veux, pour la gloire même de l'auteur et son repos futur, l'aider à déchirer et à refaire au plus vite les feuilles.

Il s'agit dans ce chapitre, et sans doute on l'aura deviné, de la question démoniaque.

Quelques réflexions du livre des *Rapports*, relatives au siècle antérieur à ce traité d'enseignement religieux, en accompagnent l'indication sommaire. Je crois devoir les redire, en y mêlant ma propre pensée, et je cours me replacer aussitôt après en face des pages qui blessent ma foi. Leur hardiesse, oh! non! leurs téméraires faiblesses nous auront été dès lors expliquées par le rapide aperçu de l'époque qui les précède; et, grâce à ce coup d'œil préalable, nous accuserons des taches de cette œuvre moins l'auteur que les temps.

Ce fut surtout au dix-huitième siècle que la syphilis morale du rationalisme [1], qui depuis de si longues années couvait ou serpentait dans les veines du corps social, éclata. Les médecins de l'âme se mirent-ils en devoir de porter à ce fléau quelque remède? Oui, certes, mais ce fut assez faiblement dans notre patrie; et plusieurs, et beaucoup, il faut bien l'avouer, se trouvèrent eux-mêmes atteints de ce mal. Ainsi les vit-on, autant que le mouvement de recul leur était possible sans se laisser choir dans l'abîme, disculper *le diable* des faits et gestes qui, jusqu'alors, étaient légitimement restés à sa charge [2].

[1] Je ne puis trouver une expression plus juste pour nommer ce mal et le peindre dans son principe, dans sa nature et dans ses effets.

[2] C'est de ces hommes que nous entretient le R. P. Bouffier, dans son ravissant petit ouvrage de la *Vie d'Anna-Maria Taïgi* d'après les documents authentiques de sa béatification :

« De *nouveaux docteurs,* se faisant la lumière des âges à venir, arrivaient, de négation en négation, à saper par la base toute religion, à

D'éminents théologiens réfutèrent, il est vrai, cette misérable et véreuse théologie, qui désertait la foi pour planter ses tentes sous l'étendard de ce que les esprits faux appelaient, à qui mieux mieux, la raison! Mais dans le monde que les doctrines dissolvantes et subversives de notre révolution [1] envahirent, cette théologie prit faveur; et bientôt même, ô honte de la saine raison! elle eut dans l'enseignement sa part, elle eut son moment de triomphe.

nier toute intervention divine... Devant une pareille audace, Dieu ne voulut pas rester silencieux... il intervint;... et, sur le piédestal de l'ignorance et de la pauvreté, il fit resplendir le Surnaturel avec une affirmation telle, que les plus incrédules en sont confondus... Sa vie est *le Surnaturel vivant*, parlant, agissant, rendu comme sensible et palpable *pendant quarante-sept années consécutives, sans subir un seul instant d'éclipse!* » — Lire ces merveilles si consolantes : *Vie d'Anna-Maria Taïgi*, née le 30 mai 1769, morte le 9 juin 1837, d'après les documents authentiques de sa béatification. — A. Bray, Paris, 1865, rue Cassette, 20; 1 vol. in-18; p. 193, etc.

[1] J'indique à qui voudrait en juger un ouvrage des plus remarquables, des plus savants, des plus attrayants, et *des plus indispensables* à quiconque s'occupe de politique, d'économie politique, de questions sociales, de réformes, etc., etc., etc. : c'est le livre intitulé *la Réforme sociale en France, déduite de l'observation comparée des peuples européens*, par M. F. Le Play, commissaire général, etc., etc., 2 vol. in-8°. Plon, 1864, Paris. Je fais mes réserves, cependant, pour un certain nombre de questions, et de principes religieux. Néanmoins je dis : tout bon citoyen, tout citoyen actif, doit lire ce livre. S'il y ajoute la lecture de l'ouvrage de M. Coquille sur les légistes, etc., et qu'*il termine* son parcours par *l'Ancien régime et la Révolution*, de M. de Tocqueville, ancien ministre, etc. (1 vol. in-8°; Lévy, Paris, 1860, 4e édition), nul politiquant de révolution ne pourra tenir contre lui; et s'il s'assoit dans quelque conseil, il y rendra d'éminents services; homme de progrès, il y sapera sans cesse la malice ou l'ignorance révolutionnaires.

Peu de livres aussi, je crois, malgré les défauts de ceux-ci, feront mieux taire ceux qui se croient obligés encore d'identifier avec l'idée de la monarchie française les vices et les abus de l'ancien régime, que cette monarchie serait la première à reconnaître et à poursuivre si elle existait encore.

Cependant, tandis que, dans le monde religieux, *ce progrès* était en voie de s'accomplir, on voyait dans le monde profane survenir flot sur flot et se dessiner fortement à l'horizon les illuminés, les théosophes..., mille sortes de sectes ou d'écoles dont les noms quelquefois périssaient en naissant, et parmi lesquelles surgirent, entre les rejetons vivaces, ceux que l'on nommait, hier encore, les magnétistes, ces frères aînés de nos spirites !

Quelques hommes, il est vrai, quelques docteurs encore, continuant de s'éclairer aux antiques et indéfectibles lumières dont *la Raison divine* ne cesse d'éclairer l'Église, signalèrent avec persévérance, dans chacun des nouveaux venus, des apôtres de l'occultisme démoniaque, des précurseurs de celui que l'hérétique Michel Vintras appelle, avec un sens trop prophétique peut-être, « l'homme des fluides[1] ! » « Autres Jérémies, ils annonçaient les maux qui allaient fondre sur les peuples, mais le clergé rationaliste s'en moqua. » Hélas ! dans un moment où les sciences profanes, celles qui ont la matière pour objet, étonnaient, épouvantaient le monde par des progrès qui semblaient se confondre avec le prodige, il était bien permis à ceux dont la science ou l'intelligence péchait par une insigne médiocrité de se figurer, sur la parole des savants incrédules, qu'à tous les phénomènes jusqu'alors intitulés démoniaques, des explications aussi simples que naturelles allaient s'adapter avec autant de justesse et de précision que s'adapte la mortaise à son tenon !

Au milieu de cette singulière et lugubre déroute, entre les généreux, les transfuges et les fuyards, figuraient un grand nombre de théologiens d'autant plus savants qu'ils restaient plus fidèles à la foi, mais dont la parole hésitait à se prêter au retentissement de la vérité. Il est vrai que,

[1] *Évangile éternel* de Vintras, p. 637.

démontrer avec succès le caractère franchement démoniaque ou spirite des faits surhumains qui commençaient à poindre sous le manteau du magnétisme, c'eût été, pour la plupart, tenter une grosse, une difficile affaire ! Car les longues et complètes observations, le mûr examen qui, du sein de ces pratiques ténébreuses, dégagèrent enfin l'évidence, faisaient défaut à presque tous. Et comment oublier en outre que, dans l'opinion de ce public auquel il s'agissait de s'adresser, les divers étudiants ou praticiens de l'occultisme étaient rangés sans discernement à cette époque, — et le sont partiellement encore, — parmi les gens malades de tête, extravagants, hallucinés ; ou malades de cœur, charlatans, fripons et pervers?

Aussi la fuite devant l'Incrédulité, mais, soyons plus polis, la lutte qui consistait à lui céder le terrain afin de lui faire admirer la modération de ses adversaires, ne fut-elle que trop commune, et la vîmes-nous promptement avoir le résultat le plus contraire aux vœux de ceux qui, plus sains d'intention que de jugement, en furent les tristes héros et les victimes [1].

Plus tard, après que le sang des prêtres et des fidèles eût coulé par torrents; plus tard, après que les églises envahies se furent ouvertes au culte de femmes qui, sous le nom de la raison déifiée, offraient à leurs adorateurs le spectacle non point de la nudité naturelle des brutes, mais de la nudité satanique des prostituées les plus viles ; plus tard, après que les églises profanées et fermées se furent ouvertes derechef à l'esprit de Dieu ; plus tard, au milieu des fidèles réunis après la tourmente, c'est-à-dire lorsque la restauration du christianisme se fut opérée, quelque chose encore manqua. Ce quelque chose fut la foi ;

[1] Nous ne voulons nommer aucun de ces héros, et pas plus Bergier qu'un autre.

la foi non pas pusillanime et claudicante, mais la foi vaillante et complète ; celle, par exemple, de ministres de l'Évangile osant, du haut de la chaire évangélique, prononcer aussi distinctement que l'Évangile lui-même le nom du diable !

Car le diable est l'une des premières colonnes de la foi. Il est un des grands personnages dont la vie se lie à celle de l'Église ; et, sans sa parole, sortie victorieuse de la bouche du serpent son médium, la chute de l'homme ne se fût point accomplie. Sans lui donc le Vainqueur de la mort, le Sauveur, le Crucifié, le Rédempteur ne serait que le plus ridicule des comparses, et la croix une insulte réelle au bon sens. L'enseignement de saint Jean y est formel, écoutons sa parole : « Si le Christ descendit d'en haut et s'incarna dans le sein d'une vierge, ce fut « pour détruire *les œuvres du démon*[1]. »

S'abstenir de nous faire connaître à fond *ce diable*, cet esprit de ruines, ce chef du spiritisme antique dont le premier acte en face de l'homme fut de se faire du serpent, *du corps* de la brute, *un médium parlant ;* nous taire sa puissance sur les corps et sur la matière, *aussi bien que sur les âmes*, et ses actes visibles non moins que ses actes invisibles ; couvrir d'une ombre épaisse ses habitudes d'apparitions hypocritement angéliques et saintes, ou brutalement infernales ; n'accueillir qu'avec le dédain du silence ou les ironies du sourire son pouvoir direct, ou celui qu'il exerce par ses suppôts, c'est-à-dire par *les hommes* ou *par les objets* auxquels, *à l'imitation* de Dieu, dont Tertullien l'appelle le singe, il prête et communique sa vertu ; craindre de nous inculquer dès l'enfance et jusqu'à l'âge adulte de notre foi ces vérités de tous les siècles, non moins immuables que l'Église ; nous sevrer

[1] In hoc apparuit Filius Dei, ut dissolvat opera diaboli. *I Ep.*, III, 8.

sur ce point du pur allaitement de la science divine, et surtout au moment où l'Église spirite [1], héritière du terrain préparé par les adeptes du magnétisme, répand autour de nous en semence épaisse ses volées de prestiges, n'est-ce donc point nous dérober à la fois et la faiblesse, et la force, et la vue de l'ennemi? N'est-ce point nous laisser ignorer ou douter s'il a puissance sur nos personnes, et si vraiment il existe, cet ennemi? N'est-ce point nous livrer à ses coups, désarmés et privés de la lumière qui permet, en le reconnaissant, de le repousser et de le vaincre?

Loin de moi, certes, la mauvaise pensée de dire ou d'insinuer que jamais se soit ainsi comportée l'*Église*. Cependant, en ce pays, au milieu de nous, la foi sincère et pratique au démon de l'Évangile, au démon de la vie authentique des saints et du rituel, à cet être sans qui le christianisme est inintelligible, cette foi est-elle généreusement redevenue ce qu'elle était chez nos pères, ces fils *des immuables* vérités de l'Église?

L'un des adversaires de la doctrine catholique, et que le magnétisme compte au nombre de ses grands maîtres, tient à se charger de la réponse. Il la tourne en style de défi; et si nous ne la trouvons point d'une irréprochable justesse, peut-être néanmoins la mesure de vérité qu'il y renferme nous fera-t-elle monter au visage quelque salutaire rougeur :

« La croyance au diable, nous dit M. Dupotet, s'est fort affaiblie chez nous depuis deux siècles, *et nul prêtre*, aujourd'hui, N'OSERAIT, si ce n'est dans quelque village, parler ouvertement du démon (1853)... » Mais, « puisqu'il s'agit ici du diable, il faut dire ce qu'on en sait. Cet examen me plaît, parce que, d'abord, il est nouveau [2]; ensuite,

[1] *Spirite* est la traduction française littérale du mot à racine grecque *démoniaque*.

[2] A force d'être ancien et oublié!

parce que le diable est de ma connaissance. — Bah! vont dire certains esprits subtils (lisez épais) : au dix-neuvième siècle, un homme oser se vanter d'avoir vu le diable! Cet homme est fou; il faut lui ouvrir les portes de Charenton. — Doucement, braves gens, car ce que vous ignorez existe; ce que VOTRE RAISON repousse est en puissance parmi nous; ce que vous ne voyez pas est autour de nous ou dans votre personne, et RIEN N'EST PLUS CERTAIN *que l'existence de cet agent du mal.*

» C'est d'abord lui qui vous retient dans votre ignorance; c'est lui qui vous bouche les yeux et qui obstrue vos oreilles, comme si vous étiez membres de quelque académie; c'est encore le démon qui fait taire chaque jour votre conscience, lorsqu'elle veut parler et vous faire entendre sa voix...

» Ah! vous parlez comme un curé, vont dire les mêmes hommes[1]! Sans doute, cela est vrai; mais celui-ci vous parle par réminiscence du passé; moi, je vais traduire *ce qui est présent*, ce que de jeunes faits révèlent. Si vous voulez vous convaincre, et sortir de votre erreur, vous n'aurez qu'à nous imiter[2], et, dès les premiers pas, vous en saurez plus sur ce chapitre que le confesseur de votre femme, plus que toute la science moderne ne saurait vous en apprendre. Vous recouvrerez vos yeux et vos oreilles, et, *en sachant quelque chose de certain sur les mauvais esprits, vous comprendrez également Dieu;* car ni l'un ni l'autre, je le suppose du moins, n'ont été l'objet de vos méditations. »

Fort bien! mais, de toutes parts, on nous conteste la certitude de l'action démoniaque. — Ah! rien donc ne saurait mieux prouver à quel point elle est sérieuse et impor-

[1] Plût à Dieu que tous les curés et tous les catéchismes nous tinssent partout ce langage si vaillant de foi!

[2] C'est-à-dire vous n'aurez qu'à vous livrer aux évocations; les spirites vous y convoquent de toutes parts.

tune. Car, « si tout était ici vrai prestige, ou illusion, il n'y aurait aucune opposition; les Robert Houdin, les Bosco, sont parfaitement tranquilles; on ne songe point à les troubler, à les inquiéter! L'agent miraculeux est donc entre nos mains; et, si notre foi était plus vive, beaucoup de choses merveilleuses, qui nous paraissent impossibles à produire aujourd'hui, seraient faciles. »

Lui, le démon, « tous les malheureux initiés à l'art de la sorcellerie, femmes, enfants, vieillards, le peignent de la même manière. Ils l'ont vu dans les scènes nocturnes du sabbat[1]; et je crois plus à la terreur de tous ces gens-là, à leurs témoignages, qu'à ceux qui me seraient donnés par les

[1] Lire toutes les vérités et les réalités du sabbat, bien élucidées et démontrées, je crois, dans mon livre des *Hauts phénomènes de la magie*. Mais je publierai un travail spécial sur le sabbat, et j'y attends les rieurs.

Faisant une allusion très-sensible à mon dernier écrit des *Hauts phénomènes de la magie et du spiritisme antique,* tout en se donnant la mine de l'homme qui se contente de tirer sa poudre en l'air, un spirituel et malicieux écrivain, qui me rencontrait pour la première fois et qui se figurait peut-être que ma plume était ma nourrice, se prit à dire : « Mais ne pensez-vous pas que le Pape doit payer certains écrivains pour affirmer des choses aussi étonnantes que..... »

Halte là! s'il vous plaît; j'ai compris, mon cher adversaire. Non; le défenseur de la foi, le Pape, ne nous paye ni peu ni prou; c'est nous, tout au contraire, qui le payons, et même assez cher, le plus cher qu'il nous est possible! Est-ce qu'à nous, hommes de foi vive, mieux qu'à d'autres il n'appartient point de sentir l'urgence du filial denier de Saint-Pierre?

Et qu'à ce propos, il me soit permis de crier sur les toits : « Oh! combien peu de simple bon sens, et de sens chrétien, aurait aujourd'hui celui qui ne comprendrait point encore que la papauté, — sauvegardée dans son indépendance par son domaine temporel, — est la clef de voûte de la religion, ou, pour mieux dire, du monde social tout entier; qu'elle est la vie de l'État et de la famille, de la propriété et de la liberté; le pivot *de l'être* et *de l'avoir* de chacun de nous, l'âme de la civilisation tout entière! Bien myope ou bien à plaindre celui qui ne saurait encore par intérêt, sinon par devoir et par amour,

rédacteurs du *Journal des Débats*... Que si nous voulions publier la liste des hommes *qui crurent à Satan*, ET QUI LE VIRENT, on serait étonné d'y trouver inscrits les noms des plus grands génies. »

Mais, « je vais bientôt examiner les faits diaboliques, et je dirai *ce que j'ai vu*, ce que *je puis faire voir* aux autres. Je prouverai par là que je n'ai aucun souci de l'opinion et des scrupules des prétendus savants[1]. »

Voici donc un des loyaux adversaires de la foi chrétienne plein d'une foi dont nous voudrions voir déborder l'âme des catholiques. Il croit d'abord en homme qui raisonne, *en logicien*; puis, il croit en homme qui a vu; il croit, *en témoin*, à l'existence, à l'action sensible, aux œuvres visibles et palpables du démon. Appuyé sur l'expérience de tant d'autres expérimentateurs qui le précédèrent et qui le suivirent, il se raille de l'illogique et incroyable incroyance des savants à cet endroit, où la vérité serait d'un si grand et d'un si fréquent secours à la science, si la science redevenait assez virile pour l'accueillir. Et ses railleries, ses sarcasmes, que j'élague ou que je supprime, après avoir traversé l'aire de nos académies, viennent frapper en pleine poitrine une partie du sacerdoce : ces prêtres, de peu de science, de peu d'intelligence et de peu de foi, selon ses paroles, dont la croyance ne lui semble guère dépasser sur ce point fondamental celle

verser assez largement de son or pour conserver à tout prix ce conservateur universel !

Qu'elle vienne à tomber, cette clef de voûte, ou plutôt que ses soutiens temporels lui soient retirés, et quiconque n'a pas l'œil assez hébété pour ne point entrevoir l'avenir, au jour que répandent de conserve l'histoire et les faits qui sont en voie de s'accomplir, vous dira d'avance ce qu'il en coûtera de n'avoir su payer assez généreusement les étais destinés à la maintenir en place jusqu'à ce que, sur le sol reposé de ses convulsions, l'édifice ait cessé de trembler.

[1] *Journal du magnétisme*, an 1853, nº 172, p. 182-185; — nº 175, p. 451, etc., etc.

de nos maîtres incrédules, celle des castrats de la science.

Mais sa verve railleuse ne recevra-t-elle point un démenti de la page que nous allons extraire de l'un de nos plus catholiques auteurs? et ne nous sera-t-il point permis de crier au mensonge, et de repousser avec dédain, dans les expressions de l'illustre magnétiste, les âpres et mordantes fantaisies d'un calomniateur?

Écoutons : la pénurie des prêtres qui se présentèrent dans nos mauvaises époques pour remplir les vides du sacerdoce « s'opposant aux longues études théologiques, celle des grands maîtres fut négligée; une théologie *appropriée au siècle* fut enseignée, et c'était une théologie de concessions. Concernant le démon, la vraie doctrine ne fut complétement connue que par quelques ecclésiastiques qui voulurent *compléter* leurs études dans le silence du cabinet. Le mot *diable* devint une expression SI RIDICULE, *que nul prédicateur n'osait le prononcer en chaire* [1]. Celui de démon, quoique synonyme, provoquait moins le rire, *parce que*, d'après l'interprétation assez généralement admise dans le monde, *le démon est un mythe*, et signifie dans la sainte Écriture les passions déréglées. Mais l'orateur sacré n'osait parler à son auditoire ni du pouvoir de Satan *sur l'organisme dans les possessions*, ni de *son action matérielle sur les corps inertes*. Celui qui en était le mieux convaincu, usait d'une grande réserve. Agir autrement, c'eût été compromettre le fruit de ses instructions; il en gémissait sans doute en secret, mais que pouvait-il faire? »

« L'enseignement restreint des séminaires touchant le démon n'admettait dans bien des cas son action *que comme possibilité* [2], car c'eût été une hérésie de la nier; ainsi un

[1] L'auteur catholique ne semble-t-il pas avoir copié M. Dupotet?

[2] Mais, *dans la pratique*, ces braves croyants refusaient d'admettre que le *possible* pût jamais se réaliser. Ainsi raisonnent (je ne veux

grand nombre de faits, dont on le chargeait autrefois, étaient expliqués naturellement ou rejetés. C'était peu logique, ou attentatoire aux dogmes; car si tous ces faits, depuis de longs siècles, s'expliquent naturellement ou peuvent être niés, on est porté à penser de même de ceux que la foi nous contraint d'accepter. Le même scepticisme, ou les mêmes explications pouvaient ébranler la croyance aux extases des saints, à leurs apparitions, à leurs miracles, etc., *qui avaient été des preuves* de leur sainteté dans les procès de canonisation; *et c'est ce qui advint.* Préférer les raisonnements des libres penseurs à l'enseignement des docteurs était chose assez étrange! *On ne sait comment une foi vive* pouvait s'allier, dans la portion rationaliste du clergé, à cette nouvelle doctrine; cependant on ne doute point de la foi de ces prêtres; mais elle suppose peu de logique. »

Dieu, qui, pour châtier l'homme de l'orgueil et *des folies de la raison*, permettait l'éclipse d'une vérité fondamentale, frappait sans doute ici de l'aveuglement *partiel* que saint Augustin nomme aorasie [2] quelques-uns de ceux dont la mission est d'assurer le règne complet de la vérité dans l'esprit des peuples. Dieu, d'ailleurs, ne diminue-t-il point ses lumières et ses grâces selon les époques? Ne condamne-t-il point souvent les hommes, dans l'ordre spirituel ainsi que dans le temporel, à n'être gouvernés que selon la mesure de leur mérite? L'incrédulité des masses s'accrut donc, oh! résultat contre nature! avec le progrès des sciences.

Et d'ailleurs « le magnétisme eut ses divinations, ses apparitions, ses maléfices et ses guérisons; il eut même

pas dire déraisonnent) sur ce point un grand nombre de catholiques. *Proh pudor!*

[1] *Cité de Dieu*, l. XXII, ch. XIX.

ses possessions et ses obsessions. De savants prélats s'en préoccupèrent; ils soupçonnaient, avec raison, que Satan pouvait se manifester sous un nom nouveau. Mais on vit des ecclésiastiques pratiquer le magnétisme [1], le recommander comme la science des sciences, et attribuer ses prodiges à un fluide, à la puissance animique! Ainsi furent expliqués [2] ceux de ces prodiges qui n'étaient point niés. Quoique l'action satanique fût reconnue comme possible en principe, il convenait en effet de la rejeter, car, quand on peut expliquer naturellement un fait, il est constant qu'on ne doit pas recourir aux prodiges de l'enfer [3]. »

Les temps, certes, et je tiens à l'énoncer, sont devenus moins mauvais. Les bons anges se sont, à coup sûr, jetés dans la mêlée depuis la dernière « ouverture de ce puits de l'abîme dont la fumée obscurcit la lumière du soleil [4] », c'est-à-dire depuis l'invasion de ce monde par les Esprits du spiritisme. Cependant, le progrès ne laisse-t-il pas quelque chose encore à désirer? Ne craignons point de former notre jugement sur cette question, en comparant aux paroles pleines de foi que nous venons d'entendre de la bouche de l'éminent magnétiste qui fut l'un des grands restaurateurs de la magie [5], *l'enseignement* que répand au milieu de nous le catéchisme dont j'ai tout à l'heure signalé les défaillances. Car je me proposais de revenir sur mes pas, et d'attirer l'attention sur ses pages regrettables, aussitôt que

[1] Comme on en vit pratiquer la sorcellerie ou *la magie déguisée*.— De Lancre, *Inconst.*, Paris, 1613, p. 80, 418, 419, 496, 508, etc.

[2] Et Dieu sait comment! Voir ce que sont ces fluides, et ce qu'est cette puissance animique, dans mes livres *la Magie au dix-neuvième siècle, — les Médiateurs et les moyens de la magie* — et *les Hauts phénomènes de la magie*.

[3] Vol. VI, ch. IV, p. 806, etc.

[4] Saint Jean. *Apocal.*, ch. IX, v. 2.

[5] *La Magie dévoilée*, grande édit. in-4°, Dupotet, publiée avant *le Rit.* du pseudonyme Éliphas Lévi, lévite défroqué.

l'esprit des juges, un instant préparé, me permettrait ce retour. Cet ouvrage, en effet, *est un danger* d'autant plus redoutable pour une époque où la foi doit saisir corps à corps *l'incroyance* et *l'incrédulité* presque partout dominantes, qu'il a pour auteur un saint prêtre, et que, si l'on en excepte les questions relatives au Merveilleux, les seules que mes yeux aient interrogées, j'entends dire autour de moi qu'il est loin d'être sans mérite. Heureux serai-je donc de penser que nous ne tarderons guère à le voir expurgé de la tache étrange qui blesse en lui l'histoire, la raison et la foi ; heureux de croire qu'à côté de chacun des soixante mille exemplaires déjà répandus sur le sol de la France, et suivis, — en attendant mieux, — de tous les exemplaires de l'édition nouvelle (an 1864 [1]), l'évidence, en se manifestant, suscitera de nombreux chrétiens empressés d'en déchirer et d'en brûler les pages condamnables pour rallumer autour d'eux à cette flamme le flambeau de la foi.

La question toute magique du magnétisme s'y présente à nous la première, et s'annonce en formulant cette sentence : « Il n'est pas démontré jusqu'à ce jour (1864), que ce soit une superstition de magnétiser ou de se faire magnétiser. » Ces paroles, si surprenantes dans un catéchisme qui n'est point celui du magnétisme, mais d'innombrables paroisses, ont cependant, pour suite, entre autres documents, le texte d'une consultation adressée le 19 mai 1841 au cardinal préfet de la sacrée pénitencerie de Rome

[1] *Catéchisme* de M. l'abbé Ambroise Guillois, ancien curé au Mans; explications historiques, dogmatiques, morales, liturgiques et canoniques; nouvelle édition, REVUE AVEC LE PLUS GRAND SOIN, etc.; Paris, 1864, Lanier, 10, rue Cassette; 4 vol. in-12. Offert à Pie IX, honoré d'un bref de remercîment (*simple formule de courtoisie*) et revêtu de l'approbation de plusieurs évêques (il faudrait savoir en quels termes, à quelle date, etc., etc., etc., car erreur ne fait pas compte).

par Mgr l'évêque de Lausanne. Je m'empresse d'en rapporter quelques fragments, dont l'importance s'accroît de la signature d'un évêque :

« Éminentissime seigneur, une personne magnétisée entre dans un tel état de sommeil que, ni le plus grand bruit fait à ses oreilles, ni la violence du fer, ni celle du feu, ne sauraient l'en tirer[1]. Le magnétiseur, *seul*, qui a obtenu son consentement, car *le consentement est nécessaire*[2], la fait tomber dans une espèce d'extase, soit par des attouchements... s'il est auprès d'elle, soit par un simple commandement *intérieur*, s'il est éloigné de plusieurs lieues[3]. Alors, interrogée de vive voix ou *mentalement* sur sa maladie, ou sur celles de personnes *absentes* qui lui sont *absolument inconnues*, cette magnétisée, *notoirement ignorante*, se trouve à l'instant douée d'une science *bien*

[1] J'ai personnellement obtenu ces effets et *presque tous ceux qui suivent.* Le chloroforme, etc., produit les premiers; cela ne veut pas dire que, *dans le magnétisme,* ils soient naturels. Plusieurs de ceux que nous allons énoncer ne peuvent l'être, et *sont vulgaires.* Qui s'est occupé sérieusement de cet art et ne les a produits ou vus? J'ai poussé aussi loin que possible mes expérimentations sur des sujets bénévoles, et dont quelques-uns me provoquaient ou me suppliaient d'opérer sur eux. J'ai vu lire au travers d'un livre, j'ai vu lire sans le secours des yeux. Je suis donc de ceux qui se rient des malices du prix proposé au somnambule qui accomplira ce prodige, malices antiscientifiques que la presse nous a si nettement révélées. — Lire sur le magnétisme mon livre *la Magie au dix-neuvième siècle,* les ch. XII, etc., etc.

A Paris seulement, des milliers de personnes, parmi lesquelles un grand nombre de docteurs en médecine et quelques ecclésiastiques, pratiquaient le magnétisme bien avant l'an 1840. Rien donc de plus fréquent que les phénomènes ci-dessous énumérés, mais aussi rien de plus commun que leur inconstance; et cette inconstance même en indiquait le principe extraphysique. L'un des remarquables ouvrages du sagace de Lancre a pour titre : *l'Inconstance des démons...*

[2] Il forme ce qu'en théologie on appelle *le pacte.*

[3] C'est là, d'après la doctrine de l'Église, un des signes de l'action démoniaque.

b.

supérieure à celle des médecins ; elle donne des descriptions anatomiques d'une exactitude parfaite... Enfin, elle ne voit pas par les yeux ; on peut les lui bander, et elle lira quoi que ce soit, *sans même savoir lire*, dans un livre ou manuscrit ouvert *ou fermé*, placé sur sa tête ou sur son ventre. Tirée de son état[1], soit par un commandement *intérieur* du magnétiseur, soit comme spontanément à l'instant indiqué par elle, elle paraît ignorer complétement ce qui s'est passé pendant l'accès, etc., etc., etc. »

« La réponse de la sacrée pénitencerie, datée du 15 juillet 1841, fut que l'usage du magnétisme, tel qu'il est décrit, est illicite[2]. »

Or, devant ce document que le catéchiste lui-même nous a transmis, devant l'immensité du danger que la pénitencerie lui signale, voici ses paroles : « Cette réponse, pleine de sagesse et de prudence, ne résout point la question. Le sens de cette réponse est, simplement, que si les choses se passent comme l'exposant le croit ou le dit, ces actes ne sont pas permis. Mais les faits rapportés par l'exposant, c'est-à-dire par Mgr l'évêque de Lausanne, sont-ils certains ? Il est permis d'en douter, et les plus chauds partisans du magnétisme eux-mêmes, au moins pour la plupart, les regardent *comme chimériques* et *illusoires*. Or, si l'exposé est faux, s'il n'est qu'une déception, la décision tombe d'elle-même ; on ne saurait *en rien* conclure contre le magnétisme[3]. »

Ainsi donc, *une gratuite hypothèse,* accompagnée *d'une erreur de fait* qui ne s'explique que par la plus profonde et incompréhensible ignorance du sujet qu'il traite, suffisent à l'auteur du catéchisme que soixante mille

[1] En bon français, *dépythonisée*, ou *dépossédée*.

[2] *Catéch.*, v. II, p. 91, 92, etc.

[3] *Ibid.*, v. II, p. 93.

exemplaires, *suivis de l'édition de* 1864, viennent de vulgariser dans une des parties les plus intelligentes du monde chrétien, elles lui suffisent pour renverser la barrière que, dans sa vigilante sollicitude, la sacrée pénitencerie élevait entre l'agent des phénomènes surhumains signalés dans la consultation de Mgr l'évêque de Lausanne et le troupeau des fidèles!

Mais laissons parler une seconde autorité, dont la compétence semblera passable, je le suppose :

Le 30 juillet 1856, la congrégation du saint office, réunie en assemblée générale, « ayant mûrement examiné *ce que des hommes dignes de foi ont rapporté de toutes parts concernant les expériences magnétiques*, décida que des lettres encycliques seraient envoyées à tous les évêques pour réprimer les abus du magnétisme ».

« Il est constant qu'*un nouveau genre de superstitions*[1] apporté par les phénomènes magnétiques est aujourd'hui mis en usage pour tromper et séduire les hommes... »

« ... Pour réprimer efficacement un tel forfait, *tantum nefas*, très-préjudiciable à la religion et à la société, lequel doit exciter *au plus haut point la sollicitude pastorale*, le zèle et la vigilance *de tous les évêques*, ceux-ci devront... et en usant de tous les moyens de droit qu'ils jugeront convenables..... *réprimer* et *extirper* ces abus. — Datum Romæ, in cancellaria S. Officii apud Vaticanum, die 4 augusti 1856. — V. card. Macchi[2]. »

Et, maintenant, devant ces sentences, devant ces actes, un catéchisme viendra nous dire : A d'autres temps les alarmes et la vigilance! rassurez-vous, « il est permis de douter

[1] « Il n'est pas démontré jusqu'à ce jour, » dit le *Catéchisme* Guillois, « que ce soit *une superstition* de magnétiser ou de se faire magnétiser. » (An 1864, v. II, p. 89, 90.)

[2] Dans *Rapports*, vol. V, p. 585.

des phénomènes du magnétisme, et ses plus chauds partisans, au moins pour la plupart, les regardent comme chimériques et illusoires[1] ».

Mais est-ce donc que nous rêvons? est-ce que la plus railleuse des hallucinations ferait surgir à nos yeux ces témérités, du sein de ce livre, qui couvre par milliers d'exemplaires les paroisses de la France? Ou bien, le vénérable écrivain qui se figura traiter cette question, ne se serait-il donné la peine, au lieu d'unir son jugement à celui des experts religieux qui la pesèrent, au lieu pour le moins de l'étudier à sa source, que de fermer obstinément ses sens aux vérités contraires à ses préoccupations, et qui, de toutes parts, s'élançaient vers ses oreilles pour y vibrer, ou se disputaient ses yeux pour les ouvrir?

Se plaçant au point de vue *des mœurs*, il n'a donc jamais lu le rapport qu'adressait au roi Louis XVI le célèbre Bailly[2]? Se plaçant au point de vue *des faits*, il n'a donc jamais vu, jamais sérieusement essayé de voir aucune de ces expériences qui courent les rues, jamais su rencontrer un témoin valide de ses prodiges vulgaires? Il n'a donc jamais ouvert le rapport que lut à l'académie de médecine une commission formée de ses propres membres, rapport soigneusement enterré par elle, et chacun le sait, après qu'elle eut à loisir pâli devant ce qu'elle avait entendu[3]? Il n'a donc jamais daigné jeter un coup d'œil sur les correspondances de Deleuze, sur les œuvres de Teste, de Puységur, de Dupotet? Il n'a donc jamais feuilleté l'un de ces milliers de livres écrits dans toutes les langues de l'Europe, et que signent tant de noms célèbres dans la science? Il n'a donc

[1] V. II, p. 93.

[2] Signé (11 août 1784) : Bailly, Franklin, Darcet, Guillotin, Lavoisier, etc.

[3] 1825-1826, etc. Signé : Husson, Guersant, Guéneau de Mussy, Fouquier, etc., etc.

jamais tenu dans ses mains une page, une revue traitant de cette science ou de cet art, fût-ce l'une des plus vulgaires, celle que, par exemple, rédigeait, sous le titre de *Journal du magnétisme*, une société de magnétistes et *de médecins* (*la Revue Dupotet*)?

En vérité, ce n'est point avec les réponses de la pénitencerie romaine; ce n'est point avec l'encyclique sur le magnétisme adressée par la congrégation du saint office à tous les évêques du monde chrétien le 4 août 1856, c'est-à-dire sept à huit ans avant l'édition « *revue avec le plus grand soin* » et publiée sous le millésime de 1864; ce n'est point avec ces documents si catholiques que nous voulons aborder l'ouvrage d'enseignement religieux dont la doctrine nous émerveille. Non, mais ce sont les hommes mêmes que ce catéchisme dévoyé prend à témoin que nous laisserons tourner contre ses affirmations le faisceau de leur témoignage.

« Les plus chauds partisans du magnétisme eux-mêmes, nous a-t-il dit, ou du moins la plupart, en regardent « comme chimériques et illusoires » les phénomènes rangés au titre du Merveilleux [1]. »

Réponse: « La magie et le magnétisme sont deux mots qui doivent avoir pour nous le même sens, » s'écriait un éminent magnétiste, un savant de grande droiture, M. le docteur Teste.

« Ce fut la nature, nous dit le célèbre Dupotet, qui m'instruisit, en produisant sous mes yeux, *sans que je les cherchasse d'abord, des faits indubitables de sorcellerie et de magie*. Que si, dès les premières magnétisations, je ne l'ai pas reconnu, c'est que j'avais un bandeau sur les yeux [2]. » Et, comme pour démontrer l'*origine* de sa doctrine par la quintessence de sa morale, ce même primat du magnétisme

[1] V. II, p. 93.

[2] *Magie dévoilée,* grande et première édition, p. 50.

ajoutait : « Heureux ceux qui meurent d'une mort prompte, d'une mort que l'Église réprouve ! Tout ce qu'il y a de généreux se tue, ou a envie de se tuer[1]. »

Nous voilà « dans le domaine de la magie, écrivait l'une des notoriétés du magnétisme, M. Arnette ; l'initiation commence ; mais il ne m'est pas permis d'en rapporter les mystères... etc.[2]. »

Au-dessous de ces pages, celles de la *Magie magnétique* de M. Cahagnet posent les questions et les réponses suivantes : Peut-on opérer la suspension d'objets matériels ? — Oui. — Communiquer avec des morts, en apprendre des choses utiles ? — Oui. — Faire apparaître des animaux féroces, maléficier les terres, les hommes, les bestiaux ; agir *sur des masses à la fois*, leur faire voir, toucher, manger des productions réelles en apparence, mais idéales au fond (*subjectives*) ? — Oui. — L'homme peut-il avoir à ses ordres des esprits dégagés de la matière ? — Oui[3].

Et si nous permettons au mage Eliphas Lévi[4] de prendre la parole, l'agent du magnétisme, nous dit-il, est « une force connue des anciens, et dont la direction tient immédiatement au grand arcane de la magie transcendantale... Cet agent se révèle à peine sous les tâtonnements des disciples de Mesmer... C'était lui qu'on adorait dans les rites secrets du sabbat, ou du temple, sous la figure hiéroglyphique de Baphomet, ou du bouc androgyne de Mendès[5]. »

Donc, s'écriera du haut de sa chaire le catéchiste, pour qui semblent n'avoir été que néant tous ces maîtres, tous

[1] *Enseignem. philos. du magnét.*, p. 107-119 ; — *d'Orient*, v. III, p. 49-50.

[2] N° 165, p. 294, an 1853, *Journal du magnét.* ; — *Ib.*, ce vol. *Mœurs*, etc., p. 262.

[3] Page 25 à 29.

[4] Pseudonyme ; lévite qui laissa le Bréviaire pour le grimoire.

[5] *Dogmes et rit.*, v. I, p. 23, 120, 121, 124.

ces chefs d'école, toute la légion des publicistes dont la plume *hostile* ou *amie* déchira les voiles du magnétisme; donc les grands phénomènes de cet art ne sont considérés « par les plus chauds partisans du magnétisme eux-mêmes, au moins par la plupart, que comme chimériques et illusoires! » donc la décision de la sacrée pénitencerie « tombe d'elle même, si l'exposé[1] en est faux, s'il n'est qu'une déception, et *l'on ne saurait rien en conclure contre le magnétisme!* » Donc, « il n'est point démontré jusqu'à ce jour que ce soit une superstition de magnétiser ou de se faire magnétiser[2]. » Donc « il résulte *de tout ceci* que, le magnétisme n'ayant pas été condamné sous le rapport de la science, on doit le tolérer[3]. » — Évêques, nos pasteurs et nos seigneurs, au secours!

[1] L'exposé rapportait quelques-uns de ces phénomènes.

[2] V. II, p. 90-93, lire avant et après. — « Il y a, dit ce *Catéchisme,* des faits magnétiques qui sont attestés par des hommes dont on ne peut mettre en doute ni les lumières, ni la prudence, ni la probité, et qui, *quoique inexplicables,* ne paraissent pas sortir de la classe des faits physiques et physiologiques. » (*Ib.*, v. II, p. 90.) Parmi les effets extraordinaires, il en est, « il est vrai, dont on ne saurait donner une explication scientifique; mais la nature elle-même n'est-elle pas pleine de mystères qui échappent à toutes les investigations de l'homme? » (*Ib.*, v. II, p. 94.)

Tel est, dans son mot à mot, l'éternel refrain des représentants de la science incrédule, — si différente de la science réelle, — devant *tous les phénomènes* que l'Église attribue, dans les termes les plus positifs, au démon (voir les signes de la possession), et dont la plupart se retrouvent dans les phénomènes du magnétisme. Pour l'Église, la Nature dont il est ici question n'a que trop de mystères percés à jour! Lorsque, par exemple, nous voyons, du sein de la matière inerte, une intelligence répondre à la nôtre; lorsque, de la personne ignorante et inculte, sort une *science infuse* qui surprend les docteurs, l'esprit de mensonge est là, plus de doute, et nous prononçons le *Vade retro!*

[3] V. II, *ib.*, p. 94. Suivent quelques restrictions à cette tolérance. Nous ne saurions les admettre comme suffisantes et sérieuses; mais la place nous manquerait ici à dire le pourquoi. Permettons-nous de

Quittant le domaine du magnétisme pour s'engager sur le terrain plus franc des œuvres de la magie, l'auteur du catéchisme à explications dogmatiques reste, et sans en avoir la conscience à coup sûr, fidèle au scepticisme de ses habitudes. Nous le voyons, en effet, poser et admettre le principe de la foi lorsqu'il serait impossible de le rejeter sans tomber dans l'hérésie. Mais aussi, s'agit-il de la pratique et de l'application, il tue, sans hésiter, le principe admis, et s'esquive derrière des réserves plus malheureuses que la négation brutale; car ces réserves rassurent, en la décevant, la foule que la négation eût révoltée [1].

Exemple : « Y a-t-il en réalité des apparitions de morts? — Oui, et il peut y en avoir encore. — S'ensuit-il qu'il faille ajouter foi aux histoires de revenants qui se débitent dans le monde? — *Non,* parce que *presque toutes* ces histoires manquent de vraisemblance, etc. [2]. Presque toutes les histoires de revenants fourmillent de puérilités: tantôt c'est une oreille tirée, tantôt un encrier renversé, un vase mis en pièces, des chaises déplacées, des rideaux agités [3]... Or, ne serait-il pas indigne de la sagesse de Dieu de per-

renvoyer le lecteur à l'Encyclique de 1856; à Mgr Doney, évêque de Montauban; en cet ouvrage, p. 380; puis à nos livres sur la magie, et surtout aux chapitres XII, etc., de *la Magie au dix-neuvième siècle* : Action physique, action intellectuelle, action religieuse, action morale de l'agent du magnétisme, des fluides oraculaires et thaumaturges, etc. Plon, Paris.

[1] Les intentions de l'auteur sont pour nous d'une incontestable pureté; mais, en définitive, qu'est-ce que tuer la foi sur un point essentiel, et dans un catéchisme?

[2] V. Ier, p. 533-534.

[3] Et Notre-Seigneur crachant dans la poussière, en formant de la boue, et frottant avec cet onguent les yeux de l'aveugle qu'il veut guérir! Cette apparente puérilité conduit-elle à la négation du miracle? Hélas! lorsque tant d'yeux malades veulent être frottés pour être guéris, en quelle pharmacie sacrée retrouver un atome de cet onguent?

mettre à une âme de sortir du paradis, du purgatoire ou de l'enfer pour ces espiègleries?...

» C'est là ce qu'on peut dire surtout *des prétendus* esprits frappeurs, parleurs, inspirateurs;... des tables dansantes ou parlantes, en un mot, de toutes ces apparitions contemporaines généralement désignées sous le nom de spiritisme [1]. »

Réponse au catéchiste : — Et si ces âmes sont des démons? Et si ces esprits avilis agissent d'une façon que les grands docteurs de l'Église ont décrite? Et s'ils se font espiègles, sots, niais de comédie pour se faire nier par des niais réels, par des esprits forts, pour les duper et les baffouer? Que restera-t-il à dire aux négateurs en présence de ces chefs-d'œuvre de fourberie, de ces raffinements à la Brutus, où le génie conspirateur, en se couvrant du masque de la bêtise et de la folie, persifle et ruine la médiocrité qui l'insulte [2]?

Voici maintenant le mot de notre catéchiste touchant les signes sacramentaux diaboliques, les paroles cabalistiques, les talismans, les sorciers, les jeteurs de sorts, en un mot, les superstitions et les fléaux sur lesquels, *lorsqu'on a jugé sage d'attirer l'attention du public*, on lui doit la vérité claire et sans réserves :

« Croire à l'efficacité des *mots cabalistiques*, n'est-ce *pas le comble de la stupidité?* On entend par talisman une figure, une image... sur pierre ou métal, à laquelle *les charlatans* attribuent des vertus merveilleuses, comme de préserver des incendies, de la peste, etc., etc. Or, il est

[1] V. I, *ib.*, p. 435; suivent des histoires à demi bouffonnes.

[2] Lire *Magie au dix-neuvième siècle,* ch. IV, et le ch. 1er, où je rapporte *en témoin tous ces faits* persiflés, mille fois vus et obtenus en compagnie de savants, de témoins d'élite, qui, de même que moi, les avaient vus encore ailleurs. Peser le récit des circonstances, des précautions prises, etc., etc.

clair comme le jour que tous ces objets n'ont aucune vertu[1]

» Qu'il y ait, et qu'il puisse y avoir encore des devins, c'est ce qui paraît difficile à révoquer en doute; l'Écriture sainte, dans une foule de passages, LE SUPPOSE évidemment. » MAIS « *s'il y a eu* des devins, sur mille, sur cent mille qui ont la réputation de l'être, en est-il un seul qui le soit dans la réalité? Nous ne voudrions pas l'affirmer... Et ce que nous venons de dire des devins s'applique aux sorciers et aux magiciens... Les vrais maléfices sont extrêmement rares, et il n'y a peut-être pas dans *toute la France, dans* TOUTE L'EUROPE, *un seul homme* qui puisse réellement donner un sort[2]. »

En principe donc, *la plupart* de ces choses sont possibles; en application, il n'est guère permis qu'*aux sots* d'y croire; « y croire est *le comble de la stupidité.* — IL EST CLAIR COMME LE JOUR, » en un mot, que les objets auxquels on prétend que s'attache une vertu (qui ne saurait être que démoniaque) « n'ont aucune vertu[3]. » Hélas! voilà donc ce qu'apprennent à croire les myriades d'enfants et d'adultes formés au christianisme rationaliste par le catéchisme que nous signalons,... ce lit de Procuste de la foi!

Devant les phénomènes du magnétisme et les exploits de nos spirites, devant les faits de magie ou de sorcellerie qui, de ce moment, remuent le monde habitable, l'émeuvent,

[1] Vol. II, p. 83. Cela est clair pour l'auteur du *Catéchisme;* mais pour les Pères de l'Église, les papes, les conciles, c'est tout le contraire. Le Rituel romain nous dira, par exemple : « Jubeatque dæmonem dicere an detineatur in illo corpore ob aliquam *operam* magicam aut malefica *signa,* vel *instrumenta,* quæ, si obsessus ore sumpserit, *evomat.* Vel si alibi fuerint... *comburantur.* » (P. 419, *Rituale rom.* Mechlin. 1851.)

[2] P. 97 à 100, etc., v. II, *ibid.*

[3] P. 83, 98, v. 2, *ib.*

l'ébranlent du sommet à la base, allons, courons au plus vite consulter les docteurs qui professent cette tranquille doctrine et demandons-leur, puisque si grand et cruel est le danger: Que faire? Ils nous répondront d'une même voix : Mon bon ami, rire et dormir! croyez-le bien, le *monde entier* n'offre peut-être pas, dans tout son pourtour, *un seul* des cas que *vous supposez!*

Hommes, je ne dirai point clairvoyants et sagaces, mais hommes de bonne volonté pourtant, qui professeriez ce scepticisme, faut-il vous rappeler un livre, un seul? Il est loin d'être parfait; et, toutefois, s'il est entaché de quelque erreur, chacune de ses pages ne vous offre-t-elle pas, sur chacun des points qu'elles vous décrivent, le démenti scientifique et dogmatique le plus complet, le plus écrasant, sorti, chaque fois qu'il se répète, de la bouche des Pères, des papes ou des conciles? Et, tandis que vous ouvrirez ce traité, signé du nom de Jean-Baptiste Thiers [1], nous vous préparerons la surprise de quelques bulles célèbres qui nous diront, dans leur simplicité chrétienne, à quel point ces souverains pontifes, ces docteurs, ces grands arbitres de la foi catholique auraient eu besoin de se pénétrer des pages du catéchisme à explications dogmatiques pour se garantir, — selon l'expression de son auteur, — de croyances qui sont le comble de la stupidité [2].

Or donc, l'ecclésiastique ou le laïque qui croirait se mettre en quête de la vraie doctrine sur le Merveilleux d'ordre diabolique dans ce catéchisme n'y puiserait-il pas, au con-

[1] *Des superstitions selon l'Écriture sainte, les décrets des conciles, les sentiments des saints Pères,* etc. Paris, 1679; Thiers, curé de Champrond.

[2] L'espace manque aux citations; le lecteur trouvera tous ces documents dans nos trois ouvrages sur la magie. Bornons-nous à le renvoyer, pour le moment, aux seules bulles ou extraits des papes Innocent VIII, *Summis desiderantes affectibus;* Adrien VI, *Dudum uti nobis exponi;* Sixte V, *Cœli et terræ Creator,* etc., etc.

traire, un surcroît de rationalisme, une doctrine de néant?

Et fallait-il au delà des lignes suivantes de la préface, pour accuser les tristesses et les dangers d'un tel enseignement? Écoutons : « Il était urgent de supprimer des détails *surannés,* et de réduire à de justes limites une surabondance d'érudition sur la magie, sur la sorcellerie, et les diverses divinations *qui n'offrent plus d'ailleurs* AUCUNE APPLICATION ACTUELLE[1]! »

Oh! c'est en vérité choisir aussi singulièrement son temps que ses termes, pour nier les faits diaboliques, les émanations, les effluves de l'abîme *qui remplissent et saturent aujourd'hui l'atmosphère!* Et n'est-ce point jouer de malheur, en face de l'évidence qui se multiplie, que de vouloir interpréter *à toute force* de tels phénomènes, tantôt par le charlatanisme, à qui nous sommes loin de refuser *sa légitime,* et tantôt, contre toutes les données de la science ou de la foi, par *des forces mystérieuses* de la nature[2]? Enfin, n'est-ce point compromettre le catholicisme que d'oser éteindre le fanal qui fait tomber sur *ces forces* les lumières révélatrices de la vérité, communiquées par les flambeaux de l'expérience antique, de l'expérience contemporaine et de la foi? A quelle époque le rationalisme qui les étouffe devrait-il paraître plus absurde à des hommes libres du frein des préjugés? à quelle époque cette lamentable maladie de l'intelligence peut-elle être un plus grand danger pour les âmes[3]?

[1] *Rapports,* vol. VI, p. 840.

[2] Forces que j'ai démasquées un peu dans ce livre, et tout à fait dans mes ouvrages sur la magie.

[3] Que de prêtres mêmes, s'ils n'étudient ce que l'on appelle, par ignorance, les faits nouveaux, se laissent aveugler ou égarer par ces phénomènes, et emporter aux extrêmes les plus opposés!

J'ai signalé, dans mon volume des *Hauts phénomènes de la magie,* des théologiens approbateurs du livre de M. de Caudemberg, et par conséquent *des évocations* que ce savant pratiquait, *évocations* de saints, c'est-à-dire du démon se faisant ange de lumière. J'ai tu, je

Devant une contagieuse cécité d'une part, devant des faits qui surabondent de l'autre, et lorsque déjà l'Église spirite, c'est-à-dire l'Église démoniaque, compte par millions ses fidèles, *ceux que convertirent à sa foi des prodiges vainqueurs d'une incrédulité tenace, comment se taire?* — Devant l'assertion lancée par le *Moniteur du spiritisme* aux quatre points cardinaux, et « sans crainte d'être démenti : que la France entière, que Paris lui-même, jusqu'ici presque indifférent, sont minés par les termites

n'ai voulu que laisser entrevoir une multitude de faits semblables ou plus graves encore... M. Bizouard mentionne un théologien écrivant à M. Cahagnet que rien n'empêche d'évoquer les morts, « l'évocation étant un privilége divin conféré au magnétiseur et à son somnambule ». (Vol. VI, p. 812.) Le 24 mars 1865, je lis dans le journal *le Monde :* « A la dernière séance d'une secte de spirites de Turin, *l'Unità cattolica* rapporte que l'on évoqua le fameux Cagliostro : « Un » des initiés a posé à l'Esprit... une foule de questions sur la nature de » l'âme. On lira la réponse dans le prochain numéro de la *Revue* de la » secte. L'initié n'était autre que M. l'abbé Passaglia. »

Voilà donc, et sauf un démenti positif qui ne s'appliquerait qu'à ce docteur, voilà cet éminent théologien, *une fois dévoyé,* tombant à l'état de *médium* ou de truchement des Esprits de mensonge, et demandant, non plus à l'Église, mais à ceux que l'Église appelle des Esprits de ténèbres et de mensonge, et pour lesquels il aura sans doute des noms plus tendres, le complément de sa science théologique!

Non, nul ne saurait éteindre la vérité sur un point quelconque du catholicisme sans que *la débandade* en tous sens y devienne nécessaire, fatale. Et devant les faits que *je vois,* devant les paroles *que j'entends,* devant les pages que je lis, je ne puis me rappeler sans frisson l'époque où les plus hautes autorités religieuses signalaient et condamnaient tant de prêtres comme atteints et convaincus de s'être laissé séduire par les arts démoniaques. Combien de nos rationalisants, hélas! poussés par leur maladif instinct à nier l'action sensible du démon en présence même des doctrines qui nous souminent et des phénomènes qui nous assiégent, se sentiront entraînés à tomber et à faire tomber dans les abîmes de l'occultisme, c'est-à-dire dans les gouffres mêmes où veille la gueule béante de l'ennemi, ceux que nous ne saurions assez plaindre du malheur de les avoir pour conseillers ou pour guides!

spirites[1] », comment retenir et comment dompter sa langue, quelque péril qu'entraîne avec soi le cri d'alarme? Comment chercher la paix dans le silence, comment se condamner à y étouffer, lorsque, sous le nom du catholicisme, retentit un enseignement qui de tant de côtés à la fois favorise un si cruel fléau? Comment refouler en soi la parole, lorsque la parole, charitable quoique brûlante, peut cautériser l'ulcère en le touchant? Est-ce donc que l'Église elle-même ne fait point retentir d'un bout à l'autre du monde et des siècles sa voix pour appeler, pour fixer nos yeux sur les plaies de son corps, lorsque la vue de ce mal, en semant dans nos âmes l'épouvante, nous écarte des voies de la contagion? Est-ce que, dès l'aurore des temps évangéliques, elle ne nous a point crié que si son esprit est l'esprit infaillible de Dieu, chacun des membres de son corps n'est qu'un des membres de cette fragile humanité sur laquelle l'esprit d'erreur sait se créer des droits si faciles; humanité pourtant, qui, *jusque dans les misères de ses chutes*, reçoit d'en haut tant de lumières et de grâces encore!...

Ouvrons, ouvrons les yeux, et voyons, comme exemple de cette dernière assertion, figurer dans les pages mêmes de ce livre quelques ministres de l'hérésie que Dieu semble susciter exprès sous nos yeux pour nous offrir, par le plus extraordinaire des contrastes, une capitale leçon. Nourris dans le culte de l'erreur, ils ne peuvent plus, dirait-on, que se traîner dans les voies de la mort. Et, cependant, un beau jour, de saines et subites lumières frappent leur vue; ils se réveillent un instant, voient, reconnaissent et signalent aussitôt l'ennemi, l'ennemi qu'il est honteux pour la raison moderne d'admettre : le démon! Nul respect humain ne les arrête; une foi valeureuse les anime, et leur générosité virile

[1] *L'Avenir, monit. du spir.*, 7 juillet 1864. Lire la *Causerie* de mon livre *les Hauts phénomènes de la magie.*

éclate dans la rencontre critique où de tristes champions du catholicisme ne trouvent que matière à débrider leur verve railleuse. L'hérétique voit, touche et croit; le catholique détourne les yeux, ou ne peut voir; il sourit alors, et, tendant aux faux oracles de la science profane une docile oreille, il quête et accepte avec orgueil, sous la chaire de savants incrédules et impies, la seule opinion qu'il ose professer et répandre.

Lorsque les brigands nommés dans l'Évangile ont percé de leurs armes et dépouillé le voyageur qui *descendait* de Jérusalem à Jéricho, un prêtre survient, puis un lévite; mais, la charité leur manque; ils passent outre. Cependant un schismatique, un hérétique, un samaritain passe à son tour, et, sa charité débordant, l'homme couvert de blessures et dépouillé devient son frère. Parabole éternelle, et qui, toujours la même, varie simplement d'aspect lorsque l'éternel homicide massacrant et dépouillant les âmes, un lévite passe outre et la charité lui manque, parce que la foi commence à déserter son âme. C'est alors qu'animant le bon Samaritain de la foi qui manque au lévite, Dieu permet que cet *étranger*, se jetant avec courage devant les âmes menacées et blessées, pousse le cri d'alarme, et frappe à coups redoublés de la houlette du pasteur l'ennemi qu'il contraint à fuir en signalant ses embûches[1].

Mais ouvrons les yeux derechef, et choisissons un autre point de vue; l'Église ne nous tient l'œil sur ces tableaux que pour aguerrir notre foi non-seulement à l'aspect des défaillances du passé, mais à l'aspect peut-être prochain des défaillances prédites et si prodigieuses de l'avenir[2]. Voyons-

[1] Cette allusion n'est chez nous qu'une exception. Je suis loin de la généraliser, et je me garderais bien de l'appliquer à l'auteur du *Catéchisme dogmatique*, etc., réédité en 1864.

[2] Lire le dernier chapitre de ce livre, et surtout la lettre de Mgr Doney, évêque de Montauban.

la donc, loin de couvrir d'un voile les fautes honteuses de ses membres, nous les montrer du doigt dont le pilote signale l'écueil au navigateur; voyons-la ne clore son Évangile qu'après nous avoir arrêtés devant les tristesses d'une double et insigne défection : celle de l'homme choisi de la main du Christ pour être un de ses apôtres, et qui le vendit; celle de l'apôtre choisi de la main du Christ pour être le chef de son Église, et qui le renia.

Que l'usage de la parole ne nous soit donc point contesté lorsqu'elle ne sort de notre bouche que pour mettre un terme aux défaillances de foi les plus contagieuses; lorsqu'elle ne s'anime qu'à l'heure critique où se taire c'est une lâcheté, où la magie, sortant d'une longue et féconde incubation, éclate derechef de tous côtés à la fois, menaçant le monde de nouveaux et d'affreux malheurs! Et daignent enfin tous les hommes qui appartiennent au Christ, ceux que de sérieuses études assaisonnées d'expérience élèvent au-dessus des hauteurs de la question vitale qui se débat, se faire nos auxiliaires et nos guides lorsqu'il s'agit de bien établir au milieu de nous l'existence et l'action sensible des Esprits lutins, tapageurs ou séducteurs; lorsqu'il s'agit de démontrer la liberté désastreuse quoique restreinte de ces Esprits de ruse et de malédiction; lorsqu'il s'agit d'initier l'intelligence humaine à la nature du mal démoniaque tantôt sporadique ou disséminé dans le temps et dans l'espace, tantôt épidémique et sévissant au milieu de nous à la façon des grands fléaux pestilentiels; lorsqu'il s'agit d'opposer ces vérités à une foule de savants académiques [1]; lorsqu'il s'agit de les maintenir contre la variété discordante des explications que ces

[1] Nous professons une sincère estime pour la science d'un grand nombre de savants d'académies, et nous les distinguons *soigneusement* de ce qui se nomme le savant académique, c'est-à-dire l'homme de la science qui ne se dit *moderne* qu'afin d'attaquer avantageusement la foi dans l'esprit des ignorants ou des faibles.

régulateurs de la croyance du vulgaire adaptent laborieusement aux phénomènes que deux camps adverses ont appelés spirites, c'est-à-dire démoniaques; incapables que sont ces bons et honorables bourgeois de la science, dans leur dédain et leur profonde ignorance de la nature spirituelle, de comprendre ce qu'ils ont le singulier et comique aplomb d'expliquer; lorsqu'il s'agit, en un mot, de réduire à néant les fluides odiles, magnétiques, oraculaires; de révéler ce que sont les maladies et les états physiologiques à vertus merveilleuses, et d'arracher pièce à pièce aux tristes oracles de l'incrédulité moderne les moyens d'abuser de la crédulité de leur public [1].

Mais après avoir, depuis quelques années et plus d'une fois déjà, formulé que, dans la question des prodiges démoniaques, l'incroyance rationaliste d'une forte portion du clergé fut jadis, pour les fidèles dociles à la voix de ces guides naturels, la ruine de la foi; après avoir énoncé que, pour les malheureuses victimes du démon, elle devint la cause

[1] Quelquefois, hélas! les nécessités de notre tâche nous forcent d'assaillir, dans le domaine de l'idée, des hommes illustres dont nous partageons avec une fraternelle affection les sentiments religieux. Ainsi ne cessons-nous de signaler des œuvres aussi dangereuses que le sont, par exemple, la célèbre mystique de Görres, l'une des productions auxquelles un grand nombre de nos prêtres rationalistes doivent pour le moment actuel le malheur de leur triste philosophie. Car ce philosophe qui passa du protestantisme dans le sein de l'Église n'adopte le merveilleux divin ou diabolique que pour le dissoudre l'instant d'après, et contre son gré, dans une quintessence d'explications que trop de lecteurs supposent distillée par la science elle-même. Une terminologie scientifique, dont le luxe et le désordre sont un véritable chaos, les y étourdit et les entraîne à croire l'auteur par la raison même qu'il leur est impossible de le comprendre.

De là ce mot du R. P. Ventura, dans la lettre placée en tête de mon livre *la Magie au dix-neuvième siècle* : « Parfaitement orthodoxe, vous avez su éviter les erreurs de Görres, dont le livre, trop facilement accepté par quelques ecclésiastiques, fourmille d'hérésies religieuses et scientifiques, et fausse du même coup la science et la foi. »

d'un état de souffrance quelquefois voisin du désespoir, laissons un fait unique, un exemple bien choisi redire en la résumant cette triste leçon. La sagesse nous donnant le conseil d'éviter les dates récentes, nous reculerons de plus d'un siècle, et le diocèse de Bayeux nous offrira le théâtre de l'action.

En l'an 1732, et dans la paroisse de Landes, un certain nombre de personnes subirent à l'improviste le fléau de l'invasion démoniaque; et, parmi celles-ci, furent à remarquer trois jeunes filles de M. de Léaupartie, seigneur de la localité.

Devant les accidents étranges qui survinrent et que plusieurs ecclésiastiques déclarèrent surnaturels, la médecine ayant constaté son impuissance, M. de Léaupartie recourut à l'évêque. Ce prélat fit examiner les victimes par un nombre considérable de théologiens et de docteurs en médecine, et reconnut lui-même le fait de la possession. Cependant, malgré le témoignage de ses sens et ses propres déclarations, malgré la déclaration des commissaires assurant la réalité de la possession, malgré l'efficacité des exorcismes, à la suite desquels deux personnes, après trois années de souffrances, avaient été délivrées de sa main, le prélat, tout d'un coup défaillant, se prit à dire que cet état avait pour *cause une imagination blessée.* Alors, loin d'ordonner la continuation des exorcismes, il exila le curé qui persistait à en maintenir l'usage. Mais le malheureux père des trois jeunes filles, loin de se rendre aux vues de l'évêque, s'empressa de dresser contre le dire épiscopal un substantiel mémoire et recourut aux docteurs de la Sorbonne et de la faculté de médecine de Paris.

Or, bornons-nous à tracer du bout le plus sec de la plume un abrégé *des faits* qui constituèrent aux yeux du prélat la certitude « d'*une imagination blessée* ».

Quelques-unes des filles sujettes à cette singulière maladie, et parmi lesquelles se rencontrait une enfant de dix ans, parlaient le latin qu'elles n'avaient jamais appris ; elles en avaient la parfaite intelligence, elles lisaient dans la pensée, et raisonnaient *en docteurs* sur la théologie ; elles révélaient les choses cachées et décrivaient les lieux qu'elles n'avaient jamais visités. Enfin, elles étaient tourmentées de la manie du suicide, et l'une d'elles s'étant jetée du haut en bas d'un étage, *était restée suspendue* au beau milieu de l'air jusqu'à ce qu'on fut venu l'y chercher. Des coups capables d'enfoncer le crâne les trouvaient insensibles ; ou bien elles en étaient guéries par la simple application d'eau bénite. Il était visible qu'une force étrangère les soutenait ; et deux hommes ne parvenaient que difficilement à porter l'enfant de dix ans lorsqu'elle tombait dans ses crises, telle devenait en ces moments l'énormité de son poids ; vainement enfin l'art s'épuisait-il à former, pour la retenir, les liens les plus compliqués, car un instant suffisait à une force invisible pour en délier subitement les nœuds [1].

Dieu, qui, pour le salut des âmes, ne manque jamais de placer à côté d'une vérité méconnue quelque champion, un enfant quelquefois, dont le bras la relève, permit enfin qu'un jury de douze docteurs en Sorbonne formulât sur cette grave question un avis ainsi motivé : « De l'ensemble des faits, résulte la preuve *évidente* et *complète* que ces personnes sont réellement possédées. »

« Les opérations diaboliques ne sont point toutes au-

[1] Nœuds semblables à ceux qui se délient d'eux-mêmes aujourd'hui sur d'étonnants médiums, quelque artistement combinés qu'ils puissent être. Voir une multitude de journaux spirites, et *l'Avenir, moniteur du spiritisme,* numéros des 27 octobre 1864 ; 22 décembre 1864 ; 9, 16, 22 février 1865 ; 6 avril 1865, etc., etc. Nous avons vu, sur le théâtre de M. Robin, la facile imitation de ces faits, ou plutôt *leur* amusante *parodie.*

dessus de la nature, et il serait ridicule de contester une possession parce que quelques faits pourraient être regardés comme naturels, car alors même les faits surnaturels n'en subsistent pas moins. Et ne serait-ce pas renverser toutes les règles du bon sens que d'attaquer un fait certain par un fait douteux? On ne peut non plus nier sans impiété la réalité des possessions, et tous les rituels en décrivent les signes [1]. Or, puisque l'Église juge qu'*en conséquence de ces signes on peut et on doit* faire les exorcismes, est-il, en conscience, licite de se dispenser de les faire lorsqu'on les demande? — *Non.* — Les personnes affligées de tels maux *doivent* recourir aux prières de l'Église; ce serait une inexprimable dureté de les refuser, et ses ministres, en conscience, *ne le peuvent.* »

L'évêque, cependant, n'en persista pas moins dans son refus. Le pauvre curé, l'abbé Heurtin, regardé comme un fanatique, fut enfermé dans une maison religieuse; M. de Léaupartie s'entendit traiter d'esprit faible, et l'on dissémina les possédées dans des communautés religieuses. Blâmé par les gens religieux, le prélat reçut les ovations des esprits forts, et quelques ecclésiastiques ne craignirent point de s'unir à ce triste concert [2].

Il est, certes, permis de s'affliger d'un tel aveuglement, et de déplorer de telles erreurs; mais il y aurait faiblesse d'intelligence et lâcheté de cœur à s'en décourager. Car, si chacun des membres de l'Église est sujet à faillir, l'Église, Elle, est et demeure infaillible. Gardons-nous donc, et gardons-nous bien de ne point compter en tous temps sur sa vigilante sagesse, et de nous abandonner parce qu'un de

[1] L'auteur du *Catéchisme* que nous signalons ne s'est guère donné la peine de se les rappeler, lorsqu'il nous a décrit le magnétisme comme n'ayant en lui rien de surhumain.

[2] *Rapports de l'homme avec le démon,* etc., v. IV, p. 30, etc.

ses ministres nous abandonne. Dieu n'a-t-il point éprouvé de temps en temps ou châtié les populations chrétiennes, en frappant d'aveuglement leurs pasteurs, en infligeant à celles-là des évêques ariens, à celles-ci, beaucoup plus tard et à l'autre bout des siècles, des évêques jansénistes? Et les fidèles de nombreux diocèses ne furent-ils point enveloppés quelquefois de presque tout un clergé qu'infectaient les erreurs de ses chefs? Or, loin de nous cacher ces malheurs, l'Église ne cesse dans ses traditions et dans son histoire de nous en inculquer le souvenir. C'est que, vivant de la vie robuste de la vérité, elle ne nous appelle point d'ailleurs à goûter la paix en ce monde, mais *à veiller*, à combattre et à souffrir, avant de vaincre et de jouir!

Elle veut en conséquence que chacun de ses enfants, s'il a pour elle quelque amour, *c'est-à-dire quelque dévouement*, travaille dans la mesure de ses forces à la destruction *de ces fléaux*, puis à l'éloignement de tant d'autres maux que nous savons devoir, un certain jour, se multiplier sur une immense échelle! A l'œuvre donc, à l'œuvre, avec zèle et sans fléchir, mais en soldats disciplinés, qui savent que nulle victoire ne s'achète sans pertes; à l'œuvre, mais avec la profondeur et la sincérité de respect que méritent jusqu'aux moindres de nos guides et de nos chefs, lors même que, *par hasard* et sur *quelque point isolé*, Dieu, qui veut nous éprouver ou nous punir, permet, et pour un temps toujours fort bref, que leurs lumières ne s'élèvent pas au niveau de leurs vertus.

Puissent au moins ces pages démontrer, et d'une manière assez convaincante, l'impérieuse nécessité, l'urgence d'un retour général à la foi vaillante et complète, à celle que ne cessa, dans aucun temps, de professer l'Église universelle; à cette foi qui ne saurait s'éteindre sur le moindre point sans que s'éteignent avec elle, *et dans la même proportion,*

les plus vives lumières des plus hautes sciences et de la raison! Puissent encore et enfin ces mêmes pages mettre dans le plus saillant relief l'ignorance ou l'absurdité de ceux qui reprochent au clergé sa crédulité [1] ! nulle erreur n'est assurément plus grossière, nulle n'est prouvée par de plus glorieuses ou par de plus regrettables preuves.

[1] Le magnifique ouvrage des Bollandistes *Acta sanctorum,* tissu de miracles authentiques, réimprimé par l'éditeur Palmé, 22, rue Saint-Sulpice, Paris, nous fait voir, par exemple, que, dans un grand nombre de procès-verbaux de canonisation, les juges ecclésiastiques hésitent encore à se prononcer en faveur de l'admission du miracle lorsque déjà les experts de la science médicale déclarent qu'il y aurait faiblesse d'esprit à le révoquer en doute.

MŒURS ET PRATIQUES

DES

DÉMONS

CHAPITRE PREMIER

ET PRÉPARATOIRE.

Que quiconque écrit sur le surnaturel s'arme de méfiance. — Anecdote moderne servant de leçon. — Entre toujours croire et ne croire jamais! — Facile imitation des spectres, exemple. — Mot du journal *le Siècle*. — Mot de Joseph de Maistre sur les sots qui ne veulent voir des esprits nulle part. — Sottise et danger de prendre pour guides les savants hors du champ de l'évidence. — Leçon de Joseph de Maistre, de Humboldt et de Ticho-Brahé. — Notre foi n'égale pas toujours la crédulité des savants. — Devant les causes secondaires, s'abstenir de croire, ou douter; exemple : rectification par la foudre de l'inscription tumulaire de la jeune ***. — Trois degrés de crédulité, quant aux faits rapportés dans cet ouvrage; exemple : le chasseur magnétique. — Révolution s'opérant en faveur du Merveilleux, au milieu du monde civilisé. — Ce siècle sera dit par nous le premier de tous, mais à quelle condition. — Gloire aux savants assez amis du vrai pour désapprendre.... — Appuyé sur ces hommes d'élite, je juge sage d'être hardi dans le choix des faits que j'expose au jour. — La question du Surnaturel marche d'ailleurs; elle a pour elle : foule, oracles, religion nouvelle ou renouvelée.

Quiconque écrit, ainsi que j'ose me permettre de le faire, sur les manifestations du monde invisible, et sur le commerce ou les rapports de l'homme avec les divers et innombrables habitants de ce monde, doit s'armer d'une circonspection suprême. Mais que la vigilance de l'écrivain redouble

et se surpasse s'il se propose de nous initier aux mœurs et aux pratiques, aux visées et aux actes de ceux qu'y distingue et caractérise une proverbiale et indomptable malice. Car, il est perdu dans l'opinion s'il se laisse un instant surprendre par de fausses apparences, ou décevoir par d'insaisissables machinations.

Quelques-uns de ceux que nous cesserons peut-être, un beau jour, de compter au nombre des adversaires de notre thèse, ont à ce propos tracé du bout de leur plume de sages conseils. Nous ne saurions leur rendre de trop vives actions de grâces au nom du public, dont ils apprennent aux écrivains téméraires à respecter l'intelligence et les loisirs; et, pour offrir à nos lecteurs un gage de notre propre attention sur nous-même, nous avons hâte de rapporter une de leurs leçons les plus piquantes. Nous la devons à M. A. S. Morin, écrivain de la trempe la plus réfractaire à l'endroit du Merveilleux, et dont la personne nous est jusqu'à ce jour inconnue. Mais dans une lettre du 15 avril 1863, où il nous exprimait en termes d'une courtoisie parfaite avec quel intérêt il avait lu notre livre des *Médiateurs et moyens de la magie,* ce prudent observateur eut l'obligeance de nous prémunir contre diverses causes d'erreurs et de crédulités plus dangereuses aujourd'hui que jamais; laissons-lui pour un instant la parole.

« Au mois de janvier 1859, je me trouvais un soir chez M. Piérart, écrivain spiritualiste. Il y avait entre autres personnes M. G..., cent-garde, auteur d'un petit ouvrage sur le magnétisme, et une dame qui s'occupait de magie *noire*. Elle nous assura qu'elle avait suivi le rituel prescrit dans les grimoires, et qu'elle avait réussi dans tout ce qu'elle avait entrepris. Chacun exprima le désir de renouveler quelqu'une de ces épreuves. La dame alla chercher six grimoires, et, *par précaution,* elle se munit *d'une bouteille d'eau*

bénite. On choisit parmi les grimoires celui qui passe pour le plus efficace. Le maître de la maison prit dans ce livre une évocation à Satan, et la récita à haute voix, du ton le plus grave et le plus solennel. En entendant prononcer cet appel au Prince des enfers, un des auditeurs pâlit, et nous avoua avec effroi qu'il ne se souciait pas d'entrer en relations avec les mauvais Esprits. On le railla sur sa faiblesse, et l'on attendit en silence quelques minutes.... Tout à coup, on entendit une voix qui semblait venir d'en haut; c'était comme un sourd gémissement. Quelques personnes se troublent... le gémissement recommence. Quelqu'un déclare que c'est certainement l'esprit évoqué. Je recommande en vain de suspendre le jugement sur un fait encore obscur, mais qui peut avoir une cause naturelle. On répond d'un ton péremptoire : Si ce n'est un esprit, qu'est-ce que ce peut être ? M. Piérart, en proie à une vive agitation, ouvre la porte. Il trouve sur l'escalier une servante qui déclare avoir entendu ces bruits étranges, et elle nous certifie qu'il n'y a personne dans les chambres voisines. Plus de doute, c'est un esprit !

» M. G... s'offre bravement à l'interroger. Il s'écrie : Au nom de Dieu, qui es-tu ?... Pas de réponse. Eh bien alors, dit-il, au nom du diable, qui es-tu ?... Silence prolongé. J'approche du mur, d'où avaient paru sortir les gémissements, et dans lequel était un poêle; je frappe trois coups sur le mur et je crie : Qui es-tu ? — Auguste, répond une voix d'enfant. — Que fais-tu ? — Je ramone. — Et au nom de qui ramones-tu ? — Restaurant.... Ce fut alors un rire homérique, et ceux qui avaient eu le plus peur furent les premiers à plaisanter de l'aventure. Il y a là, dis-je aux amis du Merveilleux, une bonne petite leçon dont nous devrions profiter. Si le petit Auguste n'eût pas jugé à propos de répondre, les gémissements, venant à point nommé à la suite d'une

évocation, auraient été certainement pris pour un fait surnaturel, dont la relation pompeuse aurait enrichi la revue spiritualiste. Qu'aurait-ce donc été si le ramoneur eût entendu l'évocation, et se fût amusé à répondre en jouant le rôle de l'esprit[1] ? »

Avec quel sacrilége aplomb voyons-nous mêler, non plus seulement le profane, mais le criminel au sacré, et placer à côté du grimoire, en guise des pompiers de nos théâtres, le goupillon d'eau bénite, magnifique témoignage de la foi latente, et prêt à fonctionner contre les feux qui, par suite de la mise en scène sabbatique, se montreraient rebelles à la parole des évocateurs! — Ainsi nous prémunit contre le mal de la crédulité M. Morin, plus sage et moins excessif dans le précepte qu'il nous trace que ne se montre une de nos feuilles quotidiennes de la plus triste et systématique incrédulité. Laissons-la, cependant, puisqu'elle est en verve, nous égayer un instant.

« Un spirite en rencontrera un autre. — Quoi de neuf, cher ami, depuis que j'ai eu le plaisir de vous voir à l'évocation de la mère Moreau, chez l'abbé X?... — Pas grand'-chose, si ce n'est toutefois que ma tante est morte. — Ah! elle est morte, c'est très-bien! — Mon Dieu, oui, morte et enterrée. — Elle se porte bien du reste? — Mais parfaitement, je vous en remercie. Elle vient me voir tous les jeudis. — Ah! c'est votre jour de réception? — Pour les morts seulement; je reçois les vivants le lundi[2]. »

Si, malgré le *Siècle*, à qui nous empruntons ce passage, nous croyons à la possibilité et à la fréquence malheureuse *des faits* du spiritisme, nous sommes bien loin d'adopter la doctrine des sectes qui le professent, et, moins que toute

[1] Pages 456 à 458 *Du magnétisme et des sciences occultes*, par A. S Morin, ancien sous-préfet. — Paris, 1862.

[2] *Le Siècle* du 15 juillet 1863.

autre, celle des spirites ré-incarnationistes. Leur croyance, bon gré, mal gré, n'est autre que la foi en la métempsycose; et, s'il nous plaisait de suivre leur procédé génésiaque, ce serait pour voir la science s'insinuer, s'introduire, s'accroître, se loger dans nos âmes, et les imprégner, dans la juste mesure du nombre de nos vies. Que ne doit point apprendre, en effet, l'âme qui se ré-incarne sans cesse, passant de corps en corps, de sexe en sexe, et quelquefois sans changer de famille. Suivez, suivez cette admirable filière et voyez, là-bas, l'homme qui porte cette cuirasse, et qui brise la fougue de ce terrible cheval; il porta jupon autrefois et fut à lui-même sa bisaïeule. Attendez quelque peu, ne vous pressez point; et peut-être allez-vous bientôt le voir partir de ce monde, mais il y rentrera sans trop tarder; il se logera quelques instants dans les reins de son fils pour en sortir, la main tendue vers une poupée, dans la chair de sa petite-fille. Après avoir figuré parmi ses aïeux, le voici donc devenant à lui-même sa postérité! — D'autres mèneront une vie d'expiation ou de résipiscence dans la chair de ce reptile, de cet âne, de ce porc, tandis que les plus pures, s'élevant du sublime au plus sublime, se hisseront à des sphères d'une incomparable hauteur.

Le suicide, contre la fureur duquel se prononce la bouche de quelques spirites, mais que pratique largement la secte, a donc sa raison d'être dans le courant rapide de ces transmigrations successives. Qu'importe en effet une existence perdue, lorsqu'elle est le prélude et le gage d'une interminable série d'existences[1]?

Toujours croire, ou ne croire jamais? Entre ces deux extrêmes, qui témoignent d'une égale imbécillité d'esprit, la prudence nous installe et doit nous fixer dans un milieu dont le choix exercera notre discernement. Car il est vrai que

[1] Lire la page 32 de la brochure du Père Nampon, *Spiritisme,* 1863.

dans des lieux habilement préparés, il est vrai que grâce à quelques compères d'une certaine dextérité, l'art des Robert Houdin et des Moreau-Cinti, ces prestidigitateurs de premier ordre, imite et reproduit aux yeux facilement éblouis de la foule une partie des merveilles qui nous préoccupent. Il est vrai que, sous une main savante à créer les illusions, le fluide électrique, couvrant sa marche, déguise ses allures; il est vrai que, docile serviteur, il fait retentir de ses coups la place et l'objet que lui désigne la parole, et parle le langage des esprits frappeurs. Il est vrai que les maîtres de cet art savent, au gré de leurs caprices et sans évoquer à leur aide un autre esprit que le leur, faire tourner les chapeaux et les tables. Que notre méfiance ne craigne donc point de légers excès; que sans cesse elle nous tienne en garde contre les secrets du savoir faire, contre les mille tours de l'homme ou du hasard capables de surprendre notre candeur, et qui, jusqu'à l'heure inattendue de la découverte, fascinent quelquefois des yeux jusque-là si clairvoyants. Mais que la prudence ne fasse point éclater en nous la folie de refuser toute croyance aux rapports de l'homme avec des êtres invisibles, avec les Esprits de haine ou d'amour.

Ah! ah! vous croyez aux fantômes, aux apparitions suscitées par de bons ou de mauvais esprits? — Oui sans doute, et je rougirais de n'y point croire. — Mais jamais peut-être ne songeâtes-vous à la contre-façon de ces phénomènes? permettez donc que nous lisions ensemble, et dans leur mot à mot, les lignes sur lesquelles se sont arrêtés mes yeux. « Le correspondant parisien du *Nouvelliste* de Rouen nous signale une nouvelle invention destinée à introduire la science dans le domaine dramatique, et dont le brevet a été acheté vingt mille francs à M. Pepper, directeur de l'institution polytechnique de Londres. »

D'après ce procédé, des spectres apparaissent « sur la

scène, s'y promènent et *disparaissent instantanément.* L'un d'eux s'assoit sur un banc. Un personnage de la pièce se précipite sur lui pour lui fendre la tête, et ne brise que le banc; le spectre, que la hache traverse impunément, reste intact. Un autre fantôme s'avance les bras étendus; on le frappe à coups redoublés, il marche toujours; on lui coupe la tête, le sang jaillit, et le fantôme marche encore! On le fait tomber, il se relève... L'effet est terrifiant, et l'illusion scénique incroyable.

» M. Pepper est à Paris depuis deux jours pour démontrer le maniement de son appareil aux machinistes du théâtre du Châtelet; il reçoit de l'administration du théâtre mille francs par jour, somme égale à celle que lui produit l'application de son procédé de l'autre côté de la Manche. »

Deux jours se sont écoulés, et le même journal fait suivre cette annonce des lignes qui nous restent à transcrire :

« La première représentation des spectres vivants, impalpables, a eu lieu samedi dernier dans la salle Robin, avec un succès des plus brillants. Rien de plus saisissant que ces apparitions. Un public nombreux et choisi encombrait la salle, et accueillit ce nouveau spectacle avec de vifs et chaleureux applaudissements; l'enthousiasme a été porté au plus haut degré au moment où M. Robin *passe à travers* les fantômes, qui l'absorbent entièrement [1]. »

Aujourd'hui, tout Paris a vu ces spectres. Nous avons voulu les voir, et nous convaincre une fois de plus de la facilité de tromper les yeux humains. Mais devant ces illusions; devant mille autres, les yeux de l'esprit ne savent-ils point rectifier la vision des yeux du corps, et percer victorieusement à jour les procédés de la fraude ou de l'art? Mais l'imitation, loin de prouver le néant, ne prouve-t-elle point la réalité de la chose imitée? Mais enfin les deux maîtres

[1] *Le Monde*, 21-23 juin 1863.

que nous avons cités tout à l'heure, MM. Robert Houdin et Moreau-Cinti, n'ont-ils point, l'un et l'autre, témoigné de leur foi doctement motivée aux prodiges du magnétisme transcendant et du spiritisme [1] ? Et la voix de Joseph de Maistre ne serait-elle plus celle de la sagesse même lorsqu'il nous adresse ces paroles : « J'ai lu des millions de plaisanteries sur *l'ignorance des anciens*, qui voyaient des Esprits partout; il me semble que nous sommes *beaucoup plus sots*, nous qui n'en voyons nulle part [2].

Lorsque surgissent et apparaissent devant nos yeux étonnés les questions de Surnaturel, plaçons-nous donc à une juste et raisonnable distance entre ces deux extrêmes : la foi gloutonne, et la grossière incrédulité, cette maladie qui ravale et rapproche si misérablement de la matière ceux dont elle atteint l'intelligence et qui la rend si fatalement obscure. C'est contre ses excès que Joseph de Maistre laisse se déchaîner avec le plus de magnificence les saintes brutalités de sa justice. Il importe trop, et surtout dans la question qui nous intéresse, de peser à la balance de l'*expérience et du génie les Savants*, ceux qui se sont constitués les apôtres et les missionnaires de l'incrédulité, ceux qui, formant contre l'Église une ligue de haines aussi tenaces et forcenées qu'inexplicables, inspirèrent à l'écrivain catholique la puissante leçon que nous voulons transcrire; Écoutons :

« Mais savez-vous, Messieurs, d'où vient ce déborde-

[1] Voir dans mes deux livres : *la Magie au dix-neuvième siècle*, dernière édition, et *Médiateurs et moyens de la magie*. J'ai vu depuis, en avril 1865, chez Robin, l'imitation des esprits frappeurs et des actes merveilleux attribués aux frères Davenport. Mais les faits *réels* de liens à mille nœuds et cousus, qui se délient d'eux-mêmes, ne sont que *vieilleries* dans l'histoire des possessions démoniaques. Lire M. Bizouard, Rapports, p. 262-3, v. IV, 1864.

[2] *Soirées*, v. I, p. 364.

» ment de doctrines insolentes qui jugent Dieu sans façon, » et lui demandent compte de ses décrets? Elles nous » viennent de cette phalange nombreuse qu'on appelle *les* » *savants*, et que nous n'avons pas su tenir dans ce siècle » *à leur place*, qui est la seconde. Autrefois il y avait très- » peu de savants, et un très-petit nombre de ce très-petit » nombre était impie. Aujourd'hui, on ne voit que savants : » C'est un métier, c'est une foule, c'est un peuple. Et, » parmi eux, l'exception déjà si triste est devenue règle. De » toutes parts, ils *ont usurpé* une influence sans bornes; » et, cependant, *s'il y a une chose sûre dans le monde*, » c'est, à mon avis, que ce n'est pas à la science qu'il » appartient de conduire les hommes[1]. *Rien de ce qui est* » *nécessaire* ne lui est confié; il faudrait avoir perdu l'esprit » pour croire que Dieu ait chargé les académies de nous » apprendre ce qu'il est, et ce que nous lui devons. Il » appartient aux prélats, aux nobles, aux grands officiers » de l'État d'être les dépositaires et les gardiens des vérités » conservatrices, d'apprendre aux nations ce qui est mal et » ce qui est bien, ce qui est vrai et ce qui est faux dans » l'ordre moral et spirituel : les autres n'ont pas droit de » raisonner sur ces sortes de matières. Ils ont *les sciences* » *naturelles* pour s'amuser; de quoi pourraient-ils se » plaindre? Quant *à celui qui parle ou qui écrit pour* » *ôter un dogme national au peuple*, il doit être pendu » comme voleur domestique. Rousseau même en est convenu, » sans songer à ce qu'il demandait pour lui! Pourquoi a-t- » on commis l'imprudence d'accorder la parole à tout le » monde[2]? C'est ce qui nous a perdus! Les philosophes » (ou ceux qu'on a nommés de la sorte) ont tous un cer-

[1] Vérité qui éclate dans : *l'Ancien régime*, de M. de Tocqueville.

[2] On dirait ce mot extrait de l'encyclique de Grégoire XVI : *Aliena vox*... chez Palmé, lib., Paris, 1862.

» tain orgueil féroce et rebelle qui ne s'accommode de rien;
» ils détestent sans exception toutes les distinctions dont ils
» ne jouissent pas; il n'y a pas d'autorité qui ne leur déplaise,
» *il n'y a rien au-dessus d'eux qu'ils ne haïssent.* —
» Laissez les faire, ils attaqueront tout, même Dieu, *parce*
» *qu'il est maître!* Voyez si ce ne sont pas les mêmes
» hommes qui ont écrit contre les rois et contre Celui qui
» les a établis [1]. »

Quel crédit serait-il donc raisonnable d'accorder à ces hommes en démence et soulevés contre l'Église elle-même, sur l'immense et religieuse question des Esprits, étrangère de tous points à la ligne de leurs études [2], aux aspirations

[1] *Soirées de Saint-Pétersbourg*, de Maistre, v. I, p. 418.

[2] Nous nous gardons bien d'accuser les savants, fût-ce les princes de la science, d'avoir une vue à laquelle rien n'échappe dans le champ même où elle s'exerce. Ce serait, en réalité, leur faire un honneur que ne mérite aucun mortel. Comme nous autres, ne sont-ils point hommes, c'est-à-dire faillibles et pétris de faiblesses? Écoutons :

« Un soir que je considérais, comme d'ordinaire, la voûte céleste, dont l'aspect *m'est si familier*, nous dit l'illustre astronome Ticho-Brahé, je vis avec un étonnement indicible, près du zénith, dans Cassiopée, une étoile radieuse d'une grandeur extraordinaire. Frappé de surprise, je ne savais *si je devais en croire mes yeux.* J'appris, plus tard, qu'en Allemagne des voituriers et d'autres gens du peuple *avaient prévenu les* SAVANTS d'une grande apparition dans le ciel, ce qui a fourni l'occasion de renouveler les *railleries accoutumées* contre les hommes de science, *comme pour les comètes dont la venue n'avait pas été prédite.* » Alex. de Humboldt, *Cosmos*, p. 168, t. III, 1re partie, 1856.

Il importe donc bien à chaque savant de se borner dans sa sphère, dans sa spécialité. Mais que là même, de temps en temps, il ne s'étonne point de prêter à rire au public, et de recevoir, à l'exemple de Ticho-Brahé, les justes avertissements de quelque voiturier. C'est alors que nous lui serons indulgent, et que la science réelle du savant nous permettra d'oublier les trébuchements du simple mortel. Notre admiration est aussi grande que sincère pour l'organe de la science qui sait rester à sa place, et ne point en sortir pour infliger à ses maîtres l'insolence de ses leçons.

de leur intelligence, aux vœux de leur cœur? Que l'on y songe, en se reportant à ceux qui s'intitulent les hommes de la science-moderne, si distincte de la science-réelle! En effet, nos métaphysiciens du dernier siècle « ont passé leur » vie à prouver qu'il n'y a point de métaphysique; BRUTES » ILLUSTRES en qui *le génie était animalisé*........ » En un mot, les savants européens sont, dans ce mo- » ment, des espèces DE CONJURÉS OU D'INITIÉS, comme il » vous plaira de les appeler, qui ont fait de la science une » sorte de nécropole, et qui ne veulent pas absolument » qu'on sache *plus, ou autrement qu'eux*. Mais cette » science *sera incessamment honnie* par une postérité » illuminée, qui accusera justement les adeptes d'aujour- » d'hui de n'avoir pas su tirer des vérités que Dieu leur » avait livrées les conséquences les plus précieuses pour » l'homme. Alors, toute la science changera de face; *l'es-* » *prit longtemps détourné et oublié reprendra sa place.* » Il sera démontré que les traditions antiques *sont toutes* » *vraies*; que le paganisme entier n'est qu'un système de » vérités corrompues et déplacées, qu'il suffit de les nettoyer » pour ainsi dire, et de les remettre à leur place, pour les » voir briller de tous leurs rayons [1]. »

Oh! combien le spectacle des chutes ridicules ou des bévues de nos savants, qui durent des siècles entiers [2], et que nous ont si généreusement décrites M. Flourens, secrétaire perpétuel de l'Académie, et M. Peisse, devrait nous guérir une fois pour toutes des négations si souvent stupides que la science apporte aux vérités, aux réalités, aux faits qu'elle *ne sait* ou *ne veut* comprendre.

[1] *Soirées*, vol. II, p. 241 et 319. — Voir 2e Soirée.

[2] Nous en donnons, au fur et à mesure, d'assez beaux échantillons dans nos trois ouvrages sur la *Magie*, soit par exemple *la Magie au dix-neuvième siècle*, préface ou causerie.

Et d'ailleurs, chez les savants, que la faiblesse intellectuelle de notre siècle, et son dévoiement hors de la ligne des principes religieux et philosophiques, laissent si malencontreusement s'ériger en directeurs du genre humain, il est, outre le besoin maladif de nier ce qu'ils ne peuvent comprendre, de telles et de si regrettables défaillances jusque dans leurs meilleurs moments « qu'il n'est point rare, — et c'est M. Peisse lui-même qui le remarque, — de voir des convictions très-ardentes, acquises par *des observations personnelles* qui avaient paru *irrésistiblement démonstratives, rebrousser chemin,* faiblir, et *même s'éteindre,* lorsque *les faits* sur lesquels elles s'étaient établies cessent de se montrer ; » comme si les faits devaient se tenir au service permanent de nos yeux, et notre esprit demeurer dans l'esclavage imprescriptible de nos sens!

« Or, tel est le phénomène moral dont nous fûmes témoins dans l'affaire d'Angélique Cottin, *la fille dite électrique.* M. Tanchou, qui avait envoyé à l'Académie un récit détaillé des *nombreuses* et *remarquables* expériences instituées par lui-même, et *d'après lesquelles il se déclarait convaincu* de la réalité des propriétés attractives et répulsives d'Angélique Cottin, se mit tout à coup *à rentrer dans le doute à l'égard de ces mêmes faits*, par cela seul qu'ils ne s'étaient pas produits *devant la commission*, et qu'il ne les avait plus observés lui-même! de sorte que les observations purement négatives, *c'est-à-dire nulles,* de la commission, eurent un effet rétroactif *véritablement incompréhensible sur les observations positives, c'est-à-dire concluantes,* de ce médecin. Cet effet retentit jusque sur les faits racontés par l'illustre rapporteur lui-même, Arago, qui, à la vérité, ne contremanda pas ses observations, *mais ne les rappela pas non plus*, ni *ne les maintint*, d'après cette règle *de*

la fausse logique : il y a des faits faux, donc il n'y en a pas de vrais [1]. »

Et que, si telle est la singulière timidité de nos savants devant l'évidence, lorsque ses splendeurs, après s'être produites, manquent de se reproduire au gré de leurs caprices et de se multiplier à l'infini, nous devons avouer que, dans des cas plus que douteux, leur surprenante et prodigieuse confiance a plus souvent lieu de nous surprendre que de passer de leur esprit dans le nôtre.

Prenons pour exemple de ce que nous avançons la simple page qui suit, et nous aurons la chance d'y rencontrer en compagnie de M. Peisse lui-même l'un des grands maîtres de la négation, l'un des plus implacables bourreaux du Merveilleux, M. Figuier, que nous voyons, il est vrai, de temps en temps, ranimer et grandir sa victime à l'aide des procédés dont use sa malencontreuse animosité pour lui porter le coup de grâce [2]. Reparaissant sur la scène, M. Peisse, dont nous avons plus d'une fois admiré la droiture et la sagacité, se pose donc devant ce docteur anticatholique, et nous dit :

« Encore un mot, à propos d'alchimie. Que faut-il penser, en définitive, de l'art hermétique ? Est-il licite de croire qu'on peut transmuer les métaux, *faire de l'or ?* Eh bien! hommes positifs, esprits forts du dix-neuvième siècle, sachons que M. Figuier, docteur ès sciences et en médecine, agrégé de chimie à l'École de pharmacie de Paris, ne veut pas s'expliquer ouvertement là-dessus. Il doute, il hésite. Il connaît des alchimistes (car il y en a toujours) qui, se fondant sur les découvertes chimiques modernes et notamment sur les singulières circonstances des équivalents signalées par M. Dumas, prétendent que les métaux ne sont

[1] Peisse, *la Médecine et les médecins,* v. I, p. 59, 65, 82, 83, etc.

[2] Voir la grande note finale de mon livre *la Magie au dix-neuvième siècle,* sur M. Figuier et le Merveilleux.

pas des corps simples, de vrais éléments dans le sens absolu, et qu'ils peuvent bien, par conséquent, être produits par voie de décomposition. Ces raisons longuement déduites lui paraissent au moins spécieuses; il les réfute, mais sans les mépriser. Ceci m'encourage à sauter le pas et à avouer ingénument que je ne serais que médiocrement surpris de voir quelqu'un faire de l'or. Je n'ai qu'une raison à l'appui, mais assez bonne, ce semble : c'est que l'or n'a pas toujours existé; il a été fait par un travail chimique quelconque, au sein de la matière en fusion de notre globe; il s'en fait peut-être encore quelque peu dans les entrailles de la terre. Les prétendus corps simples de notre chimie sont très-probablement des produits secondaires, dans la formation de la masse terrestre. On l'a prouvé par l'eau, un des plus respectables éléments de l'ancienne physique. Aujourd'hui nous fabriquons de l'eau. Pourquoi ne ferions-nous pas de l'or? Un éminent expérimentateur, M. Desprez, a bien fait du diamant! Il est vrai que ce diamant n'est *qu'un diamant scientifique*, un diamant philosophal, qui n'aurait pas cours chez les bijoutiers; mais, qu'importe? notre remarque subsiste. D'ailleurs nous n'en sommes plus aux simples conjectures. Il y a un homme vivant, qui, dans un écrit adressé aux corps savants, en 1853, a consigné ces paroles en lettres italiques : — J'ai découvert le moyen de produire de l'or artificiel, j'ai fait de l'or. Cet adepte est M. Théodore Tiffereau, ancien préparateur de chimie à l'École professionnelle et supérieure de Nantes. En attendant que l'or de M. Tiffereau soit essayé et contrôlé à la monnaie, il convient de prendre en bonne part ses efforts et ceux de tous les autres chercheurs d'arcanes et docteurs ès sciences occultes [1]. »

Quant à nous, qui croyons beaucoup plus avec le grand

[1] Page 57. *ibid.* Peisse, *la Médecine et les médecins.*

Credo de l'Église au monde invisible qu'à l'or philosophal, notre foi ne saura point s'élever toujours au niveau de la crédulité de tant de savants académiques qui ne font que trop souvent profession d'attaquer les croyances religieuses *les mieux fondées sur l'expérience*. Là, sur ce solide terrain, à quelque singulier degré du Merveilleux que puisse s'élever un fait, assez de droiture et de courage accompagneront donc *notre raison* pour que jamais elle ne se cabre, pour que jamais elle ne se permette d'en nier la nature surhumaine, pourvu qu'elle en voie rayonner l'évidence. Mais, par contre, et d'après notre ferme vouloir de rester debout sur le terrain de la saine logique, nous laisserons les phénomènes équivoques au bas niveau des faits de l'ordre le plus naturel et ordinaire, si peu que ce qui se nomme en langage vulgaire *le hasard* y puisse remplacer l'action d'une puissance surhumaine.

Un seigneur polonais avait une fille du nom de Marie, qu'il appelait son ange. Elle mourut; et, sur le marbre d'un magnifique tombeau, le père désolé fit inscrire en lettres d'or cette sentence si connue : *Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea;* c'est-à-dire Marie a choisi la meilleure part; *on ne la lui ravira point*. Mais voici que, bientôt, le tonnerre gronde, la foudre éclate, et que ravageant, effaçant une partie des lettres d'or, elle transforme sous l'un de ses coups les plus affreux le sens primitif de l'inscription en cette effroyable sentence : *Maria ...imam partem elegit, .væ non auferetur ab ea.* — C'est-à-dire : Marie a choisi sa place dans l'abîme; maudite soit-elle, on ne la lui ôtera point.

Dans les mélancolies de son orgueil, le malheureux père s'était-il élevé contre Dieu? Son intention coupable avait-elle été de déclarer que Dieu ne pouvait refuser sa gloire à celle qu'il appelait son ange? Dieu voulut-il le punir d'afficher un jugement dont le prononcé n'appartient qu'à son

Église, éclairée par ses miracles qui proclament ses miséricordieux arrêts? Lui plut-il, tout en lui laissant la consolation d'attribuer au hasard cette leçon, de lui rappeler que nul ne sait et ne doit décider qui d'entre nous est digne d'amour ou de haine? Nous l'ignorons; et la chose unique que nous ayons ici l'intention d'établir, en laissant notre prudence suspendre tout jugement, c'est que les causes secondaires peuvent se mêler, et se mêlent souvent au Merveilleux; c'est qu'il leur arrive quelquefois de le recouvrir, et d'y jeter un voile dont la transparence, en laissant percer quelque rayon du vrai, provoque et engage nos regards; c'est que l'homme intelligent et chrétien se doit garder par-dessus tout d'y lire la certitude, lorsque le doigt divin n'y trace que l'un de ces deux mots : possible ou probable. Mais aussi, c'est que, dans ces vagues et indécis caractères, il lui est loisible de reconnaître, avec une humble et sage réserve, des traces que l'œil du vulgaire ne sait que trop rarement relever. L'homme doué de quelque supériorité intellectuelle, s'il s'abstient de se prononcer sur la cause de tels faits, se gardera donc bien de les attribuer au pur hasard. Il sait que le hasard ne fait guère de ces coups-là; il sait que le hasard n'est rien, et qu'il ne peut être nulle part, si la Providence est tout et partout; il sait, si l'Évangile est sa loi, que pas même un passereau, dans cet univers, n'est en oubli devant Dieu, que pas un cheveu ne croît sur notre tête, ou ne s'en détache sans être compté[1]; il sait, s'il est ou *se croit* incrédule et que son intelligence ne traîne point au dernier rang des esprits infimes, que, faire acte de foi au hasard, c'est classer une partie des événements de ce monde au nombre des accidents sans cause! Sottise amère, absurdité grossière, et qui répugne au plus simple bon sens.

[1] Saint Luc, ch. XII, p. 67.

Devant cet exploit de l'électricité, dont nous apprendrons un peu plus tard, grâce aux recueils mêmes des académies, à discerner la double face, reconnaîtrons-nous donc formellement le jeu direct et surnaturel d'une intelligence invisible? Non, nous nous bornerons à nous taire et nous ne prononcerions le oui confirmatif que devant une incontestable évidence.

Il est d'ailleurs, quant aux degrés de crédibilité, trois ordres de faits que je juge devoir admettre dans ces pages à titres divers, et quoique d'une utilité fort inégale; le lecteur est supplié de ne point oublier cette remarque. Les uns, et je ne dirai point les premiers, ce sont ceux que j'affirme sous le direct et positif témoignage de mes sens. Mes yeux, mes oreilles, mes mains m'ont dit : Ils sont là, ce sont des réalités visibles, audibles, tangibles; et, dans ce cas, mon témoignage est habituellement triplé, quintuplé, décuplé, par celui d'hommes aussi sains d'esprit et de corps que savants, et variés de tendances ou de foi.

En second lieu, viennent les faits qui ne se sont point accomplis en ma présence, mais que j'examine et que j'adopte parce que je les vois réunir en eux *les conditions parfaites de la certitude philosophique*. Ceux-là, je les aperçois, je les saisis des yeux de l'esprit; et, devant ceux que j'appelle à juger mon jugement, je m'en déclare avec fermeté le *témoin intellectuel :* le mot *historien* a ce sens!

Arrivent enfin, et se produisent de temps en temps les faits dont je me constitue le simple rapporteur, ayant soin de laisser à celui qui les avance la pleine responsabilité de son témoignage. Que les phénomènes de cette catégorie soient ou non certains, je m'abstiens de les garantir; qu'ils soient probables ou simplement possibles, voilà qui doit me suffire, et le soin de les apprécier appartient au lecteur. Je livre à titre d'échantillon de ce genre le récit qui va

suivre, car peu de phénomènes spirito-magnétiques offrent un intérêt plus vif, et je prie le lecteur de vouloir bien le tenir en réserve dans ses souvenirs, afin de se le rappeler lorsqu'il nous arrivera de signaler les rapports, aujourd'hui *solidement établis,* qui lient le magnétisme à la magie.

Il y a dix mois environ, nous dit M. le docteur d'Alger, je fus appelé à Camps, petit village près de Brignolles, dans le Var, où mes soins étaient réclamés en faveur d'un pauvre jeune homme atteint de phthisie tuberculeuse. Peu d'instants après mon arrivée, un jeune paysan vint annoncer au maître de la maison que Maistre Jacques Pélissier était à la cuisine, avec une dizaine de rouges-gorges. — Vous allez voir, me dit-il, le chasseur le plus singulier du pays, peut-être même de la France. — Il se sert sans doute de piéges, cet habile homme? — Non, il prend tout bonnement les oiseaux avec ses mains..... Et Jacques Pélissier entra. — Expliquez à Monsieur le médecin la manière dont vous prenez les rouges-gorges, lui dit M. V... — Ma foi, Monsieur, c'est très-facile : dès que je vois un oiseau, j'étends la main sur lui, et, fût-il *à cinquante pas,* il bat des ailes, ferme les yeux, et se laisse empoigner le plus tranquillement du monde. — C'est donc en les magnétisant que vous les prenez? — Je ne comprends pas ce que vous dites..... je ne connais pas cette chose-là. — Mais enfin, maître Jacques, vous chargez-vous de prendre les oiseaux que je vous indiquerai? — Certainement, Monsieur, mais je dois vous dire que je ne peux prendre que les moineaux, les rouges-gorges, les chardonnerets, etc.; il m'arrive pourtant de prendre quelques alouettes; mais souvent elles m'échappent. Quant aux autres, j'en réponds. — ..... A environ quinze ou vingt pas de nous, j'aperçus une charmante bergerette, que je montrai à M. Jacques; il me dit : — Regardez bien, Monsieur, elle est à moi.

Aussitôt, étendant la main droite sur l'oiseau, il s'en approche lentement. La bergerette s'arrête, lève et baisse sa jolie tête, étend les ailes, mais ne peut s'envoler; elle finit par ne plus pouvoir faire un pas, et se laisse prendre tout en remuant les ailes d'une manière convulsive. J'examine l'oiseau, ses yeux sont hermétiquement fermés, et son corps est d'une roideur cadavérique, quoique les pulsations du cœur soient bien distinctes : c'est un vrai sommeil de catalepsie, *et tous ces phénomènes* prouvent *incontestablement* une action magnétique..... Quatorze petits oiseaux sont pris dans l'espace d'une heure; aucun n'a pu se soustraire à l'action de maître Jacques, et tous ont présenté le même sommeil cataleptique; sommeil qui, du reste, cesse *à la volonté* du chasseur, dont ces petits oiseaux *sont devenus les humbles esclaves.*

Cent fois, peut-être, je demandai à maître Jacques de rendre la vie et le mouvement à ses prisonniers, de ne *les charmer* qu'à demi, afin qu'ils pussent sautiller sur le gazon, et de les replonger complétement sous le charme, etc. — Toutes mes demandes furent exactement remplies, et jamais une non-réussite ne vint obscurcir le triomphe de ce singulier Nemrod, qui finit enfin par me dire : Si vous le désirez, je vais tuer ceux que vous me désignerez, et je ne les toucherai pas. Je lui en montrai deux, et, à vingt-cinq ou trente pas de distance, il exécuta en moins de cinq minutes ce qu'il venait de promettre.

Que les amateurs de polémique s'exercent sur les deux faits que je viens de décrire *en fidèle témoin* de ces deux scènes, et *de bien d'autres* que je pourrai plus tard retracer [1].

Maître Jacques, que dévore sa pulmonie, rappelle sans

[1] Le docteur H. d'Alger; Villecroze, 19 mars 1861 ; Pierrart, v. IV, 1861, p. 254 à 257.

doute à plus d'un lecteur cette autre phthisique étudiée pendant trois années consécutives par l'*illustre docteur* Kerner, et dont la *vertu magnétique désolait de près et de loin* les habitants de sa maison et de son village : douce jeune femme qui fut notre contemporaine, et qui mourut sans paraître avoir eu le secret de son triste privilége [1].

Quant aux oiseaux de maître Jacques, l'imposition de sa main les tue, de même que le fluide de M. Tréfeu tue quelquefois les siens ; mais ils ne reçoivent point, à l'exemple de ces derniers, que plusieurs de mes lecteurs ont pu voir à l'œuvre, la puissance magnétique de découvrir les choses secrètes et, Dieu le permettant, de lire la pensée de l'homme; ils se contentent d'obéir à la volonté d'un rustre phthisique, qui « sait rendre ces jolis oiseaux ses esclaves ». Et cet oiseleur, ce rustre, ne doit probablement à la fois *son mal et sa puissance* qu'au plus infatigable des oiseleurs, à celui que l'évangéliste appelle Esprit de maladie : *Spiritus infirmitatis* [2], celui même dont les faits et gestes remplissent les pages de l'Évangile.

Mais il ne s'agit point encore de si fortes choses! Demandons-nous, simplement, si le fait de ce triomphe magnétique est *possible?* Oui, mille faits authentiques nous l'ont démontré. — Mais le regarderons-nous comme probable? — Sur ce point, nous voulons hésiter encore à nous prononcer; nous rappellerons toutefois à ceux qui nous entourent que ce récit porte une double signature : la signature d'un docteur qui doit respecter l'honorabilité de son titre, et celle d'un publiciste que nous supposons homme à se donner la peine d'examiner les pièces sur lesquelles il fonde le succès de son journal et de sa secte. En procédant avec la

[1] Elle est connue de toute l'Allemagne sous le nom de la *Voyante* de Prévorst. (Voir la *Magie au dix-neuvième siècle*, ch. XV.)

[2] Saint Luc, XIII, 11.

réserve dont nous donnons ici l'exemple, il nous sera loisible, de temps en temps, de doubler *nos documents authentiques* de documents semblables à celui-ci, c'est-à-dire ayant, quoique sans être marqués du sceau de la certitude, une certaine importance, et dont l'adoption conditionnelle ne nous laisse risquer aucun faux pas, aucune chute [1].

Quoi qu'il en soit, nous devons, en composant cette nouvelle édition, répéter, avec un aplomb malheureusement décuplé par l'expérience, ces paroles inscrites au front de la première. Une grande et rapide révolution s'opère au milieu du monde civilisé. Non, le Merveilleux n'est plus incroyable, il n'est plus même étonnant! Nous pouvons dire, avec la foule, qu'il vient *de refaire* ses preuves, et que l'opinion le réhabilite. Nous pouvons dire que, parmi les organes de la science profane, ou plutôt de ce qu'il est convenu d'appeler la science moderne, fort différente de la science réelle, les uns s'irritent du tapage qui l'accompagne et s'épuisent en actes de puérile indignation, tandis que les autres s'inclinent ou se taisent devant les œuvres qui frappent leurs sens. Nous dirons enfin que la science sincère perd au jour le jour la force de nier ce que chaque jour on lui fait toucher et voir; elle examine encore, mais sa réserve est celle de la sagesse, et les paroles qui s'échappent de ses lèvres annoncent un retour vers des croyances dont le ridicule unique fut d'avoir été vulgaires!

Oui, bien vulgaires, bien universelles, bien catholiques par conséquent! et quel plus singulier reproche à la croyance dont on se fait une loi d'être l'ennemi, que de lui dire : Mon intelligence te repousse, parce que, dans le cours invariable

[1] Voir, dans la *Magie au dix-neuvième siècle*, la Voyante, ch. XV; le fluide cataleptisant de Regazzoni, ch. IX; les oiseaux Tréfeu, ch. XII, 3e division, et dans *Médiateurs et moyens de la magie*, l'imposition des mains, ch. V.

des siècles, chez tous les peuples, et sur toute la surface de l'espace, tu as pris possession de l'immense majorité des Esprits. L'assentiment universel t'a sanctionnée, donc je te rejette.

D'inimaginables railleries ont martyrisé les vérités chrétiennes, représentées par le Christ, mais en avons-nous vu succomber une seule, sur le champ de bataille des passions? Qui la nommera? Les miracles du christianisme firent justice de l'idolâtrie et du culte public des démons fondé sur d'incontestables merveilles. Les miracles, à leur tour, et le Merveilleux parurent un jour, il est vrai, comme accablés sous le poids des dérisions; mais ils sont restés debout; et le Merveilleux refleurit!

.... Il refleurit! Quoi! vous osez le dire, et vous l'écrivez! Oh vraiment, on en rira! Vous ignorez donc et Voltaire, et son siècle, et le nôtre?...

Nullement! Voltaire est encore un philosophe pour quelques-uns, je le sais; j'avouerai même que j'entendis naguère un maire de village lier son nom à celui du progrès. Mais, tout imprégnée que soit l'Europe entière de l'esprit de scepticisme qui souffla sur toutes les intelligences, sans même épargner tout à fait le monde religieux; et quelque railleuses habitudes que l'incrédulité systématique ait substituées aux habitudes de loyal et sérieux examen sur les questions de foi, loin de ma pensée sera-t-il d'argüer de ces pauvretés et de ces travers soit pour inspirer à autrui, soit pour m'inspirer à moi-même, contre notre époque, une chagrine humeur!

Je m'efforce, au contraire, de rendre à chaque siècle écoulé dont le mérite se révèle une large et franche justice, et rien ne serait plus en désaccord avec mes habitudes intellectuelles que de calomnier le siècle présent. Quel bénéfice mon esprit trouverait-il, en effet, à ne point rendre hon-

neur et hommage, dans la limite du bon sens, au siècle où il m'est donné de vivre?

Il m'a toujours semblé que j'avais ma patrie dans une partie déterminée du temps tout aussi bien que dans une partie déterminée de l'espace; et ces deux points se réunissent naturellement en un seul dans mon cœur. Peut-être même mon âme s'y attache-t-elle avec une partialité trop ardente, et ne me sentirais-je point la plus dépaysée des créatures, si je ne sais quel miracle transférait mon existence dans un siècle renaissant tout exprès pour ajuster mes jours à sa durée; si je ne sais quel pouvoir, déracinant mon être du sol où il a germé, le transplantait tout vif dans une terre différente de celle où il plut à la raison divine de l'installer, avant de s'être enquis de mes goûts? Oh! recruter contre mon siècle des mépris ou des haines, fi donc, et arrière une telle sottise! car je veux le tenir pour le premier, pour le plus éclairé, pour le meilleur de tous les siècles. Mais entendons-nous bien : je n'aurai point l'insolence de soutenir qu'il soit le meilleur en lui-même, ni qu'il soit tel pour tout le monde; non : la raison, le simple bon sens ne me permettent de proclamer son excellence qu'au profit et en faveur de celui qui a reçu du ciel le don et le secret de savoir y vivre.

Or, pour savoir y vivre, il faut nourrir en soi plus de sincérité que d'orgueil; il faut dresser son intelligence à chercher et à mettre en valeur non point ce qui flatte en nous la personnalité, non point ce que notre volonté réaliserait si, pour le malheur de nos semblables, devenus créateurs pour un instant, nous pouvions refaire au gré de nos imaginations et le monde et l'histoire; il faut au contraire, en digne et humble simplicité, il faut chercher et reconnaître, il faut utiliser dans l'intérêt de la société religieuse, c'est-à-dire de la société vraiment philosophique, *ce qui est.*

Il ne faut point dire, par exemple au Surnaturel : Oh! quant à toi, disparais! arrière, et ma volonté te repousse. Il ne faut point lui crier : Tu n'es pas, non; car, en raison de mes idées préconçues, de mes opinions doctoralement formulées, et d'après l'arrangement que j'ai fait de mes connaissances et de ma vie, tu me déranges, et je te déclare impossible. Disparais donc! et devinsses-tu par ta présence plus importun que l'éclat et le poids du soleil au milieu des embrasements du désert, tu ne seras pour moi que néant, je le jure. Oui, sans doute, il faut, pour bénéficier de son siècle et y vivre d'une vie large, lutter de toutes mains contre l'erreur, accepter le vrai de toutes parts et faire *de toute vérité* qui se produit la règle de ses jugements et de ses actes. *A ce compte,* on est religieux; et, vivant dans la pleine loyauté de son intelligence, on est chrétien! Tout s'ennoblit alors, tout se revêt de grandeur et d'immensité dans le monde; et l'habitant du siècle actuel, accumulant toutes les richesses antérieures à son époque, devient le plus opulent et le plus enviable des hommes, car il hérite de toutes les magnificences intellectuelles des siècles qui l'ont précédé; il en est le *légitime propriétaire* et l'heureux *possesseur*. Dieu lui accorde un degré de plus qu'à son père dans l'arbre généalogique et nobiliaire de l'humanité; quelque fierté lui est permise!

Par la même et identique raison, cet honneur et ce bonheur se dérobent obstinément à l'esprit orgueilleux qui, s'empesant dans son étroitesse, et fermant les yeux à la lumière lorsqu'elle lui révèle ses erreurs, se mutine et se révolte dès qu'il s'agit de se déprendre de ses préjugés ou de ses passions. Pour cet homme, la science est, de toute nécessité, mesquine et menteuse comme lui-même, puisqu'il la mesure et la réduit aux exiguïtés de sa propre taille. Est-ce à dire cependant que ce penseur écourté, parce qu'il ne

sera jamais grand, ne puisse avoir quelques grandeurs? oh! non; et l'esprit de justice me défend de pousser la raison jusqu'à l'hyperbole; mais aucune grandeur ne lui viendra jamais que du côté par où son intelligence et sa volonté le lient à la substance et à la glorification du vrai. Un instant balancé dans les airs par le vent capricieux de la faveur, son nom pourra végéter au milieu de la plèbe des illustrations vulgaires ou fâcheuses, dont le nombre égale celui des grains de sable que soulève et abat en se retirant la vague qui flagelle le rivage. Mais jamais il ne s'inscrira sur les trônes de gloire où rayonne à une permanente hauteur la splendeur du véritable savant : titre magnifique, lorsqu'il est légitime, et dont le droit exclusif est à ceux pour qui le culte du beau ne peut être séparé du culte du bon, qu'une raison divine rend inséparable du vrai!

Oh! si *la distinction de l'âme* accompagnait et relevait habituellement la force de l'esprit, nous ne verrions plus tant de savants, et surtout lorsqu'il s'agit des sciences qui traitent des rapports de notre monde avec le monde supérieur, succomber à la plus humiliante des maladies. Nous ne les verrions plus, saisis de ce dégoût du vrai qui, sur quelques points fondamentaux, les écarte de la gloire que convoite leur orgueil, et que leur orgueil même les empêche d'atteindre! Mais, se figurer que la distinction de l'âme, qui réside dans son inaltérable droiture, surabonde et soit plus commune dans la foule des savants que dans celle où s'alignent nos têtes, c'est s'imaginer que, dans leurs rangs ou dans les nôtres, ce qui est distingué peut à la fois être vulgaire.

Se reconnaître dans ses torts; se condamner dans ses erreurs laborieusement acquises à grands frais d'années et de veilles; s'attaquer à soi-même et se dédire de celles dont on fit un public étalage, de celles dont on eut la mauvaise

chance ou le malheur de répandre l'enseignement dogmatique; oh! la rare, oh ! la divine merveille! Oui, se renier, s'abjurer dans cette fausse science, objet, hier encore, de nos triomphes et devenue partie intégrante de notre intelligence et de nos affections, oh! grand Dieu! que de générosité, que d'héroïsme dans cette chose si simple, et quel acte plus digne du véritable ami de la science! Un tel effort se résume cependant dans un seul acte de la volonté : savoir désapprendre.

Savoir désapprendre! la grandeur et la simplicité de ce mot me frappèrent dans la bouche d'un homme à qui je puis donner le nom d'ami, et que ses facultés ont élevé dans le monde de la science à une hauteur que bien des savants peuvent envier.

Il est un bon nombre de mes confrères que je ne saurais égaler en force et en vivacité d'esprit, me disait-il dans toute la bonhomie et l'injustice de sa modestie; et, cependant, l'opinion me range à leur niveau! ils ignorent la cause de mes progrès, peut-être même de ma supériorité, mais elle est bien simple, c'est que *je sais désapprendre*. A eux de s'opiniâtrer et de s'enfoncer dans les ornières de leurs préjugés scientifiques. Mais, dès que je m'y sens engagé, je recule; et, m'en retirant pour rentrer dans la voie, j'avance, j'examine, puis *je crois*, aussitôt qu'il m'est certain que je vois; et je ne désapprends que pour mieux savoir. A eux la résistance qui les cloue, à moi le progrès.

Animé par l'exemple de tels hommes, appuyé sur le bâton d'Empédocle, et n'avançant qu'à pas comptés et lents dans ce monde d'êtres invisibles dont l'existence ne saurait être plus douteuse que celle de mon âme, je n'ai point cru devoir, le long de ma course, m'étudier à faire choix, sur le terrain que je foule, des observations et des traits les moins absurdes au point de vue des incrédules de l'*ancienne*

école [1]. Tout au contraire, j'ai jugé plus sage d'être plus hardi, et d'emprunter à mes autorités des faits dont la possibilité se démontre, d'ailleurs, par l'évidence de faits consacrés et analogues. Cette dernière réflexion donnera sans doute un utile renfort de patience au lecteur, *dont l'incrédulité s'effaroucherait trop vite.*

Quelques-uns cependant essayeront de rire en lisant mes pages; d'autres n'ouvriront la bouche que pour crier à la folie, au scandale! Mais, si ces personnes sont chrétiennes, elles ne pourront oublier longtemps que toutes nos croyances sont scellées du signe de cette croix, que la voix de Dieu proclame devoir être pour le monde une folie, un incompréhensible scandale!

Et, d'ailleurs, qu'importent les railleries dont l'averse peut assaillir et meurtrir un auteur? Est-il en droit de se plaindre de l'injustice ou du sarcasme; si, de son livre pressé par les mains du public, sortent de salutaires avertissements, appuyés sur la réhabilitation de vérités essentielles à l'intelligence des choses de ce monde et à la gouverne de l'homme?

Moins d'une année avant le jour où, prenant la plume, nous jugeâmes, nous autres vrais *et complets* croyants, le temps venu de travailler à réinstaller les êtres spirituels au milieu de notre monde, un ouvrage de cette nature ne pouvait exposer au grand jour de l'Europe un seul de ses

[1] Aujourd'hui, dans toute l'Allemagne, en Angleterre, et dans le nouveau monde, les savants qui refusent de croire aux esprits, je veux dire les plus habiles de ces incrédules, ceux qui ont daigné *voir et toucher* ce que l'on appelait l'impossible, admettent comme incontestables les faits surhumains les plus énormes. Ils confirment, de leur propre témoignage, un grand nombre de ces faits, et nous en rapporterons plusieurs. — Ajoutons seulement qu'*ils les expliquent !* Nous aurons donc à nous occuper de ces explications. Plus d'un lecteur restera confondu des excès de crédulité de cette *nouvelle et redoutable* école d'incrédules. Mais je demande un peu de patience...

feuillets sans risquer d'envoyer son auteur aux petites maisons, sans soulever au moins toute une tempête de clameurs, sans provoquer les plus irrésistibles, les plus violents éclats du rire moqueur. Nous avons soulevé, nous avons bravé cet ouragan : qu'est devenue sa violence? Devant le simple énoncé du Merveilleux, aujourd'hui, les hommes graves sentent qu'une Inconnue se dégage, et qu'il est de leur dignité de comprimer un rire téméraire ou stupide. Les faits ont retenti dans l'Amérique entière; ils ont parlé dans notre Europe; des témoins irréprochables ont levé la main en notre faveur; des foules ont vu ce que la science déclarait impossible de voir; des multitudes au sein desquelles abondent des hommes éclairés se sont rendues; une religion hostile au Christ, et déjà semblable dans un grand nombre de ses pratiques à celles des idolâtres du monde ancien, s'est formée à la voix de nouveaux oracles, et sur la parole même des Esprits. En un mot, aux yeux des gens de simple bon sens qui se donnèrent la peine d'étudier les phénomènes et la question, refuser sa croyance à la population d'êtres invisibles et actifs dont notre monde se voit assailli, est devenu chose ardue, témérité, je n'ose dire folie[1] !

[1] En France, le livre des Esprits et de leurs manifestations fluidiques de M. le marquis de Mirville osa le premier braver l'opinion, et l'attaquer de front avec talent, mesure et courage. Mon livre *Mœurs et pratiques des démons et des esprits visiteurs* succéda presque aussitôt à celui-ci, car je le préparais au moment où ce premier parut, aidé surtout que j'étais, quant à l'observation des faits du dehors, par mon honorable ami M. le comte Eugène de Richemont. L'ouvrage de M. de Mirville, plus étendu que celui de *Mœurs et pratiques des démons et esprits*, me permit de profiter du moment opportun, et me dispensa d'aller au fond de certaines questions que je ne livrai que plus tard, dans mes trois ouvrages subséquents : *la Magie au dix-neuvième siècle, ses agents, ses vérités, ses mensonges; les Médiateurs et les moyens de la magie*, qui renferment *les Hallucinations et les savants, le Fantôme humain et le Principe vital;* enfin, *les Hauts phénomènes de la magie,* comprenant tout le sujet si délicat pour les mœurs de l'incube,

CHAPITRE DEUXIÈME.

PAR QUI CE GLOBE ET SON ATMOSPHÈRE SONT-ILS HABITÉS ?

Par qui ce globe et son atmosphère sont-ils habités? — Par des Esprits logés dans des corps, par des Esprits attachés à certains lieux ou vaguant. — Raison d'y croire. — Ignorance générale des chrétiens sur ce point. — Pourquoi les démons ici-bas, et pourquoi leur hostilité contre l'homme? — Combat des Anges dans le ciel ; cause et résultat de la grande révolution des Esprits. — Détails ; ce combat continue. — Les apôtres, les saints, et l'Évangile, sur les différents milieux et les mœurs des démons; sur l'accord des faibles et des forts pour nous assaillir. — Comment ils se logent en nous. — Quelle prudence et quel esprit de prévision doivent nous animer à la pensée de tels ennemis.

Hâtons nous d'entrer en matière ; et d'abord, par qui ce monde, par qui le globe de cette terre et son atmosphère

et précédés *du spiritisme antique*. Ces volumes, indépendants l'un de l'autre, réalisaient le plan bien simple que décrivent ces trois mots : *causes, moyens, effets*.

Il ne m'appartient guère de parler du résultat quelconque obtenu par mes ouvrages. Mais, quant à ceux de mon ami M. de Mirville, je puis jouir ouvertement de leur succès. J'ai vu des gens de toutes croyances et de fort diverses portées d'esprit saisir et dévorer ces volumes, dont l'ensemble paraît si formidable à qui ne les ouvre point. J'ai vu des philosophes se rendre et passer généreusement avec armes et bagages du côté de leurs conclusions. En un mot, les chaînes d'une logique vigoureuse y attachent le lecteur à l'un des points de notre foi auquel les événements qui nous inondent, et ceux dont nous sommes menacés, donnent une décisive importance.

Et ce qu'il est permis d'ajouter, c'est que, l'un et l'autre, nous fûmes et nous sommes attaqués, loués, presque partout cités, et non moins souvent pillés, quelquefois même par des plumes amies, mais dont il semble que le bec se torde ou se détourne chaque fois qu'il s'agit pour elles d'indiquer nos ouvrages ou nos noms. En tous cas :

Non nobis, Domine, sed nomini tuo, da gloriam.

sont-ils donc habités ? Facile réponse. Les habitants de ce monde, ce sont des animaux, des êtres spirituo-corporels, et des esprits... Et, pour parler un langage assez peu philosophique, mais parfaitement intelligible, j'ajouterai : Ce sont des esprits logés dans des corps, ou bien, attachés à certains lieux [1], soit encore, vaguant dans l'espace, et libres ou non de tout lien avec la matière. Mais n'est-ce point effaroucher son monde que de lancer en l'air de prime abord des paroles qui commencent par retomber sur moi par la pointe ?

Un peu moins, je me le figure, que si j'eusse osé me le permettre dix ans plus tôt, mais beaucoup trop encore. — Comment ! me dira-t-on ; vous croyez donc d'une foi bien ferme à ces prétendus Esprits, à ces intelligences actives et puissantes qui pénètrent tous les éléments de la nature, qui possèdent et manient les instruments de l'âme humaine, c'est-à-dire nos corps, et qui parlent à l'âme elle-même un langage que l'oreille ne saurait entendre ?

Oui, certes, j'y crois, et d'abord parce que l'Église m'enseigne leur existence. Elle me la révèle, et me l'explique dans sa science profonde. Cette science prend sa source dans la parole de Dieu, *pur Esprit* et conversant avec l'homme par le ministère de ses anges ; elle se grossit, en traversant les siècles, de l'observation de faits appuyés sur les témoignages les plus valides, et se fortifie, chemin faisant, des inductions que le raisonnement en dégage.

J'y crois, parce que l'étude et la philosophie ont lentement fondé les bases de ma croyance.

J'y crois, enfin, parce que je suis redevable à l'expé-

[1] Une école, nouvellement renouvelée des Grecs et des Romains, les a remplacés par *une force universelle et intelligente*, appelée de l'autre côté de l'Atlantique *Mundane force* ; voir ci-dessous aux chapitres où elle est décrite.

rience, c'est-à-dire à mes propres sens et aux sens des hommes les plus dignes de foi, de témoignages que je ne saurais rejeter sans renier les lois de la certitude, c'est-à-dire le terrain même où la raison construit ses édifices et élève ses redoutes! Quoi de plus?

La parole très-positive de l'Église, ses Écritures sacrées démontrent, en dehors même de la tradition, à quel point cette foi chez elle est vive, est nette et fondamentale.

On composerait, à la honte de notre époque qui se croit savante, d'effrayantes légions de ces chrétiens, éclairés d'ailleurs par le flambeau des sciences profanes, mais que le cours follement incomplet de leurs études a laissés étrangers à la connaissance des saintes Écritures, et chez lesquels l'attentive lecture du texte divin causerait, en ces matières, et peut-être en bien d'autres encore, une complète révolution d'idées. J'ai souvent observé que la plupart de ces gens droits et honnêtes se figureraient pécher contre la raison, et presque contre l'Église elle-même, s'ils étaient assez raisonnables pour prendre à la lettre un certain nombre de ces vérités que la parole écrite sous l'inspiration du Saint-Esprit y formule de la façon la plus littéralement positive.

C'est donc à ces chrétiens, de préférence, que mes paroles diront la nature, la violence et les ruses de l'ennemi contre lequel Dieu *veut que nous combattions en corps d'armée.* Car, ôtez les Portes et les Puissances de l'enfer, qui ne prévaudront point contre l'héritage du Christ, mais qui ne se lasseront jamais de lui faire une guerre cruelle; ôtez ces implacables ennemis de notre salut, et déjà, malgré les révoltes de la chair et les séductions de notre propre esprit, nous comprenons avec moins de clarté l'armée des fidèles, *ou l'Église elle-même,* avec ses noms de militante et de triomphante. Déjà nous ne comprenons plus guère

qu'à moitié le sacrement qui nous introduit dans son sein en ouvrant sur nous ses sources de grâces, en mêlant l'exorcisme à la prière, en *chassant de nos personnes le démon!*

Oui, si les démons ne sont point, en réalité, les chasseurs et les tueurs d'âmes que l'Église nous dépeint, la partie la plus sublime de son histoire n'est plus qu'un tissu de contes puérils; elle répond à l'idée qu'aiment à s'en former ceux qui ne trouvent de charme à l'étudier que dans la parole ironique, que dans les railleuses peintures de ses ennemis.

Ouvrons, ouvrons donc le livre de l'Église, et lisons-y sa croyance : — Il y eut un grand combat *dans le ciel;* Michel et ses anges combattaient contre le dragon, et le dragon et ses anges combattaient contre lui [1]. Mais ceux-ci furent les plus faibles; et ce grand dragon, cet ancien serpent qui est appelé le diable et Satan, et *qui séduit tout le monde,* fut précipité. Il fut précipité en terre et ses anges avec lui [2]. Et j'ai vu Satan tomber du ciel comme un éclair [3].

Lutte terrible et sublime; lutte immense, et, nous le répétons, de la durée d'un éclair; à tel point est rapide chez l'ange l'acte qui jaillit des explosions de la pensée. Une révélation divine vient d'humilier dans les profondeurs de son orgueil le plus éblouissant des séraphins. Le mystère de l'incarnation s'entr'ouvrant à ses yeux laisse échapper une de ses lueurs, et que voit-il? Oh! surprise indigne du ciel, et révoltante! Il voit, dans les desseins célestes, la splen-

[1] *Apocal.*, ch. XII, v. 7. Ce serpent est le Python de Delphes, etc.

[2] Saint Jean, *Apocal.*, ch. XII, v. 7. Voir l'explication de ce combat dans Ant. Rusca, théologal de Milan, Mediolani, 1621 : *De inferno et statu Dæmonum ante mundi exitium,* livre savant, devenu très-rare. Rusca fut désigné pour écrire ce traité par le cardinal Frédéric Borromée, fondateur de la célèbre bibliothèque Ambroisienne. Voir ci-dessous les citations.

[3] Dit le Christ, saint Luc, ch. X, v. 18.

deur du Père Éternel, le Verbe de Dieu, s'unir et s'incorporer à la nature humaine. La nature de l'homme, cet esprit empêtré dans la matière, ce subalterne infime, cet animal pétri de limon qui n'ose mesurer sa force à celle du lion ou de l'ours, ce ver rampant qui ne peut suivre le moineau dans son vol, et que le venin d'un serpent ou d'une mouche tue; eh bien! voici que sa nature va devenir la nature de Dieu! O scandale de la raison et de l'intelligence angélique! Dieu, s'unir à un être créé, et préférer la bassesse fangeuse aux sublimités spirituelles de la gloire céleste, l'homme à l'ange! Non, non; ce ne peut être, ce ne sera point, et dans l'intérêt de Dieu lui-même, ses anges ne souffriront point cette méprise, cette indignité, la monstruosité de cette mésalliance! Si Dieu sent le besoin de s'unir à un être, soit, mais à l'ange seul la splendeur d'une telle union! Et soudain, le plus éblouissant des Esprits angéliques s'approprie dans sa pensée cette hauteur de gloire, ce comble de grandeur, cette inespérée déification. Il va se déifier de ses propres mains; il va porter son trône au niveau du trône de Dieu; il va s'égaler au Très-Haut. Quoi donc? adorer, lui, le plus splendide des anges, adorer le verbe ravalé, le verbe tombé, personnifié dans la boue de la chair, le verbe à l'état de reptile humain? Ah! périsse l'homme et soit bouleversé le ciel, plutôt que de courber la tête sous cette ignominie! C'est lui, c'est lui-même, qui sera le médiateur entre le Seigneur et tout être créé.

Ainsi pense, ainsi donc agit celui qui est homicide dès le principe! et le tiers des Esprits célestes répète en mille millions de variantes sa pensée d'orgueil et de haine. De ces cœurs ulcérés s'élance un cri farouche, et la révolte rugit.—Descendre, se dégrader de sa volonté libre, nous, les princes du ciel? Non, non, notre prince a bien dit. Il a dit: « Je m'élèverai; mon trône se fixera au-dessus des astres; j'irai m'asseoir

aux flancs de l'Aquilon, sur le mont de l'Alliance; je serai semblable au Très Haut [1]. » Gloire à la raison du séraphin ! Gloire au champion des droits de l'ange ! Qui donc est comme lui ?

Cri contre cri, mais autrement terrible que celui de la révolte : Qui est comme Dieu ? — C'est d'un seul ange, d'un ange dont la sainte indignation décuple l'éclat, que part et s'élance cette parole de foudre. — Qui est comme Dieu ! répètent en voix de tonnerre les immensités du ciel ébranlé. Tout tremble ! Un tiers du ciel s'écroule, les puissances de l'orgueil sont à bas. — Mais où donc ? où sont-elles ? que sont devenus les sublimes? Ah ! cherchez, cherchez au-dessous des insondables profondeurs. Car au cri de fidélité, qui fut à la fois combat et victoire, jeté devant la fureur de la révolte par l'ange de Dieu, devenu sous le nom même de son apostrophe [2] le prince de la milice céleste, les saintes cohortes, c'est-à-dire la lumière angélique, — immense, effroyable cataracte de lumière, — plonge de la cime de toutes les hauteurs et se précipite sur les rebelles. Vengeance fulgurante de la raison divine ! Ce ciel vivant qui n'est plus que glaives de feu, que foudres à visages d'anges, darde, s'abat sur ces intelligences obscurcies, les traverse, illuminant de ses implacables éclairs *les ténèbres*, les perverses opiniâtretés de leur raison, et refoulant des faîtes de la gloire au fond des abîmes le chef rugissant de la révolte. Il tombe ! il est tombé le grand Dragon ! Mille millions de liens viennent de le lier à tout jamais aux anges livides et défigurés qui, formant sa suite, vont composer à tout jamais, depuis sa tête jusqu'aux extrémités de sa queue, les anneaux vivants et les hideux replis de son corps.... Un clin d'œil a vu naître, finir, s'abîmer, devant la paix du trône divin, la première et la plus épouvantable des révolutions, le type futur des essais humains.

[1] Isaïe, ch. XIV, v. 13-14.

[2] Michaël signifie *qui est comme Dieu.*

Dieu donc a voulu qu'une épreuve de la soumission et de la gratitude des anges, en leur créant un mérite rémunérable, leur assurât l'éternité des cieux, et les confirmât dans les félicités sans terme de l'amour. Les deux tiers de la milice céleste, depuis les plus sublimes jusqu'aux moins puissants des anges, viennent de traverser avec gloire cette unique et décisive épreuve!.. Et voici que l'autre tiers, voici que les anges réprouvés, ces pères de la philosophie maudite, plongés au sein de leurs ténèbres ardentes et tournant le dos aux béatitudes du ciel, ont à jamais conquis le droit de préférer la raison de la créature à la raison de la foi, eux au Seigneur, et de s'abîmer d'une admiration sans fin devant les opiniâtres et indomptables attentats de leur orgueil!

Orgueil qui se nourrit d'abord, et qui se nourrira sans fin des sucs amers de l'envie. Car, tandis que séraphins, chérubins, dominations, puissances, principautés, archanges, rebelles, s'écroulant l'un sur l'autre, tombent fracassés du haut de leurs trônes, une voix dont la sentence adhère à leur être, devançant l'ordre des temps, convoque à s'asseoir sur ces gloires vacantes, et selon le degré de leur mérite, le fils de cet homme dont ils ont envié le sort et machiné la ruine.

Et c'est par la médiation laborieuse du Verbe, substantiellement uni à la personne de l'homme, c'est par son sang divin que les créatures célestes ou inférieures furent et seront purifiées :

> Terra, pontus, astra, mundus
> Quo lavantur flumine. (Hymne *Pange lingua.*)

C'est par ce Christ, c'est par ce Fils de l'homme, notre Seigneur et notre Sauveur, que les anges louent votre majesté suprême, ô Saint des saints, que les dominations l'adorent, que les puissances tremblantes de crainte et d'amour le révèrent, que les vertus des cieux et les séraphins célèbrent

votre gloire dans l'union et l'exaltation de leur joie, se répétant de chœur en chœur : Saint, saint, saint est le Dieu des armées célestes (*tzaba*); sa gloire remplit les cieux, la terre et l'abîme en débordent; béni soit celui qui vient au nom du Seigneur: hozanna au plus haut des cieux!

Ainsi chantent d'un chant de paix éternelle les anges victorieux; le cri de leur amoureuse obéissance est le cri de leur triomphe. Mais tandis que, dans les fureurs de sa raison maudite, l'esprit infernal préfère aux cieux la désolation des ténèbres et les trônes torturants de l'abîme; tandis qu'il épouse avec rage les feux atroces de l'enfer plutôt que de tarir de blasphèmes, plutôt que de pardonner au Seigneur sa préférence de l'homme à l'ange dans le Verbe fait chair, voilà que l'homme, — ô stupeur! et comment le croire? — voilà que l'homme, séduit par l'esprit homicide, relève l'étendard de la mort, et, niant le Verbe qui se fait homme, nie le Christ qui le fait Dieu. Misérable parvenu qu'éblouit et aveugle tant de gloire, voilà que l'homme, blasphémant la puissance et l'amour, oppose l'orgueil de sa raison flétrie à la raison de la foi; voilà que, drapant avec fierté son intelligence dans un voile de ténèbres infernales, il oppose la raison délirante de Satan à la raison de Dieu! voilà qu'il adore celui qui, par mépris et haine pour les pauvretés de la nature humaine, refusa d'adorer le Verbe... Voilà, voilà que cette folie un instat apaisée sous les douches de sang du Calvaire éclate en nouveaux et plus furieux accès! Voilà que l'une des têtes de la bête infernale, une des têtes du grand Dragon [1], que la terre avait vue blessée à mort, se guérit, et que toute la terre, « saisie d'admiration, suit *la bête* [2] »! C'est-à-dire

[1] Adoré sous forme de serpent sur toute la terre pendant toute la durée de l'idolâtrie, et aujourd'hui même.

[2] *Apocal.*, ch. XIII, v. 3.

voilà que, sous le souffle du dragon ranimé, le spiritisme, ou la religion des Esprits, l'ancien paganisme, renaît et s'apprête à régner sur le monde, à le couvrir pour la troisième fois de ses venimeuses ténèbres [1]. En un mot, voilà qu'à cause de l'homme, voilà que par le fait de l'homme se partageant entre le ciel et l'enfer, la terre renouvelle le spectacle de la lutte entre les bons et les mauvais Esprits, entre le bien et le mal, le spectacle du combat des anges commencé dans les cieux, ce combat dont l'issue sépara jadis, et séparera jusqu'au dernier jour, les ténèbres de la lumière !

Hommes, voilà l'ennemi ! voilà les Esprits de haine et d'envie, voilà les Esprits de fureurs homicides et d'abîme contre lesquels nous oblige à lutter le crime de notre propre épreuve si malheureusement subie ! Et la volonté du ciel les déchaîne contre nous parce que nous avons *prêté l'oreille* à leur voix caressante et perfide ; elle leur permet de nous assaillir parce qu'à la parole du Dieu créateur, du Dieu de vérité, nous avons préféré, nous préférons la parole de l'esprit menteur, l'ange de la raison rebelle [2].

L'histoire du passé, du présent et de l'avenir ; l'histoire des mœurs et des crimes du démon dès le principe ; l'histoire des grandeurs et de l'imbécillité de l'homme, est dans ces

[1] Première expiation, le déluge ; deuxième, le déluge de sang du Calvaire : Christ et martyrs ; troisième et dernière, le déluge de feu qui changera la terre.

[2] Ainsi recommencent à faire les fidèles du spiritisme. Lisez, à l'appui de l'aperçu que j'ai donné, Rusca, aux passages ci-dessus cités, et suite : *De statu inferni*..., p. 425, 441, 465, 468. Voir Dionysii Petravii Aurelianensis, lib. *De angelis*, 1644, p. 165, 181, etc., etc. — Saint Thomas, *Sum. quæstio*, p. 52, 53, 108, etc., etc., et une foule de docteurs dont les plus imposants, jusqu'à Bossuet qui les confirme, adoptent *cette opinion* sur le péché des démons. L'une des plus hautes autorités sur les anges est saint Denis, disciple de l'apôtre saint Paul, à qui le monde angélique fut révélé lorsqu'il fut enlevé au troisième ciel.

lignes. Écoutez, écoutez donc, nous crient ceux que le Christ vainqueur de l'enfer enseigna de sa propre bouche : « Revêtez-vous des armures que Dieu vous donne, afin de résister aux embûches et aux artifices du démon. Vous avez à combattre non pas contre des hommes de chair et de sang, mais contre les principautés et les puissances infernales, contre les princes de ce monde de ténèbres, *contre les Esprits de malice répandus dans l'air* [1]. » Car Dieu livre pour demeure, pendant un temps, à une affreuse multitude de ces Esprits de haine et de ruse, les éléments de ce monde.

« Soyez sobres et veillez ; car le démon, votre ennemi, tourne autour de vous comme un lion rugissant, cherchant quel est celui qu'il pourra dévorer [2]. »

« J'appréhende qu'ainsi que le serpent séduisit Ève par ses artifices, vos esprits aussi ne se corrompent et ne dégénèrent de la simplicité chrétienne ; » et, si « des ouvriers trompeurs se transforment en apôtres de Jésus-Christ, nul ne doit s'en étonner, puisque Satan, » leur maître, « se transforme en ange de lumière [3] ».

Quoi de plus clair et de plus dogmatique, en vérité ! Les Pères de l'Église répètent que des tourbes de mauvais Esprits traversent l'air, et le remplissent. Nous vivons donc au milieu de ce camp d'ennemis, dont nous venons de dire les haines féroces ; et, telle est leur multitude que quelques âmes privilégiées, ayant reçu de Dieu la faveur spéciale de les apercevoir, ne craignirent point de les comparer, dans certaines circonstances, à ces myriades d'atomes que nous

[1] Saint Paul, *Éphés.*, ch. VI.

[2] Saint Pierre, *Épit.* 1, ch. V, v. 8. Méditez ces paroles du psaume 90 : Liberavit me de *laqueo venantium* et a *verbo aspero*... non timebis a *timore nocturno... a sagitta volante in die,* ab incursu et *dæmonio meridiano*.

[3] *II aux Corinth.*, saint Paul, ch. XI, v. 3, 13, 14.

voyons le soleil aligner ou faire voltiger dans la lumière de ses rayons [1].

Admettons, si bon nous semble, quelque hyperbole dans les figures de ce langage, mais rappelons-nous que sainte Françoise Romaine fut une des âmes favorisées auxquelles Dieu se plut à laisser entrevoir un coin du monde qui nous est encore invisible. Je transcrirai donc avec d'autant moins de crainte une de ses visions que je la vois s'accorder avec une partie du texte même des Écritures et l'opinion d'éminents docteurs ; mais je prierai le lecteur de ne l'accepter qu'à simple titre de paraphrase, et sous bénéfice d'inventaire.

Les anges rebelles « sont divisés en trois hiérarchies, subdivisées chacune en plusieurs ordres. La première, comprenant les anges les plus coupables, a été reléguée aux enfers. Les deux autres *habitent l'air et la terre*. Ce sont les anges déchus qui sont restés neutres parce qu'ils n'ont voulu se prononcer ni pour Dieu ni pour Lucifer. Ce dernier est le chef de la milice infernale, et il a au-dessous de lui trois lieutenants qui commandent aux trois degrés de l'abîme... Asmodée y est le chef des démons de la luxure et de la sensualité ; Mammon préside aux Esprits de convoitise, d'avarice et d'ambition ; Béelzébuth est le prince de l'idolâtrie, du sortilége et de l'hérésie. »

Malgré la confusion, malgré le chaos qui sont une des désolations de cet abîme, Françoise y distingue cependant un certain ordre divinement établi [2]. Elle y voit, selon l'ex-

[1] A. Rusca, p. 473.

[2] Nous nous faisons vulgairement, dans le monde, une bien fausse idée de l'enfer et de Dieu.

La fureur apparente de Dieu est justice admirable, et sa justice, c'est-à-dire l'une des perfections nécessaires de son être, est miséricorde jusque dans les plus torrides profondeurs de l'enfer. C'est d'ailleurs moins Dieu lui-même qui nous y plonge que notre propre volonté. Car la mort frappe à peine le damné que l'enfer, que la zone infernale

pression même de saint Paul, les principautés, les puissances infernales, les princes de ce monde et des Esprits répandus dans l'air [1].

Lucifer et ses principaux ministres paraissent être généralement enchaînés aux enfers; cependant tous les mauvais Esprits, et jusqu'à ceux de l'air et de la terre, n'agissent que *d'après leurs ordres suprêmes; sub principibus autem et potestatibus quam plurimi militant*[2]. Ces Esprits de malice s'entendent d'ailleurs et s'accordent pour arriver à cette fin; et, quoique chacun ait sa spécialité pour tel ou

qui s'adapte à l'état de son âme, devient, pour l'éternité tout entière, le lieu seul et unique où sa raison lui permette de chercher un refuge.

Il le convoite, animé contre lui-même d'appétits féroces et semblables à ceux du fou furieux qui ne saurait satisfaire sa rage sans dévorer sa propre chair. L'état moral où l'a jeté sa volonté pécheresse a désormais pour conséquence de la rendre inaccessible au changement, c'est-à-dire au repentir, et le voilà confirmé sans retour dans ses choix pervers d'ici-bas. D'où vient qu'un plus cruel supplice que l'enfer pourrait exister pour le damné, pour sa raison, dont une subite et violente lumière révèle à elle-même tous les replis. Ce serait de porter éternellement la honte du péché qui le damne sous le rayonnement ineffable de la gloire, c'est-à-dire face à face de la pureté des anges et des saints, reflets de cette pureté divine qu'aucune imagination ne saurait atteindre et dont le rayon dévore ce qui refuse de s'assimiler à elle.

Une bien imparfaite et inégale comparaison ouvrira peut-être notre intelligence. Que dirions-nous, ici-bas, si quelque sentence nous infligeait de figurer nus, difformes, rongés d'ulcères et couverts d'ordure sous les yeux de la plus haute et splendide assemblée des puissances et des beautés de ce monde? Quels feux, quelles tortures, quel enfer de honte souffriraient donc les damnés, ces malfaiteurs dont le moindre est un assassin du Christ, si leur sentence les fixait dans le jour des puretés, des vertus et des splendeurs de la cour céleste! Écoutez, écoutez chacun d'eux vous dire, dans les sentiments de justice qui le domptent, qu'en face des désolations de cette ignominie, l'enfer, le lieu des supplices que sa raison aide Dieu lui-même à lui infliger, lui devient un lieu de refuge dont il remercie la miséricorde divine.

1 Saint Paul, *Éphes.*, ch. VI, v. 12.

2 A. Rusca, théologal de Milan, *id.*, p. 473.

tel vice, ils savent tous se réunir et former une sorte de composé venimeux de différentes tentations, afin d'attaquer les âmes de plusieurs côtés à la fois. Vous les voyez appeler à leur aide, au besoin, d'autres Esprits plus puissants et plus rusés qu'eux-mêmes, gloires et illustrations jadis des hiérarchies célestes les plus élevées [1].

Arrive-t-il qu'un démon réussisse à tuer une âme, il en éprouve, au milieu de ses éternelles douleurs, la joie féroce de l'envie satisfaite, et l'abîme retentit en sa faveur des acclamations de la tourbe infernale. Une âme, au contraire, est-elle assez vigilante pour échapper aux ruses des Esprits de malfaisance, Lucifer inflige de sévères châtiments à son tentateur, devenu la risée des autres démons, qui le tourmentent, et lui reprochent, imbécile chasseur, d'avoir laissé sa proie se jouer de ses coups. Errant alors sans fonctions spéciales, cet Esprit de rapine épie des occasions nouvelles de se distinguer en mal faisant; et quelquefois, par exemple, en s'emparant de nos corps afin d'y susciter, au profit de sa malice, les phénomènes de la possession [2].

Quels que soient le nombre et l'astuce, la force et la furie des démons, gardons-nous cependant de nous épouvanter hors de propos devant leurs tourbes et leurs menaces... Au milieu de justes terreurs que doivent nous inspirer les faiblesses de notre nature, bannissons loin de nous toute crainte vaine et puérile; marchons les yeux ouverts, mais le cœur haut; car Dieu nous prodigue ses anges fidèles et sa grâce, dès que nous voulons vaincre; car les apôtres du Christ proclament, d'un bout à l'autre des siècles, que ces

[1] *Évangiles* : saint Luc, ch. XI, v. 26, par exemple; et c'est ce qui paraît s'accomplir dans les phénomènes modernes de manifestations d'Esprits; le faible va chercher le fort.

[2] La *Vie de sainte Françoise Romaine*, par M. le vicomte de Bussierre, Paris, 1848, p. 106, 155, 156, 157, etc.

terribles ennemis nous sont assujettis, et que, semblable à la voix de l'archange Michel, ce cri fier et humble de notre âme : Qui est comme Dieu? les chasse et les précipite du haut de leur orgueil [1].

Après avoir habité le ciel, où leurs trônes vacants nous sont offerts et d'où leur malice furieuse nous repousse, les démons habitent donc l'air et la terre! Ouvrons les yeux pour voir s'ils n'habitent point aussi le corps des hommes et des animaux; si l'enfer n'est point en outre peuplé de démons qui tantôt y séjournent et tantôt obtiennent la liberté de s'en échapper pour militer contre l'homme. Rien de moins métaphorique que les simples paroles de l'Évangile, qu'il nous suffit, pour le moment, d'alléguer en réponse à cette formule dubitative.

Un jour, Jésus et les disciples abordèrent au pays des Géraséniens, sur le bord opposé à la Galilée. Et lorsque Jésus fut mis à terre, il vint au-devant de lui un homme qui, depuis longtemps, était possédé du démon, qui marchait nu et qui refusait d'habiter sous le toit d'une maison. Des sépulcres et des montagnes, voilà quel était le séjour de ce maniaque, qui ne cessait de vociférer et de se meurtrir le corps à coups de pierre.

Se prosternant devant le Sauveur, il lui dit : Jésus, Fils du Dieu très-haut, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? Je vous conjure de ne point me tourmenter; êtes-vous venu pour nous tourmenter avant le temps? Car Jésus commandait à l'esprit impur de sortir de cet homme, parce que depuis longtemps, il l'agitait de telle sorte que, quoiqu'on le gardât *lié de chaînes et les fers aux pieds, ce malheureux rompait tous ses liens*, et était poussé par le démon *dans les déserts*... Quels récits sont plus justement populaires que ceux-ci, moins étudiés pourtant, moins médités,

[1] Saint Luc, ch. x, v. 19-20.— Saint Marc, ch. xvi, v. 17, etc., etc.

moins approfondis par qui que ce soit, si ce n'est depuis la nouvelle invasion du spiritisme, et par conséquent moins compris?...

Interrogeant l'Esprit comme un être distinct de celui qu'il possédait, Jésus lui dit : Quel est ton nom? Et l'agitateur lui répondit : Je me nomme Légion, — *car plusieurs démons étaient entrés dans cet homme !*

Et ces démons le supplièrent *qu'il ne leur commandât point de s'en aller dans l'abîme.* Un troupeau de pourceaux se trouvant à proximité, ils le prièrent de leur permettre d'y entrer, ce qu'il leur accorda. Les démons étant *sortis* de cet homme *entrèrent donc* dans les pourceaux; et tout le troupeau, qui était d'environ deux mille, courut avec impétuosité se précipiter dans la mer, où ils furent tous noyés [1].

Ce maniaque était-il halluciné? Il se rencontre des savants qui nous le disent. Mais quelle est donc cette hallucination de nouvelle espèce qui rompt les fers, quelle qu'en soit l'épaisseur, *qui voyage de l'homme à la bête,* et qui, transformant la nature de la brute, la pousse, contre ses plus invariables instincts, au suicide? O pourceaux, tant de lard et tant d'imagination!

L'un des moindres signes de l'action surhumaine des démons ce sera donc, dans la circonstance, et si l'on veut bien le permettre, cette puissance qui, parce *qu'elle agit indépendamment de l'homme,* lui permet de rompre, comme un fil, tous les liens de fer contre lesquels sa chair eût dû se meurtrir et ses os se briser, s'il n'y eût eu contre le métal d'autre action que celle de la force humaine.

A nous d'énoncer encore que ces puissances spirituelles, dont la mission est de nous éprouver ici-bas, ne jouissent

[1] Saint Matthieu, ch. VIII; saint Marc, ch. V; saint Luc, ch. VIII;— lire Psellus, *De dæmonibus, cap, sex; Dæmonum...*

point toujours de la liberté de se livrer, au milieu de nous, à leur invincible passion pour le mal. « Ces anges qui ont péché, Dieu les a précipités dans l'abîme, où les ténèbres leur servent de chaînes, pour être tourmentés et tenus comme en réserve jusqu'au jour du jugement [1]. » Cependant ne cessons de veiller; car notre monde est le vestibule de cet abîme; et d'ailleurs la colère, disons la justice de Dieu, ouvre par intervalles les portes les plus intimes des sombres fournaises où sont habituellement retenus et comprimés les plus coupables et les plus redoutables de ces Esprits [2].

Écoutons et comprenons ces paroles si claires : le puits de l'abîme est ouvert; il s'en élève une fumée dont l'air et le soleil sont obscurcis; il en sort une multitude de sauterelles, semblables à des chevaux préparés pour le combat. Leurs têtes portent des couronnes d'or, leurs visages ressemblent à des visages d'hommes, leurs cheveux sont comme des cheveux de femme; elles ont des dents de lion, et leur roi c'est Abbadon, ou en grec Apollyon, l'exterminateur, l'*ange de l'abîme*.

Mes deux témoins prophétiseront, dit le Seigneur : « Mais, après qu'ils auront achevé de rendre témoignage, la bête *qui monte de l'abîme* leur fera la guerre, les vaincra et les tuera... »

« L'ange du ciel qui a la clef de l'abîme, prit le Dragon, *l'ancien serpent* qui est le diable et Satan, et l'enchaîna pour mille ans. Et l'ayant jeté *dans l'abîme*, il le ferma sur lui et le scella, afin qu'il ne séduisît plus les nations jusqu'à ce que mille ans fussent accomplis; après quoi, *il*

[1] Saint Pierre, *épît.* 2, ch. II.

[2] Lire ou parcourir Ant. Rusca, théologal de Milan, savant très-estimé et ci-dessus cité : *De statu dæmonum ante mundi exitium*, p. 141, etc.

doit être délié pour un peu de temps; » et ce temps semble être celui qu'il nous est donné de voir.

« Mille ans seront accomplis. Satan sera délié, alors *il sortira de sa prison ;* et *il séduira* les nations qui sont aux quatre coins du monde [1]. »

Garde à nous donc, et que nos deux yeux s'ouvrent à la fois; puisque, à toute époque, il y a danger pour nous ; puis que, à certaines époques, le danger redouble, se décuple et au-delà! Que l'esprit de prudence, que l'esprit *de prévision* nous inspire et nous anime; c'est, dans notre pauvre milieu, celui dont les bouches se raillent avec le moins de réserve. Jamais il n'y semble plus ridicule que lorsqu'il concorde plus évidemment avec le sens le plus direct de nos Écritures; et, plus il s'inspire de haut, plus le monde y voit les signes d'une sorte de folie digne de pitié. Comme s'il s'agissait de démentir par nos actes les paroles éclatantes que l'apôtre bien-aimé inscrivit au fond du livre sublime de l'*Apocalypse :* « Heureux celui qui lit et qui écoute les paroles de cette prophétie, et qui garde les choses qui y sont écrites [2] ! »

Les textes que nous avons cités nous permettront, un peu plus tard, de rapporter une série de faits non moins graves aux yeux de la raison qu'aux yeux de la foi. Et, si ces faits prodigieux ne puisent point dans les livres sacrés la preuve de leur existence, mille exemples nous permettront de reconnaître qu'ils ont pour garants de leur possibilité ces mêmes livres, écrits sous l'inspiration directe du Saint-Esprit.

[1] *Apocal.,* ch. IX, XI, XX.
[2] *Ibid.*, ch. I, v. 3.

CHAPITRE III.

CE QUE SONT LES DÉMONS. ANTIQUITÉ PAÏENNE.

Ce que sont les démons; antiquité païenne. — État et fonctions des démons; différence entre eux et les dieux supérieurs. — Rapports de leur être avec celui de l'homme. — Leurs exigences. — Ils sont les instituteurs religieux de leurs rites, nos guides rigoureux dans le culte, et les gouverneurs des choses humaines : ils sont le corps enseignant, les chefs de l'Église démoniaque, les maîtres et les corrupteurs de l'homme. Le spiritisme ressuscite cet état de choses. — Ils se donnent le rôle d'anges gardiens et s'approprient, en les falsifiant, les traditions du catholicisme. — Prodigieuses variétés de leurs rôles et de leur aspect. — Inégalités entre les démons. — Extrêmes de grandeur et de petitesses de leurs malices; ces petitesses sont le scandale de notre époque, et pourquoi ?

Nous avons, pour le moment, à nous demander ce que sont les démons ! Le catholicisme le sait, et nous le dirons plus tard avec ampleur; un mot suffit à cette page : Ce sont des anges ou des esprits de lumière déchus. Révoltés contre Dieu, nous les avons vus tout à l'heure précipités des hauteurs du ciel, c'est-à-dire du séjour du bonheur et de la gloire, et condamnés à souffrir d'éternels tourments; condamnés, par une suite même de leur orgueil, à aimer le mal, à le vouloir, à y puiser l'aliment de leur vie [1]. L'Écriture les nomme les principautés et les puissances de ce monde de pénitence *et d'épreuve*, où le péché nous réduit à dresser nos tentes pour quelques fugitives saisons [2].

Ils ont les ténèbres pour atmosphère, *la bassesse est devenue partie* intégrante de leur nature, le mensonge et

1 Saint Jean, ch. VIII, 44 ; — Sagesse, ch. II, 24 ; — Tertull., *Ad Valent.*, ch. II, 22 ; — Apol., ch. XXII, XXIII; *De idol.*, 18 ; — Bossuet, *Sermons sur les démons*, etc., etc., etc.

2 Saint Paul, *Éphés.*, ch. VI, v. 12.

la cruauté sont leur joie. Arracher à Dieu les âmes qui lui doivent amour et adoration, les lier à leur puissance et les enchaîner à leur sort : voilà le travail, voilà l'effort de tous leurs instants, voilà le mobile unique de leurs actes, voilà l'inassouvissable besoin de leur être !

Mais nous voulons nous transporter au dehors du catholicisme, où les intérêts de notre avenir et de la vérité nous ramènent sans cesse, et demander aux pages d'Apulée le résumé des notions, véritables ou fausses, de l'antiquité sur ces Esprits. L'opinion, ou plutôt la science des philosophes antérieurs aux théurges [1], et celle des théurges eux-mêmes, se retrouvent en grande partie chez cet initié. C'est dire que nous y rencontrerons, sous le coloris de termes menteurs, un souvenir du catholicisme primitif, mêlé aux enseignements que les hommes obtenaient du démon par le double commerce des oracles et de la magie.

Écoutons ce révélateur : les dieux, vous dira Platon par ma bouche, sont étrangers au contact, mais non pas aux soins des choses humaines. Il y a *des divinités intermédiaires* qui habitent entre les hauteurs du ciel et l'élément terrestre, dans ce milieu que *l'air* occupe. Celles-ci transmettent aux dieux supérieurs nos désirs et les mérites de nos actions; les Grecs les appellent démons, et ces démons président aux révélations, aux enchantements des magiciens, et à tous les présages. Chacun d'eux a ses attributions particulières. Ils composent et nous députent les songes, règlent le vol et le chant des oiseaux, inspirent les devins, lancent la foudre, et s'occupent de tout ce qui nous révèle l'avenir.

C'est par leur mystérieuse entremise que les augures

[1] Philosophes célèbres de l'école d'Alexandrie, et philosophes Platonico-*magiciens,* d'où le nom de théurges. Apulée les a souvent devinés; il est du deuxième siècle.

découvrent à Attus Nœvius le miracle qui s'opérera sur une pierre à aiguiser. Ce sont eux qui dictent les vers prophétiques des sibylles, car les dieux du ciel ne sauraient descendre à ces détails Ils sont les habitants *de l'air....*, la nature a fait d'eux *des animaux aériens.*

C'est du milieu de cette espèce de démons que les poëtes *tirent ordinairement les dieux qu'ils supposent amis ou ennemis de certains hommes*, et dont le soin est d'élever ou de soutenir les uns, ou bien de persécuter et d'affliger les autres, exposés qu'ils sont eux-mêmes à tous les sentiments humains, toutes les passions humaines.

Mais les dieux suprêmes planent au-dessus de la région de ces troubles et de ces tempêtes. Pour eux point de douleurs, point de voluptés, rien qui les transporte hors d'eux-mêmes, point de variations subites, point de violence étrangère, et nuls changements spontanés. Que concevoir de plus parfait qu'un Dieu!

Loin de là, *dit le philosophe païen*; loin de là, les démons sont des êtres animés, raisonnables et sensibles, *dont le corps est aérien*, dont la vie est éternelle, et *dont l'âme* est soumise aux mêmes agitations que la nôtre.

Mais sachons-le bien, et surtout si notre désir est de leur plaire, nous devons, lorsque nous invoquons leur secours, observer avec une foi sincère et une inviolable exactitude les diverses cérémonies des religions et les différentes supplications usitées dans les sacrifices et dans les mystères [1]. — Car ce sont ces Pères et ces instituteurs de la religion et de la magie qui sont les précepteurs directs et les gouverneurs immédiats de l'homme et des choses humaines. « Ce sont eux-mêmes, dit Porphyre, qui nous apprennent et leur reli-

[1] Pages 138 à 141, édit. de Nisart. — Il y a peu de différence, au fond, entre ces notions et celles que nous devons à Proclus, à Porphyre, à Jamblique, à Hermès Trismégiste, etc.

gion et leur culte; ce sont eux qui nous font savoir ce qui les charme et les délecte, ce qui les contraint et les enchaîne. — *Quibus rebus aut delectantur, aut vinciantur; quibus etiam coguntur.* — Leurs leçons nous enseignent quelles victimes exige le sacrifice; en quels jours il faut se livrer à la crainte, et se garder; *quelle forme* nous devons donner à leurs simulacres; quels lieux ils fréquentent et sous quel aspect ils apparaissent. *Il n'est rien enfin que les hommes n'aient appris d'eux; rien qui, dans leur religion et dans leurs rites, ne soit leur précepte même et leur doctrine*[1]. »

Les démons furent donc, ils redeviennent aujourd'hui, grâce à la résurrection du spiritisme, *le corps enseignant*, c'est-à-dire les chefs de l'Eglise démoniaque, les maîtres et les corrupteurs de tout homme ayant l'oreille assez longue et assez flexible pour la leur tendre.

Platon range naturellement dans la catégorie des démons les esprits ou génies témoins de nos actions; gardiens, ou plutôt invisibles surveillants, à qui jamais notre personne ne cesse d'être présente, et dont l'œil est infatigablement ouvert sur nos actes et nos pensées. Lorsque vient à sonner notre heure dernière, ce génie, que chacun de nous reçoit au jour de sa naissance, saisit l'homme confié à sa garde et l'entraîne devant le tribunal suprême. Sa mission est de l'y assister dans sa défense, de confirmer ses paroles, ou de rétorquer ses mensonges. Car, pour ces esprits de vigilance, aucun secret ne saurait s'abriter dans les plus ténébreux replis de notre cœur[2].

A ce juge familier, notre devoir est de rendre honneur et respect; car il prévoit pour nous, il nous conseille, il

[1] Porphyre, dans *Euseb.*, Prép. évang., liv. V, ch. II.

[2] La théologie catholique dit que Dieu seul lit, *ou permet de lire* dans le cœur de l'homme.

nous protége, et quelquefois, *par sa présence devenue visible lorsque la nécessité l'exige*, il sait éclaircir les nuages de la vie, nous guider dans le bonheur, et corriger les amertumes de l'adversité. Et ne nous imaginons point que la rareté de ces apparitions soit extrême, car nous entendons l'antique oracle de la science, Aristote, affirmer combien les Pythagoriciens trouvaient *étrange* qu'une personne leur soutînt n'avoir jamais vu de démon [1] !

Ainsi donc, lorsque la savante antiquité nous expose les arcanes de sa science religieuse et philosophique, science toute pétrie de vérités primordiales et d'erreurs dues à ces tristes maîtres, nous retrouvons au fond des choses, et sous le mensonge suffisamment habile des paroles, mille traditions divines, mille enseignements du catholicisme. Ce sont d'abord les Esprits bienfaisants, dont la tâche est de nous protéger contre les Esprits de malveillance et contre la spontanéité de nos mauvais instincts. Ce sont ensuite les dieux suprêmes et les divinités inférieures : c'est-à-dire les démons placés*, chacun dans leur rôle*, selon l'ordre et le rang qui fort probablement reproduisent les échelons de la hiérarchie infernale. Les uns usurpent la puissance de Dieu, qu'ils démembrent et se partagent en se décernant ses hauts attributs; les autres figurent comme des dieux inférieurs, comme des demi-dieux, comme des ministres, comme des serviteurs intermédiaires et subalternes, comme les valets des dieux, et souvent même comme le rebut du ciel, comme l'ignominie de la milice invisible de la terre et de l'abîme. En un mot, ces Esprits, afin de nous vaincre *par les séductions, par les services ou par les terreurs*, revêtent à l'envi toutes les variétés de formes imaginables, depuis la similitude du Dieu suprême et parfait, jusqu'à celle du vil et malicieux scélérat

[1] *Id.*, p. 145, Apul. *Id.* Porphyre, *des Sacrifices*, etc., etc.

qui cherche et poursuit le bonheur jusque dans la fange du vice et les hardiesses impies du crime.

Mais à qui sont dévolus ces différents rôles, et comment savoir si la distribution de tels offices se trouve être, pour ces diverses sortes d'Esprits, soit une prérogative, soit une flétrissure? Nous le saurons en temps opportun; négligeons pour le moment ces détails d'intérieur et ces arrangements de famille. Et contentons-nous de rappeler, avec la plus savante école des théologiens, qu'une extrême inégalité règne entre les démons, distingués en trois hiérarchies, dont chacune a conservé ses trois ordres. Chacun de ces ordres correspond à celui de la Milice céleste, où jadis, et avant leur chute, ces démons brillaient des éblouissants reflets de la gloire de Dieu. Aux uns moins de perversité, aux autres plus de puissance et d'éclat dans le mal, selon l'antique élévation de leur ordre, selon le rang que jadis chacun d'eux y occupa dans le ciel. Et nulle disposition ne saurait être d'ailleurs plus conforme à la loi qui régit la chaîne générale des êtres, puisque, dans la nature, tout se déroule par échelons, tout se dégrade ou se gradue par nuances!...

Cette donnée semblera peut-être oisive à quelque lecteur superficiel, mais la suite ne tardera guère à prouver qu'elle ne saurait être sans utilité pour l'explication d'une multitude de phénomènes où les démons épuisent tantôt les grandeurs et tantôt *les puérilités et les petitesses extrêmes de l'orgueil et de la malice.* Ce dernier spectacle a scandalisé nos jours; il est vrai que notre inconcevable ignorance est la cause première et principale de *ce scandale*.

CHAPITRE QUATRIÈME.

QUELS SONT LES DÉMONS QUI NOUS APPARAISSENT?

Quels sont les Esprits qui nous apparaissent? — Ne sont-ce point des âmes humaines, outre les génies du mal? — Un mot sur les différents noms et états de ces âmes, qui devenaient des dieux dans le monde ancien. — Les catholiques peuvent-ils admettre l'apparition de ces âmes? — Exemple pour réponse. — L'âme apparaît-elle en réalité, ou bien est-elle représentée, et par qui? — Faits modernes, apparition maudite; exemple : Catherine. — Apparitions des âmes damnées plus rares que celles des âmes du purgatoire. — Phénomènes qui accompagnent les apparitions. — Lieux propices aux apparitions. — Quelques-uns des signes qui caractérisent les esprits bons ou mauvais.

Bientôt, peut-être, les apparitions de ces anges déchus dont nous nous entretenons, leur commerce avec les gens de notre espèce, sous forme angélique ou humaine, sous aspect de bêtes ou de choses, seront pour nous des faits inondés des lumières de l'évidence. Mais, parmi les Esprits qui, franchissant le seuil de leur domaine, percent les brumes de notre atmosphère, et qui dessillent nos yeux pour nous apparaître; parmi ceux qui, se retranchant dans la plus limpide invisibilité, savent nous rendre leur présence et leur action évidentes et sensibles, ne se présente-t-il jamais que des démons? Ne sommes-nous point aussi facilement visités par des âmes humaines que par ces mauvais génies? Et, dans ce cas, d'où procèdent ces âmes? Qu'étaient-elles devenues après le trépas? Où doivent-elles se fixer? Où vaguent-elles? Quel est leur sort? Que nous en disent ceux qui prétendent s'instruire à leur école? Que nous enseigne à ce sujet la théologie, et qu'en pensait l'antiquité païenne? Car les erreurs du paganisme ne furent, la plupart du temps, qu'une forme viciée des vérités primitives que l'homme per-

verti se plut tantôt à couvrir d'un voile, tantôt à draper d'un linceul, ou dont son orgueil violenta la physionomie naturelle et les allures.

Ce que les anciens croyaient de l'âme, Apulée, l'un des initiés du spiritisme antique, l'auteur des *Métamorphoses* ou de l'*Ane d'or*, le résume en deux mots, d'une manière presque complète, dans son livre du *Dieu de Socrate*.

L'âme humaine, enfermée dans le corps[1], est appelée du nom de démon, δαίμων, c'est-à-dire esprit; et, ce démon, notre langue peut le nommer un génie. Je hasarde ce terme, parce que *le dieu qu'il représente est l'âme de chaque homme :* dieu immortel, et qui cependant naît en quelque sorte avec l'homme.

Dans un autre sens, l'âme humaine, dégagée du corps, se nomme encore démon : elle est ce que l'ancienne langue latine désigne par le terme de *lémure*. Parmi ces lémures, les uns, divinités paisibles et bienfaisantes, sont chargés du soin de leur postérité, sous le nom de *lares* domestiques. L'appellation de *larves* désigne, au contraire, ceux que leurs crimes, en cette vie, ont privés d'un séjour heureux et qui, errant dans une sorte d'exil, sont le fléau des méchants et la vaine terreur des bons[2]. *Inane terriculamentum, noxium malis.*

Lorsqu'on ignore si le génie, si le lémure est *lare*, ou *larve*, on le nomme *dieu-mâne*, titre d'honneur qui ne doit appartenir qu'à ceux dont la vie fut réglée selon les lois de la justice, et que les hommes ont divinisés.

Mais il est à observer que cette division secondaire des démons, ou des esprits, concerne d'une manière exclusive

[1] Ce serait plutôt l'âme qui envelopperait le corps, dit saint Thomas.

[2] J'ai décrit dans la *Magie au dix-neuvième siècle*, et dans les *Médiateurs et moyens de la magie,* ces sortes d'esprits ; il me suffit ici de les indiquer.

ceux qui vécurent dans un corps humain; car il en est une foule d'autres que jamais les liens de la chair n'assujettirent[1].

Eh bien, ces Esprits, séparés de leurs corps, sont ceux que notre langage vulgaire désigne par le nom d'âmes en peine, de revenants ou de fantômes, lorsqu'ils apparaissent à nos yeux sous une forme sensible. Les catholiques ont-ils quelque raison qui les engage à considérer comme réelles ces manifestations, ou qui les en détourne? Un si grand nombre d'agents naturels peuvent impressionner les sens de l'homme, ou, par un désordre momentané, créer des illusions dans son âme, susciter des fantasmagories qui le porteront quelquefois à douter de lui-même! et qui le conteste? De même aussi, l'hallucination, lorsque ce phénomène *subjectif* est réel, ne saurait-elle provenir du fait des Esprits et de leur action impressive? Mais, en tout cas et en dernière analyse, les chrétiens peuvent-ils croire à la *réalité* de ces apparitions, lorsqu'ils se sont préalablement entourés des conditions philosophiques sur lesquelles toute certitude doit étendre sa base? — Un mot de la Bible va nous répondre.

Samuel était un juste, et il sortit bien effectivement de sa tombe; ou, du moins, *il se manifesta comme sortant de sa tombe,* aux paroles magiques et sacriléges de la femme d'Endor, qu'illuminait un Esprit de Python[2]. C'est ce que nous enseigne le premier livre des *Rois*, confirmé par un chapitre de l'*Ecclésiastique*[3].

Samuel, le prophète du Seigneur « reconnu fidèle dans ses paroles » ayant jugé Israël, « s'endormit ensuite dans le tombeau; il *parla* au Roi et lui prédit la fin de sa vie; et,

[1] Apulée, *Dieu de Socrate*, p. 143-144, édit. Nisart.

[2] Voir tous les détails sur l'évocation faite par Sédécla, pythonisse d'Endor, dans ma dernière édition de la *Magie au dix-neuvième siècle,* ch. IV, p. 181.

[3] *Rois*, ch. XXVIII; — *Eccl.*, ch. XLVI, v. 23. — Philo, *Jud. ant.*, p. 249, dans *Antiquitatum variar.*, Lugd., 1560.

sortant de terre, il *haussa sa voix*, pour prophétiser la ruine du peuple et la peine due à son impiété [1] ».

Plus tard, lorsque Notre Sauveur mourut sur la croix, des âmes que Dieu tenait, nous ne saurions dire en quel état, vinrent se réunir à leurs corps. L'évangéliste nous le rappelle : « Le voile du temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas, la terre trembla, les pierres se fendirent, les sépulcres s'ouvrirent, et plusieurs corps des saints, qui étaient dans le sommeil de la mort, ressuscitèrent. Et sortant de leurs tombeaux, après la résurrection du Sauveur, ils entrèrent dans la cité sainte et furent vus de plusieurs personnes [2] ». Mais ce second exemple ayant plutôt le caractère d'une résurrection passagère que d'une apparition de fantômes, bornons-nous au trait typique de Samuel, et si nous croyons que Dieu permette à une âme de répondre au téméraire qui viole la loi divine en se livrant au crime des évocations, écoutons avec crainte et respect la réponse faite au prévaricateur, cette fois que la voix qui parle n'est point celle d'un démon, se donnant l'apparence d'une âme humaine afin de nous séduire : « Pourquoi avez-vous troublé mon repos?..... Demain vous serez avec moi, vous et vos fils [3]. » Vous mourrez !

Au sens de la grande majorité des théologiens, les âmes des bienheureux, les âmes du purgatoire et celles des damnés revêtent quelquefois des formes sensibles pour nous apparaître, et nous pouvons les voir, si plutôt, et selon

[1] *Ibid.*, ch. XLVI, v. 16, 17, 23. Mille commentaires existent sur ce fait biblique. Nous citerons, outre ceux de la Bible Vence-Drach, celui de l'Anglais J. Glanvil, chapelain de Charles II, dans le *Sadducismus triumphatus*, livre fort rare, et dont nous reparlerons. Voir p. 71, 2e partie ; voir note 2, page précédente.

[2] *Matth.*, cap. XXVII. La roche se fend dans un sens contraire à celui de ses couches.

[3] *I Rois*, chap. XXVIII, v. 19.

l'opinion commune des théologiens, ces âmes ne sont point effectivement représentées par *leurs anges* bons ou mauvais [1].

Assez de prodiges se sont opérés et s'opèrent tous les jours au milieu de nous, par l'entremise des personnes que les Esprits ont élues, *ou même par l'intermédiaire de simples objets inanimés;* assez de milliers de personnes, et je suis du nombre, ont été témoins de quelques-uns de ces prodiges pour que l'on puisse aujourd'hui raconter des faits du Surnaturel le plus bizarre, sans trop effaroucher des hommes de bon sens, qui, tout naguère, vous eussent fermé la bouche avant de se donner la peine de réfléchir, ou d'examiner les récits ou les faits. Toutefois, si le lecteur se sentait encore d'humeur à sourire, qu'il se déride un instant, rien de mieux ; mais avant de nous juger, nous espérons pour son honneur qu'il voudra bien terminer la lecture de ce livre.

A ce propos donc, les *Annales de la société de Jésus*, données sur ce point comme authentiques, par le professeur de théologie Pierre Thyrée [2], rapportent un trait qui, s'il n'est point d'une vérité philosophiquement établie, témoigne au moins de la foi des catholiques sur cette matière.

Une jeune fille, du nom de Catherine, étant venue à mourir au Pérou, après s'être fait un jeu de profaner, par ses sacriléges, le sacrement de pénitence, la certitude de la condamnation de cette jeune fille frappa bientôt de terreur ceux qui l'avaient antérieurement connue ; car à peine eut-elle rendu le dernier soupir, que son rôle devint, dans

[1] Ce que résume Schram, *Théol.* Paris, 1848, p. 210 à 216, etc. Il s'appuie sur saint Thomas, etc.

[2] Pierre Thyrée, professeur de théologie, savant démonologue et l'un des principaux auteurs sur lesquels s'appuie la *Théologie mystique* de Schram, *ad usum directorum.*

la maison qu'elle habitait, celui des démons envoyés par l'enfer pour tourmenter les vivants. Un cheval, doux et paisible jusqu'à ce jour, tomba tout aussitôt dans des accès de fureur, brisa les liens qui le retenaient, et, de ses ruades, fit trembler les murailles. Des chiens témoignèrent de leur anxiété par de longs et lugubres hurlements. Un jeune homme fut tiré par le bras hors de son lit, et l'une des servantes, frappée à l'épaule d'un invisible coup de pied, en conserva la marque pendant plusieurs jours. Aussitôt que fut mis en terre le cadavre de la jeune fille, qui s'était immédiatement putréfié, une grêle de tuiles et de briques tomba sur les toits des maisons, *à la vue des habitants de la ville.* Une des servantes vit Catherine elle-même saisir un vase, et le briser avec un horrible fracas. La maîtresse de la maison, émue de ce bruit, et entrant dans la pièce infestée, une moitié de brique vint frapper le mur avec une violence inouïe. Une image du Christ, ayant été, le jour d'après, collée sur la muraille, en fut arrachée en présence de tous les habitants du lieu, et déchirée en trois lambeaux. J'abrége ce trait, que je choisis entre mille; il figure entre les exemples fort rares qui nous sont donnés de l'apparition des damnés, si toutefois même l'apparition fut celle de Catherine, et non de son mauvais ange [1].

D'après les mêmes autorités, lorsque les âmes du purgatoire se manifestent à nos regards, leur désir ne saurait être, le moins du monde, d'exciter dans notre esprit un sentiment de vaine terreur. Leur but est de recourir à nos prières; c'est de solliciter de notre compassion des œuvres qui les affranchissent de leurs peines et dont l'utilité soit réciproque.

Ce sera donc ici le lieu d'écouter un récit de saint Grégoire :

[1] V. *Annal.*, 90-91, fol. 766. — P. Thyrée, p. 49.

Germain, évêque de Capoue, ayant été envoyé, par son médecin, à des eaux minérales (*thermis angularibus*), vit apparaître devant lui, dans les thermes, le fantôme de Paschase. L'évêque, saisi de frayeur, lui demanda ce que pouvait faire en ce lieu un homme d'une si haute dignité, car Paschase avait été diacre du Saint-Siége. « Seigneur, reprit Paschase, c'est en ces thermes que je subis ma pénitence, et je viens vous supplier d'adresser pour moi vos prières à Notre-Seigneur. Priez, priez; et si, revenant en ce lieu, vous ne me voyez plus apparaître, sachez que vous êtes exaucé! » Germain pria, revint, et Paschase ne se fit point revoir.

Nous lisons ailleurs : Dans le couvent des Frères mineurs de Paris, mourut un religieux surnommé l'Angélique, à cause de sa vie digne d'un ange; un docteur en théologie, qui avait été son confident intime, pensant que la haute perfection à laquelle il était arrivé l'avait fait jouir immédiatement du bonheur céleste, *s'abstint* de célébrer les trois messes que, dans ce saint asile, chaque prêtre devait offrir pour chaque religieux défunt. Mais combien trompeurs sont les jugements des hommes! Ce religieux, tenu pour si parfait, tomba[1] dans le purgatoire, où n'étant point secouru par les suffrages de l'ami dont il attendait les prières les plus ferventes, il lui apparut une nuit et lui reprocha son oubli avec l'expression de la plus vive douleur. Le docteur étonné s'excusa en disant qu'il n'eût jamais pensé qu'une perfection si sublime eût besoin des expiations du purgatoire. *Eheu!* répliqua cette âme, *nemo credit quàm districtè judicet Deus, et quàm severè puniat :* Ah! nul ne comprend la sévérité des jugements de Dieu, ni la rigueur de ses châtiments. Les cieux mêmes ne

[1] Thyrée, p. 4; saint Grégoire, liv. IV, *Dialogues*, ch. XXXIX.

sont pas purs à ses yeux. Il voit des défauts dans les plus purs Esprits, et il poursuit toute souillure et toute tâche avec une justice si rigoureuse, qu'il emploie la vertu de sa toute-puissance à purifier les âmes dans le feu le plus vif afin de les rendre dignes du paradis. Ces paroles firent repentir le religieux de sa négligence; et, les trois jours suivants, il offrit le saint sacrifice pour cette âme avec tant de ferveur, qu'il obtint sa sortie du purgatoire [1]...

De tels prodiges ne sont point d'une excessive rareté, et je pourrais ajouter à ce récit des relations curieuses et modernes, dont je tiens les détails circonstanciés de prêtres et de laïques *aussi éclairés que sains d'esprit et de corps.* D'après leurs rapports, plusieurs de ces apparitions s'étant manifestées sous forme de colonne de vapeur, s'affaissaient et disparaissaient avec une sorte de sifflement, après que des paroles en étaient sorties. Mais on trouvera tout simple que je m'abstienne de me prévaloir de faits que je ne puis appuyer sur une autorité *connue*, et que je ne dois point à mon observation personnelle.

L'expérience de personnages très-compétents nous enseigne que s'il est quelque chose de rare, c'est l'apparition des damnés et leur intervention dans les affaires des vivants. Quant aux apparitions des âmes du purgatoire, elles se répètent à des intervalles plus rapprochés. Enfin, les manifestations sensibles des démons qui aiment à nous entraîner

[1] Fr. Maurus ab Ulysip. *in Chron. min.*, p. 2, liv. IV, cap. VII.— Lire le *Mois des âmes du purgatoire*, précieux exercice qui se fait dans plusieurs paroisses au mois de novembre, à l'imitation du mois de Marie. — Cet opuscule de Francesco Vitali est traduit par M. l'abbé de Valette, Paris, *Camus*, nº 20, rue Cassette.—Un certain nombre de faits authentiques augmente l'intérêt de cet attachant petit livre, où nous voyons, à chaque page, de quelle *immense utilité* sont pour nous-mêmes nos prières et nos bonnes œuvres en faveur des saintes âmes du purgatoire. Heureux qui contribuera de ses prières à ranimer cette antique dévotion de nos pères!

dans l'erreur en se faisant passer pour *les âmes des morts* [1], et nos cercles spirites en sont la preuve, l'emportent considérablement en fréquence sur toutes les visites de ce genre [2]. Nous serons amené, tout à l'heure, à nous entretenir de cette ruse.

Si l'Esprit qui se manifeste est d'un damné, nous est-il dit, l'apparition surgira de préférence dans les lieux où furent commis de grands crimes : des suicides, des meurtres, des actes honteux, des sacriléges; dans ceux où mourut soit un infidèle, soit un homme coupable d'avoir répandu par l'impiété de ses actes ou de ses doctrines le scandale ou la semence de pestes religieuses ou morales. Vous entendez alors des bruits étranges, des clameurs stridentes, des voix soudaines et d'incohérents discours; vous voyez des objets inanimés se mouvoir à vos yeux et se transporter d'une place dans une autre; je ne sais, enfin, quelles molestations, quelles taquineries, quels maux, quelles désolations singulières suivent ou accompagnent ces détestables phénomènes.

Au contraire, l'âme sainte qui subit la rude épreuve du purgatoire inspirera peu de terreur; on ne doit redouter de sa part aucun mal, aucun fléau. Nulle impatience n'éclatera dans ses gémissements et dans ses soupirs; les paroles qu'elle adressera seront exemptes de tout péché; elles respireront l'humilité, la soumission, elles auront pour but la gloire du ciel et le soulagement tout spécial de ses souffrances. S'il arrive que Dieu permette de telles appari-

[1] Ces démons sont les agents saltimbanques du spiritisme, dont les dupes s'élèvent aujourd'hui au nombre de plusieurs millions, grâce à l'ignorance profonde, grâce à l'insouciance inouïe de tant de catholiques et à l'incrédulité religieuse des sectaires.

[2] Thyrée, p. 34; —saint Augustin, *Cité de Dieu,* liv. X, ch. II, etc., — l'évêque Binsfeld, *De conf. mal.*, p. 96 à 100, 1596.

tions, ce sera généralement dans des lieux saints, et surtout dans des églises, quelquefois aussi dans les endroits où mourut quelque fidèle animé des sentiments d'une tendre et vive piété [1].

Mais, lorsque c'est un démon qui sort de son infernale invisibilité pour frapper en nous les sens de l'ouïe et de la vue, de l'odorat ou du toucher, son apparence n'est pas invariablement celle de la forme humaine, à moins qu'il ne cherche à vous séduire par les appâts du mensonge ou de la volupté. Assez souvent vous voyez alors bondir auprès de vous un monstre, une bête féroce, un animal grossier; ou bien sa présence vous est annoncée par des bruits inexplicables, par des clameurs sauvages, inouïes, effrayantes, et qui semblent caractériser les démons. Enfin, lorsque ces Esprits font entendre quelque parole, ce doit être, à moins que Dieu ne les oblige à servir la vérité, pour blasphémer, ou pour révéler des choses dont la connaissance dépasse la portée naturelle des facultés de l'homme, et le conduit au mal [2].

Aux fléaux dont les démons nous affligent, nous reconnaissons ces Esprits de malveillance et de haine, lorsque telle en est la gravité, qu'aucun esprit humain ne saurait en engendrer de pareils. Nous les reconnaissons encore aux services intéressés qu'ils nous rendent, lorsque leurs actes surpassent les forces de l'homme, et quelquefois nous savons d'avance que ces services sont des crimes, une violation des lois de la nature, le résultat presque évidemment nécessaire d'un pacte tacite, ou expressément formé. Ne s'agit-il que de jeux, de lutineries, de bagatelles dont l'étrangeté nous étonne, regardez-y bien vite et de près! que s'il s'y mêle et s'y glisse quelque peu de surnaturel, ce sont à coup sûr les

[1] Thyrée, p. 269.

[2] Saint Athanase, sa *Vie de saint Antoine*, ch. LII, LIII, XXXVI, XXXIX, etc.; — *le Curé d'Ars*, par M. l'abbé Monin, 1862, p. 384, etc.

démons qui fonctionnent, et n'en doutez plus; car c'est *au résultat* que vous les reconnaîtrez comme le lion se reconnaît à sa griffe. Déjà, sous plus d'un rapport, l'histoire des tables tournantes fut la confirmation de ces dernières paroles. La majesté d'un ange céleste ou d'une âme sainte s'abaisserait-elle à de telles niaiseries? Les hôtes de Dieu se ravaleraient-ils à ce point? Les verrait-on perdre leur temps et leur amour à ces indignes futilités? Non; mais à de telles mœurs se trahissent les Esprits de vanité, de désordre et de perfidie [1]!

[1] Lire Schram, *Théologie mystique*, p. 213; — Rusca, *De inferno*, c. XLIV; — Olaüs Magnus, archevêque, Père du concile de Trente, *De gentibus septentrionalibus*, p. 113, 127, etc., etc., et tirer ses inductions.

CHAPITRE CINQUIÈME.

LES DÉMONS PEUVENT NOUS APPARAÎTRE SOUS DES FORMES DIVINES ET SOUS LA FORME D'AMES HUMAINES.

Les Démons peuvent nous apparaître sous des formes divines et sous la forme d'âmes humaines. — Tout commerce avec eux dépend-il de notre volonté? obéissent-ils à nos ordres et revêtent-ils, pour nous visiter, la ressemblance de ceux que nous évoquons? — Exemples.

Les Pères et les plus fortes autorités de l'Église, dont les nombreux témoignages sont énoncés dans ce volume, y rappellent une vérité que la *Théologie mystique* de Schram exprime en termes formels; une vérité que nous répéterons fréquemment, et qui reçut la sanction de tous les siècles : c'est qu'il est donné aux démons de se manifester à nous d'une manière sensible [1], soit qu'ils se traduisent à nos yeux sous une apparence qui nous frappe de terreur, soit qu'ils s'environnent de gloire ou de charmes séducteurs, en revêtant de lumière les formes angéliques ou lascives qui les travestissent. Les corps à l'aide desquels ils savent déguiser leur hideux aspect, dans ces circonstances, sont bien effectivement matière; mais les tissus apparents de leur chair ne couvrent point une organisation semblable à la nôtre : ce ne sont point des corps organisés, voilà la différence. Souvent,

[1] Saint Matthieu, ch. IV, v. 5, 8, 9; — saint Luc, ch. IV, v. 5, 6, 7, 9; — saint Athanase, sa *Vie de saint Antoine*, V, etc.; — saint Augustin, *Cité de Dieu*, liv. XV, p. 22, — saint Grégoire de Nazianze, *Oratio*, liv. IV, ch. LV-LVI; — saint Liguori, *Théologie morale*, v. II, nº 475. Paris, 1834; — P. Thyrée, *Loca infesta*, p. 54, 60, 466, 528; — Schram, *Théologie mystique*, p. 210.

toutefois, ce sont des cadavres qu'ils animent, d'où la cabale les a nommés princes des corps.

Nous pouvons donc entendre saint Paul à la lettre lorsqu'il nous dit : Satan lui-même se déguise en ange de lumière [1], et quelquefois il ose revêtir jusqu'à la similitude du Christ. Ce fut, nous le savons tous, sous ces traits vénérés qu'il se fit voir à Martin, au moment où l'âme de ce grand saint allait prendre son élan vers la gloire de Dieu.

Le premier mouvement que doit nous inspirer une apparition, ne fût-elle témérairement provoquée par aucun acte, par aucun désir, et fût-elle celle de la Reine des anges, ou de Jésus lui-même, c'est donc le sentiment d'une méfiance extrême. Penser et agir autrement, c'est pécher contre l'humilité de la façon la plus regrettable et la plus périlleuse.

Les démons ont su se donner de tout temps, et avec une heureuse impudence, l'apparence de la Divinité. L'antiquité, jouée tout entière par ces maîtres trompeurs, les partage en bons et en mauvais démons, ce qui équivaut à dire en anges de lumière et en anges de ténèbres.

Si les mauvais démons exigent nos hommages, dit un des princes de la philosophie et de l'initiation magique, *c'est que le mensonge est leur nature même;* c'est que le but définitif où convergent leurs efforts est *de passer pour des dieux;* c'est que *le Pouvoir qui est à leur tête veut recevoir nos adorations en qualité de Dieu suprême* [2].

Mais lorsque notre imagination n'a reçu l'atteinte d'aucune affection morbide; lorsque nous nous sentons libres de ces hallucinations que suscite parfois le travail d'un cerveau malade et délirant; lorsque nos têtes, évitant de s'échauffer aux rayonnements de certaines folies, ne se sont point

[1] *Corinth.* II, v. 14.

[2] Porphyre, *De sacrif.*, cap. *De speciebus dæmonum.*

imprégnées du virus de la contagion spirite, la raison nous permet-elle d'admettre que les âmes des morts ou les démons puissent ouvrir avec nous un commerce habituel et réglé? La bouche du sage prononcera-t-elle que de simples formules tiennent à nos ordres les habitants radieux du ciel, ou les formidables puissances de l'abîme? Le front levé, oserons-nous dire et croire que le son câlin de nos paroles, que le geste impérieux de nos mains amène à nous les puissances célestes ou ces Esprits d'indocilité qui se rient de l'amour et de la colère de Dieu? Pensons-nous qu'un moyen quelconque les réduise à nous apparaître, à nous obéir, à ramener en notre présence, afin de charmer nos ennemis ou notre douleur, les êtres chéris dont la tombe renferme la froide dépouille [1]?

Oh! nous sommes loin de croire à la vertu coercitive de l'évocateur, aujourd'hui même que l'évocation, ce crime des plus détestables époques, revient à l'état de fait vulgaire. Mais, lorsque l'esprit de révolte et de haine semble obéir aux ordres de l'homme, — à qui, de temps en temps, Dieu peut-être l'assujettit pour tromper et humilier son orgueil, — ou lorsque la parole de notre bouche interpelle directement les morts et les somme ou les supplie d'apparaître, nous savons que la forme sous laquelle l'Être dont nous décrivons les mœurs aime à se jouer de nos sentiments et de nos sens est celle des personnes que poursuit témérairement notre pensée, qu'elle rappelle à nous du fond de la tombe, ou que nos folles aspirations attirent du sein de régions inconnues.

Déjà saint Augustin s'empressait de nous dire à propos de ces Esprits, dont il savait à fond les tendances et les mœurs: Veillez, veillez sur vous-mêmes, car ces natures perfides,

[1] Lire Origène, *De principiis*, liv. III, ch. II, nº 7.

subtiles et promptes à toutes les métamorphoses, se font tour à tour dieux, démons ou âmes de trépassés [1]; heureux qui leur a échappé! Enfin, l'Église elle-même s'exprime dans son rituel sur le fait de cette ruse, et, s'adressant à ses exorcistes, elle leur dit : Ne vous avisez point de croire le démon, lorsqu'il se donne pour l'âme d'un saint, pour l'âme d'un mort, ou pour un ange de lumière [2]. Et rien ne nous étonnera dans ces termes, puisque l'essence de la nature des démons est celle des anges; puisque les forces de ces Esprits sont entières [3]; puisque, si quelque chose est certain, c'est que les anges ont eu pour mission fréquente de représenter Dieu [4], Jésus-Christ, ou des personnages humains. Comment dès lors serait-il plus difficile aux démons de représenter des damnés, des âmes éprouvées par les souffrances du purgatoire, ou des Esprits rayonnant de gloire et de bonheur, lorsque Dieu, qui nous a mis sur nos gardes, souffre que, pour nous éprouver ou nous châtier, ces Esprits se livrent aux fantaisies de leur astuce [5]?

Il nous sera donc permis de tenir pour des faits d'un ordre malheureusement trop réel les exemples de visites ou d'apparitions diaboliques, ayant lieu *sous forme d'âmes,* entre les myriades d'évocations quotidiennes qui bouleversent aujourd'hui tant de cœurs et tant de cerveaux, et qui ne seront que trop certainement la cause du bouleversement de tant de familles et de tant d'États.

[1] Formas se vertit in omnes, hostiliter insequens, fallaciter subveniens, utrobique nocens. *Cité de Dieu,* liv. X, ch. x. — Simulant deos et *animas defunctorum*, dæmones autem non (ut ait ipse Porphyrius) simulant, sed plane sunt. Saint Augustin, *ib.*, liv. X, ch. II.

[2] Pages 476-477. Rituale Rom. Pauli V, pontif. max., a Benedicto auctum; Parisiis, 1852, cum approbatione Dionys. archiepisc.

[3] *Genèse,* XVII, 2-3; — livre de *Tobie,* XII, 12-15, etc.

[4] Bossuet, 2e *Sermon sur les démons,* 3e *point.*

[5] Thyrée, p. 54-55; — Rusca, *De inferno et statu dæmonum,* liv. I, ch. XLIV.

De nos jours, hélas! au sein même de la vieille Europe, assez de téméraires osent ressusciter l'idolâtrie; assez se livrent à ces actes abominables où le démon, connu comme tel par quelques-uns, et pris par la majorité pour un génie secourable, est la puissance dont ils sollicitent l'action. Eh bien, parmi ces téméraires eux-mêmes qui prêtent à ce redoutable Esprit leurs personnes, et se font ses porte-paroles en qualité de *médiums* ou d'extatiques, n'en est-il point qui rendent aux vérités du catholicisme un éminent service? N'en est-il aucun qui reconnaisse dans ses extases, et comme s'il avait reçu mission de dessiller nos yeux, que les âmes, dont la prétention est de représenter tel ou tel mort, peuvent n'être, en définitive, et ne sont en toute probabilité que de mauvais esprits?

J'appelle Swedenborg, et Swedenborg apparaît tout aussitôt, nous dit une des extatiques ou des nécromanciennes, citées dans le livre de M. Cahagnet, si dangereux pour les ignorants ou pour les simples. Je lui ordonne de se retirer *s'il est un esprit faux;* il avance. — Pouvez-vous être remplacé par un mauvais esprit? — Non, réplique avec une habileté suffisante pour duper un spirite l'apparence de cet illuminé; non, tant que vous me désirerez avec l'*intention pure* de vous instruire..... Que si, au contraire, vous agissiez avec mépris et autorité, je ne viendrais pas; *mais un autre pourrait venir et vous tromper* [1].

Sir Walter Scott, cet homme si véritablement admirable lorsqu'il ne parle sous l'empire d'*aucun* préjugé, semble avoir pris à tâche de nous prouver, dans ses *Lettres sur la démonologie,* jusqu'à quel degré d'aveugle entêtement peuvent s'étendre l'esprit de système et la manie de la dénégation. Lorsqu'il se raillait de Satan, tel que nous le voyons

[1] Tome I, nº 77, p. 173. *Arcanes de la vie future.*

décrit dans certaines pièces juridiques du moyen âge, c'est-à-dire séduisant ceux qui s'écartent de l'Église, et les liant à sa puissance par toutes les fibres du cœur et du cerveau; lorsque procédant à la façon de tant de savants modernes, c'est-à-dire par voie *d'élimination*, il se débarrassait de toute circonstance embarrassante dans les faits dont il se constituait l'infidèle narrateur; lorsque enfin sa plume nous dépeignait d'une encre moqueuse l'esprit de mensonge et d'illusion reproduisant auprès de ces personnes égarées la voix, les discours, les sentiments des plus tendres objets de leur affection que la mort leur avait ravis [1], que faisait-il? Il se raillait, je ne dis point du moyen âge entier et de toute l'antiquité savante; mais de plus, et sans autre raison que celle d'un scepticisme sans base, il se posait par anticipation contre des myriades d'individus de toutes classes, aujourd'hui témoins vivants et irréfutables dans les deux mondes de ces faits que l'on ne saurait trop détester, et dont il est difficile de redouter assez les fécondes et cruelles conséquences!

[1] *Letter* 7th, ch. XIV, p. 209.

CHAPITRE SIXIÈME.

SCIENCE ET RUSES DES DÉMONS, LEURS ŒUVRES DE PRÉDILECTION, DANGERS, ETC.

La science, la ruse, la puissance des démons; leurs œuvres de prédilection; dangers de tout commerce avec ces Esprits. — Saint Athanase, saint Cyprien, saint Augustin, Origène, Tertullien, etc., etc.— Descriptions des artifices démoniaques. — Les chrétiens sur ce chapitre, et leurs adversaires qui reconnaissent les démons pour auteurs des pestes, des tremblements de terre, des incendies, etc., etc; merveilleux accord. — Conseils de la lâcheté; Jamblique. — Langage intérieur par lequel le démon nous engage. — Quiconque lui cède ne se retire point toujours de ses mains sans danger; exemples. — Avis et consolation offerte aux spirites : guérison de la pythonisse, ou du *médium* de la ville de Philippe; la loi de Moïse punissait de mort le *médium*. — Autres exemples plus forts de la bassesse des services domestiques que nous rend quelquefois le démon, et des piéges cruels qu'ils recouvrent. — Les services que nous rend la magie ne sont pas moins dangereux; ce qu'elle est; fin tragique des magiciens. — Séduction dont les esprits de la magie l'entourent et la font entourer par leurs adeptes. — Le démon ne se fait valet que pour être maître. — Mot d'Origène.

La science, la puissance et l'astuce des démons sont donc d'une étendue vraiment effrayante? Oui, sans doute; et pourtant, cette science, lorsqu'elle se tourne du côté de l'avenir où notre folle curiosité se plaît à l'interroger, est bien bornée, bien assujettie; elle est celle d'un vil subalterne à qui son maître ne laisse découvrir de sa volonté que ce qu'il juge utile à l'accomplissement de ses propres desseins. Il en est ainsi de la puissance; elle ne leur est accordée que dans une mesure et dans des vues exactement conformes à la juste ou miséricordieuse pensée de Dieu.

Mais toutes choses ont été créées et sont nées sous le regard de ces Esprits; ils les ont connues dès le prin-

cipe, et, d'un coup d'œil, leur nature subtile en a pénétré l'essence et les propriétés. Du principe, du fait, de l'acte qui se manifeste à eux, leur intelligence n'a point à ramper, à se traîner, ainsi que notre raison, de conséquence en conséquence, soumise à mille écarts, à mille chutes. A peine le principe s'est-il laissé voir à ces natures intelligentes, qu'elles en ont atteint la limite, la conséquence extrême. Tout ce qui est nature leur est diaphane. Et d'ailleurs, l'habitude d'observer eût nécessairement développé chez elles une expérience plus consommée que l'imagination, dans ses témérités mêmes, ne se le figure. Ces connaissances acquises, s'ajoutant à la haute supériorité de leur intelligence, leur prêtent donc la facilité de transmettre aux hommes, sous forme de prophéties et d'oracles, des conjectures dont l'événement confirme assez souvent l'apparente hardiesse pour étonner des esprits aussi faibles, aussi limités que les nôtres. De là, jadis, le culte démoniaque [1]; et de là, le culte que l'idolâtrie spirite, sortie de ses cendres et rajeunie, rendra de plus belle aux princes de l'abîme, lorsque l'oubli de la parole et des souffrances du Sauveur ouvrira définitivement le monde aux nouveaux prodiges de ces Esprits de mensonge. Ils ont trompé notre race, dit saint Athanase, jusqu'à ce que Jésus-Christ eût délivré la terre de leur malice par sa présence. Ils nous avaient séduits; et, pourtant, que savent-ils par eux-mêmes? Rien. Ils sont semblables à ces gens qui s'emparent furtivement des projets, des idées, des conceptions d'autrui, pour les mettre en circulation comme s'ils en étaient les auteurs, et s'en attribuer la gloire.

Lorsque vous les voyez venir à vous, lorsqu'ils prétendent vous révéler l'avenir en vous disant : Nous sommes les messagers de Dieu, gardez-vous bien de les croire, ils

[1] Les dieux des nations sont des Esprits, *dii gentium dæmonia;* Ps. 95, v. 5.

mentent, ou ne disent vrai quelquefois que dans l'intérêt d'un prochain mensonge. Fermez l'oreille s'ils louent l'ascétisme de votre vie, s'ils vantent votre bonheur. Ne paraissez même point les entendre, mais faites sur vous et sur vos maisons le signe de la croix; vous les verrez tout aussitôt s'évanouir. Cependant, si, dans leur impudence, ils osent persister; s'ils varient, s'ils multiplient leurs formes, s'ils revêtent l'apparence de spectre, point de terreurs! Gardez-vous avec une égale prudence, ou de les redouter, ou de les prendre pour des Esprits amis du bien!

Nul, que je sache, n'a décrit leur prescience, et le talent d'abus qu'ils portent dans l'emploi de leur science acquise, avec une justesse de précision, avec une énergie comparable à celle de Tertullien.

« Nous autres chrétiens, nous soutenons qu'il existe des substances spirituelles, et ce nom n'a rien de nouveau. Les philosophes savent ce que c'est que les démons. Les poëtes nous les peignent comme des Esprits qui ne cherchent qu'à nous détourner du bien; et le vulgaire ignare ne les nomme lui-même que dans ses imprécations. Platon n'a point nié non plus l'existence des anges; et les magiciens rendent témoignage à ces deux sortes d'Esprits[1]. » Je me contenterai d'esquisser au trait leurs opérations.

« Le désespoir de l'homme, son précipice, sa ruine entière est le premier but et le principal dessein des mauvais démons. Ils ne visent qu'à notre cheute, ils ne s'esjouissent qu'à notre échoppement, ils ne s'esbranlent que pour nous esbranler[2]. » Et c'est afin d'atteindre ce but qu'ils affligent le corps en le frappant d'infirmités et de maux aussi prompts

[1] Lire saint Athanase, illustre Père de l'Église, *Vie de saint Antoine,* ch. XXXIII, XXXV, etc., etc., et Tertul., *Apol.*, XXII.

[2] P. de Lancre, conseiller au parlement de Bordeaux, *Inconstance des démons, magiciens et sorciers*, p. 1.

que terribles ; voilà pourquoi vous les voyez livrer à l'âme des assauts d'une violence extraordinaire et subite. Car, grâce à leur ténuité, grâce à leur subtilité merveilleuse, ils pénètrent la double substance de l'homme. Leur nature spirituelle, échappant à la vue et à l'appréciation des sens, leur donne une facilité qui tient du prodige à cacher leurs actes, à dérober les causes du mal qu'ils préparent, et à ne se laisser saisir que dans des effets. C'est là ce qui se sent quelquefois lorsque je ne sais quel vice secret de l'air flétrit dans la fleur les fruits et les moissons, et les tue dans le germe ; lorsque l'atmosphère, cédant à je ne sais quel ténébreux agent, se répand en souffle pestilentiel. La même obscurité règne sur la cause du fléau, lorsque le souffle, l'inspiration des démons ravage l'esprit par les fureurs, par les honteux transports qu'elle y allume, par d'implacables passions, par le mal de toute nature qu'elle y suscite, et dont le principal est de détourner du vrai Dieu la pensée de l'homme par les prestiges trompeurs de la divination. Car le but final de toutes leurs œuvres, c'est la ruine de l'homme [1] !

« Ange ou démon, tout Esprit a les ailes de la pensée ; aussi le même instant peut-il les voir à peu près en tous lieux. L'univers entier n'est guère pour eux que comme un seul point ; et l'homme, déçu par cette vélocité qui leur permet de se donner comme les auteurs des faits dont ils ne sont que les rapporteurs, l'homme se dit : ce sont des dieux ! »

« Présents au milieu de nous, quoique invisibles, ils ont appris les desseins de Dieu, jadis, en prêtant l'oreille à la parole des prophètes, et ils continuent de s'en instruire dans

[1] Ut hominem recogitatu veræ divinitatis avertat præstigiis falsæ divinationis... Operatio eorum est hominis eversio. *Apol.,* ch. XXII, Tert. — *Id.*, saint Cyprien, *De idolorum vanitate*, liv. I, p. 452. — Origène, à peu près, contre Celse, liv. VIII, p. 34. — Saint Augustin, *De divinatione dæmonum*, ch. V.

nos écrits, ou dans les lectures et les discours de nos assemblées. Puis, habiles à présager le dénoûment des faits, leur prescience semble rivaliser avec celle de Dieu. »

« Mais, au moins, ne saurait-on nier leur bienfaisance, et c'est dans la cure des maladies, c'est là surtout qu'elle éclate!... Oui, certes, et disons vite de quelle sorte. Ils commencent, d'abord, par causer le mal; après quoi, vous les entendez prescrire des médicaments dont la nouveauté même est une merveille, ceux par exemple qui sont contraires à la maladie; ils cessent alors d'exercer leur action malfaisante, et le monde ébahi de crier au miracle! *Post quæ, lædere desinunt, et curasse creduntur!* »

« Qu'ajouterions-nous encore touchant les artifices et le pouvoir de ces esprits de mensonge! Que dire des apparitions de Castor et Pollux? de cette eau portée dans un crible? de ce navire réfractaire qu'une femme met en marche à l'aide de sa ceinture? de cette barbe qui se roussit au simple contact? Tous ces prodiges ont pour but de vous faire croire que *des pierres* sont des divinités, et de vous détourner de la recherche du Dieu véritable [1]. »

A côté de la parole des apologistes du christianisme, il ne sera guère moins curieux d'entendre celle de l'implacable ennemi des chrétiens, le philosophe théurge Porphyre :

« Tout l'art et l'emploi des démons, c'est de dresser des embûches! Tantôt ils se précipitent tête baissée pour commettre le mal, et leurs attaques sont la violence même; tantôt ils couvrent et déguisent ces attaques sous le manteau de la ruse. De là ces désordres et ces souffrances aiguës dont *les bons démons* [2] ne produisent que si lentement la

[1] *Apolog.*, Tert., ch. XXII. Ut numina lapides crederentur, et Deus verus non quæreretur. — Saint Augustin, *De divinatione dæmonum*, ch. V. Aliquando autem, non quæ ipsi faciunt, etc.

[2] Parmi ces chasseurs d'âmes, les uns se disent bons démons ou

cure. Auteurs de toutes les calamités qui affligent le monde, des pestes, des disettes, des tremblements de terre, des incendies, des sécheresses, ces mauvais démons nous persuadent que c'est là l'œuvre *des dieux* à qui nous devons au contraire l'abondance et la prospérité [1]... »

D'accord sur ce point avec Porphyre, Jamblique, qui n'a ni dans son cœur ni dans son intelligence les sentiments et la sagesse du chrétien, s'écrie : « Gardez-vous de vous opposer à ces démons dès le début, et avec énergie! Ne vous armez que d'une molle et douce résistance, sinon vous leur donnez la force du rire contenu, ou de la flamme comprimée par de longs efforts [2]. »

Mais, ce qu'il importe d'ajouter, afin de prémunir les imprudents, c'est que le démon ne se contente point d'entrer en rapport avec ceux qui le recherchent, qui l'interrogent et le consultent; car il sait prendre, il prend souvent l'initiative; et s'il parle d'une manière sensible à nos yeux et à nos oreilles, il n'excelle pas moins à se servir d'un langage qui ne se fait entendre qu'à l'*âme*, et qui n'est ni la voix de la conscience, ni celle des passions ou de son propre esprit [3], ainsi que l'ignorance pourrait se l'ob-

bons esprits, et les autres mauvais; ils semblent se faire la guerre les uns aux autres, tandis qu'ils agissent en compères et ne la font qu'à l'homme. Les magnétistes et les spirites sont, sur ce point, leurs dupes les plus candides.

[1] Porphyre, *Des sacrifices*, chapitre *Des espèces de démons*. Voir l'accord merveilleux de ce passage avec les Pères de l'Eglise, avec les bulles et extrav. des papes Jean XXII, Avignon : *Super illius specula*, etc.; — Innocent VIII, Rome, 1484, non. decemb. : *Summis desiderantes;* — Sixte-Quint, Rome, 1585, non. januar. : *Cœli et terræ*, etc.

[2] *Des Mystères*, cap. *De anima separata. L'imitation de Jésus-Christ* dit, au sujet du démon : « Plus on met de retard et de longueur à lui résister, plus on s'affaiblit, et plus il prend de force. » (Liv. I, ch. XIII, v. 5.) *Principiis obsta...*

[3] Esprit si facile à confondre avec le démon, et si redoutable. Lire le P. Faber, *Progrès de l'âme*, ch. XII, *De l'esprit humain;* Paris, 1856.

jecter. La meilleure preuve à fournir de cette vérité, c'est que, par ce commerce intérieur, il instruit l'homme de faits que l'homme ignore, et ne pourrait savoir s'il se trouvait réduit aux ressources exclusives de sa conscience ou de ses facultés physiques et mentales.

La *Théologie mystique* confirme avec plénitude cette assertion : « Dieu, nous dit-elle, converse souvent avec nos âmes, et fait usage, non-seulement de discours qui nous frappent par le dehors, mais de *paroles qui nous arrivent intérieurement* [1]. » Elle ajoute que, dans les révélations démoniaques, le démon se fait entendre non-seulement pour nous apprendre le mal, mais souvent *pour nous communiquer le bien*, soit afin de profiter de notre imprudence pour nous induire en erreur, soit, en définitive, afin de nous détourner d'un plus grand bien [2].

N'est-ce donc point assez de tous les docteurs de l'Église, le seul corps enseignant que le chrétien doive écouter, pour dessiller nos yeux sur *les pieuses révélations* des faux anges de lumière, ou des fausses âmes, dont les cercles spirites sont encombrés et obsédés !

Et puisque telle est cette science, puisque tels sont cette puissance et ce besoin de nuire qui, selon les circonstances, empruntent les voies de la ruse ou de la violence, ne nous étonnons plus ni des services que le démon s'étudie quelquefois à nous rendre, ni du prix au-

[1] Non verbis externis, sed internis, Schram, p. 261 ; — *id.* de Combis, *Ord. min.*, etc. Data est potestas dæmonibus exercendi magicas artes multiplici ratione, primo *ad fallendum fallaces*, sicut Ægyptios et ipsos magos, etc., p. 105; curieux à consulter de la page 98 à la page 106, etc., sur les démons, les anges, etc. — Anno 1575. *Compend. Theol. veritatis*, Venetiis. — *Id.*, textuellement, le *Maître des sentences*, liv. II, dist. 7, édition Migne, 1841.

[2] *Idem*, Schram., p. 278. Nous avons un chapitre, avec exemples, sur *ce langage*, dans notre livre la *Magie au dix-neuvième siècle*.

quel il sait faire aboutir la rémunération de ses services. Croyons même que quiconque lui appartient et, commençant à trouver son joug pesant, cherche à le briser, n'est point exempt de tout péril, à moins que Dieu ne le prédestine à figurer au nombre des exemples de sa miséricorde, et ne place sur sa route, ainsi que dans le fait suivant, un de ses instruments de salut.

« Un jeune païen, nous dit un des missionnaires du Maduré, était depuis longtemps le jouet du démon, et n'avait pu se soustraire à ses vexations par les sacrifices qu'il ne cessait de lui offrir pour l'apaiser. *Souvent*, une force invisible *l'emportait dans les airs*, et le jetait loin de sa maison au milieu des bois, où on le retrouvait demi-mort après plusieurs jours d'absence; quelquefois, elle le déposait sur la pointe d'un rocher escarpé, ou sur la cime d'un arbre très-élevé. Tant de tourments avaient réduit l'infortuné à un tel état d'exténuation, qu'il ressemblait plus à un squelette qu'à un être vivant. Se laissant enfin persuader par les conseils d'un chrétien, il vint trouver le missionnaire, assista aux instructions des catéchumènes et reçut le baptême. De retour chez lui, il foula aux pieds et brisa toutes les idoles, jouit d'une parfaite tranquillité et recouvra, en peu de jours, ses forces et son embonpoint. Les gentils furent d'autant plus frappés de sa guérison subite qu'ils avaient été depuis plusieurs années témoins de ses souffrances [1]. »

Le trait de saint Bernard et de la femme délivrée d'un incube, que nous citerons plus loin, nous montre que, souvent, la lutte entre le démon et celui qui cherche à lui échapper est d'une vivacité singulière, et d'autres exemples se terminent d'une façon plus tragique. Sachons donc que lorsque Dieu daigne nous arracher à l'empire de son ennemi, ce n'est point une dette qu'il nous paye, c'est une faveur in-

[1] Page 153, vol. III; le P. Bertrand, *Mission du Maduré,* Paris, 1850.

signe qu'il nous accorde!... Cependant le sang de la rédemption lui force la main, il faut le reconnaître, et ceux qui l'offrent sur l'autel ont au service des malheureuses victimes de l'esprit de mensonge et d'illusion une puissance de miséricorde presque infinie. Offrons cette consolation à nos spirites et rappelons-leur, chemin faisant, un exorcisme trop fréquemment oublié dans les temps actuels :

Nos Écritures nous décrivent elles-mêmes le démon comme ayant pris jadis domicile en Macédoine chez une famille de la ville de Philippes, en faveur de laquelle ses complaisances multipliaient les occasions de lucre. Ce tentateur habile s'était en quelque sorte constitué le gagne-pain de ses hôtes, en communiquant à une de leurs servantes le don de *divination,* nommé par les magnétistes *lucidité.* Animée de son esprit, c'est-à-dire en d'autres termes adoptés par l'Écriture sainte, inspirée par un Esprit de Python, ou devenue un véritable *médium,* pour me servir de l'expression du jour, cette fille, ainsi que nous l'apprend saint Paul, rapportait donc à ses maîtres un grand profit. Mais le ministre du Christ, l'apôtre lui-même, expulsa du sein de la possédée cet Esprit divinatoire; aussi, les maîtres exaspérés le traînèrent-ils devant les magistrats comme on y traîne un malfaiteur [1]. Ces gens ne pouvaient pardonner à l'homme de Dieu d'avoir, au nom de son maître et d'un mot, chassé le démon qui, pour se les assujettir, s'était fait leur pain!

Peu de preuves sont d'ailleurs plus nombreuses et plus variées que celle de la puissance *et de la bassesse du démon* dans les services qu'il nous rend, lorsque son but est de

[1] *Actes des Apôtres,* ch. XVI, v. 16. — La loi de Moïse mettait à mort ces *médium* : « Si un homme ou une femme a un esprit de Python, ou un esprit de divination, qu'ils soient punis de mort: ils seront lapidés, et leur sang retombera sur leur tête. » *Lévitique,* ch. XX, v. 27.

s'insinuer dans nos bonnes grâces et d'entrer avec nous en relations suivies. Tantôt, à la volonté et sur les ordres de l'insensé qui sollicite ou qui accepte son intervention, il transporte d'énormes fardeaux [1]; tantôt il recherche la société des hommes, sous le toit desquels il se familiarise et semble se délecter, quelque bas placés que puissent être dans l'échelle sociale les gens dont il accepte les ordres, quelque vils que soient les services assignés par ces pauvres hères à sa docilité.

Tels sont, nous dit l'archevêque d'Upsal, le savant primat de Suède Olaüs, que nous voyons figurer avec honneur au concile œcuménique de Trente; tels sont ces démons qui, de nos jours encore, revêtent la figure humaine, et qui, s'adonnant de nuit au travail, prennent soin des chevaux et des bêtes de somme, se prêtant avec souplesse aux différents services de la domesticité [2]. Mais peignons notre pensée par un exemple :

La Saxe eut, dans le douzième siècle, un de ses diocèses fort singulièrement attentif aux faits et gestes d'un Esprit familier (*Hudekin*). Cet Esprit semblait se complaire dans la société des hommes, auxquels il se manifestait assez fréquemment sous forme humaine et couvert de vêtements grossiers, tandis que, d'autres fois, restant invisible, il se divertissait à les rendre dupes de vaines et frivoles illusions. Les grands recevaient, par son entremise, des avertissements et de nombreux conseils sur des affaires de haute importance; et jamais on ne le voyait refuser ses services à ceux qui osaient émettre le vœu de les obtenir. Jamais non plus, dans le début de ses rapports avec les gens, on ne l'avait

1 Thyrée, *Loca infesta*, p. 200.

2 Olaüs magnus, p. 113, *De gentibus septentrionalibus*. Il ajoute : Ut infra, cap. xx, *De ministerio dæmonum*, hoc eodem libro ostendetur, etc.; encore p. 122.

vu prendre l'initiative d'aucun tort; mais aussi, quiconque se hasardait à lui adresser un outrage, le trouvait sans pitié. Un beau jour, sa vengeance alla jusqu'à punir d'une mort cruelle un enfant employé dans les cuisines d'un puissant personnage, et avec lequel il avait entretenu de longues habitudes de familiarité. N'omettons point de dire que, malgré les avertissements donnés par l'Esprit serviteur au chef de ces cuisines sur l'insolence de son subordonné, cet enfant s'était fait un jeu coup sur coup de répéter ses puériles et malicieuses insultes. A partir de cet acte de vengeance, le courroux de ce démon familier devint implacable; son naturel n'eut plus recours à la ruse pour se cacher, ses molestations ne connurent plus de bornes, et, pour le chasser de cette région, Bernard, qui en était évêque, fut contraint d'avoir recours aux fortes armes de l'Église [1].

Dans quelques-unes de nos provinces, parmi lesquelles je puis citer celles que traversent les Ardennes, nul souvenir n'est plus vivace que celui de ces Esprits familiers, et des services qu'ils aiment à rendre; services funestes et toujours chèrement payés, s'il est juste d'accorder quelque crédit à la masse imposante des traditions populaires. La peur et la superstition grossirent indéfiniment, et je le sais bien, le nombre et la mesure de ces faits; mais au fond de la plupart de ces récits se trouvent des vérités terribles, et dont personne alors ne s'avisait de rire.

Plus tard, et par la raison que le *mal passé*, — comme le mal d'autrui, dit-on, — *n'est que songe*, l'esprit railleur s'exerça sur les faits de cette nature devenus, par de secrètes raisons de la Providence, plus clair-semés et plus douteux. Mais aucune époque ne se trouve où le clergé savant, le clergé régulier surtout, en ait perdu le souvenir; et, tantôt dans de sages écrits, tantôt dans de courageux et admirables

[1] Thyrée, *Loca infesta*, cap. I, pars prima; Joannes Trithemius, etc.

discours, ces vigilants conseillers osèrent tenir notre prudence en éveil, tandis que le siècle dormait, tandis que le siècle dansait, riait, ou raillait.....

Aujourd'hui, je le répète, — et de nombreux chapitres vont multiplier les preuves de cette assertion, — les plus opiniâtres incrédules admettent l'existence des faits extranaturels, et se font une manière de les expliquer. Il nous sera donc permis de rapporter ces phénomènes extraordinaires, puisqu'en les adoptant nous concordons avec ces incrédules. Mais nous oserons aussi nous permettre de peser et de juger l'interprétation qui nous en est offerte et qui, sous le nom plaisamment usurpé de la science, continue de creuser l'abîme qui sépare du catholicisme la folle incrédulité.

Ne l'oublions jamais, nous qui, cédant un jour ou un autre à de grandes, à de terribles passions, serions tentés d'emprunter aux Esprits de désordre la puissance qui manque à notre perversité et que toute perversité convoite; ne l'oublions jamais, nous qui ne verrions dans les prévenances, dans les agaceries et les tours folâtres de ces êtres intelligents qu'un badinage sous lequel notre sagacité s'aveuglant n'irait point jusqu'à soupçonner la ruse et la fureur de l'ennemi; ne l'oublions jamais, il faut payer bien cher, et souvent même dès cette vie, tout commerce imprudent avec le démon. C'est ce que l'Église, *à qui l'on ne saurait désobéir en vain*, nous crie par la voix de ses théologiens et de ses pasteurs; c'est ce que les hommes adonnés à la magie laissent, quelquefois, et comme involontairement, échapper dans la candeur accidentelle de leurs aveux.

Toute personne qui se met en rapport avec les Esprits malins, toute personne qui se livre à eux ou s'engage avec eux, sera persécutée par eux, dit Thyrée. Reculez ou non dans l'ordre des temps, et à peine rencontrerez-vous une

sorcière, à peine un magicien dont la tragique histoire ne soit la confirmation de ces paroles. Des spectres importuns et vengeurs s'attachent à la plupart de ces misérables, les poursuivent et accélèrent leur fin [1].

Au sens de M. Dupotet, l'un des plus loyaux magiciens dont j'aie vu les œuvres et entendu les doctrines, la magie ou le magnétisme sont une seule et même chose; et la magie est un art entouré de périls, un art qui fonde le commerce de l'homme *avec les Esprits*. Écoutons, écoutons [2] :

« La magie, s'écrie-t-il, est basée sur l'existence d'un monde mixte, placé en dehors de nous, et avec lequel nous pouvons entrer en communication par l'emploi de certains procédés et de certaines pratiques [3]. Que, par exemple, « *un élément, inconnu dans sa nature,* — quelquefois provoqué par nos actes ou nos paroles et quelquefois non, — secoue l'homme, le *torde* comme l'ouragan le plus terrible fait du roseau, le lance au loin, le frappe en mille endroits à la fois sans qu'il lui soit permis d'apercevoir son invisible ennemi, sans qu'aucun abri puisse le garantir; que cet élément ait ses favoris et semble pourtant obéir à la pensée, à une voix humaine, à des signes tracés, peut-être à une inspiration, voilà ce qu'on ne peut concevoir, voilà ce que la raison repousse et repoussera longtemps encore, voilà pourtant ce que je crois. Et *je le dis résolûment*, voilà ce que *j'ai vu* et qui est, pour moi, une vérité à jamais démontrée. »

« J'ai senti les atteintes de la redoutable puissance. Un jour, entouré d'un grand nombre de personnes, je faisais

1 *Loca infesta*, p. 104.

2 J'ai maintes fois entendu M. Dupotet professer ce dogme. Les numéros du journal du *Magnétisme* en contiennent le commentaire. Lire, par exemple, les numéros 157, p. 63; 161, p. 154, etc., etc.

3 *Magie dévoilée*, p. 50, 51, 147, 175, 178.

des expériences dirigées par des données nouvelles et qui m'étaient personnelles. Cette force évoquée, un autre dirait ce démon, agita tout mon être; et mon corps, entraîné par une sorte de tourbillon, était, *malgré ma volonté*, contraint d'obéir et de fléchir. »

« Le lien était fait, *le pacte consommé*, une puissance occulte venait de me prêter son concours; elle *s'était soudée à la force qui m'était propre et me permettait de voir la lumière* [1]. »

« Est-ce là tout ce que je sais *de l'art ancien?* Non. C'est le commencement de ce que j'ai à en dire, et cela est déjà suffisant pour expliquer et faire comprendre les sorciers, *leurs terreurs*, les craintes qu'ils avaient du diable, *leurs nombreuses contusions, et, quelquefois, leur fin malheureuse* [2]. »

« L'exercice de la magie demandait une âme forte, une résolution inébranlable. La poltronnerie n'est point faite pour ces sortes d'opérations; il ne fallait point craindre les périls. Car, si le diable est un mot seulement, il veut dire *force, agent, puissance* [3]. Ce n'est que par une lutte avec cet inconnu qu'on pourrait arriver à quelque chose... »

« Ici, il y a plus encore; il faut briser cette entrave et dominer d'abord sa propre chair, afin que la force qui nous

[1] *Ibid.*, p. 152, 153. M. Dupotet semble quelquefois nier les démons, et d'autres fois *il les admet*. Mais, après tout, sa théorie est, *pour le moment*, celle de la *Mundane force*, que nous examinerons tout à l'heure; et que nous importe le nom lorsqu'on nous concède la chose, car il reconnaît des Esprits, et des Esprits mauvais.

[2] Rien de plus général et de plus vrai que cette assertion. Déjà, la fin de plus d'un spirite, hélas! en a fourni les preuves au milieu de nous.

[3] A nous, chrétiens, vous ne pouvez refuser que le mot. Que nous importe donc? Mais, je le répète, ailleurs M. Dupotet a le courage et la loyauté de reconnaître les Esprits, le démon, et je l'en félicite; il faut être ouvertement ce qu'on est, chrétien ou magicien.

anime passe au travers des voiles de chair et de sang qui l'environnent, et puisse étendre au loin sa sphère d'activité. C'est dans ce nouveau milieu que l'âme trouve l'*ennemi;* mais elle y rencontre aussi les affinités nouvelles qui donnent la puissance. Tout ce qui se fait ainsi a un caractère surnaturel, *et l'est véritablement* [1]. »

Il nous paraît difficile, pour un magicien, de tenir un langage qui soit au fond plus catholique. Les démons, ou les agents de la magie, si l'on préfère ce terme, sont donc les maîtres, et les maîtres cruels de ceux dont ils se font un instant *les serviteurs* ou les valets. Porphyre, il y a bien des siècles, prêtait l'autorité de son expérience à cette vérité dont, aujourd'hui, le retentissement ne saurait être assez fort. Les enchanteurs, disait ce théurge inconséquent, *subissent tôt ou tard la peine de leurs fautes.* Ils la subissent en partie de la part des démons, en partie par l'effet du jugement de Dieu, qui suit partout les œuvres et les projets des mortels [2].

Il était de notoriété publique qu'un Lama pouvait opérer à volonté le prodige, en prenant un vase quelconque, de le faire remplir d'eau; la seule condition de réussite était une formule de prières qu'il adressait à ses dieux. Cependant, nous ne pûmes le résoudre à essayer l'épreuve en notre présence, rapporte un prêtre catholique, narrateur de cet acte de magie [3]. Il nous disait que, n'ayant point les mêmes croyances que lui, les tentatives seraient non-seulement infructueuses, mais l'exposeraient *à de grands dangers.*

[1] Pages 152, 153. *Ibid.*, *Mag. dév.*

[2] Porphyre, *De sacrif.* — Cap. *De sac. ad dæmones malos.*

[3] M. l'abbé Huc, missionnaire, témoin oculaire de merveilles dues à la magie, qu'il me raconta avec détails et m'affirma. Lire ses *Voyages à la Chine et au Thibet.* — Cette simple narration prend sa place entre des faits nombreux dans le tome Ier, 3e édition, *Des Esprits* de M. de Mirville, p. 273.

Un jour il nous récita la prière de son siè-fa, comme il l'appelait : « Je te connais, tu me connais, disait-il; allons, *vieil ami*, fais ce que je te demande; remplis ce vase que je te présente. Qu'est-ce que cela pour ta grande puissance? *Je sais que tu fais payer bien cher un vase d'eau.* Mais n'importe; *plus tard nous réglerons ensemble.* Au jour fixé, *tu prendras tout ce qui te revient.* »

Malheur! malheur à qui se fait un jeu d'ouvrir ces redoutables comptes!... Le vieil ami du vieil homme se fait payer si longtemps et si cher! Oh! vous donc, qui pourriez oublier Dieu pour rechercher les secrètes et dangereuses faveurs de son ennemi, « si vous appreniez un jour ce que c'est que la nature des démons, vers quel but est tendue leur volonté, quelle est, enfin, l'immensité de leur malice, comment jamais leur bienveillance pourrait-elle être pour vous l'objet d'un seul désir[1] ? »

[1] Origène, *Contre Celse*, liv. VIII, ch. XXVI.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Les démons sont-ils de purs Esprits? — Des lieux qu'ils infestent.— Les Esprits sont partout et pénètrent toute matière en ce monde. — Est-il des lieux privilégiés pour eux, ou auxquels ils sont liés? — Raisons, causes de ces redoutables phénomènes.

Si telles sont la science et la puissance du démon qu'hommes, bêtes, choses inanimées, que la nature tout entière, que chacun de ses éléments puisse servir de corps, ou plutôt d'instrument aux Esprits, à la façon des tables tournantes, et s'animer de leur action [1], est-il besoin de s'embarrasser l'esprit de cette question inattendue et qui nous paraîtra sans doute oiseuse: Les démons ont-ils un corps?...

Cependant elle occupa vivement l'antiquité tout entière, et reçut de fort différentes solutions selon les temps et les lieux... Nous l'avons résolue par la négative la plus expresse dans notre livre *des Médiateurs et moyens de la magie;* et les chapitres où nous la traitons, intitulés le Fantôme humain et le Principe vital, ont reçu l'approbation formelle de quelques-uns des hauts dignitaires de la science théologique et de la science médicale.

Le corps des démons, *s'il existait*, si Dieu le leur avait donné dès le principe, ou imposé depuis leur chute, ce corps serait, au sens de plus d'un philosophe ancien et de la majorité des organes du spiritisme, quelque chose d'analogue à une sorte de gaz ou d'esprit. Et j'entends par ce terme une substance fluidique, impalpable, pareille à celle que de trop nombreux penseurs s'imaginent être, ainsi que

[1] Ce que nous verrons plus distinctement au chapitre *Magie et magnétisme animal.*

nos grossiers organes, au service de notre âme, avec laquelle, hypostatiquement unis, ils ne formeraient qu'un seul et même ensemble, un seul être complet : l'homme.

Ce corps-esprit aurait donc une analogie fort grande avec le fluide hémato-nerveux ou magnétique, dont un théurge semble déjà nous avoir indiqué l'essence : *Spiritus inserviens animæ* [1], dit-il. Et cette idée m'avait séduit moi-même, sauf de bonnes et prudentes réserves, avant que j'eusse pénétré dans les profondeurs intimes de cette question!

C'est, à l'aide de ce corps spirituel, fluidique, impondérable, que les démons ou les esprits, d'après les écoles étrangères au catholicisme, agiraient sur la nature en se liant, par affinité, aux fluides qui émanent, *ou qui semblent émaner* de la matière. Et plusieurs ne songèrent que difficilement à ce fluide merveilleux, sans que leur pensée remontât tout aussitôt vers le corps spirituel avec lequel l'Apôtre affirme que nous devons ressusciter un jour [2].

J'ai tout à l'heure énoncé que cette croyance aux corps fluidiques avait eu cours dans l'antiquité; elle y comptait de fermes soutiens :

Les dieux, disait Jamblique, sont tellement supérieurs aux corps, et les corps leur obéissent à tel point, qu'on peut dire qu'ils en sont séparés. Par la raison contraire, les démons sont impressionnés *par leurs corps, auxquels ils sont accouplés*. Les démons se dérobent *à nos sens*, les dieux *à notre raison* [3].

Nous appelons bons démons, disait Porphyre, toute

[1] Porphyre, *Des sacrifices*, ch. *Des espèces de démons*.

[2] Saint Paul, I *Corinth.*, XV, 44. Si est corpus animale, est et spirituale, etc. — Lire la troisième partie de mon livre *Médiateurs et moyens de la magie*.

[3] *J. Mystères*, chapitre *De la providence des dieux et des démons*.

intelligence *attachée à un Esprit* (*dans le sens de fluide*), et sachant gouverner *cet Esprit* par la force de sa raison. Nous donnons, au contraire, le nom de mauvais démons *à des intelligences* unies *à un Esprit* qu'elles ne savent point maîtriser : source croissante de concupiscence qui les entraîne au gré de sa fougue [1].

Ces bons et ces mauvais démons restent invisibles, et ne tombent que rarement sous nos sens. En un mot, la substance dont ils sont revêtus, *bien qu'étant corporelle*, *ne forme pas un corps solide* et habituellement assez compacte pour se prêter à la vue de l'homme.

C'était d'ailleurs un fait généralement reconnu chez les idolâtres qu'il s'échappait de ces corps de perpétuelles effluves, et qu'ils éprouvaient le besoin de se nourrir [2]. Lorsque le sang des sacrifices coulait sur leurs autels, ce n'était donc pas seulement pour flatter leur orgueil... c'est que leur corps se nourrissait de ces offrandes. Il vivait des émanations de la chair, et c'était en elles qu'il puisait sa force ; l'homme prudent ne devait donc user de ces sacrifices qu'avec une réserve extrême, car cet aliment favori des démons les introduisait en lui [3].

Un grand nombre de philosophes anciens, et quelques Pères de l'Église élevés à leur école, crurent à l'existence de ce corps subtil, qui, dans leur manière de voir, était l'in-

[1] *Des sacrifices*, chapitre *Des espèces de démons*, etc.

[2] Ce que conteste raisonnablement Jamblique, ch. *Raison et utilité des sacrifices*, tandis que plusieurs Pères tombent dans l'erreur sur ce point. Origène, *Contre Celse*, liv. VIII, ch. XXX : Sanguinem ferunt, alimentum dæmonum, qui partibus ex illo exhalantibus nutriuntur. — Tertul., *Apol.*, ch. XXII, XXIII. Ut sibi pabula propria nidoris et sanguinis procuret simulacris oblata. — Saint Cyprien, *De idolorum vanitate*, p. 452, et nidore altarium et rogis pecorum saginati, etc., etc.

[3] Porphyre. *Des sacrifices*, chapitre *Des espèces de démons*, le rangeait quelquefois dans la catégorie des possédés.

strument de l'esprit des démons. Mais l'Église n'adopta jamais les erreurs des docteurs éminents qui forment le sénat des Pères. Loin de se les approprier, elle nous les signale et les rejette.

Quant à ce qui est de nous, c'est-à-dire de notre propre nature humaine, quelques physiologistes s'essayèrent à faire sortir de l'inhérence de cette substance fluidique à notre âme, et de ses opérations en nous et par nous, l'explication d'un nombre énorme de phénomènes magiques. Cette substance naîtrait de notre corps, disaient-ils, ainsi que l'électricité naît de la pile; et, de là, se dégageant, rayonnant à longue distance, elle mettrait au service de notre âme ses propriétés fluidiques et subtiles. Ainsi croyait-on pouvoir s'expliquer ces formes humaines et diaphanes, ces singulières apparitions que si peu de personnes ont le don d'apercevoir, ces vapeurs que quelques-unes distinguent à la place où les premières voient des fantômes, où d'autres, enfin, ne peuvent rien découvrir, et, pourtant, où s'exerce une action merveilleuse et sensible *pour quiconque est présent*... Ainsi, croyait-on devoir ne point regarder comme matériellement impossible l'explication de l'effet terrible que produisent des coups subits portés avec des armes aux endroits où apparaissaient ces vapeurs, aux lieux où s'accomplissaient des actes que *tout le monde* entendait et voyait. Ainsi, ne reculait-on plus avec stupeur lorsque des témoins dignes de tout crédit, *redonnant la vie à de très-anciennes croyances*, affirmaient que les coups portés dans de telles conjonctures *sur ces fluides visibles ou non*, — et que l'on envisageait comme un prolongement de nos corps, — avaient atteint et frappé *dans leur chair* les personnes absentes que l'on croyait voir ou entendre en entendant ou en voyant ces fantômes [1].

[1] Ces incidents étranges trouvent une explication orthodoxe et

Un peu plus tard, nous aurons à nous rapprocher de ce sphinx, devant lequel l'antiquité idolâtre tout entière pâlit, s'anima, s'agita, faisant défiler l'un après l'autre ses Œdipes sans qu'aucun d'eux ait terrassé le monstre. Mais, en attendant notre retour à cette question des fluides et des corps fluidiques, ne craignons point d'établir que ce monde des corps, — vivants ou non, — que ce monde matériel, depuis les profondeurs intimes de la terre jusqu'aux plus sublimes régions de l'air ou de l'éther, est pénétré et traversé sans cesse et dans tous les sens par le monde des Esprits! Si les textes sacrés ne m'étaient venus en aide pour cette démonstration, je crois que, malgré toute mon audace chrétienne, je n'eusse osé laisser de prime-saut s'emporter si loin ma croyance. Mais que peuvent objecter des chrétiens devant le texte même de leur foi et de leur loi?

Que si ce monde est ouvert de toutes parts aux Esprits, usons encore du secours que nous offrent les Écritures sacrées et nos docteurs, et sachons-en tirer parti pour arriver au dernier mot d'une question que nous laissons se poser en ces termes :

Existe-t-il des lieux qui soient plus spécialement visités que d'autres par les Esprits malfaisants? des lieux où leur pouvoir éclate par des manifestations plus sensibles et plus fréquentes? des lieux où quelque attrait, quelque nécessité les attire, ou les captive?

J'ouvre le cinquième chapitre de l'Évangile de saint Marc et j'y vois qu'une légion d'Esprits impurs, possédant un même homme, l'arrachait à la vie commune pour *le fixer* jour et nuit *dans les sépulcres et sur les montagnes*, où les légionnaires infernaux forçaient ce malheureux à se meurtrir de ses propres mains... « Comment te

facile dans le chapitre *Répercussion* de mon livre *Les hauts phénomènes de la magie.*

nommes-tu? lui dit Jésus. — Je me nomme Légion, parce que nous sommes plusieurs. » Et cette multitude d'Esprits, organisés pour la guerre, supplie Jésus avec instance de ne point les chasser *hors du pays* où *ils résident.* — Jésus se rend à leur prière.

« Lorsque l'Esprit impur est sorti d'un homme, dit saint Luc, il s'en va *par des lieux arides*, cherchant du repos; et, comme il n'en trouve pas, il dit : je retournerai dans *ma maison.* Y revenant, il la voit nettoyée et parée; alors il s'en va prendre sept Esprits plus méchants que lui, et, entrant dans cette maison, *ils en font leur demeure.* Le dernier état de cet homme devient pire que le premier [1]. »

Mais pourquoi la recherche si singulière de ces lieux arides? Pourquoi la prédilection des démons pour telle ou telle localité, pour tel ou tel individu? Dieu le sait, puisque les Écritures le disent; et je ne me vante ni d'avoir assisté aux conseils de Dieu, ni de connaître, ni d'expliquer à fond les mœurs spontanées ou obligatoires de ces dangereux Esprits. Cependant l'expérience nous dira bientôt quelque chose de plus; et, avec un peu de patience, nous verrons assez de déductions s'échapper de vive force des faits dont le cortége se prépare. Tenons donc notre oreille attentive.

Pierre Thyrée, professeur et prédicateur, appartenant à l'ordre naissant des jésuites, se distingua dans le seizième siècle par l'étendue et la variété de ses recherches. La solidité de sa science fut jugée telle que, de nos jours encore, ses œuvres figurent entre les principales autorités sur lesquelles s'appuie la *Théologie mystique* de Schram, c'est-à-dire l'un des ouvrages les plus classiques, les plus modernes,

[1] Saint Luc, ch. XI, v. 24, etc. Nous savons que les textes qui doivent se prendre au propre peuvent être pris en outre au figuré. Ce qui abonde est loin de vicier.

et les plus estimés que manient les directeurs des âmes [1]. S'avançant en général d'armée à la tête d'une longue suite d'autorités assez puissantes pour forcer le passage qu'on s'aviserait de leur refuser, ce docteur, entraînant de conviction, et justifié d'ailleurs par la croyance aux faits similaires que professe la nouvelle école des incrédules, tient en mains un livre aussi savant que courageux qui porte pour titre : *Des lieux infestés par les démons et les âmes des morts*, etc., ces âmes que le langage vulgaire qualifie du nom très-expressif et naguère si ridicule de revenants [2] !

Or, les pages de Thyrée répètent et démontrent ce que l'expérience de tous les temps et de toutes les régions du monde ne cessa de nous enseigner, à savoir : que certains lieux particuliers sont comme *un domaine*, ou comme un ergastule, un bagne, tantôt fréquenté ou hanté, tantôt possédé, peuplé par des Esprits libres ou rivés et par les fantômes que ces Esprits suscitent et manœuvrent [3].

Après les demeures que les hommes habitent, et où les démons peuvent tendre leurs silencieuses embûches à cette proie, objet de leur inassouvissable convoitise, les lieux que ces Esprits recherchent de préférence sont les déserts, les ruines les plus affreuses, et les solitudes incultes. Sur ce

[1] *Ad usum directorum animarum*, Paris, 1848.

[2] *Ibid., Lugduni*, 1589.

[3] *Spectra*, p. 3, 20. — Voir encore Delrio, *Disquis. magic.*, 1608, Lugduni, p. 144 à 146. — L'évêque Binsfeld, *De confess. malef.*, p. 104, Trèves, 1596. — Ce sont là précisément les *local influences of the mundane force* des incrédules de l'école nouvelle, à laquelle nous nous heurterons un peu plus bas. Tous les phénomènes, et sans excepter les plus incroyables, sont donc admis, à l'heure présente, par des adversaires de la foi chrétienne. Entre eux et les chrétiens, il ne subsiste plus d'autre différence que celle de l'explication ; et nous verrons quelle est la leur. Celle des catholiques est d'accord avec la raison, avec la philosophie, cette noble fille qui est une sœur de la foi, et qui devient une bien sotte personne dès qu'elle s'avise de la renier !

point, l'expérience des plus saints ermites est consommée, et nous l'appellerons en témoignage. Saint Jérôme, saint Athanase, saint Cyrille, expriment le goût général des démons pour le désert. Conjurés, menacés par saint Germain, évêque de Paris, les mauvais Esprits le suppliaient encore avec instance, comme jadis le Christ, de leur permettre, au moins, d'errer dans la solitude s'il ne leur était plus donné de demeurer aux lieux que fréquentaient les hommes [1].

Le désert est ta demeure, *dit au démon* l'Église catholique par la formule de son Rituel [2]; et ce fut dans les déserts de la haute Égypte que l'archange Raphaël, ce type merveilleux des anges gardiens et consolateurs, lia le démon Asmodée, l'assassin des sept premiers maris de Sara [3].

Après le désert aride et inculte, les lieux couverts d'eaux putrides, de marécages, et par conséquent de miasmes, sont quelquefois, dit le même investigateur, un de ces foyers où pullulent, et d'où se dégagent les Esprits de ténèbres. Et pourquoi donc en est-il ainsi? Je ne saurais toujours le dire; mais ce que je sais, c'est que tout ce qui est a sa raison d'être; c'est là ce que nous démontre le temps, ce grand justificateur de toutes les vérités!

Michel d'Isselt cite comme exemple un marais et un lac de Livonie, situés à quelques milles d'Odèpe, et qui se trouvaient infestés par les démons. Malheur aux voisins de ces eaux lugubres, si, chaque année, le sang de quelques enfants ne venait les teindre, et annoncer à ces monstres le tribut de Minotaure que leur but infernal était de percevoir! Nul relâche dans les fléaux qui se succédaient, *jusqu'au jour* où le sang humain payait sa dette à ces Esprits

[1] Thyrée, p. 79.
[2] *Rituel romain*, page 494, *Formule des exorcismes*.
[3] Bible, *Tobie*, ch. III, v. 8; ch. VIII, v. 8.

homicides, à ces dieux qui exigèrent de l'homme le sacrifice de son semblable partout où fleurit leur culte.

Les antres, les cavernes, où règne une nuit profonde, et surtout les mines métalliques, offrent encore aux démons un lieu privilégié de retraite et souvent d'embuscade. A peine saurait-on mentionner une de ces localités souterraines et ténébreuses que les Esprits n'aient mis en renom, en y donnant des signes de leur funeste puissance. Et, parmi ces lieux infestés, je veux m'abstenir de ranger ceux qui durent jadis leur richesse et leur gloire à la célébrité des oracles [1].

Nous nommerons encore, parmi les lieux hantés, de vieux et grands châteaux aux fortifications à demi croulantes, de vastes et d'immenses édifices dont les ruines semblent être un coin des ruines hantées de Babylone [2] ! Il est peu de sérieux investigateur qui ne puisse, aujourd'hui même et jusque dans les parties les plus civilisées de notre Europe, en montrer du doigt un certain nombre que leurs habitants se virent réduits à déserter, vaincus par l'épouvante qu'y jetaient les menées des fantômes. Le jour y succédait à la nuit sans que les vivants qui osaient s'y aventurer cessassent d'être exposés aux poursuites ou aux services des Esprits.

D'importants et nombreux témoignages établissent que

[1] Voir le P. Balthus, Rép. à l'*Histoire des oracles* de Van Dale et de Fontenelle. Strasb., 1709. — Delrio, p. 276, etc. — Saint Cyprien, Père de l'Eglise, *De idol. vanitate :* Hi afflatu suo, etc., p. 453. — Lire Psellus, *De dæmon.,* cap. II. — Nous avons entendu la voix du peuple appeler jadis du nom de fées *le peuple souterrain;* l'histoire des tables parlantes démontre que ces Esprits de mensonge et de malédiction, malgré leur prédilection pour certains lieux, se rencontrent partout. Mais Dieu ne leur permet pas toujours de répondre aux provocations de la parole évocatoire.

[2] Isaïe, ch. XIII, v. 21 ; ch. XXXIV, v. 14, etc.

des phénomènes de cette nature semblent se perpétuer, et comme renaître d'eux-mêmes, sur certains champs de bataille qui doivent à d'éclatants désastres leur funèbre illustration [1]. On y entend les cris, les gémissements, le tumulte affreux des combats; on y voit bondir, tourbillonner et s'évanouir au sein de luttes nouvelles des troupes que semble animer une indomptable furie...

De même encore aux lieux que sanctifient par leur présence des hommes d'une insigne piété; ou bien, tout au contraire, au fond de la demeure du coupable qui se rit du sang ou de l'honneur de l'innocence, et sous le toit de l'homme qui souille sans remords sa conscience, ainsi qu'aux places marquées par la mort ou le supplice de grands criminels, l'enfer toujours empressé d'épouvanter et de tourmenter la race humaine, vomit, lorsque la sagesse et la justice de Dieu le lui permettent, ses malfaisants champions. Ceux-ci deviennent alors comme les seigneurs du terrain où ils se plaisent à multiplier leurs apparitions hideuses, leurs embûches et leurs attaques.

Malheur donc, malheur, et quelquefois dès ce monde, à ceux qui, par la dépravation de leur vie, se font un jeu de donner entrée dans leur âme au démon, et d'en faire l'ange visiteur et gardien de leur toit [2]! Voilà pourquoi... les cités désertes des Iduméens, disait le prophète, vont devenir le repaire des démons et des Onocentaures; voilà pourquoi les satyres y jetteront leurs cris les uns aux autres [3].

[1] Pages 79 à 88, Thyrée fourmille d'autorités. — Des faits modernes, tout analogues, *m'ont semblé solidement établis*. On en trouve une foule dans les ouvrages anglais, américains, etc., de la nouvelle et savante école d'incrédules que j'ai citée.

[2] Nolite dare locum diabolo, saint Paul, *Ephés.*, ch. IV, v. 27.

[3] Jérémie, ch. L, v. 39; ch. LI, v. 37. — Isaïe, ch. XXXIV, v. 14; ch. XIII, v. 31, etc.; — et sur ces passages Delrio, *Disq. mag.*, q. 2, p. 148, édit. citée.

Quoi qu'il en soit des motifs, des causes diverses de ces phénomènes, il est à savoir que, parmi les lieux infestés, les uns le sont accidentellement, comme pour châtier et signaler les hommes vicieux qui les habitent, ou pour éprouver les fidèles d'une rare et insigne vertu, tandis que, chose plus surprenante encore, d'autres lieux semblent se trouver comme par le fait de leur nature assujettis à ces fréquentations sinistres, et sont de véritables et mystérieux foyers d'infection démoniaque. Ce sera donc un point de haute importance, si quelque intérêt nous sollicite à de sérieuses recherches, de ne point confondre, dans nos appréciations, le lieu où il arrive à un Esprit d'apparaître avec le lieu où des Esprits ont élu domicile et se sont implantés, pour exercer avec l'opiniâtreté de leur race d'implacables molestations [1].

Jadis, et à l'époque où l'idolâtrie victorieuse étendait ses conquêtes ou son empire dans le monde, si les démons apparaissaient dans le désert, s'ils se laissaient furtivement apercevoir dans la solitude, c'était, dit saint Jérôme écrivant la vie de saint Hilarion, c'était afin de persuader aux hommes que les dieux habitaient la terre, et présidaient personnellement aux soins des troupeaux et des champs, à la surveillance des bois et des montagnes. Des manifestations d'une si claire évidence avaient pour but et pour effet d'entraîner l'espèce humaine égarée à offrir, à prodiguer ses sacrifices aux divinités, qui sortaient de leur habituelle invisibilité pour venir elles-mêmes les réclamer à titre de légitime et d'indispensable hommage.

Depuis la venue du Rédempteur, leur but principal, en se répandant dans le désert, fut de nuire de toute la puissance

[1] Thyrée, p. 24, 25. — *Ibid.*, saint Athanase, *Vie de saint Antoine*, ch. XXXIII, XXXV, XXXVI, LII, V, IX, X, etc.

de leur haine, aux hommes de Dieu qui se détachaient du monde afin de pratiquer les saintes rigueurs de la pénitence dans la paix du silence et de la retraite ; ce fut de les détourner du bien et de les pousser au mal avec un redoublement d'énergie ; et cet invariable, cet éternel motif est celui qui stimule ces Esprits de ruse et de malédiction à s'acharner contre les serviteurs de Jésus-Christ, dans les lieux où la Providence leur permet de déchaîner leur fureur. Il est si naturel de persécuter ceux que l'on hait!... Croyez-moi, disait saint Antoine, d'après le témoignage de saint Athanase, il n'est rien que Satan redoute et déteste plus que les veilles, que les prières et le jeûne des saints, que leur pauvreté volontaire, que leur charité, leur humilité, mais par-dessus tout que leur ardent amour du Christ notre maître [1].

Aussi l'ennemi de Dieu s'efforçait-il de terrifier les Religieux qui, presque du vivant des apôtres, avaient envahi la solitude. Et, pour emprunter à Cassianus son expression, telle fut la férocité des démons dans le désert qu'il ne put y séjourner qu'un petit nombre de moines, c'est-à-dire que les plus âgés, ces vétérans pieux dont l'expérience rendait la fermeté vraiment inébranlable [2].

L'Esprit de perdition se garde bien de tourmenter ou d'affliger avec cette fureur de ténacité ceux qu'il voit s'adonner au plaisir de la chair, et vivre de voluptés. Ce sont là des gens qu'il épargne et qu'il caresse, si ce n'est par exception lorsque la miséricorde ineffable lui commande de les réveiller, ou lorsqu'ils ont commis quelque grand crime dont Dieu, *son maître*, lui ordonne de tirer une vengeance sensible et anticipée [3].

[1] Saint Athanase, *ibid.*, ch. XXV et autres.
[2] Thyrée, p. 89 à 99.
[3] Thyrée, p. 98.

CHAPITRE HUITIÈME.

Ce sont les mauvais Esprits qui nous enseignent les arts magiques.— Puissance de ces Esprits sur les hommes, sur les bêtes, et les choses de ce monde. — L'illustre médecin de Haën et Sixte-Quint, langage identique. — Récits de saint Augustin et autres docteurs. — Molestations. — Récits de Thyrée; de Surius, pour qui Pie V professe une estime singulière.—Saint Athanase, Père de l'Eglise; ses récits sur saint Antoine. Épouvantement et séduction. — Secours divins. — Variétés des manifestations spirites ou démoniaques. — Faits modernes. — Témoignage personnel.

Les mauvais Esprits, les démons *sont* et furent les premiers maîtres de la magie, ou de l'art de mal faire, grâce à la sinistre et sensible influence qu'il leur est donné d'exercer sur les choses d'ici-bas; leur parole atteint l'oreille de nos corps, ou de nos âmes, nous enseigne et répand en nous le venin de l'erreur; vérité que plusieurs de mes pages ont démontrée dans d'autres écrits. Lors donc que j'entends le langage et les rires du monde, s'égayant, se gaudissant de la prétendue puissance que les démons s'arrogent et exercent sur les corps, je me dis : Les exemples par lesquels l'Écriture sainte nous avertit de la liberté que les démons obtiennent de sévir contre nos biens et contre nos personnes, nous sont donc à peu près inconnus? Sinon, il faut, en vérité, que l'habitude en ait singulièrement émoussé la force, puisque la lecture qui nous redit ces faits dès notre début dans la vie, fatigue nos yeux et nos oreilles sans déterminer en nous la moindre conviction précise et raisonnée.

Je ne veux donc, en tournant ma pensée vers les molestations que peuvent avoir à subir de la part des démons les animaux et les hommes, je ne veux donc redire ni les nombreux individus que le Christ a délivrés des tortures de la

possession diabolique, ni ces milliers de pourceaux chez lesquels, un beau jour, les Esprits de l'abîme, triomphant des lois invincibles de l'instinct établies pour veiller à la conservation de la brute, allumèrent une fureur qui s'éleva jusqu'au plus inouï des suicides. Qui de nous ne sait par cœur le récit de ces prodiges? Mais afin de savoir, *de science certaine*, si rien n'est changé depuis cette époque, je tiens à ouvrir le chapitre des exorcismes du Rituel de l'Église catholique romaine. Je l'ouvre, et j'y lis ces paroles : « Qui que tu sois, Esprit immonde, je te commande, à toi et à tous tes compagnons... de ne nuire d'aucune sorte *ni à cette créature de Dieu, ni à ceux qui l'entourent, ni à leurs biens* [1]. »

Après cette formule si brillante de clarté, si nerveuse de précision, et qui est, aujourd'hui comme jadis, celle de l'Église universelle, je pense que, n'étant ni plus ni moins crédule que cette Église, j'ai bien le droit de citer quelques exemples de la réalisation assez fréquente de ce mauvais pouvoir du démon. On me permettra de commencer par quelques-uns des récits qui mettent en parallèle la puissance d'emprunt de ces Esprits déchus et la puissance absolue de Dieu. Mais reprenons d'abord les choses de manière à rendre sensible la liaison de ces désastreux phénomènes avec les arts détestables que le démon lui-même prit soin d'enseigner à l'homme afin de se l'assujettir.

La goétie, nous dit un docteur peu suspect, l'illustre de Haën, est la branche de la magie qui consiste à susciter les morts au moyen de hurlements et de cris plaintifs poussés autour des tombeaux [2], tandis que la théurgie est une sorte

[1] *Rituel*, p. 481-482.

[2] V., sur la magie, certains médecins, et surtout de Haën.—La magie serait-elle une réalité? Nos chapitres sur les hallucinations et les savants, dans mon livre des *Médiateurs et des moyens de la magie*,

d'opération divine, grâce à laquelle on évoque les dieux ou les démons que les païens tenaient pour favorables...

Des gens que nous laisserons chaque individu nommer du nom qu'il lui plaira : mages, augures, pythonisés ou sorciers, peu nous importe, obtiennent, à l'aide d'un pacte implicite ou formel avec l'ange prévaricateur, — et lorsque Dieu le permet, — la faculté d'opérer *en faveur ou au détriment de l'homme* des actes qui surpassent les forces viriles. Ainsi entendrez-vous dire qu'à leur gré des maladies désolent ou cessent de désoler *les troupeaux* ou *les humains;* que les morts leur communiquent le secret de leur science : *quid rescire a mortuis?* qu'ils annoncent l'avenir; qu'ils calment ou déchaînent les vents et les pluies,

nous ont fait voir, dès l'origine des écoles médicales, dès l'apparition des premiers praticiens de l'école hippocratique, et jusqu'à nos jours, que les médecins doués de l'intelligence la plus haute étaient pénétrés de la réalité de cette existence, observée, saisie par eux dans le torrent des faits. Lors donc que le médecin redoute de s'abaisser, de se réduire au rôle modeste de vétérinaire, il doit, partout où l'homme figure, compter avec l'âme humaine, avec les Esprits qui se mettent en rapport avec cette âme, et dont l'action sur le corps de l'homme ou de la bête est si souvent sensible.

Cette croyance aux phénomènes surhumains, professée par les plus hautes puissances médicales, brille au jour de l'évidence dans le huitième chapitre du livre que j'indique, où le lecteur a, pour convaincre ses yeux, un long défilé des plus éminents docteurs échelonnés du haut en bas des siècles. L'un des derniers qui se présentent est l'illustre de Haën ; nous le laisserons se produire et résumer en lui la longue série des observateurs médicaux. Une raison très-forte milite dans notre esprit en faveur de son témoignage, et la voici : c'est que, florissant aux beaux jours du philosophisme, il est le contemporain de Voltaire, et l'ennemi de la compagnie de Jésus. Conseiller aulique, il appartient à la niaise et désastreuse école politique du Joséphisme ; et, médecin de l'impératrice Marie-Thérèse, il est et reste l'une des célébrités et des gloires médicales de l'Europe. Un mot de M. Crétineau-Joly nous dira quelle est sa provenance :

« Les jansénistes de Hollande avaient créé une école d'hommes bons

les grêles et les tonnerres; que tantôt le démon leur fait faire en imagination, ou tantôt en réalité, des voyages aériens; qu'ils retrouvent les choses perdues; qu'ils empêchent le mariage d'atteindre son but, et se livrent *au plus détestable* commerce avec les démons [1].

Ainsi s'exprime de Haën, et nous prenons, presque sans choix, entre ses confrères de tous les siècles qui partagent son opinion, ce docte représentant de la science médicale. On ne peut donc dire que les tristes réalités de la magie ne sont point affirmées par les médecins les plus expérimentés, par les observateurs les plus sagaces et par le témoignage incorruptible des historiens les plus exacts [2].

à tout faire, et qui se seraient creusé un chemin là même où il n'y aurait pas eu de terre. A cette école, le talent était beaucoup moins en honneur que l'intrigue, mais il lui servait de passe-port à l'extérieur. Ce fut ainsi que le jansénisme pénétra à Vienne, et qu'il s'introduisit à la cour de l'impératrice Marie-Thérèse, pour engendrer le Joséphisme. »

« Boerhaave, le célèbre professeur de Leyde, venait de mourir, laissant à ses disciples une partie de sa couronne et de sa science médicale. Marie-Thérèse témoigna le désir d'avoir auprès d'elle deux praticiens formés par les leçons de Boerhaave. Gérard van Swieten et *Antoine de Haën* étaient de ce troupeau, que faisaient paître dans le schisme les évêques d'Utrecht, rebelles de fondation. Ils sont désignés; et, à peine entrés dans la confiance de l'impératrice, ils commencent leur travail d'épuration et de prosélytisme. Les jansénistes avaient un pied à Vienne, ils ne tarderont pas à y dominer par le Joséphisme, auquel ils accordent d'avance des lettres de grande naturalisation. — Marie-Thérèse fit honneur à son sexe et au trône, elle mettait sa puissance au service de l'Église; ce fut néanmoins sous son règne que d'étranges doctrines s'infiltrèrent dans l'épiscopat et dans les universités. »— Crétineau-Joly, l'*Église romaine en face de la Révolution,* 3e édit., in-12. Paris, 1861 ; Plon, vol. Ier, p. 57-58.

[1] Page 3, Ant. de Haën, medicinæ prof. *De magia.* Paris, 1777.

[2] Lire tout son traité *De magia*, et voir p. 46, cap. III, contre-partie, p. 63, et réponse : Deum omnipotentem ad exequenda sua judicia nullius indigentem auxilio, velle tamen sæpe angelorum hominumque ope uti, etc., p. 185, *ibid.*

Et, chose étrange! en quoi ce langage de l'illustre savant diffère-t-il de celui des chefs de l'Église?

Voyez, voyez ces gens, s'écrie du haut de son trône pontifical l'un des plus grands hommes de la papauté, Sixte-Quint; ils font alliance avec la mort et pactisent avec l'enfer. C'est afin de pénétrer des mystères ou de découvrir des trésors qu'ils se lient avec le démon par des paroles expresses. Voici les charmes détestables de l'art magique, les instruments et les moyens, les cercles, les maléfices, les caractères diaboliques dont ils usent lorsqu'ils invoquent et consultent les démons, lorsqu'ils les interrogent, lorsqu'ils en reçoivent des réponses, lorsqu'ils leur offrent de l'encens et des sacrifices, lorsqu'ils leur allument des cierges [1]. Ils profanent les sacrements pour rendre à leur maître un culte impie et sacrilége; ils se fabriquent des bagues, des miroirs, ou de petites fioles dans lesquelles des démons, qu'ils y pensent emprisonner et lier, sont à leurs ordres pour leur répondre[2]. Suivez, observez ces possédées, ces pythonisées, ces somnambules ou médium, par qui le démon rend ses vains oracles [3]. Voyez-les lire l'avenir dans le miroir de leurs ongles et dans la palme ointe de leur main, qu'une goutte d'huile a rendue luisante; voyez s'y peindre des images fantastiques et les spectres révélateurs que suscitent des enchantements... La terre n'est-elle point couverte d'infâmes, « hommes et femmes, insoucieux de leur salut, qui se mêlent conjugalement aux démons? N'est-

[1] Même langage dans les *Capitulaires* de Charlemagne que nous citerons : admirable recueil.

[2] Aut annulum vel speculum, aut parvas phyalas, ad dæmones in eis alligandos, seu includendos, ut putant, ad responsa habenda.

[3] Alii in corporibus obsessis, vel lymphaticis et phanaticis mulieribus, dæmones de futuris vel occultis rebus exquirunt... Les faits modernes légitiment les termes de cette traduction, près de laquelle je place ce texte.

ce point par la vertu de leurs sortiléges et de leurs criminels enchantements, qu'ils détruisent à la fois et *les enfants de la femme* et *les petits de la bête*, et les fruits, et les pâturages et les moissons? Oui, leur art démoniaque empêche l'homme et la femme de vivre de la vie conjugale; celui-là n'engendrera point, et celle-ci ne pourra concevoir... Une multitude des crimes les plus atroces n'est plus qu'un jeu pour ces monstres [1]!

Singulière imitation, et bien inattendu plagiat! Est-ce donc la science théologique qui, si longtemps avant les paroles du célèbre docteur de Haën, et lorsque s'est dessinée, lorsque s'est accusée si vigoureusement l'époque sceptique et railleuse de la Renaissance, s'inspire des leçons de la science médicale? Ou bien, serait-ce simplement tout le contraire, et la médecine répéterait-elle comme son propre catéchisme les thèses de la théologie? — Non, non, ce n'est ni l'un ni l'autre; c'est l'expérience des pontifes et l'expérience des princes de la Faculté médicale qui, chacune tenant leur langage, se confirment mutuellement. Et pourquoi? pourquoi cela donc? — Parce que la vérité, comme l'Église, est *une* et de tous côtés semblable à elle-même; parce qu'en conséquence toute voie de recherche sérieuse aboutit, et vient de toute nécessité se fixer au même point. — Mais, après avoir un instant parlé le langage de l'un des plus fermes génies de la papauté, et de l'un des plus illustres médecins de l'Europe confinant à notre époque, nous avons dû rassurer bien des consciences scientifiques, et nous pouvons reculer sans crainte non dans la science, mais dans le temps et dans l'espace; reportons-nous donc aux premiers siècles de l'ère chrétienne.

« Hespérius, qui a passé par le tribunat, est auprès de

[1] Sixte-Quint. Rom., non. januariis 1585. — Innoc. VIII. Rom., non. decemb. 1484.

nous, dit une des plus hautes intelligences qui aient honoré l'humanité, saint Augustin. Il possède, sur le territoire de Fussoles, une métairie du nom de Zubédi. Après s'être assuré que l'influence des malins Esprits répandait la désolation parmi *ses esclaves*, au milieu de *ses troupeaux*, et dans tout l'intérieur de sa maison, il vint, en mon absence, supplier mes prêtres que l'un d'eux voulût bien le suivre et conjurer par ses oraisons la puissance ennemie. Un prêtre s'y rendit et s'empressa d'offrir le sacrifice du corps du Seigneur, conjurant le ciel, par les plus ardentes prières, de mettre un terme à ces malignes attaques. Tout aussitôt la miséricorde de Dieu les fit cesser. »

« Or, Hespérius avait reçu d'un ami quelque peu de terre sainte apportée de Jérusalem, où Jésus-Christ notre Sauveur, après avoir été enseveli, ressuscita le troisième jour. Il avait suspendu cette relique dans sa chambre, afin de se préserver lui-même de tout mal : *Ne quid mali etiam ipse pateretur*. Mais ayant obtenu la délivrance de sa maison, il s'inquiéta de ce qu'il aurait à faire de cette poussière sacrée que, par respect, il ne voulait plus conserver auprès de sa couche. Or, comme le hasard nous faisait passer dans ce voisinage, mon collègue, l'évêque de Synite, Maxime et moi, nous allâmes ensemble le trouver. Après avoir terminé le récit des faits que je rapporte, il nous demanda d'enfouir cette terre en quelque endroit, et d'y consacrer un réduit où les chrétiens pussent célébrer les divins mystères. Nous y consentîmes; et, dès que la nouvelle s'en fut répandue, un jeune paysan paralytique pria ses parents de le transporter sans retard en ce lieu saint. On s'empressa de le satisfaire, et ce fut bien heureusement pour lui; car à peine y eut-il terminé son oraison qu'il put se lever et s'en retourner à pied, parfaitement guéri... [1]. »

[1] Saint Augustin, *Cité de Dieu*, liv. XXII, ch. VIII.

Un oratoire que la piété consacre aux saints martyrs de Milan, Protais et Gervais, s'élève à la Villa-Victoriana, non loin d'Hippone. C'est en ce sanctuaire que fut transporté un autre jeune homme qui, vers le milieu du jour, en plein été, abreuvant son cheval près d'un tourbillon de la rivière, y subit une attaque de l'Esprit malin. Il gisait tout mourant, ou semblable à un mort, lorsque, selon sa coutume, la maîtresse du lieu vint avec ses femmes, et accompagnée de quelques religieuses, réciter les hymnes et les prières du soir. Leur voix semble aussitôt frapper dans ce corps et réveiller le démon, dont le premier acte est de se saisir de l'autel avec un frémissement terrible. Mais, soit qu'il n'ose l'ébranler, soit qu'il ne le puisse, il y demeure comme lié, comme cloué. Implorant alors son pardon d'un accent lamentable, il confesse où, quand et comment il s'est emparé de ce jeune homme. De guerre lasse, il déclare enfin qu'il va sortir du corps dont il est en possession; il en nomme un à un tous les membres, avec menace de les couper en sortant; mais, aux dernières paroles, il opère sa retraite en blessant l'œil du malheureux jeune homme [1].

Un autre mauvais Esprit, dit Thyrée, s'était retranché comme dans son fort derrière l'abside de l'oratoire où saint Grégoire avait coutume de chanter les louanges de Dieu. De cet asile, il se plaisait à troubler le saint homme appliqué pieusement à la prière; et, quelquefois cependant, il sortait de cette retraite favorite pour *délier les chevaux* dans l'écurie, et *les animer à des courses furieuses;* ou bien, sous forme de chat, il s'efforçait d'effrayer et de déchirer de ses griffes les Religieux qui priaient avec saint Grégoire. On le vit même se revêtir de la noire figure d'un Éthiopien,

[1] Saint Augustin, *Cité de Dieu*, liv. XXII, ch. VIII.

et menacer les moines des coups d'une lance que ses mains dardaient avec fureur [1].

Tout le monde sait que, vers une même époque, des vierges consacrées à Dieu eurent à subir, de la part du démon, les mêmes sortes d'épreuves dans un nombre considérable de pays et de monastères... Ce furent d'abord des spectres errants qui venaient les réveiller dans leur dortoir, en poussant des gémissements lamentables. Bientôt après, elles entendaient une voix plaintive les appeler auprès d'un malade; ou bien un fantôme, *les tirant* par les pieds, s'emparait d'elles et *les jetait* toutes tremblantes à quelques pas de leurs lits. D'autres fois, ces malins Esprits les chatouillaient impitoyablement sous la plante des pieds, et les faisaient presque mourir des épuisements d'un rire convulsif, et souvent même leur méchanceté ne se sentait satisfaite qu'après leur avoir *arraché des lambeaux de chair* [2].

Dans le traité *des Hallucinations,* que renferme notre livre *des Médiateurs et des moyens de la magie*, nous avons dû jeter au creuset l'ouvrage du même nom de M. le docteur Calmeil, frappé, comme une multitude de ses confrères, d'une infirmité d'esprit qui *lui fait voir* un mal hallucinatif et naturel dans la vision, dans le sentiment et

[1] Thyrée : *Felix, portuensis episcopus... — Joannes diaconus in vita Gregorii,* liv. IV, ch. LXXXIX. — Dans la Bible, le démon parle sous l'apparence d'un serpent. Dans saint Athanase, ce Père illustre de l'Église, il revêt toutes les formes de bêtes. Omnia... replere phantasiis leonum, taurorum, luporum, serpentum, scorpionum. Et hæc singula secundum naturam suam fremebant... Truces omnium vultus, voces horridæ, dirus auditus....... Saint Athanase, *Vita Ant.*, XXV, ch. IX, LIII, etc. — Lire Delrio, *Disq. mag.*, liv. II, p. 148, édit. citée.

[2] M. le Dr Calmeil a l'aplomb doctoral de traiter ces faits matériels ou sensibles d'hallucinations. Voir notre réponse dans *Médiateurs et moyens de la magie,* aux chapitres qui traitent des hallucinations et des savants, p. 152, etc. Paris, 1863.

l'affirmation de ces phénomènes. Le Christ lui-même et les apôtres ne peuvent échapper dans ses pages à ces maladifs reproches. Il suffirait presque, cependant, pour réfuter la singulière aliénation de cet honorable aliéniste, de lire telles qu'il les écourte et nous les offre les relations de l'épidémie vraiment singulière qui précéda la grande scène de Loudun, et qui, vers l'an 1550, sous le nom de possession des nonnains, causa pendant un temps considérable un si grand étonnement dans le Brandebourg, dans la Hollande et l'Italie, mais surtout en Allemagne. *Le grand dictionnaire des sciences médicales* n'est pas moins explicite sur ce phénomène : « Cette épidémie des nonnains, nous dit-il, s'étendit sur tous les couvents de femmes de l'Allemagne, et en particulier sur ceux des États de Saxe et de Brandebourg; elle gagna jusqu'à la Hollande; *tous les miracles des convulsionnaires* et du *magnétisme animal* étaient familiers à ces nonnains, que l'on regardait comme des possédées. Elles prédisaient, cabriolaient, grimpaient contre les murailles, *elles parlaient des langues étrangères*, » etc. Rien, en un mot, n'était physiquement plus inexplicable et plus varié que les actes de ces Religieuses, dont la vie régulière et sainte allumait la fureur de la bête immonde [1].

Ailleurs, nous apprenons qu'une dizaine de moines vivaient dans un couvent où les démons se mirent en devoir de les tourmenter. Les vexations infernales y devinrent bientôt si fréquentes et si vives que, la nuit, ces pauvres religieux n'osaient plus dormir à la même heure. Ils se virent obligés

[1] *Dictionn.*, art. *Convulsion.* — Voir, plus bas, tous ces phénomènes proprement lavés, si l'on me passe l'expression, et passés à l'od; il n'y reste pas une seule tache de merveilleux. L'incrédulité *y croit*, mais elle les explique de manière à remplacer la foi catholique et rationnelle par une foi stupide. On verra plus bas ce que c'est que l'od

de s'établir en relais, les uns se livrant à la prière et au chant des psaumes, tandis que les autres, sous la surveillance de leurs frères, s'essayaient à goûter quelques instants de sommeil [1].

Peu de faits historiques, encore, offrent un caractère plus remarquable que les pestes démoniaques d'un autre genre qui précédèrent, ou qui accompagnèrent les molestations diaboliques, ou les possessions. Je veux parler de ces épidémies de sorcières que, tout à coup, je ne sais quelles infernales émanations faisaient pulluler sur le sol, où le fléau de leur présence devait faire éclater mille autres fléaux dans les esprits et dans les corps. Le rare et sérieux ouvrage d'Ulric Molitor doit être consulté sur ce phénomène [2]...

Je ne sais si l'on rencontrera des témoignages plus nombreux et plus positifs que ceux sur lesquels reposent ces faits. Ils sont admis par les docteurs du catholicisme, et de savants docteurs, appartenant à la Faculté de médecine, les reconnaissent comme véridiques. L'interprétation qui les accompagne, dans un certain nombre de leurs écrits, ne laisse aucun doute aux gens d'un esprit sagace sur la nature de ces phénomènes, si vulgaires encore au moyen âge. Elle diffère donc essentiellement des explications données par cette nouvelle école d'incrédules qui, adoptant et certifiant les mêmes faits étranges que nous rapportons, refusent d'admettre, en quelque circonstance que l'on puisse imaginer, l'intervention des êtres que le catholicisme, d'accord avec l'antiquité païenne, a nommés démons. Ce sont ces dangereux et nouveaux efforts de l'esprit d'incrédulité que nous aurons à juger tout à l'heure.

[1] Thyrée, p. 86; Cassianus, collat. 7, cap. xxv. — Mitto reliquias. *ibid.*, p. 14.

[2] *Tractatus ad ill. princip. Sigismundum de lamiis et pythonicis*... Anno 1489. Parisiis, apud Ægydium, 1561.

Mais poussons un peu plus avant encore nos curieuses investigations, et sachons remarquer avec quelle sorte de prédilection le démon sembla quelquefois s'attacher aux saints et les poursuivre de la façon dont l'Écriture nous enseigne qu'il poursuivit Job. Emparons-nous de quelques exemples particuliers, pour citer ensuite, dans sa bizarre gravité, l'un des plus fameux et des moins bien connus.

Euphrasie était une vierge éminente par sa sainteté, et les démons s'acharnèrent sur sa personne, quoique forcés de respecter ses jours. Un beau jour ils la saisirent et la jetèrent dans un puits; une autre fois ils la précipitèrent d'un troisième étage; une fois encore ils la couvrirent de blessures cruelles.

Excités par le même sentiment de rage, ils arrachèrent inopinément de son lit sainte Catherine, fille de sainte Brigitte, et l'accablèrent outrageusement de coups. La même et aveugle fureur les animait lorsqu'ils se mirent en devoir de tourmenter sainte Marine, lorsqu'ils se présentèrent à elle et l'assaillirent sous les plus terribles aspects, poussant d'effroyables sifflements, hurlant et infectant l'air d'odieuses odeurs. Thyrée consigne et rapporte ces différents faits sous le témoignage de Surius, docte chartreux du seizième siècle, qui fut l'édification de son ordre par ses vertus et par ses lumières, et pour lequel le saint Pape Pie V professait une toute particulière estime [1].

Mais, que tout autre pour le moment se retire et laisse respectueusement la parole à l'un des Pères les plus savants de l'Église, à l'un de ses plus redoutables défenseurs, à l'un

[1] L'Église admet implicitement tous ces faits dans le *Rituel*, p. 475 à 480. — Saint Augustin, liv. III, p. 7, *De Trinitate*. — Voir aussi le *Maître des sentences*, liv. II, dist. 7, *De rerum corporalium et spiritualium creatione*.

de ses grands saints écrivant, *sous les yeux d'une multitude de témoins*, la vie de l'un des saints les plus illustres du catholicisme.

Le fléau de l'Arianisme, l'illustre évêque d'Alexandrie, saint Athanase, prend donc la parole et nous dit : « L'attaque des démons et leurs apparitions sont souvent accompagnées de bruit, de cris, de tumulte... Ils répandent en nous la terreur et le trouble, la confusion des pensées et la tristesse, la haine des exercices de sainteté, la nonchalance et le chagrin. Ils savent éveiller dans l'âme, dont ils détendent les ressorts, le souvenir de la famille, la crainte de la mort, la concupiscence et le désir du mal, que suit le dérèglement des mœurs. »

Le démon observait Antoine dans la solitude et se tordait de rage ; car Antoine, nourri des consolations du Sauveur, échappait à toutes les ruses de l'ennemi et bravait avec sécurité son astuce.

Tantôt, et c'était surtout la nuit, le démon, revêtant les formes caressantes d'une femme, épuisait en vain les voies de la séduction ; tantôt il semblait déchaîner et ameuter contre le saint toutes les bêtes du désert. Fondant de toutes parts sur l'anachorète, des lions rugissaient, des bandes de loups et d'hyènes se pressaient gueules béantes, tandis que des taureaux furieux se ruaient sur lui corne basse, et que des ours et des léopards se le disputaient. A ses pieds, scorpions, serpents, reptiles de toutes dimensions et de toutes sortes pullulaient et sortaient du sol, armés de leurs venins et de leurs colères.

Bien, bien, je sais toutes vos ruses, leur répétait le saint. Si vous avez reçu pouvoir contre moi, me voici, je suis prêt à vous servir de pâture. Mais si vous n'êtes que des démons, si vous venez par l'ordre des démons, arrière, retirez-vous, partez sans retard, car je suis le serviteur de

Jésus-Christ. Au bruit de ces paroles, ces bêtes prenaient la fuite comme si des coups de fouet les eussent chassées et lacérées.

Un jour, se levant, il voit devant ses yeux un monstre de nouvelle forme; c'était un homme jusqu'à la naissance des cuisses, mais les extrémités inférieures appartenaient à l'âne : un signe de croix en fit justice.

Cependant, les assauts se multipliaient jusque dans l'étroit espace de sa cellule, et rien de plus effrayant que le vacarme et la férocité de ces bêtes. Elles l'attaquaient, le frappaient de coups terribles, le blessaient, et *lui causaient dans sa chair des douleurs inouïes.* Le saint, n'accordant à ses souffrances que quelques gémissements, l'âme calme et l'ironie sur les lèvres, disait à ses agresseurs : Si la force vous était donnée, un seul d'entre vous suffirait contre moi. Mais le Seigneur a touché le nerf de votre force, puisque vous vous réunissez en multitudes afin de jeter l'épouvante dans mon âme; et quelle preuve plus insigne de votre faiblesse que de vous sentir réduits à revêtir les formes de la brute?

Le Seigneur vint pourtant à son secours, et, le saint homme ayant levé les yeux, son toit lui parut ouvert. Un rayon de lumière tomba sur son visage, et ce fut pour tous les démons comme un signal de s'évanouir. Les douleurs de son corps disparurent, l'ordre fut rétabli dans sa cellule. Antoine secouru respira, mais il dit à celui qui lui apparaissait : « Où donc étiez-vous, et pourquoi ne pas vous être fait voir à moi tout d'abord, pour me soulager de mes maux? » Une voix lui répondit : « J'étais ici, j'assistais à ta lutte; et, comme tu ne t'es pas laissé vaincre, je ne cesserai d'être ton auxiliaire, je rendrai désormais ton nom célèbre dans le monde entier. » Antoine comptait alors la trente-cinquième année de son âge.

Comme le saint refusait souvent l'entrée de sa cellule aux anciennes connaissances dont le concours lui apportait toujours un peu de l'air du monde, ces personnes, animées de l'espérance de le fléchir, restaient quelquefois dans l'attente le jour et la nuit devant la porte close. Il leur arrivait alors d'entendre dans son intérieur comme le tumulte d'une foule étourdissante; et, du milieu de cette foule, c'étaient des voix lamentables qui s'écriaient : « Sors de nos demeures; qu'as-tu donc à faire dans le désert? Ne te flatte point de pouvoir jamais résister à nos embûches [1]. »

Une chose est bien positive, nous dit le fameux théologien Thyrée, dont le témoignage, et je ne puis trop le répéter, se corrobore de celui des incrédules d'une dernière et toute moderne école; c'est non-seulement le fait de l'existence de lieux infestés, mais c'est encore la diversité de manières dont s'accomplissent sur les gens et sur les bêtes les étranges visites auxquelles ces lieux doivent leur renom.

Tantôt les Esprits n'annoncent leur présence que par un vent faible et une légère agitation de l'air, ou par les pas de personnes ou de bêtes invisibles, mais dont la marche est distincte; par des soupirs, par de légers sifflements, par des coups frappés sur un rhythme qu'ils choisissent, ou que nous leur imposons; tantôt encore par des lueurs, par des caractères lumineux qui se produisent et se transportent d'une place dans une autre; ou bien, on entend un grand bruit, des éclats de rire, des gémissements, des vociférations, des cris sauvages... Mais non; c'est une parole caressante,

[1] Saint Athanase, *Collect. des Pères de l'Église*, Vie de saint Antoine, ch. V, IX, XIII, XXV, XXXIII, XXXVI, XXXVIII, LI, LIII. Le contemporain de saint Antoine, l'évêque, le saint qui vient de nous affirmer tous ces faits, c'est Athanase! Quelqu'un se lèvera-t-il pour dire à ce Père de l'Eglise : Assez; grand docteur, assez, car, ou vous tombez en démence ou vous mentez!

ce sont des instruments harmonieux, des chants suaves qui charment l'oreille [1]...

Ailleurs, les yeux seront frappés de préférence par des Esprits et des spectres. Les voilà qui se font hommes, bêtes brutes, monstres effroyables; ou bien, et le cas n'est point des plus rares, ils se présentent sous la ressemblance exacte *de personnes mortes*, que jadis nous avons connues [2].

D'autres fois, encore, les Esprits se font sentir aux vivants par le contact. Ils vous pressent, vous poussent, vous frappent, vous précipitent et se ruent sur votre personne ou sur vos biens [3]. Parfois même ils vous portent de cruelles blessures, et il leur est permis de vous donner la mort.

Dieu se permet donc, de temps en temps, d'avoir et de ne point nous communiquer officiellement ses raisons de déroger par quelques exceptions, moins rares à certaines époques qu'on ne le suppose, aux lois générales de ce monde?

Avant de citer un des traits les plus effrayants de ce pouvoir de vie et de mort dont il arme quelquefois le bras des anges rebelles, ouvrons un moment les Écritures, mais laissons-y de côté l'exemple trop connu des terribles épreuves que le démon fit subir à Job dans sa personne, dans la vie de ses enfants, et dans ses biens [4].

[1] Thyrée, *Loca infesta*, p. 94, 270, 539. — Le comte E. de Richemont, *Mystères de la danse des tables*, p. 9-10. — Enfin, mon témoignage personnel sur la plupart de ces faits. Voir chapitre Ier, *La magie au dix-neuvième siècle*.

[2] Saint Augustin, *Cité de Dieu*, l. X, ch. II. — *Rituel rom.*, p. 476. 477.

[3] *Rituel rom.*, p. 481-2.

[4] *Livre de Job*, ch. I, v. 2.

CHAPITRE NEUVIÈME.

LES DÉMONS ET LES ESPRITS PEUVENT-ILS NOUS DONNER LA MORT?

Les démons et les Esprits peuvent-ils nous donner la mort? — Oui, sans doute. — Exemples authentiques. — Il y a donc des Esprits exterminateurs. — Grégoire de Nysse et les étuves à démons homicides.

A cette question : les Esprits peuvent-ils nous donner la mort? nous trouverons, si nous voulons chercher, plus d'une réponse nette et précise.

« Ne murmurez point, dit saint Paul, comme quelques-uns de ceux qui furent frappés par l'ange exterminateur[1]! »

Un ange, un Esprit exterminateur peut donc nous frapper de la part de Dieu? Oui; car, une nuit, l'ange du Seigneur vint dans le camp des Assyriens et y tua cent quatre-vingt-cinq mille hommes. Sennachérib, le roi des Assyriens, s'étant levé au point du jour, vit de ses yeux tous ces corps morts, et aussitôt s'en retourna[2].

Quel est cet ange envoyé par le Seigneur? Est-il ange de lumière ou de ténèbres? Je ne le sais; mais ce que je n'ignore pas, c'est qu'il est Esprit, et c'est de la puissance des Esprits qu'il est question pour le moment. Nous allons revenir à la puissance plus spéciale du démon.

« Je vis paraître un cheval pâle, dit saint Jean, et celui qui était monté dessus s'appelait la mort, et l'enfer le suivait. Et le pouvoir lui fut donné sur les quatre parties de la terre pour y faire mourir les hommes par l'épée, par la

[1] I *Corinth.*, ch. VI, v. 10.

[2] *Rois*. liv. IV, ch. XIX, v. 35.

famine, par la mortalité, par les bêtes sauvages[1]. » Quel est le cavalier de ce cheval si pâle?

Ailleurs le jeune Tobie converse avec l'ange Raphaël, qui, sous le nom d'Azarias, le conduit, et qui, lui nommant Sara la fille de Raguel, lui dit : « Il faut que vous épousiez cette fille. » — Tobie reprend : « Mais j'ai ouï dire qu'elle avait épousé sept maris, et qu'ils sont tous morts. On m'a dit qu'un démon *les avait tués*. Je crains donc que la même chose ne m'arrive aussi. » L'ange Raphaël réplique : « Écoutez-moi. Je vous apprendrai quels sont ceux sur qui le *démon a du pouvoir*.

» Lorsque des personnes s'engagent dans le mariage de manière à bannir Dieu de leur cœur et de leur esprit, et à ne penser qu'à satisfaire leur brutalité, comme les chevaux et les mulets, qui sont privés de raison, le *démon a pouvoir sur eux*.

» Or donc, après que vous aurez épousé cette fille, vivez avec elle en continence pendant trois jours, et ne pensez à autre chose qu'à prier Dieu avec elle.

» Cette même nuit, mettez dans le feu *le foie du poisson, et il fera fuir le démon. Car la fumée qui en sort chasse toutes sortes de démons*[2], soit d'un homme, soit d'une femme, en sorte qu'ils ne s'en approchent plus. La seconde nuit, vous serez associé aux saints patriarches. La troisième nuit, vous recevrez la bénédiction de Dieu, afin qu'il naisse de vous deux des enfants doués d'une parfaite santé. »

Or, s'il y a des Esprits exterminateurs, si le démon a véritablement étranglé les sept maris de Sara, il faut bien en

[1] *Apoc.*, ch. VI, v. 8.

[2] Tobie, ch. VI, etc. Au chapitre : Sacrements du diable, nous verrons quelle est la valeur ou la vertu de certains signes, ou de quelques substances symboliques telles que, dans ce trait biblique, la fumée de ce foie.

conclure que le démon a quelquefois pouvoir sur notre vie; et dès lors, comment accuser de ridicule un exemple de ce genre, que je veux citer entre tant d'autres, et que rapporte une des graves autorités de la théologie?

Grégoire de Nysse, dans la vie de Grégoire de Néo-Césarée, nomme un certain établissement de thermes où des spectres se livraient aux derniers accès de violence. De tous ceux qui entrèrent de nuit dans ces bains, nul ne sortit vivant, dit-il, à l'exception du diacre Grégoire, le Néo-Césaréen.

Un soir, nous dit ce diacre, j'entrai dans la ville, et, fatigué de la route, je voulus me rafraîchir en prenant un bain. Or, un démon *tueur d'hommes* s'était impatronisé dans cet édifice; et, à la nuit tombante, il mettait à mort ceux qui osaient s'y hasarder. Aussi, le soleil une fois couché, l'établissement fermait-il ses portes.

Lorsque je me présentai, déjà la soirée tirait sur le sombre; je priai le gardien de m'ouvrir : — Bon! vous ignorez donc, me dit-il, qu'à cette heure nul de ceux qui s'aventurent à passer la ligne de ce seuil ne s'en retourne sain et sauf! Ils payent bien cher leur ignorance ou leur audace. Un démon les renverse et les accable; il faut alors entendre les gémissements et les hurlements qui partent de là! puis vient le silence, et l'on est mort.

Mais ce discours ne m'arrêta point, car je voulais entrer. Séduit par l'appât d'un gain modique, et ne courant aucun danger quelconque, le gardien finit par me remettre la clef. Je me dépouillai de mes vêtements et je fis quelques pas. Tout aussitôt, d'effrayantes apparitions se dressèrent de toutes parts autour de moi, et je les vis s'enroulant dans des masses de flamme et de fumée. L'aspect et les cris d'hommes et de bêtes féroces, dont les tourbillons m'étourdissaient, frappèrent à la fois mes yeux et mes oreilles.

M'armant alors du signe de la croix, j'invoquai le nom du Christ, et j'avançai sans éprouver aucun mal. Mais, à chaque pas, le démon prenait des formes plus terribles, et mon effroi s'accrut avec le danger. L'édifice tremblait sur le sol en convulsion; une flamme vive s'échappait de la terre, et l'eau vomissait des torrents furieux d'étincelles. Cependant, j'eus de nouveau recours au signe de la croix et au nom du Christ. Et j'ajouterai d'ailleurs qu'au moment où ces prodiges s'accomplisaient, Grégoire, mon maître, priait pour moi. Grâce à l'à-propos de ce secours, je pus considérer sans périr le spectacle terrible qui frappait mes yeux. Lorsque pourtant mon bain fut pris, je voulus sortir de ces lieux; mais le démon, me faisant face de tous côtés, me barrait le passage, et les portes ne cédèrent encore qu'au signe de la croix. Alors l'Esprit homicide, prenant une voix humaine, s'écria : — Garde-toi bien de t'attribuer la vertu qui t'arrache à la mort; car tu ne dois ton salut qu'à la voix qui vient de prier en ta faveur!

Je sortis, et la vue de ma personne vivante fut une stupeur pour ceux qui étaient préposés à la garde de ces thermes [1].

S'il ne se fût agi que d'un rêve, que d'un cauchemar, comment ces bruits terribles eussent-ils, à chaque visite, frappé les oreilles au dehors; comment ce même dérangement de cerveau eût-il atteint les personnes d'âge et de tempérament divers, qui toutes prenaient la chose assez au

[1] Hæc Greg. de Greg. diacono, apud Surium, Thyr., p. 5 et 6, *Loca infesta*. — Le P. Delrio, dans son traité *Disquis. mag.*, liv. II, III, etc., rapporte plusieurs exemples de gens tués par le démon, magiciens ou non, la magie aidant. — L'évêque Binsfeld, p. 558-559, *De conf. malef.*, et le pape Innocent VIII, dans sa bulle *Non. decembr.* 1484, reconnaissent au démon cette puissance prouvée par des faits.

sérieux *pour succomber aux mêmes attaques*, pour en mourir, — ni plus, ni moins, — lorsque, méprisant *la notoriété publique*, elles se riaient orgueilleusement des conseils de la prudence? Et rappelons, à propos du titre de ce chapitre, un mot que nous avons recueilli du célèbre magnétiste Dupotet : « Il est de notoriété que la plupart des sorciers, ou des gens qui ont fait un pacte avec le démon, *disparaissent* ou périssent de mort violente. » En tout cas, devant des faits solidement attestés et dont les saintes Écritures nous offrent les analogues, on nous permettra de ne point rire.

CHAPITRE DIXIÈME.

UN MOT AU SUJET DE LA PRÉSENCE DES DÉMONS.

Un mot au sujet de la présence des démons. — Difficulté de discerner les mauvais Esprits des bons. — Ce discernement est un don de Dieu. — Comment suppléer à ce don? — La foi certaine et positive de l'Eglise à la magie, qui rend le démon présent et actif en tant de lieux, est essentielle à connaître. — Vivacité avec laquelle l'Église formule cette foi dans ses exorcismes, où ses ministres soutiennent quelquefois des luttes si furieuses.

Cependant les démons ne se manifestent point toujours par des actes de violence. Se proposant de nous décevoir, de nous attirer à eux par des séductions dirigées du côté du cœur ou du côté des sens, il nous importe de savoir s'il est quelques signes généraux auxquels nous puissions les reconnaître en cas de doute ou d'illusion. « Mes bien-aimés, dit l'apôtre saint Jean, ne croyez pas à tout Esprit ; mais éprouvez si les Esprits sont de Dieu... Tout Esprit qui confesse que Jésus-Christ est venu dans une chair véritable est de Dieu. Et tout Esprit qui divise Jésus-Christ n'est pas de Dieu, c'est là l'Antechrist [1]. »

Mais, ainsi que l'observe la théologie, éclairée par la lumineuse atmosphère de l'Écriture sainte [2] et guidée par la voix des Pères de l'Église, le démon se transforme *fréquemment* en ange de lumière. Il revêt jusqu'aux traits des saints, jusqu'à l'apparence du Fils de Dieu lui-même. Pareil au chasseur, il multiplie les ruses pour nous sur-

[1] *Epître* 1re, ch. IV, v. 1, 2, 3.
[2] Saint Paul, II *Corinth.*, ch. II, v. 14-15.

prendre et pour assurer notre perte. Aussi l'autorité la plus infaillible nous a-t-elle avertis, en toutes lettres, que le don du discernement des Esprits est *un don* purement gratuit et tout spécial [1]. Ce n'est donc point au premier venu qu'il appartient de distinguer et de reconnaître ces Intelligences. Que si la perplexité, que si le doute existe et se produit en nous dans un moment où quelque nécessité nous appelle à l'œuvre, ne nous troublons point, car la marche que nous avons à suivre est bien simple ; bannissant de notre âme toute faiblesse et toute présomption, il ne s'agit que de s'adresser à l'Église. Elle est là, toujours debout, pour nous aider à reconnaître l'ennemi, puis à le combattre, à le chasser, à le dompter. Car Jésus-Christ lui a transmis l'héritage des douze apôtres auxquels il avait donné puissance sur les Esprits impurs [2] : puissance qui s'élève souvent jusqu'au miracle chez *les fidèles*, c'est-à-dire chez les chrétiens *d'un cœur humble*, animés d'une foi robuste *et docile* [3]. Il semblait même, dans les premiers temps de l'Église, qu'elle fût inhérente au nom de chrétien ; et, chez quelques hommes d'une éminente sainteté, tels que les apôtres, on la vit s'attacher jusqu'au linge qui avait touché leur personne, jusqu'à l'ombre qui suivait leur corps [4].

Cependant, lorsque certains faits surnaturels viennent à s'accomplir et cherchent le jour de la publicité, la facilité d'en discerner la nature et les auteurs est souvent extrême. Il existe d'ailleurs, à la portée de toute personne douée de réflexion, quelques indices dont l'évidence est admise par le

[1] Saint Paul, I *Corinth.*, ch. XII, v. 10. — Schram, *Theol. myst.*, p. 199, 235.

[2] Saint Marc, ch. VI, v. 7, 13.

[3] Saint Marc, ch. XVI, v. 17. — Saint Luc, ch. X, v. 17, 20. — *Actes des ap.*, ch. V, 16.

[4] *Actes des apôtres*, ch. XIX, 12.

rituel comme un signe d'opérations démoniaques [1]. Qu'une prudence consommée préside néanmoins à la moindre de nos recherches ou de nos décisions.

Certes, je me garderai bien de me proposer pour guide, et de donner à mon travail des proportions démesurées, en offrant à mes lecteurs le menu des précautions dont il est juste qu'à ce propos l'homme de bon sens s'environne. Est-il d'ailleurs rien de plus facile que de les puiser aux sources que d'excellents ouvrages nous placent sous la main, lorsque nul embarras sérieux ne nous détermine à nous déplacer pour courir à la recherche et à la consultation, je ne dis point du premier prêtre venu, mais de prêtres expérimentés et de docteurs de l'Église ?

Ce qu'il est fort important de savoir, et nous ne saurions assez le redire, ce que tant de gens très-religieux ignorent, ce que des gens de foi médiocre rougiraient peut-être d'accepter, s'ils l'apprenaient de science complète et certaine, c'est la foi positive de l'Église aux maléfices, ce qui est dire à la magie : la magie qui, dans le cas si *répété* des fausses extases [2], et dans tant d'autres encore que nous omettons de signaler pour le moment, a revêtu de nos jours les caractères les mieux connus du magnétisme. Rien n'est plus explicite et plus certain que la foi de l'Église à ces pratiques, dont les apparentes puérilités soulèvent et irritent notre orgueil, presque invariablement basé sur notre ignorance. Rien, à coup sûr, n'est mieux exprimé que la croyance du catholicisme aux divers modes de sorcelleries, d'opérations et de possessions démoniaques qui égarent, qui con-

[1] *Theolog. mystica,* Schram, p. 335 à 338, et le *Rituale romanum* Pauli V..... a Benedicto XIV auctum, Parisiis, 1852, cum approbatione Dionysii archiepiscopi.

[2] Voir plus bas l'exemple de la sœur Nicole T...

fondent et affligent un si grand nombre de créatures vivantes[1].

Avec quelle vivacité ne se formule point cette foi dans les paroles et les signes dont use l'Église pour délivrer les victimes du démon de la persécution sourde ou violente de ce tyran ! Et quel attrayant spectacle est cette lutte, quelquefois si longue, si formidable et si opiniâtre, du ministre de l'Église contre les Esprits de ténèbres que, tantôt un signe de croix, une aspersion, une prière, suffisent à mettre en déroute ; et qui, tantôt, résistent avec toute la hauteur du défi et toutes les fureurs de la révolte aux prières, aux cérémonies et aux exercices les plus sacrés ! Ne bravent-ils point quelquefois la sainte Eucharistie elle-même, jusqu'au moment précis où il plaît à Dieu d'humilier et de dompter le Superbe, après avoir fortement éprouvé la foi des fidèles[2] !

Les disciples de Jésus-Christ avaient été soumis en personne à ces épreuves, qui leur avaient inspiré quelques doutes sur la puissance dont le Sauveur les armait[3]. Aussi le divin maître leur avait-il reproché les défaillances de leur foi devant un ennemi qui se rit de l'homme livré à ses uniques ressources, mais qui succombe aussitôt que l'âme humaine, que l'âme pénitente et sainte, s'unit avec amour et confiance à la divinité de Jésus-Christ.

[1] *Rituale romanum*, p. 313, 317, 318, 443, etc.; *id.*, 474 à 491. Les bulles et extrav. des papes Jean XXII, Sixte IV, Innocent VIII, Alexandre VI, Sixte-Quint, etc.

[2] Lire *à ce propos* la savante et admirable *Histoire de Nicole de Vervins*, ou *Victoire du Saint-Sacrement,* par M. l'abbé Roger. — Plon, 1863, — histoire recommandée par deux papes.

[3] Saint Marc, ch. IX, v. 13 à 29.

CHAPITRE ONZIÈME.

LES POSSESSIONS. — LES OBSESSIONS.

Les obsédés, les possédés, etc., etc., etc. — Singularité de l'action démoniaque sur les corps. — Exemple insigne ; vain exorcisme, exorcisme victorieux. — Haute leçon aux exorcistes. — Le démon se sert, comme d'un instrument, des corps et organes des gens ou des brutes qu'il possède, et pousse la bête, comme l'homme, jusqu'au suicide. — Le démon ne possède point l'âme. — Il ne possède les saints que par exception et pour les éprouver. — Genre d'*obsession* tenace dont il usê pour perdre l'espèce humaine sous la forme caressante de l'homme ou de la femme. — Exemples anciens chez les chrétiens. — Exemples donnés par les philosophes du paganisme. — Moyen âge. — Exemples modernes. — Magnétistes. — Spirites.

Ce que nous apprirent un grand nombre de philosophes païens, et ce que résume la *Théologie mystique* de Schram écrite à l'usage de ceux qui ont charge d'âmes, l'Église nous l'enseigne en termes positifs dans ses Écritures et dans son Rituel [1].

Le démon, nous dit-elle, peut agir sur nos corps par possession, ou par obsession.

Dans le langage vulgaire, les obsédés sont ceux en qui le démon ne réside point, mais qu'il assiége par le dehors ; les possédés sont ceux dans l'intérieur desquels il semble s'installer et résider, exerçant en eux des opérations variées,

[1] *Rituel* de 1852, p. 474, — et Schram, 1848, v. I, p. 376. Cette *Théologie*, que je cite quelquefois, est recommandée par S. E. le cardinal Villecourt ; Mgr Parisis, évêque de Langres ; Mgr Laurent, évêque de Luxembourg ; Mgr Marilley, évêque de Lausanne ; Mgr Belgrade, internonce apostolique de Hollande ; S. E. le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon, etc., etc.

les agitant, les tourmentant et les torturant, lorsque toutefois la sagesse de Dieu le lui permet. On les appelle démoniaques, afin d'exprimer par un seul mot qu'ils vivent partiellement assujettis à la puissance du démon. Ils sont dits énergumènes si l'ange de ténèbres contracte l'habitude de les travailler; arreptices, lorsqu'ils sont saisis par le mauvais Esprit, qui les contraint à des actes auxquels leur volonté se refuse et résiste; enfin, s'il arrive qu'on les désigne par le terme de maléficiés ou d'ensorcelés (*maleficiati*), on entend que le démon exerce sur eux sa malice à la suite de maléfices provenant de l'initiative humaine[1].

L'Esprit de ténèbres et de crimes affligea, tourmenta violemment le saint homme Job, mais sans le posséder. Le même Esprit s'empara du roi Saül et le posséda; mais, souvent, le jeune David, en jouant de la harpe, rendait le monarque à lui-même et chassait le démon forcé d'obéir au nombre, à la mesure, à l'harmonie des sons, comme à un signe sacramentel ayant vertu de par Dieu[2].

Nous voyons ces infatigables agents du mal exercer assez fréquemment sur le corps une action aussi singulière qu'énergique, car elle se trouve être à la fois malfaisante et conservatrice, c'est-à-dire, en quelque sorte, opérant à la façon du feu de l'enfer, affligeant, torturant, brisant les organes, mais sans les fatiguer et sans les détruire. Telle était, sous quelques rapports, l'action qu'ils exerçaient sur une femme dont ils avaient voûté le corps, et que, depuis dix-huit ans, ils faisaient vivre de souffrances, lorsque le Rédempteur, dont le passage était marqué par des bienfaits, eut pitié d'elle, et la délivra[3].

[1] *Rituel*, p. 475, etc. — Vol. I, p. 376, *Maleficiati, si ope maleficiorum.* Schram.

[2] *Rois*, l. I, ch. XVI, XVIII. — Job, ch. I, II.

[3] Saint Luc, ch. XIII, v. 11.

Le même phénomène s'était reproduit lorsqu'un jour le Sauveur fit la rencontre d'un père affligé qui l'approcha, lui disant : Maître, mon fils est possédé d'un Esprit muet; partout où cet Esprit le saisit, il le jette à terre, et l'agite de convulsions. Alors, l'enfant grince des dents, écume, et devient tout sec. J'ai prié vos disciples de chasser cet Esprit, mais ils ne l'ont pu. Cependant il a souvent jeté mon fils dans l'eau *et dans le feu*, pour le faire périr. — Or, le démon s'était emparé de cet enfant dès le plus bas âge[1]; ce n'était donc point pour le châtier de ses péchés! Son innocence ne l'avait cependant point préservé de cette longue et cruelle épreuve, par où devait éclater la puissance de Dieu en donnant une sévère et haute leçon à notre foi. Car Notre-Seigneur, se tournant vers ses disciples étonnés de leur impuissance, s'écria : Race incrédule, jusqu'à quand vous souffrirai-je? Amenez-le-moi. Ce n'est que par la prière et le jeûne que les démons de cette espèce peuvent être chassés! Après quoi, s'adressant à l'être immonde, il lui dit : Esprit muet et sourd, sors de cet enfant et n'y rentre plus. Alors, l'Esprit sortit, jetant un cri perçant et l'agitant avec une telle violence que bientôt l'enfant sembla comme mort, jusqu'à ce que, le Christ l'ayant pris par la main, il se leva[2].

Quelquefois, pour arriver à ses fins, ou pour obéir à Dieu

[1] Les incrédules de la nouvelle école disent que l'*od*, ou leur fluide, agit quelquefois dès la tendre enfance, en certains individus : voir plus bas. Chez les incrédules arriérés, et surtout ceux qui appartiennent à la médecine vétérinaire, ces phénomènes ne sont que des névroses, de l'hystérie, que dire encore? Avec ces maladies *naturelles*, surviennent le don des langues, le don de voir aux lieux où l'on n'est point, etc., etc. : maladies, donc, d'autant plus merveilleuses qu'elles seraient naturelles et non point causées par ces Esprits que saint Luc appelle Esprits de maladie, *Spiritus infirmitatis*, ch. XIII, v. 11.

[2] Saint Marc, ch. IX, v. 16, etc.

dont il n'est que le valet, le démon se sert des facultés et des organes des possédés; ainsi l'entendons-nous prophétiser par la bouche de Saül[1]; ainsi le voyons-nous répandre la terreur en se faisant un instrument de menaces et de violence du corps des misérables qu'il a conduits dans les sépulcres des Gergéséniens : ainsi parle-t-il au Christ lui-même par leur bouche; ainsi se sert-il en sa présence des membres des animaux immondes, où Notre-Seigneur lui a permis de se réfugier, pour précipiter dans les eaux où il les noie ces brutes devenues ivres *de sa fureur*[2]. Il semble parfois enfin s'emparer de la personne entière de l'homme, et ce fut là le cas de Judas, de qui Notre-Seigneur dit : L'un de vous est un démon[3]. Aussi la fin du traître fut-elle celle des *pourceaux suicides!*

Cependant, la voie du repentir étant toujours ouverte à l'homme vivant, le démon, rigoureusement parlant, « ne possède point l'âme ». Et, ce qui doit rassurer contre sa puissance les hommes de bonne volonté, c'est que si, par une exception fort rare, il possède des innocents ou des saints que sa malice éprouve, il ne lui est généralement donné de posséder que des pécheurs[4].

Parmi les différents genres de possessions, quelques-unes doivent être envisagées comme provenant du fait exprès de la volonté de l'homme, formulée par un pacte, ou comme le résultat de l'abandon qu'il fait de sa personne à la fougue de ses passions. C'est ainsi, par exemple, me fut-il affirmé[5], que, dans un groupe de plusieurs villages

[1] *Rois*, l. I, ch. XVIII.
[2] Saint Matthieu, ch. VIII.
[3] Saint Jean, ch. VI, v. 71.
[4] *Ib.*, p. 377, 378. — *Theol. myst.*, Schr.
[5] Ce fait m'est attesté par une personne de mon intimité, et qui a vécu longtemps au milieu de ces villages. Plusieurs possessions de même nature sont des faits avérés.

éloignés de dix à douze lieues de Paris, il se trouva qu'un nombre considérable d'ouvriers campagnards, étant venus prendre part aux horreurs de la révolution de 1793, ces misérables s'en étaient retournés dans leurs foyers les mains rougies de crimes. Richement salariés par les chefs coupe-têtes, ils avaient espéré savourer en paix dans leurs chaumières le fruit du sang versé, la récompense de ce que les meneurs infâmes de notre France nommaient alors un *patriotique travail.* Mais, vaine et folle espérance! L'un après l'autre, à de longs intervalles, et seuls entre tous, ces aides-assassins se sentaient pris d'étranges coliques, et le mal qui leur déchirait les entrailles bravait les plus infaillibles procédés de l'art curatif. Plusieurs médecins étonnés, puis vaincus par la singulière opiniâtreté du mal, prirent enfin le parti de discontinuer leurs visites aussitôt après avoir reconnu la nature étrange de ce fléau, qui avait reçu, de la bouche des villageois eux-mêmes, le nom, aussi remarquable de justesse et de philosophie que pittoresque, de *coliques révolutionnaires.*

Un jour cependant, en désespoir de cause, je ne sais quel excentrique individu conçut l'idée de demander à l'Église des exorcismes en faveur de l'un de ces bourreaux devenus victimes d'un persécuteur invisible, et dès lors un précieux remède fut mis à la portée de tous les souffrants. Car les tortures se calmaient ou s'évanouissaient devant les prières du prêtre et les cérémonies du Rituel, appliquées au mal intelligent et railleur qui punissait le crime en déroutant la *science-moderne.*

Mais qu'y a-t-il de si fort étonnant dans ce phénomène, et quelle difficulté d'y croire si nous ne pouvons raisonnablement repousser le témoignage que livrent à la publicité des médecins d'un mérite reconnu? Ce témoignage, c'est que des folies, c'est que des suicides, c'est que des mala-

dies sans nombre et sans nom naissent et sévissent sous l'influence des Esprits auxiliateurs de nos spirites; c'est qu'une multitude de ces maux, et des folies furieuses qui se jouent des ressources de l'art médical, cèdent et rendent à la raison de l'homme son calme et son activité, sous l'empire exclusif des prières et des exorcismes de l'Église.

Écoutons, écoutons bien : M. Collin de Plancy ne croyait point naguère aux faits dont nous signalons l'existence en cet ouvrage, et son *Dictionnaire infernal* de 1844 était un infatigable persiflage de ces superstitieuses croyances, qu'il a fort heureusement réhabilitées depuis. « Mais comment expliquer ce fait, nous dit-il, qu'à Gheel, en Belgique, où l'on traite les fous colonisés, *on guérit* les fous furieux *en les exorcisant?* Le savant docteur Moreau, dans la visite qu'il a faite à Gheel, en 1842, et qu'il a publiée, *a reconnu ce fait, qui ne peut être contesté!* Le diable serait-il donc pour quelque chose dans certaines folies? Et connaissons-nous bien tous les mystères au milieu desquels nous vivons[1]? »

Les faiblesses, les vices et les crimes de l'homme paraissent avoir encore été dans une foule de circonstances la cause des possessions et des persécutions diaboliques. Je me laisse donc aller à croire qu'il est opportun de mentionner dans mes pages les obsessions que produisirent je ne sais quelles liaisons contractées entre l'espèce humaine et certains démons séducteurs qui ne se manifestent guère sous d'autres apparences que celle de l'homme ou de la femme.

Que si j'ose toucher du bout de la plume une telle question dans ce chapitre, ce n'est point que j'ignore les concessions faites à l'incrédulité du siècle dernier par quelques

[1] P. 407, Colin de Plancy, *Dict. infernal.*

écrivains, que des intentions excusables sans doute, quoique accompagnées des plus regrettables défaillances de jugement, entraînèrent à ne considérer cette sorte de démons que comme un jeu de l'imagination en délire. Mais je ne saurais, pour ma part, céder un terrain que la raison m'ordonne de défendre, et je sens trop qu'il ne peut y avoir en moi ni jeu d'imagination ni délire lorsque l'Église, sûre d'elle-même dès le principe, et me faisant compter un à un les siècles qui défilent devant elle chargés des plus imposants témoignages, professe invariablement la même croyance, et lui donne pour invariables défenseurs dans tous les temps la foule majestueuse de ses papes et de ses docteurs !

Entre ceux-ci, l'héritier de la science de Varron, saint Augustin, ce puissant génie, appelant du nom que l'idolâtrie leur donnait quelques-uns des dieux que nous regardons comme un produit de la fable, — car il s'agissait de ne point contredire le langage encore usité dans son siècle, — répandait sur ce sujet des lumières suffisantes pour éclairer les fidèles auxquels sa charité tout épiscopale ne craignait point d'adresser les lignes suivantes :

« Il se répète de tous côtés une affirmation que certaines personnes confirment de leur expérience individuelle, ou par les récits de témoins dont la sincérité ne peut être suspecte. Cette affirmation est que les silvains et les faunes, vulgairement appelés du nom d'incubes, recherchent les femmes, et que certains démons nommés Dusiens dans les Gaules se livrent aux mêmes assiduités. Devant le nombre et la gravité des témoins de ces faits la négation deviendrait presque de l'*impudence* [1]. »

[1] Apparuisse tamen hominibus angelos in talibus corporibus, ut non solum videri, verum etiam tangi possent, eadem *verissima* scrip-

Beaucoup plus tard, le savant et ingénieux père Alphonse Costadau voulut résumer en quelques lignes ce délicat sujet; et son opinion se formule en ces termes : Nous aurions peine à croire à ces étranges liaisons si, d'une part, nous n'étions convaincu du pouvoir du démon et de sa malice; si, d'ailleurs, une infinité d'écrivains, et même du premier rang, si des papes, si des théologiens, si des philosophes n'avaient soutenu *et prouvé* qu'il peut y avoir de ces sortes de démons. Tout ce que nous dirons dans la suite touchant les sorciers et les oracles, les talismans et les divinations, confirmera cette vérité [1].

Exprimant, il y a bien plus longtemps encore, cette même opinion, l'un des plus savants démonologues nous disait : Elle est celle que professent communément les Pères, les théologiens et les *philosophes qui ont le plus appris*. Nous la voyons sanctionnée par l'expérience de toutes les nations et de tous les siècles [2].

Le théologien Thyrée reconnaît et décrit ces sortes de

tura testatur. Et quoniam creberrima fama est, multique se expertos, vel ab eis qui experti essent, de quorum fide dubitandum non est, audisse confirmant, silvanos et faunos, quos vulgò incubos vocant, improbos sæpe extitisse mulieribus, et earum appetisse ac peregisse concubitum, et quosdam dæmones, quos Dusios Galli nuncupant, hanc assidue immunditiam et tentare et efficere plures talesque asseverant, ut hoc negare impudentiæ videatur..... (Saint Augustin, *Cité de Dieu*, liv. XV, ch. XXIII.) — Lire la *Théologie morale* de saint Liguori, vol. II, p. 233, 234, n° 475, etc., etc. — La haute question de l'incube, avec toutes ses ramifications, est traitée dans mon livre *Hauts phénomènes de la magie*, 1864. J'y dis ce que je ne puis ici *qu'à peine* indiquer. On y verra ce que c'est que l'incube; grande question que la médecine moderne incrédule s'efforce d'escamoter ou de transformer, s'appliquant, dans les définitions et dans les exemples parfaitement étrangers à l'incube qu'elle nous cite, à réduire ce mal surhumain aux mesquines proportions du cauchemar ou des névroses.

1 *Traité des signes*, p. 133, 137, vol. V, Lyon, 1720.

2 Ut cæteros taceam, voluere Plato, etc.....Delrio, *Disquis. mag.*, l. II, quæst. 15, p. 84.

ruses, où le démon agit avec une trop rare habileté de perfidie pour se mettre inutilement à découvert dès le principe. L'Esprit du mal aime, dans ces étranges surprises, à se prévaloir de notre faiblesse, et il excelle à tromper nos appétits curieux, en se présentant à nous sous mille formes. Il empruntera donc de préférence les traits des personnes contre lesquelles la prudence de nos yeux ou de nos oreilles n'a point suffisamment prémuni nos cœurs.

Ces simulacres de passions et de transports sont dans le goût des démons, observe Thyrée[1]; non point que ces Esprits y éprouvent l'ombre d'un sentiment de bonheur, mais parce que, dans cette voie, d'intarissables moyens s'offrent à leur haine pour mener à fin la ruine des hommes, qui est l'objet de leurs plus forcenés désirs. Ils savent que notre nature a sa pente du côté des affections imprudentes, mystérieuses, illicites, et que, par cet appât, il leur est facile de nous entraîner vers des vices dont nous ne soupçonnons que rarement la portée. Nos chutes leur ont appris, coup sur coup, pendant le cours des siècles, que les hommes même qui avaient blanchi dans les habitudes de la vie probe et sérieuse, une fois séduits par de vaines tendresses, marchent d'un pas rapide dans les voies de la corruption et ne secouent que trop aisément le frein qui les arrête sur la plus glissante des pentes. Ils n'ignorent point que ces égarements, que cette folie des sens, bien plus que du cœur, l'emporte sur tout autre désordre intime en quatre points principaux : la grandeur et la durée du mal, les conséquences et les difficultés de la guérison. L'expérience leur a dit que ce fléau, qui naît des corruptions de notre nature, couve au fond de toutes les âmes, prête à les infec-

[1] Denique nefanda obsequia Spiritus exhibent. Testantur qui succubi et incubi, etc., p. 209, 120, etc., etc., et chap. XCII, p. 496, 497, *Loca infesta*.

ter dès que notre négligence lui permet d'éclore. Enfin, mille fois leurs yeux ont vu la ténacité de ce mal nous posséder si fortement que tenter de l'extirper, chez ceux qui se sont prêtés aux développements de la contagion, c'est tenter à peu près l'impossible [1].

Mais je crois devoir tirer de la vie de saint Bernard l'un des exemples les plus frappants de cette sorte d'obsession diabolique, et de l'affreuse ténacité de ses conséquences.

Un jeune guerrier, d'une beauté tout angélique, se laissa d'abord entrevoir par une malheureuse femme, dont il parvint bientôt à capter le cœur, grâce aux insinuants artifices de sa parole. Elle conçut pour cet étranger une affection d'autant plus imprudente, qu'elle se trouvait engagée dans les liens du mariage; mais, dans le domaine des passions, les courses sont aussi rapides que folles. Or, un beau jour, son jeune ami lui mit brusquement une main sous les pieds et l'autre sur la tête. Subitement éclairée, elle comprit que c'était là comme le signe d'une alliance que son caprice ne pourrait plus rompre, et presque aussitôt elle sentit, elle vit, il lui resta démontré que le jeune guerrier n'était qu'un démon. Comment lui eût-il été permis d'en douter? Elle le voyait entrer, portes closes, rester et converser avec elle en présence de son mari, sans que jamais les yeux ou les oreilles de cet homme pussent voir ou entendre ce singulier et audacieux personnage. — Les magnétiseurs de nos jours, si considérablement dépassés par les spirites, ne s'étonneront nullement de ce fait qu'ils savent être un phénomène d'une réalisation presque vulgaire [2].

[1] Le P. Thyrée, passages indiqués, et non point littéralement, mais exactement traduits.

[2] Se rendre invisible à telle ou à telle personne : voir différents numéros du *Journal du magnétisme;* voir mon ouvrage des *Hauts phénomènes de la magie;* Plon, 1864, chap. v, où je décris le phé-

Cette diabolique liaison conserva cependant une sorte de douceur pendant quelques années ; et, disons le vite, cette douceur est bien rare [1] ; mais alors aussi le temps est bien rapide et l'éternité bien longue! Épuisée bientôt par les étranges sévices de cet Esprit visiteur ; accablée sous le poids de cette incomparable pensée ; effrayée par l'évidence trop tardivement acquise de sa faute, et redoutant à chaque instant de tomber aux mains de Dieu, cette femme ne parvint à soulager son âme qu'en déposant son terrible secret dans le sein d'un confesseur.

Ce chef-d'œuvre de bon sens fut son salut ; mais on ne se dégage point avec le démon aussi facilement que l'on s'engage. Elle se mit en devoir de visiter les sanctuaires, elle implora les saints ; prières, aumônes, œuvres pies, elle usa de mille moyens d'une efficacité générale, et ce fut excellent sans doute ; mais du composé de ses pénitences et de ses supplications rien ne parut sortir. Loin de là, chaque jour les cruelles et railleuses importunités de ce démon redoublaient et la mettaient hors d'elle : corps et âme, elle n'était plus que souffrance.

Tout procède donc et va de telle sorte que les agitations de cette femme livrent enfin le secret de son intolérable esclavage. Le mari l'apprend et la maudit. Que faire? qu'imaginer? à qui recourir?

Précédé de la toute-puissance de son renom de sainteté, Bernard vient d'arriver en ce lieu. C'est un trait de lumière pour la malheureuse femme. Elle s'empresse, elle accourt et se jette tremblante aux pieds de l'homme de Dieu.

nomène d'invisibilité partielle, ou d'un seul objet, pour l'individu fasciné ; ce que saint Augustin désigne du nom d'*aorasie*.

[1] En voir les preuves cruelles, effrayantes, innombrables dans le chap. VI de mon livre *Hauts phénomenes de la magie* : l'Incube et ses huit divisions.

« J'ai suivi les conseils de mon directeur, lui dit-elle, versant toutes les larmes de ses yeux; mais je l'ai fait inutilement encore. Mon jaloux et dégoûtant oppresseur m'a prédit votre arrivée et n'a pas craint de me dire : — Si tu vas vers Bernard, malheur à toi! prends-y garde; car au lieu de celui qui daigne encore goûter du charme dans ta compagnie, tu ne rencontreras plus en moi qu'un implacable vengeur. Nous nous y entendons en fait de vengeance! Gare à ma vengeance! »

Mais l'esprit de Dieu, qui marchait avec Bernard, est plein de consolation. Revenez demain, lui dit le saint. Elle obéit et lui fit le récit des menaces et des blasphèmes que, presque aussitôt son retour, avait vomis la bouche angélique du jeune guerrier.

« Bon! méprisez ces menaces, et prenez ce bâton; c'est le mien. Vous le poserez sur un meuble de votre appartement, sur votre lit, par exemple. Si le démon peut quelque chose désormais, qu'il le fasse [1]. »

La femme s'en retourna chez elle réconfortée, et le démon militaire y revint. Il voulut, mais il n'osa plus, s'approcher du lit sur lequel reposait le bâton du saint, et dut se contenter de dire à sa victime : « Aussitôt le départ de l'homme de Dieu, tu me reverras, et ce sera pour te torturer. Attends! »

Hélas! et que ne peut-on se reprendre aussi facilement qu'on se donne!

Comme le dimanche approchait, l'homme de Dieu pria l'évêque de convoquer le peuple dans l'église, où il se fit un concours immense. Pour que cette femme osât braver tout

[1] Nous verrons, au chapitre des *Sacrements du démon*, la valeur des signes et des objets bénits ou sacrés dans l'ordre divin, et magiques, ensorcelés ou magnétisés, dans l'ordre démoniaque : les talismans, etc., etc.

l'apparat de ce spectacle et persévérât dans sa bonne résolution, que n'avait-elle point dû souffrir! et pourtant de son oppresseur, de son odieux tyran, du démon, elle n'avait encore éprouvé que la tendresse!...

Après la célébration de la messe, le saint, accompagné de Gaufred, évêque de Chartres, et de Brictius, évêque de Nantes, où s'accomplissait le fait que nous rapportons, prit place en chaire et donna l'ordre à tous ceux qui assistaient à la cérémonie d'allumer un cierge qu'on leur avait mis en main, et d'écouter sa parole. Alors il révéla les ruses du démon ; puis, s'unissant d'esprit avec tous les fidèles présents, il lança ses anathèmes contre l'Esprit qui *avait paru* s'embraser d'affections si contraires à sa nature haineuse, le chassa au nom du Seigneur, et lui interdit l'approche de toute autre femme. Dieu donna force à son commandement.

Les lumières sacrées furent alors éteintes, et avec elles s'éteignit toute la puissance du démon. La femme possédée naguère, ayant saintement reçu les sacrements de pénitence et d'eucharistie, l'ennemi cessa de se présenter devant elle, et fut à jamais mis en fuite [1]. Mais l'exemple des souffrances de cette malheureuse avait été terrible et salutaire. Voilà pourquoi le saint, voilà pourquoi les évêques, dans l'intérêt largement entendu de la pudeur, avaient voulu le rendre public; voilà pourquoi nous le publions!

Et chacun de se dire, en se faisant la morale de ce spectacle : *Ah! si désormais je m'écarte de la ligne du devoir*, si je m'aventure à laisser surprendre mon cœur, qui donc aurai-je la certitude d'aimer? Celle ou celui qui me ferait céder à des préférences illégitimes, celle ou celui que mon cœur appellerait, que je verrais, ou plutôt que je croirais

[1] P. 496-497, cap. XCII. P. Thyr. — *Id.*, L'évêque Binsfeld, *De conf. malef.*, p. 230, etc. — *Id.* de Lancre, *Inconstance*, p. 214. Je donne ailleurs un extrait de ce fait si remarquable.

voir à mes côtés, et qui répondrait à mes vœux, est-ce bien elle, est-ce bien lui qui serait mon vainqueur ? Un autre ne prendrait-il point ses traits, son apparence, sa place ? Et quel autre ?

En prêtant mon consentement à ces dangereux écarts, j'accepte donc un pacte implicite, mais réel, avec celui qui est le Génie ou l'Esprit du mal. Eh bien, l'Esprit du mal n'a-t-il point revêtu, n'usurpe-t-il point les traits et la place de l'être que j'aime d'une affection vicieuse afin de me lier à lui, de me posséder plus sûrement, de me perdre et de me torturer à jamais ?

Enfin, s'il sait faire de son apparent amour un intolérable fléau, ne savons-nous point encore que, le plus souvent, il remplace l'objet que nous aimons, et que nous croyons présent à nos yeux, par un cadavre à l'aide duquel sa puissance fascinatrice trompe et illusionne nos sens [1] ? Que s'il nous plaît, maintenant, de revenir aux faits de possession vulgaire, les païens nous en ont prodigué les exemples, et les théologiens de l'Égypte idolâtre, commentés par Porphyre, les reconnaissent et nous les signalent en termes formels.

De temps en temps, écrivait Porphyre [2], les théologiens permettent d'immoler aux mauvais démons, afin d'éviter les maux qu'ils ont la puissance d'enfanter et de répandre. Mais ils défendent *de goûter* aux victimes, et ils ordonnent, avant le sacrifice, de purifier son âme par le jeûne et l'abstinence de la chair, parce qu'*elle introduit en nous les mauvais Esprits*... La chair et le sang n'attirent que les mauvais démons, les démons de la matière. Ces sacrifices ne peuvent donc généralement convenir à l'homme pur. Mais, ajoute presque aussitôt le philosophe païen, qui se trouve

[1] Lire les huit divisions du chapitre l'*Incube*, dans mon livre des *Hauts phénomènes de la magie*. Plon, 1864.

[2] Chap. des *Sacrif. aux mauvais démons*, et précédents.

mal à l'aise dans la doctrine du devoir, on ne doit point les interdire aux États, *s'ils ont intérêt* à se concilier les mauvais démons. La politique des intérêts séparés du devoir était jadis celle du paganisme ; elle est et sera celle des hommes que dominent les dieux-démons!

Au moyen âge, dans le cours du onzième siècle, le savant Psellus, professeur de l'empereur byzantin Michel Parapinace, écrivait sous la dictée de l'illustre magicien Marcus, récemment entré dans le giron de l'Église catholique, et donnait à la réalité des faits de possession tout le poids de sa science et de son témoignage [1].

Mais, qu'est-il besoin de citer Psellus, entre les Pères de l'Église qui le précédèrent et cette pléiade de docteurs et d'écrivains illustres qui le suivirent? Est-ce que leurs plumes sacrées, ou profanes, ne nous ont point transmis en pages aussi savantes que logiques, et devant des myriades d'exemples, la doctrine *que nous lisons dans l'Évangile*, et dont l'expérience, non moins que la raison, leur avait appris la justesse et la valeur [2]?

De nos jours, enfin, l'accord continue de régner sur cette croyance fondamentale entre les catholiques qui se sont donné la peine d'étudier leur religion sainte et les esprits téméraires qui s'adonnent aux sciences occultes et aux pratiques de la magie. L'un des hommes vivants les plus con-

[1] Lire son traité fort curieux, mais où l'erreur et la vérité sont pêle-mêle, *De dæmonibus*.

[2] Vitam turbant... irrepentes etiam Spiritus in corporibus occulte mentes terrent, membra distorquent... nec aliud illis studium est quam a Deo homines avocare et ad superstitiones... Saint Cyprien, père de l'Eglise, *De idol. vanit.*, p. 452 ; — Saint Hilaire, doct. de l'Eglise, in *Psal.* CXVIII, liv. XVI ; — Origène *Contra Cels*, l. VII, cap. IV ; — Tertull., *Apol.*, chap. XXIII ; *possessions et supériorité du chrétien*, etc.

sommés dans cet art n'a-t-il point écrit dans le plus mystérieux de ses livres :

« Les plus grands hommes de l'antiquité non-seulement admettaient ces choses comme possibles, mais ils regardaient comme *des êtres inférieurs* ceux qui les mettaient en doute.

» Si j'entrais dans de plus grands détails, on comprendrait qu'il pourrait bien exister *autour de nous, comme en nous-mêmes,* un être mystérieux, ayant puissance et forme, *entrant* et *sortant à volonté*, malgré les portes bien fermées [1]. »

C'est cet être, ou cet élément, qui secoue l'homme et le tord, comme l'ouragan le plus terrible fait du roseau ; qui *le lance au loin*, le frappe en mille endroits à la fois, sans qu'il lui soit permis d'apercevoir son nouvel ennemi et de parer ses coups ; sans qu'aucun abri puisse le garantir *de cette atteinte à ses droits !*

D'après la *Théologie mystique* de Schram, les signes les plus évidents de la possession démoniaque existent lorsqu'une personne ignorante, et sans éducation, s'entretient avec facilité sur un sujet scientifique ; lorsqu'elle s'exprime couramment dans une langue étrangère, et sans l'avoir apprise ; lorsque, sans qu'on puisse attribuer à sa sainteté ce prodige, elle dévoile des choses cachées et que *naturellement* elle ne pourrait savoir, pourvu que cette révélation ne surpasse point la puissance du démon ; lorsque, sur le commandement de l'exorciste, et la personne suspecte étant adjurée au nom de Jésus, il y a obéissance avec ou sans

[1] Dupotet, *Magie dévoilée,* p. 200, 201. — Cet être intelligent, et étranger à notre personne, diffère, je le pense, par un caractère assez saillant de cette *mundane force* qui sert de réponse universelle à nos incrédules de nouvelle école ! — Voir surtout les livres anglais ou américains que je cite plus bas.

tourment, avec ou sans liberté de tel ou tel de ses membres [1].

Mais nous n'avons guère à nous occuper de ces signes. Avançons vers une autre division de notre sujet, et contentons-nous de renvoyer les catholiques qui se proposent d'étudier ce sujet à deux livres tout récents, et d'une attrayante lecture. Le premier, c'est le livre *Des possessions en général, et de celle de Loudun en particulier* [2]; M. l'abbé Leriche en est l'auteur. Le second livre, monument véritable de science, de critique et d'histoire, est *Nicole de Vervins, ou la victoire du Saint-Sacrement,* ouvrage remis au jour par M. l'abbé Roger, de Liesse, et dont un saint Pape disait : On ne saurait trop porter ces faits à la connaissance des peuples [2].

[1] P. 377.

[2] M. l'abbé Leriche, un vol. in-18. — 2 fr., chez Plon. — M. l'abbé Roger, *Nicole*, un vol. in-8°, 6 fr., avec préface par le Cher G. des Mousseaux. — Plon, 1863.

CHAPITRE DOUZIÈME.

ÉVOCATIONS.

Evocations. — Danger et folie des évocations, témérités. — Causes qui nous y entraînent. — Comment les anges, les démons, les âmes, etc., cèdent à l'évocation, et dans quel cortége ces Esprits apparaissent. — Comment la vapeur et l'odeur des viandes sacrifiées, ou les débris des corps les attirent, et de quelle sorte les enchanteurs les contraignent à l'obéissance. — Idoles, momies animées ; on attache l'âme au cadavre embaumé par des talismans et des caractères magiques. — Répandre ces idées de sacrifices, c'était solliciter des vivants un tribut de crimes et de sang. — La plupart des Esprits spontanément visiteurs se disent âmes de gens qui périrent de mort violente. — Raisons de cette croyance de tous les temps. — Prudents conseils du Primat du magnétisme quant aux évocations ; leurs effets terribles. — Rien de plus commun que ces énormités du temps d'Apulée. — M. Dupotet les revoit et les décrit d'une manière saisissante.— Saint Grégoire de Nazianze les décrit en variante, et d'une manière plus vraie quant à la cause. — Puissance du chrétien. — Inprudence et déraison de n'opposer à ces pratiques que le ricanement du niais.

Quelque redoutable et malfaisant que soit le pouvoir des Esprits déchus, la folle imprudence ou la témérité de l'homme est quelquefois plus grande encore ; car il ose appeler à lui ces êtres qui, selon les grandes voix du catholicisme et celle des magiciens, sont si redoutables, et qui, souvent, le tordent, le frappent, le torturent et lui font expier si cher, dès ce monde, de tristes et fugitives faveurs[1]. Il les appelle à son aide, parce qu'il espère obtenir d'eux quelque apaisement aux fébriles ardeurs de sa curiosité;

[1] Origène, *Contra Cels.*, l. VIII, cap. XXVI, etc.; — les théurges Platoniciens, voir en ce livre; — Dupotet, *Magie dévoilée*, p. 153, 220, 221. etc. Grande édition.

parce qu'il pense les plier au rôle d'instrument docile de ses lâches ou coupables désirs.

Garde à nous donc, imprudents! et quelle voix saurait faire éclater ces paroles sur une note assez vibrante : Garde à nous! et si le démon nous accorde le plus léger des services, croyons-le bien, ce sera pour accomplir notre ruine, pour la rendre plus infaillible et plus complète.

Voilà ce que l'Église et la raison se sont fatiguées pendant tant de siècles à nous crier; mais tant de gens de répondre : Bah! le démon! eh bien, s'il existe, et si j'ai la chance de le trouver en jeu, que m'importe? Il me sert aujourd'hui, voilà le positif; et ma perte, si perte il y a jamais, ne doit avoir lieu que demain, *carpe diem!* Je me décide et j'y cours : *nunc pede libero.* En vérité, qu'il s'agisse d'une puissance inconnue, indéfinie ; que l'agent qui se rapproche de moi soit réellement une âme, ou qu'il soit, si bon vous semble, un de ces démons que l'on dit en revêtir si fréquemment l'apparence : laissez-moi, je n'y vois aucun mal, et il me plaît d'entrer en relations avec ce monde de mystères. N'est-ce point là ce que sut pratiquer avec un admirable succès la haute et savante antiquité [1]? Tenez, voici mon mot : je descends d'Ève, et c'est à l'instant que je veux voir, avoir et savoir.

Au lieu de discourir, et de chercher à l'emporter de hautte lutte contre les téméraires ou les fanfarons d'incrédulité qui se livrent aux pratiques évocatoires, donnons en toute simplicité la parole aux autorités diverses dont nous aimons à provoquer la rencontre et le concours dans cet écrit; et, d'après ce que nous entendrons affirmer sur les Esprits [2] et les évocations, voyons quel parti notre

1 Voir Porphyre, Jamblique..., Psellus, etc., etc.

2 Le mot grec daimôn, que nous traduisons par démon, signifie proprement Esprit ; démonisme et spiritisme ont donc une même et identique signification.

sagesse voudra prendre, voyons de quel côté la raison et la prudence nous engageront à nous ranger. Mais gardons-nous bien d'oublier surtout, gardons-nous d'oublier jamais la pente facile et rapide par laquelle notre nature dévoyée se précipite comme d'elle-même vers le séduisant abîme des illusions.

Organe célèbre de la religion et de la haute philosophie du paganisme, Jamblique nous dit [1] :

Les dieux, les anges, les démons, les héros et les âmes apparaissent *quand on les évoque*, mais ceux-ci sous une forme, et ceux-là sous une autre. Les dieux et les anges amis de l'ordre se manifestent dans le calme de la paix; les démons répandent autour d'eux *le trouble et le désordre;* les héros, qui tiennent le milieu entre l'âme et le démon, sont tout mouvement et précipitation. Les bons démons se montrent environnés de leurs œuvres, et précédés des biens dont ils nous comblent; mais les démons vengeurs exposent sous nos yeux les supplices auxquels leur tâche est de présider; il est encore quelques autres mauvais démons qui se font voir escortés de bêtes féroces et qui cherchent à donner la mort.

Oui, les dieux, les anges et les bons démons se rendent visibles *en réalité;* tandis que les mauvais Esprits, au contraire, nous apparaissent *sous forme de fantômes,* c'est-à-dire en nous portant à croire, par la sensation qu'ils nous font éprouver, à la présence et à la vue d'une chose qui se trouve être réellement absente.

Le philosophe Proclus, de son côté, nous donne comme un fait reconnu que, *souvent,* dans les expiations et dans les sacrifices, *quelque chose de détestable revêt l'image de la perfection*. Ce quelque chose attachant à soi les

[1] *Lettre sur les mystères*, chap. *Des différents modes d'apparitions*...

âmes qui ne sont point encore parfaites, les égare et les détourne de la voie qui conduit aux dieux[1] !

Tel était donc le résultat des sacrifices de l'idolâtrie. Les circonstances du rite en formaient un équivalent des évocations; et dans la description des diverses qualités de dieux auxquels l'humanité s'empressait d'offrir ces sacrifices, ne reconnaissons-nous point les démons du catholicisme? Ne les voyons-nous point appliqués à se partager les rôles d'un grand drame, et semblant, pour mieux nous décevoir, les uns régner au plus haut des cieux, et les autres vivre en état de guerre permanente avec le ciel?

Instruit par les *esprits menteurs* eux-mêmes *de leur corporéité*, Porphyre, héritier de la science de l'Égyptien Trismégiste, ne cessait de répéter que les corps sensibles attirent à eux les démons de la matière. Ils se complaisent, disait-il, dans les substances où se rencontrent des propriétés *similaires aux leurs*[2]...

Et voilà pourquoi, par une raison tout analogue, « les âmes recherchant leurs corps, *on les évoque* en les attirant par des débris de ces corps. C'est ce goût de la chair qui fait qu'une âme dépravée, et rebelle aux lois de la raison, se rapproche de son corps, si elle en a été chassée par la violence, et prolonge autour de lui son séjour..... Et puisque les morts violentes forcent les âmes à chérir les corps qu'elles ont quittés; puisque rien ne peut empêcher l'âme de séjourner aux lieux où se trouve la matière qui conserve avec elle de l'affinité, nous nous expliquerons facilement cette multitude d'âmes inquiètes qu'il est si commun de voir rechercher les reliques de leurs corps privés de sépulture.

[1] L. *De l'âme et des démons*, chap. *Les mauvais démons interviennent dans les sacrifices.*

[2] L. *Des sacrif.*, chap. *Du vrai culte.*

« Aussi les enchanteurs abusent-ils de ces notions, et les voyons-nous *contraindre les âmes à leur obéir*, soit en s'emparant des corps qu'elles avaient animés, soit en leur offrant pour appât quelques débris de ces corps[1] ! »

C'était d'après des principes identiques avec ceux de Porphyre que, de toute antiquité, lorsqu'une famille voulait se donner un dieu lare, un génie familier, elle se formait par le meurtre une de ces idoles-momies que les Orientaux, dès le temps de Jacob, nommèrent des thérapims...

Car, pour se faire un thérapim, voici quelle était la manière de procéder. Il s'agissait de se préparer par l'homicide la faveur des Esprits consultés; c'est-à-dire de prendre l'aîné d'une famille, et après lui avoir tranché la tête, de la saler; puis, aussitôt, de l'embaumer à grands renforts d'aromates. On faisait ensuite à ce chef momifié des sacrifices comme à un dieu. Mais, pour en obtenir des réponses, il fallait *écrire les questions* sur une lame d'or flexible qui se plaçait sur la langue desséchée du cadavre. C'est de ce point que partaient les *oracles spirites*[2].

Meurtres, effusion du sang, profanation des sépultures et des débris de l'humanité, voilà donc autant de crimes que le

[1] Même induction à tirer de M. Dupotet, *Magie dévoilée*, p. 199, etc.: — voir mon chap. *Du sang*, dans mon liv. *La magie au dix-neuvième siècle*, dernière édition ; — Porph. L. *Des sacrif.*, chap. *Du vraî culte* ; — Thyrée, *Loca infesta*, p. 467 ; — Binsfeld, *De conf. mal.*, p. 136, etc., résumé hist.

[2] J'ai traité cette question dans *Dieu et les dieux*, édité en 1854 ; — Fourmont, *Réflexions crit. sur l'hist. des peuples anciens*, p. 370 ; — Kircher prétend que les thérapims peuvent remonter jusqu'à l'époque de Cham, qui se confond souvent avec Hermès Trismégiste Un grand nombre d'auteurs juifs, chrétiens, et mahométans, regardent Cham comme le conservateur des pratiques de l'idolâtrie et de la magie, descendues jusqu'à lui par l'enseignement des enfants de Caïn. C'est donner à cette fausse science une assez belle généalogie. — Il y a des thérapims de diverses sortes, et nous les distinguons ailleurs.

démon sut multiplier avec art, en les proposant à ses adeptes, avant la venue de Jésus-Christ, comme un moyen d'attirer les Esprits ou d'apaiser les mânes plaintifs : *placare lemures*, ces tristes et diaboliques fantômes qui s'adonnaient à épouvanter et à tourmenter les vivants afin d'obtenir un large tribut de sang et de crimes. Et, depuis Jésus-Christ, le démon sut le réclamer encore comme le prix, *comme le salaire, dont se payent les hautes faveurs que procurent les évocations et la magie*. C'est là, nous dit Bodin, ce que nous voyons se confirmer ès procès de notre temps ; et les témoignages les plus dignes de crédit corroborent de mille preuves l'assertion de cet illustre démonologue[1].

Une rencontre assez singulière nous a frappé d'ailleurs : c'est que la plupart des Esprits *spontanément frappeurs*, dont nous avons étudié l'histoire, soit en Amérique, soit en Europe, se donnaient pour des âmes violemment arrachées de leurs corps, et semblaient obéir à une loi puissante d'attraction vers les organes ou les débris de leurs cadavres. L'antiquité vivait dans cette croyance, et il est curieux de remarquer à quel point, dans tous les temps, les mêmes phénomènes surhumains se rattachent, *ou paraissent se rattacher* aux mêmes causes[2].

Mais, dans le cas d'une multitude de crimes et de morts violentes, ne pourrions-nous interpréter encore ce fait de toutes les époques par une de ces lois éternelles de la justice divine qui donne au sang un cri terrible? La voix du sang

[1] Bodin, *Démon.*, p. 251, 380, etc.

..... Has nullo perdere possum,
Nec prohibere modo, ...
..... quin ossa legant herbasque nocentes.
..... Cruor in fossam diffusus, ut inde
Manes elicerent, animas responsa daturas. Horace, sat. 8, l. I.

[2] Lire *Letters on demonology*, p. 123, let. 4. — Thyrée dit aussi que les Esprits apparaissent aux lieux où des meurtres ont été commis.

retentira donc quelquefois! Elle retentira même après des années, même après des siècles; et par quel instrument cette voix révélatrice fera-t-elle éclater ses accents? Sera-ce par l'intervention directe du mort lui-même? Sera-ce par l'intermédiaire beaucoup plus probable de son ange, bon ou mauvais? Je me contente pour le moment de signaler, à propos de ce phénomène, la constance et la variété des témoignages, et je me dérobe au plus vite, ayant affaire ailleurs [1].

Entrant dans ces diverses pensées avec lesquelles a dû le familiariser sa grande expérience, l'un des magiciens les plus consommés de notre époque nous dit : Tous les peuples ont eu cette idée, qu'ils voyaient vaguer les âmes autour des tombeaux. Voilà pourquoi nous éprouvons une vague terreur en approchant des lieux où gisait tout à l'heure un cadavre; voilà pourquoi les lieux où l'on dépose les dépouilles mortelles sont vénérés; voilà pourquoi, sur les champs de bataille, on croit entendre encore les plaintes des mourants [2].

Quelques âmes étaient-elles condamnées plus spécialement que d'autres à ces stations fantasmagoriques? Ou bien, les illusions diaboliques qui faisaient apercevoir leur ressemblance s'opéraient-elles de préférence à l'occasion de telle ou telle sorte de mort? — Ainsi « les Hébrieux disent que ceux qui sont morts à regret, insensés d'un amour furieux d'eux-mêmes, souffrent leur enfer, comme on dit, au sépulcre, ou autour de leur charongne, afin que, par la justice de Dieu éternelle, chacun soit puni en ce qu'il a offensé [3] », afin que quelques exemples sensibles épouvantent et fassent reculer les imitateurs.

[1] V. *Demonology*, let. 4, p. 123; — Thyr., *Loca infesta*, et autorités, p. 8, 11, 84, 85, 175, etc.

[2] Dupotet, p. 202, et même idée dans le théologien Thyrée, *Loca infesta*.

[3] P. 344. Bodin, *La démonomanie*..... CIC-IC-XCVIII.

Quoi qu'il en soit, d'excellents conseils, à l'endroit même des évocations, sortent d'un dangereux ouvrage écrit par le Primat du magnétisme dans les Gaules, vers le second quart du siècle présent; veuillent les téméraires y prêter l'oreille!

« C'est rarement en vain que l'on trouble les morts. *L'ombre évoquée* peut *s'attacher à vous*, vous suivre, agir sur vous, jusqu'à ce que vous l'ayez apaisée! Nos vivants, très-éclairés, se moquent de cette croyance antique dont *ils ignorent l'origine* et les fondements, sans considérer que les nations qui nous précédèrent, pour avoir d'autres lois, d'autres mœurs, d'autres croyances, n'étaient, au fond, ni moins instruites, ni moins savantes que nous. Les anciens croyaient donc à ces apparitions[1]. »

« Faire apparaître un mort, — ce que font avec une grâce et une aisance si parfaites les médiums féminins de certains salons..., en admettant, pour leur plaire, que ces morts ne sont point des démons; — faire apparaître un mort, continue M. Dupotet lui-même, le déranger dans les combinaisons qu'il subit, c'est peut-être un crime, et voilà pourquoi le frisson saisit tout opérateur. Il croit instinctivement commettre une mauvaise action, et que cette espèce de violence aux lois de la nature ne saurait rester impunie[2]. »

« La pratique des évocations, nous dit un des théologiens les plus experts, est toute hérissée de péril, non moins pour le magicien, que le démon *enlève* et tue quelquefois, que

[1] P. 212, *Magie dévoilée.* — Quant à nous, l'Ecriture sainte dénonçant ses plus terribles anathèmes contre les téméraires qui osent interroger les morts pour apprendre d'eux la vérité (*Deutéron.*, XVIII, 11), nous croyons que Dieu permet souvent la punition des évocateurs par les fantômes qui viennent répondre à leurs évocations, et qui les déçoivent et les tourmentent par leurs paroles, par leur ombre, ou leurs sévices.

[2] *Ibid.*

pour les imprudents dont la curiosité veut être assouvie, et qui tantôt sont frappés de mort et tantôt de folie[1]. »

Mais si ce ne sont point des démons que vous avez l'audacieuse prétention de consulter; si vous ne vous figurez évoquer que des âmes de morts, soit en vous jouant dans vos salons, soit en usant avec vos précautions imaginaires des redoutables arcanes du grimoire, quelles manifestations pensez-vous obtenir, je vous le demande, en récompense d'une témérité contre laquelle Dieu dénonce ses plus implacables colères?

Saint Augustin vous a donné l'éveil dans des termes presque identiques avec ceux des philosophes théurges qu'honore la philosophie moderne[2]. Et le grave théologien dont je viens d'emprunter les paroles emprunte lui-même le langage d'un puissant docteur, pour doubler la force et l'éclat de sa voix. « Tertullien a éventé le secret, et vous crie : Non, non ; ce ne sont point les âmes des mortels qui vous apparaissent; ce sont de purs démons qui usurpent leur place, et qui se donnent pour ces âmes[3] ! »

C'est là, c'est une de ces ruses de l'Esprit du mal que nous décrit l'un des hommes de la Renaissance les plus incrédules à la sorcellerie, le fameux médecin J. Wier, dans ses cinq livres de l'*Imposture des diables*[4]. Et cette ruse est si profitable et si familière au démon que le Rituel romain prémunit à cet endroit ses exorcistes et leur dit : Gardez-vous bien de le croire, voulût-il se faire passer pour une âme! *Neque ei credatur si simularet se esse animam*[5].

1 Delrio, *Disq. mag.*, l. IV, quæst. 6, sect. 2.
2 *Cité de Dieu*, l. X, ch. II.
3 Delrio, *Disq. mag.*, l. IV, quæst. 3, sect. 2. Lib. *De anima*.
4 P. 24, in-8°, 1567.
5 P. 476.

Quoi qu'il en soit, reprend M. Dupotet, s'adressant aux séminaristes du magnétisme qu'il fait passer à l'état d'initiés, tous les hommes ne sont point assez forts pour recevoir le dernier degré de l'initiation; plusieurs en deviendraient fous; les anciens le pensaient ainsi, et les faits analogues qui s'accomplissent non-seulement en Amérique, mais d'un bout à l'autre de l'Europe, démontrent la réserve extrême et la justesse de cette opinion. Les anciens pensaient que, pour gouverner les hommes, il fallait ne leur donner que les lumières nécessaires à leurs communs besoins, et que le surplus les rendait méchants, indomptables, incapables d'être utiles à leurs semblables et propres seulement à troubler l'État. Une demi-instruction fait des esprits forts, des athées, des ambitieux, tandis que la science réelle rend l'homme croyant et résigné [1].

En un mot, il résulte de toutes nos investigations qu'il y a vraiment un monde mixte que nous ne pouvons encore saisir, celui qui fait partie des croyances antiques [2], d'après lesquelles, devrait ajouter le célèbre magnétiste, tous les dieux des nations, *ainsi que nous l'enseigne l'Écriture sainte*, n'étaient autres que des démons [3] !

Du temps d'Apulée, rien de plus commun et de plus connu, rien de plus redouté pourtant que ces pratiques, qui, sous le règne même de l'idolâtrie, rangeaient au nombre des objets d'abomination ceux qui osaient trop crûment en faire leur métier. Aussi, dans le livre des *Métamorphoses,* Lucius de s'écrier sans préambule : « Enfin, me voici dans cette Thessalie, terre natale de l'art magique, et qui fait tant de bruit par ses prodiges..... » Aussi Byrrhène, s'adressant à ce même Lucius, de lui dire : « Je

[1] Dupotet, *ib.,* p. 217.
[2] *Ib.,* p. 220.
[3] Ps. 95, v. 5.

tremble pour vous comme pour un fils bien-aimé! Gardez-vous sérieusement des *fatales* pratiques et des *détestables* séductions de cette Pamphile, la femme de Milon que vous appelez votre hôte. On la dit une sorcière du premier ordre, experte au plus haut chef en fait d'évocations sépulcrales,... et qui ne peut voir un jeune homme de bonne mine, sans se passionner aussitôt..... »

Que si, d'un seul bond, je franchis l'intervalle qui sépare ce siècle du nôtre, je dois transcrire un paragraphe écrit d'hier, et sur lequel j'invoque toutes les forces de l'attention et de la mémoire du lecteur.

Dans la pratique de ces œuvres, nous dit M. Dupotet, « *j'avoue* que *la peur* me prit. *Je vis* des choses *extraordinaires, des spectacles étranges;* et *je sentis* en moi comme l'approche et *le contact* d'êtres invisibles encore. J'avais toute ma raison; *mon incrédulité même* ne m'avait point quitté. Je ne sais pourtant qui m'ôta le courage, *et fit naître en moi l'effroi*. Je ne crois point au diable; mais, je le dis sans réserve, *mon scepticisme finit par être vaincu*. Il est permis d'avoir un peu peur quand la maison tremble [1].

« J'ai senti les atteintes de la redoutable puissance. Un jour, *entouré d'un grand nombre de personnes,* je faisais des expériences et *cette force évoquée*, — un autre dirait ce démon, — agita tout mon corps. Mon corps, entraîné par une sorte de tourbillon, était, *malgré ma volonté, contraint d'obéir et de fléchir*. Le lien était fait, *le pacte consommé*, une puissance occulte venait de me prêter son concours, s'était soudée à la force qui m'était propre, et me permettait de voir la lumière [2] ! »

1 P. 221, *Magie dévoilée*. — M. Dupotet croit maintenant au diable; l'aveu en est formel dans les derniers numéros de son journal, an 1853.
2 P. 152, 153.

D'autres personnes que M. Dupotet sentirent en même temps que lui *cette même force;* elles furent atteintes d'une façon plus tragique, et faillirent en périr!

Après la relation très-concluante, très-digne de foi de M. Dupotet, et que je ne puis reproduire dans son intégrité, mais que les phénomènes du spiritisme ont largement dépassée, je crois qu'il est temps de clore ce chapitre, et je le terminerai par un passage où se trouve en action l'un des hommes les plus illustres et les plus détestables de l'histoire. Je l'extrais de l'un de ces Pères de l'Église que leur profonde science des Écritures saintes et des traditions avait familiarisés avec la connaissance et la possibilité des phénomènes de cette nature.

Le fait que je transcris, dit saint Grégoire de Nazianze, est relaté par un certain nombre de personnes; rien ne s'y trouve qu'il soit déraisonnable de croire (*a pluribus commemoratur, nec a fide alienum est*), rien n'y répugne à la foi; et l'homme téméraire qu'il fait passer sous nos yeux est l'apostat Julien.

Julien voulut descendre dans un antre formant sanctuaire, et considéré comme inaccessible à cause des terreurs qui en assiégeaient l'entrée. Il prit pour guide un homme bien digne de pareils repaires, à le juger par son goût pour l'imposture, et par son expérience pour ces sortes de pratiques.

Or, il est à savoir qu'un des procédés de divination usités parmi les gens de cette espèce consiste à s'enfoncer dans de sombres et noires cavernes, afin d'y converser sur les mystères de l'avenir avec les démons souterrains. Serait-ce à cause du goût qui caractérise ces Esprits pour les ténèbres, parce qu'ils ne sont eux-mêmes que ténèbres? Serait-ce que ces Esprits sont artisans des œuvres qui redoutent à juste titre la lumière? Serait-ce qu'ils fuient les hommes

pieux qui vivent à la clarté du jour et dont la présence est pour eux un élément de faiblesse? Peu nous importe le motif!... Julien descend! Des bruits étranges se font tout aussitôt entendre, d'affreuses émanations se répandent, et je ne sais quelles fantasques et affreuses visions, quels spectres de feu frappent ses regards. Des terreurs de plus en plus accablantes se glissent dans son âme, et l'envahissent.

Frappé de l'étrangeté de ce spectacle, car il ne s'était livré qu'assez tard à l'étude de ces mystères, il a recours à la croix, son ancien préservatif; il s'en signe pour mettre en fuite ces terreurs, et il implore comme un auxiliaire ce Christ, dont il est devenu le persécuteur.

Le signe de la croix opère avec sa toute-puissance. Les démons reculent; les spectres sont chassés. Que s'ensuit-il? C'est que le crime reprend haleine! L'audace renaît donc au cœur de Julien; il revient à la charge, et les mêmes fantômes de le presser encore. Une seconde fois, il a recours au signe de la croix, et l'action des démons reste de nouveau suspendue. Le disciple s'arrête et ne sait plus que faire! Alors son hiérophante, son guide sacré, s'attachant à lui, et prétendant lui expliquer la vérité, prononce ces paroles sinistres que lui inspire le signe si puissant de la croix: « Nous avons été *pour eux*, non pas un objet de terreur, mais d'abomination! Celui qui triomphe est le pire de tous. — C'était le Christ! Il dit, persuade son disciple, et l'entraîne dans le gouffre de la perdition! En effet, du jour où son âme consentit à ces actes si criminels, les Esprits infernaux le possédèrent[1]... »

N'y a-t-il point prudence à traiter autrement qu'avec le sot dédain du ricaneur un art dont les détestables pratiques furent reconnues comme efficaces par des autorités si di-

[1] Saint Greg. Naz., oratio 4, ch. LIV, LV, LVI, etc., p. 127.

verses et d'une si haute compétence ! un art que reconnaissent et que maudissent, d'un commun accord, les Écritures saintes, les Pères et les théologiens de l'Église, les magistrats de toutes les nations et tous les peuples du paganisme ? Or, les idolâtres devaient être compétents en cette matière, eux qui vivaient sous le règne exclusif des démons! Ils devaient l'être si le R. P. F. Poiré rapporte et confirme avec raison ces paroles de saint Augustin, dissipant de son souffle une objection, et s'écriant :

« Par aventure ceux qui la font s'arrêteraient s'ils avaient vu comme ces Esprits déchaînés traitaient et gouvernaient le monde avant l'arrivée du Sauveur[1] ! »

[1] Saint Aug., serm. 177, *De tempore;* — le père Poiré, jésuite, vol. II, p. 407, *De la triple couronne de la bienheureuse Vierge mere de Dieu.*

CHAPITRE TREIZIÈME.

LES MÉDIUMS, MÉDIATEURS, VASES D'ÉLECTION, ETC.

Le médium est l'intermédiaire entre les Esprits et ceux qui les consultent. — Nous nous taisons d'abord sur la doctrine dont ils sont les bouches débitantes ; leurs fonctions. — Médium transformé en Christ. — Médium dit par les apôtres animé de l'Esprit de Python, c'est-à-dire du dieu serpent. — Médium en permanence, ou par crises. — Description par saint Augustin des gens qui consultent les médiums. — Sacre d'un médium, époque dite Renaissance. — Un médium de l'école puritaine en l'an 1576. — L'Ecossais M. Home, que j'ai rencontré à ses débuts ; ses exploits. — Ce que devient aujourd'hui le médium. — Les médiums sont de toutes les époques. — Soit qu'ils semblent posséder un Esprit, ou qu'un Esprit les semble posséder, leur médiation tend à l'accroissement de la puissance du démon, au détriment de la vérité, de la morale qu'enseigne l'Eglise, et du bonheur des sociétés humaines.

Mais, entre les Esprits et la personne qui se détermine à entrer en commerce avec eux, n'est-il point essentiel que la plupart du temps il se rencontre un agent intermédiaire, un médiateur ? A prendre les choses comme elles se passent, il est certain que les apparences militent en faveur de cette opinion. Rien cependant de plus variable encore que le rôle et le mode d'action de ces petits personnages, de ces truchements quelquefois bouffis d'importance, et qui ont l'honneur de porter au monde la bonne parole, l'évangile de leurs maîtres, les Esprits de ténèbres ; rien en vérité de plus changeant, selon les temps, selon les lieux, selon mille circonstances indéfinissables. Et malgré quelques brillantes exceptions, jusqu'ici, dans notre bon et catholique pays de France, la plupart des médiums ne furent que d'ignorants et silencieux moteurs humains.

attelés à des tables non moins inspirées qu'eux-mêmes.

Je me tairai pour le moment sur la doctrine émise et déjà répandue dans la circulation par quelques-uns de nos extatiques ou truchements spirites; doctrine de laquelle il résulterait, si nous avions la naïveté de prendre au sérieux la parole des Esprits, que, dans l'Évangile, deux choses fort hostiles l'une à l'autre se rencontrent et doivent être distinguées : l'histoire et la morale. La morale est pure et digne de louanges, disent ces Esprits; mais elle n'a pour assise qu'un ensemble de faits mensongers.

A l'appui des blasphèmes de cette nature, que la presse fonctionnant au service des adeptes a répandus dans le domaine public, je puis citer, à cause de la singularité du fait, et je le ferai presque d'un mot, une expérience avec l'auteur ou plutôt avec le médium de laquelle je me rencontrai fort à l'improviste. C'était un homme distingué, savant, et plus malheureux encore qu'égaré. Ce médium, doutant de la parole de l'Esprit qui se communiquait à lui, le pria de lui donner un signe de sa prétendue véracité, et sa prière reçut un prompt exaucement; car, tout à coup, et par une transfiguration subite, il se trouva reproduire dans sa personne les traits et la figure du Christ lui-même! Prêtant alors sa voix en *instrument docile* au Dieu qui semblait vivre et se manifester en lui, et s'adressant aux personnes qui l'entouraient, ce médium s'écria : « *Cessez de croire* à ce qui vous fut enseigné sous l'autorité de mon nom! Vous que je désigne, allez ici, et vous qui m'entendez, faites cela! Vous me voyez, suis-je bien le Christ? ou doutez-vous de vos yeux? Eh bien, je le veux et je vous le commande, hâtez-vous d'obéir!... » Cela dit, le médium, que l'Esprit avait sacrilégement modelé sur la ressemblance frappante du Sauveur, redevint lui-même et se trouva déspiritisé, c'est-à-dire dépythonisé.

Son apostrophe venait de réaliser par anticipation ces mauvais jours où l'imposture, en s'évertuant à détourner les hommes des voies de l'Église et en s'appuyant sur les plus fascinants prestiges [1], doit leur dire et leur répéter sous mille formes : Le Christ est ici, le Christ est là ! Comme si le véritable Christ, le Dieu fidèle, pouvait se rencontrer ailleurs que là où sa parole nous enjoint de le chercher, c'est-à-dire avec le corps enseignant de l'Église dont il est la tête, et dont la loi reste immuable, parce qu'elle est universelle ou catholique, c'est-à-dire faite pour tous les temps, pour tous les lieux et pour tous les hommes.

Mais, après tout, quelque nouveau que soit *le nom* des médiums, ou de ces intermédiaires qu'il plaît au démon de se choisir pour interprètes entre nous et lui, *la chose* est d'une certaine antiquité; et, s'il nous agrée, par exemple, d'ouvrir le livre des Écritures saintes, nous verrons accourir vers l'apôtre saint Paul une servante de la ville de Philippes, qui était devenue pour ses maîtres une source de richesses par ses facultés divinatrices, car elle était possédée par un Esprit *de Python*, c'est-à-dire par l'Esprit *du vieux serpent*, que la simple présence de l'homme apostolique contraignait à prophétiser *en louant le Très-Haut*. Cependant, au bout de plusieurs jours, l'apôtre se retournant vers elle dit à l'Esprit : Je te commande, *au nom de Jésus-Christ,* de sortir de cette fille, et il sortit à l'instant même [2], ce qui provoqua la vengeance des maîtres de cette fille, privés du revenu qu'elle leur procurait.

Parmi ces médiums, ou ces personnes à Esprit de Pythons, les uns, autant qu'il nous est permis d'en juger par le dehors, ont cet Esprit en permanence et paraissent

[1] Saint Matth., XXIV, 22-24.
[2] *Actes des ap.*, ch. XVI.

posséder le démon plutôt qu'ils n'en sont possédés ; les autres ne sont sujets à ces tristes inspirations que d'une manière accidentelle et par crises.

Peu de phénomènes étaient d'un ordre plus commun, à ce qu'il paraît encore, du temps de saint Augustin, que la lucidité de ces médiums démoniaques, c'est-à-dire spirites, vers lesquels *toutes les mauvaises passions humaines poussaient les consultants*. La foule s'approchait de ces intermédiaires moyennant finance, avide de les interroger comme on interrogeait la servante de Philippes. C'est de cette tourbe cupide et curieuse que le savant évêque d'Hippone s'écriait : « Quant aux gens de qui tout l'entretien avec les dieux se réduit à de misérables instances pour un esclave à retrouver, une terre à acquérir, un négoce, un mariage, soins futiles dont ils importunent la divine providence, ils font en vain profession de sagesse... » Et il ajoute : « Ces dieux, malgré *la vérité de leurs prédictions* sur tout le reste ; ces dieux, d'une complaisante familiarité, s'ils n'ont aucun conseil, aucun précepte à donner qui intéresse la béatitude, ne sont ni des dieux, ni de bons Esprits ; ils sont, ou l'Esprit séducteur ou un mensonge de l'homme [1], car tantôt le médium est un truchement démoniaque, tantôt il est un simple charlatan !

Psellus décrit la consécration d'une sorte de médium de premier ordre, en retraçant l'histoire de l'initiation du magicien Marcus. Cet homme, qui se convertit par la suite au christianisme, nous dit : « Je fus initié aux œuvres des démons par Aletus Sirius, qui me conduisit de nuit sur le haut d'une montagne (*Loca infesta*), où il m'ordonna de prendre une herbe (signe sacramentel) et de m'en munir. Lorsque je l'eus prise, il me cracha au visage (*variante*

[1] *Cité de Dieu*, l. X, ch. XI.

de l'insufflation) et me frotta les yeux d'un onguent [1] qui me faisait voir les démons. Bientôt *il me sembla* [2] qu'un corbeau, déployant ses ailes, m'entrait dans la bouche; et *à partir de ce moment* j'eus le don de divination sur toutes sortes de sujets, *autant que le voulut l'Esprit qui m'anima* [3].

Les médiums de l'époque dite Renaissance avaient généralement avec les nôtres plus de rapports que ce dernier, et le don de divination leur était communiqué sans grand renfort de cérémonies, quoique souvent, néanmoins, d'une façon toute surhumaine. L'un des faits les plus curieux en ce genre est celui que nous rapporte l'illustre Walter Scott, l'auteur des *Lettres sur la démonologie,* si singulièrement habile à extirper des faits merveilleux dont il forma le recueil toute particularité qui leur imprime un caractère surhumain[4].

Le principal personnage de l'aventure est une pauvre campagnarde écossaise et se nomme Bessie Dunlop. Cette brave femme, un beau jour, en 1576, fait la rencontre d'un beau monsieur, qui converse avec elle, qui la réprimande comme ayant péché contre Dieu par d'indiscrètes prières, et qui l'engage à faire pénitence. Quoi de plus juste et de plus irréprochable que cette exhortation! Mais à peine est-elle achevée que l'interlocuteur s'évapore, disparaissant par un trou de mur trop étroit pour le passage d'un corps humain. Ce ne fut point d'ailleurs sans avoir glissé dans l'oreille de Bessie plusieurs prédictions importantes, et qui, presque immédiatement, se réalisèrent.

[1] Herbe ou onguent, *sacrement du demon.*

[2] Hallucination *extranaturelle ou démoniaque,* s'il n'y eut point réalité.

[3] *De dæmonibus, quomodo occupent hominem... moveant et se transforment...* Psel.

[4] London, 1830, p. 143.

Peu de jours s'étaient écoulés lorsque cet *Homme-Esprit*, revenant à la charge, lui déclare être un certain Thomas Reid, tué jadis, en l'an 1547, à la bataille de Pinkie. A partir de ce moment, ce digne conseiller spirite, qui l'invitait naguère à désarmer la colère de Dieu par la pénitence, s'engage à lui prodiguer la jouissance de tous les biens imaginables, pourvu toutefois qu'elle consente à renier sa foi baptismale. Renier Dieu, le renier en termes bien formels, oh! non! cela ne se fait point de la sorte et de but en blanc; Bessie aimerait mieux se faire écarteler toute vive!... Passe encore si c'était tout doucement et dans la teneur de sa conduite, au jour le jour et sans qu'on y pensât.

En effet, Thomas Reid, qui sait son monde, renouvelle ses instances et ses visites, sans que Bessie *se figure* lui avoir fait de grandes concessions, quoiqu'elle ait conclu le pacte implicite en acceptant ses services. L'Esprit visiteur, qui s'insinue en elle et commence à *la spiritiser,* lui apparaît donc avec les priviléges d'un familier, jusque dans la chambre qu'elle habite; et là, ni son mari, ni les ouvriers qu'il occupe ne parviennent à l'apercevoir ou à l'entendre lorsqu'au contraire elle l'entend ou l'aperçoit. Elle le rencontre bientôt en tous lieux, que le public les fréquente ou non. C'est dans la solitude d'un cimetière aujourd'hui; demain ce sera dans les rues d'Édimbourg, où, semblable à tout autre vivant, elle le voit se mêler à la foule et s'occuper de soins vulgaires, mais sans que jamais aucun de ceux dont elle croirait qu'il frappe les yeux semble concevoir le soupçon de sa présence. Et dans ces occasions elle se garde bien de lui parler; car il lui a, de sa bouche, intimé l'ordre de ne se point risquer à l'aborder qu'auparavant il ne lui ait adressé la parole.

Bientôt l'Esprit qui se rend visible sous cette forme de

Thomas Reid ne lui épargne plus ses visites; il semble l'affectionner et ne pouvoir se passer d'elle ; il l'assiste de ses conseils, et si quelqu'un la consulte sur des maladies humaines, sur les moyens de guérir les maux du bétail, ou de retrouver les objets égarés, perdus ou volés, les révélations infatigables de Thomas Reid, qui, la spiritisant, la prend entre l'espèce humaine et lui pour médium, la mettent en mesure de répondre à toutes les questions..... Il lui donne même de sa main *des herbes* avec lesquelles elle peut d'elle-même opérer des cures.

Accusée de se livrer aux arts occultes, et interrogée par les juges de l'Écosse puritaine, Bessie avoue sans réticences les points capitaux de *sa médiation* sur lesquels l'accusation repose. Et quoique les faits minimes de sorcellerie ou de spiritisme, allégués à sa charge, n'aient été jamais accomplis par elle que dans l'intention de rendre des services, la condamnation consignée sur les rôles de la justice se résuma dans le laconisme de ces paroles : Convaincue et brûlée !...

L'un des plus puissants médiums de nos jours, ce fut le célèbre Home que, lors de ses débuts en France, je rencontrai dans le monde, et dont mes ouvrages sur la magie ont donné l'une des plus complètes études. Je n'y ajoute aujourd'hui quelques mots, ou plutôt quelques faits, que dans le but de jalonner les progrès du spiritisme à dater de la première édition de ce livre. M. Home est d'ailleurs aujourd'hui distancé par quelques-uns de ses successeurs. Mais prêtons l'oreille à ses exploits :

Deux communications obtenues par M. Home eurent lieu le 10 courant, à la demeure de M. Partridge. « M. Home dit que deux Esprits désiraient se mettre en rapport avec M. P.... Aussitôt on entendit des bruits et des agitations sourdes, pareils à ceux d'une tempête : mugissements et plaintes du vent, bouillonnement des eaux et fracas des

vagues. On croyait entendre le bruit effrayant d'un vaisseau chassant sur ses ancres et en butte à une mer terrible, le craquement de ses jointures, son balancement affreux sur les vagues géantes. La peinture d'un naufrage était si vive qu'un froid tressaillement courut par tous mes membres. Le médium parla d'un bateau à vapeur en perdition, et il dépeignit l'agonie des mourants au milieu d'une mer furieuse et d'une tempête profonde. L'Esprit, qui faisait ces démonstrations pour identifier sa présence, était une des personnes qui perdirent la vie dans le naufrage du paquebot l'*Atlantique*, en novembre 1849[1]. »

« Plus tard, dit M. le Dr Hallock, nous entrâmes dans une chambre obscure pour voir les éclairs de lumières spirituelles dont on avait gratifié précédemment quelques investigateurs. Mais, au milieu de ces illuminations, ce fut un tonnerre *de coups effroyables* qui retentit autour de nous. Quelques-uns venant des murs, du parquet et des tables, à trois pouces de moi, étaient vraiment *étonnants*. Je pourrais difficilement moi-même produire un tel bruit avec mon poing, dussé-je y mettre toute ma force. Les murs mêmes en étaient ébranlés. Les questions furent répondues par des coups variant de force et d'intonation, selon la nature des Esprits communiquants. La petite fille favorite d'un monsieur présent à la réunion, un étranger d'un État lointain, laquelle avait quitté la terre tout enfant, annonça sa présence par une *pluie* bien nourrie de vifs et joyeux petits frappements. A la demande que lui fit mentalement son père, elle posa sa main d'enfant sur le front de ce dernier. Ce père n'était pas un croyant, tant s'en faut; il n'avait jamais assisté à de telles choses, mais il ne put se méprendre à la sensation pénétrante de l'attouchement d'un Esprit.

[1] *Vie de M. Home*, p. 37, etc., etc.

J'eus également une manifestation semblable, dont la nature ne me trompe pas.

» Tout à coup, à la grande surprise de l'assemblée, M. Home fut élevé dans l'air. J'avais alors sa main dans la mienne, et je sentis, ainsi que d'autres, ses pieds suspendus à douze pouces du sol. Il tressaillait de la tête aux pieds, en proie évidemment aux émotions contraires de joie et de crainte qui étouffaient sa voix. Deux fois encore son pied quitta le parquet ; à la dernière, il atteignit le haut plafond de l'appartement, où sa main et sa tête allèrent frapper doucement.

» J'oubliais de constater que ces dernières démonstrations furent faites en réponse à une de mes enquêtes, dans laquelle je formulais le désir que les Esprits voulussent bien nous gratifier de quelque chose qui satisfît tout le monde. Le médium fut grandement étonné et plus alarmé que personne ; mais l'assemblée, je dois l'ajouter, prit la chose assez tranquillement, quoiqu'elle fût excessivement intéressée.

» Durant ces élévations, ou *lévitations*, nous dit ce médium, je n'éprouve rien de particulier en moi, excepté cette sensation ordinaire dont je renvoie la cause à une grande abondance d'électricité[1] dans mes pieds. Je ne sens aucune main me supporter; et, depuis ma première ascension, citée plus haut, je n'ai plus éprouvé de craintes, quoique, si je fusse tombé de certains plafonds où j'avais été élevé, je n'eusse pu éviter des blessures sérieuses.

» Je suis en général soulevé perpendiculairement, mes bras roidis et relevés par-dessus ma tête, comme s'ils voulaient saisir l'être invisible qui me lève doucement du sol. Quand j'atteins le plafond, mes pieds sont amenés au niveau de ma tête, et je me trouve comme dans une position de

1 Electricité railleuse qui nous est bien connue, et qui se moque souvent de gens un peu plus sérieux que M. Home.

repos. J'ai demeuré souvent ainsi suspendu pendant quatre à cinq minutes[1]. »

Aujourd'hui, le médiateur tend à redevenir un être sérieux, le truchement normal et l'organe d'un monde invisible, le noyau, l'âme des écoles et des églises spirites. Pour le moment donc il ne rit plus, il est recueilli, dévot et tendre dans tel quartier; grave, sombre et fronçant un sourcil prophétique dans tel autre; le voici pontife et médecin, comme jadis; et quelquefois il parle, je ne dis point il jargonne, mais il parle avec élégance et facilité les langues qui lui sont étrangères[2]. Aussi, presque partout, hélas! il charme et captive de nombreux imprudents, chrétiens ou non. Si donc il se fait que vous ayez amis à conseiller, frères ou sœurs à diriger, enfants ou domestiques à maintenir, ne riez point de cet être si souvent vulgaire, mais en qui, de temps en temps, *s'infusent* la science et la puissance.

Nous nous bornons presque dans cette page à nommer les médiums; mais en définitive, sous quelque forme qu'ils se présentent à nous, ils sont de toutes les époques! Et soit qu'ils paraissent posséder un Esprit, soit qu'un Esprit semble les posséder, *le résultat final* de leur médiation est une tendance plus ou moins franche et directe vers l'exaltation de la puissance du démon, au détriment des vérités qu'enseigne l'Eglise à laquelle ils se substituent; aux dépens de la morale pure et chrétienne, qui naît et *ne peut naître que de cette doctrine;* et à la ruine de la gloire de Dieu, éclatant ici bas dans la sainte prospérité des sociétés humaines.

[1] *Révélations sur la vie surnaturelle de Home, ibid.*, pag. 50-52-53. — Lire, sur les médiums, le *Journal du magnétisme*, n° 199, an 1854, mais surtout mon livre *Médiateurs et moyens de la magie*, 1863, chap. I et II.

[2] Voyez ces faits très-fortement attestés, Miss Laura, etc., etc., dans mon livre *Des médiateurs et moyens de la magie.*

CHAPITRE QUATORZIÈME.

MAGIE, SURHUMAIN DIABOLIQUE, ET MIRACLES.

Quelques exemples de notoriété universelle et pourquoi. — Le serpent, l'ânesse, les corbeaux médiums. — Malédiction contre les arts magiques tel que notre siècle recommence à les pratiquer. — Extermination des peuples pour le fait de consulter les âmes des morts, etc. — Les Pères de l'Eglise sur ce point. — Chèvres et tables prophètes. — Vaine distinction entre les différents arts magiques. — Saint Augustin contre ceux qui se font guérir par ces moyens occultes, qui sont démoniaques. — Il observe que les lois portées contre la magie ne sont même point le fait des chrétiens. — Exemple de charme magique échouant devant la prière et la pureté. — Exemple contraire causé par le défaut de vigilance de celle que le charme attaque, mais où la victoire est accordée à un saint ministre de Dieu. — La magie d'après les Pères. — Bulle papale sur les crimes que la magie aide à commettre. — Etat intellectuel de ceux qui refusent d'ajouter foi à ces choses. — Apostasie de ceux qui, croyant à ces choses, préfèrent l'Eglise spirite à l'Eglise divine.

Non, le surnaturel, le surhumain ne sont point de vains mots; et la magie, par conséquent, n'est point une vaine imagination de l'esprit séduit ou effrayé. Il y a donc quelque chose de positif dans l'art magique, et de réel dans ses effets! Mais plus les intelligences sont faibles et faiblement éclairées, plus le doute leur est naturel et permis sur ce point. Sans les heurter d'une manière blessante, nous avons cru, pour notre part, devoir développer quelques-unes de nos raisons de ne point douter.

La meilleure et la première de toutes, nous la puisons dans les saintes Écritures et dans la croyance catholique qui, tout en nous enseignant l'existence du *Merveilleux*, le divise en deux parts. Nous voulons en exposer ici même et

d'abord quelques exemples de publique notoriété, par la raison que le siècle passé semble avoir donné le mot au siècle présent pour nous déshabituer d'y croire.

De cette division du Merveilleux, la première est celle que l'Église attribue à la puissance divine ; de même qu'elle attribue la seconde à la puissance *subordonnée* du démon. Sans nous astreindre méthodiquement à cet ordre, deux mots rappelleront au catholique qui aurait oublié ces éléments rudimentaires de la foi les plus fameux de ces prodiges.

Dès les premiers jours de l'homme, le démon, prenant le serpent pour médium, parle par l'organe de l'insinuant reptile et séduit Ève [1]. Voici le Rédempteur devenu nécessaire ! La lutte est engagée ; et le commerce de l'homme avec les démons perd le monde, que Dieu lave d'abord dans les eaux insuffisantes du déluge. Puis, le Seigneur se choisit un peuple ; les Égyptiens l'oppriment, et Moïse se lève au nom du Tout-Puissant, afin de l'arracher à la servitude et à la mort. Couvrant l'Égypte de plaies et de miracles, l'homme d'Israël, le grand prophète, se voit à trois reprises défié par les magiciens de Pharaon. A son exemple, ceux-ci changent leurs verges en serpents ; ils convertissent en sang l'eau qui leur est présentée ; ils font naître ou apparaître des grenouilles dont toutefois ils ne peuvent, ainsi que Moïse, débarrasser l'Égypte. Et ces prodiges sont effectués par eux grâce aux enchantements et aux arcanes que possédait l'Égypte [2]. Dieu a voulu que trois fois de suite le démon manifestât son existence et son pouvoir par l'imitation, par la réalisation de ces étonnants prestiges ; mais c'est assez, et désormais il n'accepte plus la rivalité. Soyons atten-

[1] *Genèse*, chap. III, v. 1 ; — Saint Paul *aux Corinthiens*, II, ch. XI, v. 3.

[2] Cap. VII, v. 11, *Exode*.

tifs. La verge d'Aaron vient de frapper la poussière de l'Égypte, et toute la terre s'est à l'instant couverte de moucherons. Les magiciens accourent pleins de confiance en la force de *leurs enchantements*, mais leurs invocations restent vaines. Ils pâlissent, et ce cri leur échappe : « Le doigt du Seigneur est là [1]. » Leur puissance vient d'être brisée ! Moïse prend de la cendre ; il la jette en l'air, et la cendre retombe en ulcères et en tumeurs sur les habitants de l'Égypte ; les magiciens eux-mêmes en sont atteints. Et ces hommes qui bravaient Moïse, ces hommes dont la puissance tout à l'heure était redoutée, ces hommes qui n'ont à leur service que la science de l'Égypte et les forces du démon ne peuvent plus même *se tenir debout* devant le serviteur du Dieu qu'ils combattaient. Leur chair n'est plus que douleur et corruption. Moïse alors leur paraît *un magicien* qu'un Dieu supérieur à leurs dieux favorise [2]. Quel plus éclatant exemple de la réalité, de la puissance et des misères de la magie, que cette lutte entre les magiciens et l'homme que ces misérables reconnaissent pour organe du vrai Dieu [3] !

Balaam, monté sur son ânesse, s'acheminait pour maudire Israël. Un ange, l'épée à la main, menace l'animal, qui s'arrête et tombe sous les coups de son maître. Enfin le Dieu qui fait parler les muets ouvre la bouche de la bête, et celle-ci s'adressant au prophète prévaricateur, à l'opiniâtre devin, l'accuse de la faute qu'il a commise et se justifie [4].

La famine sévit en Israël ; le prophète Élie se retire au

[1] Cap. VIII, v. 19, *Exode*.

[2] *Exod.*, ch. VII, VIII, IX, XIX ; Papyrus cités dans le premier chapitre de mon livre *Hauts phénomènes de la magie*, etc., etc.

[3] *Mercurii Trismegisti Asclepius*, c. XIII, et saint Aug., *Cité de D.*, l. VIII, c. XXIV.

[4] *Nombres*, cap. XXII, v. 21, etc.

bord du torrent de Carith, et, sur l'ordre de Dieu, les corbeaux, divins médiums, ainsi que l'ânesse de Balaam, lui apportent soir et matin le pain et la chair qui le nourrissent[1]. Élie ressuscite le fils d'une femme de Sunam, et fait remonter sur l'eau du Jourdain le fer de la cognée de l'un des travailleurs qu'il occupait[2]. Daniel est jeté dans la fosse aux lions; il y demeure six jours entiers, pendant lesquels les Babyloniens font jeuner ces féroces animaux, afin qu'ils se jettent sur le prophète et le dévorent. Mais les lions qu'*inspirent* les anges du Ciel restent paisibles; et Dieu, saisissant par la tête le prophète Habacuc, le transporte de Judée à Babylone, avec les mets qu'il s'était préparés, ignorant qu'ils devaient sustenter Daniel[3]. Les envieux, dont la rage avait voulu perdre Daniel, étant descendus à sa place, les lions que les anges adoucissaient sont rendus à leur nature et les dévorent en un clin d'œil. Jonas désobéit à la parole de Dieu, le voici précipité dans les abîmes de la mer par les marins; car sa prévarication a soulevé contre le navire les fureurs de la tempête. Un poisson l'engloutit, le conserve trois jours et trois nuits dans son corps, où le prophète vivant et repentant invoque la clémence de Dieu; et, sur l'ordre divin, le poisson le rejette sur terre[4].

Trois jeunes Hébreux refusent d'adorer l'idole que vient d'élever Nabuchodonosor. Des bras vigoureux les lancent au centre d'une fournaise dont l'ardeur renverse morts les hommes à qui était imposée la tâche de cette exécution. Quant à eux, ils restent frais et dispos, sous une rosée divine,

[1] *Rois*, l. III, ch. XVII.

[2] *Rois*, l. IV, XXXV, 5, cognée médium, ou s'animant.

[3] *Daniel*, ch. XIV, v. 29, etc. Ces mets sont l'image des prières destinées à telle âme du purgatoire, et servant à telle autre dont les mérites sont supérieurs...

[4] *Jonas*, ch. II.

louant et glorifiant à haute voix le Seigneur, au milieu des flammes tourbillonnantes [1]. Balthasar se livre à d'audacieuses orgies ; il boit et fait boire ses femmes dans les vases sacrés du temple de Jérusalem. Aussitôt *une main mystérieuse* écrit la condamnation du coupable sur les murs de son palais ; et, cette nuit même, Balthasar est atteint ; il périt [2]. L'ange Raphaël, sous les traits d'Azarias, conduit le jeune Tobie, le guide, le marie, expédie ses affaires ; et, après avoir paru boire et manger comme un homme, disparaît et monte au ciel [3].

Des brutes et des éléments, des corps inanimés, le fer d'une cognée, la flamme d'une fournaise, obéissent à la parole comme si la volonté d'un Esprit les maniait.

Voilà, voila donc, et sans descendre jusqu'à l'époque de Jésus-Christ et des Apôtres, quelques merveilles surhumaines. Elles sont opérées pour la plupart par le bras de Dieu, que la raison de l'homme essaya quelquefois si follement de raccourcir. Mais ce Dieu tout-puissant laissa-t-il quelque pouvoir au démon, et défendit-il à l'homme d'y participer, de se le faire communiquer, de se l'approprier par un traité, par un pacte exprès ou tacite ?

Ecoutons, et que les paroles suivantes règlent notre jugement. Moïse parle et dit : « Vous ne souffrirez point ceux qui usent de sortiléges et d'enchantements, mais vous leur ôterez la vie [4]. » Et n'est-ce point de toute évidence le même art magique que le *Deutéronome* attaque et flétrit en ces

[1] *Daniel,* ch. III.

[2] *Daniel,* ch. V. Cette main peut rappeler celles que le médium Home fit si souvent apparaître, et que tant de personnes dignes de foi, et étrangères les unes aux autres, virent et touchèrent, ainsi que je m'en assurai de leur bouche.

[3] *Tobie,* ch. V et XII.

[4] *Exode,* ch. XXII, v. 18.

termes : « Qu'il ne se trouve parmi vous personne qui consulte les devins, qui observe les songes et les augures, ou qui use de maléfices, de sortiléges et d'enchantement. Que personne ne consulte ceux *qui ont l'esprit de Python*, et qui se mêlent de deviner, *ou qui interrogent les morts* pour apprendre d'eux la vérité. Car le Seigneur a *en abomination* toutes ces choses, et *il exterminera tous ces peuples à cause de ces sortes de crimes* qu'ils ont commis[1]. »

Héritiers de la doctrine de Moïse et de celle de Jésus-Christ, les Pères de l'Église professaient hautement leur foi aux œuvres que les démons opèrent à l'aide des arts occultes ou magiques. Et d'ailleurs, il leur eût suffi, pour stigmatiser ces opérations détestables, de consulter leur propre expérience, ainsi qu'il nous suffirait aujourd'hui de consulter la nôtre. Écoutons donc quelques-uns de ces hommes d'élite, et recueillons-nous devant ce passage de Tertullien qui semble n'être écrit que d'hier, et tout exprès pour notre siècle :

« S'il est donné à des magiciens de faire apparaître des fantômes, d'évoquer les âmes des morts, de forcer la bouche des enfants à rendre des oracles ; si ces charlatans singent un grand nombre de miracles ; s'ils envoient des songes, s'ils conjurent, s'ils ont à leurs ordres des Esprits messagers et des démons par la vertu desquels les chèvres *et les tables* qui prophétisent sont *un fait vulgaire*, avec quel redoublement de zèle ces Esprits puissants ne s'efforceront-ils point

[1] *Deutéronome*, ch. XVIII, v. 10, etc. Interroger les morts ! c'est exactement là le crime de nos spirites, dont les plus religieux se figurent entrer en commerce avec de saintes âmes. Tertullien, saint Augustin, l'Eglise leur dit : Ceux qui répondent à vos évocations, à vos provocations, ne sont que des Esprits de ténèbres et de damnation. S'ils se font anges de lumière, ce n'est que pour éblouir vos yeux malades, et non pour vous éclairer.

de faire pour leur propre compte ce qu'ils font au service d'autrui [1] ! »

Les miracles de Dieu, dit saint Augustin, s'opèrent par la simplicité de la foi,... et non point par ces enchantements d'un art sacrilége et d'une criminelle curiosité que l'on appelle tantôt magie, tantôt du nom plus détestable de goétie, tantôt du nom moins odieux de théurgie. Car on voudrait créer une différence entre ces pratiques ; et l'on prétend que, parmi les partisans des sciences illicites, les uns, ceux par exemple que le vulgaire nomme magiciens, ou qui sont adonnés à la goétie, provoquent la vindicte des lois, tandis que ceux qui exercent la théurgie ne méritent que des éloges. Les uns et les autres cependant sont également enchaînés aux perfides autels des démons, ces Esprits qui usurpent le nom des anges [2].

Ailleurs, l'esprit occupé des séductions auxquelles nous entraînent les faveurs insidieuses du démon, et que l'art magnétique ou le spiritisme contemporain vulgarisèrent au milieu de nous, le savant docteur s'écrie :

« Oui, oui, je le sais, les tentations de la vie humaine sont de tous les jours. Un fidèle est-il malade, le tentateur est à ses côtés. Pour prix de la santé, celui qui s'en fait le médiateur ne demande qu'un sacrifice illicite, qu'une ligature superstitieuse et sacrilége, qu'un enchantement criminel, qu'une consécration magique! Cette personne, est-il dit au malade, et, tenez donc, cette autre encore, ont été bien plus en danger que vous! Elles ont fait ceci, cela, et se sont tirées d'affaire. Faites de même, si vous tenez à vivre! autrement vous mourrez. » — N'est-ce

[1] *Apologét.*, ch. XXIII : Per quos et capræ et *mensæ* divinare *consueverunt;* — ailleurs *Mensula,* Am. Marcel., t. III, Paris, 1672; — Origène, *Contre Celse,* l. I, nº 40, etc., etc.

[2] *Cité de Dieu*, sur Porphyre, l. X, ch. IX.

point dire à ces personnes : Vous mourrez si vous ne reniez le Christ[1], si vous ne faites un pacte implicite avec son ennemi, si vous ne vous soumettez aux pratiques, aux signes sensibles auxquels il attache sa grâce!

« Eh bien, continue le même Père, pour confondre ces prestiges de la magie, dont quelques hommes ont le malheur et l'impiété de se glorifier au nom des démons, je ne veux d'autres témoins que la lumière et la publicité. En effet, pourquoi cette rigueur des lois humaines, s'il s'agit d'opérations accomplies par des divinités dignes d'hommages? Est-ce aux chrétiens qu'il faut attribuer ces lois portées contre la magie? » Et n'est-ce pas un témoignage rendu contre la pernicieuse influence de ces maléfices sur le genre humain, que ces vers du grand poëte :

J'en atteste les dieux... etc.

C'est d'ailleurs à regret que j'aborde les sombres mystères de la magie, car les prestiges des magiciens ne s'accomplissent que par l'enseignement et l'influence des démons[2].

[1] *Sermo de Stephano martyre* CCCXVIII, p. 145, vol. XXI, saint Augustin, *Patres...*

[2] *Cité de Dieu*, l. VIII, ch. XIX ; — *Interdict. profanes.* V. l'historien Josèphe, Rép. à Appion, l. I, ch. I ; — *Les Douze Tables*, saint Aug. d'après Cicéron, *Cité de D.*, l. XXI, c. VI ; l. VIII, c. XIX ; — Constantin, loi rap. dans Binsfeld, p. 679, *De conf. mal.* ; — *Cod. Théod.*, t. IX, tit. XVI ; *De malef. leg.*, VI et III. Carol. Mag., *Capitul. Aquis gran.*, l. I, cap. LXIV ; — *id. Selvagio*, p. 69 à 72, *Antiq. Christ.* ; — *Interd. sacrées : Nombres*, cap. XXXIII ; — *Lévitique*, cap. XX, v. 2, etc. ; — *Sagesse*, cap. XII, v. 3 ; — *Jérémie*, ch. XXIII, v. 9 ; — *Isaïe*, c. XLVII, v. 9 ; — Canons 25, concile d'Ancyre ; 26, de Laodicée ; 89, de Carthage 4me ; 7 de Bâle, etc. ; — *Synod. Trull.* ; — *Synod. Rom., sub Greg. II* ; — Bulles et extrav. des papes Jean XXII, Sixte IV, Innocent VIII, Alexandre VI, Léon X, Adrien VI, Sixte V. — Je reviendrai ailleurs sur ce sujet que j'effleure ici, mais où l'on peut déjà voir, contre la magie, l'accord étrange de la Synagogue, de l'Eglise et de la législature profane qui, plus tard, continuera son œuvre !

Puis, le saint docteur parlant d'une lampe que l'on disait brûler à l'air dans un temple de Vénus, et jeter une flamme si vive que nulle pluie, que nulle tempête ne sauraient l'éteindre, — λύχνος ἄσβεστος, — s'exprime en ces termes :

« A cette lampe, nous ajoutons encore les merveilles des sciences humaines et magiques, c'est-à-dire les prodiges que les démons opèrent *par l'entremise des hommes*, ou par eux-mêmes; et nous ne saurions les nier, *sans contredire la vérité des Écritures saintes*[1]. »

« Qui sont les magiciens? dit saint Ambroise. N'est-ce point ceux qui, d'après les enseignements de l'histoire, tirent leur origine de Balaam[2] ? »

Ailleurs, notre attention est éveillée par une anecdote que nous rapporte saint Grégoire de Nazianze. Nous y voyons en œuvre l'un des moyens les plus vulgaires d'user de la magie, et de se servir des Esprits de malice à titre d'instruments utiles à nos passions. Cependant, une forte consolation sort de ce récit pour le chrétien; car il y éprouve à quel point les secours obtenus de Dieu par la prière l'emportent sur les artifices de la magie, et sur la puissance qu'elle emprunte au démon.

Le démon voulut attaquer, par l'entremise de Cyprien,

[1] *Cité de Dieu,* l. XXI, ch. VI. — Cette langue merveilleuse du temple de la grande déesse de Syrie me rappelle, d'ailleurs, un tableau que le savant auteur du *Voyage au Thibet*, le Père Huc, missionnaire français, *m'affirma*, de la manière la plus positive, exister dans une lamaserie de cette contrée idolâtre. Ce tableau représente un paysage où figure la lune, l'astre favori du paganisme et de la magie, que l'Eglise place sous les pieds de la mère du Sauveur. Dans ce tableau, parfaitement naturel, exempt de tout mécanisme, et qui se compose d'une simple toile, la lune, sans cesse mobile, suit de jour et de nuit toutes les phases et tous les mouvements de l'astre des cieux dont elle est l'image!... Je cite mon auteur et je passe.

[2] *Expositio evangelica*, ch. XLVIII.

une vierge aussi pure d'âme que de corps, et dont ce jeune homme était épris. Cyprien pressait donc cette innocente fille, et il se servait, pour arriver à son but, non point d'une vieille matrone exercée à ce genre de négoce, mais de l'un de ces démons qui se complaisent à favoriser la volupté sensuelle.

Cependant, aussitôt que la jeune vierge eut le sentiment du mal qui la menaçait, et qu'elle comprit le piége qui lui était tendu, — car les âmes attachées à Dieu pénètrent avec rapidité les embûches du démon, — que fit-elle, qu'imagina-t-elle, contre cet artisan de vices? Désespérant de trouver un remède au mal, elle se jeta dans le sein de Dieu; et, contre ce détestable amour, elle prit pour défenseur et pour protecteur son divin époux, celui qui délivra Susanne du danger de mort, et qui sauva Thécla. Elle eut recours à la prière et au jeûne; elle espéra; le démon fut vaincu!

L'Esprit tentateur s'adressant à Cyprien se vit contraint de lui avouer sa défaite, et l'amant déçu de lui témoigner tout son mépris. Le démon, indigné de cette insulte, ne tarda point à s'en venger en prenant possession de son corps, et en le tourmentant comme un autre Saül... Plus heureux que le monarque israélite, Cyprien, réduit aux abois, prit enfin le parti de se tourner vers Dieu, et il obtint de la miséricorde du Seigneur sa guérison.

Ce fut alors que ramassant ses livres de magie, et les élevant en forme de bûcher sous les yeux du public, il se fit un plaisir de les livrer aux flammes en proclamant la folie de telles pratiques et la misère de pareils trésors[1].

A côté de cet exemple, exposons, dans son très-médiocre français, une page que nous empruntons aux Pères du désert :

[1] *Oratio* XXIV, cap. IX, X, saint Greg. Naz.

« Une vierge de la ville de Majuma demeurait au voisinage d'un jeune homme qui s'en rendit éperdument amoureux. Elle en souffrit bien des cajoleries qui ne convenaient pas à une chrétienne, moins encore à une vierge consacrée à Jésus-Christ, comme il paraît par les termes de saint Jérôme que l'était celle-ci. Mais elle n'alla pas aussi loin que le jeune homme l'aurait désiré. Pour en venir à bout, celui-ci alla à Memphis, afin de trouver dans l'école des idolâtres d'Égypte, *fort renommée pour l'art magique,* un moyen d'achever de perdre une âme. Il resta un an entier dans *cette académie de ténèbres et de libertinage;* et, instruit dans l'art diabolique autant qu'il en voulait savoir pour contenter sa passion, il mit à son retour, sous le seuil de la porte de la fille, une lame de cuivre où étaient gravées des figures monstrueuses avec des paroles. L'enchantement *n'eût rien produit* sur une personne plus fidèle à Jésus-Christ[1] que celle-ci ne l'avait été; mais *elle avait donné prise au démon dès le commencement* en écoutant trop facilement ce libertin. Aussi, *dès que le charme fut mis,* l'esprit malin *s'empara-t-il d'elle.* Perdant le jugement et la pudeur, elle jeta le voile de sa tête, grinça des dents, appelant sans cesse le jeune homme par son nom, et montrant qu'elle était transportée d'amour pour lui jusqu'à la fureur.

Ses parents eurent recours à saint Hilarion et la lui amenèrent. Le démon l'agitait par de violentes convulsions et poussait des hurlements par sa bouche. Il s'écriait qu'on le tourmentait, et qu'il ne pouvait sortir du corps de cette fille que le jeune homme n'eût ôté du pas de la porte le charme qui le liait dans son corps.

« Ta force est donc bien grande, lui dit ironiquement

[1] P 283, vol. II.

Hilarion, puisqu'elle est arrêtée par une lame et un cordon! Les parents voulaient qu'on allât chercher le jeune homme pour l'obliger à ôter le charme, mais le saint ne le permit point, *de peur qu'on ne crût que cela était nécessaire* pour chasser le démon, et qu'on eût ajouté foi à ses paroles qui ne sont que mensonge. Il guérit la fille en priant pour elle, après quoi il lui fit une sévère réprimande sur ce *qu'elle avait donné prise au démon par sa mauvaise conduite*[1]. »

En un mot, et pour nous résumer, la magie est l'art des maléfices et des illusions. Les fléaux qu'elle nous permet de manier, ou les prestiges dont elle nous éblouit, ont pour but de supplanter la vérité au profit du mensonge et de l'erreur.

« Tout l'art, toute la puissance des magiciens, repose sur l'*opération* des démons. Invoqués par la magie, ces Esprits éblouissent la vue de l'homme par leurs prestiges. On cesse alors de voir ce qui est; et, ce qui n'est point, on se figure le voir[2]. »

Mais si la magie est la science des illusions et du mensonge, si elle a pour père et pour auteur le démon, si « les détestables secrets qu'elle nous enseigne sont odieux à l'innocence », elle est donc bien véritablement la science du crime; aussi pouvons-nous dire que, dans tous les siècles qui la nommèrent, elle en fut l'infatigable instrument. Avec elle on savait torturer et tuer au loin; on tuait dans l'ombre; le venin de la mort arrivait par cet art infâme au but qui lui était indiqué, et, le plus souvent, il arrivait invisible et irrésistible.

[1] P. 283-4, Pères du désert d'Orient, vol. II.

[2] Lactance, p. 30, 31, *De falsa relig.* Bâle, 1532; — saint Augustin, *Cité de Dieu*, l. VIII, c. XVIII; — Origène, *Contre Celse*, l. II, c. VII; — Rusca, *De inferno et statu dæmonum*, c. VII; — Pierre Lombard, *De rer. corp. et spir. creat.*, l. II, dist. 7.

Quoi de surprenant, après cela, si, depuis les Hébreux jusqu'aux Latins, nous voyons des peuples, instruits par l'expérience, identifier le nom du sorcier ou de l'*enchanteur*, c'est-à-dire du malfaiteur par excellence, avec le nom de l'*empoisonneur* (*Chasaph; — Veneficus, maleficus*), et l'exprimer par le même mot!

Je ne m'étonnerai donc point, avec l'auteur protestant des Lettres sur la démonologie, de voir le chef même de l'Église, le pape Innocent VIII, poursuivre la magie de ses bulles et la frapper de ses anathèmes. L'étude que nous avons faite de cette fausse science ne nous permet de découvrir aucun ridicule, aucune trace d'ignorance, aucune absurdité, dans les termes de cette bulle, que nous voulons traduire sur la version même de l'auteur anglais, quoique nous citions l'original.

« Il est venu jusqu'à nous, s'écrie le souverain pontife, qu'un grand nombre de personnes des deux sexes ne craignent point d'entrer en relations avec *les Esprits de l'enfer;* et que, par leurs pratiques de sorcellerie, elles répandent une foule de maux sur les hommes et sur les bêtes. C'est ainsi que l'on frappe de stérilité le lit conjugal, que l'on détruit les germes de l'humanité dans le sein des femmes, et que l'on oppose une barrière à la multiplication des animaux; c'est ainsi que l'on flétrit les moissons sur le sol, la grappe de la vigne sur son sarment, les fruits sur l'arbre, les plantes et les herbages dans le champ et dans la prairie. »

Est-il rien de plus clair, et de quoi nous émerveiller? il en coûte si peu de peine aux démons, dit le fameux théologal de Milan, Antoine Rusca, pour se mettre en rapport avec les hommes, pour leur parler, pour les épouvanter, pour les entraîner dans le péché [1]; *si prodigieuse,* si détes-

[1] Ch. VII, p. 489.

table, si effrayante est leur puissance sur les éléments, sur les hommes, sur les animaux, sur toutes les parties de cet univers, et si facile leur est-il de la mettre au service des sorciers et des magiciens [1] !

Comment donc refuser de croire à des choses qui ne sont prodiges que dans l'ordre des lois physiques, et qui deviennent purement naturelles au point de vue de l'homme intelligent dont le regard embrasse la création dans la magnificence de son ensemble spirituel et corporel ? Comment se refuser d'ajouter foi à des phénomènes appuyés sur les conditions qui assurent au témoignage humain sa valeur philosophique et irrésistible ? Ne nous semble-t-il point que dans des circonstances ainsi déterminées la négation revête le caractère d'un aveu de déchéance intellectuelle, et souvent même confine à la stupidité de la brute ?

Pour être conséquents, il faut que les hommes qui se figurent que nier l'existence ou *l'action sensible* d'une puissance surhumaine, c'est faire acte de force d'esprit ; il faut que ces hommes, dont un grand nombre croient et veulent appartenir au catholicisme aillent jusqu'au bout et que, des cimes vertigineuses de leur supériorité, abaissant leurs regards sur l'Église romaine, ils lui disent : Tu mens ou tu tombes en démence, lorsque tu prétends réciter avec foi les instructions formulées dans ton Rituel, au chapitre de tes exorcismes, et que voici :

« L'exorciste doit ordonner au démon de dire s'il est

[1] An 1484. L'original de cette bulle et d'autres que j'ai sous les yeux sont bien plus énergiques que l'anglais : Dæmonibus incubis ac succubis... homines, mulieres, pecora perire, suffocari et extingui facere... diris tam intrinsecis quam extrinsecis doloribus et tormentis excruciare... aliaque quam plurima nefanda crimina... Lire *id.* Letter 7. *On Dem.,* p. 205, 206, et l. V, ch. I, p. 467-8 ; — voir, *idem,* Psellus, dans toute la teneur de son curieux ouvrage *De dæmonibus.*

détenu dans le corps du possédé par quelque œuvre *magique*, par *des signes* ou par *des objets* servant à *des maléfices*. Que si l'exorcisé les avait avalés, il faut qu'il les vomisse ; et s'ils ne sont point dans son corps, il faut qu'il en indique la place ; il faut qu'après les avoir découverts *on les brûle*[1]. »

Observez que « quelques démons révèlent l'existence d'un *maléfice*, disent quel en est l'auteur, et indiquent le moyen de le détruire. Mais gardez-vous bien d'avoir recours, pour atteindre ce but, à des magiciens, à des sorciers ou à des moyens illicites. Vous ne devez appeler que le ministre de l'Église. »

L'Église croit donc à la magie, puisqu'elle l'exprime en termes si formels[2] ! Ceux qui refusent d'y ajouter foi pensent-ils avoir la même croyance que l'Église ? et, dès lors, quel est pour eux le corps enseignant ? à qui le Christ a-t-il dit : Allez donc, instruisez tous les peuples, et assurez-vous que je serai toujours avec vous jusqu'à la consommation des siècles[3].

Quoi de plus ? Le monde dirait-il maintenant que je suis un insensé ? Je le veux bien ! mais il faut ajouter que ma folie est la même que celle de l'Église ; il y a là de quoi me consoler, et je montre du doigt les Babels du spiritisme à ceux qui se mettent en quête de nouveaux apôtres.

[1] P. 475, 478, *Rituale romanum*, Parisiis, 1852.

[2] Elle croit à la magie contemporaine, la date du Rituel cité étant 1852 !

[3] Euntes, docete omnes gentes. Et ecce vobiscum sum *omnibus diebus* usque ad consummationem sæculi ; *Evang.* St-Matth. XXVIII, 19-20.

CHAPITRE QUINZIÈME.

LES SACREMENTS DU DIABLE.

La magie existe, mais les esprits qui en sont les agents obéissent-ils à la parole, à la volonté de l'homme? — Leur puissance est-elle liée à certains mots, à certains actes formels? — Dans le catholicisme diabolique, de même que dans le catholicisme divin, la grâce agissante est liée à certains signes. — Exemple des deux ordres. — Ces signes puissants n'ont aucune vertu par eux-mêmes. — L'Égypte antique et les philosophes théurges sur ces signes sacramentels. — Puissance du prêtre catholique, puissance du prêtre païen, qui, par le moyen des signes sacramentels, commande aux dieux. — Conflit accidentel entre les mauvais démons et ceux que les dupes du spiritisme théurgique appellent les bons démons. — Des démons, ministres des dieux, tourbillonnent autour des dieux et prennent leur aspect. — La science a découvert dans la matière des propriétés aptes à recevoir des dieux. — On forme donc des signes sacramentels, ou des composés, qui renferment ces immortels. — Cette science, ces arts, ces signes, tombent aux mains de nos bergers. — Faits cités par le savant Orioli, correspondant de l'Institut de France, touchant les paroles et signes sacramentels. — Action incroyable de ces signes. — Accord entre le camp des catholiques et le camp des non-catholiques sur ce qui fait la vertu de ces signes.

Que si l'existence de la magie s'élève au-dessus des régions du doute, nous arrivons, comme conséquence de cette réalité reconnue, à l'étude d'un intéressant phénomène : car il s'agira de savoir encore si l'*opération* des Esprits, que l'on ne conteste plus, s'accomplit *à la parole* et *sur le commandement* de l'homme. Voilà, je le pense, une question digne de fixer pendant quelques instants notre attention sérieuse, et je la pose en ces termes :

Une puissance réelle et positive fut-elle jamais atta-

chée, liée à certaines paroles, à certains signes, à certains objets, et l'homme peut-il, à l'aide de ces choses du dehors, opérer au seul gré de sa volonté des œuvres surhumaines?

Dieu lui-même, et sans doute afin de fixer la mobilité de l'esprit humain en saisissant l'homme par les sens, Dieu voulut attacher *à des signes sensibles une puissance et des grâces surnaturelles*. Les sacrements de l'Église en sont la preuve, puisque tels sont, presque rigoureusement, les termes sous lesquels le catéchisme nous en transmet la notion; mais qui le sait et le comprend ainsi dans le monde, hormis les néophytes de dix à quatorze ans?

Et, déjà, sous le règne naissant de Moïse, nous avions entendu ce prophète, montrant à Pharaon l'un de ces signes qu'il tenait en main, lui dire de la part de Dieu : Vous reconnaîtrez en ceci que je suis le Seigneur ; je vais frapper l'eau de ce fleuve avec *cette verge*, et elle sera changée en sang [1].

Nous vîmes, plus tard, la malédiction de Dieu attacher *aux eaux* de jalousie des effets terribles et immédiats, lorsqu'elles touchaient le corps d'une femme adultère [2]. Nous vîmes la bénédiction du Seigneur accorder une guérison instantanée *au contact* du corps des malades avec *les eaux* de la piscine miraculeuse, aussitôt que son ange en avait agité la surface [3]. Nous vîmes encore le jeune Tobie, guidé par l'ange Raphaël, guérir les yeux de son père par *la fumée* du foie d'un poisson dont *la propriété était de chasser des démons de toute espèce* [4]. Jésus-Christ lui-même, enfin, voulant guérir les malades, impose *les mains*,

[1] *Exode*, VII, 17.
[2] *Nombres*, ch. V, 17-27.
[3] Saint Jean, ch. V, v. 4.
[4] *Tobie*, ch. VI, v. 8, 9.

et ne se contente point de dire à l'aveugle : Ouvre les yeux et vois; rien cependant ne lui était plus facile. Mais, afin d'opérer ce miracle, il crache à terre, il fait *de la boue* avec sa salive, et s'il rend la vue à celui dont les yeux sont éteints, c'est par l'application de cet onguent[1], qui ne possède *en lui-même* aucune autre vertu surhumaine, que l'onguent de la sorcellerie.

Seigneur, dit l'Église dans la cérémonie des bénédictions, regardez dans votre bonté cette créature du *sel et de l'eau,* afin que partout où elle sera répandue en votre nom, les attaques de l'Esprit immonde soient repoussées[2]. — La puissance miraculeuse avait-elle, a-t-elle son domicile naturel et sa cause dans la verge ou dans le foie, dans l'eau, dans le sel, ou dans la boue? Qui de nous oserait le penser? *Ces signes sensibles* ont donc pour objet de frapper l'esprit humain, afin de prendre l'homme par les sens. Eh bien, le démon, pour tromper l'homme et insulter à la fois aux choses saintes, ne doit-il pas s'attacher, selon son habitude, à singer les actes de Dieu?

Oui sans doute, et c'est bien ici le cas de répéter, avec le théologien Thyrée, ce passage de saint Augustin : « Les démons séduisent, par des choses qui n'ont que l'apparence, les hommes dont l'esprit s'adonne aux vanités. Inspirés par leur astuce, ils aiment *à copier Dieu.* Voyant Dieu attacher sa grâce à des sacrements ou à des signes sensibles, qui, cependant, *n'en sont point la cause productrice,* ils adoptent, de leur côté, certains moyens qu'ils livrent aux hommes pour en faire usage. Et quoique ces moyens, quoique ces signes ne produisent *par eux-mêmes* aucun des effets obtenus, on contracte l'habi-

[1] Saint Jean, ch. IX, v. 6.

[2] *Sacramentalia. Rituel rom.,* p. 315-6. Édit. Par.

tude de s'en servir comme s'ils étaient les générateurs de ces effets[1]. »

« Lorsque les démons *s'insinuent* dans les créatures, dit le même Père de l'Église, ils sont attirés par des charmes aussi divers que leur génie. Ils ne cèdent point, comme les animaux, à l'attrait des aliments; mais, en tant que nature spirituelle, ils se rendent *à des signes conformes à la volonté de chacun*. Aussi les voyez-vous affectionner différentes espèces de pierres, d'herbes, de bois, d'animaux, d'enchantements ou de rites. Afin donc d'engager les hommes à les attirer à eux, ils commencent par les séduire, soit en versant dans leur cœur un poison secret, soit en leur offrant l'appât d'amitiés perfides; et, de la sorte, ils se forment un petit nombre de disciples qui deviennent les maîtres des autres. Comment savoir, en effet, s'ils ne l'eussent eux-mêmes enseigné, ce qu'ils aiment ou ce qu'ils abhorrent, *le nom qui les attire ou qui les contraint*, tout l'art, enfin, de la magie, toute la science des magiciens?

» Mais le plus violent de leurs désirs, c'est de dominer le cœur des mortels, possession dont ils ne sont jamais si fiers que quand ils se transforment en anges de lumière[2]. »

Rien ne concorde mieux avec le sens de ces passages de saint Augustin que les paroles suivantes de Champollion Figeac sur l'Égypte : « Plus tard, le mage Arnuphis évoquait les démons, et faisait pleuvoir à volonté. Le christianisme ne détruisit pas entièrement cette superstition (*tempestarii*). Origène affirmait la certitude des préceptes et l'usage de la magie; non pas celle d'Épicure et d'Aristote, disait-il, mais l'art qui se pratiquait de son temps. Il recon-

[1] Thyrée, p. 316; — saint Augustin, *De doct. christ.*, cap. XXII, XXIII.

[2] *Cité de Dieu*, l. XXI, ch. VI : Illiciuntur autem dæmones ad inhabitandum per creaturas, etc., etc.

naît *la puissance de certains mots* Égyptiens pour opérer *sur une classe* de démons, et celle *de certains mots* Persans pour agir *sur une autre classe* de ces génies indomptés. Il avoue, toutefois, que les gens instruits possèdent seuls ces secrets de la science [1]. »

En un mot, toutes ces combinaisons formées d'herbes, de pierres, d'animaux, de certaines émissions de voix, de certaines figures, ou imaginaires, ou empruntées à l'observation des mouvements célestes, *combinaisons qui deviennent sur la terre, entre les mains de l'homme, des puissances productrices de divers effets*; tout cela n'est que l'œuvre de ces démons, *mystificateurs des âmes asservies à leur pouvoir*, et qui font de l'erreur des hommes leurs malignes délices [2].

Tout à l'heure, saint Jérôme nous racontait l'aventure de cette jeune possédée, que saisirent des fureurs subites, aussitôt qu'un jeune homme de Gaza, qui s'en était épris, eut enfoui, sous le seuil de la porte de cette malheureuse, une plaque de métal sur laquelle il avait gravé *des signes*. C'étaient ceux que, dans les écoles spirites, lui avaient appris à tracer les prêtres égyptiens de Memphis. Et ces diverses croyances, dont quelques-unes se trouvent être si fortement établies dans tous les pays et dans tous les siècles, étaient, dit M. Champollion Figeac, « la suite des opinions égyptiennes et chaldéennes, dont l'existence est historiquement prouvée dès une haute antiquité [3]; « opinions qui ne cessèrent de rester en vigueur, et que nous retrouvons en tous lieux. Elles entretinrent l'usage et la pratique des signes que nous retrouvons tout vifs jusque dans les écrits

[1] *Égypte*, p. 103. Univ.

[2] *Cité de Dieu*, l. X, ch. XI; — id. *Delrio*, l. I, p. 35, 36; l. II, p. 100.

[3] *Id.*, Champollion Figeac, p. 103.

des derniers philosophes de l'école d'Alexandrie. Il suffira pour nous en convaincre d'écouter un moment les théurges.

Les Pythagoriciens, qui connaissent à fond *la puissance des nombres*[1] et *des lignes*, dit Porphyre, donnaient *à tel nombre* le nom de Pallas, et à tel autre le nom de Diane, d'Apollon, ou bien de Justice, de Tempérance; que sais-je encore? *Certaines figures*, qu'ils dédiaient aux dieux, les leur rendaient si favorables, *qu'à chacune* de ces sortes d'offrandes *chacun de ces dieux* se manifestait, et que les bouches divines se mettaient à prophétiser, dès qu'il importait à ces hommes de savoir l'avenir[2]. Jamblique ajoute: *La merveilleuse puissance des symboles* et *des sacrements* n'est connue que des dieux seuls, et c'est par elle que s'opère notre union avec la Divinité[3]. Le prêtre fait usage des sacrements ou des signes sensibles, dans l'ordre où la religion crut devoir les établir; et, dès lors, c'est le Dieu qui imprime aux sacrements l'efficacité de leur puissance.

Le prêtre commande donc aux dieux du monde, et non point par l'effet de la puissance humaine, *mais par la vertu divine des signes ineffables*[4]! Constitué lui-même dans l'ordre des dieux supérieurs, il emploie les menaces et les commandements les plus élevés. Son dessein ne peut être à coup sûr de mettre à exécution de telles menaces; mais il veut signifier la force que lui communique *son union* avec les dieux, et le pouvoir qu'il puise dans la connaissance, dans

[1] Lire, sur les nombres, le savant *Traité du Saint-Esprit* de Mgr Gaume, vol. II, ch. XXII, Paris, 1864.

[2] *Des sacrifices*, ch. I.

[3] ... Potestas mira, solis nota numinibus, deificam præstat nobis unionem; *De myst.*, cap. *De virtute sacramentorum.*

[4] Sur la parole et l'intention du prêtre catholique, le pain et le vin, conservant leur apparence, perdent leur substance, qui devient celle du Fils de Dieu fait homme.

la possession des symboles ineffables, ou des signes, que nous appelons sacrements [1].

Porphyre, outre les prédictions publiques, rapporte *les pratiques particulières* de ceux qui font profession d'attirer les Esprits à l'aide *de certains caractères*, et de les faire prophétiser [2]. Et Jamblique dit à ce sujet : « Ceux qui négligent toute sanctification et toute religion, pour ne donner crédit qu'aux caractères tracés, ne peuvent acquérir en eux la présence d'un de ces dieux bienfaisants de qui émanent les véritables prophéties. Ce qui les trompe, c'est que, par la vertu *des caractères qui conviennent aux dieux*, et par *l'intention* où se trouve leur esprit, ils obtiennent des dieux des apparitions, mais qui ne sont qu'insignifiantes et obscures. Négligeant ainsi tout moyen de sanctification, ils tombent au pouvoir des mauvais démons qui mentent, qui trompent, qui brouillent et confondent les très-faibles indices, ou les apparitions, que l'on a pu obtenir des dieux. »

Un singulier phénomène se produit d'ailleurs jusque dans les expiations les plus saintes et dans les sacrifices, avant que les dieux aient manifesté leur présence. C'est que les démons terrestres se pressent tumultueusement, et que de singulières apparitions troublent ceux qui se sanctifient par les sacrifices, afin de les détourner des biens purs et de les porter vers la matière.

D'ailleurs, autour de chaque dieu, tourbillonne une multitude de démons *qui sont leurs ministres*, et qui portent

[1] Jambl., *Des myst.*, ch. *Inspiratus*, etc., où l'inspiré n'agit plus sous sa propre inspiration, il *a pour âme un dieu !* — Donc il est possédé.

[2] Cela se pratique encore en Orient : lire M. Léon Laborde, *la Magie orientale*, *Revue des Deux-Mondes*, vol. de 1833, expériences personnelles, etc. — La bulle du pape Sixte-Quint *Cœli et terræ* reconnaît le moyen de lier des esprits à des signes ; 1585, nonis januar., anno 1° pontific. — Les talismans babyloniens et autres, qui sont le monument de cette foi, encombrent nos musées.

les noms des dieux leurs chefs, c'est-à-dire de Mercure, d'Apollon, de Jupiter... Or, ces démons reproduisent dans leur personne les propriétés de leurs dieux [1].

Et Jamblique, afin de ne nous rien laisser ignorer, nous enseigne, dans son livre sur les mystères des Égyptiens, que la science a découvert dans la matière *des propriétés* qui la rendent apte à recevoir les dieux. Pour renfermer ces dieux, on réunit donc en un seul composé des pierres, des herbes, des animaux, des aromates et d'autres objets semblables qui sont parfaits, sacrés, et en relation avec la nature des dieux... Il faut, continue-t-il, il faut ajouter foi aux paroles magiques, qui nous apprennent que nous avons reçu des dieux *une matière* destinée à produire les visions célestes,... ainsi que les produisent les nombres, les figures et les signes connus des Pythagoriciens, dont Porphyre explique la vertu dans son livre sur les sacrifices [2].

Les écrits, les procès judiciaires, et les grimoires de la Renaissance, nous ont transmis le témoignage de la foi que cette époque tout entière avait conservée à la vertu des signes sacramentels de la magie. Nous avons appris, dans la plupart de ces pièces, combien était devenu vulgaire l'emploi de ces signes, pour une certaine classe d'initiés, et à quel point la masse des peuples redoutait et abhorrait les téméraires et les impies qui osaient en faire usage.

Tombées en désuétude dans la plupart des localités où la foi s'était éteinte, où le matérialisme avait glacé les âmes, où par conséquent l'humanité s'était appris à se perdre toute seule sans avoir désormais besoin de l'intervention active des démons, ces pratiques se réfugièrent par degrés, comme l'idolâtrie lors de la prédication du christianisme, dans les

[1] Proclus, *De l'âme*, chap. *Des mauvais démons dans les sacrif.*, et chap. *Des démons en gén.*

[2] *Myst.*, ch. *Raison des sacrif.*

campagnes et dans les lieux écartés et sauvages que l'influence du siècle ne pouvait atteindre [1].

Quoi qu'il en soit, le savant professeur Orioli, membre correspondant de l'Institut de France, etc., etc., rapporte un certain nombre de faits confirmatifs de la puissance qui, dans l'opinion des hommes, s'attache aux paroles et aux signes sacramentels.

Rejetant certaines autorités pour s'appuyer sur celles qui lui paraissent incontestables, l'esprit fort, le médecin Jean Wier, nous dit ce docteur, a écrit : « J'ai vu des gens qui, rien qu'en prononçant certaines paroles, arrêtent des bêtes sauvages dans leur course, et suspendent, au milieu de son trajet, le dard qui fend les airs... » Tommasso Bartolino nous affirme avoir vu faire cesser par le même moyen une hémorragie nasale ; et, quant aux paroles magiques, il s'abstient de les répéter, dans la crainte de favoriser de semblables pratiques [2] !...

Ailleurs, c'est une jeune fille que la main d'un meurtrier a frappée d'un coup de couteau dans les entrailles. Les paroles enchantées d'une vieille femme arrêtent le sang, qui s'échappe à gros bouillons de la blessure. Merveille inexplicable, mais que suit, hélas ! une autre merveille, une de ces déceptions inévitables dans les pratiques de la sorcellerie,

[1] Les bergers ayant, dans les campagnes, la besogne la moins manuelle, et menant la vie la plus contemplative, ou, pour mieux dire, la plus oisive, furent naturellement les conservateurs les plus assidus de cet art, qui s'accommode si bien avec les folles et tristes curiosités du désœuvrement. Nous avons retrouvé, et nous donnons ailleurs, des fragments de formules qui courent les champs, et qui sont littéralement celles dont Caton le censeur faisait usage. Celui-ci les tenait des Etrusques ; l'origine en remonte à l'Asie, et l'on croit que l'Asie les avait recueillies de la bouche des Caïnites descendus de Cham.

[2] Ouvrage intitulé *Fatti relativi a Mesmerismo*, etc., Corfù, 1842, et fait en commun avec le Dr en médecine Angelo Cogevina. Nous ne répétons aussi que des fragments de formules, afin que l'on n'en puisse faire usage.

et si fréquentes dans celles du magnétisme ; car, le corps de la pauvre blessée enfle, se putréfie tout vivant, et quelques jours de plus suffisent pour ramener la mort un instant détournée. D'autres semblants de guérisons, obtenues par des procédés analogues, aboutissent au même résultat désastreux.

Une autre fois, sous les yeux de plus de deux cents spectateurs, un homme dompte par quelques formules de grimoire la fougue d'un taureau furieux. Il se fabrique par le secours de son art magique un frêle lien, puis on le voit entraîner le monstre soudain docile et le conduire à son gré.

Enfin, car je veux m'abstenir de multiplier inutilement les citations, il existe un malheureux que dévorent la vermine et les ulcères. L'art médical, à bout de ressources, confesse enfin son impuissance à lutter contre ce mal affreux. Un simple paysan sourit de pitié, se présente et s'engage à en triompher. Il opère sur le malade en attaquant le mal par la parole, mais il opère sans le voir et sans l'approcher, disons même en semblant le fuir. Devançant le lever du soleil, il se rend tout simplement auprès d'une humble plante des champs, et, la cachant sous une pierre, il lui dit dans son patois : « *Bonne herbe*, je t'emprisonne jusqu'à ce que tu aies fait tomber la vermine qui ronge cet homme. » Or, tout à coup, la vermine tombe, et cependant l'opérateur se trouve séparé par une distance de deux milles du malade qu'il traite au moyen de cette formule et de ce signe sacramentel [1]. Un fait analogue m'est affirmé par un de nos

[1] ... Non diro i « collettori di maraviglie, ma G. Viero, ma i medici quasi tutti delle passate età, noi non sappiamo troppo qual dritto s'abbia a mantenersi nella ostinata incredulità che il nostro tempo ha scelto *per suo atto di fede*. » P. 89. Fatti relativi a mesmerismo, etc., del dottore A. Cogevina, medico chirurgo et direttore, etc., etc... e del dottore F. Orioli, professore nel università, etc., etc., et m. corris-

savants, qui m'assure en avoir suivi la marche du commencement à la fin, à son inexprimable stupeur.

Lorsque nous lisons ces faits dont le récit arrive jusqu'à nous, non point par l'intermédiaire des hommes qui s'adonnent à la recherche du merveilleux, « mais *par Jean Wier*, mais *par la presque universalité des médecins des siècles passés*, nous ne comprenons plus, dit l'éminent docteur, de quel droit on se retranche dans cette opiniâtre incrédulité dont *la profession est l'acte de foi de cette époque !* » *Ib.*, p. 89.

Il nous reste à savoir si, de nos jours, l'antique magie a changé quelque chose de fondamental à ses errements. Le petit nombre de lignes que nous empruntons à l'un des grands maîtres de la magie moderne jettera sans doute à ce propos une lumière suffisante dans notre esprit.

La magie est fondée sur l'existence d'un monde mixte, placé en dehors de nous, et avec lequel nous pouvons entrer en communication par l'emploi de certains procédés et de certaines pratiques [1].

Lorsque je trace, avec de la craie ou du charbon, *cette figure*... un *feu*, une *lumière*, s'y trouve d'abord fixé! Bientôt il attire à lui l'être qui s'en approche, il le détient, le fascine..... et c'est inutilement qu'il essayera de franchir ce cercle. Une puissance magique lui ordonne de rester. Il

pondente dell' istituto di Francia. Corfù, 1842, in-8°. — « Bene abbiamo dunque colle cose finora discorse, provato quel che provare volevamo, cio è dire, l'antichità, dimostrabile con fatti, della cognizione sparza tra gli uomini, e dell esercizio di certe occulte energie dell 'io, che operano al di fuori, o a traverso della mano, o del fiato, o della voce, o dello suono, o dello sguardo.... » Le savant professeur attache au magnétisme, en 1842, une vertu qu'en l'an 1865 sa science et son jugement attribueraient à coup sûr, s'il existait encore, à l'agent que les faits modernes ont si clairement démasqué. — *Ibid.*, p. 95, etc.

[1] Dupotet, *La magie dévoilée*, p. 147.

succombe au bout de quelques instants, en poussant des sanglots... La cause n'est plus en moi, elle est *dans ce tracé tout cabalistique;* en vain vous emploieriez la violence [1]...

En un mot, M. Dupotet décrit dans son ouvrage si prodigieux lorsqu'il parut, et si prodigieusement dépassé depuis, la formidable puissance et les effets des gestes, des lignes, des signes, ou, selon mon expression qui renferme tout en un seul mot, des sacrements de la magie ; disons le mot, des sacrements du diable. Puis, après avoir constaté cette vertu, son opinion se rapproche tout à coup de celle de saint Augustin, transcrite au commencement de ce chapitre. Il est donc important pour nous d'exprimer celle du magnétiseur transcendant :

« Les cérémonies des anciens magiciens et nécromanciens, nous dit-il, leurs sacrifices, leurs paroles et leurs cercles n'étaient *que secondaires* [2]. »

Entre ces deux autorités si dissemblables, saint Augustin et le magnétiste Dupotet, il y a quelque trois siècles, le célèbre Nicolas Rémi tranchait une fois de plus la question des sacrements diaboliques à propos du fameux onguent des sorcières, dans lequel la plupart des médecins de la médecine moderne ne veulent voir *d'autre vertu* que celle dont il est redevable à la nature de ses ingrédients.

Non, non, « les sorcières peuvent impunément oindre leurs mains et leurs corps de cet onguent. Cependant, qu'elles touchent avec cet onguent le bord du vêtement de toute autre personne, et, sur-le-champ, ce sera la mort, *si leur intention est de nuire;* sinon, ce composé est de toute innocence. » Il faut pour que ce *signe sacramentel*

[1] P. 147, 182, 183, *Magie dév.*, grande et 1re édit. in-4°.
[2] P. 216, *ib.*

agisse que l'*intention* de celui qui en use lui communique la vertu d'agir[1].

En un mot, les formalités, les caractères et instruments ou moyens d'action dont usaient les magiciens (voir mon livre *les Médiateurs et moyens de la magie*, première partie) étaient le signe *sensible du pacte*, le signe auquel était conventionnellement attachée la redoutable faveur que l'*agent* de la magie *accorde* à ceux qu'il favorise, et que, généralement, *il leur fait payer d'une si cruelle manière*[2]. Mais, *en réalité*, la force n'est point dans le signe, elle sort de l'Esprit de malice qui l'y attache pour imposer à notre faiblesse. *Erudimini! Erudimini!*

[1] Unguine suo magico impune sagas manus seque totas illinere; quo tamen, si cujusquam vestem vel extremam attigerint, id illis continuo mortiferum sit futurum, si modo lædendi est animus. Nam aliter, eum contactum innoxium esse atque expertem injuriæ. Cap. III, p. 11, etc. N. Remigius, coloniæ Agrip. Anno IϽ.CIϽ.XCVI. — Quando effectus aliquis sequitur usus characterum, etc., id totum a dæmone fieri, qui constitutarum a se nugarum credulitatem conatur vel de novo mentibus inserere, vel insertam profundius et stabilius infigere. — M. A. Delrio, *Disq. mag.*, l. I, quæst. 1, p. 35-36; — *id.*, l. II, quæst. 4, 100, etc. Moguntiæ, 1624.

[2] Pris en substance, p. 153 et autres. — *Ibid.*

CHAPITRE SEIZIÈME.

LE MAGNÉTISME.

Le magnétisme. — Le magnétisme est-il ou non la magie? — Le fluide magnétique existe-t-il? — Ses dangers, s'il existait tel que nous croyons le connaître. — Comment expliquer sa formation dans nos personnes, s'il existe? — Opinion séduisante. — La certitude mathématique elle-même repose sur ce qu'il faut croire sans le voir et sans le toucher; il n'est donc point absurde d'adopter des certitudes de ce genre. — Illusions produites par les magnétistes, et jusque dans leur propre esprit. — J'éprouve ces illusions en usant du magnétisme. — Séduction. — Mon opinion, en 1854, servant de jalon aux étapes du progrès ou de la vérité renaissante. — Quel mirage ce fluide imaginaire peut produire, grâce aux Esprits qui le simulent, en usant ou non d'un fluide naturel pour nous décevoir. — Effets magnétiques prodigieux longtemps contestés quoique vulgaires, et source d'actions coupables et de crimes. — La faculté médicale, que le magnétisme inquiétait, le niait, et traitait de dérision la vérité qui se présentait sous les traits du Merveilleux; elle devenait absurde, comme aujourd'hui devant le spiritisme, dans la crainte de sembler l'être. — Comment les irrégularités de cet inconnu devaient éclairer sur son caractère. — Objections curieuses et réponses. — Faits devant lesquels la lumière devenait éclatante. — Antiquité de ces faits nouveaux. — Aveux des intéressés au silence, reconnaissant la magie dans le magnétisme. — Description coïncidente du prétendu fluide et de ses exploits, par des théologiens et des médecins d'il y a plusieurs siècles. — Donc, si, dans le magnétisme, un fluide naturel aide à quelque chose, ce fluide est de peu de vertu, et ne sert que de masque à l'agent qui a puissance. — Cet agent, fidèle à ses mœurs et à sa malice, agissait autrefois sous le nom des Dieux-Esprits.

Il y a dix ans, *et plus*, nos formes étaient prudentes; mais, aujourd'hui que la lumière s'est faite, nous n'hésitons plus, et nous ne pouvons nous entretenir de la magie sans

nommer le magnétisme, puis, sans le déclarer un des rameaux, un des aspects, une des manières d'être de la magie. Et les maîtres ne se contentent plus de convenir de ce fait; ils se plaisent en tout pays à le proclamer. Pour ma part, après avoir soutenu cette vérité, dans mon livre de *la Magie au dix-neuvième siècle*, je déclare en être plus que jamais convaincu; et je le reconnais hautement, quoique ne l'ayant guère soupçonnée au temps où les phénomènes magnétiques commencèrent à exercer la pénétration de mon intelligence! Mes yeux, errant sans guide, cherchaient la clarté dans une direction d'où l'expérience et la raison me prouvèrent qu'il ne pouvait leur arriver que des lueurs trompeuses.

Mais, est-ce à dire que dans la sphère du magnétisme animal il n'y ait absolument que de vaines et de dangereuses pratiques? Est-ce à dire que, dans l'exercice de cet art, il ne se dégage du corps aucun fluide, aucune émanation dont la provenance et le jeu soient véritablement naturels? Un peu de patience, car je désire exposer ici quelques idées qui me sont ou me furent personnelles et qui, peut-être bien, se sont présentées à d'autres qu'à moi. Elles datent d'une époque où le magnétisme animal fut une de mes sérieuses préoccupations, et où je cherchais une explication naturelle à ceux de ses phénomènes qui paraissent s'écarter le plus violemment de l'ordre des lois physiques. Je prendrai soin de redresser quelques-unes de mes premières conjectures en leur opposant l'observation des faits, les témoignages, et les raisonnements qui me semblent le mieux les réfuter. Je n'étais pas sorcier, je ne le suis pas encore! mais j'aime la vérité, je la recherche, et sans doute elle me rendra la pareille!

Dans le magnétisme animal, la nature a-t-elle sa part évidente, sa légitime? et l'agent de ce magnétisme est-il, je ne dis pas un fluide connu, mais un fluide spécial, *sui ge-*

neris, un fluide partout répandu et que produisent surtout nos organes ? Non, je ne le crois pas, et pourtant ce serait précisément dans cette innocente qualité d'un fluide naturel produisant d'étranges effets, que se révélerait à mon esprit l'énormité du danger que *la pratique* du magnétisme entraîne et propage. Un mot expliquera tout d'abord ma pensée.

Si, dans le magnétisme, toute cause et tout effet étaient revêtus d'un caractère évidemment mauvais et démoniaque, quel homme intelligent et consciencieux ne se hâterait de le renier et de le fuir ? Tandis qu'au contraire si les faits convenablement étudiés s'accordent à vouloir qu'un fluide naturel se dégage des corps et agisse sous l'influence d'une excitation purement humaine, qui ne s'entêterait facilement à se croire assez sagace et assez fort pour diriger et utiliser cet agent ?

Tous bientôt, et jusqu'aux gens dont l'habitude est de prendre le moindre souci possible des intérêts de leurs semblables, se figureraient pouvoir et devoir s'y essayer au nom de l'humanité souffrante et de la morale cosmopolite. Et, dès lors, à quel signe facile, et grâce à quel moyen d'évidence distinguer l'action de ce fluide, si surprenant dans ses effets, de l'action d'une intelligence habile à le simuler, ou à s'en emparer pour le manœuvrer, pour en fausser la nature et nous circonvenir ? — Par quel art discerner le *fluide* invisible et insaisissable, de l'*intelligence* insaisissable et invisible dont il ne serait que le masque ou le véhicule ? Combien sauraient, dans le monde, se garantir du risque de confondre le fluide et l'intelligence et de les prendre l'un pour l'autre, conformément au vœu de l'agent de malfaisance qui est l'âme de la magie ?

Qui se garantirait de cette erreur, lorsque *le fluide naturel* produisant *des effets sensibles*, et se faisant ac-

cepter *comme une réalité*, servirait de galerie couverte et de faux-fuyants à l'agent immatériel, appliqué sans cesse à masquer son intelligence et à revêtir ses actes d'une apparence que les gens vides de science et de discernement, ou débordant de passions, pussent attribuer à la matière? Jugeons, en effet, un instant la question par analogie.

L'invariable loi des transitions ou des gradations, n'a-t-elle point, pour la faible vue, pour la perspicacité limitée de l'homme, de si inviolables mystères que le naturaliste, par exemple, n'oserait prononcer si tel polype, dont la pulpe soude et lie dans la nature un règne supérieur à un règne inférieur, appartient à l'ordre des créatures animales, ou s'il ouvre la série des végétaux? Eh bien! lorsqu'il s'agit de notre fluide hypothétique, pourquoi voudrions-nous que la limite entre le naturel et le surnaturel fût marquée d'un trait plus perceptible et plus accentué? De quel droit prétendre qu'elle ne soit jamais tellement onduleuse et fugace que la race follement inquiète et curieuse des hommes ne risque point sans cesse de s'y trouver surprise et déçue?

Le premier pas que chacun se permettrait dans les expérimentations relatives au fluide magnétique animal, si ce prodigieux fluide était à la fois réel et naturel, se ferait donc sur un terrain solide, mais où s'engendrent et flottent des brumes épaisses. Nul guide, dès le second pas, n'y resterait plus que le hasard. Cependant, de perfides lueurs inviteraient tout expérimentateur, c'est-à-dire chacun de nous, à progresser. Nous voudrions croire tout agent surhumain bien éloigné de nous encore; mais sans autre raison de nous rassurer pourtant, que notre impuissance à saisir l'imperceptible action de ces agents, lors même qu'ils nous auraient engagés déjà sur le terrain de leur domaine. Et, dès lors, le charme serait sur nous! Plus de retraite, plus de retour, et la magie nous posséderait. Je le répéterai donc en me

prononçant par anticipation cette fois : si rien que d'évidemment surnaturel et démoniaque ne se liait à l'idée du magnétisme, la foule qui se compose de gens indifférents ou simples n'oserait se hasarder à y poser le pied! Peu de téméraires se soucieraient d'y faire un premier pas, et c'est ce premier pas qui nous perd; c'est sa fausse innocence qui nous livre au courant d'un fluide non point animal, mais animé pour notre malheur, *si nous en supposons l'existence*. Et, de grâce, comment se rassurer à la pensée que ce fluide est un produit de notre nature, lorsque le torrent des faits observés nous entraîne vers la conviction que résume la formule suivante :

Le fluide magnétique animal est un rêve. Mais s'il existe, ou si quelque autre substance naturelle employée pour nous décevoir en tient lieu, cette substance forme la ligne insaisissable *où la nature matérielle la plus subtile* se lie et se soude aux Esprits qui savent si bien, pour notre ruine, *s'unir et se confondre avec la matière!*

Cette pensée fondamentale étant jetée, je me hâte de reproduire quelques-unes de mes idées premières, et qui forment jalon, parce qu'elles portent la date de ma première édition. Les lignes qui précèdent, et quelques autres encore, les rectifieront assez pour marquer au fur et à mesure les étapes du progrès, ou de la vérité renaissante, que nos ouvrages sur la magie nous paraissent avoir énergiquement signalées et décrites. Qu'est-ce donc, me demandais-je à la date de 1854, que le magnétisme? — Ce que c'est? en vérité, ce n'est rien qu'une insigne mystification, disent des gens doués, l'un de peu, l'autre de beaucoup de science, mais qui ne se sont guère donné la peine de l'étudier. — Le magnétisme, rien? mais c'est la science des sciences et la force des forces! répliquent aussitôt les adeptes.

Pour être une science, me disais-je, il faudrait que la

magnétisme reposât sur des principes certains, comme un arbre sur ses racines, et que des déductions, que des enseignements logiques fussent le développement de ces principes. Mais, bien loin de là, dans le magnétisme tout me paraît être inconstant, plein de caprices, déroutant, et *généralement* aussi dangereux *pour le corps que pour l'âme.* J'avoue cependant qu'avec plus de bonheur que de prudence on tire quelquefois de son usage une utilité passagère pour le corps, quelque soulagement accidentel, bien que souvent perfide et sujet à de cruels retours !

Mais, depuis que les maîtres proclament l'identité de la magie et du magnétisme animal; depuis que des études approfondies ont livré la carte des fondrières et des précipices de ce terrain; depuis la très-remarquable publication du livre de M. de Mirville (*des Esprits et de leurs manifestations fluidiques*); depuis celle de cinq chapitres spéciaux de mon ouvrage *la Magie au dix-neuvième siècle*, le moment n'est-il point venu de se rappeler les guérisons fréquentes et merveilleuses que décrit la plume de Tertullien dans un passage où il s'agit de déceler l'astuce des Esprits qui sont les agents du sommeil curatif dans les temples? Écoutons :

« La bienfaisance des démons éclate surtout dans la cure des maladies; oui, certes; mais *ils commencent par occasionner le mal,* après quoi vous les entendez prescrire des médicaments qui sont une merveille par leur nouveauté, ceux mêmes qui sont le plus contraires à la maladie. C'est là le moment précis où ils interrompent leur action malfaisante; le mal cesse, et le monde ébahi, de crier au miracle [1]! »

[1] *Apol.,* ch. XXII. Ce passage, que je répète, est d'autant plus instructif, qu'il précède, dans Tertullien, celui des tables parlantes, phénomène de haute antiquité, ainsi que des textes le démontrent,

Enfin, me disais-je, dès cette époque, le magnétisme est une sorte de chemin sans issue *apparente*, et le caprice semble en être l'ingénieur. Aucun tracé sérieux n'y dessine et n'y limite l'espace, et mille sentiers ouverts sur la voie battue principale s'y rattachent pour solliciter l'esprit à autant d'écarts. La sagesse, après tout, est de le prendre pour ce qu'il est. Voyons donc, avant de nous engager plus avant, quels peuvent être les agents de ce magnétisme que l'on dit animal.

Serait-ce d'abord le fluide subtil et pénétrant que chacun suppose? Mais pourquoi pas? J'éprouve même quelque chose comme du penchant à me le figurer; et, de nos jours, le chevalier de Reichenbach l'affirme de la façon la plus positive dans ses fameuses lettres odiques. On nous certifie l'avoir vu, ce fluide, en Amérique, en Europe même où des savants prétendent avoir mesuré ses forces. Peut-être cependant les données principales de ces lettres reposent-elles sur une série d'illusions produites par l'agent intellectuel du magnétisme spirite, ou de l'art magique. Le lecteur et moi, s'il le permet, nous en causerons tout à l'heure.

En tout cas, *si ce fluide existe,* me disais-je, il est plus mobile que l'eau, plus insaisissable que le gaz, et sa subtilité dépasse peut-être celle des quatre agents impondérables dont la physique admet l'existence et qui, probablement, se résument eux-mêmes en un seul, lequel ne serait, à son tour, qu'une des manières d'être de la matière. Les propriétés connues de cet agent, envisagé sous sa quadruple face : le magnétisme terrestre, la lumière, le calorique et l'électricité, nous aideront sans doute à concevoir les propriétés du fluide magnétique animal, et à nous expliquer un certain nombre de ses effets. Si donc cet agent prétendu se

et qui ne peut appartenir au magnétisme spirite ou à la magie de nos jours, sans avoir appartenu au magnétisme des temps anciens.

trouve être, en tant que fluide tout spécial, ou *sui generis*, une réalité, n'aurions-nous point à supposer qu'il se produit dans le corps, — cette pile voltaïque vivante, — par suite des compositions et des décompositions incessantes qui s'accomplissent dans toutes les parties de cet appareil? Le sang en fournit probablement la plus forte partie, dans ses combinaisons avec l'oxygène et les aliments élaborés; tandis que les nerfs lui offrent des canaux conducteurs, qui le font circuler dans notre être et le jettent au dehors, à peu près à la façon des tuyaux qui conduisent le gaz pour le lancer à la rencontre de la flamme.

On décrirait peut-être, d'un mot, et son origine et sa marche en le dénommant fluide hémato-nerveux; ce qui fut fait il y a longtemps.

Quoi de plus simple! et ce fluide ne serait de la sorte qu'une cinquième modification de la substance unique des quatre fluides impondérables, qui semblent donner une âme à la nature inanimée. Il devrait sa naissance au laboratoire des organes sécréteurs, au jeu physique du mécanisme humain. Qui nous dira rien de plus conforme aux voies du Créateur que de relier les semblables ou les analogues l'un à l'autre, et de faire aboutir la prodigieuse multiplicité de ses œuvres à l'ineffable unité de sa pensée? Jusque dans les sciences qui s'exercent le plus directement sur la matière, Dieu ne fait-il point sortir le premier principe, le principe générateur, d'un point culminant et que les sens s'efforceraient en vain d'atteindre? Ou plutôt encore, sa sagesse suprême n'en place-t-elle point évidemment dans l'idéal même le point d'origine et de départ?

Nommons pour exemple l'une des sciences les plus prodigieuses et les plus exactes, *celle dont l'orgueil est ineffable*, et qui, dans l'opinion du vulgaire, élève à une singulière hauteur des hommes d'une médiocrité quelquefois déso-

lante. Dans les mathématiques, puisque ce sont elles que nous entendons nommer, le corps tout entier de l'édifice repose sur l'existence *du point*. Cependant il ressort de la définition de ce générateur de toutes les figures, que le point *matériel* est sans réalité, que du moins il ne peut tomber sous les sens. Donc, cette science qui prétend être la certitude même et l'évidence tangible, la voilà tout à coup réduite à reposer, à pivoter *sur une hypothèse!* Car, encore un coup, le point, qui par sa multiplication est la source, l'origine de toutes les lignes, de toutes les surfaces, de tous les solides, le point mathématique ou indivisible ne peut tomber sous nos sens[1]. Il faut, pour le concevoir, sortir de la nature sensible; il faut, pour l'atteindre, le chercher et le saisir dans le pur domaine de l'intelligence, autant presque vaudrait dire en Dieu lui-même. Ainsi donc, à ce point de vue le plus élevé, le plus philosophique qui se conçoive, les mathématiques aboutissent à la cause première universelle. La raison veut donc *qu'elles partent de la foi*. Rien par elles ou en elles, rien dans l'enseignement de cette science sans la notion du *point;* et, là d'abord, avant de progresser, il faut croire au point comme à un dogme insaisissable, car on ne peut le toucher ni le voir...

Et c'est aussi par hypothèse que je raisonnais sur une chose moins constatée que le point : sur le fluide magnétique, que je rattachais de mon mieux, — lorsque je m'essayais à lui prêter la vie, — au principe des quatre

[1] Le point, nettement compris, doit être indivisible. Or, si, d'après la plus haute philosophie, *l'étendue n'est pas une propriété essentielle des corps*, si l'étendue n'est formée que du rapprochement de deux ou de plusieurs monades arrêtées dans un rapport *fixe*, le point ne commence à tomber sous les sens que lorsque réellement il n'est plus, ou, pour mieux dire, que lorsqu'il s'est formé de plusieurs éléments, et rendu par cela même divisible, c'est-à-dire contraire à la notion que les mathématiques nous en donnent.

fluides impondérables définis par la science des physiciens.

J'inclinais fortement à supposer que, chez l'homme, la *vitalité*, — c'est-à-dire *cette force mystérieuse de l'âme* qui préside aux phénomènes organiques, — imprime à ce que nous appelons la substance de nos fluides impondérables, la forme du fluide que l'on nomme indifféremment odile, mesmérique, hémato-nerveux, magnétique, ou vital...

J'aimais d'ailleurs, tout en suivant pas à pas l'histoire, à multiplier les dénominations de ce fluide et je n'osais en adopter exclusivement une seule. Car tant d'illusions se mêlent à tous les faits du magnétisme que toute précision de termes m'épouvantait sur ce domaine des vérités douteuses et des visions fugitives.

Cheminant de temps à autre de bon accord avec mes antagonistes, il me semblait devoir en être, quelquefois, de ce fluide comme de toute espèce de richesse, et je me disais : l'individu qui produit le plus peut communiquer son excédant à celui qui possède le moins... Ainsi m'expliquais-je, dans les cas qui ne sont point évidemment en dehors de l'ordre naturel, l'action médicale, l'action curative de cet agent; ou bien, en cas d'indiscrète dispensation, son action surexcitante et ses ravages au sein de l'organisme.

Mais une autre énigme restait à résoudre. Il s'agissait de pénétrer et d'apprécier la cause, ou, si l'on veut, le mode d'action de la cause qui préside à l'œuvre des magnétisations. Car le magnétisme, devenu le passe-temps de la foule désœuvrée, paraît engendrer ses phénomènes sous l'influence d'attouchements, ou de passes opérées à distance, ou même encore grâce à la simple et pure action de la volonté; c'est là ce que j'avais éprouvé moi-même, fort étonné de voir sortir de ma personne une puissance

dont je m'étais ri dans le principe, loin de supposer en moi sa latence.

Du magnétisme ainsi pratiqué je croyais voir se produire quelquefois de bons effets, mais d'une efficacité médiocre, et d'une brève durée; j'en voyais résulter de temps en temps des crises fâcheuses, terribles même, et parfois menaçantes, soit pour la santé, soit pour la raison ou *pour la vie!* Je voyais les magnétisés, dépouillés de toute sensibilité physique, perdre le sentiment de l'existence, tomber subitement dans l'insensibilité cadavérique, ou, tout au contraire, acquérir, *comme par l'effet d'une secousse d'électricité,* des facultés intellectuelles et *un savoir* qui les élevaient prodigieusement au-dessus d'eux-mêmes, grâce à une véritable transformation de leur être! Ou bien, je les surprenais presque aussi fatalement liés que l'ombre l'est au corps à des magnétiseurs dont leur âme, dont tout *leur* MOI *réel maudissait la puissance.* Souvent même, cette volonté dont l'empire semblait écraser leur libre arbitre partait, non plus directement d'un être humain, mais d'un *objet inanimé, tout matériel*, imprégné de ce qu'il plaisait au magnétiseur d'appeler son fluide impératif, devenu le porteur *intelligent* de son mot d'ordre! Le simple contact avec un de ces objets opérait une révolution rapide dans leurs facultés; et ces objets, c'étaient une chaîne, par exemple, une plaque, une baguette, une bague. Voilà ce que je contemplais à loisir, mais avec épouvante; car, dans ces moyens inusités de puissance, il me semblait voir comme un pont audacieux lancé sur les plus mystiques profondeurs de l'inconnu. Eh bien! cette arche qui se courbe sur l'abîme, ce n'était pourtant, si l'on me pardonne l'expression, que le Pont-aux-Ânes des magnétistes. J'en atteste aujourd'hui la *Magie dévoilée,* le *Journal du Magnétisme*, et tant d'autres écrits où la vérité n'étant point sur son domaine

ne saurait dominer, mais où ses rayons font quelquefois plonger la lumière au cœur des plus effrayantes ténèbres.

Plus tard, je tins de source directe et certaine, je sus, je vis que les plus détestables abus avaient été commis grâce à l'intervention de ces pratiques; et plus d'une parole a confirmé la mienne !

« Le Mesmériste, dit le *Journal du Magnétisme* lui-même, par la bouche de M. le Dr E. V. Léger, le Mesmériste a *dans sa main toutes les puissances*, dans ses yeux tous les sourires de l'amour. Mais *combien de fois* le Mesmérisme a-t-il transformé de jeunes femmes en femmes de Putiphar !... *Il est impossible au Mesmériste* de dire ce qu'il va développer dans l'organisme, le mal ou le bien, la paix *ou la tourmente*...; il ne sait, de l'homme qu'il a devant lui, s'il va faire un idiot ou un *demi-dieu* [1]... » Il ne le sait, me répétait l'expérience; car l'inconstance et l'irrégularité sont l'invariable loi de cet agent de désordre! Le magnétisme me sembla donc une route bien plus propre à conduire l'honneur et l'intelligence à leur ruine que le corps à la santé... Le crime lui-même fréquentait cette route... et ce que je dis là, bien des gens déjà le savaient!

Quel sacerdoce pourrait donc jamais être assez surhumain, assez angélique, pour que la société pût sans danger lui concéder cette complète et indéfinissable possession des âmes et des corps?

Mais se faisait-il, au moins, que les magnétistes fussent les hommes les plus purs, les plus droits, et les plus irrécusablement exemplaires de notre époque? Quelle religion d'ailleurs professaient-ils? Quelle religion sérieuse, spécieuse au moins, et *dont la règle pût les redresser ou les condamner*, s'ils s'en écartaient? Quelle garantie donnaient-

[1] *Journal du Magnétisme*, nº 194, p. 448, 449, juillet 1854.

ils au monde? Je m'adressai ces diverses questions, auxquelles il ne fut que trop facile de répondre.

Cependant, un irrésistible appât entraînait un nombre considérable de personnes à l'usage, et voire même à l'abus du magnétisme. Car, à côté du libertinage du corps, dont les facilités séduisaient les âmes vulgaires, le libertinage de l'esprit emportait des natures plus raffinées. Rien n'était, rien n'est, et ne sera moins rare que de voir l'un et l'autre se mêler et se confondre dans une confusion favorable à tous deux.

Inconsidérément attaqué, mais surtout par les écoles médicales, le magnétisme attirait le monde à lui par l'intérêt qui s'attache aux persécutés. Il répondait aux négations stupides de l'ignorance ou de la prévention en opérant ses prodiges; il séduisait les natures paresseuses ou curieuses. Le magnétisme, se disaient des gens que leur mollesse rend le fardeau des sociétés parce que tout ce qui est dévouement, tout ce qui est travail, leur est en horreur, le magnétisme va m'initier sans fatigue aux secrets de ce monde. La science universelle fleurira dans mon esprit et sortira pour moi des douces langueurs de l'oisiveté; la science et la puissance naîtront sous ma main, du plaisir[1]! Je lierai le corps de l'homme avec un invincible adamant; et je pourrai, si bon me semble, en détruire, en harmonier, en suspendre à mon gré les fonctions vitales. Je saisirai les âmes et je les dompterai. Devenues mes messagères, il suffira que je le veuille pour qu'elles aient à franchir la distance sans rompre les liens de la vie qui les attachent à leur corps. Elles verront, elles sauront; et je verrai, je saurai par elles. Grâce à elles, je serai partout[2].

[1] Le magnétisme est, sous cette forme, ce qu'on appelait jadis l'*Art notoire*.

[2] Voir le chap. *Voyage des âmes*, etc., dans mon livre *les Hauts phénomènes de la magie*.

L'arbre de la science du bien et du mal étant ainsi planté dans le paradis des passions, comment les passions résisteraient-elles à en dérober les fruits? Qui les comprimera lorsqu'en face de l'appât une voix caressante les appelant, leur dira : La chaîne que vous traînez ailleurs vous est-elle si douce, gens pusillanimes et sans cœur? Venez donc à moi; venez et mangez; mangez, et vous serez comme des dieux!...

Ce qu'il y a de certain, c'est que je fus acteur et témoin, c'est que d'autres personnes aussi sûres pour moi que moi-même furent témoins et acteurs de la plupart des merveilles, et des merveilles fréquemment répétées que le magnétisme s'attribue. Ne pouvant loyalement les nier, je cherchais à me les expliquer, et je me disais : Est-il pour cela besoin du surnaturel, et ne saurai-je me passer du Merveilleux pour me rendre compte de ces prodiges?

Si les quatre fluides impondérables reconnus et patentés par la science agissent chacun à leur manière, il en est nécessairement de même du fluide hémato-nerveux ou magnétique. Aussitôt donc que nous admettrons l'existence de ce dernier, il devra partager avec ses analogues des propriétés communes; mais aussi devra-t-il en différer par des propriétés distinctes.

Or donc, l'action des fluides qui ont eu la chance d'obtenir le *visa* de la science triomphe de la densité des objets. La lumière traverse certains corps, et franchit l'espace, ou s'allume, avec la rapidité de la pensée. Le calorique passe au travers de substances sur lesquelles se brise la lumière, incapable de les pénétrer. L'électricité, le calorique, la lumière se répandent et s'échappent en rayonnant. Déjà, peut-être, cette simple donnée permet-elle à nos facultés imaginatives de se figurer la vision magnétique comme s'accomplissant à distance par le moyen *d'un fluide*, et,

grâce à lui, pénétrant la densité de la matière. Nous allons dire de quelle sorte, ou plutôt exposer les hypothèses dont nous fîmes la vaine dépense en sa faveur!

Notre corps produit le fluide. Ce fluide a pour conducteurs, ou pour conduits, les nerfs qui le promènent dans le méandre de nos organes, où il sert d'instrument à la volonté. Il est l'âme du mouvement et des sensations; il est l'agent des contractions musculaires, et de la sensibilité que détermine la variété de nos impressions. Ce sont les nerfs encore qui le répandent au dehors, et de l'extrémité desquels nous pouvons supposer qu'il s'échappe en rayonnant. Ce rayonnement serait provoqué, soit par les passes du magnétiste, soit par sa volonté, soit par celle même de la personne qui subit l'action magnétique. Notre volonté, naturelle ou provoquée, aiderait à la sécrétion, à la dissémination de ce fluide, ainsi que, déjà, nous la voyons aider à des sécrétions de différents genres, parmi lesquelles nous nommerons, comme exemple bien connu, la salive.

La volonté, d'ailleurs, en produisant cette sécrétion, émettrait à la fois et jetterait au dehors le fluide, qui tend de sa nature à se dilater, et dont les molécules doivent se repousser l'une l'autre ainsi que les molécules des gaz, ou des corps animés d'une électricité semblable.

Maintenant, si l'on veut bien admettre que le fluide engendré, que le fluide conduit de la sorte puisse s'épandre et rayonner, qui nous dira la mesure et l'étendue de ce rayonnement? Qui nous dira ses variétés de puissance chez les individus qui le sécrètent? la différence des forces est si considérable entre telle organisation et telle autre! Il doit nous suffire de citer en guise d'exemple dix ou douze hommes que je laisse recueillir au hasard, et réunir pour essayer leur vue; car il est à peu près certain que la puissance visuelle de ce nombre d'hommes forme une échelle

dont les échelons extrêmes atteignent deux points qui par l'énormité de leur distance ont tout lieu de nous surprendre.

Mais comment l'âme agirait-elle en se servant pour organe du rayonnement de cette substance à molécules rayonnantes ? Le voici : Ce fluide, malgré sa singulière subtilité, n'est que matière ; il se projette hors du corps, il s'en échappe, mais en y adhérant, comme le fleuve à sa source, comme le rayon au corps lumineux ou ardent. Il est donc le prolongement, la continuation du corps ; et n'importe où il parvient à s'étendre, le corps s'étend, le corps est présent, de même que le soleil est présent en tout endroit où se fait sentir la présence de ses rayons [1].

Eh bien, le corps étant l'instrument de l'âme, avec laquelle elle forme un seul et même tout substantiel, partout où la matière du corps se prolonge, l'âme trouverait donc un instrument dont la force et la docilité se proportionneraient à l'abondance, à la subtilité, au jeu possible de cette

[1] De ce système, il y aurait à conclure que le temps le plus serein, l'air le plus calme, seraient le milieu le plus favorable aux exercices magnétiques. Or, l'expérience ne justifie nullement cette supposition. Mais, autre hypothèse, et qu'une note nous permet d'émettre hors de sa place :

En rentrant dans nos corps, en s'y recomposant, ce fluide atteint par une arme, et de la façon dont nous voyons l'être certains fantômes (voir les chapitres où notre livre des *Hauts phénomènes de la magie* nous offre de si frappants exemples), ne devrait-il, ne pourrait-il reporter dans le corps dont il est la substance la plus active, l'empreinte des atteintes qu'il a reçues? — Non. Car l'eau même, plus forte par sa résistance et sa densité que les effluves de ce fluide hypothétique ne sauraient être, voit s'effacer à l'instant même où elle est frappée la trace des coups qui la divisent. Faites rentrer cette eau, aussitôt que frappée, dans un corps dont la mollesse égalerait celle du beurre demi-fondant au soleil, et oserez-vous supposer que jamais elle y ramène l'empreinte des coups que vous l'aurez vue recevoir?

Si caressants que soient des rêves, gardons-nous bien de les embrasser à titre de réalités!

matière. On se figure assez quel accroissement d'action l'âme pourrait et devrait obtenir d'un rayonnement de ce genre, si le fluide rayonnant *existe* et s'il est un produit naturel de nos corps !

Car une chose nous causerait un singulier embarras lorsque nous songeons aux effets que nous supposons résulter de ce fluide, envisagé comme naturel. C'est la fréquence des irrégularités de ces phénomènes ; c'est la folle étrangeté de leurs saillies et de leurs défaillances. Il ne saurait nous être permis, en effet, d'ignorer que les substances matérielles sont *invinciblement soumises à des lois* dont l'ordre *inviolable* se maintient dans la limite de faibles et *réguliers écarts*, et que, sous le titre d'exceptions, ceux-ci consacrent le caractère même de la règle ou de la loi [1] !

Cependant, je tiens, et pour cause, à pousser dans le domaine de la nature l'audace de l'hypothèse jusqu'à ses dernières limites, jusque sur la ligne même des confins de l'absurde, et je m'adresse ces questions : Par ce rayonnement, par cette quasi-spiritualisation naturelle d'une partie du corps, l'âme d'un magnétisé pouvant opérer partout où pénètre et s'injecte le prétendu fluide qui lui sert d'organe, peut-elle se mettre en communication avec une autre âme ? Peut-elle la connaître, la voir, et lire en elle directement les secrets de la pensée [2] ? — ou bien parvient-elle seulement à suivre et à saisir la pensée et ses modifications, en

[1] La grande note de la page 346 (dernière édition) de mon livre *la Magie au dix-neuvième siècle*, me semble bien utile à relire à la suite de ces pages.

[2] Dieu seul peut, par lui-même, pénétrer la pensée de l'homme. Les autres êtres, anges, démons ou âmes, ne jouissent de ce don tout exceptionnel que lorsqu'il plaît à Dieu de le leur accorder. Voir le curieux sujet de la pénétration de la pensée dans mon livre de *la Magie au dix-neuvième siècle*, dernière édition, ch. XII, p. 339.

suivant les modifications fugitives, et presque insaisissables dans l'état de vie ordinaire, que l'âme, en agissant, imprime au corps animé par elle?

Car le magnétisé semble être doué d'une inexprimable délicatesse d'organes, ce qui lui permet, *naturellement ou non*, de surpasser la sagacité du chien de chasse suivant une trace, disons plutôt une passée, et sachant en énoncer, par les modulations de sa voix, la valeur, je dirai presque la date, longtemps après que l'animal a laissé derrière lui ses émanations fugitives.

Ainsi, lorsque par exemple vous présentez à un somnambule les cheveux d'une personne absente, un linge pénétré de ses effluves, il y prétend saisir, à la façon du chien, une trace de la présence des courants animiques dont ces reliques furent imprégnées.

Par la nature de ces prétendus fluides, par les qualités et les modifications que l'état normal ou maladif leur imprima, le somnambule se prononce, et porte souvent les jugements les plus sûrs sur l'état sanitaire de la personne absente. Qui sait même, qui sait s'il ne remonte point encore jusqu'à elle par une piste qui pour lui seul reste sensible? Car, entre la personne absente et ce qui provient d'elle, une chaîne, un fil d'émanation, si ténu qu'on le suppose, a dû s'établir lorsque la séparation s'est opérée. Et comment définir le degré de puissance et de sagacité canine, où peuvent s'exalter les sens de l'homme, placés dans les conditions favorables du magnétisme et guidés par une âme?

Mais où le besoin de tout expliquer m'emporte-t-il, et que dis-je? Ces traces, le temps les refroidit et le tumulte de l'air les efface. Ces fils d'animation ont dû se rompre; *ces Esprits-animaux* se volatiliser, s'évaporer dans l'espace, et s'absorber dans le commun réservoir; puis leurs éléments en sortir encore, et se recombiner mille fois! Ab-

stenons-nous donc de divaguer, quoique sans doute, au point déjà tellement élevé que nous avions atteint, le vertige ait été permis. Mais je crois maintenant devoir et je veux redescendre, convaincu que chacun s'empressera de se demander, en présence de ces fluides si souvent semblables aux Esprits que nomment la théologie et le spiritisme, si la science peut admettre, sans divorcer avec le bon sens, une manière d'expliquer, selon les lois de la nature, les phénomènes magnétiques que je veux me borner pour le moment à énumérer. On me pardonnera si je répète une phrase ou deux.

« C'est un jeu pour les magnétiseurs, M. Dupotet le dit, et nous le savions, de faire que le magnétisé voie un spectateur à tête d'ours ou de chien. — Je prends un verre d'eau, ajoute le Maître, et ce liquide devient, à ma volonté, de l'eau-de-vie [1], ou bien une médecine produisant les effets positifs que ces agents produisent. *On peut de la sorte empoisonner*. Il faut qu'on le sache ! Et, tous ces phénomènes, est-il besoin que celui sur lequel on les opère soit endormi ? Nullement. Il est éveillé ; il a sa raison, *mais il ne peut résister*... Il est *facile* encore de donner naissance à des passions coupables. Les philtres, oh ! ma foi, la belle chose ! Il n'en est plus besoin, non. *Et ne croyez pas que l'homme fort ait une garantie dans sa force*... Un magnétiste, *fût-il ignorant*, prend un objet et dit : Je veux que telle personne, à telle heure, éprouve et ressente tel effet. Eh bien ! *ce même objet remis* produit à l'heure dite la crise demandée... Je n'ose dire encore, malgré mon scepticisme, tout ce que j'ai constaté de réel dans cet ordre magique. Souvent même les effets obtenus persisteront,

[1] Merveille renouvelée de la manne des Israélites, livre de *la Sagesse,* ch. XVI, 20 à 26 ; et commentaire, *Bible Vence-Drach*, appuyé sur saint August., vol. II, p. 421.

non quelques heures, mais quelques jours, *malgré des impressions contraires et l'énergique volonté du magnétiseur* [1]. »

Ce n'est point tout : « Une ligne que vous tracez avec de la craie, ou du charbon, captive un homme et lui cause d'affreuses visions, des crises horribles ; elle le tord, elle le torture, il faut vite effacer la ligne, ou bien l'homme meurt ; car cette ligne, ce signe, ce sacrement magique le tue !

« Le maître *lui-même,* qui a tracé les lignes *magnétiques,* est quelquefois saisi par elles et bouleversé comme par l'ouragan. Des signes sont faits, un acte de la volonté s'opère, *une invocation ou une évocation* sort de la pensée de telle personne, et voici que vous entendez cette personne elle-même, ou telles autres encore *parler couramment des langues qu'elles n'ont jamais apprises.* »

D'autres individus écrivent dans un style et avec des caractères qui ne sont point les leurs, mais qui sont, à s'y tromper, ceux des morts inconnus qu'ils invitent à converser avec eux. Les événements secrets leur sont révélés, et d'effrayantes connaissances descendent en eux comme par inspiration. Des Esprits leur parlent, la matière inanimée s'anime elle-même d'une intelligence et se meut ; cette intelligence ôte ou donne la pesanteur et la force, elle sait ce que l'homme ignore et le lui révèle dans un langage de convention [2].

[1] Ce qui nous conduit à conclure que l'intelligence du magnétisant, et l'intelligence de l'objet magnétisé, font deux intelligences distinctes, et ne peuvent appartenir au même Moi.

[2] Voir M. Dupotet, qui fait école, comme on sait, *Magie dévoilée,* p. 175 à 178 et 152 ; *id.* les numéros divers du *Journal du Magnétisme,* surtout 1853 ; Cahagnet, *Arcanes,* etc. ; les ouvrages américains que je cite plus loin, surtout *Rogers — spiritualism by judge Edmunds,* etc. ; M. de Mirville ; *le Mystère de la danse des Tables,* par M. le comte Eug. D. de Richemont, et mes ouvrages sur la magie,

Déjà, certes, bien des indices eussent dû nous faire saisir les rapports intimes qui existent entre le magnétisme et la magie, *sinon l'identité complète* de ces deux choses, telle que la proclament les magnétistes qui se sont emparés *des hauts secrets de l'art occulte.* Et peut-être, pour entrer dans la voie des découvertes, eût-il suffi à un investigateur perspicace de faire la rencontre d'un très-simple passage tel que celui d'Apulée, où Fotis dit à Lucius, en lui parlant de la magicienne dont elle est l'esclave :

« En sortant du bain elle avait aperçu son amant entrer dans la boutique d'un barbier ; elle m'ordonna de m'emparer furtivement *des cheveux* que les ciseaux avaient fait tomber de sa tête. Le barbier me surprit ; et comme ce trafic de maléfices *nous a fait une réputation détestable*, il me saisit, et m'apostrophant avec brutalité : Tu ne cesseras donc pas de voler les cheveux de tous les beaux jeunes gens ? Va, que je t'y reprenne, et sans marchander je te livre aux magistrats [1]... »

Mais que sont ces faibles indices, que sont les révélations plus sérieuses du moyen âge et de la Renaissance, à côté d'aveux, non plus arrachés par des juges menaçants ou cruels, mais jetés à la face du monde par les adeptes et comme dans l'exaltation du triomphe ! — Écoutons :

« Le magnétisme, c'est la magie, dit M. Dupotet : l'histoire ne nous conserve-t-elle pas le triste exemple qui advint aux générations passées, au sujet de la sorcellerie et de la magie ? Les faits n'étaient que trop réels, et donnaient lieu à d'affreux abus, à des pratiques monstrueuses !...

Hauts phénomènes... 6 fr., chez Plon, 8, rue Garancière, Paris. — J'ai, nombre de fois, été témoin de la plupart de ces phénomènes opérés par des magnétistes d'abord, puis par des spirites, et dans des circonstances où l'erreur ne saurait être admise.

[1] Livre III, *Ane d'or*.

Mais comment ai-je trouvé cet art? Où l'ai-je pris? Dans mes idées? — Non, *c'est la nature elle-même* qui me l'a fait connaître[1]. Comment? *En produisant sous mes yeux, sans que je les cherchasse d'abord, des faits indubitables de sorcellerie et de magie.* »

« Et si, *dès les premières magnétisations*, je ne l'ai point reconnu, c'est que *j'avais un bandeau sur les yeux,* comme l'ont encore tous les magnétiseurs. En effet, qu'est-ce que le sommeil somnambulique? Un résultat de la puissance magique. Qu'est-ce que la magnétisation à distance, par la pensée, et sans rapports, si ce n'est encore l'action exercée par les bergers ou les sorciers? Car, sachez-le, les effets se produisent sur les animaux[2] comme sur l'homme. Et qui détermine ces attractions, ces penchants subits, ces fureurs, ces antipathies, ces crises, ces convulsions, *que l'on peut rendre durables et dangereuses*, si ce n'est le principe même employé, l'*agent* très-certainement connu des hommes du passé, l'agent si facile à reconnaître du spiritisme actuel[3]?

« Tous les principaux caractères de la magie, *cette science divine ou diabolique,* se trouvent donc écrits dans

[1] La nature surhumaine, soit; et, pour le quart d'heure, la magie se nomme en langage vulgaire le spiritisme.

[2] Aussi voyons-nous les animaux devenir médiums, ainsi que du temps de Tertullien.

[3] Les hommes du passé le nommaient Démon, et les spirites lui donnent, sans s'en douter, le même nom; car Esprit est la traduction littérale du mot grec démon. Ce passage constate les possessions par maléfices mentionnés au Rituel romain, et dans les bulles des papes que j'ai citées. Le magnétisme confirme Rome!

La force inconnue que *mes suppositions* ont pour un instant prêtée à l'âme, agissant à l'aide du fluide magnétique, tombe devant *les révélations* de M. Dupotet, et devant le remarquable passage de Delrio que je vais rapporter tout à l'heure, *Disquis. mag.*, quæst. 3, liv. I. Donc, ou le fluide n'existe point, ce que je crois; ou *celui* qui le conduit, et qui s'en sert, n'est point l'âme.

les phénomènes produits actuellement. Ce que vous appelez fluide nerveux, magnétisme, extase, les anciens l'appelaient puissance occulte de l'âme, sujétion, envoûtement [1]. »

Ce langage d'un maître est-il assez clair? Et qui de nous saurait porter au magnétisme un coup plus terrible, au profit de la magie? Le magnétisme, envisagé dans son merveilleux fluide, n'est donc qu'une illusion; il n'est rien, nous disent depuis quelque temps ses coryphées, tombant d'accord cette fois avec ses ennemis, et ne devient une réalité que si vous lui donnez le nom de magie. Ce serait donc ignorance ou folie, désormais, que d'attribuer aux forces de la nature physique *les hauts phénomènes du magnétisme*, et de nommer du nom de réalité le prétendu fluide, le fluide opérateur de merveilles, qui tout à l'heure était la gloire des adeptes.

A côté des découvertes et des révélations contemporaines de M. Dupotet, que j'ai vu si longtemps à l'œuvre, j'ai d'ailleurs la chance fort inattendue de pouvoir placer en évidence un Père jésuite trois fois séculaire (né en 1551), homme d'État avant d'être religieux, et que ses très-remarquables écrits lui donnent pour auxiliaire, tant il y a de force dans la vérité pour unir et pour rapprocher les plus incompatibles natures! Écoutons bien :

« Quelques-uns pensent, dit le célèbre Delrio, que *la force de l'imagination* s'étend à d'énormes distances, et qu'elle peut ensorceler les gens les plus éloignés ou les guérir; ou bien, déplacer les objets et les faire mouvoir; ou, mieux encore, faire tomber du ciel les averses et les foudres [2]. »

« D'autres se figurent que *l'imagination* exerce cette puissance, à l'aide de *je ne sais quels rayons* — ou *rayon-*

[1] Dupotet, *Magie dévoilée*, p. 50, 51.

[2] Avicena, etc., dans ce passage de Delrio.

nements — qu'ils ont rêvés, et que c'est à l'aide d'une émanation *d'Esprits-Animaux* qu'elle projette en les chassant du corps [1]. »

« D'autres, enfin, n'interprètent ces phénomènes que par *l'indomptable volonté* d'une âme fortement trempée, *animæ præstantioris imperio* [2].

» Mais notre conclusion résume *l'opinion commune des théologiens et des médecins*; » et nous la formulons en ces termes :

« L'âme humaine ne peut produire aucun de ces phénomènes merveilleux sur un corps séparé de la personne qui opère. En vain appellerait-elle à son aide l'imagination, la puissance de ses autres facultés, ou je ne sais quelles émanations et quel rayonnement [3] ! »

Prenant la parole après le Père Delrio, je dirai donc que si l'agent qui opère ces actes prodigieux peut *sortir de nous*, c'est que d'abord *il y est entré*, c'est qu'il s'y est logé comme puissance occulte ! Mais *son moi* n'est pas *le nôtre*. Non ! Aussi sa science et sa volonté sont-elles pour nous *lettre close*, s'il ne lui plaît de nous les ouvrir. Un tel agent, en un mot, peut avoir à son service un fluide quelconque qui provienne ou non de notre corps ; je puis alors le dire fluidique si bon me semble, mais il n'est point simple fluide. Il est de la nature de ces Esprits talismaniques que, d'après M. Dupotet et la bulle du pape Jean XXII, certaines pratiques sacramentelles « enchaînent à un cristal, à un objet, d'où il va chercher, *morts ou vifs*, les êtres que vous lui

[1] Voilà le fluide magnétique animal bien caractérisé : *Alkindus, Paracelsus, Pomponatius, Catanœus*, etc., *per radios quos somniant, per spiritus ex corpore vi imaginationis expulsos*

[2] Fulginate, etc., dans ce même passage de Delrio.

[3] Delrio, liv. I, quæst. 3, *Disq. mag.*

demandez », et sans être plus cristal dans un cas que fluide dans l'autre [1].

A côté de Salomon, le vieil Hérode nous semblerait bien jeune! Or, Salomon lui-même n'est que d'hier, à côté de ces vérités que quelques-uns se figurent être d'aujourd'hui, et qui déjà couraient les rues bien avant les magiciens du Pharaon que la Bible, et les papyrus récemment traduits, nous font voir luttant contre Moïse. Les découvertes et les explications dont nous aimerions à nous croire les auteurs nous ont donc précédés d'un bon nombre de siècles!...

Mais, en définitive, ce qu'il nous importe d'énoncer ou de rétablir, c'est que le fluide du magnétisme n'existe point, ou que son action physique est débile, insignifiante, d'une nullité presque complète. C'est enfin, et de quelque source qu'il provienne, s'il existe, qu'il semble devenir le plus souvent comme un lien naturel auquel les Esprits se suspendent, et par lequel ils opèrent, agissant pour nous et contre nous, mais toujours dans le but de nous assujettir. Que si nous osons céder à cet appât et nous prêter imprudemment à ses effets, qui nous dira le terme où s'arrêtent les forces de la nature et le point où elles commencent à se souder à des forces surhumaines ou démoniaques? Et, si cette ligne de frontière, si cette fugace et insaisissable limite est impossible à déterminer, qui donc, sans une criminelle témérité, confiera sa personne à l'opération d'un fluide dont l'effet peut être de le lier à la puissance et à la volonté de tels Esprits?...

Mollement emportés que nous serions alors *sur le domaine du Surnaturel*, nous nous figurerions peut-être encore être restés très-fermes sur le terrain de notre na-

[1] *Magie dévoilée*, Dupotet, 1re édit., p. 206. — Extrav. du pape Jean XXII : *Super illius specula, etc...*, *datum Avinione.*

ture. Jour à jour, l'habitude nous familiariserait avec ces phénomènes, dont notre perspicacité ne se met guère en devoir de démêler les provenances et les éléments ; et, le réveil arrivant, nous nous trouverions à demi expatriés, nous nous sentirions égarés et comme transplantés dans une patrie nouvelle.

C'est là, c'est dans ces voies périlleuses, c'est dans ces régions d'aventures, si notre prudence ne nous en a point à temps écartés, que les enchantements de Circé bouleversent les nobles sentiments de notre nature ; et que, nous courbant vers la terre, la verge de la magicienne transforme en bêtes féroces, ou en animaux immondes, ceux qui n'étaient nés que pour le ciel.

Mais pour les uns, le démon n'est nulle part, il est une fable, un mythe, un néant; étudier son être, ses mœurs, ses procédés, ses pratiques, ce serait abuser de son temps et risquer de se troubler le cerveau ! Ou bien, ces honnêtes gens se figurent dissimuler sa laideur et sa malignité en se contentant de lui donner le nom d'âme humaine, ou d'Esprit. Pour d'autres, le démon est en tout, et partout son action sensible et directe se manifeste. La raison, et surtout la raison religieuse, ne doit-elle pas gouverner entre ces extrêmes? Les poisons, le vin, les aliments eux-mêmes, ont leur danger sans doute ; serait-ce pour nous une raison de dire que le démon réside comme dans son fort sous le voile de ces substances, et que régulièrement il s'incorpore à ces éléments de sensualité et de crime, qui sont encore des éléments de santé, de bien-être et de salut?

Mais, lorsqu'il s'agit du magnétisme, il me semble difficile de ne point y voir un art qu'un catholique ne saurait pratiquer sans renier sa foi. Cet art se confond évidemment avec la magie, et le théurge Jamblique nous en décrivait, il y a tant de siècles déjà, l'agent spirituel et uni-

versel dans les lignes suivantes et *sous le nom de ses dieux :*

« La vertu prophétique des dieux, dégagée qu'elle est de toute substance, et par cela même présente tout entière en tous lieux, éclate tout à coup dans sa puissance, remplit tous les êtres et les éclaire à la fois par le dehors. Elle circule dans tous les éléments et ne laisse ni un animal, *ni une portion quelconque de la nature sans leur imprimer, selon leur degré de capacité, ce je ne sais quoi qui émane d'elle et qui confère le don de divination* [1]. »

« La Providence, d'ailleurs, nous prodigue *les signes* avec une telle abondance, qu'elle nous révèle l'avenir et nous l'annonce jusque par les cailloux, par les baguettes, par le bois, par les pierres, par le grain de froment et la farine..... Dans ces objets, elle donne *miraculeusement une âme* aux choses inanimées, *le mouvement à celles qui sont immobiles*, *l'intelligence à celles qui sont privées de la raison ;* et, ces dons, les objets inanimés les reçoivent de telle sorte que vous les croiriez doués de la connaissance de l'avenir qu'ils ont mission de nous présager [2] ; *quasi hœc cognoscere videantur !* »

..... Maintenant, quelque prodige que parvienne à opérer le magnétisme magique qui fait prophétiser non-seulement le somnambule, le médium et la bête, mais encore le caillou ou le bois, ainsi que nous le rappelle Jamblique ; et

[1] Pour Dieu, que l'on se rappelle ce passage en lisant, tout à l'heure, la description et les propriétés de l'*Od*, du fluide odile, du Mundane force, etc., ces autres physionomies du fluide magnétique !

[2] *Des Mystères*, chap. l'*Inspiré est sans action propre.* — Que disaient de plus Tertullien dans son chapitre *des Tables prophétiques ou oraculaires*, n° 23, *Apol.*, et Thyrée, *Loca infesta*, p. 152? — Que disent de moins les magnétiseurs en 1853, dans le *Journal du Magnétisme?* Voir le numéro du 25 mai, p. 251, etc., etc., et la nouvelle école des incrédules avec son fluide odile, c'est-à-dire encore magnétique.

que ce magnétisme, qui déjà change de nom, soit celui du temps présent ou du temps à venir, je ne tremblerais pour le sort du catholicisme que dans un seul cas. C'est le cas où l'Église sentirait échapper de ses mains ses écritures et ses traditions. C'est le cas impossible où, se manquant à elle-même, elle oublierait l'*authenticité philosophique*, la nature et l'irrésistible supériorité des miracles qui l'ont fondée; c'est le cas où elle regarderait son redoutable ennemi le démon comme un mythe, comme un paralytique, comme un être lié et dont l'action sur les choses de ce monde est un phénomène de la plus insigne rareté, disons presque une sorte de rêve; c'est le cas où le cours des antiques prophéties du catholicisme cesserait de s'accomplir, où la saine philosophie viendrait à perdre son histoire, et la science toute sa clairvoyance et sa bonne foi; c'est le cas où l'inconcevable miracle de l'unité catholique, brisée dans la personne de Pierre, recevrait une mortelle atteinte... Jusque-là l'Église, ainsi que tout corps militant, peut éprouver des pertes, des pertes énormes, et d'autant plus cruelles que les armes de l'ennemi deviennent plus acérées et plus perfides; aussi je conçois pour elle la nécessité d'un redoublement d'exercices et de vigilance... Mais, dans les conditions où l'Esprit de sagesse nous a donné parole de la maintenir, et dont aucune puissance ne la séparera jamais, elle est et reste invincible :... *Hosanna in excelsis Deo!... et, in terra, pax hominibus bonæ voluntatis!*

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

LES TABLES MAGNÉTIQUES OU ORACULAIRES. PHÉNOMÈNES NOUVEAUX VENUS, OU RESSUSCITÉS D'ENTRE LES MORTS.

Les tables magnétiques ou oraculaires. — Phénomènes nouveaux venus, ou ressuscités d'entre les morts. — *Généralités*. Explosion de ce phénomène. — Lois apparentes qui le gouvernent. — Les physiciens en déroute crient victoire. — Caprices et tours spontanés des tables. — Comment on entre en propos avec ces meubles animés ; enfance du phénomène. — Prévenances et but des meubles savants. — Explication bizarre du langage des tables : ce serait notre esprit inconscient qui les pénétrerait, pour de là, se retourner vers nous et nous adresser la parole. — Avant de rapporter quelques conversations tabulaires, disons comment la parole revint aux tables, qui, depuis des siècles, l'avaient perdue. — Origine du mal renouvelé des Grecs et des Romains ; faits qui se reproduisent et dont je vis un grand nombre. — L'Europe et la France envahis. — Railleries à l'adresse des croyants. — Cause de cette maladive incroyance.

Auvergne, à moi ; ce sont les ennemis !

Tombant tout à coup de la haute mer, une puérile et grande nouvelle fit, il y a quelques années, tressaillir l'Europe par son éclat ! Le magnétisme y était-il pour quelque chose ? Était-ce encore une découverte scientifique, et de quel ordre ? ou bien, se heurtant à quelques débris du vieux monde, venait-on tout simplement de retrouver la chose que l'on se figurait être de toute fraîche et moderne invention ? Grande merveille, en tout cas ! la nature inanimée *s'animait*, et se mettait en mouvement ; il suffisait, pour lui voir opérer ce phénomène, non point du tout de lui communiquer une impulsion, mais de lui donner l'inspiration, de lui imposer les mains ; et bientôt même, on vit

que ce moyen était superflu. Ainsi les tables, les assiettes, les chapeaux, se mirent d'abord à tourner, car ces objets furent les premiers à prendre l'élan, à rencontrer et à provoquer les doigts des incrédules, à subir les tentatives empressées des expérimentateurs.

Je ne sais trop quels fluides, et celui du magnétisme ou de l'électricité plutôt que d'autres, furent accusés de l'étrangeté de ces phénomènes. Mais, bientôt, des gens de sens droit et rassis observèrent, en y regardant de plus près, que si l'électricité entrait pour quelque chose, *en tant que moyen,* dans ces mouvements, elle ne devait être que pour néant dans les causes. L'étude des sciences physiques nous révèle un grand nombre des secrets de la nature; et, nous le savons, dans ce qui a droit au nom de sciences, tout est soumis à des lois. Qui de nous ne s'en est acquis la conviction personnelle ! Tout y annonce et proclame un législateur, un régulateur suprême; tout y manifeste l'ordre et l'harmonie qui règnent dans les œuvres de ce législateur et les caractérisent. Mais ici, c'est-à-dire au milieu de toutes les excentricités du nouveau prodige, c'est tout le contraire: rien de régulier, rien de constant que le caprice ! et l'on peut dire avec une haute raison que l'électricité, si elle se mêlait de ces phénomènes, était *une électricité railleuse,* terme fort juste de M. de Mirville; car, évidemment, elle se moquait de ceux qui avaient foi en son pouvoir. De même continue-t-elle à se railler de ceux qui cherchent la raison de ces actes dans le secret tout naturel *d'une règle* inconnue.

Une règle, ai-je dit; quelques-uns voulurent se persuader en effet que, pour arriver à la production du phénomène de la rotation des tables, par exemple, il était indispensable de former une chaîne, et que surtout il fallait l'établir dans telle ou telle condition décrite, en la composant de

personnes de tel âge et de tel sexe ! On essaya les choses d'après la teneur de ces préceptes, et ce fut quelquefois pour réussir ; ce fut encore, et plus souvent, pour n'aboutir qu'à l'insuccès. Agir même d'une façon très-différente, agir sur des données complétement opposées, ce fut un moyen de réussite tout aussi sûr, lorsqu'il plut à l'électricité de tourner son caprice au succès. Mais tout le merveilleux ne se borna pas à si peu de chose ; car il se trouva que certaines personnes, en refusant de prendre part à toute action quelconque, semblèrent provoquer le mouvement, la marche, l'intelligence des meubles, et les piquer au jeu. Il naissait donc de temps en temps dans la substance, dans le tissu de ces meubles, dans ce bois mort, comme une sorte d'humeur coquette, agaçante et provocante, comme un besoin de contrarier, ou comme un désir de briller et de surprendre, en se livrant à l'improviste à des actes d'une incontestable spontanéité Oh ! qui nous dira le nombre des interprétations nouvelles que les *sciences physiques* attachèrent à ces nouveautés phénoménales ?

Dix mille ! et n'est-ce point rester au-dessous du vrai ? Mais, pourquoi ce luxe d'explications, si ce n'est parce qu'aucune ne parvenait à s'adapter à l'ensemble, à la bizarre économie de ces déroutantes manifestations ?

Devant la science ébouriffée, essoufflée, haletante, voilà, cependant, les tables qui tournent, avec ou sans la chaîne des mains ; elles tournent sous l'inspiration d'une seule et unique personne ; elles tournent sans être touchées par aucune ; elles tournent sous le poids énorme de cinq ou six, de huit ou dix personnes ; elles bondissent, et je le dis *pour avoir personnellement éprouvé ces brusques soubresauts ;* elles bondissent sous les bras bien appuyés d'un seul individu qui les touche en écrivant sur le papier qui les couvre, et qui s'occupe de tout autre mouvement que du leur ; mais

quelque capricieuse et inconstante que soit en général leur humeur, il leur plaît, de temps en temps, d'avoir des veines d'obéissance à la volonté tacite ou expresse de tel ou tel individu. Parfois même elles le choisissent dans la foule ; et, se refusant à toute autre avance, elles l'importunent et l'épouvantent de leurs faveurs [1].

Est-ce donc que, dans le moment actuel, il ne s'agit, pour la matière dont se composent les tables, que du *simple et unique mouvement*, soit inspiré, soit spontané ? Ce serait bien peu, quoique merveille? Cependant, est-ce que le bois mort ou la porcelaine, est-ce que le feutre ou le métal ne pourraient point, avec un peu de bonne volonté, nous donner des signes vraiment irrécusables *de leur intelligence?* Mais pourquoi pas, en vérité! C'est même, et tout précisément, ce que nous voyons arriver. Quelques-uns ne voulaient accorder à ces objets, à ces tables, qu'une sorte de fluide béotien, et les voilà qui revendiquent plus d'esprit que n'en débitait Athènes. Mais oui ! Tant de témoins, tant d'incrédules l'ont vu de leurs yeux, et ont réduit leur langue paresseuse ou rebelle à le confesser, qu'il n'y a plus de folie à le redire ; oui, oui, les tables parlent, elles conversent et dialoguent avec nous; elles se livrent quelquefois aux entraînements du monologue; elles nous donnent enfin des signes de convention, ou bien elles acceptent avec savoir-vivre et bonne grâce ceux qu'il nous plaît de leur imposer, dans le but qu'elles semblent poursuivre d'établir entre elles et nous un premier commerce de pensées. Ainsi, par exemple, sont-elles de la famille des guéridons, ont-elles reçu de l'artisan qui les forma trois pieds pour se maintenir avec l'aisance et l'aplomb du bipède humain sur le verglas de nos parquets ? eh bien, vous direz à celle de

[1] Lire par exemple la brochure *des Tables et du Panthéisme* de M. Benezet, que nous avons souvent citée.

qui vous souhaitez obtenir une réponse : Lève-toi sur deux de tes pieds et frappe du troisième un coup pour l'affirmation, et deux ou trois coups pour la négation [1]. Tout aussitôt, si le jeu lui plaît, vous la verrez se rendre à vos désirs avec une ponctuelle docilité. Vous est-il agréable d'aller au delà, de composer des mots, des phrases, de converser? eh bien, ayez la patience de réciter votre alphabet ; nul savant ne doit l'ignorer, et la condition n'est point dure. A l'instant où vous aurez prononcé chacune des lettres dont votre mot se compose, vous verrez la table se soulever, se dresser, et frapper distinctement le sol avec le pied que votre parole indique. Elle frappera de même lorsque, pour aller d'un pas plus rapide, vous lui nommerez des mots entiers. C'est vous dire qu'elle salue d'un frappement de pied, à son passage, le mot qui doit entrer dans la phrase ; car il est *dans ses mœurs* d'accepter les moyens de communication que votre libre arbitre lui propose.

Tout ce que veut la table savante, en définitive, c'est d'entrer en relation avec l'homme. Et, pourtant, nous savons des circonstances où ce commerce est devenu pour elle, ou *sembla* devenir une corvée, une servitude, un supplice peut-être ; car si nous lui accordons l'intelligence, comment lui refuser le sentiment !

Oh! me disaient des gens, dont quelques-uns, dans leur avide et gloutonne curiosité, croient sans façon tout ce qu'un autre est capable d'imaginer, hormis ce qui peut aboutir à la raison : vous vous trompez et vous êtes la dupe de vos expériences. L'esprit de cette table, c'est le vôtre qui la pénètre, grâce à certain fluide dont vous lui communiquez le flux, et qui passe en elle pour y circuler, pour y

[1] Cet ouvrage étant destiné à constater *la renaissance* et à jalonner *les progrès* de la magie, je décris *d'abord* ces phénomènes dans leur enfance.

opérer. Elle fait alors partie de vous-même, elle est comme l'armature d'une machine électrique; et, par le fait, ses réponses sont les réponses mêmes qui sortent de votre esprit, et qui, la traversant, passent par elle comme par un canal, pour revenir à vous.

Hélas! parmi les gens qui manœuvrent la table, et à qui nous savons qu'elle transmet des réponses, combien n'en avons-nous point noté dont l'esprit est littéralement d'une telle épaisseur, que le bois le plus complaisant et le plus poreux ne saurait, sans miracle, lui ouvrir un passage! Mais, supposons que toute âme humaine puisse pénétrer le tissu ligneux, ou y introduire un fluide tellement subtil que ce lui soit un jeu de faire traverser la matière à cette substance, de l'y loger, et de l'y faire courir comme le docile instrument de ses actes,

Eh bien, en pareil cas, lorsque *mon esprit* me parle, ainsi qu'on le prétend, du sein de la table, j'ai donc perdu la conscience de son action, puisque je n'ai le sentiment ni de ce qu'il éprouve en son domicile de prolongement, ni de ce qu'il y pense; puisque j'ignore, au moment même où j'attends les faveurs de sa parole, et ce qu'il va me dire, et s'il daignera me parler ou opérer?...

Mieux que cela, l'expérience a constaté que la table parle des langues inconnues à toutes les personnes présentes, et le fait s'est accompli sous mes yeux, je le rapporterai. La table, en un mot, m'apprend des choses que je ne puis savoir, et qui surpassent, quelquefois, la mesure de mes facultés. Mon Esprit a donc plus d'esprit dans le bois mort de la table que dans ma chair organisée et vivante? — Oh! non, je ne me sens pas assez savant pour professer de si grosses choses [1]!...

[1] Je crois réfuter *entre autres*, dans ces quelques lignes, l'ouvrage *Des tables*, 1854, de M. le c^{te} de Gasparin, ancien ministre de Louis-Philippe

Je rapporterai tout à l'heure quelques-unes de mes conversations *personnelles* avec les tables, mais je veux dire un mot, auparavant, de la manière dont *leur est revenue la parole* qu'elles semblaient presque avoir perdue depuis Tertullien[1]. Si je les quitte pour un instant, c'est en rentrant dans mon sujet, et je serai très-bref.

Il s'agissait, pour l'être mystérieux qui se sert de toute chose au monde, y compris les meubles que nos mains fabriquent, dans le but de se jouer de nous, d'entrer en relation avec notre espèce et de nous amorcer. Un fait, dont les annales d'époques très-reculées nous offrent *d'assez fréquents analogues*, vint donc et fort à l'improviste à se reproduire. Tout à coup, vers l'année 1848, dans l'État de New-York de l'Amérique du Nord, et au sein d'une famille méthodiste du nom de Fox, des coups dont la curiosité publique, réveillée en sursaut, ne pouvait se rendre compte, résonnèrent périodiquement dans les différentes parties de la maison. Impatientée de ces importunités mystérieuses, l'une des deux jeunes filles de M. Fox se prit à dire à l'invisible frappeur : Frappe à cette place ; puis, frappe à cette autre; et l'Invisible obéissait tout aussitôt[2]. Elle dit, plus tard : Réponds à mes questions par tel nombre de coups pour l'affirmation, et par tel autre nombre en signe de négation. Or, à chaque injonction nouvelle, l'Esprit mystique s'empressait d'agir, de répondre, et de donner les preuves

et protestant; ouvrage où il me fit l'honneur d'attaquer vivement et fortement ce livre.—Consulter, sur tous ces faits, le *Mystère de la danse des tables*, de M. de R..., et des centaines d'ouvrages anglais, américains, etc., écrits par des gens de toutes religions, et de très-hautes positions scientifiques et sociales.

[1] Chap. XXIII, *Apolog.*

[2] J'ai vu ces phénomènes, et *bien d'autres,* s'accomplir instantanément à la parole... Lire le chapitre premier de mon livre *la Magie au dix-neuvième siècle*, dernière édition.

invariablement soutenues de sa vive intelligence. Le *commerce* entre le monde des Esprits et le nôtre se trouva dès lors établi ; ce n'était encore, il est vrai, que du terre à terre, que du cabotage ! mais, peu de temps après, ces curieux, ces inquiétants, ces désolants phénomènes avaient pullulé, s'étaient multipliés, s'étaient élancés dans les immensités de l'espace habité, presqu'à la fois, et sous je ne sais quelle immense variété de formes. Forts de leur nombre, — et sinistres avant-coureurs d'atroces fléaux, — ils envahirent l'Amérique presque tout entière, produisirent dans les âmes déjà profondément ravagées par le protestantisme de nouveaux ravages, et occasionnèrent une quantité vraiment considérable de folies et de suicides. Bientôt, et nous le répétons, nul phénomène ne devint plus vulgaire que celui de l'action de ces Esprits ; rien ne fut plus varié que leurs opérations, ni moins indigne de foi que leur présence, quelque part que le charlatanisme se permît de prendre au sein de ces manifestations. Aussi, très peu d'années furent-elles amplement suffisantes à mettre plus de cinq cent mille individus en rapport plus ou moins directs avec ces êtres. Il dépendait du premier venu de converser avec eux par des moyens et des intermédiaires que l'on s'accordait amiablement à désigner. Quelquefois même, et tout spontanément, on les entendait parler ; ou, mieux encore, on *les voyait*, de temps à autre, se manifester d'une manière partielle ou complète sous la forme et sous le costume de parents ou d'amis décédés.

D'autres fois, et sans cause apparente, les choses prenaient un tour moins sérieux ou moins attendrissant. Les Invisibles se prenaient à « battre des marches, à imiter les bruits de la scie, du rabot [1], de la pluie, de la mer, de

[1] Je fus itérativement, et à satiété, témoin de la plupart de ces phénomènes, ou d'autres semblables.

la foudre; à jouer des airs sur le violon, sur la guitare, à sonner des cloches, et, sans aucun instrument quelconque, à exécuter des concerts [1] ».

Ou bien, sans que personne les touchât, et sur la simple demande des assistants, des meubles de toute nature et de toutes dimensions, chargés du poids de plusieurs centaines de livres, se mettaient en mouvement. D'autres meubles, d'une insigne légèreté, contractaient au contraire une telle adhérence avec les feuilles du parquet, — ce que j'affirme pour l'avoir personnellement éprouvé, — qu'il fallait de véritables efforts pour les soulever, et que souvent les en arracher était chose impossible. D'autres, sautant sur un pied, exécutaient de véritables danses, malgré le poids de plusieurs personnes. Des hommes jetés, enlevés en l'air, étaient tout à coup transportés d'une place à une autre. Des mains sans corps se faisaient voir ou sentir, et reproduisaient l'écriture, l'orthographe et le style des personnes mortes les mieux connues. Mieux encore, on apercevait parfois des formes humaines toutes diaphanes, et des voix distinctes parlaient nos langages!... Voilà ce que résume l'auteur de la brochure que je viens de citer, c'est-à-dire l'un des hommes *les plus savants* et les plus consciencieux *que j'aie connus*[2]; l'un de ceux qui, pendant le cours *de longues années*, confirmant sa propre expérience par le témoignage des personnes remarquables dont il s'entourait, ont approfondi cette étourdissante question avec le calme et la rare ténacité du vrai courage.

[1] *Mystères de la danse des tables*, par M. le comte Eugène D. de Richemont, p. 10, etc. — *Spiritualism*, by judge Edmunds... — Voir tous les faits que j'ai cités, et toutes les autorités que j'ai mises en ligne, dans mon livre des *Hauts phénomènes de la magie*, et dans celui de *la Magie au dix-neuvième siècle*, chapitre premier. — Plon.

[2] Nommé déjà par le public, mon très-honorable ami M. le comte Eugène D. de Richemont, ancien gouverneur de Pondichéry, etc., me

Enfin, il y eut comme un débordement de ces faits. Le flot nous apporta les plus élémentaires ; il les répandit, en déferlant, sur le littoral entier de l'Europe, où l'étude et la pratique du magnétisme avaient préparé sourdement leur règne ; et, tout à coup, ces phénomènes étranges sortirent de l'obscurité. Ce fut la bombe qui éclate et qui, lançant la mort, traverse par de sinistres lueurs les ténèbres épaisses dont sa fumée obscurcit tout à coup le jour. L'explosion fit tressaillir la foule ; mais en France il n'y a jamais qu'un moment de stupeur. Cependant, oser croire, et même après avoir vu, voilà, pour une masse énorme d'honnêtes gens, ce qui d'abord parut être un téméraire effort, en présence de l'armée des railleurs. Et quel homme, en effet, lorsque son esprit ou son cœur est vulgaire, n'aime mieux se faire aveugle que de paraître dupé ? Bah ! se répétèrent à l'envi tous les gens faibles, tous les gens de la foule : c'est du bruit, c'est du feu, c'est de la fumée, mais tout cela n'est que de l'artifice ! Quoi de plus ! et quel besoin d'y voir des esprits, le démon, du Surnaturel ? En vérité, ce serait là se moquer du monde ! Est-ce que la Science admettrait de telles énormités ?

Et, d'ailleurs, pour se mettre mieux à couvert du ridicule, le bon ton fut de nier intrépidement les faits que l'on n'avait point vus, si considérable et positive que pût en être l'affirmation. Ce fut encore, pour des personnes d'un certain courage, et je me rabats pour le moment au phénomène

permettra bien de le nommer aussi, et de le remercier de plusieurs documents dont ses amicales prévenances m'ont enrichi. Entre ses mains, ils eussent fait merveille. Je me désolai des graves occupations qui lui défendirent de rentrer en lice, avant sa sainte mort, et de consacrer à cette question un sens très-rassis et un savoir consommé. Ce furent ses instances qui me déterminèrent à m'aventurer sur le terrain que je foule, et *nos observations étaient antérieures à l'invasion des Tables oraculaires.*

des tables tournantes et répondantes, ce fut, lorsqu'il arrivait d'avoir contre soi le propre témoignage de ses yeux, d'accepter le fait, puisque l'évidence en était si brutale, mais de lui dire : Nul autre que la nature ne t'engendra, et nous confessons ne savoir encore de quelle sorte elle voulut s'y prendre ; mais la patience ne nous manque point, et nous attendons qu'au premier jour le hasard nous jette aux mains la clef de ce mystère.

Plus tard, les plus doctorales absurdités eurent leur moment de vogue à tour de rôle ; et l'on entendit attribuer aux facultés latentes de la matière des réponses données par des tables parlantes. On se souciait peu qu'elles fussent ou non marquées au sceau de la plus haute et vive intelligence ! Quelquefois même, les gens venus pour assister au spectacle de ces faits, dont ils proclamaient l'impossibilité, détournaient la tête lorsque, *dans sa prodigieuse simplicité*, ce spectacle venait au-devant de leurs yeux. J'en ai vu qui se refusaient à voir, afin de s'épargner le déplaisir de croire, afin de se dispenser de rougir en attestant ce qu'ils auraient vu !... Cela eût tellement différé de ce qu'ils avaient cru ! Plus d'une fois, à l'aspect de cette incrédulité phénoménale et forcenée de tant d'esprits infirmes, malades ou contrefaits, je me suis dit : Lorsque, dans un nombre si considérable de pays, des faits de cette nature et de *cette évidence* sont attestés par des multitudes de personnes aussi saines d'esprit que de corps ; lorsque des hommes que l'on éprouve le besoin de croire aussitôt qu'ils ouvrent la bouche, et que l'on consulte quelquefois comme des oracles ; lorsque de tels faits et de tels hommes, ainsi que je l'ai vu, ne rencontrent si souvent que des incrédules, et jusque dans le sein de leur famille, que conclure en élevant ses regards dans l'ordre des temps ? Et devant ce miracle d'inintelligence comment ne point se confirmer dans la

foi ? Comment s'étonner si les miracles de Moïse n'ont pu convertir et arrêter l'Égypte qui, toute couverte des plaies de son incrédulité, se précipita dans la mer Rouge plutôt que de croire au Dieu qui la frappait ! Comment s'émerveiller si les prophètes, si le Christ, si les apôtres ont laissé tant d'incrédules de leur vivant, sur un sol tout pavé de leurs miracles ! Comment ne point s'écrier à l'aspect de la vérité : Va, ton royaume n'est point de ce monde !

C'est que, lorsqu'il s'agit de voir et d'accepter le témoignage de ses yeux, il ne faut point seulement une chose, il en faut deux bien comptées : les yeux sont la première, et la lumière est la seconde. Qui donc la donne cette lumière ? car la clarté qui éclaire les sciences profanes n'est point celle dont s'illumine l'ordre moral ou religieux. Et, de ce côté, où tant de passions et de préventions nous aveuglent, c'est, après Dieu, l'éducation qui fait la vue.

Ainsi, pour ne parler que de notre époque, les hommes qui, dans des cas très-faiblement extraordinaires, savent se servir de leurs yeux pour voir, sont-ils communs ou sont-ils rares ? Dans la foule de ceux qui passent pour avoir reçu le bienfait d'une belle éducation, désignerons-nous par un chiffre au-dessus du très-médiocre, le nombre de ceux qui, se plaçant dans des circonstances d'appréciation assez faciles, sauraient, sans trop d'efforts, discerner en fait de merveilleux le vrai du faux ? Rencontrerons-nous à coup sûr, dans toute assemblée d'élite, un homme qui, se heurtant à un fait surhumain, ou à l'affirmation claire et précise qui le constate, pourrait sainement décider si le fait, ou si l'affirmation, réunit les conditions philosophiques qui imposent ou qui repoussent la croyance ?... Ce que je sais, c'est qu'il faut compter par milliers les hommes d'intelligence et d'éducation qui acceptent des récits d'une absurdité grossière, lorsque la substance de ces récits concorde avec leurs pré-

ventions invétérées. Et non moins communs sont les hommes qui rompent en visière avec l'évidence, si peu que cette évidence se montre hostile à leurs passions, à leur intérêt, ou se trouve en désaccord avec les convenances particulières de leur esprit, de leur profession ou de leur science.

D'ailleurs, la philosophie la moins malsaine dont se sont imbus tant d'hommes de la génération présente, qui semblaient appelés par la richesse de leur nature aux plus nobles essors de la pensée, est à peu de chose près la philosophie du doute systématique, et le doute permet-il de croire ?

Il suffit donc, quoique déjà ce mauvais règne commence à se modifier, que tel mot, répondant à telle idée, frappe l'oreille, pour que tout aussitôt il la révolte ou l'irrite, pour que la croyance se cabre, ronge le frein et recule. Les mots *surnaturel* et *surhumain* sont de cette famille.

On se garde bien de se demander si, pour se rendre compte de ce Surnaturel, si, pour en apprécier la réalité, le simple et très-humble bon sens ne pourrait pas suffire. S'arrêter court, et lever dédaigneusement les épaules au besoin, est un parti bien plus commode ; car, pour admettre la possibilité des plus éclatants de ces phénomènes, il faudrait raisonner avec noblesse, avec candeur, se purger du mauvais levain d'une éducation primitive, renoncer à ses préjugés, et quelque peu même à sa personne morale ; il faudrait se transformer en un mot, et toute transformation est une sorte de prodige. Est-ce que celui qui nie le prodige est capable de le réaliser ?

Laissons donc aux hommes de négation quand même le vide dont ils aiment à s'entourer et à se repaître. Faisons route avec ceux dont l'esprit est assez philosophique et assez

simple pour admettre le Surnaturel muni de ses preuves. Continuons, enfin, à poursuivre l'examen de faits dont la généalogie est certes bien ancienne, mais qu'une production ou qu'une évolution toute nouvelle semble ressusciter ou rajeunir.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

SUITE DU CHAPITRE PRÉCÉDENT. LES EXTATIQUES ET LES TABLES. — FAITS ET DOCTRINES.

PREMIÈRE DIVISION.

Les extatiques et les tables. — Replions-nous sur notre époque. — Une intelligence de mauvaise qualité fait mouvoir les tables savantes ; elle est quelquefois obligée de se montrer ce qu'elle est. — Les tables médiums en Amérique. — Comment, tout en ménageant plus ou moins la morale, elles sapent le dogme catholique. — Exemples. — Appeaux appelant les âmes. — Un bon prêtre, Swedenborg. — Ce que sont la nouvelle religion et la nouvelle morale, enseignées à la fois par les Esprits en Europe à nos extatiques, et en Amérique aux médiums. — Ce que sont l'enfer et le paradis d'après les Esprits. — *Tolle* contre l'enfer des catholiques ; configuration des âmes. — Les Esprits condamnent des choses que certains catholiques se permettent ; ils approuvent la nécromancie. — Leur adresse à feindre le respect d'une partie de la loi divine, afin de renverser l'autre. — Comment, dans quelques-unes de ces expériences, Dieu force ces Esprits à se démasquer, et pourquoi.

Nous voici repliés attentivement sur notre époque, et ne nous occupant que du moment actuel.

Un ordre de faits devenus vulgaires, et qui, fort malheureusement en vogue d'abord dans les salons, en fut chassé par le bon goût catholique et français pour se réfugier dans des cercles spéciaux, vient donc tout récemment de surprendre le monde sérieux et d'étonner le monde frivole, de donner à rire à ce dernier, de l'occuper autant qu'il est possible d'occuper le papillon et d'y répandre une

sorte d'alarme. Il s'agit, et je le répète, car déjà ma plume a dit le mot, il s'agit des tables tournantes ou des tables animées. Que sont-elles ? — Je commence par formuler mon opinion sur ce très-grave sujet, et je la ferai suivre des menues circonstances de plusieurs faits qui me sont acquis par expérience; mais, en établissant l'animation, l'intelligence des tables, il me faudra dire un simple mot de la doctrine qu'elles émettent. Puis, je laisserai quelques exemples confirmer certaines propositions et les suivre en les élucidant. L'un d'eux est *d'une importance capitale*, et je l'affirme en qualité de témoin.

Oui, c'est à coup sûr une intelligence, et pour aborder carrément la question, c'est un véritable et méchant Esprit qui fait mouvoir et répondre les tables, ou les objets que l'on dit animés par le fluide humain, et avec lesquels l'homme se met en rapport, soit en les touchant de sa personne, soit en dirigeant vers eux les actes de sa volonté [1]. Quelle est donc la nature, quel est le résultat des pratiques par lesquelles nous amenons ces Esprits à converser, à ouvrir un commerce avec nous, et d'abord au moyen d'un intermédiaire inanimé ?

Ces pratiques sont, en définitive, vaines par elles mêmes, criminelles par le fait de la loi divine qui les maudit, et détestables dans leurs effets; car elles nous mettent en relation soit avec les âmes des morts, ce qui imprime à cet acte le caractère des évocations, soit avec des Esprits nécessairement voués au mal. Et ceux-ci ne se donnent pour les âmes de ceux qui vécurent, ou que nous avons chéris sur la terre, qu'afin de nous attirer dans le gouffre de l'abîme par la puissance des séductions dont leur malice dispose.

[1] L'imposition des mains, etc., forme le signe sacramentel; l'acte de la volonté forme le pacte, au moins implicite.

Que si, d'ailleurs, nous voulons rapprocher les unes des autres et peser les réponses obtenues par la pratique de cet art, maudit depuis des siècles, à quel but les voyons-nous tendre ? A la destruction du catholicisme, unique principe de la civilisation et du bonheur des sociétés humaines; et ce but est constant ! Que les Esprits tabulaires se fassent anges de lumière pour engager avec nous ce commerce ; que, portant un autre masque, ils attaquent de biais la religion du Christ, ou qu'ils lui rompent ouvertement en visière, c'est avec la même et infatigable ténacité qu'ils marchent et avancent vers leurs fins.

Quelquefois, il est vrai, mais dans les cas les plus exceptionnels, la vérité semble leur être arrachée de vive force, et s'échapper en humiliants aveux, lorsque, par exemple, les expériences sont entreprises par des hommes de foi, dont Dieu prend en pitié l'ignorance ; lorsqu'elles s'accomplissent dans des conditions où le zèle et l'humilité de ces investigateurs se réunissent pour travailler au profit des vérités catholiques. Dans quelques-uns de ces cas dont nous sommes redevables à la miséricorde et nullement à la justice de Dieu, l'esprit du mal démasqué reste lui-même ; Dieu l'y condamne. Et, lorsqu'il nous arrive d'assister au commencement de ce spectacle, il nous est difficile de ne point en soupçonner presque aussitôt l'issue : telle est le plus souvent la lutte qui précède ou accompagne la douleur et la honte de ses aveux.

En Amérique, nous dit l'auteur de la brochure du *Mystère de la danse des tables*, M. le comte Eugène Desbassins de Richemont, les Esprits frappeurs et parleurs, dont les tables furent l'un des premiers médiums, ont commencé par admettre dans son ensemble les principes de la morale évangélique. C'est un fait dont j'ai pu me convaincre dans les documents innombrables et intéressants qu'il eut

l'obligeance de mettre à ma disposition [1]. Il y avait, il reste encore, au dire de ces Esprits, quelques préjugés religieux à ménager, à droite et à gauche; et les gens habiles savent ne point trop effaroucher leur monde. Mais, quant au dogme, là ou ailleurs, ils songèrent à peine un instant à le respecter. La force de se contenir sur ce point leur manqua. C'est tout au plus s'ils en firent un instant la feinte dans quelques circonstances délicates, et ce fut seulement dans le but d'entrer en propos avec les gens religieux. Nous voulons, à ce sujet, donner un échantillon de l'enseignement des Esprits pythonisants ou oraculaires, destinés par le spiritisme à remplacer l'enseignement de l'Église; car nous avons connaissance d'un assez grand nombre de leurs leçons. Dans le dessein de faire saisir l'uniformité de leur plan contre les habitants des différentes contrées de ce globe, nous citerons quelques-unes des réponses que M. Cahagnet obtint de sa collection particulière de médiums, désignées dans son vocabulaire sous le nom religieux d'extatiques. Car M. Cahagnet était du nombre de ces *prime-sautiers spirites* qui n'avaient attendu ni l'aventureuse innovation du libre échange, ni le débordement des faits similaires de l'Amérique pour s'adonner au magnétisme transcendant, pour ouvrir des relations internationales entre la France, sa patrie, et le monde des Esprits, pour se livrer enfin à cette partie de l'art magique que, depuis des siècles, la voix des peuples appelle du nom de nécromancie, et qui se ranime simultanément d'un bout à l'autre de ce globe par l'intermédiaire des médiums humains, des médiums animaux ou tabulaires [2].

[1] Documents dus à la presse anglaise, à la presse américaine, etc., etc., et documents oraux, les plus précieux de tous, parce qu'ils étaient le fruit de son expérience froide et éclairée.

[2] Alph. Cahagnet, *Arcanes de la vie future,* 1848, an 1854. Il

Soyons rapide et courons au but. L'une des âmes évoquées pour notre édification est celle d'un prêtre, et d'un excellent prêtre, nous affirme l'évocateur ; c'est l'âme de M. l'abbé M..., qui avait, de son vivant, servi l'Église avec honneur. Adèle, l'un des meilleurs appeaux animiques, l'un des premiers médiums de M. Cahagnet, évoque cet ecclésiastique, et il se manifeste précédé d'une lumière qu'elle n'avait jamais vue jusqu'ici, si ce n'est pourtant devant l'âme de sa mère. Soyons attentifs : — Voulez-vous me répondre à quelques questions psychologiques ? — C'est selon. — Avez-vous une âme ? — Vous le voyez, j'en suis une. — Quelle forme a-t-elle ? — Celle du corps. — Où va-t-elle après sa séparation du corps ? — Dans des lieux célestes. — Qu'y fait-elle ? boit-elle, mange-t-elle ? — Elle y satisfait ses principales affections. — Y a-t-il des lieux bons ou mauvais ? — Oui. — Les mauvais sont-ils ce que les chrétiens nomment enfer ? — Oui. — Y brûle-t-on, comme ils le disent ? — Ils disent ce qu'ils ne croient pas. — Mais vous êtes prêtre, vous avez enseigné ces croyances ? — Je n'ai jamais cru à ces choses, répond celui que l'on nous dit avoir été un si digne ecclésiastique. — Alors, que fait-on dans ces mauvais lieux ? y souffre-t-on ? — On y satisfait ses affections, *l'on s'y trouve heureux*, quoique ce soient des lieux de purification dans lesquels Dieu nous place, pour nous appeler plus tard près de lui, en nous pardonnant. — Y reste-t-on éternellement ? — Dans les bons, oui, et non dans les mauvais. — Quelles sont les connais-

réclame la triste gloire d'être le promoteur de ces études, que les Américains nous présentent aujourd'hui comme nées sur leur sol ; et, d'après le mot de la sacrée congrégation romaine, il prétend rester « le maudit de la chrétienté», vol. III, p. 3. Avis à ceux qui préféreraient un autre titre. — Le même Esprit règne dans le fameux livre *Americ. Spiritualism by judge Edmunds, and...*, etc.

sances de l'âme dans ces lieux? — Celles qu'elle désire posséder, et qu'elle acquiert à son gré. — Que pensez-vous des talismans? — Il y en a *de très-bons;* c'est un don de Dieu, il faut les mériter. Mais il en est un qui les vaut tous, c'est de se placer sous la protection de Dieu avec pureté de cœur; aucun autre ne vaut celui-là.

Une autre fois, l'âme du trop fameux illuminé Swedenborg est interrogée; elle répond : Le soleil que vous voyez est le Dieu du ciel et de la terre[1]. — Qu'entendez-vous par là? — Les Esprits n'en connaissent pas d'autre, et Dieu *n'a jamais été vu sous d'autres formes*[2]. — Y a-t-il plusieurs globes lumineux matériels, semblables à celui que nous nommons soleil? — Non; il n'y a qu'un seul soleil qui est spirituel, qui est le Dieu du ciel et de la terre, et qui éclaire tout ce qui existe. — Mais l'astronomie admet plusieurs globes lumineux comme centre du monde? — L'astronomie fait erreur; il n'y a qu'un seul foyer qui éclaire l'univers. Ce rond que vous appelez soleil n'est pas une terre; ce n'est pas un globe, ce n'est qu'un bien faible rayon du soleil spirituel qui pénètre sur terre à travers l'espace, *comme une chandelle placée derrière une porte où il y aurait une petite fente*[3]. — Avons-nous déjà existé sur quelque globe, avant d'apparaître sur la terre? — Avant cela, l'homme vivait dans un monde spirituel semblable à celui dans lequel il vit en quittant la terre. Chacun attend dans ce monde son tour d'apparaître sur la terre[4]: appa-

[1] Il n'est point rare de voir, dans nos campagnes, des gens qui ne reconnaissent d'autre Dieu que le soleil, ce Dieu leur donnant le grain et le foin dont ils vivent.

[2] N° 81, p. 189.

[3] P. 198, v. I. Je cite le mot

[4] Comparez cette vérité avec la vérité différente que nous redit chaque prône spirite, dans chaque numéro de l'*Avenir*, moniteur du spiritisme ré-incarnationiste.

rition nécessaire, vie d'épreuve, il n'est personne qui s'y puisse soustraire.

Plus loin, le docte Swedenborg établit que *les Esprits*, emportant avec eux leurs principales affections terrestres, ne sont pas totalement détachés de l'orgueil, *la plus grande lèpre qui ronge l'espèce humaine*. Telle est la raison pour laquelle *ils veulent souvent paraître savoir plus qu'ils ne savent en réalité!* — Comment établir en termes plus clairs que nos célestes professeurs, que ces remplaçants des apôtres du Christ, sont *des Esprits de mensonge*.

Enfin, le maître, l'exhibiteur de tous ces médiums, a rempli deux volumes d'extravagances, sous forme de leçons, d'instructions, de propositions et de négations où la morale alterne avec l'immoralité, selon le vent ou l'esprit qui souffle. Le livre en mains on s'égare, on se promène dans le paradis ennuyeux, fastidieux et grossier, où rôdent et se prélassent ces âmes élyséennes. On y contemple des bienheureux qui consument leur temps en faits gastronomiques; des femmes que la mort n'a pu dégoûter d'amuser leurs loisirs aux futiles et vaniteux raffinements de la coquetterie; des savants ou des ignorants qui se livrent à mille genres, à mille variétés d'études, et, qui s'imaginerait un tel degré de sottise? jusqu'à l'étude des langues!....

Oh! quel magnifique et splendide encouragement aux crimes ici-bas, que de voir, en ces régions spirites, l'enfer même devenir le vestibule du paradis, et donner à ses habitants plus de bonheur que n'en peut offrir cette vie terrestre! Et qui donc voudrait prendre désormais la peine de lutter avec le moindre acharnement contre ses passions? A quoi bon, et quelle folie, puisque les immondes et les scélérats reçoivent de la bouche même des *Esprits moralisateurs* la certitude d'avancer chaque jour vers la félicité sans bornes

dont jouissent les âmes qui vécurent ici-bas soumises à la pratique de la vertu la plus pure et du dévouement le plus élevé!

Ah! donc, jouissons! jouissons toujours, jouissons encore, jouissons sans cesse! jouissons ici-bas, la coupe empoisonnée, la torche ou le poignard à la main, pour assurer nos jouissances. Non, jamais aucun châtiment qui se proportionne à nos crimes ne nous atteindra dans un autre monde. Non, nous n'y souffrirons jamais! Peut-être, en arrivant là-haut, goûterons-nous de prime abord un bonheur moins vif que les victimes innocentes de nos débordements. La félicité des premiers jours sera, nous pouvons le craindre, un peu moins délicieuse, un peu moins enivrante, mais ce sera tout, et la justice de Dieu des spirites ne va pas plus loin. Le Seigneur qu'ils nous inventent est si bon, ou plutôt d'une *si étrange* bonté!

En vérité, je vous l'affirme, jouir à tout prix, voilà quelles sont et *la religion et la morale* que descendent nous enseigner les *Esprits*. L'analyse peut donc à juste titre l'appeler *la religion des niais, des scélérats ou des immondes;* et les extatiques de la vieille Europe ont dicté cet évangile des passions presqu'au moment où les médiums transatlantiques faisaient descendre, de leur ciel, cette même loi nouvelle de la conscience sur le continent américain!

Mais, pour en revenir à notre expérimentateur en nécromancie, à notre professeur de spiritisme, ce qu'il ne faut point oublier, et il le répète :

« C'est qu'aucun de ses lucides ou médiums n'a représenté Dieu autrement que par un soleil brillant [1]. Aucun n'a voulu de l'enfer *des catholiques;* aucun n'a voulu du Christ

[1] Ce Dieu-lumière, etc., etc., est le vrai Dieu de l'antique idolâtrie. — Voir mon ouvrage : *Dieu et les dieux, ou un voyageur,* etc.

pour le vrai et seul Dieu du ciel. Les *Esprits chrétiens,* — c'est-à-dire ceux qui, *soi-disant,* vécurent dans le christianisme, — ainsi que les autres, *ont toujours été d'accord sur ce sujet*[1]. »

Aucun ne voulut s'accommoder du ciel des chrétiens, ou professer la complète béatitude d'une âme exempte de configuration, et par conséquent de matière. C'est un souffle, disent-ils, que nous ne saurions comprendre *sans une figure* quelconque. Tous, au contraire, concordèrent à reconnaître à l'âme la même forme qu'au corps; et tous firent de leur ciel une patrie universelle, mais qui se divise en départements superposés l'un à l'autre et s'échelonnant dans les sphères du bonheur. Au sein de ce fortuné séjour, chaque individu conserve, afin de ne rien déranger au train de vie qui lui fut cher, les usages et les coutumes dans lesquels il se complaisait sur la terre. Telles étaient déjà, du temps d'Homère, les mœurs et la félicité des âmes des morts !

Enfin, d'après ces blaphémateurs de l'autre monde, le Christ, le fils unique de Dieu, le rédempteur n'est qu'un simple mortel; un homme qu'aucune différence de nature ne distingue de nous autres. Il eut jadis à remplir une mission spéciale; il s'en est acquitté, voilà tout; puis il est rentré dans le sein de l'Éternel, ainsi que nous y rentrerons un jour[2].

Tel est l'enseignement général que propagent les âmes, c'est-à-dire les Esprits, dont la parole se substitue à celle de l'Église. Ces âmes viennent-elles du ciel, et sont-elles des âmes? Ces tristes intelligences ne sont-elles point de toute évidence les mêmes que celles qui, empruntant le langage des tables, se mirent, vers la même époque, en rapport avec la race des hommes?

1 Cahagnet, *ibid.*

2 P. 146 à 257, *ibid.*

Et cependant, dans les moments où ces Esprits de mensonge ont intérêt à déguiser leur but, à couvrir *leur haine contre l'homme et contre le ciel sous un masque de morale et de religion*, nous les entendons quelquefois tenir un langage plus sévère sur les faits *de la magie* que ne le font de nombreux chrétiens, dont les uns ne veulent voir dans ces pratiques que des faits naturels et moraux, et les autres que d'innocents enfantillages. Mais, comme la fixité ne saurait subsister ailleurs que dans le royaume du vrai, voyons un instant ces mêmes Esprits parleurs varier sur un point où je veux les citer encore, avant de rapporter les réponses que j'ai moi-même entendu rendre par l'intermédiaire des médiums de bois mort, c'est-à-dire par les tables oraculaires.

Nulle mauvaise et criminelle action, peut-être, n'est défendue d'une manière plus formelle dans les Écritures, aucune n'est plus absolument maudite que le commerce des vivants avec les morts afin de savoir d'eux la vérité, c'est-à-dire que les actes de la magie nécromancienne [1]. Eh bien, l'on adresse à l'une des extatiques, ou médiums, de M. Cahagnet, à l'un de ses appeaux féminins pour les âmes de l'autre monde cette question : « L'âme peut-elle à son gré visiter ses parents et ses amis? — Oui, quand elle est demandée *dans l'état nécessaire à être vue,* comme est votre lucide [2], c'est-à-dire dans l'état de pureté ! »

L'instant d'après, on demande *à ces bons Esprits,* qui viennent de poser en termes d'une si folle audace leur morale contre la morale de Dieu : « Pensez-vous qu'on puisse se rendre invisible pour plusieurs personnes à la fois [3] ? — Oui,

[1] *Deuteron.*, VIII, 9, etc.

[2] P. 150 et 173.

[3] P. 154, *id.*, M. l'abbé M.... à Adèle. Cette théorie est toute contraire encore à celle des explicateurs de la nouvelle école des incré-

par *des drogues* et des *pactes avec les mauvais Esprits*; mais il n'est rien *qui déplaise tant à Dieu* que ces choses, par lesquelles on peut faire tout le mal possible[1]. »

Adèle évoque M. D... et le questionne sur les miroirs magiques, dans lesquels les magiciens prétendent nous faire apercevoir le présent, l'avenir et le passé. — Celui-ci lui répond : « Ces genres d'expériences laissent toujours après elles des désagréments qu'on voudrait avoir évités quand il n'en est plus temps. Pour que ces miroirs aient une propriété générale et absolue, il faut être en rapport avec des Esprits; *et ceux-ci nous font payer cher, plus tard, le peu de complaisance qu'ils ont à notre égard*[2] ! »

Un peu plus loin, la même question se répète sous une autre forme, et l'âme évoquée est priée d'exprimer ce qu'elle pense de ces miroirs. « Ils existent, dit-elle. — Mais alors, quels sont les Esprits qui peuvent faciliter ces sortes d'opérations ? — *Les bons* et les méchants[3]. » — Les bons Esprits du spiritisme se prêtent donc aux pratiques de la magie !

Ailleurs, l'extravagant et téméraire novateur Swedenborg, — cette âme si pure ! — est évoquée; il arrive. « Je lui ordonne ,*au nom de Dieu*, de se retirer s'il est un Esprit faux. Il s'avance. « Pouvez-vous être remplacé par un mauvais Esprit? Non; tant que vous me désirerez avec l'*intention pure* de vous instruire, je viendrai. Si, au contraire, vous agissiez *avec mépris et autorité*, je ne viendrais pas; *un autre pourrait venir et vous tromper*[4]. »

dules que nous allons rencontrer tout à l'heure. Elle admet, avec l'Église, les maléfices et les mauvais Esprits. *Tout royaume divisé périra !*

[1] Voir mon livre des *Hauts phénomènes de la magie*, chap. v.

[2] Page 168, vol. I, *ibid.*

[3] Page 178, *ibid.*

[4] Page 173, *ibid.*

Voici donc ici, voici donc toujours ces mauvais Esprits, qui, tantôt brutalement ennemis de Dieu et de l'homme, tantôt faux anges de lumière, combattent ou surprennent tour à tour notre religion! Les voici qui, là-bas, s'empressent de mettre leur voix à l'unisson de celle de notre Créateur, et qui, sous prétexte de respect à sa majesté, nous dissuadent de certaines pratiques que Dieu maudit, comme si leur but invariable n'était point de nous entraîner d'autant mieux ailleurs à violer, *pour le bien de nos âmes*, les défenses que Dieu lui-même a posées! Et, pour être conséquents, ne devons-nous point, une fois pour toutes, nous rire de toute prohibition divine, dès que nous avons l'impardonnable faiblesse de donner dans notre foi le premier rang aux Esprits qui osent par leur parole supplanter celle que l'Église nous fait entendre au nom de Dieu?

Il y aura donc toujours et partout à lutter contre la souplesse et l'astuce de celui qui nous tint son premier discours par la bouche d'une brute, celle du serpent d'Eden, et dont les paroles savent s'accommoder, se façonner, *se mesurer* à l'intelligence et aux mœurs, à la science *et à la foi* des pays où il se fait entendre. Aussi, dans les réunions composées de personnes habituées à porter légèrement le joug de l'autorité religieuse, à vivre, par exemple, dans la même absence de catholicisme que la plupart des États de l'Amérique du Nord, ces Esprits se donnent-ils les coudées beaucoup plus franches que dans les contrées où prospère la foi Romaine.

Et veuillons observer que souvent, dans ces pays chrétiens, et dans ces assemblées chrétiennes, il semble que la justice divine les frappe précisément à l'endroit même où ils pèchent; il semble que la main de Dieu, tirant et raccourcissant leur chaîne sous les yeux attentifs de ceux qui les consultent, les oblige à parler le langage vrai qui caractérise et qui

décèle les Esprits de ténèbres. Je puis me tromper à coup sûr, mais ce fait m'a paru surtout remarquable dans certaines expériences, conduites, à l'époque du premier moment de la surprise générale, avec toute la circonspection de chrétiens que n'animait aucun motif de curiosité oiseuse ou coupable. Dans ces cas fort rares, et qui, depuis longtemps, ont cessé d'être admissibles, puisque l'Église a parlé par la voix de ses pasteurs, Dieu bénit sans doute ceux que détermine le désir pur et sincère de reconnaître, de démasquer l'ennemi des âmes, et de préserver de son attaque soit leur troupeau, soit leurs frères!

DEUXIÈME DIVISION.

Faits particuliers. — Les tables, réponses en ma présence. — Plusieurs séances : prêtres, ingénieurs. — Une objection. — Lettres de M. l'abbé Chevojon à M. des Mousseaux. Ses expériences. Le mannequin animé et batailleur. Banquet magnétiste. Explication de ces phénomènes par M. Morin. Ce qu'il faut croire. Avertissement magnifique de Mgr l'évêque de Viviers. — Ces phénomènes émanent-ils de nous, quoi qu'on en dise? — En juger par les mots de langues antiques que me dictent les tables. — Traduction par M. de Saulcy, de l'Institut, et par M. Drach. — Lettre de M. Drach à M. des Mousseaux. — Conclusion de ce fait et autres faits. — Episode relatif à l'enlèvement des enfants de ce rabbin converti. — Phénomènes produits dix ans plus tard par le célèbre médium Home ; ce qui jalonne les deux époques et marque les progrès, ou l'état, de la question.

Je crois maintenant le moment venu de rapporter quelques réponses, obtenues en ma présence, des tables tournantes et frappantes; les séances que je m'apprête à décrire ne sont point, et tant s'en faut, les seules où j'assistai. Cette fois les acteurs et les témoins étaient : un archiprêtre, deux vicaires, un aumônier, un ingénieur des ponts et chaussées,

ancien élève de l'École polytechnique et dans la force de l'âge; c'étaient encore quelques autres personnes de ma connaissance intime, qu'il me semble inutile de désigner. Les trois séances où figurent environ par moitié ces divers expérimentateurs, et auxquelles je participai, ne devaient rien avoir que de sérieux. Les doigts armés d'un crayon, je dressais mon procès-verbal, selon mes habitudes de prudence, *au fur et à mesure des réponses et des incidents.*

Trois guéridons servent à nos expériences. Trois prêtres assistent à la première. Nous sommes aux débuts de ces phénomènes, et il importe, à plus d'un point de vue, de ne le point oublier. — Ces messieurs n'ont vu de leurs yeux aucun fait de ce genre; leur disposition d'esprit, fortement accentuée, est au moins celle du doute; ils veulent voir. Quatre heures de l'après-midi viennent de sonner; il fait grand jour.

La table ne tourne qu'à regret, et après un temps fort long. Elle s'arrête presque aussitôt. — Lève-toi sur deux pieds et frappe du troisième si tu consens à parler. — Elle reste immobile. — Si tu ne veux pas répondre, tourne. — Elle tourne *immédiatement,* s'arrête et demeure fixe, obstinément fixe. — Si tu persistes à ne rien répondre, tourne un instant encore et conduis-nous vite à la porte. — Aussitôt fait que dit. La table accomplit deux ou trois évolutions sur elle-même, comme s'il s'agissait pour elle de prendre son élan; puis elle file d'une traite en droite ligne jusqu'à la porte *où elle semble nous pousser brutalement.* On ne dit guère aux gens en meilleur français : sortez! Il est près de six heures du soir; à huit et demie les mêmes personnes se réuniront.

Huit heures et demie sonnent. La table, longtemps réfractaire, refuse de tourner ou de répondre en frappant du pied, selon nos invitations. L'impatience s'emparait de

nous, et nous nous disions : La présence de ces messieurs les ecclésiastiques la paralyse. Tout aussitôt, lentement et spontanément, elle se lève, se dresse, et frappe un bon coup. L'Esprit est donc là!

Je traduirai par *oui* ou par *non* les réponses obtenues selon le nombre souvent varié des coups que nous avons désignés à la table comme signe de convention. Lorsqu'elle répond autrement que pour nier ou affirmer, c'est en frappant de l'un de ses pieds un coup, chaque fois que la récitation de l'alphabet amène la lettre qui entre dans la composition du mot. Cette méthode est primitive, rudimentaire, et certainement fort arriérée; mais *elle fait jalon,* et nous sommes trop historien pour ne point consigner religieusement dans ce livre les procédés de chaque époque.

« Es-tu Esprit? — Oui. — Mauvais esprit? — Oui. — Ton nom? — Elle reste immobile. A une séance antérieure elle nous avait dit : Diable, et se donnait pour nom particulier Rabba. — Aimez-vous le Christ? — Non. — Quand tu ne nous réponds point, — car notre table a ses caprices de silence, — agis-tu d'après un mouvement de ta volonté; n'est-ce au contraire qu'impuissance? — Je ne le veux. — Y a-t-il dans le magnétisme animal de bons effets, où les démons ne soient pour rien? — Elle reste immobile. — Aimez-vous la sainte Vierge? — Immobile. — Aimez-vous les hommes? — Oui. — Combien M. l'aumônier a-t-il de frères? — Deux; ce qui est vrai. — Dis son nom de baptême? — Elle dit André; une personne présente faisant observer que c'est Aimé, M. l'aumônier reprend : Oui, mais l'un de mes noms est bien André. Nul ne le savait *ou n'y pensait.* — Ce que tu fais est-il magie? — Non. — Épelle ce que c'est? — Betymmo. — Ce mot a-t-il un sens? — Immobile. — Quel est l'âge de M. X...? — Trente-deux ans. — C'est juste; et les mois? — Immo-

bile. — Lorsque tu tournes, est-ce sous l'action *d'un fluide?* — Oui. — Es-tu soumise à notre volonté? — Non. — Si tu n'es point soumise au diable frappe deux coups? — Immobile. — Épelle la puissance à qui tu es subordonnée? — Aïku. — Aimes-tu ce que j'ai dans la main? — Non; c'étaient des médailles de la sainte Vierge. — Aimes-tu la société de Saint-Vincent de Paul? — Non. — Où résides-tu? — Dans l'air. — Vos manifestations sont-elles pour notre bien, ou pour notre mal? — Mal. — Te faut-il une permission pour répondre? — Oui. — Est-ce d'Aïku? — Oui. — Est-il un démon? — Oui. — De quel ordre?—Immobile. » Cette réponse était un mensonge, et nous allons le voir.

Or, comme depuis quelques instants la table répond avec une vivacité croissante, et presque fiévreuse, nous lui demandons : « Es-tu le premier Esprit qui nous a répondu dès le principe? en est-il survenu quelque autre? — Oui, je suis un autre. — Est-ce Aïku? — Oui. — Comment se dit chêne en latin? — *Quercus*. — Où étais-tu lorsque, tout à l'heure, l'Esprit qui se disait habitant de l'air répondait si lentement? — *Infimo*. — Entends-tu par là les lieux inférieurs (*infimo loco*)? — Oui. — L'enfer? — Oui. — Souffres-tu? — *Deux énormes coups* répondent : Oui. — N'as-tu pas habité la terre? Tu n'as pas été toujours Esprit? — Toujours Esprit. — Es-tu l'Esprit qui faisait tourner la table il y a quelques jours devant moi chez M. X...? — Oui. — Tu mentais en t'appelant Rabba? — Oui. — Si ta réponse à nos questions fut véridique, frappe deux coups; si tu as dit faux, trois coups? — Elle frappe trois coups. — L'aveu d'être menteur te coûte-t-il? — Oui. — Est-ce le pouvoir des prêtres qui te force à répondre? — Oui. — Tu es soumis au Christ? — Oui. — Connais-tu l'évêque de Samos? — Oui. — Son nom? — Forcade. — Les visions

d'Adèle, extatique ou médium de Cahagnet, sont-elles vraies? — Immobile. — La lutte qui commence est-elle à proprement parler celle de l'Antechrist? — Oui. — Y a-t-il un enfer éternel, comme le disent les chrétiens? — Un grand coup dit : Non. — Le Christ est-il le fils de Dieu? — Un grand coup dit encore : Non. — Le Christ est donc un homme comme nous? — Immobile. » Ces dernières réponses auront bientôt leur rectification! Cette fois, et bien d'autres non moins évidemment encore, la table dit ce qu'aucun de nous n'a dans l'esprit.

Depuis quelque temps les coups sont frappés avec une singulière énergie, et partent de grand. La table, qui se tait quand bon lui semble, se lève *de temps en temps* comme un cheval qui se cabre; plus d'une fois nous la croyons sur le point de se renverser. On peut dire que, dans ses mouvements, dans ses hésitations, dans ses empressements, il éclate en elle une passion tantôt libre et tantôt contenue, soumise au mors. Elle a de la physionomie, une accentuation visible et variée, *du sentiment*. On y sent une âme, un Esprit. Plus d'une fois elle excite en nous un mouvement interne de terreur..... Il est minuit. . . . . . .

. . . .

UNE OBJECTION. — J'allais tranquillement procéder au récit de la troisième séance, lorsque ma plume se sent arrêtée!

Eh quoi! mais vous y voyez mal, me crie-t-on; trop d'empressement vous emporte, et la réflexion vous trouve en défaut! Pensez-y donc; cet Esprit que vous avez la générosité d'attribuer à la table, ce n'est autre chose que votre propre esprit répondant à vos propres questions. L'acte s'accomplit par l'opération d'un fluide qui s'échappe de vous, qui meut la table à votre insu, et qui la gouverne au gré de vos sentiments. Voilà le dire de la science...

Car si votre médium agissait véritablement sous l'empire d'un Esprit étranger; si cet Esprit en usait ainsi que vous vous l'imaginez comme d'un instrument docile; si l'individu qui manœuvre la table, en un mot, n'était point tout uniment le traducteur de sa propre pensée, comment cet Esprit aurait-il si souvent par exemple la même orthographe dans la dictée de ses réponses que celle de cet individu?...

Je m'exprime en termes bien positifs. Souvent, en effet, les expérimentateurs ont rencontré des *médiums* dont l'éducation littéraire laissait considérablement à désirer. Et lorsque ces médiums faisaient épeler la table, les réponses qu'elle semblait dicter portaient le témoignage apparent de leurs propres et incorrectes notions de l'orthographe. Exemple : Quelle heure est-il? demandait quelqu'un par l'entremise d'un médium femme de chambre. — Ile aît trois eur, — répondait la table, dictant les mots comme on les voit écrits.

D'où ces investigateurs se hâtaient de conclure pour tous les cas analogues, *et quelque surnaturelles que fussent les expériences*, que la puissance divinatrice ou répondante émanait exclusivement du médium, qu'elle était purement humaine, et qu'aucune intelligence étrangère à celle de l'homme n'y prenait la moindre part. Sinon, comment l'ignorance d'un médium déteindrait-elle si grossièrement sur les réponses d'un Esprit?

A cela deux mots de réponse.

Un Esprit trompeur n'est forcé par aucune loi de raison de passer son temps à faire étalage de sincérité, de science et de supériorité. Nul motif ne l'oblige, il faut en convenir, à répandre dans nos intelligences une lumière vive et utile qui le découvre et le trahisse. Quel est le dessein qu'il poursuit, quel est le but qu'il se propose, sinon de nous égarer, sinon de nous illusionner! Mais, que sa marche

soit conforme au contraire aux règles de la science et de la vérité, bien peu lui importe à coup sûr, pourvu que le succès couronne ses efforts. L'habitude de ces Esprits, d'après l'expression d'éminents docteurs, dont je doute fort que Tertullien soit le premier, n'est-elle point de ne jamais se montrer d'une manière évidente et complète ? n'est-elle point de se *cacher la queue* lorsque les nécessités de leur œuvre les obligent *à découvrir la tête ?*

Que s'il en est ainsi, oserions-nous bien nous étonner que, dans un grand nombre des cas où la table manœuvre, un mauvais Esprit ne s'y manifeste pas évidemment par le fond du merveilleux, par les effets extrasurnaturels, par le venin des doctrines, par les connaissances surhumaines qui sortent de leur action ou de leurs réponses ? Ayant un intérêt général, lorsqu'ils agissent d'une volonté libre, à cacher leur infernale nature, afin de ne point épouvanter notre race, est-il étrange qu'ils aiment à dérober leur merveilleuse aisance sous la gaucherie des formes, et qu'ils affectent de voiler leur effrayante supériorité sous les vices artificieux du savoir faire ou du langage ? En un mot, ne sont-ils point complétement eux-mêmes, et ne se retranchent-ils point de toutes pièces dans le fort de leur habileté, lorsqu'ils se servent, à leur guise, et selon la mesure de leurs convenances, des organes d'un médium ; lorsque, pour faire aboutir leurs manœuvres à notre illusion, ils se bornent à l'emploi des facultés naturelles ou acquises de ceux qui ne se comportent que trop souvent à leur égard avec la plus légère et coupable insouciance du danger ? Qu'il me soit d'ailleurs permis d'ajouter que j'ai vu précisément le contraire de ce que j'énonçais tout à l'heure ; c'est-à-dire un médium parfaitement instruit de sa langue et de l'orthographe, mais écrivant contre toutes les règles de l'orthographe et du style. L'instant d'après, et sous l'inspiration

du même Esprit, ce médium traçait ses phrases dans un idiome *qui lui était inconnu*. Dans le même quart d'heure, le médium se trouvait donc *plus instruit* et *moins instruit que lui-même*. En d'autres termes, un Esprit agissant en lui le façonnait au rôle de pur et passif instrument!...

Quoi qu'il en soit, les Écritures nous annoncent des prestiges qui doivent un jour pervertir la presque totalité de la race humaine, et qui séduiraient jusqu'aux élus, si les temps d'épreuves n'étaient abrégés. Quelque prodigieusement facile que l'humanité soit à duper, comment ces prestiges l'entraîneraient-ils presque tout entière dans le gouffre de l'erreur, si, au lieu de déguiser le démon qui doit en être l'auteur, ils le faisaient tout aussitôt et partout reconnaître et montrer au doigt par le public ?

Laissant de côté quelques objections, que nous espérons mettre un peu plus bas en face de victorieuses réponses, poursuivons le cours de nos séances. Il suffira de les méditer avec quelque peu d'attention, pour qu'elles aident considérablement au succès de notre tâche.

Troisième séance, huit heures du soir. — La table interpellée se lève. « Un Esprit est-il dans la table ?— Oui. —Ton nom ? — Elle reste immobile. — Quelque puissance t'empêche donc de le dire ? — Oui. — Va chercher ton maître ; peut-il venir ? — Oui. — Quand ?—Dans trois minutes. — Les minutes s'écoulent. — Ton maître est-il là ? — Oui. — Est-ce par évocation que tu viens ? — Oui. — D'où ? — De l'enfer. — Souffres-tu ? — Avec un singulier caractère d'énergie et de lenteur : — Oui ! » La table est levée sur deux pieds ; on lui dit : « Résiste à qui veut t'abaisser à terre... » Le simple et propre poids du petit guéridon devrait l'y ramener tout naturellement ; j'essaye de le faire, et je n'en puis venir à bout en usant de mes forces. Le pied fait entendre un craquement ; il se brisera si je per-

siste. Je cesse de m'y essayer, elle s'abaisse presque aussitôt d'elle-même. Quelqu'un lui dit alors : « Adhère au sol. » Elle y adhère ; et, ne pouvant plus la soulever, je fléchis et pose en terre un genou. Mes deux bras prenant leur point d'appui sur l'autre genou, je ne la soulève cependant que d'une manière fort insensible au-dessus du parquet, et ce n'est point sans un véritable effort. Ces deux expériences, que je répétai plusieurs fois, ici et ailleurs, varient dans leurs résultats. Tantôt la résistance est énergique, tantôt médiocre, quoique très-sensible ; d'autres fois elle est nulle, ou presque nulle. Mais nos questions recommencent : « Aimes-tu le Christ ? — Non. — La sainte Vierge ? — Non. — Est-ce pour notre bien, ou notre mal, que tu viens ? — Mal. — Que signifie Betymmo, que nous a dit l'Esprit à la dernière séance ? — Lucifer. — Est-ce dans une langue des hommes ? — Oui, hébraïque. — Lucifer est-il ton chef ? — Oui. — Es-tu soumis au Christ ? — Oui. — Que signifie Aïku ? — Réponse : *Efomedeh*[1]. — Tu mens ? — Oui. — Aïku est-il le petit ou le grand Esprit ? — Le grand. — Tu es éternel ? — Non. — Dans combien de siècles cesseras-tu d'être ? Frappe un coup par siècle. Elle frappe toujours ; on l'arrête au trente-cinquième coup. — Tu mens ? — Oui. — Le Christ est-il le fils de Dieu ? — Non. — Je t'ordonne de dire si, effectivement, tu le reconnais ? — Oui. — Est-ce sincèrement ? — Oui. — Es-tu forcé de l'avouer ? — Oui. — Par puissance divine, ou diabolique ? — Divine. — Le Saint-Esprit est-il Dieu ? — Oui. — Le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont-ils trois ? — Un. — Une des trois personnes s'est-elle faite homme ? — Oui. — Laquelle ? — Le Fils. — Reconnais-tu sa présence réelle dans l'Eucharistie ?

[1] Nous donnons les réponses comme elles arrivent ; et qu'elles se trouvent être fausses, ridicules ou vraies, ces mots vont recevoir leur explication.

— Oui. — Reconnais-tu l'éternité des peines de l'enfer ? — Oui. — Tu as donc menti en disant que tu n'es pas éternel[1] ? — Oui ; » et, à ce coup, peu s'en faut qu'elle ne se renverse ; nous pouvons dire que la nature de son mouvement lui donne de la physionomie, et que cette physionomie nous inspire de l'épouvante. « Tu es condamnée pour orgueil ? — Oui. — Pour révolte contre Dieu ? — Oui. — Est-ce toi qui as tenté la première femme ? — Oui. — Toi, ou ta race ? — Moi. — Est-ce sous la forme du serpent ? — Oui. — Tout meurt-il avec l'animal ? — Oui. — Dans l'homme, tout meurt-il ? — Non. — L'âme est-elle immortelle ? — Oui. — Reconnais-tu le Paradis ? — Oui. — Le Purgatoire ? — Oui. — Parles-tu pour notre bien ou notre mal ? — Mal. — Mens-tu, en t'exprimant de la sorte ? — Non. — Le centre de la terre est-il feu ou eau ? — Feu. — L'Enfer est-il dans la terre ? — Oui. — Change de pied pour frapper. — Aussitôt dit, elle en change. — As-tu souffert au moment de la mort du Christ ? — Non. — Sa mort a-t-elle augmenté tes souffrances ? — Oui. » La table est agitée, et se lève sans commandement. « Tiens-toi tranquille ! » Elle s'arrête. « Est-ce par hasard que nous faisons le signe de l'évocation ? — Non. — Une vertu est donc dans ce signe ? — Oui. — Es-tu toujours et irrésistiblement obligée d'obéir à ce signe ? — Elle frappe, on ne peut plus faibles, les trois coups dont le sens est : Oui. — Est-ce par orgueil que tu frappes si bas ? Frappe fort, pour t'humilier. — Elle frappe le oui très-fort. — Y a-t-il des gens qui, par eux-mêmes, empêchent la table de tourner ? — Oui. — Les prêtres ? — Non. — La présence de M. l'archiprêtre t'est-elle désagréable ? — Oui. — Lève-toi sur un seul pied. » Elle essaye, et semblant

[1] Éternel n'est pas ici dans le sens d'être qui n'a pas eu de commencement ; on comprend qu'il s'applique à la durée sans fin.

d'abord ne le pouvoir, elle se prend à tourner avec rage; par suite de cette *manœuvre* de rotation elle se trouve enfin posée sur un pied. « Es-tu du nombre des démons qui entrèrent dans le corps des pourceaux? — Oui. — Du nombre de ceux qui tourmentèrent la Madeleine? — Oui. » Elle se lève spontanément! « Est-ce que tu veux t'en aller? — Non. — Mens-tu? Qui donc t'entraîne à te lever toi-même? — Elle nomme une personne présente, celle qui sert de médium. — Est-ce amour ou haine pour elle? — Haine. — Frappe trois coups en l'honneur de M. l'archiprêtre. — Elle frappe trois longs coups. — Y a-t-il un sabbat? — Elle se démène, et frappe oui. — Tourne. — Elle pivote rapidement sur un seul pied, penchant toujours vers le médium, et si bien qu'elle se renverse. — Tu souffres donc davantage? — Oui. — Quelle est l'heure où tu souffres le plus? — Elle frappe douze coups. — Pourquoi? — Nemitoeif. — Est-ce là plusieurs mots en un, et de l'hébreu? — Oui. — Est-ce un signe de ta haine, d'être choisi pour médium? — Oui. — Aimes-tu les hommes? — Oui. — Aimes-tu mieux les femmes? — Oui. — Aimes-tu les femmes? — Non. « M. l'archiprêtre lui ordonne purement et simplement de rester tranquille, et de ne plus répondre, mais c'est en vain. Quelqu'un place sur la table un chapelet. « Ce chapelet te fait-il mal? — Oui. — Un scapulaire, un objet bénit, est-il un gage de protection contre toi? — Oui. — Mens-tu? — Non. — Quelle est la meilleure heure pour t'interroger? — Elle frappe douze coups. — Une seule personne peut-elle t'évoquer? — Oui. »

L'Esprit frappeur de la table répond, en outre, à quelques questions peu intéressantes en elles-mêmes, mais d'où résulte la preuve de sa puissance de divination. Elle commet aussi, dans ses réponses, des contradictions choquantes et de lourdes erreurs, bien que la plupart semblent devoir être

volontaires et *calculées*, à tel point ses facultés divinatoires sont évidentes [1].

A la suite de ces faits, où je figure en qualité d'acteur et de témoin, je reproduis quelques phénomènes observés à la même époque. Je les ferai suivre de l'une des expériences du célèbre médium Home, datant de l'an 1863, c'est-à-dire marquant dix années plus tard le progrès ou simplement l'état de la question.

« Monsieur, » m'écrit le 3 novembre 1854 M. l'abbé Chevojon, l'un des savants catéchistes de Saint-Roch, à Paris, actuellement premier vicaire de la paroisse de Saint-Denis du Saint-Sacrement, et prédicateur distingué :

« Je m'acquitte enfin de la promesse que je vous ai faite, il y a longtemps déjà; mais vous savez quelles sont nos occupations à Saint-Roch.

» Voici donc les détails que vous désirez.

» L'année dernière, à peu près à pareille époque, ayant entendu raconter par des hommes sérieux les phénomènes les plus extraordinaires en fait de tables parlantes et dansantes, je fus curieux de voir et de juger par moi-même. On me présenta alors dans une famille où deux jeunes enfants possédaient une puissance toute particulière pour ces sortes d'expériences. Nous étions une douzaine de personnes, et pendant deux heures se passèrent sous mes yeux les choses les plus étranges. Un énorme guéridon de salon s'ébranla, répondit à toutes les questions qui lui furent posées, et cela avec une précision, une intelligence saisissantes. Il se nomma Satan, nia Dieu, le ciel, l'enfer, etc...

[1] Une singularité nous a plusieurs fois frappé dans le cours de nos expériences, dont je ne rapporte qu'une partie; c'est que, si la table s'était par hasard trompée sur le nombre des coups qu'elle avait à frapper, et qu'une personne fît cette observation *à haute voix*, disant : « Non; c'était tel nombre de coups qu'il nous eût fallu, » elle frappait aussitôt le nombre voulu comme pour se rectifier.

» Mais, ce qui nous frappa davantage et ce qui est plus caractéristique en effet, ce qui me pénétra, pour moi, de la plus intime conviction, ce fut l'expérience d'un tabouret. Il me fut impossible de faire tenir sur ce tabouret un chapelet bénit que j'y déposai jusqu'à six fois. Je me mis avec deux autres personnes pour empêcher les convulsions du tabouret, car c'étaient de véritables convulsions; six fois de suite le chapelet fut jeté à terre, et une fois même au milieu du feu, à plusieurs pas de là. Tous nos efforts furent vains, je me ressentis pour moi-même pendant assez longtemps des secousses qui m'avaient été imprimées.

» Deux jours après ces expériences, en ayant parlé à quelques-uns de mes amis, je revins avec l'un d'eux pour lui faire partager mes convictions. Nous nous trouvâmes en compagnie d'un médecin protestant. Les mêmes choses se reproduisirent, et d'une manière aussi frappante. Seulement pour le tabouret, au lieu d'un chapelet bénit, je pris un petit crucifix d'argent que je porte toujours avec moi : je l'y déposai; mais à peine avais-je retiré la main que le crucifix était jeté à terre. Je le remis de nouveau, et cette fois mon ami et le médecin protestant prirent le tabouret par les pieds, l'isolèrent du sol, et opposèrent toute leur énergie à ses ébranlements convulsifs. La lutte dura quelques minutes; mais à la fin il fallut céder à la puissance occulte, mystérieuse, et malgré toute la force de résistance, le crucifix fut rejeté; je le reçus dans les mains. Le tabouret étant remis à terre, j'approchai encore mon christ en disant : Tu vas baiser ce crucifix, et avec calme. Mais au même moment le tabouret échappa aux mains des enfants et glissa sur le parquet à la distance de plus d'un mètre. Je le fis reprendre, j'approchai encore mon christ, et le tabouret se renversa : trois fois consécutives la même chose se reproduisit.

» Voilà, monsieur, des faits que j'affirme sur ma con-

science, sur mon honneur. Du reste tout cela est maintenant connu, indubitable. Il n'y a qu'une difficulté à résoudre, celle de la cause de pareils phénomènes. Tout ce qui s'est dit sous ce rapport me paraît puéril; on fait des efforts qui ne font que rendre le mystère plus insaisissable. Pour moi qui ai vu, qui ai expérimenté, il n'y a pas un doute possible : l'Esprit du mal est là ; c'est lui qui agit, qui se manifeste. Pourquoi ? Il y trouve son compte assurément. Qu'on rie, qu'on se moque : voilà qui sera plus fort que le rire, que la moquerie. Voilà qui étonne la science, qui la tient en suspens, qui la déroute. Le vulgaire s'amuse, les esprits forts plaisantent, les catholiques s'effrayent ; *un petit nombre croit*. Attendons, la lumière ne peut tarder à venir, déjà le jour monte ; bientôt il ne sera plus possible de douter. Quiconque aura des yeux verra : quiconque aura des oreilles entendra.

» Vous avez travaillé, monsieur, et vous travaillez encore au triomphe de la vérité : c'est une œuvre dont toute âme droite doit vous féliciter et que Dieu assurément ne peut manquer de bénir. Pour ma part, je vous assure de toutes mes sympathies et de ma considération la plus distinguée.

» L. CHEVOJON. »

Nous allons emprunter maintenant au *Journal du magnétisme*, rédigé en 1853 par une société de magnétiseurs et *de médecins*, sous la direction de M. Dupotet, — journal-revue, dont nous sommes un ancien abonné, — un fait vers lequel nous conduit en droite ligne le tabouret animé de M. l'abbé Chevojon :

« Plusieurs élèves en peinture, rassemblés à Heidelberg dans l'atelier de l'un d'eux, écoutaient la lecture d'un numéro de la gazette *l'Émancipation d'Augsbourg*, qui raconte l'histoire des *tables dansantes*. L'idée leur vint d'essayer sur-le-champ, et, comme ils ne trouvaient pas de table

sous la main, l'un d'eux crut pouvoir la remplacer par un grand mannequin articulé, en bois, qu'ils posèrent sur ses pieds et sur ses mains.

» Il ne s'écoula pas un quart d'heure avant que les premiers trémoussements se fissent sentir. Les *magnétiseurs*, encouragés, redoublèrent d'efforts et *chargèrent* tellement le mannequin, que celui-ci commença à faire des bonds, des ruades et des cumulets comme un être animé; puis, se dressant subitement sur ses pieds, il se mit à courir autour de la chambre, en poursuivant les étudiants, qui s'esquivèrent au plus vite en lui fermant la porte au nez; ce terrible jouteur retomba bientôt sur son dos : la vie avait cessé, *son fluide d'emprunt* était retourné au réservoir commun.

» Le plus hardi proposa de reprendre l'expérience, en lui mettant des souliers et des mitaines de gutta-percha, pour l'isoler complétement, mais personne n'osa recommencer, car ils avaient été tous plus ou moins contusionnés : l'un d'eux avait reçu un soufflet à la figure, dont il porte encore les traces. »

Le professeur Mettermayer explique ce mystère en ces termes : « Les animaux ne diffèrent des corps inertes que par l'esprit de vie qu'ils ont reçu de Dieu; si plusieurs personnes s'entendent pour transmettre le trop-plein de leur vitalité à un corps inerte quelconque, celui-ci s'anime un moment, et se meut dans les limites que sa conformation comporte [1]. Ainsi, une table ne peut que glisser, tourner en trébuchant et se renverser sur le sol, mais un mannequin peut imiter tous les gestes de l'homme; l'étincelle magnétique qui traverse obliquement ses rotules produit le même effet de pronation ou de supination que si ses membres étaient tirés par des tendons et des muscles appuyés sur les points de leur

[1] L'âme humaine ne serait donc autre qu'un principe vital divisible, et vivant comme le polype dans chacune de ses divisions? Hélas!

attache; sauf que les mouvements du mannequin sont désordonnés et capricieux à l'infini.

» La science de la mécanique parviendra-t-elle à les régler? Il serait imprudent de le nier; peut-être un jour aurons-nous des mannequins qui joueront de quelque instrument d'après les inspirations d'un musicien, qui n'aura qu'à poser la main sur le conducteur du fluide animique pour lui transmettre sa pensée avec toutes ses variations.

» Quelle utilité peut-on retirer de ces expériences? demanderont les matérialistes à courte vue, et les négateurs indolents, qui aiment mieux nier que d'y aller voir.

» Nous croyons que les résultats de cette découverte seront immenses pour la médecine; car les académiciens qui ne croient point à l'existence du fluide nerveux ou magnétique, parce qu'ils ne l'ont rencontré ni dans les cadavres, ni sous le scalpel, ni sous leurs loupes, seront forcés de l'admettre et de l'étudier; désormais ils n'auront plus la ressource de répondre comme aujourd'hui : Ce mal est nerveux, *nous n'y pouvons rien*.

» Le Mesmérisme va devenir certainement la première branche de l'art de guérir, car toutes les maladies sont nerveuses, puisque sans les nerfs on ne les sentirait pas.

» La nombreuse nomenclature des maladies dites incurables disparaîtra forcément de leur dictionnaire et des hôpitaux [1]. »

Les professeurs modernes ne se chargent que trop, hélas! de tout expliquer, à qui se trouve assez riche de temps pour leur prêter de complaisantes oreilles, ce qui met si souvent leur public dans la nécessité de chercher un explicateur de leurs explications! Et d'ailleurs le fluide magnétique étant retombé plus que jamais à l'état d'hypothèse, toute la dé-

[1] *Echo de Bruxelles*, 30 avril. — *Journal du magnétisme*, n° 163, 10 mai 1853, t. XII, p. 219, etc.

monstration du savant professeur repose sur une supposition, disons mieux, sur un néant [1].

Cependant, à la suite d'un concile à la fourchette célébré en l'honneur de Mesmer, et où figurent fraternellement « des magistrats, des officiers généraux, des députés, des diplomates, des médecins en renom, des négociants et DES ECCLÉSIASTIQUES », M. Morin, succédant au célèbre magnétiste Dupotet, porte ce toast :

« AUX PROGRÈS DU MAGNÉTISME !

» Cette science, longtemps méconnue, *retrouvée par Mesmer*, vulgarisée par les travaux de ses illustres successeurs, est appelée à jeter prochainement le plus vif éclat, à répandre sur le monde sa lumière bienfaisante. Déjà elle nous avait appris à soulager les infirmités humaines, quand la science officielle était réduite à confesser son impuissance ; elle dotait certains individus de facultés admirables, leur permettait *de lire la pensée*, *de communiquer sans le secours des sens*, *de voir à des distances prodigieuses*, de découvrir toutes les lésions du corps humain et les remèdes les plus propres à les guérir ; cette science se manifestait par une foule de phénomènes merveilleux que l'ignorance, la routine ou la superstition cherchaient en vain à nier. Aujourd'hui elle se révèle par des faits tellement multipliés, tellement évidents, que le doute n'est plus possible, et que les adversaires du magnétisme vont être obligés d'avouer piteusement leur défaite. L'homme commande *aux êtres inanimés comme à ses propres organes :* un ordre émane silencieusement de sa pensée, et *la matière obéissante* vient docilement se rendre à ses désirs. Bien plus, elle répond à

[1] Voir mon livre la *Magie au dix-neuvième siècle*, et surtout le chap. XII, etc.

ses questions, satisfait sa curiosité, *lui donne même des solutions qu'il eût été par lui-même incapable de trouver*. Ainsi, *d'un corps inerte* s'échappent les éclairs *d'une intelligence mystérieuse*, qui semble l'animer momentanément. L'esprit, étourdi à la vue de pareils prodiges, est reporté, comme malgré lui, aux chênes de Dodone, qui rendaient des oracles, ou à ces génies complaisants qui, chez les Orientaux, se mettaient au service des hommes doués d'une volonté assez forte pour leur parler en maîtres. Les rêveries fantastiques des poëtes, des mythologues et des romanciers, deviennent une réalité. Ce qu'on avait regardé comme les écarts d'une imagination vagabonde n'était qu'une intuition de l'avenir. L'homme, destiné à régner souverainement sur la nature, reconquiert ce pouvoir sublime qu'il avait laissé perdre et dont il n'avait conservé qu'un vague souvenir. Que de personnages frivoles, tout en se croyant positifs et profonds, ne voient que des jeux d'enfants dans les exercices de tables qui tournent et qui dansent! le sage y voit la résurrection des facultés les plus éminentes, les plus précieuses. Qui peut dire jusqu'où elles s'étendront? Qui peut fixer la limite de leur application? Qui oserait calculer la puissance énorme qu'acquerra cette nouvelle force, quand on saura l'accumuler et la diriger[1]? »

Peu de mois après cette solennelle réunion, où l'ingénieux orateur, dérouté par *la puissance inconnue*, méconnaît dans *les facultés magnétiques* de la table pythonisée les signes de la possession démoniaque, que l'Église consigna de tout temps dans son rituel, Mgr Joseph-Hippolyte Guibert, évêque de Viviers, étendait au-dessus de son troupeau son bâton pastoral et tenait aux membres de son clergé ce langage, que reproduit et commente le même journal du magnétisme :

[1] *Journal du magnétisme*, n° 164, 25 mai 1863, p. 251, etc., t. XII.

« Depuis assez longtemps, nos très-chers coopérateurs, on se préoccupe beaucoup dans le monde de phénomènes étranges, que l'on attribue à nous ne savons quel agent mystérieux, et que l'on croit obtenir en imposant les mains d'une certaine façon sur des tables ou même sur d'autres meubles. Ces tables se meuvent, s'agitent en sens divers, sans cause impulsive apparente, et répondent, dit-on, au moyen de signes convenus d'avance, aux diverses questions qu'on leur adresse.

» Ces expériences commencèrent en Amérique; on s'y livra d'abord avec une fureur inouïe, et l'on assure qu'elles ont donné naissance à une nouvelle secte qui s'est ajoutée aux mille sectes religieuses qui divisent ce pays. De là, cette fièvre s'est rapidement propagée en France, dans les villes surtout, où il n'y a presque pas de famille qui ne se soit procuré, pendant les soirées, le passe-temps de ces séances.

» Tant que ces opérations n'ont présenté que le caractère d'un exercice purement récréatif, ou que la curiosité n'y a cherché que les effets d'un fluide répandu dans la nature, notre sollicitude ne s'est point alarmée. Nous avons cru que cette mode passerait bien vite dans notre pays, dont l'esprit mobile *accueille* et *rejette* avec une égale facilité toutes les nouveautés qui apparaissent dans le monde.

» Aujourd'hui, nous croyons qu'il est *de notre devoir* de donner des avertissements. Ces pratiques ont pris une tout autre direction : on s'y livre avec un esprit sérieux; on prétend s'en faire un moyen de renverser *la barrière qui nous sépare du monde invisible,* d'entrer en communication avec les Esprits, de leur demander la révélation des événements futurs et des choses de l'autre vie, de s'élever enfin à un ordre de connaissances que notre esprit ne peut atteindre par ses forces naturelles. Ce qui, dans l'origine, ne paraissait qu'un jeu de physique amusante *ressemble tout à fait*

aujourd'hui aux opérations mystérieuses de la magie, de la divination ou de la nécromancie.

» Nous admettons bien volontiers l'excuse de l'entraînement, et nous reconnaissons que, jusqu'ici du moins, on n'a pas apporté des intentions mauvaises ni un esprit hostile à la religion dans ces expériences. Mais si les personnes qui s'y livrent veulent bien se soustraire pour un moment aux trompeuses impressions de l'imagination et réfléchir dans le calme, elles apercevront *tout ce qu'il y a de témérité* dans la prétention de sonder les secrets cachés à notre vue, et se convaincront facilement que les moyens employés dans ce but ne sont rien moins que des pratiques absurdes, pleines de périls, superstitieuses, que l'on croirait *renouvelées du paganisme.*

» *Il y a* sans doute des relations entre l'intelligence de l'homme et le monde surnaturel des Esprits. Ces relations *sont nécessaires*, elles sont surtout douces et consolantes pour la pauvre créature exilée dans cette vallée de larmes. Mais Dieu ne nous a pas laissé la puissance de nous élancer dans cet autre monde *par toutes les voies* que l'imprudence humaine tenterait de s'ouvrir. Il nous commande de nous élever jusqu'à son essence infinie par l'adoration, par la prière, par la contemplation de ses divins attributs; il livre à nos âmes l'aliment divin de l'Eucharistie, où le ciel et la terre ne sont séparés que par un voile; il veut que, du fond de notre misère, nous puissions invoquer l'intercession des anges et des saints qui assistent autour de son trône; il a même établi, entre nous et les âmes qui achèvent de se purifier de leurs fautes, une loi de charité qui nous permet de leur appliquer le mérite de nos œuvres et de nos propres satisfactions. Ainsi la prière, l'invocation, les sacrements, le sacrifice de la messe, les pratiques saintes de l'Église, voilà les liens sacrés qui unissent les chrétiens au monde

supérieur. Vouloir y pénétrer par une autre route, chercher à découvrir par des voies naturelles les mystères cachés du ciel, ou les redoutables secrets de l'enfer, *c'est la plus folle et la plus coupable entreprise:* c'est tenter de troubler l'ordre providentiel et faire d'inutiles efforts pour franchir les limites posées à notre condition présente.....

» Ces réflexions ne s'appliquent-elles pas avec une égale justesse à la témérité de ceux qui tentent de connaître les choses futures par les expériences dont nous parlons? L'avenir est couvert à nos yeux d'un voile impénétrable.....

» Comment cette société pourrait-elle exister un seul jour avec la connaissance claire et distincte de l'avenir? Qu'on se figure ce qui arriverait si tout à coup une clarté subite nous dévoilait toute la suite de nos destinées et celles de nos semblables, les biens comme les maux, la vie et la mort, dans le temps et dans l'éternité? A l'instant, le trouble et l'effroi seraient partout; tous les liens se briseraient à la fois, et le monde moral rentrerait dans le néant. Apprenons donc à respecter la sainte obscurité dont la Providence a enveloppé notre existence sur la terre; car, tout ce que nous ferions pour écarter les nuages qui nous cachent les choses futures serait une tentative insensée de révolte contre les lois de la sagesse éternelle.

» Mais si l'homme doit se renfermer dans le cercle que la main de Dieu a tracé autour de lui, ne serait-il pas doublement coupable d'employer, pour franchir cette limite, des moyens qui ne sont pas moins réprouvés par la religion que par les lumières de la droite raison? Or, que fait-on pour parvenir à la connaissance des secrets que Dieu a dérobés à notre investigation? On interroge, dans les expériences des « tables parlantes », les anges restés fidèles à Dieu, et les saints qui, par leur victoire, « sont devenus semblables aux anges »; on évoque les âmes des morts qui achèvent leur

expiation dans le purgatoire; on ne craint pas même d'interpeller les démons, ces anges « déchus de leur principauté », et les âmes de ceux qui ont mérité par leur infidélité de partager leurs supplices; enfin on se met en communication avec nous ne savons quelle âme du monde, dont la nôtre ne serait qu'une émanation [1].

» Or, tout cela n'est-il pas la reproduction des erreurs grossières, des pratiques superstitieuses que le christianisme a combattues à son apparition dans le monde, *et qu'il a eu tant de peine à déraciner* parmi les peuples idolâtres et barbares, en les ramenant à la vérité? Le paganisme attachait un esprit ou un génie à tous les objets physiques. Il avait des augures et des devins pour prédire les choses futures; ses pythonisses, élevées sur la « table à trois pieds » et agitées par le dieu, lisaient dans l'avenir. Tout le culte idolâtrique n'était qu'une communication incessante avec les démons. Socrate conversait avec son démon familier; Pythagore croyait à l'âme du monde, qui anime, selon lui, les différentes sphères, comme l'esprit anime notre corps. Le poëte Lucain a décrit les mystères dans lesquels on se mettait en rapport avec les mânes des morts; et, dans des temps plus reculés encore, on évoquait ces âmes de l'autre monde pour leur demander la révélation des choses cachées, puisque, au livre du Deutéronome, Moïse déclare que « Dieu a eu abomination ceux qui demandent la vérité aux morts ». « Ainsi, le Sage l'a dit avec vérité : « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. »

» Il n'est pas surprenant que *des hommes légers*, et qui ne sont pas profondément pénétrés du sentiment religieux, se laissent entraîner, par l'amour du Merveilleux, dans ces voies ténébreuses; mais ce qui étonne, c'est que des chré-

[1] Ame qui reparaît sous le nom de *the mundane force*. Voir plus bas.

tiens éclairés de la pure lumière de la foi ne soient pas suffisamment défendus contre ces étranges aberrations par l'instinct, ordinairement si sûr, de la vraie piété.

» Sont-ce les anges et les âmes des saints, leur dirons-nous, dont vous recherchez le commerce dans vos puériles expériences ? Vous croyez donc que le Créateur a soumis ces sublimes Esprits à vos volontés et à tous les caprices de votre fantaisie ?

» Était-il jamais venu dans la pensée d'un chrétien que Dieu eût créé ces Esprits si élevés, qui sont ses amis *et les princes du ciel*, pour en faire les esclaves de l'homme; qu'il les eût mis *aux ordres de notre indiscrète curiosité ;* qu'il les eût, pour ainsi dire, enchaînés à tous les meubles qui décorent nos appartements, et qu'il voulût enfin les contraindre de répondre à l'appel injurieux qu'on leur adresse en tourmentant une table sous la pression des mains ? Nous avons bien lu dans les livres sacrés que l'homme a été fait roi de la terre, et qu'à ce titre il a reçu l'empire sur tous les animaux créés pour son usage; mais nous ne voyons nulle part qu'il ait été établi roi du ciel, et que les célestes hiérarchies aient été assujetties à ses volontés si mobiles et souvent si injustes. Il n'y a donc rien moins, dans les expériences auxquelles vous vous livrez, qu'une profanation de la sainteté de l'œuvre divine et *une insulte grossière au bon sens chrétien.*

» Que dirons-nous maintenant à ceux qui ne craignent pas de s'adresser à l'enfer pour en évoquer l'esprit de Satan? car c'est à cet Esprit malin que l'on fait jouer le rôle principal et le plus ordinaire! Certes, *ce n'est pas nous qui mettons en doute l'intervention funeste des anges déchus dans les choses humaines.* Nous ne savons que trop qu'ils sont pour l'homme de méchants conseillers, qu'ils sèment sous ses pas des piéges séducteurs, qu'ils réveillent les pas-

sions assoupies en agissant sur l'imagination, et qu'ils fomentent le foyer impur de la triple concupiscence.

» ..... Comment enfin peut-on envisager sans frayeur, et regarder comme exemptes de péril pour le salut éternel, ces communications avec les Esprits de l'abîme? Démons ou damnés, ils sont les uns et les autres les victimes de la justice divine; Dieu les a maudits; il les a retranchés de la vie, qui est en lui seul. Et vous, qui aspirez à l'amitié et à l'éternelle possession de Dieu, pouvez-vous croire qu'un commerce familier vous soit permis avec ceux qui sont dans la mort éternelle? Nos rapports avec ces êtres dégradés et malfaisants ne peuvent être que des rapports de haine, de malédiction, de répulsion absolue; et vous voudriez, vous, en établir d'amusement, de curiosité, je dirais presque de bienveillance! Avez-vous donc oublié la parole de saint Paul : « Il ne peut exister de commerce entre la lumière et » les ténèbres, ni d'alliance entre Jésus-Christ et Bélial; » et cette autre du même apôtre : « Nous ne pouvons participer en même temps à la table du Seigneur et à la table » des démons... » Ainsi, tout se réunit pour vous faire repousser les pratiques dont il est question; tout vous les montre impies, superstitieuses, condamnables à toutes sortes de titres.

» Est-il nécessaire, après ce que nous avons dit, que nous parlions des communications avec ces âmes déjà séparées de nous, mais qui ne sont pas encore unies à Dieu, attendant dans le purgatoire le jour de la délivrance? L'Église a déterminé nos rapports avec ces âmes saintes; elle veut que nous les consolions par un souvenir pieux, que nous intercédions pour elles, que nous leur appliquions le mérite de nos suffrages et de nos bonnes œuvres. Mais l'Église ne peut approuver que nous plongions notre regard dans ce lieu d'expiation et de larmes, autrement que pour

en rapporter une crainte salutaire pour nous, et une utile compassion pour ces âmes souffrantes; bien moins encore que nous insultions à leur misère en voulant les faire servir à la satisfaction de notre vaine curiosité. Ah ! dans un sentiment de respect pour la douleur qui les oppresse, ne leur demandons jamais d'autres paroles que ce cri touchant par lequel elles implorent sans cesse notre pitié : « Ayez pitié » de nous, ayez pitié de nous, vous du moins qui êtes nos » amis, car la main du Seigneur s'est appesantie sur nous. »

» Nous pourrions, si nous voulions faire un traité, pousser ces réflexions plus loin et les appuyer d'une plus ample démonstration. Rien ne serait plus facile que d'accumuler un nombre infini de textes des livres saints, des Pères et des conciles, *qui renferment de la manière la plus claire la condamnation des pratiques contre lesquelles nous nous élevons*, ou du moins des pratiques d'une nature entièrement semblable. Mais ce que nous avons dit suffit aux chrétiens qui veulent marcher dans la droiture et la simplicité de l'Évangile..... »

Mgr l'évêque de Viviers, qui n'avait point alors étudié ces phénomènes, renouvelés des Grecs et des Romains, se gardait donc bien d'en constater la réalité. « Mais, s'écriait-il dans sa sagesse, quelle que soit du reste l'opinion qu'on se forme à cet égard, la force de nos observations subsiste. Que les phénomènes dont nous parlons soient véritables, ou qu'on les regarde comme de pures créations de l'exaltation de l'esprit, on doit renoncer à des expériences qui, dans le premier cas, portent une atteinte sacrilége à l'ordre établi par la Providence, ou qui, dans le second, ne servent qu'à entretenir des illusions fantastiques. »

« Mais, continue le vigilant pasteur, et longtemps avant que la multitude des faits qui se sont dévoilés de tant de côtés à la fois sous des yeux perspicaces ait pu lui démon-

trer la fréquence extraordinaire de l'action de ces malfaisants et perfides invisibles, si nous avons peu de foi à la présence de ces Esprits qu'on invoque au moyen des tables, nous n'en sommes pas moins intimement convaincus que ces expériences sont une des mille ruses de Satan pour perdre les âmes. La foi nous apprend qu'il est d'une fécondité inépuisable dans les inventions de sa malice. Il sait même, quand il le faut, se transformer en ange de lumière, pour produire plus sûrement la séduction. Voyez la marche habile et pleine d'astuce de ce serpent infernal! D'abord, il ne préoccupe les esprits que du mouvement des tables, ce sont des expériences de physique récréative; il pousse ensuite à la recherche des causes, en assigne le fluide magnétique. Quoi de plus innocent jusque-là? Ce premier succès obtenu, il s'empare de cette disposition naturelle qui pousse l'homme vers tout ce qui est merveilleux, pour l'entraîner plus loin; et les tables qui tournaient d'abord deviennent bientôt des tables qui *frappent*, puis enfin des *tables parlantes*, animées par des Esprits de toute sorte. C'est ainsi que celui qui est *homicide dès le commencement* abuse de la faiblesse et de la simplicité de l'homme pour l'engager pas à pas en des voies ténébreuses, jusqu'au moment où il le précipite dans l'abîme. C'est la tactique perverse qu'il suivit pour tromper nos premiers parents; c'est celle qu'il employa pour introduire parmi les peuples les erreurs et les superstitions les plus coupables; c'est la ruse dont il se sert encore aujourd'hui pour entraîner les esprits dans de funestes égarements.

» Obligé, N. T. C. C., par les devoirs de notre charge, de prémunir les fidèles contre les piéges du père du mensonge, de veiller à la pureté de la foi et à l'honneur du nom chrétien, nous avons jugé à propos de vous adresser ces réflexions. Vous emploierez tous les efforts de votre

zèle sacerdotal, et *avant tout l'autorité de votre exemple*[1], pour éloigner de *ces damnables pratiques* tous ceux de vos paroissiens qui seraient assez imprudents pour s'y livrer.

» Donné à Viviers, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing de notre secrétaire, le premier dimanche de l'Avent, 27 novembre 1853.

» ✝ J. HIPPOLYTE, évêque de Viviers. »

Ce mandement, nous dit le primat du magnétisme dans les Gaules, M. Dupotet, a reçu une immense publicité; tous les journaux de l'Église l'ont reproduit, en annonçant que l'archevêque de Paris l'avait adopté. Voici en quels termes l'*Ami de la Religion* donne cette nouvelle : « Mgr l'archevêque de Paris a déclaré à son clergé, réuni à Saint-Roch pour l'examen du cas de conscience, qu'il adoptait pour son diocèse les prescriptions de la lettre de Mgr l'évêque de Viviers sur le danger des expériences des tables parlantes. »

« En méditant ce mandement, s'écrie M. Dupotet, on trouve que le langage de l'évêque se réduit à ceci : Soyez maudits, vous tous qui cherchez à éclairer les hommes; la lumière ne fut point faite pour leurs yeux, la nature doit être morte pour leur entendement. La faveur du ciel est pour l'ignorance; le véritable juste est celui qui s'ignore lui-même !!!

» Ah ! je rends grâces à Dieu de ce qu'il m'a donné assez d'intelligence pour diriger *seul* ma conduite et discerner le bien du mal ; assez de force morale pour oser sonder

[1] Conseil qui n'a pas été donné, ou qui n'a pas été suivi partout. Car, en 1865, nous voyons jusque dans les plus grandes villes des prêtres qui s'occupent de ces expériences; d'autres qui ne s'entretiennent du spiritisme que comme d'une sorte de mauvaise plaisanterie, et qui se rient de la foi robuste de prêtres et de religieux éminents à cet ordre de faits. — Relire la causerie-préface de ce volume.

quelques mystères de la nature[1], assez de courage pour dire ma pensée sur *les choses occultes*, et assez de fermeté d'âme pour ne rien craindre des hommes qui savent moins que moi.

» Salut à ce siècle, précurseur des plus belles idées et des plus grandes découvertes! Salut à l'être ignoré aujourd'hui qui, le premier, fit tourner une table! Gloire à vous tous, génies inspirés de tous les temps! Vous avez éclairé la route où les hommes marchaient à tâtons et comme des aveugles. D'autres génies vont nous conduire *au séjour des Esprits*, et, plus heureux que nos devanciers, nous verrons tomber les barrières que des gens ténébreux avaient placées entre le ciel et nous.

» Réveillez-vous, savants endormis, si vous avez quelque vertu dans l'âme! Réveillez-vous, car la menace est suspendue sur vos têtes; c'est à vous que l'on déclare la guerre; c'est à la science que le défi s'adresse..... Mais

[1] *Journal du magnétisme*, n° 182, 25 fév. 1854, t. XIII, p. 113 à 123. — Se grisant ici de sa parole anticatholique et déclamatoire, M. Dupotet oublie que, *pour le moment*, il nous donne une preuve énorme de son ignorance. Mais nous ajouterons, pour le réhabiliter dans l'esprit des gens sérieux, que, dans d'autres passages et dans ses leçons orales où nos oreilles nous ont mis en fréquent rapport avec lui, M. Dupotet reconnaît que ces phénomènes ont pour générateurs des Esprits; que parmi ces Esprits enfin figurent à son propre sens ceux que l'Église appelle les démons, celui même auquel il restitue le nom de diable! (Voir *Journal du magnétisme,* n° 178, p. 647, n° 177, p. 598, n° 172, p. 482.)

Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs,

dit Boileau; je ne m'en suis guère aperçu, et, pour ma part, ils ne m'ont jamais causé qu'impatience et mortel ennui. Ce qu'il y a de plus vrai, c'est que les ennemis de l'Église, — qui doit se glorifier de repousser toute science occulte ou de faux aloi, — ne sont ici-bas que pour son service! M. Dupotet, qui n'est pas un sot, et dont nous avons plus d'une fois admiré le courage à braver les *énormes et innombrables préjugés du dix-neuvième siècle,* a dû souvent comprendre cette vérité.

non! vous resterez engourdis, comme de vieilles et faibles femmes ; vous ne relèverez point la tête pour regarder en face ceux qui insultent aux novateurs, et le progrès de l'humanité ne viendra point de vous. »

Ainsi parle un des potentats du magnétisme, M. Dupotet, et le sens commun lui répond : Oui, c'est à la science que s'adressent ici les paroles de l'évêque; mais à la science de celui qui déçut nos premiers parents ; à la science de celui qui se joua des magnétistes, et de leurs principaux adversaires des facultés de médecine ; à la science de celui qui fait ses dupes de nos spirites, en même temps que, sur ces questions importantes et si simples, ce même mauvais Esprit abaisse au-dessous du niveau intellectuel des dévots du spiritisme, les savants anticatholiques assez dociles aux inspirations de sa duplicité pour contester à ces hommes égarés l'évidence si chèrement acquise des phénomènes *surhumains*.

Et, puisque nous allons à peu près fermer sur le mot *surhumain* le chapitre des phénomènes tabulaires, il est temps de rappeler au lecteur quelques-unes des paroles inconnues et barbares que nous débitèrent les tables magnétisées, c'est-à-dire, en bon français, les tables pythonisées ou animées de l'Esprit qui prit pour médium le serpent d'Eden, et qu'adora l'antiquité sous le nom de Python. — A quelle langue appartiennent ces mots? demandions-nous. — Réponse : A la langue hébraïque. — Vous mentez ? — Oui. — Telle avait été la réponse des tables à cette époque, et je ne m'en étais nullement préoccupé. Mais nos séances avaient été *littéralement* reproduites, ce que je regardais comme un devoir, bien que me croyant baffoué par les Invisibles qui nous jetaient à la face, ou du moins je le supposais, des mots entièrement vides de sens, et que ne pouvait réclamer aucun idiome.

Ah! pour le coup, me disais-je, *les explicateurs quand même* ne pourront dire, au sujet de ces paroles, que nous nous répondons à nous-mêmes ce que nous avons ou ce que nous avons eu dans l'esprit. Mes coexpérimentateurs convenaient en effet avec moi que ces termes n'avaient jamais et en aucun temps traversé notre esprit, fussent-ils de l'hébreu le plus pur, ou, comme nous le pensions alors, du *charabia* de premier titre.

L'opération INCONSCIENTE de la mémoire, déblayant du cimetière de nos anciennes et défuntes notions, pour les ranimer, ces termes étranges et incompris, voilà donc tout un système imaginé par des gens qui se donnaient comme les représentants de la science ! système qui, devant ce fait unique, s'écroulait et tombait lourdement d'une seule pièce, comme tant d'autres. Ne craignons point cependant de nous étendre un peu davantage sur cette explication physiologique si bien venue du public à son début, mais que les gens de sens rassis prendront peut-être aujourd'hui pour un persiflage; car il importe de se rendre sur tous points d'une clarté parfaite, et de poursuivre à coups de talons la tête du serpent partout où l'animal blessé la rejette.

Ces langues étrangères, parlées par ceux qui les ignorent; ces choses secrètes, révélées par ceux qui ne les ont jamais sues, c'est là tout simplement, nous disent des savants étrangement fourvoyés, l'effet d'une crise nervo-cérébrale; c'est, à les croire, le résultat d'une surexcitation de mémoire inaperçue de celui qui la souffre ; c'est une fantasmagorie de réminiscences où les choses oubliées, où les choses ensevelies dans un pli de notre cerveau comme dans un linceul funéraire ressuscitent et se soulèvent en nous comme se soulèverait la foule des spectres à la parole impérieuse d'un nécromancien, troublant le repos des tombes. Et le fait, ô prodige! s'accomplit sans que le sursaut de

ces réminiscences fasse tressaillir ou réveille notre *inattentive attention!* C'est un état, enfin, où l'homme, appliqué *de toutes les forces de son âme* à discerner quelle sorte de phénomène est en voie de s'accomplir, ne peut obtenir et avoir la conscience de la partie capitale de ce phénomène opérée par lui-même et en lui : c'est-à-dire la suite des notions dont il a perdu souvenance, et qui, s'étant jadis sournoisement échappées de son esprit pour y rentrer, se rendent méconnaissables au retour. Voilà, voilà la merveille qu'il faudrait croire si l'on cherchait à trouver grâce auprès de certains savants assez modestes, en nous débitant ces énormités, pour se prétendre les ennemis du Merveilleux !

Oui, dans ce cas, nous affirment-ils avec leur inébranlable aplomb, ce sont les souvenirs de l'homme éveillé, mais *inconscient*, qui se mettent à l'œuvre. Les Invisibles ne seraient donc autres, en définitive, que ces souvenirs eux-mêmes, s'exprimant à l'aide du bois mort des tables que manœuvre le fluide du médium. Tel est le prodige auquel il faudrait dévotement attacher notre foi, pour nous sauver du reproche de croire au prodige des tables parlantes : *proh pudor !* — Bref, je ne songeais plus le moins du monde à l'incident dont il est question, et mon livre s'était bien gardé de traduire des mots que je prenais pour un persiflage, lorsque, dînant un beau jour chez un ami commun avec M. de Saulcy, ce membre aussi courageux que spirituel et savant de notre Institut se prit à me dire, en suivant le fil de notre conversation : C'est avec un vif intérêt que j'ai lu votre ouvrage, mais un chapitre me frappa surtout, celui de vos expériences tabulaires ; car, *ce qui vous arriva nous est arrivé.* Des tables nous ont parlé dans un langage qu'aucun de nous *ne savait et n'avait su.* Vérification faite du langage, scrupuleusement recueilli, nous découvrîmes enfin, et ce ne fut point sans peine, que

cet idiome appartenait au plus vieux chaldéen connu ; la traduction en devint aussitôt possible... Et huit ou dix phrases, que M. de Saulcy me communiqua plus tard, contenaient cette révélation aussi prodigieuse qu'inattendue.

Mais j'anticipe; et je dois dire que j'avais prié d'abord M. de Saulcy de vouloir bien s'expliquer sur ce qui ne concernait que mon livre ; car, il faut le répéter, le fait de cette dictée hébraïque ne m'avait semblé qu'une raillerie des Invisibles, et je persistais dans cette opinion : — Non, non, vos drôles vous ont bien répondu de l'hébreu ; c'est clair, et d'ailleurs vous rapportez leurs paroles. — Du *charabia*, et pardon de ce terme, voulez-vous dire ? — Non, de l'hébreu : j'y tiens, et je veux que le dictionnaire vous amène à vous rendre. Le dictionnaire de M. de Saulcy devint donc notre oracle, et me sembla donner évidemment raison à son maître. Mais, comme cet aimable savant se trouvait presque intéressé lui-même dans la question, je jugeai qu'il était préférable, en face de l'armée des incrédules, de ne point se prévaloir de cette première et unique traduction.

Les juifs couvrent le monde, me dis-je; ils y sont les témoins du bon Dieu, les *victimes de sa justice terrestre, et ses instruments* contre les peuples dévoyés; il ne me sera nullement difficile de mettre la main sur un Rabbin. Et, tout à coup, me revint à l'esprit le souvenir du savant Drach, cet illustre polyglotte de notre siècle. Les principales langues de l'Orient, et d'autres encore, lui sont familières, chacun le sait ; eh bien, voilà le dictionnaire vivant que je consulterai. Ma connaissance avec ce prodige d'érudition linguistique et sacrée avait été quelque peu singulière. Veuille le lecteur me permettre de l'intéresser à cet épisode, à ce hors-d'œuvre qui ne le détournera point cependant du sujet indiqué par le titre de mon livre : *Mœurs et pratiques des démons.*

Lorsque M. Drach, pénétré des vérités du christianisme qui le poursuivaient sans relâche au milieu de ses profondes études, eut renoncé aux avantages considérables de sa position de Rabbin, et sacrifié sa fortune à sa foi, les juifs, courroucés outre mesure de cet échec inattendu, se vengèrent du converti par le rapt de ses enfants[1]. Atteint au cœur par cet attentat, ce malheureux père dut alors parcourir, à la recherche des siens et sous un déguisement qui le rendit méconnaissable, toute une partie de l'Europe. Aidé par les indices et les renseignements de la police, et guidé par la connaissance des habitudes de ses anciens coreligionnaires, il eut à fréquenter les villes et les hôtels que céux-ci fréquentaient dans leurs voyages. Il fallait avoir l'œil et l'oreille sans cesse tendus à surprendre un geste, un mot qui le mît sur la voie du crime, et lui décelât le lieu dont les mystères couvraient les plus chers objets de sa tendresse. Ce mot, si impatiemment attendu, si longtemps cherché, fut enfin prononcé, recueilli, mis à profit...

Et je dirai le comment d'un trait de plume, en rapportant qu'il m'arriva de connaître un peu plus tard, en Angleterre, l'excellente et courageuse famille dont les gens, la calèche, les rapides chevaux aidèrent à reconquérir les enfants du chrétien néophyte, et les ravirent aux ravisseurs. Tâche ardue, et qu'accompagnaient de sérieux périls; car il s'était agi d'abord d'endormir, ou plutôt d'amuser un instant la vigilance d'Argus de leur gardienne. Puis, il avait fallu, sans effaroucher et faire crier ces enfants, les transporter à toute vitesse, et avant que le télégraphe pût s'escrimer du monticule de Tower-Hill à Londres, au bâtiment tout prêt à cingler qui se tenait à Douvres sur le qui-vive — *on the look out*, — pour les ramener en France[2].

[1] Lire les relations contemporaines et les détails du fait.

[2] Ce que je rapporte est écrit; il en reste des preuves matérielles.

La grande affaire en ce moment, et beaucoup plus en France encore qu'en Angleterre, c'était d'aller vite, d'aller juste, et d'user du droit sans se laisser surprendre en délit de la moindre déviation à la moindre des formes légales; car alors, et d'un bout à l'autre du territoire, la toute-puissance était au fameux Comité-directeur, de triste et douloureuse mémoire. Or, pour ce tyran révolutionnaire, dont le but, avoué plus tard à la tribune, était de rendre tout gouvernement impossible, c'eût été mieux que bonne fortune que d'avoir à soutenir, au nom de la légalité contre la légitimité du droit, le judaïsme, contre un juif devenu chrétien, mot qui ne signifiait plus que *jésuite*, en langage du jour. Les passions politiques étaient, à cette époque d'ébullitions intestines et d'éruptions imminentes, d'une si affreuse et détestable ardeur !

Ces petits événements se passaient donc peu d'années avant la révolution de 1830, et j'étais bien jeune alors; aussi la chasse était-elle une de mes fureurs. Or, il y avait dans un coin de la Brie, bien avant, bien avant dans les terres, un vieil et invalide castel, le témoin survivant d'un régime qu'avait enterré le siècle dernier. Vers le sommet d'un plateau, sa masse carrée attirait l'œil par quelques-unes de ses antiques et fières tourelles, par ses courtines lézardées, par ses amples fossés où se laissait apercevoir, à côté du barboteur de basse-cour, l'oiseau sauvage, sortant des clairières d'une forêt de roseaux, et nageant l'œil au guet, sous d'énormes pelotes à demi dévidées de clématites et de lierres que leur exubérance et leur poids, aidés de quelque raffale accidentelle, arrachaient çà et là de la surface rugueuse des murs. Le long de cette eau, qui se renouvelait doucement, des saules pleureurs, dignes des rives de l'Euphrate, suivaient mélanco-

et sans doute plus d'un lecteur aura connu cette émouvante et cruelle Odyssée. Si elle m'était contestée, je dirais plus.

liquement le bord de la contrescarpe, et des volées de pigeons, ayant pour tout colombier des crevasses, ou des trous de pierres arrachées aux murailles, se balançaient sur la courbe des rameaux, contre toutes les habitudes du pigeon domestique ou fuyard, qui s'abat à terre et ne branche point.

Autour de ce chéri castel à demi délabré, mais qui me rendait si fades l'aspect et le séjour de tout château moderne, s'étendaient de vastes plaines onduleuses, ici fertiles, là-bas pierreuses et ingrates, mais dont les couverts, ou les splendides ronciers, grouillaient de menu gibier, et couraient au loin s'encadrer avec une certaine grâce monotone dans les lignes souvent ébréchées de bois immenses, riches de fourrés où pullulait la bête fauve. Peu de grands bruits troublaient le silence de cette solitude; un jour, cependant, le son des bronzes du champ de bataille de Montmirail était venu mourir sur ses bords. C'était la fin du premier Empire.

Mais n'oublions point que trois jeunes filles d'une intelligence hors ligne, et de la plus aimable simplicité, meublaient et animaient le vieux manoir. L'une mourut à la fleur de l'âge en odeur de sainteté: la campagne sollicita de son tombeau quelques miracles; une autre avait les yeux et le visage qu'un peintre inspiré donnerait à l'amour, si l'amour était un ange. Elle remplaça sa sœur auprès des malheureux et lui survécut à peine. La troisième, Mme ***, oh! silence! elle existe encore!...

Cette campagne était donc le paradis terrestre dont les savants s'obstinent à chercher, sur je ne sais quelles hauteurs de l'Orient, le principal lambeau. J'oubliais de dire que le maître de céans, la perle des vieux gentilshommes, était un digne et consciencieux louvetier, mais devenu tellement asthmatique, qu'il était incapable du moindre exercice sérieux; aussi, rien de plus exubérant, rien de plus admirable que le terroir de ses chasses. Douée des dons de l'esprit et du

cœur, sa femme, presque jeune encore malgré ses grandes filles, ne laissait pas un instant la solitude, si sévère ailleurs, démentir les habitudes de grâce et d'amabilité qui groupaient tant de gens de bon goût autour d'elle chaque hiver, dans les salons de Paris. Voilà dans quel milieu, dans quelle maison adoptive, et vraiment maternelle, se trouva transplanté d'abord l'un des enfants enlevés et repris.

... Un jour que, descendu de cheval près de la maison-vedette du garde, je me dirigeais vers le seuil du vieux manoir, je vis venir à moi quelques-uns de mes hôtes. Un enfant de cinq à six ans gambadait auprès d'eux, tandis que quelques pas en arrière, un inconnu marchait d'une allure grave, et d'un air plus que sérieux; les soucis l'accablaient. Bientôt, l'inconnu ce fut Drach, et l'enfant son fils; car il fallut, sans que je m'en fusse soucié le moins du monde, me mettre au bout de peu de temps dans la confidence; et j'appris que cette retraite écartée avait été choisie afin de dérouter l'activité des juifs, et de prévenir un nouvel enlèvement. Drach, il faut le dire à sa louange, s'humanisa bientôt, et sentant qu'il y avait quelque curiosité scientifique dans mon esprit, il ne tarda pas à me parler sciences, dans les moments de loisir que me laissait l'exercice consciencieux de mes fonctions de chasseur. Je résolus, pour prendre ma revanche, de le guérir de ses rhumatismes futurs et de lui apprendre, par le beau soleil de septembre, à marcher en se passant des routes.

Mais son Nemrod, car ce fut le nom dont il me baptisait lorsque je brusquais trop violemment ses goûts ultra-sédentaires, ne sut parvenir à faire de ce savant un chasseur; l'étoffe y était pauvre et rebelle.

Quoi qu'il en soit, telles sont les circonstances où je connus, où je rencontrai ce prince des polyglottes; et, si je mets trois pages à le dire, c'est que, tout en offrant au lecteur un

petit lambeau d'histoire diabolique afin de ne point m'écarter de mon sujet, je tenais à reposer un instant son esprit dans une oasis. Drach fut donc l'homme que je consultai sur la réponse énigmatique des tables, et je lui en demandai la traduction, à la condition qu'elle eût un sens. Bien des années nous avaient séparés l'un de l'autre, mais il ne m'avait nullement oublié. Bornons-nous cependant à la partie essentielle de sa lettre.

Paris, 7, rue Suger, 6 novembre 1854.

. . . .

. . . .

« Je vous préviens d'abord que, dans les langues orientales et principalement dans l'hébreu, on peut négliger les voyelles qui ne s'écrivent pas ordinairement, et ne s'attacher qu'aux consonnes, c'est-à-dire à la partie écrite.

1. Betymmo. α. maison de sa mère (בית אמו); β. avec admiration (בתמה); γ. par l'impureté (בטמאה).

2. Aiku. α. comme ou comment (איכה); β. je frappe, frapperai (אכה); γ. je reprends, arguo (אוכיח); δ. j'espère, je m'y attends (אקו, אקוה).

3. Efomedeh. α. aussi elle est debout, etiam stat (אף עמדה); β. selon la mesure, proportionnellement (מדה אפה).

4. Rabba. α. grande, nombreuse; grand, nombreux (רבא ou רבה).

5. Nemitoeif. α. nous le ferons mourir aussi (נמיתה אתה); β. nous le ferons tomber aussi, labescere (נמיטה אתה). »

Reprenons maintenant nos demandes à l'Invisible, et cherchons quel peut être le sens de ses réponses : — Ce que tu fais est-il magie ? — *Non.* — Voilà dans ce premier mot le mensonge, dont le but est de nous tromper ; — puis, voici la

réponse vraie, que voile l'idiome inconnu: *Betymmo:* par l'impureté : — C'est-à-dire ce que je fais, esprit immonde que je suis, l'impureté me le fait faire; le désir d'amener au mal celui qui m'écoute.

A quelle puissance es-tu subordonné? — Et l'*esprit frappeur* de répondre, mais sans s'attacher servilement à la demande : *Aïku,* dont un des sens est : *je frappe.*

Que signifie *Aïku?* — Réponse : Efomedeh, c'est-à-dire *etiam stat;* en d'autres termes, cet esprit frappeur, cette puissance des siècles antérieurs est encore là; la voici debout, elle n'est point renversée!

Pourquoi souffres-tu? — *Nemitoeif.* — C'est-à-dire nous le ferons mourir, nous le ferons tomber. — A qui l'Esprit songe-t-il en prononçant ces paroles? Est-ce au Christ, cause innocente de ses éternelles souffrances? Je ne le sais, et peu nous importe que cette réponse et que les précédentes s'adaptent bien ou mal aux questions qui les provoquent! L'important, c'est qu'elles aient un sens clair dans un idiome connu; car, si je demande à un Invisible, en français : Quel est mon âge? et qu'il me réponde : L'armée triomphe; la réponse, pour être impertinente, n'en sera pas moins une phrase aussi claire que positive, donnée en langue européenne.

Cependant, lorsque je repris mes quartiers d'hiver à Paris, je regardai comme un devoir de courir remercier M. Drach de la traduction de son hébreu. — Hébreu, si l'on veut, me dit-il! — Mais, diantre! je ne veux rien pour ma part, si ce n'est la vérité vraie [1]. — Eh bien, disons tout simplement alors que votre dictée n'est que du patois! — Patois normal, ou non? — Ah, oui; patois hébraïco-syriaque, celui que jargonnait le bas peuple à Jérusalem; celui dans lequel les démons, parlant par la bouche des possédés, s'adressaient

[1] Mot adopté dans la politique, après 1830, par opposition à la vérité parlementaire, officielle, etc.

le plus souvent au Sauveur, qui les chassait devant la foule.

En vérité, vous êtes trop généreux, et vous me donnez bien audelà de ce que je vous demande!

Et, maintenant, s'il se fût fait que ces paroles n'eussent appartenu *à aucun idiome, à aucun patois,* n'en serait-il pas d'autant mieux établi que notre propre esprit n'eût pu se les rappeler et nous *les répéter* à titre de réponse dans *un moment d'inconscience?*

Mais je veux terminer le chapitre relatif au début, ou plutôt à la résurrection de ces phénomènes, par le récit de quelques-uns des derniers faits dont je fus témoin; puis, j'emprunterai ma dernière page aux mémoires du médium Home, avec lequel il m'arriva de me rencontrer, et sur qui j'ai dit beaucoup dans mes ouvrages sur la magie.

Une table dépourvue de tiroirs, sans tapis, assez lourde, et qui subit nos vétilleux examens, est placée d'abord au milieu de nous. Un tout jeune médium la touche du doigt, et légèrement. La table s'anime: ses caprices et ses évolutions sont variables. Je la vois s'avancer, se frotter aux gens, *sauter*, *bondir* à la façon d'un animal joyeux; — puis, se porter vers telle ou telle personne avec une menaçante brusquerie. Elle s'élance avec colère, retombe avec violence, et souvent nul *ne la touche;* elle porte une lampe que ses cabrioles n'ont point renversée, et reçoit le jour de deux autres. Or, un soir, tandis que je rédige quelques notes appuyé sur elle de mes deux bras, et que nul autre que moi ne se trouve en contact avec elle, elle bondit soudain en ligne oblique, ainsi que l'eût fait un bélier, et retombe à près d'un mètre de son point de départ. Mes bras et mon crayon sont brutalement soulevés et secoués. — Les Invisibles qui pythonisent ce meuble ne sont-ils point, à ne pouvoir s'y tromper, ceux qui pythonisaient la bague et les récipients nommés dans la bulle de Sixte V, ainsi que

les statues animées que mentionnent tour à tour le prince des mages de l'Égypte, Hermès, et saint Augustin, l'une des colonnes de l'Église[1] ?...

Nous les interrogeons, et ils nous répondent par le crayon d'un médium, par des coups subits frappés autour de nous à la place indiquée, et que distinguent, suivant celui qui prétend frapper, une infinie variété de nuances. La voix d'un somnambule entretient également cette correspondance. Nous contrôlons, l'un par l'autre, avec succès les rapports que le médium et le somnambule, isolés dans des pièces différentes, nous transmettent sur les mêmes points ; toute supercherie serait impossible.

Les artifices de la ventriloquie sont étrangers à ces explosions et à ces volées de coups ; car, touchant à l'improviste les boiseries d'où s'échappent *les bruits* demandés, *je sens* les vibrations du bois correspondre au rhythme qu'ils parcourent, et se proportionner à l'intensité des sons. — Bats la retraite en t'éloignant de nous ; reviens ; chante-nous *Au clair de la lune ;..... Le jour me dure bien ;....* rabote ; enfonce des clous, scie du bois ; imite le tapage des fantômes dans les châteaux hantés. A l'instant même où nous donnons ces ordres, on nous obéit. A peine avons-nous parlé, que la chose est faite, ou se fait. Une intelligence invisible correspond donc à la nôtre ; et, soit dans les atomes de cette planche, soit dans l'atmosphère si facile à sonder qui nous enveloppe, tout un féerique atelier se joue de nos yeux[2].

Bref, les Invisibles soufflent, sifflent, respirent, marchent d'un pas distinct et varié ; mille phénomènes s'accomplis-

[1] Cités *suprà*.

[2] Voir ces choses, et une multitude de faits similaires et d'expériences que je rapporte avec des détails aussi circonstanciés que précis, dans le premier chapitre de la *Magie au dix-neuvième siècle*. Plon, Paris, dernière édition.

sent à nos ordres, et je me borne à redire les plus communs. Quelques-uns sont d'une exécution plus lente; celui qui les opère marchande, et veut faire aboutir les curieux et les impatients à des pactes plus formels. Mais le temps est venu d'accorder un moment d'audience au docteur Hallock.

« Le vendredi soir 18 juin 1852, M. le docteur Hallock raconte un fait de manifestations physiques qui eut lieu dans la soirée du vendredi précédent. M. D.-D. Home était le médium, et le cercle se composait de M. Partridge, de sa femme et sa fille, de M. et madame W. Taylor, de M. S.-B. Brittan, et enfin de lui-même. Sur la table autour de laquelle nous étions assis se trouvaient quelques feuilles de papier, un crayon, deux bougies et un verre d'eau. La table fut employée *comme agent* par les Esprits pour répondre à nos questions, et la première particularité qui tomba sous nos yeux fut que, malgré la rapidité de ses mouvements, tout ce qui était sur la table *conservait sa position !* Lorsque nous eûmes bien observé ce fait, la table, qui était en acajou et parfaitement unie, s'éleva avec une inclinaison de trente degrés, et resta ainsi *avec les objets qu'elle supportait.* Ce fut chose intéressante de voir un crayon conservant son immobilité sur une surface polie, et inclinée sous un tel angle. Il resta ainsi, *avec les autres objets*, comme s'il eût été collé à la table. Maintes fois celle-ci reprit sa position naturelle, pour revenir ensuite à son degré d'inclinaison, afin de fixer en nous la conviction absolue que ce que nous voyions n'était l'œuvre d'aucune illusion de nos sens, mais était bien une manifestation véritable d'une présence et d'une puissance spirituelles. On demanda ensuite aux Esprits de soulever la table sous le même angle, et *d'en détacher le crayon*, *en retenant le reste dans une position fixe*, ce qui fut accordé; la table fut soulevée, le crayon *roula par terre*, et les autres

objets conservèrent leur fixité. On les pria de répéter la même expérience ; mais, cette fois, en retenant tout, *excepté le verre*. Le résultat fut exactement le même ; le crayon et les autres objets conservèrent leur position, mais *le verre glissa* et fut reçu au bord de la table par la main d'une personne de la société. Enfin la table, après avoir été replacée dans sa position naturelle, alla violemment de sa place à M. Home, puis de ce dernier à sa place ; il en fut ainsi avec les autres personnes du cercle, *à mesure qu'elles le demandaient.*

» Après que ceci eut été répété plusieurs fois, et au moment où la table était penchée sur les genoux de M. Taylor, ce dernier demanda aux Esprits s'ils voulaient bien soulever la table dans cette position inclinée. Des signes d'assentiment furent donnés ; et celle-ci, après un grand effort apparent, quitta nettement le parquet, ainsi qu'on l'avait demandé.

» La table fut ensuite soulevée en l'air, sans l'aide du pied ou de la main ! Une table, pesant environ cent livres, s'éleva à un pied au-dessus du parquet, *ses pieds pendant dans le vide.* Je sautai sur elle, et elle s'éleva de nouveau. Elle se mit ensuite à se balancer, moi sur elle, sans cependant me faire glisser par terre, quoique son oscillation atteignît au moins un angle de quarante-cinq degrés ! Finalement, une inclinaison presque perpendiculaire me fit perdre ma position, et je fus remplacé par un autre qui eut le même sort. Tout cela se passait dans une salle assez éclairée pour qu'il nous fût permis de voir dessus et dessous la table, que nous entourions tous, *et que nul ne toucha*, excepté les deux personnes qui à tour de rôle montèrent sur elle pour la faire descendre [1]. »

[1] P. 43 à 45, 50 à 53 (*Vie de M. Home, révélation sur sa vie surnaturelle*, 1863).

En somme donc, il arrive que des êtres actifs et que nous ne pouvons voir nous observent et nous écoutent, nous comprennent et nous obéissent, que quelquefois même ils nous dictent leur pensée et cherchent à renverser les rôles. Or, *l'être intelligent et invisible* est celui que le langage vulgaire nomme *Esprit*; l'usage catholique est d'appeler démons ceux de ces êtres qui sont frivoles ou mauvais. — C'est avoir assez dit, ce nous semble, pour qu'il ne soit point difficile de reconnaître et d'apprécier désormais le langage et les menées des Esprits de ténèbres. Leur parole et leurs actes sont détestables, ou bien d'une frivolité, d'une sottise à la Brutus, c'est-à-dire couvrant le calcul d'un conspirateur, dont la fausse et perfide stupidité cache et déguise des projets de mort. De temps en temps, il est vrai, nous entendons leur voix mêler au mensonge des vérités qu'une force supérieure les contraint à confesser de la manière la plus humiliante. C'est ainsi que le venin qu'ils distillent porte avec lui *quelquefois* son contre-poison; c'est ainsi que les démonstrations de leur intelligence et de leur pouvoir sont accompagnées de preuves accablantes de leur impuissance et de leur dégradation; mais ces exceptions sont rares. En un mot, lisons, méditons les chapitres XXII et XXIII de l'*Apologétique* de Tertulien, et nous reconnaîtrons dans les visiteurs du spiritisme, à ne pouvoir nous y méprendre, les mêmes Esprits de perdition de qui ce grand homme s'écriait : Ce sont les démons! et c'est par eux que les tables et les chaises se livrent à la divination, comme à un exercice vulgaire et familier : *Per quos et capræ, et mensæ, divinare consueverunt.* Méfions-nous donc et de ces *médiums* de bois, et des *médiums* de chair et d'os, brutes ou hommes, également pythonisés, c'est-à-dire, littéralement, animés de l'esprit du vieux serpent. Lui seul les met en œuvre, et nous induit en de mortelles erreurs,

le plus souvent en trompant d'abord ses propres ministres, aveugles instruments de ses ruses[1] !

[1] Ces expériences, toutes surprenantes qu'elles paraissent, *ne sont rien* comparativement à une multitude d'autres dont je fus témoin, ou qui me sont aussi magnifiquement attestées qu'un fait peut l'être. Je rapporte un certain nombre de ces faits dans la *Magie au dix-neuvième siècle;* le premier chapitre en est presque entièrement rempli. Voir *idem* mon livre *Hauts phénomènes de la magie*, et surtout les prodigieux chapitres de l'Incube et du Succube. — Plon, 1864.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

A QUELLE VARIÉTÉ D'ACTES LES ESPRITS QUE NOUS APPELONS DÉMONS SE LIVRENT CONTRE NOUS.

A quelle variété d'actes les Esprits que nous appelons démons se livrent contre nous. — C'est pour notre ruine que ces faits s'accomplissent. — On ne sait quelquefois si les actes qu'on est tenté de leur attribuer sont leur fait, ou résultent de l'une des lois mystérieuses de la nature. — Ces Esprits semblent de temps en temps ne se faire connaître que par des gentillesses et des services. — Comment se révèle ou se décèle la puissance des anges bons ou mauvais. — Exemples. — Cette puissance que les démons tiennent de leur nature, ils peuvent la prêter ou paraître la prêter à l'homme. — C'est alors, souvent, que les interprétations de la fausse science dénaturent les faits; et, loin de nous porter à la méfiance, le spectacle de ces singularités nous divertit. — Souvent même ces phénomènes sont pour nous pleins d'attraits. — Ces Esprits se donnent pour nos amis, nos pères, nos femmes, nos filles, dont l'âme se présente pour nous consoler et nous instruire. — Mieux que les prêtres, ils prétendent nous prouver leur mission par des preuves irrécusables. — Il faut plus de science et de foi qu'on ne le suppose pour résister à ces séductions. — Les dieux reviennent; c'est-à-dire que l'idolâtrie, sous une autre forme, revient par ses pratiques. — Dieu est-il le coupable des erreurs où ces faits nous entraînent? Non; il nous a prévenus, et nous a laissé son Église pour nous prémunir. — Mais il existe une si profonde ignorance des Écritures et des prohibitions portées à cet endroit, que la vue du mal nous échappe. — Une égale ignorance de l'histoire et une inattention dédaigneuse pour tout ce que nos préjugés déclarent indigne de la raison nous empêchent de porter notre esprit vers des faits similaires qui nous eussent prémunis contre le danger. — Exemples au moment des phénomènes tabulaires et avant; exemples plus anciens.

C'est une importante et curieuse recherche, dans l'histoire de l'humanité, que celle des actes auxquels la puissance divine autorise les démons à se livrer contre nous. La variété de ces actes, leur manière de se produire, leurs bizarreries,

leurs contradictions apparentes, leur but, tout se remplit d'intérêt dans le cours de ces investigations que nous nous efforcerons de conduire sous la direction d'autorités rarement contestables. Mais ce que nous remarquerons sans effort, si nous apportons quelque persévérance dans l'enchaînement de nos recherches, c'est que, de quelque façon que s'établissent des relations entre nous et les Esprits qui ont renoncé à l'amour de Dieu, c'est invariablement pour notre malheur que le fait s'accomplit, et le plus souvent dès ce monde; mais c'est au moins pour la perte de nos âmes. Oh! ne regardons point comme inutile de revenir et d'insister sur cette proposition; car il arrive fréquemment, et c'est là surtout le spectacle que nous prodigue le temps actuel, que le commerce entre les vivants et les Esprits s'engage de la manière la plus innocente en apparence, et quelquefois même la plus inaperçue. On ne sait si les phénomènes qui se manifestent résultent de l'action d'une intelligence, ou s'ils sont le jeu de l'une des lois mystérieuses de la nature des corps. On ne veut point que des Esprits y aient une part; ou bien on ne s'en soucie guère, on refuse de s'en méfier; on trouve plus doux de s'abandonner à son penchant vers les vaines et prétendues curiosités de la science.

On se dit encore : Ce que nous voyons là n'est qu'un gracieux enfantillage; l'Esprit qui se manifeste, *si c'en est un*, ne se fait connaître que par des gentillesses, que par des agaceries, des tours folâtres, ou, mieux encore, par des services qui ajoutent à la puissance de nos facultés une puissance très-supérieure.

Mais, quelquefois, le phénomène semble un peu plus sérieux, et, si nous ne sommes dupes alors de la plus invincible illusion, c'est bien évidemment un Esprit qui s'adresse à nous, dans un langage de convention, un Esprit qui nous apparaît, sous la forme de l'un des plus chers objets de notre

tendresse! Cette personne qui nous fut enlevée par le coup de la mort, cette portion la plus vive de notre cœur, nous croyons la revoir et l'entendre : elle est là! Regardez, écoutez; pour la posséder, il suffit de le vouloir. Eh bien, cette croyance adoptée (celle même que le spiritisme nous inculque), le commerce s'engage, le pacte se consomme; on s'endort en se berçant dans un bien-être d'un genre inaccoutumé; et, plus tard, trop tard souvent, les yeux se dessillent, les yeux s'ouvrent tout grands dans un monde d'épouvante, de persécutions et de terreurs!

Mais, au lieu de nous livrer à d'interminables réflexions, donnons une base à celles qui doivent sortir de l'esprit du lecteur.

Le théologien Thyrée a fait une étude approfondie de cette matière, et son expérience s'est enrichie de celle des autorités les plus graves.

La puissance des anges, bons ou mauvais, dit-il, se révèle par deux sortes d'actes : les uns dans lesquels leur action est immédiate, et les autres où elle prend pour *intermédiaires* des agents de la nature.

Ces Esprits ont sur les éléments un énorme pouvoir. Ils savent déchaîner des vents dont la furie renverse les édifices; ils font jaillir pour notre ruine le feu des incendies, ainsi que nous le lisons dans le livre de Job; ils soulèvent le flot des tempêtes; ils ébranlent la terre dans ses fondements, et vous les voyez *transporter* dans les champs de l'air des hommes, des animaux, des objets sans vie[1].

Un corps est-il présent aux regards? tout à coup leur

[1] Thyrée, *Loca infesta*, p. 152. — *Id.*, *Transports dans les airs*, voir le chap. II, dans mon livre *Hauts phénomènes de la magie et le spiritisme antique*; *id.*, *les autorités à l'appui*.—Nous entendrons d'honnêtes incrédules nous affirmer que ces effets sont naturels à l'od. Voir plus bas.

volonté le rend invisible. Par eux, des choses inanimées se mettent en mouvement, des statues marchent comme des hommes, elles parlent, et des animaux se comportent comme s'ils étaient doués de sagesse et de raison [1]. Ou bien, certains objets légers acquièrent une telle pesanteur qu'une force énorme se dépense vainement à les mouvoir [2].

Les Esprits lancent des flammes et des globes de feu; ils arrêtent les eaux des fleuves, et les forcent à remonter contre leur cours. Sur leur ordre, l'or, l'argent, les métaux, les éléments, revêtent les formes que la volonté leur impose [3]. Les humeurs et les fluides du corps humain sont excités et troublés à leur gré; les muscles et les nerfs subissent sous leur influence des torsions qui font souffrir à l'homme d'étranges douleurs. Ou bien ils stimulent et dirigent les courants animaux, sous l'action desquels s'opèrent les fonctions des sens intérieurs, de telle sorte que le passé, le présent et l'avenir même, s'il est conjecturable, viennent comme s'accuser et se peindre dans l'esprit. Ils savent d'ailleurs et tout aussi bien nous prendre par le dehors et nous illusionner, lorsque leur but est de nous circonvenir et de produire en nous de telles visions. Une de leurs sciences, enfin, c'est d'engendrer dans le cœur de l'homme des affections de toute nature : la joie et la douleur, l'amour et la haine, la crainte ou l'espérance, soit en plaçant sous ses yeux le semblant des objets qui donnent naissance à ces affections, soit en les retraçant à son imagination [4], en réveillant dans son cerveau leur souvenir endormi.

[1] Ces faits ont leur analogue primitif dans la Bible : le serpent d'Éden, l'ânesse de Balaam, etc.; ils se sont répétés mille fois.—*Idem : Hauts phénomènes de la magie,* chap. II, V, etc.

[2] J'ai personnellement éprouvé, sur injonction de médiums, des résistances de cette nature.

[3] Voir plusieurs chapitres de mes livres les *Hauts phénomènes de la magie*, et la *Magie au dix-neuvième siècle*. Plon.

[4] Thyrée, p. 153.

Or, cette puissance *que les démons tirent de leur nature*, ils peuvent *la prêter* ou quelquefois paraître la prêter au magicien, au sorcier, au médium, à l'homme dont l'orgueil et la témérité enfreignent la loi positive de Dieu pour engager avec eux ce commerce, où leur astuce ne l'entraîne que pour le perdre. C'est là ce que les plus graves autorités nous attestent à toutes les époques, et les exemples de ce pouvoir d'emprunt fourmillent de nos jours, sans presque jamais nous causer la moindre épouvante; parce que, la plupart du temps, les faits extraordinaires qui d'abord excitent notre surprise sont aussitôt dénaturés sous une couleur et par des explications dont l'ignorance ou la légèreté se contentent. On se dit alors, en s'exemptant de discerner la physionomie de ces faits : Pourquoi donc ne pas les ranger tout simplement dans l'ordre des phénomènes naturels dont la science possédera certainement un jour la clef!... Puis, on se couche, et l'on s'endort.

Souvent même, loin de nous glacer d'épouvante ou de nous porter simplement à la méfiance, le spectacle de ces singularités nous divertit, séduit nos sens et capte notre cœur, grâce à l'intermédiaire d'objets naturellement inoffensifs, tels que les tables savantes; grâce encore à l'intervention de personnes dont rien ne nous porte à suspecter la pureté parfaite, et sorties des rangs de notre société, quelquefois même appartenant à notre famille, telles que les médiums qui pullulent aujourd'hui dans l'Amérique et jusque sur le sol de l'Europe. Du démon qui se dérobe à nos regards, nous ne voyons que des jeux, que des badinages, que des forces latentes qui se révèlent, et que des relations dont les conséquences naturelles ne sauraient inquiéter notre conscience. Le monde y autorise d'ailleurs; que direz-vous donc après cela? Seriez-vous un esprit fanatique ou chagrin? Et vraiment, après tout, et à prendre les choses par le côté le plus grave, de

quoi s'agit-il? est-ce d'égorger un homme ou d'incendier une ville? Non : toute l'énormité consiste à se laisser mettre en rapport avec les êtres que l'on a chéris, que la mort a séparés de nous, et qui, par l'intermédiaire de l'un de nos amis, viennent nous dire: Je suis ici tout près de vous, écoutez-moi; ou bien, ouvrez les yeux, vous, mon père, vous, ma fille, vous, mon mari, vous tous qui m'avez idolâtré. Quoi! ne voulez-vous plus m'entendre? Refuseriez-vous de me voir? Me redoutez-vous? Mais pour qui me prenez-vous donc, et ne daigneriez-vous plus me reconnaître? Oh! s'il se trouve un laïque assez imbécile, un prêtre assez fanatique pour vous épouvanter et vous dire que je suis le démon, les croirez - vous sur leur simple parole et ne me croirez-vous pas sur mes preuves? Je viens, d'ailleurs, avec la permission de Dieu, ou de la part de Dieu; sinon comment serais-je parvenu jusqu'à vous? Mon but est de vous demander des prières pour le repos de mon âme; ma mission est de vous donner de sages conseils pour le salut de la vôtre. Seriez-vous donc assez faible d'esprit pour vous y tromper?

Eh bien, écoutez-moi, questionnez-moi, je vais vous parler de l'autre monde; c'est tout mon bonheur. Que s'il m'arrive de contrarier, de choquer quelqu'une de vos idées, songez que je suis placé plus haut que vous, et que, par cela même, j'y vois plus loin! N'avez-vous point votre raison pour me juger? D'ailleurs, si je mentais, pensez-vous que Dieu m'accorderait le privilége de sortir de l'ordre habituel de la nature, et de converser avec vous?

Lorsque je vous entretiens du ciel, c'est que j'en suis bien près, ou que je l'habite. Lorsque je vous parle de Dieu, c'est que je le vois. Ceux d'ici-bas qui se sont réunis et succédé dans le cours des siècles pour se constituer en corps et s'appeler l'Église, peuvent-ils vous en dire autant? S'ils osaient le soutenir, priez-les donc de vouloir faire ce

que nous faisons chaque jour à votre appel devant de si nombreux spectateurs, et en présence de si clairvoyants témoins ; priez-les de semer sur votre route quelques signes tant soit peu surnaturels de leur mission. Cette proposition les alarme ! Ce que nous faisons à la journée ne peuvent-ils le faire de temps en temps? Si Dieu les abandonne, la vérité n'est donc pas avec eux, ou leur Dieu n'est donc pas du côté de la vérité!

Il faut certes une foi plus éclairée que celle du vulgaire pour résister à ces séductions spirites, dictées par Satan se faisant ange de lumière et imitant les feux, les signaux perfides allumés par les brigands du rivage, pour attirer de nuit le navigateur sur les écueils qu'ils habitent, et piller le navire dont les flancs viendront s'y briser.

Adam et Ève, malgré l'immensité de la science qu'ils devaient à leur nature, intimement unie à la lumière de Dieu qui la pénétrait, Adam et Ève se laissèrent séduire par les ruses et les mensonges du serpent d'Éden; notre perspicacité serait-elle plus grande ?

Nous ne nous disons guère que, si le démon a ses prestiges, l'Église eut ses miracles, et que Dieu les reproduit aussi souvent qu'il les voit nécessaires à la foi, qui cesserait d'être et d'avoir quelque mérite, si l'évidence revêtait constamment de sa splendeur toutes les vérités chrétiennes. Nous ne nous rappelons pas assez que tous ces dangereux prestiges, dont nous restons éblouis, nous sont le plus formellement du monde annoncés par les saintes Écritures qui, plusieurs siècles d'avance, nous les ont prédits. Nous oublions que les miracles du Christ et des chrétiens ont assez solennellement *fait taire et rentrer dans l'ombre ceux de l'ennemi*, toutes les fois que Dieu jugea qu'il était opportun de manifester son pouvoir et de donner du cœur à ses élus. Il ne nous vient plus à l'esprit que les faits les mieux

établis de l'histoire ne reposent sur aucune condition plus philosophique du témoignage humain que ces grands miracles *dont l'Église entière, et ses immenses progrès, ne sont que la rigoureuse conséquence!* On ne se rappelle, on ne se dit rien de tout cela. La tête se perd, et presque toujours parce que le cœur s'est perdu, parce que de vaines ou d'ardentes passions l'ont arraché des mains de Dieu. Et l'on s'écrie dans le monde : Ma foi! le coupable c'est Dieu, si faute il y a, puisqu'il nous envoie le démon, ou puisqu'il ne peut empêcher le démon de prévaloir sur les chrétiens et de les entraîner dans l'erreur : Dieu est faible, il est méchant, il n'est point Dieu. Le Dieu est celui qui agit, et qui manifeste sa puissance. Il y en aurait donc plusieurs, puisque ceux que nous voyons à l'œuvre ne sont pas un seul; eh bien, les dieux reviennent, et voilà tout!

Si *les dieux* reviennent, et cela n'est que trop vrai, c'est que le monde oublie que nos chutes dans l'erreur sont une preuve même de la puissance de Dieu, puisque Dieu nous les prédit et nous les annonce comme le châtiment qui doit nous atteindre et nous frapper aussitôt que notre foi s'éteint, dès que nous doutons de sa parole, à l'instant même où nous nous écartons de la route que nous trace son Église, *avec laquelle l'erreur est impossible,* parce que toutes ses paroles et ses inspirations sont celles que souffle l'Esprit de Dieu.

L'Esprit divin, après nous avoir prédit, dans les Écritures, tous ces prestiges, et bien d'autres plus généraux et plus ébranlants encore, l'Esprit de Dieu cessa-t-il jamais de nous répéter : Suivez l'Église, et vos pas sont assurés dans la droite voie qui mène au ciel. Quoi de plus simple pourtant? quoi de plus propre à nous rassurer? Que dire de plus clair aux gens qui s'effarouchent de l'invasion des faits démoniaques, et qui, devant des causes d'erreurs dont ils ne

peuvent accuser que leur imprudence, ou leur volonté, éprouvent ou feignent d'éprouver pour eux-mêmes de si folles terreurs? Dieu devait y pourvoir, il y a pourvu.

Il est vrai qu'il se rencontre presque partout une si profonde ignorance des Écritures saintes, et des préceptes que l'Église en a déduits, que l'on songe à peine à se faire un scrupule sur ces matières. Mais disons plus, il existe autour de nous une si profonde ignorance de l'histoire [1], et nous nous occupons si mal et si peu des faits majeurs que nos préjugés nous représentent comme minimes et ridicules, que, dans notre insouciance de ce qui se passait à notre porte avant le déluge de ces prestiges, rien au monde n'éveillait seulement notre attention distraite. A peine quelqu'un de nous savait-il, avant l'invasion simultanée des deux mondes par les tables animées d'Esprits divinateurs et frappeurs, ou par les médiums, qu'un certain nombre de phénomènes analogues, mais trop isolés pour réveiller le monde entier, avaient singulièrement ému quelques localités éparses!

Parmi les incidents de ce genre, l'un des mieux caractérisés s'était reproduit d'une manière aussi nette et constante que spontanée à Bergzabern, ville de la Bavière rhénane, dans le courant de l'année 1852.

Les coups, tantôt faibles et tantôt violents, répondaient aux interrogations de gens curieux qui, bientôt, remplirent de leur nombre tout l'espace de la maison hantée. On ne pouvait s'étonner assez de cette faculté divinatrice *des Esprits*, qui s'opiniâtraient à molester une jeune fille, et qui se faisaient voir à elle, aujourd'hui sous les traits d'un homme hideux et de haute stature, un autre jour sem-

[1] La création ne semblant plus dater aujourd'hui, — si ce n'est par compensation chez certains géologues prodigues de siècles, — que *des immortels principes de* 89!!!

blable à de certains animaux-démons de l'Apocalypse [1], ou sous l'aspect d'un oiseau de carnage... La suivre en tous lieux, changer avec elle de maison, énoncer en quel nombre ils agissaient, ébranler les murs sous leurs coups, ou bien soulever des meubles que la force humaine s'épuisait vainement alors à ramener à terre; et puis, de temps en temps, battre des marches militaires et nationales, telle semblait être la tâche quotidienne de ces Esprits. Le tribunal de Landau, étant venu visiter les lieux hantés, y fut reçu comme le sont des gens dont on ne veut point que le temps ait été perdu, c'est-à-dire par un magnifique redoublement de tapage. En un mot, la maison y *tombait en démence!* et nous croyons difficile de lire les numéros du *Journal du magnétisme* qui rapportèrent cette série d'incidents [2] sans se figurer être transporté de plein pied au milieu des phases les plus étranges de la sorcellerie.

Dans le numéro du 20 mai 1853 de ce même recueil, l'illustre docteur Justinus Kerner retrace en outre l'histoire d'un Esprit frappeur de Dibbesdorf, dans la basse Saxe, et nous apprend que l'an 1761 cet Esprit mit en révolution, par son audace et ses ruses, toute la population du pays, renforcée des autorités accourues de fort loin pour assister à ses manœuvres.

Cet Esprit paraissait être au docteur Kerner, le premier de cette dynastie; mais, à ce sujet, sa science était grandement en défaut; aussi la leçon lui est-elle faite par M. Hébert (*de Garnay*), qui lui démontre l'antiquité de ces sortes d'Esprits: et, certes, la date en est autrement reculée que ne l'exprime ce dernier opinant.....

[1] Chap. XVI, 13, etc., etc.

[2] Numéros du 10 février et du 10 mars 1853. — Plusieurs faits de ce genre me furent très-suffisamment attestés.

Mais, à ce propos des Esprits frappeurs, lutins, et tracassiers, nous jugeons opportun de recourir une fois encore aux lumières du professeur de théologie Thyrée, savant fort grave sur lequel se trouvent appuyés, et sans le souhaiter, je le suppose, messieurs es écrivains du *Journal du magnétisme*.

Je le répète, ce théologien est souvent cité comme autorité dans la *Théologie mystique* de Schram, qui, de nos jours, est un livre classique; et, dans le cas dont il s'agit, Thyrée parle en expert. Il trône sur une pyramide de documents, des hauteurs de laquelle son enseignement se généralise.

« Les Esprits usent de divers moyens pour nous molester, nous dit-il; tantôt ce sont des bruits étranges, c'est un vain tumulte, et sans rien de plus; tantôt aucun fracas ne se fait entendre, mais ils se rendent visibles aux yeux des vivants; ou bien, quelques bruits annoncent leur présence avant qu'ils apparaissent. Dans ces circonstances diverses, les Esprits parlent ou gardent le silence.

» Quelquefois les vivants n'éprouvent de leur part d'autre déplaisir que l'audition ou la vue de ces bruyants phénomènes; mais, de temps en temps, quelques actes plus sensibles s'y ajoutent et les diversifient. C'est ainsi que ces êtres insaisissables arrachent les couvertures de la couche des gens qui goûtent ou espèrent goûter le sommeil; c'est ainsi qu'ils les tirent et les jettent à bas de leur lit, qu'ils soufflent et éteignent leur lumières, qu'ils bouleversent le mobilier de leur appartement [1]. »

S'il s'agissait de rapporter un fait particulier, nous citerions Guillaume de Paris qui nous affirme qu'à Poitiers, sur la paroisse de Saint-Paul, en 1447, un Esprit se plaisait à briser les verres à boire et les vitres, en jetant des pierres qui

[1] P. 94, etc.

toutes arrivaient à leur but sans jamais blesser personne [1].

Mais remontons plus haut encore, et nous redescendrons tout à l'heure jusqu'à nos jours. Au bourg de Camon, non loin de Binghen, en l'an 858, les habitants eurent à souffrir, de la part d'un Esprit, les plus inconcevables variétés de vexations. Il commença d'abord par frapper aux portes et par attaquer les gens à coups de pierres, sans que personne pût le voir. Puis, bientôt, apparaissant sous figure humaine, il rendit des réponses; *il découvrit des vols,* il fit considérer comme infâmes un certain nombre d'habitants; *il fomenta les haines et les discordes.* Petit à petit, dans les environs, tantôt les chaumières et tantôt les bâtiments consacrés à la conservation des grains s'écroulèrent, ou devinrent la proie des flammes... Cependant on observa qu'il s'attachait à une personne entre toutes, avec prédilection, ardent à la tourmenter sans relâche, et que, n'importe où elle portait ses pas, il était là, sans cesse l'œil ouvert auprès d'elle! Il finit par brûler et réduire en cendres la maison de cette victime; mais sa rage ne pouvant s'assouvir tant qu'elle restait vivante, il eut l'art d'exciter contre elle le voisinage, et bientôt elle se vit accusée de crimes dont elle était innocente. L'impudence de son persécuteur alla jusqu'à faire prévaloir l'opinion que ce lieu n'était désolé qu'à cause d'elle, par les fléaux dont lui seul était l'auteur. Enfin, cette série de molestations et de désastres n'atteignit son terme que lorsque l'archevêque de Mayence eut cru devoir confier à quelques-uns de ses prêtres la mission d'aller chasser, par les exorcismes de l'Église, cet esprit de malheur [2].

[1] Bodinus, etc., p. 13, — *id.*, analogue, voir Psellus, *De dæmonibus* (*lapides irriti*), chap. *Cur dæmones timeant minas.*

[2] Une des propriétés *physiques* du fluide odile, s'il est l'auteur de semblables faits, ainsi que va le soutenir toute une école où se rencontrent d'illustres savants, ce serait donc, ici et dans une multitude

Quant à nous, qui ne nous trouvons point pour le moment en face d'Esprits ou de phénomènes d'une apparence aussi redoutable, laissons donc tourner les tables, et gardons-nous bien de les provoquer; laissons-les répondre, comme elles le font, par des mouvements de convention, et, ainsi que déjà du temps de Tertullien elles avaient coutume de le faire, en révélant par leur langage les faits cachés [1]. Laissons converser *le monde des morts*, le monde infernal, avec ces personnes qui se séparent insoucieusement de l'Église *et qui continuent de se croire vivantes*. Ne nous inquiétons point de ce langage des âmes de trépassés qui, tantôt ouvertement, et tantôt par d'artificieux détours, s'efforcent de miner et de saper le catholicisme. Ou plutôt, dans les prétendues âmes qui s'offrent à nous sous les traits des êtres que nous avons chéris, reconnaissons ces Esprits de ténèbres, nos implacables ennemis, dont les théologiens et les Pères de l'Église nous ont si clairement dénoncé les ruses. Reconnaissons et signalons ceux qui, dès ces temps reculés déjà, trouvaient leur compte à surprendre nos sentiments par les tendresses et les câlineries du mensonge, sous le nom et sous la forme des morts. Les artifices de l'ennemi sont vraiment inépuisables; que notre foi le soit donc aussi. Notre raison, dès lors, s'appuyant sur elle avec une juste confiance, ne cessera de nous prêter un ferme soutien. Elle va se trouver en face d'une nouvelle sorte d'incrédules, adversaires souvent bien ridicules, mais un peu plus loyaux toutefois, et plus portés à se rendre à la brutale évidence des faits que ceux dont pullulent aujourd'hui la plupart des académies de l'Europe.

de circonstances, de s'évaporer devant les exorcismes de l'Église romaine!... *Risum teneatis, amici*...

[1] *Apolog.*, ch. XXIII.

CHAPITRE VINGTIÈME.

SUITE. — LES CORPS DITS FLUIDIQUES, ET TOUT A L'HEURE ODILES.

Les corps dits fluidiques. — Parmi les variétés de faits auxquels se prêtent les Esprits, nous en choisissons un qui semble s'adapter aux explications des savants hostiles à l'admission des agents spirituels. — Choix d'un épisode de notoriété publique, en dehors de ceux dont abonde le chapitre III de mon livre des *Hauts phénomènes de la magie*. — Récit et circonstances. — Singulier rejaillissement de coups et blessures. — Répétition de ces faits. — Fausses explications; car l'homme n'a ni double corps ni deux âmes. — Quel est l'agent de ces phénomènes où il ne se rencontre ni corps fluidique ni rejaillissement de coups? — Il n'existe de ces phénomènes que la réalité des apparences.

Tout récemment, c'est-à-dire il y a de douze à quatorze ans environ, un de ces faits étourdissants dont le moyen âge nous a si souvent entretenus, vint jeter la stupeur dans un coin de la paisible Normandie, et devint l'objet d'une action en justice, dans la petite localité de Cideville [1]. Animé de la courageuse simplicité de l'esprit philosophique, M. de Mirville étudia ce fait, et releva les pièces importantes et authentiques du procès. Je me contente d'en donner une brève analyse, mon unique dessein étant de ne recueillir que les circonstances essentielles et concluantes de ce singulier drame. Je reproduis donc les traits caractéristiques et

[1] Les pièces de l'action et le jugement sont rapportés dans l'ouvrage de M. de Mirville. C'est une autorité très-grande, car il intervint dans l'affaire. La revue dite la *Table tournante* a donné de ce même fait une narration complète. Un moment, j'hésitai à le rapporter, mais cette notoriété même me décide à le redire plutôt qu'à tirer de mon propre fonds des exemples analogues.

quelquefois bien ridicules en apparence du récit, dont la connaissance est parvenue jusqu'à moi, *par d'autres canaux encore que ceux du livre des Esprits* et de la revue que je viens de citer en note. J'y appelle fortement l'attention du lecteur, ayant appris par expérience à quel point, dans ces sortes de phénomènes, les incidents jugés d'abord les plus puérils se trouvent être quelquefois ceux dont l'examen fait ressortir et briller les caractères les plus distinctifs du vrai.

M. le curé de Cideville élevait, avec une sollicitude toute paternelle, deux jeunes gens qui semblaient vouloir se consacrer un jour aux fonctions sacerdotales, lorsqu'un simple berger, un *routinier de la magie,* c'est-à-dire un sorcier, qui se croyait offensé par le pauvre prêtre, se jura d'éloigner de lui les deux enfants.

Il les guetta donc, et, parvenant un beau jour à s'approcher de l'un d'eux, *il le toucha.* Peu d'heures après, une bourrasque, un typhon, une trombe, s'abat sur le malheureux presbytère, et tout l'édifice en est ébranlé. Presque aussitôt, des coups, dont quelques-uns sont semblables à des coups de marteaux et de béliers, retentissent, et sans cause naturelle imaginable, dans tous les coins de la maison; il en est même d'assez violents pour étonner l'oreille à deux kilomètres de distance.

Les agents occultes, invisibles, insaisissables de ce tumulte, témoignent par mille avances leur empressement à se mettre en rapport avec le grand nombre de visiteurs que la curiosité fait affluer de toutes parts et de fort loin. Aux questions embarrassantes qui leur sont à chaque instant adressées, ils répondent par un nombre déterminé de coups, à la façon des tables parlantes; et souvent on les voit se complaire à multiplier les preuves de leur intelligence et de leur malice. Alors, selon l'énergique expression du berger,

qui, plus tard, confessa son crime, *la maison tombe en démence* : les carreaux se brisent, les meubles s'animent, se groupent, se promènent, et se tiennent suspendus en l'air ; des chiens sont jetés à croix ou pile au plafond ; des couteaux, des brosses, des bréviaires, s'envolent par une fenêtre et rentrent par la fenêtre opposée ; des marteaux volent en l'air pour retomber avec la légèreté de la plume ! Un énorme pupitre, tout chargé de livres, arrive menaçant vers le front de l'un des honorables témoins ; mais, au moment de le frapper, il tombe à ses pieds et ne le touche point [1].

Ce qu'il y a de bien singulier encore, c'est que l'un des enfants sent sur ses épaules, de temps en temps, un poids insolite, c'est qu'il éprouve une inexplicable compression de poitrine ; c'est qu'il voit par moments auprès de lui le spectre d'un homme en blouse, l'ombre d'un individu qu'il affirme ne point connaître : ce que l'on appelle quelquefois un corps fluidique !..... Plus tard, rencontrant ce même homme en chair et en os, il s'écrie : Le voilà. Et notons, pour ne jamais l'oublier, cette circonstance : c'est qu'à l'instant où l'enfant voit ce fantôme, il arrive à des personnes qui se trouvent présentes d'apercevoir *distinctement, et à la même place*, une sorte de colonne grisâtre, ou de vapeur fluidique [2].

Ici quelques personnes, et à plusieurs reprises, avaient distingué cette même vapeur ; ils l'avaient poursuivie ; et alors, serpentant en tous sens, avec une sorte de sifflement léger, elle se condensait visiblement, puis s'échappait à la

[1] Ce sont les *irriti lapides* de Psellus, *De dæm.*, chap. *Cur dæmones timeant minas.*

[2] J'ai vu, pour ma part, et d'autres virent avec moi, dans une circonstance non point semblable, mais analogue, se former dans une chambre close et se dissiper des flocons vaporeux.

façon d'une colonne d'air, par les fentes d'un appartement. M. de Saint-V... l'entendait, lui, mais sans rien voir, et il lui semblait que ce fût le frôlement d'une robe [1].

Un jour, l'un des deux enfants voit se produire une main noire; cette main s'approche de sa personne et le frappe, car c'est sur lui principalement que l'Esprit s'acharne. On ne sait plus de quels moyens user pour mettre un terme à ces fâcheuses et déplorables molestations, et l'on commence à se décourager, lorsque enfin l'un des visiteurs se rappelle avoir lu la plus singulière des recettes contre les fantômes. Cette recette, ce moyen de chasser les Esprits, ce drastique, si l'on me passe un terme médical, est un secret révélé dans les annales de l'Académie des inscriptions et belles-lettres [2]. Il y est dit, en un mot, qu'il faut attaquer ces ombres mystérieuses, — comme l'électricité du nuage des tempêtes, — le fer à la main. Ces ombres redoutent la pointe du métal. On se hâte donc de s'armer de longues pointes, et, partout où le bruit résonne, le fer aiguisé porte des coups rapides. Vain et fatigant exercice! Déjà même on allait renoncer, de guerre lasse, à ce ridicule expédient, employé en désespoir de cause. Toutefois, à la suite d'une de ces bottes poussées avec vigueur, une flamme jaillit en même temps qu'un tourbillon de fumée tellement épaisse que, sous peine d'une prompte et complète asphyxie,

[1] Un fait presque pareil, et relatif à une colonne de vapeur ambulante, me fut raconté par un archiprêtre très-digne de foi. Une voix humaine sortait de cette colonne, qui se présenta plusieurs fois et parla d'une manière utile... D'autres curés de paroisses, *inconnus les uns aux autres*, et *fort étrangers alors* à ce qui s'est publié depuis sur cette matière, m'ont fait des récits d'un genre tout analogue. Mais je ne puis citer des autorités inconnues; on aurait raison de les contester.

[2] Je l'ai lu, pour ma part, dans Psellus, *De dæmonibus*, chap. *Cur dæmones timeant*. Le chap. III de mon livre les *Hauts phénomènes de la magie* rapporte et explique une grande variété de faits semblables.

il fallut se jeter sur les fenêtres et appeler à l'intérieur l'air du dehors. Cependant, comme la pointe de fer redoublait ses coups, le mot pardon retentit dans le vide [1].

On te pardonnera ; nous prierons toute la nuit pour que Dieu te pardonne, est-il répondu par les personnes présentes. Mais, qui que tu sois, tu vas t'engager à venir et, dès demain, demander pardon à cet enfant.

Nous pardonnez-vous *à tous ?* reprend la voix. — Vous êtes donc plusieurs ? — Oui, nous sommes cinq, y compris le berger. — On vous pardonne. — A ces mots tout bruit cesse.

Mais le berger tiendra-t-il cette singulière parole ? — Oui ; je ne sais quelle force l'y obligea ; car, le lendemain, il parut au presbytère. Son visage, qu'il s'étudia d'abord à couvrir, était tout sanglant de coups et d'écorchures ; et l'un des deux enfants qui ne le connaissait nullement, qui jamais peut-être ne l'avait remarqué, cet enfant, de s'écrier en l'apercevant : Voilà l'homme qui me poursuit depuis quinze jours. — Le berger s'exécute cependant, quoique de mauvaise grâce ; il demande pardon ; mais, en s'approchant de l'enfant, il parvient à le saisir par le vêtement, *à le toucher* de nouveau.

L'accomplissement de sa parole était devenu pour ce misérable une seconde vengeance ; car, à partir de ce moment, disent les témoins, les souffrances de l'enfant et les bruits mystérieux redoublèrent au presbytère. Toutefois, M. le curé, sûr de son fait, se rend chez le berger, l'engage, le détermine à le suivre à la mairie ; et là, devant

[1] Un jour, un coup de feu est tiré sur le bruit mystérieux du presbytère ; l'enfant s'écrie que l'ombre qui le poursuit est atteinte de deux grains de plomb à la joue droite ; et, le lendemain, le berger est vu avec cette double blessure. — Le chap. III de mon livre les *Hauts phénomènes de la magie* fait voir pourquoi les fantômes et les invisibles craignent non-seulement le fer, mais toute lésion matérielle.

témoins, sans que personne l'y invite[1], l'auteur des maléfices tombe à genoux trois fois, et, trois fois encore, demande pardon. Il fait au maire d'étranges aveux; il adresse autour de lui d'étranges supplications, sous l'influence de je ne sais quel Esprit irrésistible qui le possède. Malgré cela, qui le croirait, il s'efforce *de toucher de nouveau M. le curé*, de la façon dont il a touché l'enfant. Il semble avoir perdu la liberté de renoncer à ses œuvres maléficiaires; et pourtant, il y a chez lui comme un combat pour s'en abstenir !...

Enfin, sur la décision de Mgr l'archevêque, qui redoutait avant tout le bruit et le scandale, les deux enfants furent éloignés du presbytère, où les maléfices suivaient invinciblement leur cours. A partir de ce moment, tout bruit y cessa. Le berger avait, en définitive, atteint son but. Contre la puissance qui le servait, l'Église n'avait point eu recours à ses armes invincibles... et le pourquoi ne nous regarde point.....

Quand il vous plaira, disait un homme grave de la localité[2], nous vous conduirons ici près, chez deux ou trois curés du voisinage, et jouissant de la confiance générale. Ils vous raconteront d'étranges choses, et le dernier vous en dira long, car il a payé largement le courage qui lui avait fait accepter une cure dont aucun ecclésiastique ne consentait à se charger, à cause des vexations mystérieuses qui, *depuis plusieurs générations*, n'avaient cessé de l'obséder. Il vous dira comment il engagea la lutte avec les sept sorciers de la commune; vous saurez de lui leurs menaces, leurs prédictions, l'accomplissement des choses prédites; et puis une guerre horrible, entreprise au presbytère, *à coups de pis-*

[1] Quelle fut la puissance mystérieuse qui l'y contraignit?

[2] Note de M. de Mirville, p. 382-383, annexée à une lettre de M. l'abbé Le Franc, desservant de Cormainville.

tolet, contre *les agents invisibles* du mal! Et, chose inconcevable, il vous affirmera que, le lendemain, les sorciers qui, cependant, ne se sont pas absentés de leurs maisons, gardaient tous le lit, percés de trous par les balles dont leurs jambes avaient été frappées. Il y ajoutera le récit de créations instantanées d'animaux hallucinant tout le monde, et disparaissant aussitôt qu'on les voulait saisir[1].... Ces événements se terminèrent enfin par un commencement d'exorcisme public, accompagné de *tous les phénomènes* que ces formalités entraînent, et s'opérant *devant quatre ou cinq cents témoins!*

Que dire et qu'objecter contre des faits dont le nombre s'accroît aujourd'hui même avec les recherches; contre des faits si récents, si fortement attestés, et si semblables, d'ailleurs, à ceux que le moyen âge et l'antiquité nous ont décrits? Que dire? et, si borné d'intelligence que l'on soit, ou si déterminé que l'on se sente à étouffer d'effarouchantes vérités sous le poids des préjugés que l'on caresse, comment s'abstenir des réflexions les plus sérieuses devant la répétition de certains effets qui resteraient inexplicables, si l'on ne considérait que la puérilité de leurs causes apparentes? effets d'autant plus dignes de remarque, qu'on les voit se reproduire presque identiquement pareils dans un tourbillon de phénomènes variables!

Parmi les faits étranges relatifs aux manifestations fluidi-

[1] Il faut lire les chapitres III et V de mon livre les *Hauts phénomènes de la magie*, si l'on veut comprendre et approfondir ces faits. — L'analogue existe dans des récits de sabbats, dans de vieux, d'antiques procès, où les personnages à réhabiliter, aujourd'hui peut-être encore, seraient les juges! Croirait-on raisonnable de dire que, pendant des siècles, la magistrature de l'Europe entière a sans cesse versé le sang à tort et à travers? Devant ces phénomènes *qui reparaissent*, daignons croire, avec l'Église, — et l'expérience nous en impose la loi, — à la puissance des maléfices.

ques, il nous est raconté de mille côtés différents que, dans les sabbats des sorciers, le corps visible et palpable des gens que le démon transporte dans les airs ne quitte que rarement sa place terrestre. Vous épiez ces gens; vous cherchez à les suivre du regard et vous croyez ne perdre aucun de leurs mouvements; ils sont devant vos yeux, vous les voyez calmes et paisibles, votre main peut les sentir et les sent; vous les touchez; ils dorment et leur sommeil est de plomb; quoi de plus sûr [1] ?

Cependant, ils fendent les airs! Ce que vous apercevez ne serait donc que la matière tangible de leurs corps, végétant à la place où vos yeux les observent, et par conséquent *ils vivent ailleurs!* Ils pensent, ils perçoivent, ils agissent au loin, se rendent visibles, ou du moins sensibles, dans un lieu étranger à celui où gît leur corps le plus matériel [2]. Si

[1] Lire dans dom Martin, *Religion des Gaules*, l'histoire de nos antiques sorcières gauloises. — Je dois rappeler aussi le fameux procès de Blockula, mentionné dans les *Lettres sur la démonologie*, de Walter Scott, où ce que l'on dit être *le second* corps des sorciers, celui qui voyage *lorsque le premier* sommeille, me semble merveilleusement qualifié par ce mot : *their strength,* leur force! La III[e] partie de mon livre les *Médiateurs et moyens de la magie,* intitulée *Le fantôme humain et le principe vital*, traite à fond cette question que je n'avais qu'effleurée, et s'attaque d'autant plus fortement à l'erreur d'un tiers principe entre le corps et l'âme, que, dans le principe, cette erreur m'avait ébranlé. L'étude a dissipé mes doutes. C'est à propos de ce qu'établit mon livre des *Médiateurs* que la *Revue médicale française et étrangère* a dit : « Certes, l'importance méritée de l'école de Montpellier devait donner à l'étude du principe vital un intérêt tout particulier. — Nous remercions M. des Mousseaux de l'avoir tracée avec son crayon d'érudit et de philosophe, de manière à nous la faire mieux connaître que n'aurait pu le faire un livre de médecine, dont les auteurs n'aiment pas, d'ordinaire, à remonter si haut pour savoir l'origine des choses, même de celles qui importent le plus. » N° de fév. 1864. Fin du compte rendu sur mon livre *Médiateurs et moyens de la magie.*

[2] Nous tirons des *phénomènes admis* par la *nouvelle école d'incrédu-*

cette vérité, qui n'est qu'apparente, était soutenable, on pourrait donc les voir ou les sentir à la fois en deux endroits différents! Et quelque chose se passe de plus merveilleux encore; puisque, si l'on frappe ce qui semble être leur *Esprit corporel*, *leur personne agissante*, celle que le charme démoniaque a douée de la vie aérienne[1] et qui se manifeste quelquefois sous forme condensée et vaporeuse, la blessure, les coups portés par une arme à cette personne rebondissent et se répercutent ou, disons mieux, semblent se répercuter sur les organes éloignés et tout matériels du corps!

... Non, *certes, nous n'avons point deux âmes;* mais est-ce que par hasard nous n'aurions pas deux corps, liés l'un à l'autre aussi intimement que l'est à la torche la flamme qui flamboie, et qui semble en sortir en y adhérant? L'un serait formé de solides et de liquides, et l'autre, d'une substance tout aériforme ou fluidique[2].

Oh non! nullement; rassurons-nous et sachons bien qu'il n'existe pas plus en nous deux corps que deux âmes! Mais, il nous faut l'avouer, une multitude de faits superficiellement étudiés semblent favoriser cette double erreur, et ouvrir un large champ aux prestiges et aux illusions que répandent à foison autour de nous les Esprits de mensonge.

Devant les faits évidents que l'on qualifie du terme exact ou impropre de répercussion, et dont je donne dans mon

lité quelques faits de double présence non moins étonnants. On les rencontre plus bas.

[1] *Omnis spiritus ales est*, dit Tertullien, *Apologet.*, ch. XXII.

[2] L'un d'eux, le corps fluidique, a son type dans les pages du philosophe théurge Jamblique *De mysteriis*, et dans le *corps* que Porphyre attribue aux démons, *De sacrificiis*. Ce rêve est le périsprit de nos spirites, grands radoubeurs de toutes les erreurs du paganisme; de là leur bi-corporéité, etc.

livre des *Hauts phénomènes de la magie*[1] une étude approfondie et riche d'exemples, il faut même chercher un tout autre agent que l'âme ou le corps de l'homme, dans la personne duquel l'*Église*, la *science* et *le bon sens* s'accordent à ne reconnaître qu'une âme unique et un seul corps[2].

Mais quel est cet agent? — Réponse: Un Esprit. — Et de quelle sorte agit-il? — Tantôt seul et directement, tantôt en offrant aux corps directs celui sur le corps duquel on se figure que les coups se répercutent; et tantôt les choses peuvent se passer autrement encore! Mais un mot ne peut suffire à l'explication de ce phénomène, l'un des plus déconcertants de la magie ou de la sorcellerie, et que nous croyons avoir ailleurs bien complétement élucidé. Qu'il nous suffise donc, à propos de la variété des actes auxquels les démons peuvent se livrer, d'affirmer la fort singulière *réalité des apparences* du corps fluidique et du phénomène de la répercusssion, c'est-à-dire tout autre chose que leur existence.

[1] Un vol. in-8°, 6 fr. Plon, 1864.

[2] Lire les chapitres *Le fantôme humain* et *Le principe vital* dans mon livre *les Médiateurs et moyens de la magie*, 1 vol. in-8°, 6 fr. Plon. 1863.

CHAPITRE VINGT ET UNIÈME.

PLUS D'ESPRITS, SI CE N'EST CELUI DE LA MATIÈRE QUINTESSENCIÉE.

Les phénomènes que nous appelons démoniaques, c'est-à-dire spirites, *selon l'étymologie du mot*, sont formellement admis par une école de savants qui refusent de croire aux Esprits.—Leur erreur, et raisons de cette erreur. — La foule se retourne contre les professeurs d'incrédulité, et plusieurs de ceux-ci reconnaissent ce qu'ils sont contraints de voir. — Nouveau langage, nouveau danger. — Le Merveilleux ne sera point surnaturel. — La religion renaissante des Esprits aboutira bientôt elle-même au culte de la matière quintessenciée, c'est-à-dire au culte des forces de la nature. — Reculons à temps. — Quelques-uns de ces faits et leurs explications. — Découverte de l'od ou du fluide odile. — Phénomènes bizarres, railleurs. — Réflexions qu'ils font naître. — Les électricités ou fluides intelligents. — M. Jobard et les académies. — Exemples remarquables et autorités.

L'évidence des faits extranaturels ou surhumains a mis au pied du mur toute une école de gens plus ou moins graves, mais élevés, blanchis dans l'habitude de se rire non-seulement du démon, mais des Esprits, et bravement déterminés à ne jamais y croire ; peut-être parce que la croyance au démon assujettit un esprit logique à toutes les lois de l'Église ; et lorsqu'on manque tout à fait de courage quelques-unes sont gênantes, il faut le reconnaître ! Il se rencontre au milieu de cette multitude un nombre assez considérable d'hommes de valeur dans diverses branches des connaissances humaines ; et plusieurs d'entre eux ont su conquérir dans le monde une réputation morale que je me reprocherais de ne point honorer. Mais je les plains de leur inconcevable et dangereuse erreur, contre laquelle je

milite, et j'espère ne m'écarter jamais des égards que je dois à leur personne. Du fond de mon cœur je puis me rendre ce témoignage, que mes adversaires ne sont nullement à mes yeux des ennemis. Si donc quelque violence involontaire s'échappe de ma plume, et rejaillit de la doctrine que je combats sur les gens droits et loyaux qui la professent, je me condamne en dernier ressort.

L'incrédulité raisonneuse de cette école s'est émue ; elle s'est passionnée à l'aspect des merveilles qui jaillissaient des entrailles du sol américain, à la vue des prodiges dont les flots grossissants couvrent l'Allemagne entière ; et qui, débordant à la façon d'une mer que son lit volcanique tourmente et soulève, se répandent sur le globe entier, envahissent la Grande-Bretagne, s'étendent sur toute la surface de la France, s'emparent de toutes les intelligences, et s'élèvent comme les eaux du déluge de plusieurs coudées au-dessus de quelques incrédulités naguère culminantes...

Et, dans le principe, ces réfractaires ont ri ; mais leur arme quotidienne, la raillerie, s'est émoussée dans leur main : il leur fallait frapper sur un airain trop résistant. La foule, qui avait vécu dans l'habitude d'applaudir à la parole de leurs plus hardis champions, s'est tout à coup et vivement retournée contre eux ; elle a refoulé le sarcasme sur leurs lèvres, elle les a sommés de voir ; ils ont obéi ! — Elle leur a dit : Il faut que vous voyiez, il faut que vous écoutiez avec nous, et devant nous. Ouvrant enfin les yeux, ils ont vu ; écoutant, ils ont entendu. La négation dont ils avaient fait un abus fatigant n'étant plus admissible, ils ont cessé de nier les prestiges dont ils avaient, naguère encore, triomphalement établi l'impossibilité !

Bien plus, et que ne peut opérer une conversion naissante, voici les professeurs du scepticisme devenus les narrateurs, les historiographes *de ces faits impossibles !* ils les

ont appuyés de leurs plus vigoureux témoignages ; eux-mêmes y ont figuré comme acteurs; qui donc osera les contester désormais ? Non ; plus ne nous est besoin ni de l'autorité des saintes Écritures, ni de la parole des Pères de l'Église et des théologiens, ni de l'orgueilleux témoignage des professeurs de l'art magique, pour faire sortir de ce formidable concert la démonstration de phénomènes que la routine de nos implacables préjugés semble presque encore, je le confesse, rendre monstrueux de ridicule et repoussants d'absurdité !

Non ! jamais homme inspiré de Dieu, jamais sorcier, jamais vieille femme au chef branlant et édenté, ne nous ont rien raconté de plus irritant pour le parti pris, de plus blessant pour *le sens commun des incrédules* systématiques, que les faits mêmes dont le récit et l'affirmation viennent aujourd'hui, de la bouche de ces incrédules, assiéger, marteler ou mitrailler nos oreilles.

Sur ce point, qu'il eût été permis, il y a quelques mois, de considérer à lui seul comme décisif, l'incrédulité succombe, elle est vaincue ! mais c'est là qu'un nouveau danger commence !

Le danger commence à ce point, parce que les phénomènes que l'Église et l'opinion de tous les siècles ont qualifiés du nom de surnaturels, ou de surhumains, ne viennent y recevoir la lumière que pour subir sous d'audacieuses et inadmissibles interprétations, ou sous les artifices de langage de la fausse science, une métamorphose perfide.

La nouvelle école d'incrédulité religieuse se ravise donc pour le moment, et ne dit plus à ces phénomènes : Évanouissez-vous, visions décevantes ; arrière ! vous êtes un jeu de l'imagination, vous n'êtes que néant !

Non ! elle se retourne, fait volte-face, et s'écrie à leur aspect : Ah ! nous avions fait fausse route ! Nous avions

refusé de vous accueillir, parce que l'humaine imbécillité vous donnait pour générateurs des Esprits, des intelligences différentes de celle de l'homme, des forces étrangères à celles de la nature. Mais aujourd'hui que votre origine nous est révélée par une observation générale et consciencieuse, nous voulons être les plus empressés à saluer votre existence. Oui, nous vous reconnaissons ; vous êtes à nous, vous provenez de nous, ô phénomènes du Merveilleux ; vous êtes le produit de notre domaine, et le fruit même de nos entrailles; l'homme et la nature vous engendrent ! Tout vient, tout sort, tout procède de nous. Rien n'est néant, si ce n'est ces Esprits, anges et démons, que les religions ou les superstitions vous donnaient pour générateurs et pour causes.

Les religions ont menti. Ces Esprits leur servaient de base, et leur base était une fable. Nous allons le démontrer tout à l'heure. Qui sera désormais assez simple pour courir abriter sa foi dans cet édifice de fictions ?...

Le plan de campagne de l'incrédulité *vaincue par les faits*, c'est donc celui-ci : Reconnaître *l'existence* et *la persistance* des phénomènes que nous *appelons* surnaturels. L'évidence le veut et l'y condamne. Il faut donc, tout aussitôt, construire à ces phénomènes une explication, au risque de les torturer et de les dénaturer ; et l'opération se réduit d'abord à supprimer *tout être* intermédiaire, *toute action* placée entre l'intelligence humaine et celle de Dieu. Or, la logique fait bientôt aboutir ce soulèvement maladif de la raison à nier Dieu lui-même au profit de l'orgueil humain. C'est là ce que nous saisirons un peu plus tard. Il ne reste plus alors sur cette table rase qu'un seul Dieu : c'est l'homme lui-même, *c'est le tout complet de l'humanité.* La *religion* renaissante des Esprits[1], appelée à renverser toute

[1] Tous les dieux des nations sont des Esprits. *Dii gentium dæmonia,* ps. 95, v. 5.

religion, si ce n'est le catholicisme, devra donc s'abîmer elle aussi dans son triomphe. Elle aboutira doucement à ce point final, et cette dernière évolution sera le chef-d'œuvre de son auteur. En un mot, l'Esprit de malice et de ténèbres, le grand chasseur des âmes, fera bientôt nier Dieu, les anges et les démons, au profit de la nature matérielle, de la matière quintessenciée, entraînant de la sorte le genre humain dans le gouffre où l'éternité des tortures est celle de son règne.

Mais prêtons une oreille attentive à ces dangereux explorateurs, dont la science et le talent me glacent quelquefois d'épouvante, parce qu'ils seront l'inévitable écueil des présomptueux et des faibles d'esprit, c'est-à-dire des gens de la foule. Lorsque le cœur n'aura point pour boulevard une foi vraiment inexpugnable ; lorsque la science, dégagée de la malsaine fumée des passions, n'éclairera point des purs rayons de sa lumière la raison de l'homme ; lorsque la vaine curiosité de l'orgueil ou de la frivolité l'emportera sur la prudence et *l'humilité* chrétiennes, l'homme sera perdu, car il écoutera ces docteurs ; il sera perdu, car il s'engagera sans trembler dans le dédale obscur de leurs doctrines.

Reculons, reculons donc à temps ! car ce labyrinthe est dessiné sur les replis de l'antique et immense serpent qui perdit nos premiers pères, et que nos ancêtres ont adoré [1].

[1] Le monde idolâtre tout entier adora et adore le démon *sous la forme même du serpent et du phallus*. Il y eut le culte du serpent, etc., comme le culte du soleil, l'ophiolâtrie et l'héliolâtrie, qui se livrèrent combat et se confondirent en s'embrassant au milieu de la lutte. Nos vieux druides s'appelaient eux-mêmes, comme les Chivim de la race de Cham, des serpents. — Voir mon livre, publié en 1854, *Dieu et les dieux, ou Un voyageur chrétien*, etc., etc., et celui des *Hauts phénomènes de la magie*, 1864. — Cette même année 1864, M. le Dr Boudin, médecin en chef de l'hôpital militaire de Saint-Martin, publia une remarquable brochure intitulée *Le culte du serpent et du phallus*. V. Rosier, Paris.

Combien est sage l'Église de Dieu lorsque, par la bouche de ses pasteurs, elle nous défend jusqu'à la moindre des pratiques qui engagent une portion quelconque de notre être dans cet épouvantable engrenage !...

Il s'agit donc de commencer par rapporter, à titre d'échantillon, quelques-uns des faits dont le récit et l'affirmation nous sont transmis de la bouche même de nos explicateurs. Rien ne sera moins étonnant pour nous que ces phénomènes ; rien ne sera plus confirmatif de notre croyance ; rien n'effacera d'une manière plus complète l'apparence de ridicule sous laquelle il était quelquefois difficile de ne point exposer aux yeux du public les récits de théologiens et de sorciers dont j'appuyai sans crainte et je colorai les pages de la première édition de ce livre.

Le système d'explication de ces incrédules suivra leur narration, et sera rapidement suivi de quelques-unes des paroles par lesquelles la foi, aidée de la saine raison, brise les armes du faux raisonnement qui ne la recherche que pour la blesser.

L'ouvrage principal d'où je laisserai sortir les faits et les raisonnements les plus singuliers a pour titre : *Philosophy of mysterious agents*... Il a pour auteur E.-C. Rogers, pour millésime 1853, et c'est dans la ville de Boston, c'est au cœur des Etats-Unis qu'il a vu le jour [1].

[1] Les efforts de ce savant Américain concordent merveilleusement avec la théorie d'un écrivain français (1853 daté de 1854) anonyme, et se disant *un homme qui n'a pas perdu l'esprit*. L'Américain est plus nerveux, plus clair et plus complet que notre spirituel compatriote... Je devrais nommer encore une foule d'écrits que j'ai parcourus, et dont je m'abstiens de citer un assez grand nombre, composés pour ou contre la question. — *A review of the spiritual manifestation, read before the congregational association of New-York and Booklyn,* by Ch. Beecher, New-York, 1853. — *The night side,* cité ailleurs. — *Table turning, the devil's modern master's piece*, by the Rev. N. S. Godfroy, London, 1853. — *Table talking*, by the Rev. E. Gil-

La première scène se passe le 5 avril, en présence du professeur Wells, de Cambridge, de B.-K. Bliss, de W. Bryant, et de W. Edwards, chez Rufus Elmer, à Springfield. M. Hume est, d'après le système de M. Rogers, le médium, ou plutôt *la cause de l'action* qui s'opère, et dont une table *semble être* le héros.

Une table, dit le procès-verbal signé des quatre témoins ci-dessus nommés, se meut dans toutes les directions et avec une grande force; nous ne découvrons aucune cause apparente de ce mouvement. Elle s'avance sur nous et nous repousse de plusieurs pieds, assis que nous sommes dans nos fauteuils.

MM. Edwards et Wells, qui la saisissent, luttent sans avantage contre le pouvoir invisible qui l'anime. *Pressée sous les mains* d'un cercle de personnes, *elle s'élève en l'air, et y flotte* pendant quelques secondes.

M. Wells s'assoit sur la table, que nulle autre personne ne touche, mais la table le secoue avec une singulière énergie; puis elle s'élève sur deux pieds, et s'y maintient en équilibre l'espace de trente secondes.

Trois personnes s'étant assises sur la table, celle-ci les promène dans des directions variées. Mais un autre phénomène accompagne celui-ci; car, de temps en temps, un choc

son, London. — *Talking to tables a great folly, or a great sin*, by the Rev. W. G. Magee Bath, 1853. — *Table turning and table talking containing*, etc., London. — *Spirit rapping*, London. — Je veux nommer, au milieu de ce fatras d'ouvrages bons ou mauvais, une petite brochure très-raisonnable, fort bien faite, et intitulée *Examen raisonné des prodiges récents d'Europe et d'Amérique, par un philosophe*, Paris, 1853, etc., etc., etc. — D'autres productions seront nommées au fur et à mesure de notre marche. — Mais n'omettons point le livre *Spiritualism*, par le grand juge Edmunds, ancien sénateur; le Dr Dexter et N. Tallmadge, ancien sénateur et gouverneur du Wisconsin. — Spicer, *Sight and sounds*. — Gregory, professeur de chimie à l'université d'Edimbourg, etc., etc.

puissant se fait sentir, le plancher tremble, il semble que l'action d'un tonnerre lointain remue, ébranle les siéges, les meubles et les objets inanimés de cet appartement que nous sentons frissonner sous nos pas.

M. Hume[1], qui nous sert de médium, nous supplie fréquemment de lui tenir les mains et les pieds. — Un flot de lumière nous environne, et nous nous sommes prudemment assurés contre toute surprise[2].

Tel est le fait dans la sécheresse de son analyse; mille autres, et de beaucoup plus étonnants encore, le corroborent et le confirment... mais soyons rapide.

Dans les années 1849 et 1850, quelques-unes des maisons les mieux habitées de New-York furent obsédées par une singulière puissance, qui semblait s'y parquer et s'en réserver, s'en approprier des parties entières. L'agent invisible défendait à qui que ce fût de toucher à certains objets qu'il semblait se consacrer. Aussitôt qu'un téméraire s'y essayait, un bruit strident et fort, accompagné d'une sorte d'éclair, éclatait, et la puissance mystérieuse le frappait coup sur coup avec vigueur; on eût dit qu'elle le martelait de coups de poing invisibles.

De temps en temps, elle s'emparait des membres de la famille, les rapprochait les uns des autres comme se rapprochent des gens qui cherchent à se frapper, et tous aussitôt recevaient des coups qu'on ne voyait aucun d'eux porter[3]. Les femmes ne savaient plus s'embrasser entre elles sans éprouver, à l'approche de leurs bouches, une sorte de baiser

[1] Je suppose que ce M. Hume n'est autre que M. Home, que Paris a vu opérer, et dont j'ai relaté les hauts faits en Toscane où se produisait le même phénomène du plancher qui semble se dérober sous les pieds : *che tentennava!* Voir mon livre des *Médiateurs et moyens de la magie,* chap. Ier. Plon.

[2] P. 81, 82.

[3] Striking one another, in an unseen manner, simultaneously.

de feu; sans se figurer sentir leurs lèvres effleurées par les lèvres d'un Invisible, d'un Esprit[1]. Quant aux pauvres petits enfants habitués aux caresses maternelles, nul d'eux n'osait plus donner et réclamer en se. couchant le tendre adieu du bonsoir.

En un mot, le mystérieux agent semblait déployer l'esprit de malice le plus remarquable[2]. Et si, par exemple, la maîtresse de céans s'exemptait de respecter les règles qu'il avait établies; si elle s'avisait de transmettre des ordres à ses domestiques au moyen d'un tube métallique communiquant avec les étages inférieurs, elle était sûre de recevoir à la face un coup d'une violence assez rude pour la faire chanceler; puis, le soufflet reçu, un éclair railleur lui caressait le visage...

Le narrateur, l'explicateur de ces faits, se tire avec une facile intrépidité du désavantage de la position qu'il s'est choisie en faisant tous les honneurs de ces phénomènes simultanés et exceptionnels à l'électricité *naturelle,* à l'électricité *toute seule*[3]. O nature!

Le professeur Loomy, qui visita ces différentes maisons, prétendit, pour sa part, que ce capricieux fluide *devait* se dégager par le frottement des pieds des gens sur le tapis de la maison. Mais pourquoi pas tout aussi bien dans les autres maisons voisines et sur des tapis tout pareils? pourquoi pas depuis, pourquoi pas avant? Pourquoi pas encore? Est-ce que les mêmes causes n'engendreraient pas toujours les mêmes effets en Amérique?

Ce sont des électricités, vous plaît-il de nous dire. J'y consens, ma foi, de grand cœur; mais ce sont alors des

[1] Ce détail ne messiérait point aux chapitres de l'incube dans mon livre *Hauts phénomènes de la magie.*

[2] A great deal of cunning.

[3] *Ibid.*, p. 79.

électricités mises en œuvre par de malignes intelligences [1]. Ce sont des électricités railleuses, ainsi que les dénomme si justement ailleurs M. de Mirville. Car prétendre nous les décrire à titre d'électricités naturelles et régulières, ce serait vraiment être par trop railleur !

Mais écoutons bien, écoutons mieux que bien!

Matteucci vient de découvrir une force invisible, et différente de l'électricité. Elle émane du corps, et toute substance résineuse ou vitrée lui sert aussi facilement de conducteur que le métal. MM. Lafontaine et Thilorier ont fait la découverte d'un agent tout à fait semblable; et, dans cette voie largement ouverte au génie, M. le chevalier de Reichenbach se trouve avoir eu le même bonheur de rencontre que ces messieurs.

Eh bien, cet agent nouveau venu, c'est-à-dire l'od ou le fluide odile [2], mais qu'importe son nom? — voilà, nous est-il crié des quatre coins de l'horizon, voilà le coupable! voilà l'agent suprême des faits et gestes dont la Routine incriminait ici l'électricité, là-bas le démon.

Nous le tenons! mais, pourtant, quelque nécessité pressante qu'il y ait à découvrir un coupable qui soit autre chose qu'un mauvais Esprit, il est sage d'attendre encore avant de s'en prendre à ce nouvel éclos, que nous jugerons plus pertinemment tout à l'heure. Jusque-là, sans doute, on voudra bien se résigner à voir avec nous des effets naturels un peu trop surnaturels dans ceux qui auraient, à toutes les époques de ce monde et comme ces derniers, attendu l'invasion de faits incontestablement intellectuels et diaboliques,

[1] Cunning.

[2] Il y a bien longtemps qu'un simple Père jésuite poursuivait déjà comme un imposteur ce nouveau-né de la science, ce fluide odile que nous reconnaîtrons dans ses pages, et sans qu'il soit nommé; quæst. 3, l. I, *Disquis. mag.* Delrio, passage cité plus haut.

au sens des hommes les plus clairvoyants, *pour commencer à se produire*. La vraie nature ne procède jamais dans ses opérations par de pareils soubresauts; elle ne s'arrête point tout à coup pour sauter à pieds joints par-dessus les siècles; sa marche est régulière, et ses exceptions mêmes ont des allures *prévues, parce qu'elles sont réglées.*

Et quant à nos électricités railleuses, c'est-à-dire quant à nos fluides magnétiques, odiles, ou congénères, écoutons le langage bizarre et instructif, malgré ses allures vulgaires, de l'un des initiés de la science :

« Je tiens une découverte qui m'effraye, » s'écriait sous l'initiale de la lettre J., signifiant Jobard, l'un des hommes naguère encore les plus remarquables par la science et la féconde originalité de son esprit. — « Il y a deux électricités; l'une, brute et aveugle, est produite par le contact des métaux et des acides; l'autre est INTELLIGENTE et CLAIRVOYANTE. » — « L'électricité s'est BIFURQUÉE sous les mains de Galvani, Nobili et Matteucci. Le courant brut a suivi Jacobi, Bonelli et Moncel, pendant que le COURANT INTELLECTUEL suivait Bois-Robert, Thilorier et le chevalier Duplanty. » « Le tonnerre en boule, ou l'électricité globuleuse, contient *une pensée* qui désobéit à Newton et à Mariotte, pour n'en faire qu'à sa guise. »

« Il y a, dans les annales de l'Académie, **DES MILLIERS DE PREUVES DE L'INTELLIGENCE DE LA FOUDRE**, » c'est-à-dire de l'électricité. « Mais je m'aperçois que je me laisse emporter. Peu s'en est fallu que *je ne vous lâche la clef* qui va nous découvrir le principe universel gouvernant les deux mondes : le matériel et l'intellectuel. [1] »

Et d'où vient donc de la part d'un tel homme la crainte

[1] L'*Ami des sciences,* de V. Meunier, 2 mars 1856. p. 67. Lire les travaux et lectures du Dr Boudin à l'Institut, géograph. médicale, 1857.

de découvrir à nos yeux le principe de la science? Le savant et l'INITIÉ se confondraient-ils ici, par hasard, dans la même personne?

Que si, cependant, nous goûtons quelque charme à suivre nos explicateurs, avançons et recherchons quand même avec eux dans le jeu, dans le dérangement et les désordres de notre organisation, ou *dans la force* qu'il leur plaît d'appeler *universelle*, — c'est-à-dire toujours dans la simple nature, — le secret de tous les phénomènes qui nous étonnent sous le titre d'extranaturel.

Allons plus loin sous la tutelle scientifique de Roger, et produisons quelques désordres artificiels dans le composé de notre être. Car, recette en main, si nous le croyons, nous engendrerons alors à volonté, non point les simples phénomènes d'hallucination que le délire enfante, mais ces grands et prodigieux phénomènes que l'Église et le sens commun n'avaient osé, jusqu'à ce jour, attribuer qu'aux Esprits de ténèbres.

Vous voudrez, par exemple, voir apparaître devant vos yeux le spectre de tel individu, le contempler comme une réalité vivante. Oh! rien de plus facile, si vous en voulez croire l'explicateur. Il suffit, en effet, de vous représenter cet individu de telle sorte que sa forme s'imprime et se grave dans votre esprit. Hâtez-vous, dès que vous y êtes, de brûler dans une chambre une certaine combinaison de narcotiques, dont on vous dictera la formule. Il ne vous reste plus, après cela, qu'à fixer les yeux sur les spirales de la fumée qui s'élève au-dessus du réchaud, vous y apercevrez une image vivante, celle de la personne dont vous osiez rechercher la présence. Et ne vous étonnez point de lui voir revêtir l'apparence vaporeuse d'un fantôme! car vous pouvez converser avec elle aussi bien qu'avec un vivant; mais, chose étrange, lorsque vous approcherez de ce spectre, il vous semblera

que vous marchez contre *un vent* dont la violence vous repousse, et vous contraint de reculer[1] !

Que si deux personnes, frappées de la même impression, se livrent toutes deux à la même expérience, elles verront *toutes deux* le même objet, elles éprouveront une sensation entièrement pareille. C'est là, nous dit l'auteur, un des secrets de la magie noire ! Mais ne nous effrayons plus de ce mot, car ce spectre n'est que le résultat d'une action nerveuse ; il n'existe pas au dehors, c'est-à-dire qu'il est purement subjectif, malgré sa physionomie tout objective.

En vérité, pour nous qui n'avons point le genre de crédulité des incrédules, les pures et simples hallucinations ne sont point rares, et nous y croyons sous toutes réserves. Nous savons assez quel monde vivant et fantastique l'imagination peut créer et susciter dans un cerveau qui se trouble. Mais nous ne pouvons ignorer, non plus, les secours que la magie et que la témérité sacrilége savent tirer des fumigations, ou de l'usage de certains composés, dans les pratiques divinatoires. Cette fumée, ces émanations rappellent les usages de maints temples païens, où elles s'élevaient accompagnées *de formules sacramentelles* qui leur donnaient une vertu magique ; et l'histoire a constaté que les démons y rendaient des oracles. Or, tout à coup et partout, ces oracles *assez étonnants* pour avoir dompté l'incrédulité des peuples les plus policés et des plus grands hommes, devinrent et restèrent muets en présence de quelques chrétiens *qui leur portaient défi !* A cette époque de ferveur, la simple présence d'un chrétien tuait donc l'infinie puissance de l'imagination et de tous les fluides imaginables chez les idolâtres ?

Plutarque, ainsi que le rapporte lui-même notre intrépide explicateur, affirme de la Pythie de Delphes que « ses

[1] Voir des exemples de ce phénomène spectrologique dans mon livre la *Magie au dix-neuvième siècle,* premier et dernier chapitres.

réponses, quoique soumises au plus sévère examen, n'ont jamais été trouvées fausses ou incorrectes. Au contraire, vous dit-il; et les vérifications qu'on en a faites ont rempli le temple de dons qui affluaient de tous les points de la Grèce et des régions étrangères!... »

Eh bien, Plutarque est-il dans le vrai?... Vous paraissez le croire, ô vous dont la science téméraire se soulève contre le règne du Surnaturel! Mais, pour vous, l'art de la divination dépend des qualités d'une fumée dont les poumons s'enivrent! Ou bien, et vous le soutenez ailleurs, il naît d'une composition habilement dosée, c'est-a-dire d'une pilule ou d'une potion, que l'organisme absorbe et dont la vertu le surexalte. Fort bien, vraiment, et l'idée, sans être neuve, est ingénieuse! Un breuvage fait un prophète, et le don de divination n'est plus que le résultat d'une folie! Dieu donc, qui n'avait point l'habitude de livrer sans motif ses secrets, cesse par votre fait d'être le maître de l'avenir; vous les lui arrachez des mains, vous les mettez au pillage. Ou plutôt l'avenir traîne à terre ici-bas, renfermé comme le métal dans je ne sais quel minerai, dans je ne sais quels ingrédients que le premier venu s'approprie. Un pharmacien les ramasse, il les manipule; vous avalez ce spécifique, et, dans votre estomac qui le digère, ô miracle enfanté par la nature! la vérité future sort d'une drogue!...

Il faut désormais qu'un catholique ait bien du front, s'il ose vous appeler incrédules!

Mais revenons par le plus court, et pour un instant, aux Pythies. Ne sont-elles point de ces filles que l'Écriture nous dit être possédées par un Esprit de *Python?* Qu'est-ce donc, s'il vous plaît, qu'un Esprit de Python? C'est un démon, c'est l'Esprit du vieux *serpent*, nous dit l'Église. Il est vrai que les chrétiens seuls ont l'habitude de la croire. N'ayant ici pour nous que l'Église, — et la raison, ce nous

semble, — laissons le reste à qui veut le prendre, et courons choisir d'autres exemples [1]...

La maison où réside le père de mistriss H..., la fameuse Voyante de Prévorst, dit le docteur Kerner, fait partie d'une ancienne cathédrale. Depuis longtemps *une suite de locataires*, l'un après l'autre, y entendaient des bruits inexplicables. C'étaient des coups frappés sur les murailles et sur le fût des tonneaux de la cave; c'était une série de notes musicales, ou bien une pluie, une grêle de gravier venant battre le sol; et, de temps à autre, on rencontrait dans l'intérieur le spectre ambulant d'une femme.

Dans la chambre de ce malheureux père, l'oreille était assez fréquemment surprise par le bruit de personnes allant et venant; d'autres fois, elle était agacée par je ne sais quel tintement de verres... Molesté par un animal inconnu qui venait sans façon s'asseoir sur ses épaules, ou s'accroupir sur son pied, le pauvre homme, le père de la Voyante, cette fille qui naturellement était un ange de douceur et de bonté, finit par déserter cette chambre maudite. Mais, jour et nuit, l'escalier retentissait d'un bruit de pas marqués par des êtres invisibles; les coups pleuvaient sur la muraille, et fatiguaient la cave. Vous arrivait-il de sortir, vous vous disiez en interrogeant les sons : Oh! les coups partent à coup sûr de l'intérieur; et, si vous rentriez, c'était pour jurer vos grands dieux qu'ils ne pouvaient provenir que du dehors. Avec quelque surcroît de précautions, avec quelque art que la défiance et la peur s'ingéniassent à clôturer la porte de la cuisine, eût on poussé la prévision jusqu'à la lier avec des cordes, le lendemain matin elle se trouvait ouverte et déliée, ainsi que les bras vainement garrottés des deux frères Davenport. On se précipitait, afin d'en surprendre

[1] Lire, dans la *Magie au dix-neuvième siècle*, mon chapitre VII sur Delphes, et les vapeurs oraculaires.

le moteur, aussitôt qu'on l'entendait se fermer ou s'ouvrir, mais tout empressement restait inutile; l'œil, au milieu de ces évolutions, ne pouvait saisir aucun agent visible. Quelqu'un cependant fendait du bois dans la maison; quelqu'un frappait sur les différentes pièces de la vaisselle; quelqu'un faisait craquer et petiller la flamme des fagots, qui semblaient s'embraser sur l'âtre du four et le préparer à ses fonctions; mais, si vivement qu'on se hâtât de faire usage de ses yeux, ce quelqu'un n'était plus personne!

En un mot, ces bruits n'affectaient point uniquement l'oreille des habitants de la maison, mais les gens du dehors s'arrêtaient, étonnés de les entendre; et, pour surcroît de Merveilleux, dans l'intérieur, à tout bout de champ, le premier venu se heurtait à la femme-fantôme [1].

Avant de recevoir des mains de l'école des incrédules que nous étudions l'explication de ces phénomènes, dont ils nous attestent la réalité, quittons le docteur Kerner et recueillons, de la bouche de ces adversaires d'un nouveau genre, l'un des étranges et nombreux épisodes du moulin de Willington.

Deux jeunes filles ignoraient que cette fatale habitation fût hantée par des Esprits; elles venaient donc paisiblement de s'y établir... Mais, de prime abord, elles furent surprises par des bruits qui leur donnèrent lieu de croire à une invasion de malfaiteurs. Bientôt cependant elles se rassurèrent, après avoir constaté par leurs recherches que nul vivant n'avait ouvert ou forcé les clôtures. Et ce fut là leur première journée.

Une autre fois et de nuit, leur lit, violemment agité, leur interdit le sommeil; leurs rideaux furent secoués; puis, soudainement relevés comme avec une corde; et, la

[1] P. 276, *ibid.* — Voir aussi, *Magie au dix-neuvième siècle*, l'étude des deux grandes Voyantes, chap. xv.

nuit d'après, ces rideaux ayant été retirés, la chambre, éclairée par une faible lueur, leur permit de discerner une substance vaporeuse et de couleur grisâtre, tirant sur le bleu, qui parut sortir de la muraille, vers le côté de la tête du lit. Cette vapeur, traversant le bois de leur couche et se montrant sous forme humaine, s'arrêta, se pencha sur elles. On frissonnerait à moins! Que leur voulait-elle donc? C'était une femme dont le corps entrait dans les appartements et en sortait portes closes; et le visage de cette femme était sans yeux! Elles le virent, et le virent distinctement.

D'autres fois, il est vrai, le spectre visiteur apparaissait avec la configuration d'un homme; et cet homme se présentait invariablement sans tête. A plusieurs reprises on avait clairement vu ce même fantôme, imprégné de lumière et comme suspendu, faisant une pose au-dessus du puits de la maison...

Cependant ces apparitions étranges, et les molestations qui les accompagnaient, avaient cours depuis fort longtemps déjà, mais d'une manière intermittente, et séparées quelquefois par d'assez longs intervalles.

Guidé par les anciennes chroniques du voisinage, le propriétaire de la maison, M. Procter, se mit sur la voie des enquêtes et finit par découvrir un vieux registre fort utile à consulter[1]. Car il était consigné sur les pages de cet intéressant volume que, *deux cents ans auparavant*, *les mêmes phénomènes* avaient répandu la même épouvante dans une vieille masure, construite sur *le même emplacement* que le moulin[2].

[1] Nombre de ces faits sont l'éclatante confirmation du livre *Loca infesta*, etc., du fameux théologien Thyrée, p. 263.

[2] *The night side of nature*, *or ghost and ghost seers*, v. II, p. 348, by Cath. Crowe, Lond., 1852, p. 263. — Je consens à me renfermer,

Voici donc une série de faits bien formellement énoncés, bien franchement admis et formulés par des auteurs dont la croyance est complétement *en dehors de celle que des prêtres enseignent;* par des savants qui s'attachent à suivre invariablement *le contre-pied* de la foi des catholiques et des magiciens.

Mais, parmi cette myriade de phénomènes de même nature qui m'environnent, qui me pressent, qui m'assiégent, et qui, de la part de tous les constructeurs et architectes de systèmes imaginables, viennent m'importuner pour que je leur accorde un coin de l'espace dans mon ouvrage, il en est quelques-uns encore auxquels mes pages donneront l'hospitalité, avant que j'enregistre les fort curieuses explications qui leur décernent le droit de cité dans l'empire des faits purement humains et naturels. Prêtons encore une oreille attentive.

Un personnage à qui sa position imposait le devoir de donner l'exemple de solides vertus menait une vie tant soit peu mondaine et dissipée, et chaque jour son âme allait s'éloignant de Dieu...

Or, un certain soir, rentrant à son heure accoutumée, il se dirige vers son escalier, et, jetant les yeux du côté de sa chambre à coucher, il tressaille de surprise en y apercevant

si on l'exige, dans la multitude des phénomènes qu'admet et que s'efforce d'expliquer E.-C. Rogers : *Philosophy of mysterious agents*, Boston, 1853. Cet écrivain est l'un des plus rudes lutteurs du genre; et tout ce que je réfute peut s'appliquer à ses systèmes : — In undertaking to treat of the phenomena in question, I do not propose to consider them as supernatural; *on the contrary*. I am persuaded that time will come when they will be reduced *strictly* within the bounds of science, p. 11. — That there does not exist a greater interest, with regard to this question in the mind of man, arises partly..... from the hard et indigestible food upon which his *clerical shepherds* pasture him, p. 12. *The night side*, etc., 1852.

la lumière de plusieurs flambeaux. D'une voix mécontente il appelle son domestique, et lui reproche son imprudence :

—Jamais on ne vous convaincra, n'est-ce pas, qu'il est possible que le feu prenne à une maison et la dévore? Eh bien, puisque vous y tenez, c'est bon; continuez et n'oubliez plus dorénavant d'allumer, comme ce soir, feux et flambeaux en mon absence. — En votre absence, monsieur! mais que monsieur veut-il dire? Monsieur n'est-il pas rentré devant moi tout à l'heure? Monsieur n'est-il pas, il n'y a qu'un instant, rentré dans sa chambre? Ne l'y ai-je pas suivi pour allumer? Ne lui ai-je point parlé, et, ne pouvant obtenir un mot de réponse de monsieur, ne suis-je point redescendu tout étonné? Monsieur, sans doute, est préoccupé; je pense qu'il oublie...

Mon personnage, cependant, sent s'échapper le peu de patience dont il dispose. D'une main vive il ouvre sa porte, et, d'eux-mêmes, ses yeux se portent droit à son fauteuil. O surprise nouvelle! quelqu'un l'occupe, et c'est bien lui. Il se voit, il se contemple; il reconnaît de la manière la plus distincte un autre lui-même gravement assis à sa place. Que dire et que faire?.... Cependant, le taciturne fantôme dont la physionomie, le costume et l'allure ont trompé le domestique, qui le prit pour son maître, le taciturne fantôme se lève, passe à côté de lui d'un front morne et sévère, franchit lentement le seuil de la porte et disparaît...

Tout tremblant, notre personnage se tient pour averti. C'en est fait, se dit-il, et je vais mourir!.... Mais il ne mourut point. Tout au contraire, la vie lui revint à l'âme; il se rapprocha de Dieu[1].

Observons-le bien, l'auteur anglais dont je m'approprie les recherches, pour le moment, a le soin de m'apprendre que,

[1] *The night side of nature, or ghosts and ghosts seers*, Lond., 1852, vol. I, p. 182.

dans la discussion à laquelle il se livre, les faits s'appuient sur un nombre considérable d'autorités allemandes. Ce sont *les docteurs* Kerner, Stilling, Werner Eschenmayer, Ennemoser, Passavant, Schubert, van Meyer et tant d'autres. L'Amérique, l'Angleterre et l'Allemagne viennent donc de mille côtés, dans mes pages, réunir et concentrer leurs témoignages sur la vérité, sur la réalité des phénomènes dont l'examen nous occupe et nous agite! Les faits sont vrais, nous crie-t-on de toutes parts, excepté du côté des académies; ils sont vrais, mais c'est tout, et les Esprits y sont de tout point étrangers!....

Cependant, que notre oreille ne se fatigue point encore de sa complaisance! L'étude de ces faits exceptionnels est d'un puissant intérêt, et le même auteur garantit l'authenticité parfaite de celui que je m'apprête à rapporter.

Le chapitre de la bilocation, dans mon livre des *Hauts phénomènes de la magie*, attache de sérieuses explications à une singulière variété de prodiges analogues. Ecoutons: Un aide-chirurgien de Glasgow avait entretenu de tendres et coupables liaisons avec une jeune servante, et la pauvre fille vint tout à coup à disparaître. Mais le vent n'était point au soupçon, et personne ne conçut l'idée d'un crime; il n'y eut donc à chercher aucun criminel. On supposa que la pauvrette était allée cacher sa honte et son malheur dans le lointain favorable de quelque retraite; aucun magistrat n'eut à froncer le sourcil.

Il est bon de dire que près de quatre-vingts années se sont écoulées, depuis l'époque où nous nous plaçons. Cette observation me dispense d'expliquer que la ville de Glasgow ne ressemble plus guère aujourd'hui à ce qu'elle était alors. Le jour du sabbat, — on entend par là le dimanche! — s'y faisait observer, en ce bon vieux temps du protestantisme, avec une rigueur affreusement puritaine. Mal en eût pris,

par exemple, aux gens de cette génération, de se laisser voir dans les promenades, ou dans les rues, à l'heure du service divin! Des inspecteurs spéciaux promenaient dans les lieux publics leurs yeux d'Argus; et, dès qu'un délinquant osait enfreindre la règle pieuse, son nom venait grossir une liste fatale.

A l'une des extrémités de la ville se déroulait alors une vaste et silencieuse prairie, aboutissant à la berge septentrionale de la rivière : c'était la promenade favorite des rêveurs!.... Le monde aime à rêver dans le Nord! On la nommait tout simplement la pelouse, *the green*.

Or, par une matinée du dimanche, les surveillants de la piété publique, après avoir traversé toute la ville, et poussé leur reconnaissance jusqu'à la limite la plus déclive de la pelouse, fermée par un mur à cet endroit, y aperçurent un jeune homme tristement étendu sur l'herbe tendre... C'était l'aide-chirurgien de notre connaissance, et qui leur était parfaitement connu.... « Comment, monsieur! mais vous n'ignorez point à quel jour nous en sommes de la semaine, et vous vous exemptez d'aller, avec les saints, prier Dieu dans son temple? Libre à vous, monsieur, libre à vous; mais votre nom doit figurer sur notre liste.... » Et le nom d'y prendre sa place!

Cependant, le jeune homme se garda de proférer un seul mot d'excuse! « Je suis un grand misérable, dit-il en se levant; tenez! là-bas, regardez au fond de l'eau!... »

Traversant aussitôt un tourniquet, qui divisait le mur en deux parties, il atteignit un sentier qui serpente le long de la rivière, et se dirigea vers la route de Rutherglen.

Les inspecteurs le virent passer de l'autre côté de ce tourniquet; mais, ne comprenant point encore le sens de ses paroles, ils s'acheminèrent vers le bord de l'eau.

Le cadavre d'une femme y frappa leur vue; et ce ne fut

point sans quelques difficultés qu'ils parvinrent à le ramener sur la rive. Quelques personnes accoururent cependant à leur aide; et, portant la morte à bras, on la reconduisit en ville.

Il était quelque chose comme une heure après midi!... Et, dans le moment où ce groupe allait traverser les rues, la route leur fut barrée par la foule des fidèles qui descendaient les marches de l'un des principaux temples de la ville. Les inspecteurs s'arrêtèrent un instant, afin de livrer passage à cette torrentueuse multitude, mais en levant les yeux que virent-ils?

Ils virent l'aide-chirurgien lui-même, celui qu'ils venaient de voir, de réprimander, d'écouter et de suivre ailleurs. Ils l'aperçurent environné de la foule, et franchissant avec elle le seuil du lieu sacré, pour en sortir! Le jeune homme se garda bien d'approcher d'eux..., mais leur stupeur fut extrême.

Cependant, un ordre d'enquête ayant réveillé tous les souvenirs au sujet de la femme noyée, elle fut promptement reconnue pour être la jeune servante dont la disparition n'avait jadis inquiété personne.

Elle était grosse, et un instrument de chirurgie, encore embarrassé dans ses vêtements, avait servi fort évidemment à lui porter le coup mortel.

Les liaisons coupables du jeune homme revenant de toutes parts à l'esprit, les soupçons se formèrent d'eux-mêmes et grossirent! En outre, la parole des inspecteurs ne tarda guère à prêter aux mauvaises dispositions du public le point d'appui le plus formidable; car ils se firent un devoir de rapporter leur double et merveilleuse rencontre, en plein jour, avec le jeune chirurgien, qui leur était parfaitement connu; ils ajoutèrent à ce fait celui de la douloureuse accusation qu'il avait portée contre lui-même! Le malheureux fut donc arrêté et mis en jugement.

Cependant, de quelque poids accablant que fussent les préventions, soutenues de l'opinion de la ville entière, l'impartiale sentence du jury le renvoya sain et sauf.

Car l'enquête venait de démontrer par de victorieux témoignages qu'au moment où les inspecteurs conversaient avec l'aide-chirurgien, sur la pelouse, celui-ci était présent ailleurs! Des preuves, de nature à dissiper jusqu'à la possibilité du doute, constatèrent que, depuis le commencement du service religieux jusqu'à la fin, l'accusé n'avait cessé de figurer, *à la vue de l'assemblée tout entière*, au beau milieu du temple; il n'avait donc pu s'accuser lui-même sur le bord de la rivière!

Il fut en conséquence acquitté, je le répète. Ainsi le voulut la justice dans la ville de Glasgow, et nous sommes loin de blâmer son arrêt; mais celui de l'opinion fut contraire. Ce que la foule prenait pour un miracle, la justice put le prendre pour un simple prestige; car il est dans les mœurs des mauvais Esprits d'en user ainsi pour nous induire en erreur et nous entraîner aux injustices, aux vengeances, aux crimes.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

SUITE. — LE DIEU OD, C'EST-A-DIRE LE DIEU FLUIDE ODILE, LEQUEL EST LE MÊME DIEU QUE LES FLUIDES ORACULAIRES DE L'ANTIQUITÉ.

Explications que ces phénomènes reçoivent des incrédules de la nouvelle école. — Reconnaissant les faits, et niant l'existence des Esprits, ceux-ci ont recours, pour expliquer tout prodige, à des fluides ou à des forces naturelles imaginaires. — Delrio connaissait cette force universelle. — L'od est un de ses noms modernes; sa signification, ses propriétés. — Cette force fluidique est la cause des faits et fléaux attribués à la possession et à l'action diabolique; elle est la cause des fantômes; elle sort des organisations les plus chétives et produit par elles les effets les plus terribles. — Ce fluide devenant particule représentative et eucharistique de l'homme. — Écarts où ces systèmes de visionnaires emportent la science et la raison. — Du rôle de la substance odile en nous. — Elle est la toute-puissance, et nous ne sommes quelque chose que par ce que nous possédons d'elle. — Examen des propriétés et des mœurs de cette puissance apparente, sous laquelle se cache l'ennemi.

Nous avons, il y a quelques instants, appelé l'attention du lecteur sur la formation d'une nouvelle école d'incrédules, dont la volonté très-ferme est de se refuser catégoriquement à croire au démon. Rien, en conséquence, ne lui semble plus absurde que d'admettre l'intervention des Esprits dans les choses de ce bas monde, fût-ce même à titre accidentel. La cause étant niée, nul effet ne peut en sortir. Cela est de rigoureuse logique.

Cependant, avons-nous dit, pressés, poursuivis, harcelés par l'évidence, les disciples et les maîtres de cette école ont eu le bon sens et la bonne foi de se séparer des savants

académiques, et de ne plus contester avec intrépidité l'existence de phénomènes tellement étranges et insolites que le langage humain, *qui ne saurait représenter par un nom la chose qui ne peut exister,* ne trouve d'autre terme pour en exprimer l'idée que celui même de Surnaturel ou de Surhumain.

Ce sont donc ces incrédules en personne qui viennent donner la sanction de leur parole aux faits extraordinaires dont le merveilleux remplit quelques feuillets de mon livre! Cette demi-conversion intellectuelle est presqu'un miracle, et devrait entraîner avec elle l'autre moitié des mêmes individus; car, à la suite de cet aveu, de cette reconnaissance, une tâche trop rude, en vérité, se trouve dévolue à ces nouveaux venus, dont l'incrédulité gagne en profondeur ce qu'elle cède et abandonne en surface. Et comment nous abstenir de les plaindre, lorsqu'il leur incombe de nous expliquer, *d'une manière intelligible et sensée,* les faits merveilleux dont ils assignent la production à la nature : ceux dont il est impossible de déchiffrer l'énigme, dès que, pour les interpréter, on se place en dehors du bon sens universel ou catholique!

Déterminés qu'ils semblent être à rompre en visière non-seulement avec l'enseignement chrétien, mais avec la philosophie ancienne, qui sur ce point s'identifie presque entièrement avec l'Église et avec la croyance universelle des peuples, je me demande quelle alternative leur est laissée?

La voici : donner à l'évidence de leur démonstration la clarté, la limpidité du cristal de roche; ou bien, tout au contraire, construire des lignes combinées de leur doctrine un labyrinthe où s'égare, où se fatigue et succombe de désespoir quiconque y aventure ses pas, s'il ne peut saisir, pour s'en tirer, le fil conducteur du haut bon sens et de la foi.

Eh bien, ce nouveau dédale est tout construit, et les lignes perfides en sont tendues à chaque page [1], dans une myriade d'ouvrages que l'Amérique et l'Europe viennent d'enfanter. J'en accuserai l'orgueil humain qui porte fatalement avec lui des ténèbres proportionnelles à son intensité, plutôt que la mauvaise foi délibérée; mais, quoi qu'il en soit, et je le déclare, les gens curieux, *qui sont des gens faibles*, y seront pris, si l'humble et raisonnable obéissance du chrétien ne les en arrache et ne les sauve! De là, l'énorme danger des livres de cette école, où l'absurde, quelquefois, dissimule sa nature sous les habiles artifices du discours et de la science, et s'approprie sans pudeur le doctoral aplomb du professorat!

..... Saisissons quelques-unes de ces doctrines sous le pli, sous la draperie des manteaux où elles se dérobent, c'est-à-dire continuons notre faible entreprise, en exposant dans leur expression la plus simple les folles hardiesses de ces explications.

Le chevalier de Reichenbach, venons-nous de dire dans le chapitre antérieur, a réellement fait une singulière découverte; ou bien il a été le jouet d'une incalculable série d'illusions.

Dans le premier cas, il a découvert, selon toute probabilité, le fluide, la force à laquelle les Esprits s'unissent et se soudent, pour agir sur la matière ou sur nos personnes: théorie fort ingénieuse et plausible en vérité, mais entièrement fausse, et nous le verrons...

Dans le second cas, il n'a cessé d'opérer et de professer sous le coup des hallucinations que savent produire avec un art inimitable les Esprits de mensonge, habiles à se

[1] Toutes perfides qu'elles sont, elles peuvent être tendues de bonne foi. C'est là ce que j'admets, et, bien souvent, j'aime à le croire, avec raison.

mêler aux phénomènes de la nature, et non moins habiles à les feindre !

Ce fluide impondérable, ou cette force, ce serait, en définitive, et à bien peu de chose près, l'agent que mille bouches ont prétendu désigner par les termes de fluide nerveux, de fluide mesmérique, ou magnétique, de fluide universel. Le mot *od*, dérivé du sanscrit, et peignant une agitation, un mouvement que nulle résistance ne borne, ne brise ou n'arrête, voilà le nom que le chevalier de Reichenbach a choisi pour qualifier ce merveilleux agent [1]. Et nul terme ne s'adapte à sa théorie avec plus de justesse, car l'od, je le répète, pénètre toutes les substances ; il ne s'accumule nulle part, il ne se condense en aucun corps, aucun ne peut l'isoler ou lui servir de barrière [2].

Écoutez, écoutez, et vous allez bientôt comprendre le rôle satanique, et l'avenir d'un agent dont l'apparence première est d'une parfaite innocence, mais qui ne s'en apprête pas moins à détrôner Dieu lui-même !

« L'od, dit le magnétiste-spirite Cahagnet, qui s'efforce de spiritualiser cette nouvelle substance dont peu nous importe le nom, est l'*Esprit-Dieu*, l'Esprit universel, l'éther, le fluide électrique et magnétique, le fluide de vie. Il est comme la modification d'une substance unique, qui est *la lumière divine, le souffle de l'Éternel !* Il est une substance dont l'objectivité paraît être modifiée par les groupes qu'elle forme et qu'elle anime. Il est comme *l'âme* substantielle *du monde*, rendue quelquefois sensible à l'œil nu [3]. »

D'après le chevalier de Reichenbach, tout ce qui existe

[1] Répétons aussi que Delrio nous enseignait, il y a plusieurs siècles, ce qu'il faut penser de ces fluides ou de ces forces pseudo-naturelles ; *quæst.* 3, l. 1, *Disq. mag.*

[2] Lire les *Lettres odiques, magnétiques,* du chevalier de Reichenbach.

[3] *Lettres odiques,* Cahagnet, p. 101, 102.

à nos yeux d'objets matériels ne serait, en définitive, qu'un composé de cet od lumineux; et toute la matière, en un mot, ne serait que lumière.

..... Si la nature avait bien voulu nous octroyer un sens *pour discerner l'od*, nous nous trouverions placés à un degré moins humble dans l'échelle de la science, et conséquemment dans l'échelle des êtres. L'illusion et la réalité se dévoileraient à nous dès le premier de nos regards... Devenus aussi pénétrants que pénétrables, nous verrions, nous lirions, nous plongerions avec facilité dans le cœur les uns des autres. — Notre pensée, bon gré, mal gré, nous offrirait une transparence inaltérable!... *O merveille,* devenue soudain *le dogme des adversaires du Merveilleux !*

..... Pour moi, je veux me le demander une fois encore : cette force dont on me parle existe-t-elle, quoique sans posséder l'incommensurable puissance dont ses adorateurs l'ont dotée? Dieu a-t-il voulu, Dieu a-t-il permis qu'un Prométhée moderne en fît la découverte, et qu'il crût la ravir au ciel, tandis qu'il ne la recevait que comme un don maudit, que comme un juste châtiment de sa témérité? Dieu a-t-il condamné cet homme, en l'aveuglant, à saluer en elle la cause génératrice et *universelle* des phénomènes dont elle ne serait que le pur instrument, ou plutôt que l'instrument apparent dont les Esprits s'emparent, ou feignent de s'emparer, pour exercer en ce monde leur action?

Contentons-nous, et ce sera suffire à notre tâche, d'exposer au jour du bon sens les mœurs et pratiques des démons, c'est-à-dire ici d'examiner *la toute-puissance* que les incrédules donnent à cet agent trompeur, en lui attribuant au delà du rôle que l'Église assigne aux Esprits bons ou mauvais : cette toute-puissance qu'il est impossible de lui décerner sans fléchir le genou devant l'absurde!

Le chevalier de Reichenbach, dit l'un de nos plus dogmatiques incrédules, M. Rogers [1], nous apprend que toute action chimique, et que certaines substances, dégagent un agent de nouvelle forme qu'il appelle *od*, ou fluide *odile;* cette substance produit le phénomène de la lumière, elle agit sur le système nerveux, elle établit des relations sympathiques non-seulement d'*organisme à organisme,* mais encore entre l'*organisme humain et le monde inorganique.* Certaines constitutions y sont plus impressionnables que d'autres; et quelques-unes le sont dès leur naissance.

Et cette force mystérieuse se dégage de *certaines localités* [2] avec une action toute particulière. Elle n'agit d'une manière intense que chez les personnes sensitives; nous voulons dire celles qu'affecte un certain état nerveux, ou que prédispose un état irrégulier des fonctions vitales.

Chose bizarre enfin, et bien digne de remarque, les personnes placées dans de telles conditions réagissent sur ce fluide à l'aide du même fluide ou de la même force, car elle se dégage de leur centre nerveux. C'est alors, et par ce *moyen*, nous dit l'école de M. Rogers, qui nous permettra la plus robuste incrédulité pour ses explications; c'est alors et par ce moyen que nous voyons les sensitifs produire naturellement les phénomènes que la religion attribue à l'ordre surhumain le plus élevé.

Ce fluide, qui s'échappe par rayonnement ou par bouffées de tout objet ou de tout lieu, l'od, en un mot, part comme un trait de leur cerveau, s'échappe de leurs nerfs sur des ailes de feu, vole et fend l'espace, fond sur l'od du cerveau

[1] *Philos. of mysterious agents,* Boston, 1853, p. 263.

[2] Ces localités sont, pour nous, les *Loca infesta* du fameux théologien Thyrée, auteur que ces incrédules doivent trouver parfaitement vrai, ou vraisemblable, dans sa partie anecdotique. Il ne leur est permis, à leur point de vue, de contester que l'explication aussi raisonnable que chrétienne de ses ouvrages.

d'autrui, s'y unit et s'y soude. A partir de ce moment, s'il est le plus fort, l'âme d'autrui lui appartient; il la domine, il l'assujettit magnétiquement ou magiquement, il la contraint à voir ce qu'il a souhaité qu'elle vît; il l'oblige à vaincre ses plus invincibles répugnances pour vouloir ce qu'il veut; il la réduit à n'avoir, à ne tenir d'autres discours que ceux dont il lui dicte les paroles dans une langue qu'elle sait *ou qu'elle ignore;* et, toutes ces volontés, l'od de céans, ou du cerveau vainqueur, les impose, sans avoir lui-même d'autre peine à se donner que de se mettre en contact avec la personne ou le lieu qu'il lui plaît d'atteindre[1].

[1] J'analyse à titre d'exemple l'anecdote suivante; elle est bien connue, mais trop longue pour être là transcrite tout entière; j'engage les personnes qui étudient ce sujet à la lire dans l'original, car elle est tronquée dans *Philosophy of mysterious agents*, by E.-C. Rogers, Boston, 1853.

Une veuve, après avoir vécu dans la pratique des vertus de son état, fut recherchée par un médecin. Elle le refusa.

Celui-ci parvint, cependant, à lui faire prendre des philtres et des composés magiques, dans le dessein de contraindre la malheureuse femme à l'aimer. Le résultat de cet acte fut une altération singulière dans l'état de la veuve.

Tous les remèdes imaginables ayant été vainement essayés pour la guérir, plusieurs médecins habiles (*clever*) se réunirent en consultation, et déclarèrent que les accidents éprouvés par la veuve ne pouvaient être que l'effet d'une possession diabolique.

L'évêque du lieu, croyant à l'opportunité des exorcismes, désigna, pour l'exorciser, des docteurs et des religieux éminents.

Mise entre leurs mains, la veuve se comporta très-franchement à la façon des possédées. Interrogée dans les langues grecque, hébraïque et latine, *qu'elle ne savait pas le moins du monde, elle répondait correctement dans ces idiomes.* Elle découvrait et révélait les secrètes pensées de personnes étrangères. Elle répondait aux questions théologiques les plus sublimes avec autant de clarté que de précision. Ce n'est pas tout, elle se livrait à des actes physiques fort évidemment au-dessus des forces de la nature humaine.

Eh bien, bagatelle que cet amoncellement de prodiges pour

Mais ce qu'il y aurait de plus singulier, je n'ose dire de plus bouffon, c'est que cette force, les personnes que la nature en a douées dans sa colère l'emploient le plus souvent à leur insu! c'est que, *tout éveillées,* elles en usent le plus souvent dans un état d'inconscience, c'est-à-dire sans en concevoir même le soupçon; c'est qu'elles s'en font à elles-mêmes, et sans qu'il leur en naisse le moindre doute, un véritable instrument de torture.

M. Rogers; prêtres, médecins, spectateurs compétents, tous ensemble, ne furent, en fait de science et d'intelligence, que gens de néant, ou misérablement dévoyés.

La véritable raison de ces merveilles, M. Rogers va nous l'apprendre, c'est l'action spécifique d'une drogue, agissant sur le système nerveux. Cette drogue s'empare du libre arbitre de l'esprit, le suspend, et communique au cerveau la plus exquise sensibilité pour les influences terrestres, — pour les émanations auxquelles nous donnons le nom de fluide odile, — et dont la nature est de se mettre en rapport avec l'organe cérébral.

Voilà ce qui fait, non point, comme le disait Molière en style comique, que notre fille est muette, mais, tout au contraire, que notre fille, si l'od la pénètre, nous répond dans les langues dont elle n'eut jamais la moindre notion, et les sait mieux que les docteurs qui les ont apprises; voilà l'unique raison de tous les prodiges qu'elle opère!...

Il n'est, pour faire de ces coups, que l'od, fluide vital universel; c'est l'od aujourd'hui, ce sera l'od demain, et toujours encore. Ah! vraiment, lorsqu'on possède cet imperturbable aplomb, que n'est-il possible de faire passer dans un style tout cousu des oripeaux de la science, tout doublé des formules les plus géométriques du raisonnement? Et la multitude de battre des mains! Quoi de plus naturel, si l'on a pour lecteurs ces gens de la foule qui se figurent voir dans les livrées de la science les signes officiels de l'infaillibilité.

Mais, pour justifier notre interprétation, citons le texte :

The whole, in this case, is the result of the specific action of a drug upon the brain and nervous system, suspending the controlling action of the mind, and rendering the brain highly sensitive to *mundane* or earthly influences, which, accordingly, acted upon it. — Page 234, Rogers.

The mundane force, ou l'od, sont une seule et même chose; dix mille noms, selon les temps ou les lieux, couvrent le même personnage!

Oui, ces coups, ces coups que vous entendez et qui nous répondent avec une intelligence et une science supérieures à celles que nous nous connaissons; ces coups qui sont si faibles d'abord, et qui, lorsqu'ils s'animent, ébranlent des maisons; ces coups dont le retentissement se prolonge à d'énormes distances; ou bien cette harpe qui soupire de suaves et langoureuses mélodies; ces concerts où mille instruments invisibles éclatent tout à coup dans un appartement, et fatiguent l'oreille d'une harmonie tumultueuse et martiale, vous en cherchiez bien maladroitement l'auteur. Tenez, le voici, ce sont les dévots de l'od qui vous le dénoncent: c'est, là-bas, cette jeune fille naïve et pâle, à l'œil mourant. Elle est elle-même bien loin quelquefois de soupçonner son pouvoir, dans l'adorable candeur de son ignorance! Fort au contraire, elle s'épouvante de ces phénomènes que, du simple niveau de son bon sens, elle juge être l'œuvre de malicieux démons. La pauvrette! ah! pourquoi lui laisser ignorer que cette force irrésistible et intelligente sort d'elle-même? Ne devons-nous point nous hâter de lui faire savoir que l'unique démon de ce monde, c'est l'od, le fluide *vital* et magique que ses nerfs malades dégagent dans leurs crises capricieuses!... Car voilà le dire de nos docteurs; ô docteurs!

Oui, ce n'est rien que cela; c'est l'od d'une chétive organisation; c'est l'od produit par une créature humaine; c'est ce fluide de vie et de science se combinant, se soudant aux *émanations odiles universelles* (*mundane force*) qui se dégagent de tel ou tel coin privilégié de la terre; c'est là purement et simplement ce qui communique à cette frêle créature, et très-généralement à son insu, la plus formidable des puissances.... On nous l'affirme du moins, comme si, devant le Merveilleux, la science devait fatalement aujourd'hui courir, fuir, et se loger aux antipodes du sens commun!

Cette force agit de près, mais elle agit au loin, nous dit-on derechef, et avec une énergie que l'espace ne peut fatiguer ou appauvrir. Elle fait ici tourner, danser cette table, que, dans notre sottise, nous venons de prendre pour une savante, pour une possédée, pour une sainte ou pour un démon. Elle la suspend en l'air et la promène dans le vide; elle éteint, elle allume subitement toutes les bougies de ce salon, ou bien, *sans remuer de sa place,* elle bat le tambour à cent pas d'ici; elle tourmente dans leur lit des malheureux épouvantés qui soupirent après la paix et le sommeil; elle fait déserter à des familles entières le toit où vécurent les ancêtres; elle tue, elle ravage, elle incendie, elle rend même quelquefois la santé, grâce aux médicaments dont elle nous dit la vertu, et c'est *elle* qui confère le don des langues!...

Mais il ne faut pas s'imaginer le moins du monde que je me permette de plaisanter lorsque je rapporte les explications que, du haut de leur forcenée science, les nouveaux docteurs imposent à notre crédulité.

Ma parole est loin d'avoir touché les limites de la puissance dont ces intrépides explicateurs arment les centres nerveux de l'homme, ou les flancs de la matière, et qui paraît se mieux diriger, et se mieux comprendre elle-même, que les pauvres hères qui la dégagent et la produisent. D'où, bon gré, mal gré, je m'arrête à ce soupçon: que les gens considérés comme les *possesseurs* de cette force, *aussi dépravée qu'intelligente,* pourraient fort bien n'en être que les *possédés;* et c'est là le nom que leur donne l'Église!

Encore un coup, je me le demande, une force *intelligente,* agissant en nous et par nous, sans que, pleinement éveillés, nous en ayons la conscience, est-elle une force qui nous soit propre? Cette force intelligente, *qui veut* et qui peut si souvent le contraire de ce que nous voulons et de ce que nous pouvons, est-elle véritablement nous-mêmes? O

déraison! Il y aurait donc alors en nous, et dans l'unité nécessaire du moi, deux âmes intelligentes, deux volontés discordantes, *et dont celle que nous nous connaissons resterait dépouillée de sa liberté.* Il y aurait en nous *deux nous-mêmes,* dont l'un nous cacherait à son gré ses desseins, pour vivre dans les secrets replis de notre personne en étranger sournois et farouche? O déraison!

Le *moi* devrait avoir la conscience de lui-même; et, pourtant, le seul mot que puisse trouver ce *moi,* c'est *lui* lorsqu'il s'agit de désigner *cet autre,* ce tyrannique Sosie, qui l'occupe comme l'ennemi occupe la place conquise! Eh bien, ce *moi* et ce *lui,* que les explicateurs nous donnent comme un être unique, ce ne peuvent donc être là deux substances fraternelles s'identifiant dans l'unité! Ce sont deux natures distinctes et hostiles, dont l'*une* ne peut être l'*autre,* et dont la plus forte ne se cramponne à la plus faible que pour la dompter et l'assujettir.

Et les explicateurs nous affirment que cette force est une des forces de la nature! Eh bien, soit; j'y consens enfin, et d'un seul mot nous tombons d'accord; mais ils reconnaîtront par-devant l'évidence que le nom de la nature, considérée à ce point de vue, est celui de démons.

Écoutez, écoutez, car dussiez-vous m'accuser quelque peu de radotage, il faut que je reprenne haleine pour ajouter quelques paroles encore. Écoutez sérieusement, je vous en conjure, et retenez ce que l'on demande aux gens de sens commun de comprendre et d'admettre, comme s'il s'agissait pour eux de se faire les disciples des adversaires de la raison :

La simple influence du centre nerveux de l'homme, agissant par *dégagement* de fluide odile, lequel se soude à la masse *universelle de l'od,* suffit pour arracher une maison de ses fondements! Gardons-nous bien de sourire! Oui, po-

sitivement, nos antagonistes prétendent établir, — et, si leur affirmation est une preuve, rien ne serait mieux prouvé, — que, dans telles localités données, l'excitation de tel misérable cerveau, versant son *od* et le liant *à celui de la terre,* comme la main se lie à l'objet qu'elle veut maîtriser, a fait frissonner les murs de pesants édifices et jeté le sol dans des convulsions! Vous qui cherchiez, ne cherchez plus d'autre cause à cette trombe inexpliquée, à ce mystérieux météore dont la rage a dévasté de spacieuses campagnes; ne demandez plus d'autre raison d'être à je ne sais quels tremblements de terre dont les ondulations furieuses, infatigables, répandirent au loin les désastres et la terreur. Le cerveau de quelque souffreteuse jeune fille avait *tout naturellement* enfanté ces prodiges..... O prodige!

Voilà la thèse, voilà l'analyse de la thèse où s'embourbe si piteusement la dernière et la plus loyale école de nos incrédules!

C'est donc à cette force *intelligente et perverse* que de pauvres malades *logent en eux-mêmes* et laissent s'échapper de leur organisme sans seulement en avoir la conscience; c'est encore à cette force, nous affirment les interprètes des secrets de la nature, qu'il est raisonnable d'attribuer la création, l'action des fantômes, les apparitions proches ou lointaines des spectres qui nous tourmentent, et qui molestent de jour ou de nuit nos tristes demeures.

On regarde, et tantôt on les voit s'élever, ces spectres, au dessus d'un tertre sépulcral et représenter la forme taciturne du mort; et ne savez-vous donc ce que c'est? allons, parlez sans crainte; ce que vous voyez n'est que le fluide odile, se dégageant de toutes les particules d'un cadavre, et s'échappant de cette sorte de moule pour le reproduire, molécule par molécule, en vapeur lumineuse et animée.

Quelquefois, — et, dans ce phénomène subjectif, nous ne

voyons rien qui répugne à notre croyance, — le fantôme est tout entier dans la tête de ceux qui croient contempler en dehors d'eux-mêmes une réalité; c'est alors quelque breuvage excitant, c'est l'action de leurs propres nerfs qui aura suscité cette vive image, cette désolante hallucination. Mais, d'autres fois, au contraire, nos explicateurs nous affirment que le spectre est bien réel, qu'il est véritablement objectif, et, mieux encore, effectivement redoutable. Cependant, parce qu'il représente un mort que vous avez connu, n'allez point vous figurer que ce soit ce mort lui-même. On ne vous permet point cette hypothèse! Non; ce spectre Sosie, que vous prenez pour son original, est né, par réminiscence, du cerveau de telle personne vivante qui ne se doute nullement de l'avoir enfanté. Il est le fruit d'un rêve; et, pourtant, la personne qui le produit a, même à son insu, la puissance de lui communiquer le mouvement et l'action. Il nous est donc affirmé, au nom de la science incrédule et de la raison philosophique, que ce spectre ambulant est le fruit de l'*od particulier* de tel individu rêveur, réagissant sur le fluide *odile universel!*

Voyez-les donc ces spectres! — N'ont-ils point pour substance une sorte de vapeur lumineuse, dont la couleur vacille indécise entre le gris et le bleu? Eh bien, il est de notoriété, nous disent nos explicateurs, que telle est la couleur et l'apparence sous lesquelles doit se manifester, aux regards des sensitifs, le fluide odile de Reichenbach [1]...

Mais, lorsque vous frappez le fer à la main, comme à Cideville, sur ces vapeurs bleuâtres; lorsque vous faites feu sur ces insaisissables ennemis à l'endroit où s'exerce leur malice, comment se fait-il que, si fréquemment, les coups portés sur ces vapeurs aillent au loin frapper et blesser

[1] *Id.*, Rogers, p. 268, et ailleurs.

dans leur *chair* les auteurs du maléfice? Comment ces coups labourent-ils leur corps? comment les traversent-ils, et précisément à l'endroit où des yeux qui aperçoivent leurs fantômes affirment que les coups viennent de les atteindre[1]?

J'ai trop de réserve pour poser ces indiscrètes questions à nos explicateurs. Ce que je redis, ce que je répète, c'est que rien n'est aujourd'hui moins contesté, c'est que rien n'est mieux reconnu par ces hommes savants et de nouvelle école, qui refusent de croire aux bons ou aux mauvais Esprits, que la réalité de ces apparitions. Eux-mêmes prennent soin de nous signaler, parmi les variétés du genre fantôme, les spectres de ces morts qui, à l'heure et au moment *authentiquement constatés* où la vie s'échappe de leur corps, se manifestent et se font reconnaître à d'énormes distances. C'est un ami, disent-ils, c'est un père, c'est une femme chérie, à laquelle ces morts semblent adresser en personne de derniers et lugubres adieux.

Et, pour nos incrédules, l'explication de ce phénomène est bien simple. Le spectre entier, vous disent-ils, n'est qu'une particule matérielle qui émane et se détache de la chair de ces morts; et toute particule d'un être le contient en germe tout entier, toute particule en est *la miniature*.

En effet, si nous prenons sur nous de suivre pour un instant M. Delaage, lequel paraît avoir suivi lui-même le docte Rogers, « *l'homme physique*, *l'homme moral*, et *l'homme intellectuel*, est contenu *réellement et en vérité* dans la moindre parcelle de cette quintessence vitale, qui non-seulement s'attache à tous les objets touchés par un

[1] Voir *Cideville*, dans M. de Mirville, et, dans le chap. III de mon livre des *Hauts phénomènes de la magie*, une multitude d'exemples de diverses natures.

individu, mais encore à tous ceux qui ont été dans sa sphère de rayonnement[1] ! »

A l'heure de la mort, un effort violent et suprême cueille et lance donc cet atome subtil vers la personne que lui désigne l'énergique sympathie du mourant. L'atome fluidique part, il fait rapide et bon voyage ; il arrive, plus prompt que la flèche, à son but, et la force nerveuse de la personne que le mourant tient à visiter doit alors se charger du reste de la tâche, et compléter l'opération. Ne riez point, si cela vous est possible, en entendant répéter que la besogne du mourant est accomplie, lorsque vous visant, dans sa pensée dernière, il a lancé vers vous son atome, rapide miniature de sa personne !

Mais un prodige en entraîne un autre ; car, le cerveau, car l'organe visuel qui reçoit la miniature spectrale, doit tout aussitôt se transformer en microscope savant pour l'accueillir. Et de grâce, comment en serait-il autrement, s'il est juste d'ajouter quelque crédit aux termes de nos explicateurs, puisque la personne visitée reconnaît immédiatement le mort ; puisque, tout aussitôt qu'il apparaît, elle le voit *de taille naturelle*, de grandeur naturelle, et revêtu de ses proportions dans leurs plus justes harmonies. Il a donc fallu que le cerveau visité pût grossir avec une vivacité foudroyante la miniature du mort, la particule fluidique qui l'a frappé ; il a donc fallu de plus qu'il la grossît avec une précision mathématique bien admirable !... Voilà,

[1] Delaage, *Éternité*, p. 92. — We know of no way to account for this *rationnally*, other than by the fact that, every particle, *however minute*, of every living beeing, is an *exact* representative of the whole organism, and that we touch *nothing* without leaving that which has been a part of ourselves, and consequently the representative of ourselves, etc., etc. *Philosophy of mysterious agents*, Rogers, Boston, 1853, p. 279, etc. — Lire sur ces germes eucharistico-représentatifs le chap. XVIII de mon livre les *Médiateurs et moyens de la magie.*—Plon.

je le pense, tout un tissu de Merveilleux un peu plus difficile à croire que celui des catholiques!

Quoi de plus limpide, cependant, que les explications de cette nature, au dire des gens qui, sans doute, ont juré, — mais peut-être d'une manière inconsciente, — de mourir sans se comprendre eux-mêmes, plutôt que de céder aux conseils si simples du sens commun! Hélas!... la raison conduit l'homme à la foi chrétienne ; mais l'homme qui repousse la foi ne se condamne-t-il pas infailliblement à épouser l'absurde[1]?

[1] Une dizaine de fantômes, les uns maîtres et les autres serviteurs, parmi lesquels celui de Franklin et de Hahneman, envahissent périodiquement une chambre dont le plan est tracé dans l'un des livres en question, et semblent s'y livrer à des expériences ayant pour but d'initier notre monde à la puissance de l'od, ou du fluide odile. L'od, sous sa double forme de lumière blanche et de lumière bleue, se rend sensible, se dessine en lignes régulières, s'empare des objets et les soulève. Dans ces conditions, le fluide odile transporte méthodiquement des objets matériels, des livres, des fardeaux, des hommes. Il saisit une plume, la trempe dans l'encrier, la promène sur une feuille de papier, et, tout tranquillement, y trace des sentences en hébreu, en sanscrit, en français, ou en une langue quelconque..... Telle est la puissance régulière de l'od équilibré. Mais si quelqu'un, entrant dans l'appartement, dérange cet équilibre; si quelque accident le détruit, alors, et tout aussitôt, les phénomènes de la régularité sont remplacés par ceux du désordre et de la violence. Le fluide renverse, dans ce cas, et bouleverse les objets qu'il rencontre sur son passage; ces objets semblent alors *tomber en démence.*

D'où provient l'od, cependant, et quelle est son origine? Il est partout, avons-nous dit. Oui, mais ici nous avons un appareil qui le produit. C'est une boîte, une sorte de *pile* que porte l'un des fantômes, et qui paraît agir par émission, aussitôt que son couvercle est levé; elle contient et fabrique, par conséquent, l'intelligence et la force matérielle!

La grande, l'unique question pour ces Esprits qui se travestissent en forces naturelles, c'est, je le répète, non point d'instruire, mais de donner le change et de tromper le plus sérieusement du monde la race des hommes. Aussi, les démons qui se manifestent sous la forme de fantômes humains ajoutent-ils à cette sorte de séduction celle que

L'homme vain qui, à tort et à travers, se gonfle, se gorge des crudités indigestes de la science profane; celui qui, plutôt que d'en jeûner, lorsqu'elle n'a rien à lui offrir, se repaît des chimères qu'elle enfante dans ses écarts, ah! cet homme oublie le danger que nous signale un livre saint : *Scientia inflat*, y est-il écrit, c'est-à-dire : la science nous ballonne. Et quand ce ballon, qui prétend escalader les nues et s'emparer des cieux, rencontre une pauvre épingle... un vent railleur s'en échappe et siffle en annonçant sa chute.

Mais est-ce que l'Église, par hasard, me proposerait d'adopter, à propos des choses surhumaines, une croyance assez choquante pour déterminer les justes révoltes de ma raison ? — Non, nullement, pas le moins du monde, et tant s'en faut! Eh bien, que plaît-il donc à l'Église de m'enseigner sur ce point?

Elle m'enseigne qu'entre Dieu et l'une de ses myriades de créatures, — qui s'appelle l'homme, — il existe des créatures intermédiaires. J'avoue d'abord que, si rien en moi ne fondait cette croyance, mon esprit la formerait en lui-même à titre de supposition, tant elle lui semble naturelle.

L'Église me dit qu'au-dessus, bien au-dessus de moi, et qu'au-dessous, fort au-dessous de Dieu, s'échelonnent des intelligences invisibles. Elle ajoute qu'il est donné à ces

le fantôme d'une science nouvelle et suprême peut offrir aux téméraires que les nouveautés passionnent et exaltent. — Déjà des instruments pseudo-scientifiques de ce genre, c'est-à-dire des instruments magiques, avaient été montrés et expliqués en France, par les Esprits, à des personnes que je ne puis nommer, mais dont je puis répondre autant que de moi-même. La coïncidence m'a paru curieuse! J'extrais ce passage de *Spiritualism*, livre célèbre écrit par le grand juge Edmunds, le Dr G. Dexter et Nat. Talmadge, sénateur et ancien gouverneur de l'Etat du Wisconsin, p. 443. 7e édition au bout de cinq mois de publication. New-York.

intelligences d'agir visiblement, ou invisiblement, sur nos esprits et sur la matière, de prendre un corps, de se rendre visibles et sensibles. — Rien encore dans cette proposition, si nous savons imposer silence à la voix de nos préjugés, rien qui soit de nature à effaroucher notre raison !

Nous ne les voyons point ces intelligences, mais, voyons-nous Dieu ? Voyons-nous notre âme ?

Dieu, dans l'immense fécondité de sa puissance, ayant créé des corps, de simples corps, dont la ténuité se joue de notre vue, ne pouvait-il pas créer des êtres spirituels dont nos yeux fussent inhabiles à percevoir la substance ?

Du haut de sa raison, l'homme put-il jamais dire à Dieu : Seigneur et Créateur, entre toi et moi rien ne sera ! Je suis le terme le plus élevé, je suis le couronnement de l'échelle des êtres créés. Entre le Tout-Puissant et moi, nul échelon intermédiaire ne jalonnera la distance !... — Oh ! vraiment, ce présomptueux langage serait bien celui de la démence !

Ou bien la raison, tout en adoptant ces échelons gradués, tout en reconnaissant *ces êtres intermédiaires et indéfinis*, aurait-elle bonne grâce à leur dire : Oui, vous êtes à coup sûr ce que je ne suis point ; vos facultés diffèrent donc des miennes ; votre nature, supérieure à celle que je tiens de Dieu, n'est point ma nature, cela est clair ! Vous savez en conséquence ce que je ne sais point ; et ce que je ne puis faire, vous le pouvez. — Donc, et en vertu de l'ignorance foncière que je professe sur votre essence, je déclare que tel ou tel acte, inintelligible sans votre action, et bien philosophiquement attesté, vous est complétement impossible. O déraison !

Outragée dans son orgueil par l'évidence, la raison ne jugera-t-elle point qu'en pareille matière il est plus digne d'elle de couper court au raisonnement, de nier le Surnaturel et le Surhumain et de les traiter ainsi que se traite

l'absurde, en levant les épaules, en se bouchant les oreilles, en tournant le dos?

Ce serait là, sans doute, un procédé merveilleux, une merveilleuse fin de non-recevoir, en vérité, mais le Surnaturel ou le Surhumain en seraient-ils moins vivaces? Et, quant à nous, si nous ne nous laissons point effaroucher par l'aspect étrange et inaccoutumé de certains mots, qu'est-ce donc que le Surnaturel, s'il vous plaît?

Les actes surnaturels ne sont-ils point, tout uniment, les actes propres ou naturels à des êtres d'une nature supérieure à la nôtre... si tant est que nous ayons permis à Dieu, tout à l'heure, de créer quelque chose au-dessus de nous?

Raisonnons avec la simplicité de la bonne foi, et voyons. Que, par exemple, notre nature toute seule et dépourvue d'auxiliaires puisse se montrer supérieure à elle-même et produire au delà de ses forces, voilà l'absurde, le voilà robustement conditionné; voilà l'impossible! — Mais qu'une nature supérieure à la nôtre opère ce que nos forces se refuseront à opérer, n'est-ce point chose aussi raisonnable que naturelle? N'est-ce point là ce que le simple bon sens nous dénonce comme nécessaire, aussitôt que nous nous prenons à considérer l'échelle des êtres; aussitôt que l'œil de notre intelligence s'essaye à la mesurer, en la remontant depuis nous-mêmes jusque vers son faîte?

En un mot, ce que le langage vulgaire, qui est ici le nôtre, qualifie du titre de *Surnaturel* ne peut être tenu pour philosophiquement impossible, ou attribué aux facultés de l'homme, que par la classe des gens *bornés*.

J'appelle forcément de ce nom ceux dont l'intelligence, se bornant dans un champ d'une singulière étroitesse, renferme dans la nature de la seule classe d'êtres intellectuels qui leur est connue les facultés des êtres prodigieusement

nombreux et inégaux dont se compose l'univers spirituel.

Pour ces gens à si courte vue, pour ces myopes, en vérité, je le disais tantôt, l'univers tout entier, c'est l'homme! et c'est l'homme qui, par conséquent, devient Dieu.

... Fuyons, ah! fuyons à temps les désolantes absurdités de ce panthéisme... Ma raison ne se trouve à l'aise qu'en se réfugiant dans ces paroles de l'Église : Credo in unum Deum, patrem *omnipotentem*... factorem *cœli* et terræ, visibilium omnium et *invisibilium!*

La paix, la lumière et la vérité sont là; j'y suis, j'y vis, et j'y demeure!

Cependant, résumons ce qui sort de nos pages en quelques paroles, et reconnaissons que si la vérité se fût tenue, par hasard, du côté de nos adversaires, l'homme eût été jusqu'ici le jouet de ses sens! Ses sens, depuis le commencement du monde, n'auraient cessé de le livrer à d'invincibles erreurs. Ce que, jusqu'ici, des masses d'hommes réunis et de jugement sain entendaient, ce qu'ils observaient et voyaient, ils le voyaient ou l'entendaient mal. Ce qu'ils faisaient, et ce qu'ils ne faisaient point, ils n'en avaient, dans les cas les plus importants, ni la conscience ni le soupçon!

Oh! donc, s'il en est ainsi, et s'il nous faut, au nom de la raison, aboutir à des conclusions si folles, que penser et que dire? Quiconque s'est exercé dans la science du raisonnement ne s'écriera-t-il point, du fond de son âme, que, parmi les moyens *départis* à l'homme pour enchaîner sous ses lois l'évidence, nous devons effacer avec empressement le plus familier de tous, et celui que nos adversaires devraient considérer comme le plus naturel : le rapport des sens.

Sinon, nos plus constants, nos plus perfides ennemis, les menteurs des menteurs, ce seraient les sens que Dieu nous a donnés pour nous mettre en rapport avec ce monde et en apprécier les choses sensibles. Et, comme conséquence

de ce progrès *philosophique et antirationnel*, il faudrait rayer du livre de la philosophie la multitude des faits scientifiques qui prirent incontestablement, jusqu'à nos jours, leur point d'appui sur le témoignage des hommes.

Que nous resterait-il alors à croire, si ce n'est nos incrédules de tout à l'heure? O pitié!

En d'autres termes, une seule chose en ce monde deviendrait certaine, et nous devrions l'accepter chapeau bas, sans même qu'un semblant de certitude nous soit offert, jusqu'à ce jour, de son existence et de sa prodigieuse action.

Ce serait non-seulement la substance odile, que, *sur bonnes preuves*, nous ne répugnerions nullement à proclamer pour ce qu'elle est, si par hasard elle existe; mais ce serait, en outre, la Toute-puissance de l'od ou de quelque fluide analogue!

Il me semble, en vérité, que je comprends, on ne peut mieux, ce dont il s'agit:

Toujours vaincu, mais toujours indomptable, jusqu'à ce que les derniers prodiges par lui brassés signalent la fin, le couronnement des siècles, le démon de l'orgueil et de la révolte s'agite et se démène, tout en s'efforçant de se dérober; mais il ne m'abuse point.

Que veut-il, et que faudrait-il croire, si ses inspirations recueillies dans cette école devenaient notre loi? le voici:

L'od est la Toute-puissance, et cette puissance sans limites sort de l'homme, y rentre, et s'identifie avec sa personne. Il la puise au réservoir commun, et ce réservoir est la terre! Il s'en remplit, il s'y soude, il fait corps avec cette force indéfinie, à l'aide de laquelle il peut faire trembler le sol, ainsi que l'enfant qui s'attache à la corde et au battant d'une cloche en fait vibrer l'airain.

Et ces deux forces semblables, unies et rivées, ramées l'une à l'autre comme des boulets de guerre, je veux dire

cette force qui provient à la fois et de l'homme et de ce globe, que serait-elle donc?

Écoutez, écoutez; elle ne serait en définitive, d'après la logique de nos antagonistes, que l'âme de la terre; âme intelligente et qui, dans le système, ou plutôt dans les visions panthéistes, serait à l'univers entier ce que l'âme de l'homme est à celle de notre planète ,c'est-à-dire une partie proportionnelle d'un seul tout, et d'un tout homogène.

L'âme de l'univers ne serait donc, en bonne et dernière analyse, que celle de l'humanité, c'est-à-dire encore une matière intelligente, quintessenciée, fluidique, impondérable, se prêtant à mille variétés de combinaisons et de formes, et sans cesse modifiée par la loi universelle du changement. Elle serait le seul et unique être, le seul et unique Dieu de ce monde, se morcelant, se divisant et se recomposant sans cesse!

Et quel être sans dignité, quel être dépravé, quel être mauvais! serait-ce Dieu?

Lui seul, en effet, sous le nom d'*od*, ou de vertu odyle, dans lequel je résume tous les noms sous le voile desquels il se déguise et s'est déguisé; lui seul, il est l'auteur des phénomènes que les catholiques et la voix des peuples, dans le cours des siècles, ne se sont jamais fatigués d'attribuer aux mauvais Esprits[1].

Examinons, portons un œil rapide sur ce Dieu, sur cette force naturelle et intelligente qui sort de nous, disent nos

[1] Nous lisons dans l'évangile éternel de l'illuminé et hérésiarque Vintras les *menaces terribles des Esprits contre ce monde que des fléaux affreux vont ravager;* et il est dit du Messie démoniaque qui s'apprête à paraître, c'est-à-dire du grand médium ou du médiateur suprême de l'enfer : « Apprêtez vos trompettes, enfants du ciel, enfants des hommes.... Voici l'*homme* DES FLUIDES, qui est né dans le feu; il est à l'œuvre..... Peuples et nations, l'homme des fluides s'élève. » P. 637, 652.

plus dangereux adversaires, et qui, n'étant que nous-mêmes, ne nous répond, soit du sein des tables, soit de toute autre partie de la matière, qu'en traduisant, à notre insu, les pensées de notre esprit[1]. Erreur insigne et que, chemin faisant, je veux briser! Car, loin que ces prestigieux interlocuteurs se bornent à refléter notre pensée et notre foi, je les ai trop souvent entendus, lorsque je les interrogeais moi-même, répondre d'une fort étonnante manière sur ce que j'ignorais, et professer les dogmes et les sentiments les plus contraires à ceux dont mon âme est nourrie. Combien de fois, d'ailleurs, ne leur est-il point arrivé devant nous, pour notre salutaire instruction et parce que Dieu les y contraignait sans doute, de se contredire, de se démentir, de s'avouer menteurs et de varier sans cesse, jusque dans la liberté du mensonge!

Eh bien, quel serait donc, après tout, le rôle de cette puissance, que la logique proclamerait divine s'il nous fallait réduire en axiomes et admettre comme règle de conduite et de vérité les plus folles et gratuites hypothèses?

Le rôle de cette puissance, ce serait de se livrer à des actes puérils, absurdes ou odieux!

Disons-le donc, ses actes s'accomplissent avec la simple permission de Dieu; ou plutôt c'est Dieu qui condamne à se comporter de la sorte les agents par lesquels elle aime à se

[1] M. de Gasparin a traité cette question des tables avec une loyauté, une réserve et une droiture de logique parfaites. Mais je ne puis admettre ses conclusions, parce qu'elles ne sont point encore complètes. N'ayant point, jusqu'à ce jour, été témoin de faits qui démontrent que la table exprime, dans ses réponses, des choses fort étrangères à la pensée des personnes présentes, il ne raisonne point d'après ces faits. Tôt ou tard, il y arrivera sans doute!

Ainsi disais-je avant les deux volumes de M. de Gasparin sur les tables et le Surnaturel, qui me forcent à retirer une bonne partie de mon compliment. Mon livre la *Magie au dix-neuvième siècle* rencontre sur son passage M. de Gasparin, qui me fit l'honneur de me prendre à partie, et lui répond.

manifester, afin, si nous le voulons, d'ouvrir nos yeux à leur astuce, et de les dessiller sur les bords de l'abîme...

Le rôle de cette puissance maligne et intermittente ainsi tracé, c'est de bercer et de briser les meubles, c'est de renverser et d'incendier les édifices, c'est de tourmenter les animaux et de torturer les corps, c'est de multiplier, sous l'influence de ses téméraires réponses, les folies et les suicides! c'est de répandre à pleines mains les illusions, les hallucinations, les mensonges. Leur rôle, encore, c'est de jeter au sein des familles les divisions, le dégoût, la défiance; c'est de dissoudre le lien de toute morale; c'est de nier le purgatoire, c'est de nier l'enfer, c'est de ranger l'âme du scélérat, après sa mort, au niveau de l'âme du juste, et, par là même, de provoquer l'homme à tous les crimes imaginables; c'est, enfin, par ces routes couvertes ou ces acheminements divers, de réduire à néant le catholicisme, raison première de toute société morale.

Écoutez-la, croyez-la donc cette puissance, mais seulement *lorsqu'elle se nomme,* lorsqu'elle se sent contrainte de s'appliquer les noms qui la dévoilent, et qui la marquent au front pour la stigmagtiser!

Aussitôt que cette parole hostile à elle-même doit les révéler, ses agents ne se donnent-ils point, et souvent avec des signes évidents de rage, le nom de mauvais Esprits?

Je ne dis là que ce que des milliers de témoins peuvent affirmer; je n'avance que ce qu'il me fut donné de voir, et la preuve de la véracité accidentelle de ces Esprits de mensonge se trouve, tantôt dans leur parole, contrainte de louer le Christ, tantôt dans l'ignominieuse reconnaissance de leur infériorité devant les saints qui les pressent au nom et pour la gloire du Sauveur.

Mais citons ici l'un des exemples qui placent, à côté des procédés modernes et spirito-scientifiques de l'ennemi des hommes, l'un de ses antiques modes d'agir. Et tout en

observant avec quel art et quelle facilité nous le voyons séduire la foule, remarquons avec quelle sûreté de tact et de poursuite les saints le démêlent, et le contraignent à se démasquer. Que ses actes se dérobent sous le couvert décevant des plus singuliers phénomènes, ou sous le masque de la sainteté privilégiée, ce merveilleux fabricateur de ruses s'efforce vainement de leur échapper :

Acarie, Barbe Avrillot, ou la bienheureuse Marie de l'Incarnation, morte en 1618, et fondatrice des Carmélites réformées de France, avait reçu, dans sa maison, Nicole T..., jeune fille dont la réputation de sainteté devenait très-grande. Déjà Nicole était l'admiration des plus savants docteurs, par la manière remarquable dont elle expliquait les difficultés de l'Écriture sainte. Elle avait des visions, des révélations, *des extases;* elle prédisait l'avenir, elle avertissait enfin les moribonds de péchés qu'ils n'avaient point confessés! — Un prêtre ayant préparé une hostie pour la communier, l'hostie disparut, et Nicole affirma tout simplement l'avoir reçue d'un ange. Un jour même, étant à côté de la bienheureuse Marie, elle cessa tout à coup d'être visible et s'évapora pendant le laps de temps d'une heure. Lorsqu'on la vit reparaître, étant interrogée, elle dit : Je reviens de Tours, et j'y ai rempli telle mission précise. De toutes parts on la consultait avec respect, elle prêchait la pénitence, et commandait des processions; — on se confessait, on communiait sur sa parole.

Mais la bienheureuse Marie et M. de Bérulle n'avaient aucune confiance dans cette sainteté, dont je ne sais quelles émanations leur donnaient à pressentir l'essence.

Le démon sait perdre un peu pour gagner beaucoup, disait Marie. Les extases et les ravissements peuvent avoir lieu chez une pécheresse. Le démon n'aurait-il point enlevé l'hostie, — de même que Dieu lui permit d'enlever le Sau-

veur jusque sur le sommet du temple de Jérusalem? — Et le transport à Tours n'excède nullement sa puissance,... tant s'en faut.

Bref, Nicole, étant surveillée, fut itérativement surprise en flagrant délit de mensonge. A l'instant le démon confus se retira d'elle avec éclat, et d'une manière honteuse, ignoble, outré de ne pouvoir plus se servir de *sa sainte* en guise d'un instrument propre à tromper autrui. Et dès lors, ayant été forcé de se révéler, et le masque étant subitement tombé, il n'y eut plus en cette fille qu'ignorance et grossièreté. (Adieu désormais en elle la vertu de l'od!) Elle se maria bientôt après contre le vœu de ses parents, et, de plus, se fit calviniste. Cependant comme on essayait alors de l'engager à calomnier la Sœur Marie, elle s'y refusa, ne pouvant se décider à méconnaître sa grande vertu. Elle finit, grâce à Dieu, par se convertir entre les mains du Père de Lingendes, célèbre prédicateur de l'ordre des Jésuites et l'un de ceux qui attestent ces faits[1].

Aujourd'hui, la malice et la rage des Esprits de ténèbres se mêlent dans les phénomènes pseudo-naturels qui grossissent autour de nous tantôt le nombre des incrédules, et tantôt le nombre des partisans du spiritisme, dont chaque jour nous voyons les chefs diriger, du sein des révélations *qui les éclairent*, un inépuisable jet de calomnies et de sarcasmes contre la doctrine apostolique.

Arrière donc, arrière ces phénomènes équivoques ou bâtards; arrière la puissance des fluides thaumaturges; arrière la toute-puissance de l'od, ou de toute effluve mystérieuse, en tant que l'od, ou que cette effluve, serait la force intelligente et perverse que notre plume poursuit et flagelle! Arrière ce dieu ignoble, insaisissable, sans cesse changeant

[1] Voir les autorités, dans la *Vie de la bienheureuse Marie de l'Incarnation*, par J.-B. Boucher, Paris, 1800, p. 137 à 191.

de formes et d'aspects, mais toujours ridicule, dégoûtant ou atroce! Une partie de ce dieu, fût-elle moi-même, ainsi que les explicateurs me l'affirment, je le maudis[1]; la raison le veut, et la justice l'exige.

Presque partout jusqu'ici[2], depuis la nouvelle et dernière explosion des phénomènes surhumains, dans les lieux où le protestantisme règne et domine, il *a détesté* cette matière *intelligente*, ce mystérieux et hypocrite pouvoir, ce dieu à mille faces! Il l'a fait maudire, du haut de ses parvis, par les mille bouches de ses sectes; il faut le louer de cette *foi vive!* Eh bien, nous autres, gens du catholicisme, hésiterions-nous un instant de plus, hésiterions-nous, tous ensemble, à grandir de l'ineffable toute-puissance de notre unité l'anathème qui doit repousser les avances de l'ennemi, ou répondre à ses menaces[3]?

[1] J'ai dit, il y a longtemps déjà, que la religion des Esprits, avant d'atteindre son but final, le règne définitif de Satan, arriverait à la déification de l'homme. En confirmation de ce pronostic, je transcrivais l'annonce suivante, tirée du journal américain *the New Era, or Heaven opened to man.* August. 24, 1853. Boston. — Journal : *the Spiritual universe. The Spiritual universe* is designed to be a medium for the dissemination of the spirit of *Divine humanity*... C'est-à-dire : le journal l'*Univers spirituel* a pour objet d'être un *médium* servant à répandre et à propager l'esprit de la *divine humanité*... Which, amidst the changes and revolutions of society, inspires the hope of a better day when the *ideal christianity* may become actual, and *Mankind* become united in an universal brotherhood. Voilà le mot : un peuple unique, une seule famille dans le monde, une seule religion, *celle des Esprits,* aboutissant à un seul Dieu, c'est-à-dire l'*homme*; car tous ces Esprits ensemble ne sont que l'esprit de l'humanité, faisant un avec l'esprit, avec le fluide intelligent de l'univers!... Je l'ai dit, c'est toujours et partout l'homme s'adorant dans le panthéisme.

[2] Se reporter à la date 1853-54.

[3] Voir, à la fin du volume, une note sur M. le pasteur Coquerel, qui fait exception. — Son discours, que j'analyse, m'a fortement confirmé, je ne dis point *dans la foi de mes pères*, ce qui ne serait rien pour moi si je la trouvais fausse, mais dans le catholicisme apostolique et romain.

C'est assez dire; et moi, fils de l'Église romaine, pacifiquement abrité sous l'aile des saints anges qui veillent à son salut, je crois, avec mes pasteurs légitimes, au sens commun de tous les siècles et de tous les peuples! D'accord avec ma raison, ma foi chrétienne me sauve dès ce monde et m'arrache au supplice de croire à ces visionnaires de la science qui n'ont d'autre garantie que leur parole à me donner, lorsque, pour réformer mon intelligence, ils osent me débiter l'Absurde dans son énormité la plus monstrueuse!

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

CONCLUSIONS PRATIQUES.

Conclusions pratiques. — Dangers de tout acte, de toute pratique qui nous met d'une façon quelconque en rapport avec le monde spirite. — Nos premiers parents, malgré la splendeur de la lumière qui les inondait dans le milieu paradiséen, ont été vaincus par la malice et la ruse de l'ennemi ; comment lui résisterions-nous autrement que par la fuite? — Défenses positives de Dieu qui établissent entre l'ennemi et nous une barrière tutélaire. — L'Eglise renouvelle-t-elle la forme de ces interdictions chaque fois que l'ennemi change de ruse et de tactique? — Ces ruses nouveautés ne sont d'ailleurs que des vieilleries. — Elles attirent vers nous les temps ultra-calamiteux de l'Antechrist; il dépend de nous d'éloigner cette époque. — On ne conjure point le péril en le niant. — Réponse et dernier mot à l'adresse des dénégateurs.

Lecture faite de ces quelques chapitres, et en présence des autorités sur lesquelles nous les avons vus s'appuyer, mais surtout aujourd'hui que, grâce au temps qui marcha, d'irrésistibles preuves se sont accumulées sur ce très-important sujet, que nous reste-t-il en définitive à prononcer? Rien, ce me semble, si ce n'est la possibilité certaine des phénomènes étranges dont nous nous sommes entretenus, l'indubitable réalité de la plupart, et leur cause presque invariablement démoniaque.

De là, nous conclurons sans doute combien serait grande et sérieuse l'imprudence de prendre part *aux moindres des* actes qui, sous forme d'*insignifiants badinages,* de passe-temps de salon, et de consultations attrayantes ou intéressées, pourraient établir entre nous et les Esprits de ténèbres,

ou les âmes dont ils revêtent si fréquemment l'apparence, des rapports dont il est impossible de prévoir et de mesurer les conséquences.

Quelle sorte d'avantage nous imaginerions-nous recueillir en réveillant l'ennemi qui dort, en l'agaçant, en le provoquant, en répondant à ses avances, en lui donnant un droit sur nos personnes? Le démon ne sait-il pas assez bien venir à nous, de lui-même, sans que nous courions à lui? Toutes ses préoccupations ne sont-elles point de nous surprendre, de nous renverser par la violence et l'impétuosité de ses attaques, ou de séduire nos âmes, et de les attirer avec le plus exquis raffinement d'habileté perfide, jusqu'au point où ses embûches couvrent la mort!

Gardons-nous donc, avec une inquiète et scrupuleuse vigilance, de tout faux pas. Abstenons-nous rigoureusement de démarches inconsidérées d'où pourrait naître, et naîtrait comme résultat, un commerce quelconque entre nous et ces Esprits d'éternelles fureurs! Car, lorsque la grâce et la volonté de Dieu, aidant la nôtre, ne nous mettent point à l'épreuve contre ces épouvantables ennemis, rien dans notre nature toute pétrie de faiblesse, rien ne saurait être assez fort pour résister à leurs assauts.

L'incomparable supériorité de science et la splendeur de raison de nos premiers pères n'ont pu les garantir du coup mortel dont, au milieu même des lumières et de la sainte atmosphère de leur paradis, l'ange de révolte les a frappés; et pourquoi? — C'est qu'au lieu de repousser avec horreur et empressement ses paroles, ils avaient eu la témérité de lui prêter l'oreille.

Lors donc que des intelligences qui dans leur sainteté native conversaient avec Dieu lui-même, et qui vivaient dans la plénitude de sa grâce et de sa lumière, ont succombé, par quel inexplicable miracle, nous, habitants de ce monde

de ténèbres et de misères, obtiendrions-nous de ne point périr?...

Entendre pousser le cri d'alarme, et, pourtant, donner tête baissée dans les plus grossiers traquenards du démon, tout en sachant que, par une déplorable insouciance du mal, on provoque la colère de Dieu, ne serait-ce point, de la part de l'homme, démentir sa nature intellectuelle par un acte de brutalité stupide?

Mais est-ce que d'ailleurs et avant tout la parole de Dieu, consignée dans les saintes Écritures où elle daigne se répéter, ne maudit point en termes formels tout commerce de l'homme avec le démon, tout entretien, tout rapport avec les âmes des morts? Est-ce que, dans sa course au travers des siècles, l'Église de Jésus-Christ a jamais cessé de rajeunir et de renforcer ses anathèmes contre de pareilles témérités? Et parce que le rénovateur du spiritisme, l'esprit tentateur et homicide, aurait accommodé la forme et les dehors de ce commerce à notre humeur curieuse et frivole, à nos goûts ambitieux ou cupides, il se trouverait des gens d'une assez riche simplicité pour nous dire : Mais non, l'Église ne s'est jamais prononcée et ne se prononcera jamais sur cette question, que vous dites si grave; et, *dans l'espèce nouvelle*, posée comme elle se pose de nos jours, il est évident que son silence en proclame la futilité.

Mais, si les personnes ignorantes ou légères sont celles dont se compose la masse des hommes, quel motif assez impérieux saurait donc empêcher l'Église universelle *d'élever partout la voix* et de prémunir les fidèles, chaque fois que le danger prend *une forme nouvelle* et reparaît, chaque fois qu'il plaît à l'ennemi de changer d'aspect et de ruse?...

Quel motif?... Je n'en connais aucun, je l'avoue; je n'en soupçonne aucun; mais est-ce à dire qu'aucune raison ne soit et ne s'élève au-dessus de ces paroles interrogatives?

paroles que je répète, parce que mes oreilles en furent mille fois importunées; paroles qui ne sollicitent et qui ne réveillent si fréquemment mon esprit, peut-être, que parce que j'ignore ce que doit faire l'Église. Je me tais donc devant son silence; je lui obéis de cœur, et il ne m'appartient, à aucun titre, d'être ou son conseil ou son juge. En temps opportun, elle avisera; car l'esprit de Dieu l'accompagne! — Mais que dis-je, et la parole de quelques évêques, représentant le corps épiscopal tout entier, n'a-t-elle point retenti d'un bout à l'autre de la France?

Et d'ailleurs, au simple point de vue du christianisme et du bon sens, on ne peut se dissimuler que les tables devineresses, si bien rangées par Tertullien entre les organes de la magie[1], ou que l'évocation des morts qui forme le fond de l'épidémie spirite, ne soient d'une parfaite identité avec la double abomination foudroyée dans le *Deutéronome*. Je ne saurais donc hésiter un instant à répéter le texte antique et sacré :

« Qu'il ne se trouve parmi vous personne qui consulte les devins..., qui use de maléfices, de sortiléges et d'enchantements, ou qui interroge les morts pour apprendre d'eux la vérité; car le Seigneur a en abomination toutes ces choses, et il exterminera tous ces peuples, à cause de ces sortes de crimes[2]! »

Et vers le temps de l'Antechrist, est-il écrit encore, la magie, — que les magiciens transcendants tiennent à honneur de confondre avec le magnétisme et tous les arts spirites, — la magie couvrira toute la terre; et ces prodiges exerceront jusqu'à la foi des élus. Que si nous voulons repousser, éloigner de nous ces temps sinistres et les fléaux sous

[1] *Apologet.*, XXII-XXIII, etc. : Per quem et capræ et mensæ divinare consueverunt.

[2] *Deutéronome*, chap. XVIII, v. 9 à 13; — *Lévit.*, XIX, 26, 31 ; XX, 6. — *IV Rois*, XXI, 6, etc., etc., etc.

lesquels ils écraseront la terre, repoussons loin de nous ces criminelles pratiques que nous savons en être à la fois et la cause et les prochains avant-coureurs.

Hélas! que, dans cette œuvre de sagesse, rien au monde ne nous arrête; car, si ces temps arrivent sur nous, s'ils nous atteignent, « l'affliction sera si grande, dit Jésus, qu'il n'y en a point eu de pareille depuis le commencement du monde jusqu'à présent, et qu'il n'y en aura jamais. Et, si ces jours n'avaient été abrégés, nul homme n'aurait été sauvé. Mais ces jours seront abrégés en faveur des élus. Alors, si quelqu'un vous dit: Le Christ est ici, ou il est là, ne le croyez point; car il s'élèvera de faux christs et de faux prophètes, *qui feront de grands prodiges* et *des choses étonnantes, jusqu'à séduire, s'il était possible, les élus eux-mêmes*[1]! » Déjà ces christs ne commencent-ils point à se produire, et n'en sommes-nous point assaillis?

Mais les élus ne se laisseront jamais séduire, parce qu'ils savent *qu'il leur suffit de ne jamais s'écarter de l'Église* et de marcher sous la crosse de ses pasteurs, pour jouir dans la paix de leur conscience de la plénitude de la vie, tandis que, partout ailleurs régneront, sous les noms de lumière, de raison et de progrès, les ténèbres, la confusion et la mort.

Aussi, ce n'est point pour les âmes déjà fortes que nous frémissons, c'est pour la foule où foisonnent les faibles. Et si nous tremblons en présence des textes si vieux que nous venons de citer, c'est que, dans tous les temps, les mêmes effets ont toujours suivi les mêmes causes; c'est que voilà tout simplement l'idolâtrie qui revient sur la scène, parce que ses dieux y reviennent, les dieux du spiritisme[2], qui vont, dans un instant, nous replonger et qui déjà nous re-

[1] *Saint Matthieu*, ch. XXIV, v. 21 à 25.

[2] *Dii gentium dœmonia*, Ps. XCV, v. 5.

plongent dans la fange du matérialisme, en nous enseignant que les Esprits ne sont qu'une matière quintessenciée [1] !

Oh! oui, nous croyons qu'il ne peut exister pour les peuples de pronostic plus terrible que celui qui sort de ces phénomènes surhumains, multipliés par la faute de l'homme.

Mais nous suffirait-il de les négliger et de ne les accueillir qu'avec dédain, pour en neutraliser l'influence? Non; car le danger sera-t-il moins grand par la raison que, lorsque des faits de cette espèce s'accomplissent en notre présence, et viennent nous frapper au visage, nous les repousserions brutalement comme un non-sens, comme un néant, comme une vaine et décevante parodie de l'évidence? La nature des choses changerait-elle parce que, prenant son point d'appui sur l'ignorance, notre orgueil s'irriterait et se cabrerait comme le cheval sauvage; parce qu'un aveuglement digne de toute compassion viendrait clore ou obscurcir nos yeux? Et nous figurerions-nous échapper au péril en jetant le nom de visionnaires à la face de ceux qui s'autorisent du témoignage de leurs sens, et de l'impartialité de leur logique, pour admettre des phénomènes naguère inaccoutumés, mais dont les tyranniques réalités importunent et tourmentent aujourd'hui le public?

En un mot, serions-nous dans une voie plus sûre parce que nous refuserions opiniâtrément de suivre les savants soumis à l'Église, dont la science marche d'accord avec les enseignements de la théologie, et dont les lumières ne laissent d'autre base à l'outrecuidance de nos négations que l'inébranlable granit de nos préjugés?

Ah! si contester l'évidence des faits, si se cacher les yeux pour couvrir son corps, ainsi que le pratique l'autruche, et méconnaître avec une sécurité d'aveugle l'imminence du

[1] Voir mon livre *Hauts phénomènes de la magie*, chap. VI; de l'Incube, 6e division.

danger, c'était le conjurer ou l'amoindrir, on pourrait au moins concevoir et s'expliquer un tel excès d'impudence ou d'aveuglement! Car, pour nier avec quelque décence le *caractère surnaturel* de tant de phénomènes anciens ou récents, je ne puis le répéter d'une voix trop forte, il faudrait pouvoir nier les Livres sacrés de l'Ancien Testament et du Nouveau; il faudrait pouvoir nier la croyance de tous les peuples, consignée dans les pages les plus graves de l'histoire, et démontrée par les actes publics de tous les siècles; il faudrait pouvoir nier, ou réduire à néant, l'affirmation des hommes les plus éclairés de l'antiquité sur la possibilité, sur la réalité de ces phénomènes; il faudrait nier le témoignage des philosophes magiciens de l'école d'Alexandrie, ces théurges pour lesquels les philosophes de tant de siècles, y compris ceux de notre époque, ont professé tant de tendresse et d'admiration! il faudrait, si l'on tient au catholicisme, renier non-seulement les Pères de l'Église, et les plus savants théologiens de toutes les époques, mais jusqu'à la formule sacramentelle des exorcismes, qui sont un des monuments de la foi!

Et ce n'est point tout, car il faudrait renier en outre le témoignage du docte corps, du corps entier de la magistrature, dans tout le cours du moyen âge ou de la Renaissance et dans tous les pays de l'Europe! En d'autres termes, il faudrait, à la façon de ceux qui s'imaginent que la lumière date du jour où ils se sont fait des yeux de taupe pour la recevoir, il faudrait honnir la conscience et le jugement des hommes les plus éclairés et les plus probes de tant de siècles; il faudrait marquer au fer rouge ces magistrats qui, malgré la rigueur des lois dont ils maniaient le glaive, et malgré les inévitables erreurs de l'humanité, furent soutenus pendant de si longues périodes de temps par l'estime et par le dévouement des peuples qu'abritait la haute tutelle de leur justice.

Il faudrait renier jusqu'à la parole, jusqu'à l'aveu des inculpés qui, pour la plupart, et avant l'emploi de la question judiciaire, donnant des preuves de la justesse de leur déposition, se reconnaissaient pour auteurs des faits extraordinaires contre lesquels sévissait l'implacable volonté de la loi.

Il nous faudrait renier, de nos jours même, et le renier d'une façon étrangement brutale, le propre témoignage de nos sens!

En un mot, et dans ce mot se résume la valeur et la signification de toutes mes pages, il faut, pour méconnaître l'existence de ces phénomènes surnaturels, il faut renier à la fois les historiens, les philosophes et les magiciens; il faut renier l'Église et la magistrature; il faut renier les peuples et les individus; il faut renier les temps et l'espace; il faut renier la foi; il faut renier le témoignage des sens humains; il faut renier toute la nature humaine!

Il faut renverser et fouler aux pieds toutes ces autorités qui se touchent et s'appuient l'une sur l'autre[1], depuis le point du jour de la création jusqu'au crépuscule du jour qui nous luit!

Il faut tomber dans cet excès de violence contre la raison, contre le sens commun, et pour croire...... qui donc?

[1] Et le dix-huitième siècle? objectera-t-on. — Eh bien! exceptons un siècle, s'il le faut, sur une étroite partie de la terre. Mais la négation de ce siècle ne vaut-elle point à la question du Surnaturel de magnifiques témoignages et les surabondantes lumières d'un nouvel examen?

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

CONCLUSION PROPHÉTIQUE, ET SANS PRÉTENTION QUELCONQUE A L'INFAILLIBILITÉ.

Une religion nouvelle et universelle née de l'enseignement des Esprits. — C'est la religion de l'Antechrist; elle en prépare le règne. — Sa statistique actuelle. — Obstacles et moyens. — Les Esprits qui enseignent l'homme deviennent ses auxiliaires pour la réalisation de leurs plans. — Ils ont pour agent définitif l'Antechrist, le Verbe de l'enfer, l'homme-démon. — Appréciation de Mgr l'évêque de Montauban sur les temps qui amènent cet homme-fléau. — Ce monstre arrive comme conséquence de l'affaiblissement de la foi. — Les trois buts de son plan. — L'Antechrist d'après M. l'abbé Rougeyron, résumant ce qui s'est écrit sur cette question. — Effets sociaux de la tyrannie de ce monstre. — Destruction de la propriété et de la famille, résultat de la destruction du culte de Dieu et de l'adoration de l'homme-bête. — Misère et promiscuité. — Appréciations de la *Civiltà* sur la proximité de ce règne impie. — La première bête est l'Antechrist; la seconde, ou son prophète, appartient probablement au sacerdoce. — La marche vers une prochaine apostasie n'est point continuellement progressive, et la chute de l'Antechrist ne signifie point la fin du monde. — Mot de Joseph de Maistre. — Sainte Hildegarde, sur le signe de la bête (substitué au signe de la croix). — Pour dernière épreuve, cessation de miracles du côté des catholiques, et prodiges foisonnant du côté de leurs bourreaux. — Proximité de ces temps, et progrès matériels qui les préparent. — *Note* de Cornélius à Lapide sur le sort de Rome redevenue la grande Babylone. — Esprit prophétique et frappant de ce commentaire. — — Puissance spiritiste de l'Antechrist doublant ses moyens matériels. — *Note* sur les faux miracles, opérés par les vivants ou par les morts, et sur les fausses résurrections. — Dom la Taste nous disant pourquoi les faux miracles séduiront le grand nombre des hommes aux derniers jours.

Nous nous sommes assez longtemps entretenus, et cependant d'une manière fort incomplète, dans ces pages, des merveilles que les Esprits de séduction savent opérer. Mais

nos trois ouvrages spéciaux sur la magie, *indépendants l'un de l'autre,* et réalisant néanmoins le plan que tracent ces trois mots : *causes, moyens, effets*, laissent à désirer peu de choses de ce côté [1]. Et cette précaution qui nous porte à démasquer une à une les ruses de l'ennemi, tout en signalant leurs conséquences désastreuses, n'est que trop essentielle, hélas! Car bientôt le temps va multiplier le nombre et l'éclat des prestiges spirites dont il rendra le torrent irrésistible, ainsi que l'ont proclamé nos saintes Écritures. Et quel sera le résultat probable de cette immense et redoutable opération? — Ce sera, je me le figure, l'éclosion, l'établissement d'une croyance commode et nouvelle, d'une religion qui doit se fonder, grâce aux prestiges dont elle éblouira le monde, sur les ruines de tous les cultes vivants.

Nous verrons naître alors, du sein de ces merveilles, comme une nouvelle manière de religion universelle [2]. Et pourquoi ne point l'appeler la religion des Ames, c'est-à-dire celle des Esprits? disons pour être plus clair celle des

[1] 1° LA MAGIE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE, *ses agents, ses vérités, ses mensonges;* — 2° LES MÉDIATEURS ET MOYENS DE LA MAGIE, *les hallucinations et les savants, le fantôme humain et le principe vital;* — 3° LES HAUTS PHÉNOMÈNES DE LA MAGIE, *précédés du spiritisme antique.* Chaque volume, in-8°; prix fort, 6 fr.; chez Plon, rue Garancière, 8, Paris. Des lettres de cardinaux, de docteurs et autres personnages, garantissent l'orthodoxie et l'opportunité de ces ouvrages.

[2] Cette prédiction, qui semblait ridicule à plus d'un catholique, ne s'est que trop vite réalisée. L'Église spirite est formée ou se forme presque partout, quoique presque partout encore elle couve dans ses catacombes. Malheur à nous le jour où elle en sortira! Déjà ne commence-t-elle point à les percer? *La Civiltà cattolica,* cette première de toutes les revues chrétiennes, a reproduit ma prédiction et l'a soutenue avec tact dans ses articles *sulla moderna necromanzia,* octobre 1856, janvier-février 1857 : « Ne troverà per avventura mancare di probabile fondamento il presagio del signore G. des Mousseaux..... » Suit le passage.

démons, ou, pour se mieux comprendre encore, la religion de l'Antechrist. Entre elle et le catholicisme, doit commencer, presque aussitôt son universelle explosion, c'est-à-dire au moment où elle percera la voûte de ses catacombes, la dernière lutte, le combat suprême, la grande bataille où tant de millions d'âmes, à demi chrétiennes, périront de la coupable mollesse et des langueurs de leur foi...

Que si le lecteur cherche à se rendre compte des progrès de cette religion nouvelle, je le prierai d'ouvrir le sixième volume de l'ouvrage de M. Bizouard, et d'y lire les lignes suivantes :

« M. Allan Kardec, le grand pontife du spiritisme, et l'objet de la béate et enthousiaste admiration des *membres* de son Église [1], reçoit les communications de près de mille centres spirites *sérieux*, disséminés sur les divers points du globe ; voilà ce qui le guide et ce qui le guidera. Voilà ce qui l'aide à saisir les principes sur lesquels la concordance entre certaines difficultés s'établit. Il voit, heure par heure, la coïncidence qu'ont entre elles ces révélations, faites à mots couverts. Elles ont passé souvent inaperçues, mais un jour ou l'autre on en sentira la gravité. De *ce contrôle universel sortira l'unité du spiritisme*, et l'anéantissement des doctrines contradictoires. Plairait-il à certains esprits de donner une doctrine contraire? plairait-il même à des gens malveillants d'inventer des révélations apocryphes ? on demande ce que cela produirait devant *des millions de voix* venues de tous les points du globe. *Rien donc ne peut arrêter la marche du spiritisme !* On peut momentanément le troubler, mais en triompher, non, ni maintenant ni dans l'avenir [2]. »

[1] Lire, pour s'en convaincre, *l'Avenir, moniteur du spiritisme.* Le nom du pseudonyme A. Kardec est Rivail.

[2] M. Piérart, de son côté, est à la tête des spirites spiritualistes,

Mais, par quelle voie réconcilier son intelligence avec la possibilité du miracle qui doit aider à l'accomplissement de cette étonnante révolution religieuse, si singulièrement avancée déjà sans qu'un cri d'alarme *général et sérieux* ait fait retentir encore le monde chrétien?

Expliquons-nous.

Le premier, le plus inconcevable de tous les miracles, ce serait que tant de peuples ennemis, que tant de nations acharnées de si longue date les unes contre les autres, ouvrissent enfin leur âme, pour la laisser pacifiquement s'épanouir aux rayons d'une même et nouvelle religion, représentée par un seul et même monarque.

Je veux me taire sur les dix mille langues qui, chez les dix mille peuples du monde, donnent à la pensée de l'homme une prodigieuse variété de costumes, de mœurs et d'allures. — Je ne tiens compte ni des océans, ni des remparts de montagnes, ni des glaces, ni du sable de feu des déserts qui séparent les royaumes... Mais l'orgueil! Comment l'orgueil des nations, comment l'orgueil des individus s'assoupliraient-ils au point de permettre à tous les fronts de toutes hauteurs de se niveler sous le sceptre, sous le verbe impératif d'un seul et unique souverain?

Comment? Eh bien, examinons de sang-froid l'invincible difficulté! Peut-être le problème cessera-t-il de nous paraître insurmontable si nous nous prêtons à l'envisager par l'un de ses moindres escarpements!

La question qu'il s'agirait de se poser, la question du dénoûment ou de la solution, à mon sens, ce serait celle-ci:

c'est-à-dire du spiritisme dont les Esprits enseignants n'admettent point la réincarnation du mort dans d'autres corps, et il compte plus de deux millions d'adhérents, qui ne se sont pas encore ralliés. *Rapports de l'homme avec le démon*, vol. VI, p. 567-568. Bizouard, Gaume frères, Paris. Voir id. mon livre *Hauts phénomènes*, Préface.

Existe-t-il..., peut-il exister un moyen de rallier et d'unir en un seul corps politique, en une seule et unique fédération la grande et immense masse des peuples ; une masse qui, par elle-même et par son irrésistible prépondérance, entraînerait en quelque sorte la totalité du genre humain ? Est-il un moyen de faire évaporer, dans les embrasements d'un amour sincère ou d'une brûlante convoitise, l'anathème qui, depuis les jours de Babel, divise par le langage et isole les peuples ; l'anathème qui facilite ou engendre, au sein des familles et des nations, les guerres de sentiments, les conflits d'intérêt, et les antagonismes de la pensée, ces germes nécessaires et complexes de la confusion ?

Est-ce que ce très-simple et très-prodigieux moyen ne serait point, par hasard, la création d'*un nouveau dogme universel ;* d'un dogme *favorable aux passions humaines*, et basé, *non sur la foi*, mais *sur le témoignage des sens*, *sur l'évidence matérielle des faits ?* Car un même et irrésistible principe d'action naîtrait, éclaterait tout aussitôt pour remuer et entraîner la race des hommes.

Mais où chercher encore, où trouver la cause puissante, la cause génératrice de cette même et unique croyance, *de ce catholicisme à l'envers*, par lequel il s'agit de révolutionner et de passionner, en le propageant d'un bout à l'autre du monde social, le cœur de nos semblables ? où donc ?

Il faut, commencent à nous dire quelques chrétiens, il faut la chercher, et trop facilement la trouvera-t-on cette cause irrésistible, dans l'invasion des Esprits sortant du puits entr'ouvert de l'abîme ; dans l'opération de ceux qui déjà remplissent l'air, et que l'apôtre saint Paul appelle les principautés et les puissances de ce monde ; en un mot, dans l'infatigable activité de ces princes du mensonge qui, grâce

à la permission de Dieu, viennent ou doivent venir, ainsi que les prophéties nous en ont prévenus, faire subir à la terre sa dernière et sa plus épouvantable épreuve [1]. Et qu'imaginer de plus facile *à cet immense concert de puissances spirites* que de soulever, que d'ébranler aujourd'hui de fond en comble le monde moral et religieux?

Libres d'agir, à peu près, au gré de leurs caprices, qui les empêcherait de couvrir la terre de ces irrésistibles prestiges dont les avant-coureurs, déjà, nous ont si cruellement atteints?

Au milieu des farouches et infatigables novateurs qui fauchent notre monde en nommant abus tout ce qu'ils abattent ou nivellent; au milieu de ceux qui, pour organiser le travail et l'État, désorganisent tout ordre et toute subordination entre les hommes, couvrant, sous les noms spécieux du socialisme [2] qui nous envahit, les plus téméraires ou les plus coupables attentats contre tout ordre social antérieur à leurs rêveries; au milieu de ces savants de malédiction et de ces théoriciens implacables qui se renversent l'un sur l'autre, en cherchant à tâtons, hors de la lumière du christianisme, la solution de ce grand problème social : l'extinction de la misère, l'abolition de la charité... au milieu de cette confusion des dogmes et des principes du monde qui s'écroule, remplaçant l'antique confusion des langues que nous voyons s'effacer de jour en jour, à quoi se bornerait la tâche de ces Esprits? Ne pourrait-elle, par exemple, se limiter, — et je pense qu'elle ne s'arrêtera pas à ce point unique, — à répandre au milieu des peuples, harassés de misères et d'irritation, d'inaccoutumés et de prodigieux moyens de bien-être? Et qui

[1] Saint Jean, *Apocal.*, ch. IX, v. 2, etc.; — saint Paul, *Éphés.*, ch. VI, v. 12, etc.; — saint Matthieu, ch. XXIV, v. 21, etc.

[2] Etc., etc., etc.

saurait déjouer leur admirable savoir-faire, s'ils s'empressaient d'apaiser, tout en l'excitant de plus belle, la voix criante des intérêts et des besoins matériels ; ces besoins et ces intérêts qui, depuis Caïn, divisant l'humanité, ne cessent de rendre homicides tant de bras fraternels !

Fécondée, secondée par leurs soins assidus, la nature ne semblerait plus être que la servante empressée de l'*homme*, ce roi réintégré de la création ; ce monarque qui, plongé dans l'abondance des dons et des trésors, ne tarderait guère à s'écrier dans son orgueil : Tant que mon corps tient à la vie, je règne sur la terre, je me l'assujettis, et dès que me frappe le coup de la mort, l'univers devient mon royaume !

Voyez, voyez donc, car les Esprits dont la puissance me sert en m'émerveillant, ne sont que des âmes qui animèrent des corps ; et ce sont elles qui, maintenant, animent et gouvernent les mondes ; leur règne est celui de l'humanité triomphante. Oui, l'homme est le seul Dieu de la terre et du ciel. Le grand problème philosophique est donc enfin résolu : Dieu c'était l'homme ! et l'homme c'est Dieu.

Dans ces conditions si simples, et auxquelles les prophéties, d'accord avec les événements, semblent nous préparer, l'Antechrist, « l'homme des fluides », selon l'expression prophétique de l'hérésiarque Vintras, serait tout uniment l'Homme-Révolution et pouvoir, l'homme spirite ou pythonisé, l'Homme-Démon, le Verbe de l'Enfer, celui qui briserait et charmerait les peuples, en donnant à la pensée de propagande qui doit réaliser ses plans l'unité nécessaire pour en assurer le règne sur la terre.

Mais ici, je demande la faveur de m'éclipser un instant, et de substituer à ma parole celle de l'une des autorités vivantes de l'Église ; ma façon de voir et mes prévisions s'accordent trop exactement avec celles du savant évêque qui,

la crosse en main, s'adresse à son clergé, pour que je ne trouve point autant de bénéfice pour mes lecteurs que pour moi-même à m'effacer derrière un tel docteur.

« J'ai voulu vous montrer, Messieurs, que la FOI est la force, la vie, l'essence de l'Église, et que toutes les attaques de l'impiété sont à l'affaiblissement, au travestissement, à l'anéantissement de la foi, pour vous montrer en même temps que tous nos efforts doivent se porter sur la défense de cette même foi[1].

» Prenons-nous donc, afin d'étudier utilement ce mal, à considérer plus spécialement la nature, le but et les moyens de la conspiration contre l'Église.

» L'apôtre saint Paul nous apprend que ce monde doit finir par une apostasie générale de la vraie foi, les fidèles alors restant en petit nombre, et PEUT-ÊTRE SOUS LA CONDUITE DU SEUL PONTIFE ROMAIN, lequel, SEUL de tous les évêques, a reçu la promesse de durer jusqu'à la fin[2].

» Remarquez que cela est pleinement conforme à cette parole de Jésus-Christ : Pensez-vous que le Fils de l'homme, quand il reviendra sur la terre, y trouvera encore de la foi[3] ?

» De plus, le même apôtre nous apprend encore, — comme l'expliquent généralement les commentateurs, — qu'il se formera petit à petit, et comme parallèlement *à l'affaiblissement progressif de la vraie foi*, un grand royaume, un royaume unique, dont le chef sera *l'homme de perdition*, l'homme de péché, qui poussera l'impiété jusqu'à se dire Dieu, et vouloir se faire adorer comme Dieu, mais que Jésus-Christ exterminera du souffle de sa bouche, après qu'il aura

[1] Voir aux notes, à la fin du chapitre, lettre, 2 fév. 1865.

[2] *Thessal.*, chap. II, v. 2. — Voir plus bas une explication du mot *apostasie*.

[3] Saint Luc, ch. XVIII, v. 8.

eu la permission de faire la guerre aux saints pendant trois ans et demi [1].

» On peut croire qu'à cette même époque finale le démon *aura recouvré*, sur l'humanité et sur les royaumes de la terre, tout l'empire qu'il y exerçait au moment de la première venue du Sauveur; qu'il sera *adoré, invoqué et servi par tous*, à la place de Dieu et de son Fils Jésus-Christ. De même qu'alors tout le monde était réellement gouverné par Satan, comme cela est visible dans l'histoire des peuples païens, et spécialement dans celle de l'empire romain, ainsi le sera-t-il à la fin, quand, le nombre prédestiné des élus étant consommé, il ne restera plus à Jésus-Christ que de porter le dernier coup à l'ange rebelle et à ses adhérents.

» Donc, vous le voyez, trois buts sont poursuivis par l'ennemi du genre humain et par ceux qui lui servent d'instrument : la destruction de la foi, par conséquent la destruction de l'Église; la formation d'un empire apostat ennemi de Dieu et de toute religion; le rétablissement de l'idolâtrie et du culte du démon.

» Or, la conspiration dont je vous parlais pousse visiblement, avec un redoublement d'ardeur qu'elle puise dans les succès obtenus par elle depuis un siècle, à ces trois résultats..... » Et nous savons que Pie IX craint spécialement pour la France le règne peut-être prochain de l'incrédulité.

« La conspiration pousse encore à la destruction des divers empires et royaumes par les principes nouveaux qu'elle proclame et qu'elle travaille de toutes ses forces à faire prévaloir partout. Déjà elle a mis le trouble dans plusieurs; elle y a excité des révoltes et des révolutions; elle veut y en exciter encore, sous prétexte que les peuples doivent être groupés

[1] *Apocal.*, ch. XIII, v. 7.

suivant leurs nationalités propres. Mais les nationalités divisent encore, et ce n'est pas tout ce qu'il lui faut! C'est pourquoi, aujourd'hui, elle s'appuie uniquement et exclusivement sur ce qu'elle appelle la fraternité, et même simplement l'humanité (*cosmopolitisme*). Et comme ce caractère de fraternité ou d'humanité est identique partout et pour tous les hommes, il s'en suit qu'une seule et même législation, un seul et même gouvernement, doivent être à la fin admis pour répondre aux droits de la fraternité et de l'humanité.

» Sur quoi, il faut savoir que les sociétés secrètes, organisées depuis un siècle dans toutes les parties de l'Europe, ou plutôt dans le monde entier, sous divers noms et sous diverses formes, sont le vrai foyer où fermentent tous ces projets détestables, et d'où part le mouvement, la force d'agression qui s'attaque ensemble et à l'Église et aux puissances temporelles.

» Cela vous explique pourquoi les pontifes romains ont si souvent proscrit ces sociétés et sous les peines les plus sévères, appelant même contre elles la sévérité des gouvernements, et les avertissant des dangers dont elles les menacent tous.

» En troisième lieu, elle pousse, sans en avoir certainement la conscience, au rétablissement de la puissance du démon sur la terre, et, par suite, au rétablissement de l'idolâtrie elle-même, et des mystères abominables qui se passaient dans les temples païens. Nous savons que l'homme de péché se fera adorer; mais il ne sera adoré qu'en concurrence avec celui dont il sera le funeste et malheureux instrument.

» Je n'insiste pas là-dessus. Je dis seulement que les pratiques détestables du *magnétisme* et du *spiritisme*, DÉJA SI RÉPANDUES, aboutiront à ce terme, si Dieu n'y met ordre. On est confondu et effrayé quand on lit certains écrits sortis de cette source impure, et même certains écrits des

philosophes *positivistes*, qui poussent l'audace et la témérité de leurs aspirations jusqu'à prétendre transformer un jour les mystères sacrés de la propagation humaine [1].

» Voilà, Messieurs, *où tend le mouvement qui nous emporte ;* voilà à quoi, autant qu'il est en nous, nous devons nous efforcer tous de résister..... Je conçois que ces réflexions vous paraissent effrayantes, mais il faut que nous en prenions notre parti. Il ne servirait à rien, il serait funeste à nous et aux peuples, de nous dissimuler les dangers au milieu desquels nous nous trouvons. Il y a *plus que de la vraisemblance* que ceux qui parmi vous sont plus jeunes verront des dangers et des épreuves plus redoutables encore que les épreuves du temps présent. Qu'ils prennent courage; ou, plutôt, prenons tous courage *en nous revêtant de l'amour de la foi...*

» Ah! je voudrais avoir le temps de vous citer tout l'admirable chapitre onzième de l'Épître aux Hébreux, dans lequel saint Paul expose les prodiges opérés par la foi des justes depuis Abel jusqu'à son temps [2] !... » Car la foi, tant qu'il nous plaira d'en munir et d'en fortifier nos âmes, peut éloigner et amoindrir les malheurs affreux qui doivent précéder et accompagner le règne infernal de l'Antechrist, puisque Dieu fait la grâce à quiconque le veut de lui donner une mesure de foi proportionnelle à ses désirs, à ses prières et à ses œuvres; puisque encore, et selon les paroles de l'apôtre que nous rapportait tout à l'heure Mgr l'évêque de Montauban, ces temps de désolation ne doivent fondre sur nous qu'à la suite d'une apostasie formelle ou implicite de la vraie foi.

[1] Voir ce comble d'aveuglement de la philosophie magico-positiviste, décrit et commenté dans la division VIe du chapitre de l'*Incube* de mon livre des *Hauts phénomènes de la magie et du spiritisme antique*. Plon, Paris, 1864.

[2] Lettre de Mgr Doney, évêque de Montauban, à l'assemblée synodale, 2 fév. 1865.

« Mais, loin de là, que voyons-nous aujourd'hui de tous côtés en Europe et partout dans le monde? s'écrie M. l'abbé Rougeyron[1] : désertion de la foi parmi les nations, qui, pour la plupart, n'ont d'autre souci que celui d'amasser de l'argent, d'acquérir de l'honneur, et de se procurer des plaisirs sensuels; désertion de la foi chez ceux qu'on nomme savants, et dont un grand nombre se déclarent hautement les adversaires du catholicisme et de la papauté, qu'ils combattent parfois avec un acharnement inexplicable, tant il est de leur part insensé! désertion de la foi chez les classes illettrées, qui, en général, ne cherchant le bonheur que dans la possession des biens terrestres, oublient et méprisent une religion purement spirituelle, qui prêche l'esprit de pauvreté et le renoncement à soi-même. »

« Je ne songe pas une seule fois à l'état d'indifférence religieuse où nous sommes actuellement plongés sans éprouver aussitôt la crainte que les anges de Dieu, qui en sont les spectateurs indignés, ne disent à leur souverain Maître, comme dans la parabole de l'Évangile : Le voulez-vous, Seigneur, nous allons moissonner cette ivraie, couper tous ces fruits de mensonge et les jeter au feu éternel? »

« Or, l'apostasie finale, dont nous voyons les commencements sinistres, doit atteindre son dernier progrès sous la domination de l'Antechrist. Combien donc croyez-vous qu'il faille de temps pour y arriver? Oh! *cela dépend uniquement de la rapidité avec laquelle le monde va continuer sa marche dans les voies iniques et anticatholiques qu'il suit*, sous la direction et l'impulsion de ses maîtres frappés de l'esprit de vertige et de mensonge[2]. »

[1] Lire son opuscule de *l'Antechrist*, très-remarquable, malgré, je l'espère, quelques exagérations; in-18, 320 pages. Paris, V. Sarlit, rue Saint-Sulpice, 25, 1861.

[2] P. 171-172. Ses maîtres, c'est-à-dire quiconque exerce une action, une influence anticatholique.

Et, ne fût-ce même qu'au point de vue purement humain, la menace de ces temps redoutables, terribles, ne doit-elle point faire trembler ceux qui, n'ayant point encore éteint toute foi dans leur âme, prennent le moins en souci les biens et les maux qui ne touchent ou n'attaquent encore ni directement, ni d'une manière actuelle leur personne.

Car, si nous avons indiqué déjà les instincts à la fois hypocrites et féroces de l'homme d'iniquité que doit subir le monde, il nous reste à compléter l'ébauche de son effrayant despotisme en jetant devant les yeux comme un aperçu des mesures auxquelles il devra recourir afin de parfaire et de consolider son œuvre, afin de généraliser son empire.

Le socialisme, aboutissant au communisme, est la doctrine antisociale qui tend et aboutit à faire de l'État le maître absolu de toutes choses, c'est-à-dire des personnes et des biens, des corps et des âmes. Or, l'Antechrist se présentant comme l'apôtre et le chef de cette œuvre de fausse et détestable charité, comme le propagateur et le soutien de ce plan de fraternité cosmopolite et démoniaque, il deviendra la personnification parfaite de ce régime, dont la réalisation se complétera sous son sceptre. Préparé de longue main déjà par les essais révolutionnaires, par l'énormité croissante des charges, par ce principe monstrueux dont retentirent, sous le dernier règne, les échos de la tribune législative : Que l'impôt est le meilleur et le plus avantageux des placements, son gouvernement s'emparera de tout ce qui peut servir à constituer le plus odieux Césarisme, et poussera l'abus des charges publiques jusqu'à la spoliation, formulée déjà dans les projets législatifs de certains novateurs. Et personne ne se rencontrera qui se hasarde à contester à ce bateleur couronné, à ce terrible et prodigieux comédien, à ce séducteur des foules, ces excès

de bon plaisir sévissant sous la forme hypocrite des droits et des intérêts de tous [1] !

Il aura trop bien appris que le moyen de parvenir à ce règne d'universelle omnipotence, c'est de s'approprier l'âme du pauvre et de l'audacieux, en tournant leur volonté séduite contre la propriété, la famille et la religion. C'est donc là ce qu'il se hâtera d'entreprendre, ou plutôt de parfaire ; et le socialisme ayant, sous son empire, accompli son triomphe, la voix de son peuple, — une sorte de suffrage universel, — le proclamera le maître du sol. Les propriétaires, graduellement courbés et accablés sous un joug impitoyable et intolérable de charges et d'impôts, solliciteront alors, comme un moyen de s'exonérer et de vivre en paix, la faveur de passer à l'état de fermiers ou de tenanciers. Et selon son caprice ou ses intérêts, il expulsera les uns et acceptera les autres, tenant à la fois les hommes par la terre et la terre par les hommes.

Obéissant à des exigences analogues, le commerce, que les extrêmes de la liberté seront bientôt en voie de préparer, d'un bout à l'autre du monde, aux extrêmes de la servitude, le commerce tout entier, disons-nous, concentrera dans ses mains ou dans celles de ses gens ses trésors et ses ressorts. C'est-à-dire que cet homme, centre de toute adoration et de toute haine, possédera toutes choses. Le nom de propriétaire aura péri; il n'y aura, dès lors, ni classes élevées, ni classes inférieures; il n'y aura ni pauvres, ni riches, ni petits, ni grands, si ce n'est ceux qu'il lui plaira de combler et d'élever autant que durera son caprice. Un clavier du plus implacable niveau représentera la société tout entière, chaque touche de ce clavecin révolutionnaire, s'élevant et s'abaissant au gré du maître, et sous le

[1] Voir aux notes, à la fin du chapitre.

mouvement de ses doigts. C'est ce degré d'égalité dans l'abaissement que nous peignent, avec une prophétique énergie, les paroles littéralement véridiques de saint Jean : « Nul ne pourra plus acheter ni vendre sans la permission de la bête, et sans l'exhibition de son signe [1] ! »

Tenant à la fois en mains tous les fils de sa trame, l'Antechrist détruira, chemin faisant, toute religion, tout culte, excepté celui de sa personne ; mais sa fureur hypocrite se déchaînera surtout contre la religion divine, contre le catholicisme, et bientôt il faudra que tous les temples lui soient dédiés, que tous les peuples *unifiés* brûlent leur encens en son honneur, que tous les hommes s'empressent d'élever leurs prières vers sa face ou vers celle de ses images. Car ses images, *universalisant sa présence*, sueront le miracle, et le dragon de l'abîme, le démon du spiritisme les animant, elles parleront, elles feront entendre la parole de celui qu'elles représentent. Et qui ne leur obéira point, qui ne les adorera point sera mis à mort [2] !

Accompagné *de toute la puissance de Satan*, cet impie, prodiguant autour de lui les signes, les prodiges, les miracles de l'effet le plus trompeur, séduira donc tous ceux que leur iniquité prédestine à la mort éternelle [3]. Et quiconque n'observera point sa loi, quiconque ne s'assujettira pas à tenir pour bon et pour mauvais ce que ce monstre aura décrété bon ou mauvais sera coupable, et devra mourir.

Enfin, il consommera l'œuvre de sa tyrannie en détruisant la famille jusque dans sa souche et ses racines. Car la

[1] *Apocal.*, ch. XIII, v. 17.

[2] Et datum est illi ut daret *spiritum* imagini bestiæ, et *ut loquatur imago bestiæ*, et faciat ut quicumque non adoraverint imaginem bestiæ occidantur. Saint Jean, *Apocal.*, ch. XIII, v. 15.

[3] Secundum operationem Satanæ, in omni virtute et signis et prodigiis mendacibus. Saint Paul, *II Thessal.*, ch. II, v. 9.

famille repose essentiellement sur le mariage légitime, c'est-à-dire sanctionné par la religion et la loi civile. Or, l'Antechrist mettra tout obstacle possible à cette indissoluble union, à cette union bénie de l'homme et de la femme. Les mariages ne seront, sous sa loi, que des unions de passage entre individus de sexes différents. Il en imposera le devoir, afin de pourvoir à la conservation de l'espèce; mais il les dissoudra selon son caprice, selon le vœu de quelque nouvel intérêt. Seul maître et *seul éducateur* des enfants procréés sous le jeu de ce vaste système de prostitution, il se proposera pour but d'anéantir toutes les traditions de la famille; et sa république réalisera, quant aux mariages, mais en les dépassant, les cyniques beautés de la république de Platon. Nul ne devra savoir, sous ce régime de fraternité Satanique, à quels parents il doit le jour, ou quels rejetons sont sortis de son sang. Nul ne devra connaître ni son père, ni sa mère; nul n'aura la joie d'embrasser ou de diriger ses propres enfants, et le rêve de fraternité révolutionnaire, si longtemps caressé, s'accomplira dans la loi de la plus bestiale égalité. Quant à la liberté, ce mot unique va la décrire : Tous devront reporter la somme totale de leurs affections sur le chef de l'État, qui leur tiendra lieu tout à la fois de père et de mère, de nourricier et d'éleveur, de monarque et de Dieu.

Et ne nous récrions point contre cette expression d'éleveur[1] qui doit nous sembler si grossière; car les hommes, sous ce néfaste empire, ne formeront, à la lettre, qu'un immense troupeau dont chaque tête se verra marquer au signe de la bête[2].

[1] Plusieurs écoles révolutionnaires veulent déjà que l'État se constitue l'éleveur de nos enfants; que l'éducation soit obligatoire; que l'homme de police prenne à la gorge celui qui la refuse; que toute liberté d'action paternelle disparaissant, les esprits et les corps soient autant que possible jetés dans le même moule, et quel moule!

[2] Ces derniers passages sont le canevas de M. l'abbé Rougeyron,

Mais, après avoir jeté devant nous ces pensées, ne sera-t-il pas opportun de revenir et d'insister sur un point tout spécial, c'est-à-dire d'exposer avec une ampleur suffisante l'opinion toute formée déjà dans les régions savantes du catholicisme sur l'approche et les signes des temps qui sont en voie de nous amener l'Antechrist? Afin d'atteindre ce but, nous nous bornerons simplement à extraire quelques-uns des passages les plus remarquables de la *Civiltà cattolica*, cette revue éminente entre toutes par la qualité, par le nombre prodigieux de ses abonnés, et par la haute autorité de ses rédacteurs. Nous y ajouterons aussitôt quelques autres fragments empruntés au commentaire important que M. Rupert crut devoir adresser au *Monde catholique*, en les plaçant à la suite même de cette publication [1].

Si l'on admet, dit la *Civiltà*, les calculs de Bellarmin qui établit que, d'après la véritable chronologie, le monde [2] avait, de son temps, duré environ cinq mille six cents ans; et si, à cette opinion, nous joignons l'autre qui est très-commune parmi les Pères, que ce monde ne doit pas durer plus de six mille ans, nous devrions dire que nous ne sommes pas très-éloignés de la fin. Mais nous ne voulons pas nous engager dans cette question si épineuse de computs chronologiques,

que je suis pas à pas, mais en mêlant au fur et à mesure à son texte mes documents et ma pensée. Lire son opuscule si complet, et si remarquable de précision et de clarté, p. 74, 76, etc., *Antechrist*. — Signalons aussi chemin faisant six petits volumes in-12, sur la *Derniere persécution de l'Église*, etc., par le P. B. Fossombrono. L'auteur y démontre, avec beaucoup d'intelligence et d'érudition, que les signes de l'approche de l'Antechrist apparaissent très-clairement dans les temps où nous sommes. Par-dessus tout, il met en lumière l'œuvre ténébreuse des sociétés occultes, comme étant celles où s'élabore le mystère d'iniquité qui doit en définitive enfanter le monstre.

[1] Voir les numéros du journal *le Monde* des 11, 13, 17 et 20 mai 1863.

[2] Disons la famille humaine; — je supprime les autorités citées par ces articles, auxquels je renvoie le lecteur.

et nous aimons mieux passer à pieds joints sur ces considérations.

Arrivant à des points d'une appréciation plus facile, il semble certain que les deux conditions qui doivent précéder le commencement de la dernière époque du monde sont suffisamment accomplies. Toutes les parties de la terre ont été suffisamment explorées, et il n'y a pas un recoin écarté où n'aient pénétré les apôtres de la foi de Jésus-Christ. Nous pouvons répéter aujourd'hui, en langage non plus prophétique, mais historique : *In omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum.* La condition posée par le Christ : Cet Évangile sera prêché par toute la terre, peut bien être regardée comme remplie, ou du moins comme fort près de l'être. Reste donc à voir se réaliser l'état de choses qui doit suivre l'accomplissement de cette autre condition : *alors* arrivera la consommation!

... Et quelque latitude que l'on veuille donner à ce mot *alors* (tunc), il faut bien dire, en face de l'universelle diffusion qui a été faite de l'Évangile, que les derniers jours du monde ne peuvent plus être très-éloignés.

. . . .

Les catholiques admettent néanmoins que l'Antechrist, quoique étant encore à venir, aura préalablement des précurseurs qui méritent par anticipation ce même nom. La doctrine antichrétienne dont il sera le représentant, suprême et achevé, doit, avant sa venue, aller toujours en se formant et se développant graduellement. C'est là ce qui ressort clairement soit de ces paroles de saint Jean : qu'en attendant l'arrivée de l'Antechrist, il y a déjà *bien des Antechrists* qui commencent à paraître ; soit des paroles de saint Paul affirmant que déjà le mystère d'iniquité se prépare, quoique l'homme de péché ne soit pas encore venu.

... Que l'on jette maintenant les yeux sur l'état actuel

de la société, et force sera bien de reconnaître que *la séparation*, ou apostasie, — qui prépare par les Antechrists précurseurs le grand Antechrist final, — se développe et s'étend aujourd'hui avec une extension qu'elle n'a jamais eue...

. . . .

Quant à l'apparition de l'Antechrist, il y a lieu de la croire d'autant plus prochaine, que ses précurseurs se montrent avec des caractères plus ressemblants, et que l'état des choses dispose mieux les hommes à faciliter sa venue. Or, qui ne voit que tout cela se réalise à notre époque d'une manière toute spéciale? Les caractères de l'Antechrist sont d'être l'ennemi du Christ, l'homme sans loi, selon l'expression de l'apôtre, ὁ ἄνομος, un dominateur tyrannique, impie au suprême degré, *hypocrite insigne*. Ce sera, selon toute apparence, un grand révolutionnaire qui ne connaîtra d'autre règle que sa propre volonté, qui trompera les gens par ses séductions, qui se fera suivre stupidement par des masses d'individus, par des nations entières, disant avec impudence aux hommes à la fois tremblants et entraînés : Le seul moyen que vous ayez d'être heureux *et libres*, c'est de n'avoir d'autre loi, d'autre volonté que ma parole! puis il se fera décerner les honneurs divins, et substituer au vrai Dieu [1].

C'est ainsi que l'Antechrist, c'est-à-dire que la Bête décrite par le prophète Daniel et par l'apôtre saint Jean, nous apparaît déjà sous des figures assez ressemblantes pour se montrer bientôt dans toute sa réalité. Or, non-seulement cette première bête s'annonce avec ses caractères propres,

[1] Suivent des exemples de l'engouement des peuples jusque pour de simples aventuriers. La magie devant être l'âme de la puissance dont usera l'Antechrist, cet homme ira bien au delà de Simon le Mage, que, suivant l'expression de l'évangéliste saint Luc, « tous suivaient, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, en disant : « Celui-ci est la » grande vertu de Dieu! » *Actes des apôtres*, ch. VIII, v. 10.

mais encore la seconde, dont parlent les prophètes; et celle-ci, de même, a ses précurseurs.

Cette seconde bête, ainsi que nous l'avons vu, *parlait comme le dragon*, et néanmoins elle marchait le front orné de deux cornes semblables à celles de l'agneau; ce qui paraît exprimer deux caractères distincts relatifs au christianisme, et dont sera revêtu le charlatan qui se fera le prophète de la bête appelée dragon. Il y a probabilité que ces deux caractères seront le baptême et l'ordination, c'est-à-dire que cet imposteur devra être un homme *consacré à Dieu par le sacerdoce*... En admettant cette interprétation, *les précurseurs de la seconde bête* seraient donc aujourd'hui ces malheureux ecclésiastiques qui, dans la guerre actuellement livrée à l'Église et au Christ, favorisent par leurs actes et par leurs discours la cause de la révolution et les précurseurs de l'Antechrist[1].

Mais pour abréger et tirer quelque conséquence pratique de ces courtes observations, nous prions le lecteur de remarquer la gravité de la situation actuelle, car le monde, en avançant vers son terme, *se partage* d'une manière chaque jour plus tranchée *en deux grandes catégories :* la première, celle des amis et des disciples de Jésus-Christ; la seconde, celle de ses ennemis. L'une a pour chef visible le vicaire de Jésus-Christ; l'autre attend prochainement son chef dans l'homme du mal qui ne doit pas tarder à se montrer, et qui combat, en attendant, sous l'étendard des précurseurs et des faux prophètes[2].

Or, ajoute M. Rupert, les hommes ne passent pas de but

[1] Suivent des exemples et des noms propres. — Quoique ces noms soient publiés, nous nous abstenons de les reproduire, évitant toute inutile personnalité de même que toute allusion. Les généralités nous suffisent.

[2] *Civiltà cattolica*, comme indiqué ci-dessus.

en blanc de la profession et de la pratique de la foi au dernier degré de l'apostasie. Aussi est-il annoncé que les jours de scandale et de désolation seront précédés d'une époque de défection qui est appelée dans l'Écriture *discessio*[1]. Mais ce mot, que l'on traduit toujours par *apostasie*, et qui peut l'être ainsi étymologiquement, renferme-t-il bien ce sens, qui a toujours emporté l'idée d'une renonciation formelle à la doctrine ou à l'autorité de l'Église? Il nous paraît s'expliquer bien plus naturellement par ce que nous voyons aujourd'hui: *on se retire*, on s'éloigne du domaine de la foi par tous ces systèmes de séparation de l'Église et de l'État, de la politique et de la religion, du citoyen et du chrétien. Le principe de sécularisation, que l'on applique à tout, ne signifie pas autre chose, en fait et en pratique, que constituer et administrer selon l'ordre purement *rationel*, ce qui était constitué, réglé et dominé par le principe catholique. Ce n'est qu'un moyen de bannir la religion de toutes les choses de ce monde....

..... C'est en se séparant ainsi de la religion que la société se prépare à la renier et à la persécuter, car on n'est jamais longtemps sans éprouver la vérité de cette parole du Sauveur: Qui n'est pas avec moi est contre moi. Qu'un tel système soit soutenu par les catholiques, malgré tant de réprobations portées par l'Église depuis plus de trente ans, c'est assurément un des plus tristes symptômes de la généralité de cette défection que bien des traducteurs appellent révolte et *apostasie*.

En outre, quelques raisons que l'on ait de croire que la fin des temps approche, et quelque générale que soit cette opinion, il n'est cependant pas dans la pensée commune que nous marchions vers cette dernière époque par une dé-

[1] Nisi venerit discessio primum. saint Paul, *II Thessal.*, II, 3.

cadence *toujours progressive et non interrompue.* C'est là un point que nous devons constater. Et, comme nous avons montré que la croyance à la fin prochaine du monde peut très-bien se justifier par ce qui se passe de nos jours, et depuis près d'un siècle, nous devons dire aussi que bien des faits actuels semblent indiquer clairement que des jours meilleurs se préparent à luire pour la société et pour l'Église.

Ces faits sont trop multiples et trop nombreux pour que nous entreprenions de les énumérer. Il faudrait pour cela passer en revue tous les éléments de notre société et montrer tout ce que la Providence, depuis près d'un siècle, y a déposé de principes de bien qui vont toujours grandissant, et qui doivent, selon toute apparence, arriver à s'épanouir au dehors, de manière à dominer le mal...

. . . .

Ces espérances, qu'autorise si parfaitement la connaissance de la société, du bien qui s'y fait et du travail de fermentation que la vérité a produit en son sein, ne datent pas d'hier. Elles ont été exprimées, on le sait, depuis des siècles, et ce qui a été prédit il y a si longtemps par les plus saints personnages ne l'a pas été pour une autre époque que celle où nous sommes. Selon les uns, c'est au temps où l'Église décernera *à la Vierge immaculée* l'hommage d'une soumission de foi, que la religion refleurira et jouira d'une paix qu'elle connut à peine en ses plus beaux jours. Selon les autres, le Christ, venu au monde *par* Marie, doit régner *par elle*; et le moment où les peuples reviendront à une dévotion plus vive envers la mère de Dieu ne fera que précéder celui où le Fils de Marie délivrera les peuples de la tyrannie de l'impiété et les rendra vraiment libres.

..... Il en est de cette attente comme de celle du Messie au moment de la venue du Sauveur : elle est devenue gé-

nérale. Et, du reste, est-ce que chaque jour, depuis plus de dix ans, les paroles du vicaire de Jésus-Christ, et de la plupart des pontifes, n'expriment point les mêmes espérances ?.....

Mais si quelque époque utile et glorieuse à l'Église doit encore précéder la grande période du mal, ce que l'on peut facilement admettre, c'est que le règne de l'ennemi de Dieu ne sera que le complément de la révolution dont nous sommes les témoins depuis plus de soixante et dix ans. Ce sera l'exécution des plans de l'impiété révolutionnaire ; ce sera la réalisation des vœux qu'elle formule dès aujourd'hui. La dernière persécution ne différera donc des autres que par une plus grande intensité, que par une simultanéité d'action embrassant à la fois tous les lieux ; et la chute de l'Antechrist ne sera que la chute d'un effroyable tyran, frappé par une intervention plus spéciale de cette même puissance divine, qui, en tout temps, a frappé et frappe encore les persécuteurs de l'Église.

Si cette dernière révolution est proche, comme beaucoup le croient, si elle a lieu dans la première partie — et peut-être dès les premières années — du siècle prochain, ce sera, *sans aucun doute*, parce qu'au jour de la paix beaucoup plus prochaine encore que nous attendons pour l'Église et pour le monde, *les leçons de l'expérience ne seront pas suffisamment mises à profit;* ce sera parce que les pouvoirs conservateurs de l'ordre ne feront pas ce qu'il faudra pour l'affermir d'une manière stable, en replaçant la société civile et politique sur ses véritables bases, qui sont *nécessairement* celles du christianisme, et non plus celles de la raison ; ce sera, enfin, parce que l'œuvre de sécularisation et de laïcisme, c'est-à-dire de séparation[1],

[1] Il faut, bien entendu, prendre ici le mot *raison* dans son sens antichrétien ; car la foi, la raison et la science sont les piliers du

qui se poursuit aujourd'hui, ne sera pas arrêtée et détruite par un travail sérieux de restauration sociale et religieuse.

Alors, ce que les trop modérés amis de l'ordre et de la vérité attribueront *à la sagesse du gouvernement*, l'intelligence des ennemis de la religion et de la société l'appellera aussitôt faiblesse, et, à l'ombre de la paix, *le mystère d'iniquité reprendra son œuvre en silence.* Les sociétés secrètes réorganisées, si toutefois elles ont besoin de l'être, recommenceront leur travail souterrain avec plus d'habileté et de discrétion que jamais, *profitant pour elles-mêmes de l'expérience dont leurs adversaires n'auront pas encore su tenir compte!*

Alors, *une génération* ne passera peut-être pas sans être témoin d'une nouvelle explosion révolutionnaire, qui renversera, cette fois *définitivement*, les trônes *mal raffermis*, et qui préparera le règne de l'Antechrist sur toutes les nations !.....

Ces choses dites, il nous reste à exprimer une opinion qui prend faveur depuis quelques années parmi les hommes, parmi ceux *qui cherchent à étudier* l'histoire future de l'Église. Selon cette opinion, la chute de l'Antechrist *ne marquerait pas immédiatement la fin du monde.* Non, l'Église ne quitterait pas la terre en fugitive et en vaincue ; mais elle commencerait ici-bas la vie glorieuse et triomphante dont elle est appelée à jouir éternellement dans le ciel... Après avoir subi toutes les phases de la vie laborieuse et de la passion de Jésus-Christ sur la terre, l'Église ressusciterait ainsi aux yeux de ses ennemis ; elle vivrait impassible, et affranchie de toute lutte jusqu'au jour où, par une dernière conformité avec son divin époux, elle mon-

christianisme. Le mot *séparation* est celui qui s'est traduit par *apostasie,* d'après le sens étymologique du mot *discessio.*

terait au ciel, devenu à jamais la demeure de tous ses membres.

Cette opinion n'est point nouvelle, et il y a bien des siècles qu'elle est soutenue[1]. Un interprète de l'Apocalypse qui publiait un ouvrage à Rome, il y a plus de deux cents ans, croyait voir dans les prophètes l'annonce d'un ordre de choses stable, heureux, exempt de guerres, de famines, de pestes et d'hérésies qui, selon lui, devait commencer après la chute de l'Antechrist...

Nous ne voulons appuyer ni combattre cette opinion; mais nous dirons qu'elle s'explique aisément, comme tant d'autres interprétations, par ce qui se passe ou se dévoile aujourd'hui[2].....

Ainsi donc, en définitive paix à l'Église; paix probable, paix douce et prochaine, quoique nous ne sachions ni de quelle sorte nous arrivera cet apaisement universel, ce moment de repos et de bonheur, ni quelle voie de miséricorde ou d'épreuve nous aurons à traverser avant d'atteindre ce but. Paix à l'Église; et non point sans fin, non point accordée d'en haut pour que nous ayons à nous bercer, à nous endormir dans les mollesses d'une lâche oisiveté, puisqu'elle doit précéder les jours du monstre; mais d'abord paix studieuse et active, paix laborieuse, digne de nos destinées futures, et qui permette que nous tous chrétiens, Église de Dieu, nous reformions nos phalanges brisées, que nous réparions nos pertes, que nous nous préparions à la lutte dernière et terrible. Car elle est inévitable cette lutte que nous ménage l'Église démoniaque, dont les nombreuses

[1] Cette opinion se retrouve, mais tout autrement soutenue, dans la grande brochure intitulée *la Régénération d'Israël*, signée du nom S. de Félicité, et que l'auteur pseudonyme m'a gracieusement offerte au congrès de Malines de 1864. Paris, Vrayet, 1860.

[2] Extrait comme indiqué ci-dessus.

et implacables légions, un instant étonnées et dispersées, se recueilleront dans l'ombre. Ce sera pour, bientôt après et tout à coup, se précipiter au grand jour et pousser contre nous leur cri de ralliement infernal, prélude de persécutions atroces et du plus épouvantable des triomphes, dans lequel se consommera leur propre ruine !

Ou bien, peut-être encore, mais cette opinion nous semble improbable, ces temps de douleur, ces jours d'épreuve presque insoutenable, s'enchaînant désormais sans qu'aucun intervalle en divise le cours, fondront sur le monde à l'improviste et précéderont à la fois le dernier triomphe et les derniers soupirs de l'Église.

Or, de ces deux alternatives, quelle que soit celle à laquelle l'avenir nous réserve, une seule chose, après que tant de prophètes, après que tant d'événements et de docteurs ont parlé, une seule chose, après que le spiritisme a rajeuni la force des démons, nous semble probable :

C'est que le jour de l'ennemi des hommes, c'est que le jour de l'ennemi de Dieu ne peut être éloigné; c'est qu'il est cruellement proche, c'est que nos petits-fils en toucheront le bord, ou qu'ils en occuperont le milieu [1].

C'est que le spiritisme, *un moment* assoupi peut-être, et l'instant d'après faisant sentir au monde son affreux réveil, aura, par une longue et complète infiltration de ses doctrines, rendu ses disciples dignes de leurs maîtres, les Esprits de ruine; c'est que l'Église démoniaque, le corps enseignant de l'humanité tremblante ou déçue, rendra l'homme, par ses leçons, semblable de mœurs et de pratiques à ses docteurs, aux démons adorés et glorifiés d'un bout à l'autre du monde habitable.

C'est assez dire, et ce n'est guère que répéter une fort plausible interprétation des saintes Écritures : que l'aurore

[1] Voir la note de la page 409, à la fin du chapitre.

de ce jour verra la magie spirite ou démoniaque devenue chose vulgaire; que le midi, que le soir de ce jour la verront devenir, au sein des familles et des États, devoir et pratique universels.

L'heure aura sonné dès lors, au milieu des fléaux sévissant, de s'incliner devant cette vérité trop tard reconnue et que Joseph de Maistre, le prophétique philosophe de l'Église, aura fait vainement retentir aux oreilles de nos contemporains :

« Nous parlons avec un étonnement niais de l'absurdité de l'idolâtrie; mais je puis bien vous assurer que si nous possédions LES CONNAISSANCES *qui égarèrent* les premiers idolâtres[1], nous le serions tous ou *à peu près!* Et si nos philosophes du dix-huitième siècle les avaient possédées en plus, malheur à l'univers! ils auraient amené sur tout le genre humain quelque calamité d'un ordre surnaturel[2]; » celle même dont nos fils devront tout le poids aux successeurs de ces philosophes[3].

[1] C'est-à-dire les premiers disciples du spiritisme ancien ou de la magie.

[2] *Soirées de Saint-Pétersbourg,* II, p. 256.

[3] Sainte Hildegarde, dont les révélations inspirent un si profond respect, nous rappelle le signe de la bête substitué au signe catholique de la croix, et dont nous nous sommes entretenus plus haut : « Dans les derniers temps, nous dit-elle, les sectateurs de l'Antechrist seront marqués par lui de certains caractères ou lettres que personne n'aura pu déchiffrer jusqu'à lui, parce que lui seul en a le secret en lui-même, et que, pour ses disciples, ce ne sont encore que des signes. » (*Opera*, p. 1034.)

Et ne se pourra-t-il faire qu'à chaque signé, chacun de ces signes ou *sacramentaux* attache quelque Esprit qui le guide et le pilote dans ses voies, quelque démon gardien et familier semblable à « ceux qui sont nommés des Grecs πάρεδοι, lesquels sont ceux que les magiciens attachent en une fiole (Bulle de Sixte-Quint, *Non. jan.*, 1585), *en un charactère ou chiffre,* ou bien dans un anneau qu'ils portent sur eux? » etc. (P. 30, *les Quatre livres*, le Loyer; Angers, 1586.)

Si cette conjecture, à laquelle nous n'attachons aucune importance,

En effet, lorsque Notre-Seigneur habita ce monde, ses miracles, et ceux du moindre de ses disciples, brisaient, rendaient impossible, anéantissaient tout prodige opéré par les démons. Les exorcismes de l'Église, pratiqués selon la rigoureuse exactitude des règles et avec l'esprit de sainteté qui doivent présider à leur emploi, obtiennent encore aujourd'hui la même victoire, et le monde chrétien n'a point jusqu'ici chaumé de miracles [1]. Mais lorsque Satan *sera délié*, lorsqu'il se verra libre de prêter toute sa puissance et le secours de ses légions à l'Antechrist et aux adorateurs de ce dernier des Césars, l'économie *apparente du merveilleux* ne se trouvera-t-elle point renversée? D'un côté, le cours des miracles ne sera-t-il point arrêté, suspendu? De l'autre, la puissance surhumaine et *naturelle* des démons d'opérer des prodiges ne brillera-t-elle point de son plus sinistre éclat [2]?

se réalise, ainsi porterait chaque signé, dans son signe devenu son passe-port, la double marque de sa dépendance et de sa puissance. On conçoit à quel point la proximité de ces temps de prestiges et de magie rend nécessaire l'étude approfondie des caractères du vrai miracle et du miracle démoniaque. Transcrivons, à ce propos, un simple mot d'Origène nous enseignant à considérer avant tout, dans ces faits, le but, la fin, le résultat moral vers lesquels ils nous conduisent :

« Quemadmodum Ægyptiorum incantatorum *par non erat* potestas mirificæ illi quæ in Moyse erat gratiæ, et eorum opera meras esse præstigias, quæ vero Moyses fecit a divina virtute proficisci, *comprobavit exitus;* ita quæ mira faciunt Antichristi, ii qui se, patrandis miraculis pares Jesu discipulis esse venditant, vocantur signa et prodigia, mendacia quæ in omni seductione iniquitatis vim habent in eos qui pereunt. Miraculorum autem Christi et ejus discipulorum fructus esse non deceptio, sed animarum salus. » (*Contra Celsum,* l. II, v. 50, vol. II, col. p. 128.)

[1] Lire, dans mon livre *les Médiateurs,* le chapitre de *saint Hubert, ou guérison assurée de la rage*, etc., etc.; et *saint Janvier,* par M. l'abbé Postel, in-12, Paris, 1864, Paumier, etc., etc.

[2] Prodiges différents, il est vrai, des grands miracles, auxquels ne saurait suffire pour cause unique le pouvoir angélique, la vertu na-

Lorsque les Césars, de monstrueuse mémoire, firent compter à l'Église par millions les têtes de ses martyrs, Dieu voulut souvent que la vertu des miracles opérés par ces témoins de la foi fît tomber humiliés et tremblants aux pieds des victimes leurs plus acharnés bourreaux. Mais au jour de la dernière persécution, Dieu ne voudra-t-il point, afin de punir l'infidélité des lâches et d'éprouver la foi des forts, que, du côté du Christ, tout miracle cesse, toute intervention s'arrête jusqu'au moment où son souffle détruira l'homme de péché? Dieu ne voudra-t-il point que, pour ajouter aux séductions des masses et au supplice des victimes, les persécuteurs, les bourreaux, mêlant le prodige au sarcasme, portent aux chrétiens désolés les plus insolents défis? De quel sommeil, s'écrieront-ils d'une bouche railleuse, s'est donc endormi ce matin le Dieu de Moïse et de saint Pierre! que tarde-t-il donc si fort à se réveiller, à nous imiter, à vous secourir!

Et si, dès l'heure où je parle, la plus forte éducation, donnée par les hommes de la foi la plus vive, ne prémunit point à temps nos fils contre ces dangers inouïs, déjà, pères dénaturés que nous sommes, ne nous rendons-nous point coupables de la perte de ces âmes?

Nous avons appris des païens que, lorsque Cassandre, douée du don de prédire, eut fait retentir aux oreilles des Troyens la ruine prochaine de leur ville, on la traita d'insensée : Vos sinistres clameurs troublent le repos public, lui criaient conseillers et guerriers, et détendent, au profit de l'ennemi, les plus mâles courages. — Fille de la reine et du roi, ce malfaiteur prophétique trouva l'opinion sans pitié; une prison s'ouvrit sur elle, et des gardes la tinrent à vue.

Israël lui-même ou massacrait ses prophètes ou se riait

turelle des Esprits créés, mais dont l'opération nécessite un acte de la volonté divine.

de leur parole. Ce qu'ils débitaient n'était qu'insolente audace ou démence, affirmaient les sages!

Et, la veille même du jour où commença le déluge, les hommes qu'avait importunés et fatigués le radotage prophétique d'heure en heure plus monotone du bonhomme Noé « mangeaient, buvaient et mariaient leurs enfants jusqu'au jour où il entra dans l'arche ». Tant de fois et si instamment avertis, hélas! « ils ne connurent le moment du déluge *que lorsqu'il survint, et emporta tout le monde!* Or, il en sera de même de l'avénement de l'Antechrist; puis, « il en sera de même de l'avénement du Fils de l'homme[1] », lorsque son bras vengeur viendra terrasser les impies.

C'est que, pour prévenir les siens, pour les maintenir dans la crainte et dans l'amour, Dieu, qui prédit le mal, veut rester impénétrable du côté de l'époque où il éclate, et des moyens qui l'amènent. Résignons-nous donc à nous tenir sur nos gardes, et conservons devant nos yeux le mot si connu de Bossuet : « Les choses mêmes que Dieu a révélées arrivent en des manières que nous n'aurions jamais prévues! »

Les temps sont proches; voilà qui doit nous suffire et réveiller au milieu de nous les œuvres de la foi, si nous ne voulons ajouter à notre apostasie, je veux dire à notre *séparation* lente, inavouée, graduelle de l'Église, l'apostasie résolue, franche et complète de nos enfants. Et, pour nous convaincre de la proximité de cette détestable époque, dont chaque mouvement *des choses ou* de l'homme nous rapproche d'une manière si sensible, jetons un simple coup d'œil autour de nous, et voyons, à côté du souffle qui nous y précipite, la puissance et la multiplicité croissante des moyens nécessaires à en faciliter l'avénement :

Aujourd'hui, déjà, comme moyen avant-coureur de l'étrange et formidable pouvoir d'un seul maître, d'un Cé-

[1] Saint Matthieu, chap. XXIV, v. 38-39.

sar unique, voyez l'espace et le temps s'effacer devant les pas et devant la pensée de l'homme! Voyez la vapeur placer les fardeaux et les corps sur les ailes rapides de l'oiseau! Voyez le fil électrisé du télégraphe s'emparant de la pensée pour lui donner le vol de l'éclair! Chaque jour donc, les relations de peuple à peuple, en se multipliant, se simplifient!... et, déjà, deux ou trois langues, élevées à la hauteur de langues universelles par le vœu de la littérature et des affaires commerciales, offrent au prix de faciles études les clefs de toute intelligence humaine! Le *libre échange de la pensée*, que Babel avait interrompu, et qui prépare l'unisson de la pensée, semble donc poindre et précéder le *libre échange de tous les biens de la terre*, ce principe devant lequel, poussé par l'esprit aventurier du commerce, l'économiste moderne veut que s'effacent toute frontière et toute nationalité. Car *le patriotisme*, déjà, n'est plus qu'insigne étroitesse d'esprit et de cœur pour les vrais libéraux du progrès, pour ceux que décore le titre de cosmopolites, ces prochains dominateurs de l'opinion. Entendez-les donc décréter à l'envi que *l'humanité seule* est la grande divinité sur l'autel de qui doit tomber immolé tout peuple, tout homme, tout être assez malencontreux pour entraver par les exigences de ses intérêts ou de ses droits la marche universelle vers le mieux-être.

Oh! oui, prenons patience; un peu plus tard, et bientôt, du fond de son palais, un seul maître, un César, dieu, pontife et monarque, la main sur le fil électrique, pourra dater ses décrets, je ne sais d'où, sera-ce de Paris, de Moscou, je veux dire de Constantinople, de Rome ou d'ailleurs [1]? Et, de temps en temps, ce seul dominateur, ce majestueux et unique représentant de la plèbe humaine, nivelée sous son sceptre, pourra dire d'un bout de la terre à l'autre, *à son*

[1] Voir la note très-curieuse de Cornelius a Lapide, p. 410.

peuple de l'univers : Faites périr, effacez de la liste des vivants tel homme, telle famille, ou telle secte, qui semble méconnaître en ma personne la Majesté du Pouvoir humanitaire.

Quelques minutes après, le fil du télégraphe, obéissant, apportera cette réponse : Sire, vous avez dit, et votre parole, — ainsi que doit être — a fait la loi ! bénie soit-elle : l'ordre règne.

Mais, — la haute intelligence et le pouvoir des Esprits aidant, — ces moyens si simples et si prodigieux déjà ne seront-ils point simplifiés par des procédés plus prodigieux encore ? Je le crois, et j'en jure par toutes les probabilités de ce monde ; car c'est à peine si nous voyons poindre l'aurore de ces effrayantes merveilles, des merveilles progressives et bientôt combinées de la science humaine et du spiritisme.

Plus puissant, plus étonnant que ce Simon le mage, appelé par les Samaritains, et du vivant même des apôtres, la grande vertu de Dieu[1], le dernier Antechrist, — et comment assez le répéter, — éblouira les peuples de la terre par le prodigieux éclat de ses prestiges. Hélas! comment les hommes déjà séduits pour la plupart, déjà fascinés et séparés de l'Église, distingueront-ils ces prodiges des grands et véritables miracles ? Voyez-le donc, ce mage admirable, marchant comme le Sauveur sur les flots, volant dans les airs, et rayonnant environné de ces faux anges de lumière dont la splendeur éphémère et maudite éblouit et capte les foules. Le voilà devant nous, parlant je ne sais quel langage où l'Esprit de sainteté semble prêter son souffle au souffle de celui que le siècle a nommé l'Esprit du jour ou du progrès ! Sa main touche et guérit les malades ; elle rend aux paralytiques le mouvement, et

[1] *Actes des apôtres,* ch. VIII, v. 10.

la bienfaisante vertu de sa parole semble rappeler les morts à la vie [1]. Quel est donc, quel est cet homme incompréhensible ? Oh ! si vous lui demandez ce qu'il est, il vous dira tout simplement : Je ne suis point un homme ordinaire; mais, aveugle que vous êtes, ne le voyez-vous point ? je suis le fils de Dieu ; je suis, en d'autres termes, l'homme parfait, c'est-à-dire l'homme manifestant enfin sa divinité que, jusque-là, les imbéciles voyaient ailleurs. C'est pourquoi, culte et amour !

Et nous venons de le rappeler, mais nous y insistons : si, de toutes parts, lorsque nous interrogeons les Écritures, les Pères de l'Église et les docteurs, *jusqu'à nos jours*, tant et de si solennels avertissements nous sont prodigués sur cet homme de crimes et sur ses apôtres ; si tout ce qu'il y a de sacré prend une voix pour nous redire les signes avant-coureurs, les calamités morales et les persécutions de son règne, serait-ce donc pour que nous levions de pitié les épaules lorsque le nom de l'Antechrist est prononcé [2] ? Serait-ce pour que ce nom ne fût au milieu de nous qu'un épouvantail, propre tout au plus à troubler par un inutile effroi les esprits faibles et les âmes crédules ? Serait-ce enfin pour que, croyant au futur avénement de l'Antechrist, à cause de la parole formelle de l'Église, nous nous prenions à penser que la date de cette catastrophe, dont chaque heure nous rapproche, n'est qu'une de ces dates fuyantes, qui *chaque jour* ne signifie que *plus tard?*

Mais, hélas ! comment les incrédules, comment ceux que l'on nomme encore les fidèles, mais dont la croyance est

[1] Voir la note sur les fausses résurrections, p. 413, fin du chapitre.

[2] Lire une multitude de travaux savants et connus sur l'*Apocalypse* et l'Antechrist : Bossuet, Holtzhæuser, etc., etc., et, tout récemment, *Amédée* Nicolas, Paris, 1858, sur les âges de l'Église et les derniers temps ; — *id.*, lire *le Christ et les Antechrists*, du R. P. Deschamps, Paris, 1858, etc., etc.

devenue vacillante et boiteuse; comment ces théologiens rationalistes qui, dans leur *dédaigneux et superficiel* examen des phénomènes actuels, refusent de donner à la personne et au nom des démons leur être et leur sens évangélique, pourraient-ils croire aux prodiges et au règne Satanique de l'Antechrist, puisque, pour eux, le prince des légions infernales, Satan lui-même, s'élève à peine d'une coudée au-dessus des personnages de symboles et des héros de mythes?

Aveuglé donc par mille causes qui sont la conséquence et la punition de sa foi décroissante, et passionné pour cette religion des Esprits, qu'il ne prend plus que pour des âmes, avec son Antechrist pour représentant suprême, le genre humain un instant gratifié de tous les dons qui rassasient *l'orgueil et les sens*, et comblé de l'immensité des trésors qui saturent la convoitise, le genre humain tout entier, je veux dire la masse des hommes séduits, aura-t-elle alors d'autre empressement que l'obéissance, d'autres transports que ceux de l'amour? Qui résistera donc à ce pouvoir effrayant, indicible de l'ennemi de Dieu? Malheur, mille fois malheur à l'insensé qui s'aviserait d'une telle audace. Oh! non, nul être au monde ne lui résistera.

..... Grand Dieu! je me trompe, oui, je m'égare, et mon erreur est grossière, car l'Église catholique est invincible, elle est impérissable! La terre verra donc l'armée restreinte et magnanime des élus s'user à la lutte, et se refuser héroïquement à courber le front devant les oppresseurs, devant les bourreaux thaumaturges auxquels elle ne pourra plus opposer que sa foi, devant les puissances que marquera, comme un diadème, le signe servile et honteux de la bête, ce dernier passe-port des hommes libres dans le paradis des passions.

De grandes défaillances, de grands combats, auront si-

gnalé la chute et l'évanouissement des royaumes ; mais, sur tous les points de ce globe, on verra la religion des Esprits, le Verbe du démon, l'Antechrist, inonder, tremper le sol du sang héroïque des enfants de l'Église, ces vainqueurs définitifs de tous les vainqueurs, quelle que soit la force merveilleuse de l'ennemi !

Il est vrai, cependant, que le dernier des élus, séduits ou immolés, y périrait, si le dernier des jours de l'impie ne précipitait sa course pour amener la clôture des temps de tourmente ; si, tout à coup, le bras du Christ n'arrêtait et ne renfonçait dans l'abîme les dieux de la terre ; si sa miséricorde infinie n'ouvrait le ciel, et n'accordait le plus magnifique des triomphes à son Église ; si sa justice infinie ne domptait l'enfer.

Nota. — Tant s'en faut que je me croie prophète; mais, observant les faits de ce dernier siècle, et les rapprochant du texte des livres saints dont les prophéties attendent leur accomplissement, je formule mes tristes impressions, que chaque jour nouveau corrobore.

Depuis plus de cent ans, les hommes les plus remarquables par leur science ou leur génie formulent en variantes cette opinion ; un grand nombre de docteurs du plus haut mérite et d'évêques contemporains la partagent ; et, naguère, un des savants les plus considérables du protestantisme m'adressait une lettre où il appuyait de ses immenses calculs cette prévision dont la réalisation probable subjugue aujourd'hui tant d'esprits.

Seul des hommes éminents que j'ai connus, le R. P. Ventura se refusait à croire à la proximité de l'Antechrist; mais il liait dans son esprit l'avénement de ce monstre avec la fin de notre monde, rapport qui peut fort bien ne pas exister, et qui déterminait son opinion.

Note se rapportant à la page 378.

Lettre de Mgr Doney, évêque de Montauban, à MM. les curés du diocèse, lue à l'assemblée synodale le 2 fév. 1865. J'ai dit dans la préface, ou causerie, de mon livre *les Médiateurs et les moyens de la Magie* : « A nous de lutter contre ce détestable courant, à nous de chercher

le progrès en portant notre attention sur les paroles que jetait un prophète à l'adresse même du Merveilleux :

« Quoique Jésus « eût fait de grands miracles » devant le peuple élu, devenu le peuple reprouvé, « ils ne croyaient point en lui ». Mais leur incrédulité avait toute la bonne foi de la fausse conscience. « *Il ne leur était point possible de croire* (*non poterant credere*). En effet, Dieu, selon le langage d'Isaïe, avait aveuglé leurs yeux », ces yeux devenus si prompts à pénétrer un si grand nombre des mystères de la nature ! Dieu avait « endurci leur cœur, afin qu'ils ne pussent ni voir des yeux, ni comprendre du cœur ; car si, voyant et comprenant, ils se tournaient vers moi, j'aurais à les guérir, » disait le Seigneur [1].

Mieux donc vaut nous rendre forts ; mieux vaut prévenir en nous *ce mal hébétant de l'incrédulité* que d'avoir à le guérir ; *quel qu'en soit le degré*, la cure en est si difficile et si rare [2] !

. . . . . Et cependant, s'agit-il de nous élever pour les épreuves de la vie, voyez ce que l'homme qui se croit sage, s'il a charge de former et de gouverner notre jeunesse, redoute le plus : c'est de généreusement *exercer notre foi ;* c'est de lui donner du mouvement ; c'est de la monter *au niveau des pleines croyances de l'Église*, lors même qu'à ses yeux l'Église est le régulateur de nos croyances.

Le conseil que la prudence lui dicte, c'est de n'exposer à aucun prix l'avenir de ses élèves aux dédains de l'opinion et aux risées du monde. Voulez-vous donc que, sans rien passer au crible de ce que croyaient les apôtres et les évangélistes, les Pères de l'Église et les conciles, les saints et les canonisateurs des saints, *il les exerce* à le croire ? oh non ! ce serait trop exiger de son catholicisme, et fermer devant ses pas la voie de tout progrès. Il n'aura sur les lèvres, si vous le pressez, que ces deux mots, devenus une banalité : l'essentiel suffit.

L'essentiel ! j'avoue ne le point connaître, et je n'ai guère envie de le jauger. Mais je me suis dit : s'il s'agissait de me faire vivre, non point de la vie du moribond, mais de la vie de l'homme sain et robuste, appellerait-on l'essentiel ce qui ne suffirait que tout juste à nous empêcher de mourir ? Que dirions-nous donc du médecin qui, dans son zèle à développer les forces et les ressources vitales de nos enfants, ne leur prescrirait pour régime que des viandes de valétudinaires ou des cuillerées de bouillon bien comptées ? Excellent et fort sage moyen pourtant de ne leur point surcharger l'estomac !

Innombrables et religieux imitateurs de ce prudent médecin, pères du rationalisme, ah ! que votre sagesse *à doser la foi* de vos élèves est admirable, mais aussi que le résultat de vos soins témoigne de la

[1] Saint Jean, chap. XII, 37, 41.

[2] Page XIII, *Médiateurs et moyens de la magie*.

grandeur de votre intelligence et de votre cœur [1] ! Or, un résultat tout contraire est celui que poursuivent mes pages.....

Car je sentais, ainsi que l'exprime avec une telle supériorité Mgr de Montauban, que l'appauvrissement, que l'extinction de la foi, énervant l'intelligence et le cœur, jettent le monde dans les bras de l'Antechrist, et préparent, au nom du *libre examen*, le plus affreux *esclavage* des âmes.

Note de la page 384.

Le Césarisme russe, ou scythe, comme on recommence à l'appeler, nous donne, par le côté de ses rapports avec la Pologne, le Caucase, etc., et sans rien dire des transports en masse en Sibérie, un échantillon qui prouve que, dans cette peinture anticipée de l'histoire du monde, on peut sembler excessif en restant fort au-dessous du vrai. Mais qui cherche et qui sait le vrai? Dans les journaux et les écrits révolutionnaires, qui déjà règnent sous les nuances diverses du libéralisme et sont *loi de raison* dans la plupart des familles, le vrai se rencontre-t-il autrement que comme un voyageur égaré, que comme un étranger suspect et soumis aux mesures policières de la surveillance?

A ceux qui cherchent le vrai historique sur les origines de cette question, signalons l'*Histoire de l'anarchie et du démembrement de la Pologne,* par le diplomate Rulhière. Que de révélations dans ce livre! L'or russe, si puissant auprès de certains oracles de notre presse, n'avait pas atteint ce témoin. *Paris*, 1807.—Signalons encore les lettres si piquantes et si véridiques de M. de Custine; elles sont d'un grand secours pour l'intelligence de l'histoire passée et future de la Russie.

Mais, afin qu'on ne nous accuse point d'outrer la peinture de ce plus monstrueux des Césarismes que l'avenir prépare à nos fils, appuyons nos paroles sur celles que les énormités d'un prince, que la nature semble avoir pétri de douceur et de faiblesses, firent jaillir de l'âme si pleine de mansuétude et de patience du pasteur des peuples :

« Si quelques lecteurs ont pu ne pas comprendre assez notre persistance à parler de la question polonaise, alors même que tout semble fini pour elle, ils cesseront aujourd'hui de s'en étonner, et ils reconnaîtront que nulle injustice n'est sûre du triomphe tant qu'il reste sur la terre un interprète suprême de la morale de l'Évangile, le représentant du Vengeur qui est au ciel.

» Tandis que l'Europe, divisée et impuissante, laisse périr la plus légitime des nationalités et déchirer les traités, suivant l'expression

[1] Pages XIV-XV, ibid.

du discours impérial du 4 novembre, sans espoir même d'un nouveau congrès, le Pape, s'élevant au-dessus de toutes les considérations humaines, vient de protester contre le Czar, et cette fois avec une telle énergie, que l'on croit entendre le jugement de Dieu.

» Nous recevons à ce sujet une lettre de Rome qu'il suffira de citer.

Rome, 27 avril 1864.

» Un fait d'une extrême gravité, d'une incalculable portée, et auquel, à tort sans doute, on ne s'attendait pas en ce moment, vient de se produire : le saint-père, dans l'allocution italienne qu'il a prononcée au collége de la Propagande, en répondant aux actions de grâces des postulateurs de la cause de la bienheureuse Françoise des Cinq-Plaies de Jésus, a fulminé, contre les iniquités du gouvernement russe en Pologne et contre le Czar lui-même, une des plus énergiques et des plus véhémentes protestations qui se soient encore trouvées dans la bouche d'un pape. Pie IX, en ce moment-là, était sublime à voir; sa magnifique voix avait atteint un diapason formidable : elle tonnait. Se soulevant sur son trône, il semblait, de son bras étendu, lancer une foudre invisible; la sainte colère qui le remplissait avait empourpré son front sous sa couronne de cheveux blancs, et transfiguré ses traits. C'était bien le vicaire du souverain Juge, le successeur de ces pontifes du moyen âge qui posaient leur pied sur la tête des empereurs *violateurs des lois de l'humanité.*

» Ce vieillard désarmé était là, seul debout, au milieu de l'Europe dégénérée et prosternée devant la Russie; seul, en face de la prétendue Sainte-Alliance, que le Czar voudrait reconstituer à son service, et au moment où la diplomatie européenne s'épuise en ménagements et en adulations pour le potentat moscovite, seul, *il lui demandait compte du sang de la Pologne.* Les auditeurs, au nombre desquels se trouvaient quatorze cardinaux et un archiduc d'Autriche, frère de l'empereur François-Joseph, étaient stupéfiés de ce courage surhumain, *de ce profond mépris pour les calculs de la politique en présence du devoir,* de cette majesté presque divine de l'homme qui est le suprême interprète de la vérité elle-même.

» A l'étonnement, au frisson involontaire qui circula dans l'assemblée, succéda bientôt un enthousiasme sans bornes; enthousiasme qui fut au moment d'éclater en ardentes acclamations, et que le respect seul rendit muet.

» Voici ce passage désormais historique de l'allocution, tel que je l'ai recueilli de la bouche du Saint-Père. Je crois en reproduire fidèlement le sens, sinon toutes les paroles et l'ordre de toutes les phrases :

« Non! je ne veux pas être forcé, s'est écrié le Pape, de m'écrier

» un jour, en présence du Juge éternel : *Vœ mihi quia tacui!* Mal-
» heur à moi parce que je me suis tu!... La fête d'aujourd'hui me
» rappelle que, de nos jours aussi, il est des martyrs qui souffrent et
» meurent pour la foi... *Je me sens inspiré de condamner un potentat*
» dont je ne tais le nom en ce moment que pour le nommer dans un
» autre discours, et dont l'immense empire s'étend jusqu'aux régions
» hyperboréennes... Ce potentat, *qui s'appelle faussement catholique*
» *d'Orient et n'est qu'un schismatique rejeté du sein de la véritable*
» *Église,* ce potentat, dis-je, *opprime et tue ses sujets catholiques,*
» *qu'il a poussés par ses rigueurs à l'insurrection.*

» Sous prétexte de réprimer cette insurrection, il extirpe le catho-
» licisme, *il déporte des populations entières* dans les contrées les
» plus septentrionales, où elles se voient privées de tout secours
» religieux, et les remplace par des aventuriers schismatiques. *Il*
» *persécute et massacre les prêtres;* il relègue les évêques au fond de
» son empire; et, tout hétérodoxe et schismatique qu'il est, il ose
» encore dépouiller de sa juridiction un évêque légalement institué
» par moi. Insensé (*stolto*)! il ignore qu'un évêque catholique, sur
» son siége *ou dans les catacombes*, est toujours le même, et que son
» caractère est indélébile.

» Et que personne ne dise qu'en m'élevant contre le potentat du
» Nord je fomente la révolution européenne; je sais bien distinguer
» la révolution socialiste du droit et de la liberté raisonnables, et si
» je proteste contre lui, c'est pour soulager ma conscience.

» Prions donc le Tout-Puissant d'éclairer *le persécuteur du catholi-*
» *cisme,* et de ne pas abandonner les victimes qui, condamnées par
» lui, périssent au milieu des déserts glacés sans avoir le moyen de
» se réconcilier avec Dieu. » (E. Roux. — *Gazette du Midi* et *Monde*,
3 mai 1864.)

Note se rapportant à la page 396.

Un grand nombre de prophéties concernant l'Antechrist représentent son avénement comme prochain. Parmi celles-ci, je compte un bon fragment de celle qui fut faite à l'un des deux enfants de la Salette, et qui me fut transmis sans qu'il y eût de ma faute. Car, je me gardai bien de demander à Maximin son secret, lorsque je le vis, et Maximin se garda bien de me le dire. Enfin le personnage qui me renseigna ne le fit point à ma requête.....

Je crois à l'apparition miraculeuse de la Salette...

J'ai foi complète aux grandes prophéties, à celles que l'Église adopte; mais je n'en puis avoir aucune aux prophéties apocryphes ou

douteuses. Quelques-unes de celles-ci sont pourtant assez étonnantes, je l'avoue, lorsqu'on les rapproche de la partie réalisée des choses prédites ; mais elles peuvent avoir le démon pour inspirateur, c'est-à-dire le père du mensonge; et le démon n'use de la vérité que dans l'intérêt de l'erreur, que pour tromper et perdre l'homme. Entre ces deux sortes de prophéties, je classe les prédictions d'un grand nombre de saints que l'Église honore ; mais, celles que nous entendons si facilement attribuer à de grands saints, féconds en miracles, sont-elles authentiques ? Le saint qui les répandit se crut-il et *fut-il* inspiré de l'esprit de Dieu lorsqu'elles s'échappèrent de ses lèvres ? Ces prophéties, enfin, comme celles de Jonas, ne sont-elles point sujettes à modification, lorsque la prière, la pénitence, les bonnes œuvres réagissent contre leur sens comminatoire ? En somme donc, nous ne saurions y attacher une certaine importance sans nous être préalablement livrés au plus sérieux et sévère examen. Cependant une chose me paraît digne de remarque lorsque, d'un coup d'œil, je rapproche et j'envisage toutes ces prophéties quelconques : c'est la rencontre, c'est la concordance singulière de la plupart des plus célèbres à nous représenter une époque assez prochaine comme étant celle d'un Antechrist, qui semble devoir être le dernier.

Les amateurs trouveront un grand nombre des prophéties curieuses et des prophéties religieuses qui courent le monde dans trois volumes d'impression assez dense et dont voici l'indication :

I futuri destini degli stati e delle nazioni, ovvero profezie e predizioni riguardanti i rivolgimenti di tutti i regni dell' universo. — Quinta edizione, riveduta, etc., etc. Torino, piazza Vittorio Eman., n. 1. — 1861 — in-12. 312 *pages.*

Commenti alle predizioni, etc., contenute nella quinta edizione dei *Futuri destini*... Corredati d'un compendio... e di varii brani, etc., etc., da Diego Tazi, 2a edizione accresciuta. — Torino, 1862. — Même adresse, in-12. — 112 *pages.*

Il Vaticinatore, nuova raccolta di profezie, etc., che forma continuazione ai *Futuri destini.* — Torino. — Même adresse. F. Martinengo — 1863 — in-12. — 304 *pages.*

Note de la page 401.

La grande Babylone sera-t-elle Rome, la ville antique de la puissance, la ville des Césars, contre laquelle l'Antechrist doit tourner la force et la vaillance des rois, ses subordonnés, qui en auront partagé la dissolution et les crimes ? En un mot, le Césarisme romain, reconstitué jusqu'au Césarisme plus fort de l'Antechrist, aura-t-il de nouveau pour capitale cette ville déchristianisée ?

Les derniers événements de l'Italie, les aspirations et les plans audacieux de ce que l'Europe appelle aujourd'hui la Révolution, cet être moral universel sans patrie et sans cœur, donnent un intérêt énorme à la page du prince des interprètes que nous allons transcrire, intérêt qui s'accroît sans mesure dès que l'on se prend à considérer la date de cet écrit. Car ce docteur mourut à Rome le 12 mars de l'an 1637, âgé de soixante-onze ans :

« Quænam intelligatur hæc Babylon ?..... Johannes de ista *urbe* loquitur quæ potestatem habet super reges terræ, ut ipse ait versu ultimo, quæque evertenda et concremanda est sub tempora Antechristi a decem regibus, ut ait v. 16 Apocal. Et quomodo conveniat cœtui impiorum illud cap. XVIII, 9, quod de Babylone eversa dicitur : Et flebant, et plangent se super illam reges terræ qui cum illa fornicati sunt, et in deliciis vixerunt, cum viderint fumum incendii ejus, longe stantes propter timorem tormentorum ejus. Hi enim reges de cœtu impiorum erunt ; quomodo ergo longe spectabunt incendium Babylonis illudque plangent, si Babylon est cœtus impiorum, ac consequenter in se complectetur hosce reges ? Rursum, quomodo de impiorum cœtu dici potest illud quod hic, v. 16, dicitur de regibus atque impiis : Hi odient fornicariam, et desolatam facient illam et nudam, et carnes ejus manducabunt, et ipsam igni concremabunt. Hi enim reges erunt ex cœtu impiorum, quomodo ergo eam odire, desolare, concremare et manducare possunt ?...

. . . .

» Dico ego : Babylon *hic*, et *capite sequenti*, est Roma, *non christiana qualis nunc est*, sed infidelis et pagana qualis fuit tempore S. Joannis, qualisque rursum erit tempore Antichristi. Probatur hæc sententia : 1° Quia Roma ethnica est civitas magna, quæ habet regnum super reges terræ ; hanc autem esse mulierem puto Babylonem, ait Johannes versu ultimo ; quæque habet septem montes, uti de eadem ait v. 9 : Hoc enim nulli alteri nisi soli Romæ competit. P. 1273.

» Eadem de causa, Roma et Romani imperatores a S. Paulo, II Thessalon II, 7, vocatur mysterium iniquitatis ; ubi et addit Romam et Romanum imperium duraturum usque ad Antichristum atque adeo signum adventantis, vel potius præsentis Antichristi fore *imperii Romani ruinam*. P. 1274.

» Aliud est Roma urbs, aliud Romana Ecclesia... 1274. Dices : Quomodo Roma in fine mundi ad pristinas opes et gloriam , æque ad ethnicismum redibit ?— Respons. Modus quo id fiet non latet, solique Deo recognitus est, variis autem modis id fieri poterit. V. 9. Si ethnicus aliquis occupet Romanum imperium , Romæque senatores gentiles ac dignitatem pristinam restituat, uti fecit Julianus apostata. P. 1276... 3° Si *magi aliqui* et politici Romanos primores pervertant,

eosque incitent ad pristinam patrum gloriam et deorum cultum restaurandum, etc.; si eos invitent ad vitia carnis, omnemque vitæ licentiam, ut eos deducent ad atheismum, uti multis locis factum olim, et etiam nunc fieri audivimus et videmus. Gula enim et libido continua, recta sunt via ad atheismum. Sic videmus Jerusalem primo fuisse paganam sub Chananæis, secundo fidelem sub Judæis, tertio christianam sub apostolis, quarto paganam rursum sub Romanis, præsertim sub Adriano, et deinceps quinto Saracenam sub Turcis. P. 1276. Et mirabuntur homines bestiam quæ erat et non est, videntes eam, quæ quasi demersa in abysso et extincta videbatur, *rursum subito* emergere et ascendere *cum tanta potestate*, fastu, et pompa. Admiratio enim, ait Aristoteles, ex eo provenit quod videatur effectus novus cujus non videtur causa. Ita mirantur homines terreni mundi honores, opes et delicias, quia majora quæ in cœlis sunt non cognoscunt... P. 1281. Septem capita significant primo septem montes, secundo septem reges... P. 1282... Sunt enim septem capita hæc non mulieris, sed bestiæ, sive mundi, id est regni impietatis et diaboli qui in eo rex est, regnatque per suos ministros. P. 1282.

» ... Patet hos decem reges diversos fore ab illis septem qui per cornua representantur. Illi enim tempore præcedent Antichristum, hi autem decem erunt tempore Antichristi. P. 1284.

» Antichristus, sensim viribus et numero crescens, debellabit tres reges ex decem qui tunc erunt in orbe. Mox reliqui decem, omnesque gentes perculsæ ad eum legationes mittent eique se subdent, uti fecerunt Alexandro magno devicto Dario, unde ipse tunc statim factus est monarcha. Antichristus, deinde, omne suum virus in Christum et christianos exercens, ac imperium firmans et propugnans, Romam, tum quia imperii fuit eritque æmula, tum quia sedes fuit pontificum Christi, obsideri et everti curabit, remque committet decem regibus, id est aliquot ex eis qui potentiores et Romæ viciniores erunt, cæteris tamen faventibus, et pecunia, commeatu aliisque modis adjuvantibus. Hosce (*reges*) in Armagedon evocabit, uti jam evocaverat illos ex oriente, cap. xvi, 14, aliasque gentes ex quatuor plagis terræ una cum Gog et Magog. Hi ergo omnes ad Antichristum in Judæa convenient ut Christi et christianorum nomen ubique deleant, eritque exercitus eorum innumerabilis. Mox Christus omnes congregatos conficiet, et occidet igne de cœlo in eo immisso, ut dicitur cap. xx, 9. Antichristum vero ejusque pseudoprophetam vivum deturbabit in Tartara. Hoc ita esse putabit si quis simul consideret, cap. xvi, v. 14 et 16, ubi convocantur reges trans Euphratem ab ortu solis, ad diem magnum Dei in Armagedon, et cap. xvii, v. 14, ubi de decem regibus dicitur quod potestatem suam tradent bestiæ, id est Antichristo, quodque pro eo pugnabunt contra

Christum et christianos; sed Christus devincet et delebit eos. Hi, inquit, cum Agno pugnabunt, et Agnus vincet eos. P. 1285-1286. Et cap. XIX, v. 11-18, ubi Christus cum suo cœlitum exercitu prodit debellans et occidens eos. P. 1286. Ibi enim inter alia avibus cœli dicitur: Venite et congregamini ad cœnam magnam Dei, ut manducetis carnes regum et carnes tribunorum et carnes fortium, etc., etc., v. 19: Et vidi bestiam, et reges terræ..... Mox subdit bestiam.....

» Ex dictis, colligitur *Romam evertendam, esse non initio, sed potius sub finem regni Antichristi.* 1286. Hic enim prius reges, et principes Romæ et romano imperio subjectos debellabit, etc. » L. 1840. — V. X. édit. in-4°, p. 1273 à 1287. — Cornelius a Lapide, Apocal., XVII.

Note se rapportant à la page 403.

Les fausses résurrections de morts ne sont point un phénomène démoniaque très-rare. J'en ai cité quelques-unes dans *les Médiateurs et moyens de la magie*, aux chapitres du *Fantôme humain* et du *Principe vital*, et dans les chapitres des *Vampirismes* et de l'*Incube* de mon livre des *Hauts phénomènes de la magie*. Nous y voyons celui que la *kabbale* appelle, pour cette raison, le *prince des corps*, animer pendant un temps et *d'une certaine façon* les cadavres, de même qu'il anime les tables, et s'en servir pour ses fins immondes. Le plus souvent, les résurrections magiques ne sont que des tours de passe-passe, que des faits de prestidigitation, que des transports rapides et aériens de corps vivants à la place de cadavres [1], dans des circonstances de foules, de tumulte, de demi-jour, ou d'obscurité, etc., etc., qui répandent le vague autour du phénomène, et font naître l'incertitude ou la pitié dans les esprits dès que la réflexion succède à la surprise.

Elles sont aussi, de temps en temps, le résultat de tours de physique et de secrets de médecine; le démon, qui possède tous les mystères de l'organisation des corps, et toute la science des forces et des faiblesses de l'homme, produisant de fausses morts, et suspendant par des moyens variés les actes et les fonctions de la vie. Il n'a donc d'autre peine à se donner que d'aider à la nature, lorsqu'il s'agit de simuler des résurrections et de se rendre l'auxiliaire des imposteurs qui travaillent à son profit. Alors encore, selon le *mot* de Tertullien : *Lædere desinunt, et curasse creduntur.* (*Apol.*, XXII.)

[1] Voir le chapitre *Transports aériens*, dans mon livre des *Hauts phénomènes de la magie*.

Mais quel rapport sérieux établir entre ces résurrections démoniaques et celles de l'ordre divin? entre des résurrections momentanées et prestigieuses et celles de gens connus dans les localités où elles s'accomplissent, venant porter leur témoignage en compagnie des autres témoins du miracle opéré dans leur personne? entre des résurrections à caractère équivoque, d'une vérification difficile, impossible, et celle de gens dont le cadavre était atteint d'une corruption que constataient à la fois l'œil, l'odorat et le toucher? entre des résurrections dont le phénomène rapide nous éblouit, et celles de saintes victimes dont les membres, traversés par le fer, conservent après leur résurrection leurs plaies ouvertes, visibles et tangibles, ainsi que les membres et le corps du Christ sorti du tombeau? *Mitte manum in latus meum* [1]; ou bien dont les bras, les jambes, la tête ont été séparés du tronc, et s'y rattachent devant un public qui les connaît, et qui continue à les voir vivant de la vie naturelle dont il les avait vus vivre avant le miracle?

Or, de tels faits, aussi magnifiquement prouvés que faits historiques peuvent l'être, surabondent; mais qui s'en soucie? Ouvrez le plus authentique et *le plus philosophiquement irrécusable* des ouvrages humains : ouvrez le splendide travail des Bollandistes, *Acta sanctorum,* que réimprime aujourd'hui l'éditeur Palmé (22, rue Saint-Sulpice, Paris), et vous verrez ces faits se presser en foule, condamnant à jamais ou l'histoire ou la raison de l'incrédule.

Et les prestiges accomplis par le démon, par le *prince des corps,* pour la séduction des fidèles, adhèrent quelquefois aux saints de l'Église démoniaque jusque dans leurs tristes reliques. Ainsi, m'écrivait, le 4 juin de cette année 1865, un savant Religieux, m'engageant à ne jamais craindre d'insister sur le parallélisme qui ne cesse de se manifester entre les opérations de l'ordre Divin et celles de l'ordre Satanique, ainsi la ville de Brescia (*Brixiæ*) vit-elle s'accomplir, à la grande stupeur de ses habitants, un fait de cette étrange qualité :

Le mort était un faux saint, un homme en qui les foules, ardentes à se précipiter sur ses pas, admiraient un saint Jean-Baptiste. Il mourut, et les pompes funéraires les plus solennelles rendirent hommage à son éminente sainteté. Quelques indices cependant ayant rendu sa foi suspecte, un tribunal religieux démasqua, jugea ce miraculant, et décréta que le cadavre, déterré, deviendrait la proie des flammes. Un bûcher s'éleva donc, et la terre lui rendit son dépôt; mais en vain sévissait un feu rugissant, car je ne sais quelle force invisible, conservant cette relique vénérée aux hommages des foules, l'enlevait au-dessus du brasier flambant et l'y maintenait suspendue.

[1] Saint Jean, ch. xx, v. 27, Évangile.

Déjà le peuple, indigné, s'ameutait contre l'évêque, assez osé pour infliger un tel outrage à son saint, lorsque ce prélat, célébrant une messe de la sainte Vierge, implora le secours du ciel contre l'enfer. On entendit alors au-dessus du bûcher des voix s'écrier : « O Guido de Lacha! *huc usque quantum potuimus defendimus, sed amplius non possumus, quia major nobis adest* . Nous t'avons défendu de toutes nos forces, ô Guido! mais plus fort que nous est présent; il nous faut donc céder. » Et les ossements pythonisés retombant dans le feu, justice fut faite de cette pourriture.

Rien n'est, à coup sûr, plus important à se rappeler, à propos de ces faux miracles, que les paroles du bénédictin dom Lataste, relatives aux prodiges opérés par les jansénistes : « Pourquoi la séduction *qui doit arriver dans les derniers temps* sera-t-elle *si profonde et si générale?* ON N'Y PENSE PAS, *et, assurément, on devrait bien y penser : c'est parce qu'on croira que le démon ne fait pas de miracles,* et parce qu'on se persuadera que ceux de l'Antechrist *sont divins!* Qu'on y réfléchisse, et on verra que *c'est de cette source que coulera la séduction.* IL FAUT DONC, *pour l'intérêt de la foi et le salut des peuples,* frapper cette funeste erreur de toutes nos forces[1]. » Il faut donc, et dès ce jour, étudier sérieusement, vulgariser, et mettre à la portée de tout lecteur les caractères différents des vrais et des faux miracles : ceux qui distinguent les miracles de sainteté *des miracles d'apostasie et de perdition.*

NOTE SE RAPPORTANT AU CHAPITRE XVII.

Le dimanche 12 février 1854, il me fut dit que M. le pasteur Coquerel devait parler sur les tables à Esprits. Informé de cette heureuse chance, je courus au prêche. — J'analyse et je condense ce que j'entendis :

« Nous croyons à la révélation, aux prophéties, et aux miracles consignés dans l'Écriture sainte; nous y croyons jusqu'à la mort du Sauveur. Mais, depuis, nous cessons d'y croire[2]. Nous soutenons que nul ne peut prédire l'avenir; sinon toute expérience deviendrait inutile... La vie de l'homme serait bouleversée. L'homme a besoin de certitude.

[1] *Lettres théologiques*, p. 643.

[2] Et pourquoi, s'il vous plaît? Est-ce parce que ces Écritures, auxquelles vous dites croire, annoncent que ces miracles auront pour suite des miracles semblables? (Saint Marc, chap. XVI.)

» Nous croyons aux anges et aux démons; mais il nous est dit que, depuis le Christ, Satan a été jeté hors de ce monde[1]! Il ne peut donc être enfermé dans un meuble, et se mêler aux actes humains. Dans les faits où la crédulité prétend qu'il intervient, l'absurde et l'odieux se touchent.

» Cependant l'épiscopat presque tout entier de l'Église rivale prémunit son troupeau contre ces faits, paraissant les attribuer au démon. Pourquoi cela? parce que cette Église se dit infaillible. Son infaillibilité la condamne donc à y croire, par la raison qu'au moyen âge on y a cru. Elle ne peut se dispenser d'accepter l'héritage de ce temps de profonde ignorance[2].

» Pour nous, qui avons *la gloire* d'être protestants (*sic,* hélas!), nous plaçons le principe du progrès dans le christianisme, et nous refusons de croire à ces odieuses absurdités... »

Oh! oh! le progrès dans l'œuvre de Dieu! Monsieur Coquerel, y pensez-vous? Et puis, perfectionner l'œuvre de Dieu et ne point se croire infaillible, c'est trop de modestie, c'est un criant abus de modestie, en vérité!

Il est vrai que, pour que *vos églises* se crussent infaillibles, il faudrait qu'il leur fût *possible* de s'accorder entre elles... Babel est difficile à comprendre, pour qui sait entendre.

Cependant, des miracles et des merveilles s'accomplissent sous les yeux du public, sous le regard attentif de savants qui se lèvent pour les affirmer; et Vous, vous les niez intrépidement! Mais pourquoi donc, de grâce, si ce n'est parce qu'il vous plaît de les nier? Ne serait-il point de bon goût d'appuyer votre parole sur une raison tant soit peu raisonnable, en présence de tant de milliers de témoins, dont quelques-uns fort savants, protestants comme vous, et rapporteurs de faits prodigieux dont leur esprit et leurs sens furent frappés?

Les miracles, dites-vous, et le don de prophétie s'il existait, bouleverseraient la vie de l'homme et réduiraient à néant l'expérience. — La vie de l'homme était donc bouleversée pendant ce

[1] Même en admettant vos paroles, serait-il le seul démon? Lisez donc l'apôtre saint Paul (*Éphés.,* chap. VI.)

[2] L'ignorance du temps qui produisit la magnifique pléiade des docteurs dont la lumière éclaire encore le monde philosophique et religieux! Les saint Bonaventure, les saint Thomas, etc., etc., etc. On croit rêver en entendant de telles paroles!

long cours de miracles qu'il vous plaît d'admettre; pendant ces 4,000 ans, environ, qui commencent avec le serpent d'Éden et qui se terminent à la mort du Christ?

Je m'en revins tout abasourdi de cette logique de prêche, car je m'étais attendu à quelque chose. Ce fut tout, et je m'abstiens de signaler, de la part de l'orateur, un intrépide oubli de tous les textes hostiles à ses propositions. Mais, à titre de compensation, sans doute, il ne ménagea guère cette pauvre et caduque Église Romaine! qui verra tomber l'un après l'autre tous ses ennemis.

Comme je monologuais sur cette aigreur, moi qui connais parmi nos confrères dissidents tant de personnes de mœurs si douces, je me dis : Allons, et recommandons à l'orateur ce principe de progrès, qu'il vient de placer dans son christianisme. Évidemment, et pour le quart d'heure, il en a besoin.

C'est là ce que lui diront, de mille façons différentes, les ministres ses confrères, protestants de mille sectes; ceux dont j'ai loué *le concert insolite* sur la question brûlante et banale des Esprits.

Le journal spiritualiste *le Progress of New-York*, dans son numéro du 4 juin 1853, rapporte une évocation de l'esprit de l'illustre John C. Calhoun. — Le lecteur retrouvera dans cette curieuse fantasmagorie une partie des faits que M. D. de Richemont rapporte dans sa brochure le *Mystère de la danse des tables*, et une partie de ceux que je rapporte moi-même dans cet opuscule.

Le livre intitulé *Spiritualism*, écrit par le grand juge Edmunds, par le docteur G. Dexter et par Nat. Talmadge, ancien sénateur et gouverneur du Wisconsin, est d'un très-grand intérêt dans la question des Esprits. Il reproduit, mais avec une habileté plus consommée, les inspirations de M. Cahagnet, écrites en grande partie sous la dictée de ses extatiques. Nous y voyons le bras de médiums invinciblement obligés d'écrire sous l'impulsion des Esprits, et quelquefois dans des langues que ces mêmes médiums ne savent ni ne comprennent.

De temps en temps aussi, la plume se dresse sans que per-

sonne y touche; elle écrit seule, et les plus singuliers phénomènes d'apparitions se manifestent. Observons bien que le but de ces longues dissertations des Esprits est toujours le même: saper les bases du catholicisme, le supplanter par une morale creuse, mais attrayante, insidieuse, et, en définitive, infernale.

La partie la plus curieuse de cet ouvrage commence à la page 443.

NOTE SE RAPPORTANT AU CHAPITRE XVIII.

Je remplirais facilement un volume d'exemples bien constatés de manifestations spirites, surtout de celles qui s'opérèrent *par l'entremise des tables*, et j'en sais de tout autrement effrayantes que celles-ci. Mais je ne puis ni livrer au public toutes mes autorités, ni tout dire. Je veux cependant rapporter, *sous forme d'avertissement*, un fait de quelque importance.

Chez une personne placée dans une position sociale éminente, une table rendait de fréquents oracles... Elle se plaisait à converser... Elle était une âme souffrante, une âme dolente; et comment la justice de Dieu eût-elle pu la ménager?

Du vivant de son corps, elle avait commis un acte de la plus insoutenable improbité. Rien ne manquait à l'accusation que cette âme repentie portait contre elle-même; elle rapportait le siècle et l'année de son crime, elle en précisait la date, elle disait le lieu même où l'acte coupable s'était accompli!

Un peu plus tard, cependant, la même table, commençant à se donner pour un démon, refusa de répondre aux questions importantes qui lui étaient adressées, à moins que l'on ne consentît à s'engager avec elle *par un pacte ;* et de quoi s'agissait-il dans ce pacte?... De peu de chose en vérité : de lui livrer son âme!...

Mais, en définitive, qui donc es-tu? lui disait la personne qui l'interrogeait. — Je suis le démon! — Et que me veux-tu? — T'avoir!...

—Va, dit ailleurs l'Esprit de la table; cesse de travailler, cesse de peiner, je suis là toute prête à t'aider, à te soutenir, écoute mes paroles, accepte mes conseils; y es-tu? que t'en semble?

Laisse en paix ta sotte conscience; déjà n'as-tu pas gagné quelque chose à me croire? Et puisque je t'aide, il faut me payer de retour; je me donne à toi... du courage, allons, il faut te donner à moi! Que dis-je? tu viens d'accepter mon secours, bravo; rien ne te reste à faire, et, je te le déclare, tu m'appartiens... Cesse de craindre, et prends quelque confiance en moi!

— Mais tu n'as point toujours parlé de la sorte, Esprit menteur et jaloux! Tu souffrais, tu prétendais souffrir; tu te donnais pour une âme, et tu parlais en pénitent, en enfant de l'Église du Christ. Tu désirais nos prières, tu sollicitais le saint sacrifice de la messe pour obtenir la paix et le bonheur!

— Bon! ne fallait-il point d'abord parler votre langage? Et c'est afin de ne point trop brusquement vous offusquer que je cheminais en apparence dans l'ornière de vos préjugés catholiques. Si j'ai menti, c'est pour votre bien; je veux dire vrai maintenant... Le purgatoire n'est point...— Et l'enfer? — L'enfer est moins encore! — Quel est donc le lieu de l'éternelle justice, quel est le lieu de l'éternelle miséricorde? — L'un est le ciel, et l'autre.... est le ciel encore! — Le criminel et l'innocent éprouveront donc à jamais le même sort? Nulle différence n'est donc, après la mort, entre la victime et le bourreau? — Non, sans doute, cela vous étonne ici-bas! mais, en vérité, la différence est nulle. — Et quel est donc le nom du Dieu de ce monde et de ce ciel? — *Fatalité.*

En vérité, qu'eussent dit de plus les Esprits dont les oracles asservissaient le monde sous le règne humiliant du paganisme?...

... Vraiment dignes des dieux de la dernière époque de cette corruption universelle, les Esprits qui, dans les manifestations modernes, se transforment fréquemment en anges de lumière, n'ont épargné, ni du côté des mœurs, ni du côté de la religion, les plus détestables conseils. Tantot, et selon l'occasion, leur langage devient libre, provoquant, lascif, leurs sollicitations impures et quelquefois infâmes; tantôt s'attaquant à la religion, *après lui avoir rendu d'hypocrites hommages*, ils ébranlent la foi, ils encouragent l'incrédulité, ils exaltent l'impiété! Que dire? leurs paroles de séduction, leurs mensongères promesses ont semblé prêtes quelquefois à dépasser les limites du fabuleux, si peu que l'on parût se prêter à former un pacte avec eux, au prix de quelque épouvantable sacrilége...

Voilà ce qui s'est passé déjà dans un petit nombre de maisons que nous pourrions citer; voilà ce qui se répète aujourd'hui sous une prodigieuse variété de formes, partout où la témérité répond aux avances des Esprits malins, partout où d'imprudentes provocations engagent, excitent ces agents à se livrer à leurs dangereux ébats.

Se donner, se vendre à eux par le sacrilége, c'est là ce que les sorciers de quelques-unes de nos campagnes appellent, aujourd'hui même et par tradition, se procurer une délivrance.

Mais *cette délivrance de la rédemption* s'obtient encore, quoiqu'à un moindre degré, par les actes pratiques d'une mauvaise passion. Peut-être même pouvons-nous l'acquérir à moins de frais par le pur et simple acquiescement à des actes assez indifférents en apparence, et auxquels ces rusés agents de perdition emploient tout leur art à nous solliciter. Enfin, et pour se trouver beaucoup plus sérieusement engagés avec ces Esprits qu'on ne se le figure, il suffit, je ne dis point de leur demander, mais d'accepter de leur part quelque faveur. J'en pourrais dire, mais j'en dois taire un bien frappant exemple; et la très-chrétienne personne qui s'était rendue coupable de cette imprudence avait cru, avait espéré du moins ne se permettre qu'un acte assez innocent. Elle eut le temps et le courage de reculer!

Ce que nous devons faire observer, c'est que le démon paraît quelquefois bien inoffensif, bien amusant, bien doux, et, disons le mot, bien bête! C'est alors que nous levons les épaules et que nous rions de cet ennemi prétendu, que l'Église nous représente comme si terrible et d'une si insigne habileté, comme nous épiant sans cesse, comme appliqué de nuit et de jour à nous surprendre. Croyons-le bien, pourtant, l'Église est douée d'une haute sagesse, et son expérience est consommée! Elle sait notre incurie, notre insouciance; et l'*inimaginable* légèreté de notre humeur lui est connue. Que ses paroles redoublent donc notre vigilance! Moins le chasseur d'âmes montre sa force, plus il dérobe son savoir-faire, mieux son filet se cache, et certes, plus le danger doit être grand!

On ne le dira jamais assez: tout commerce, toute relation *quelconque* avec les Esprits, est une sorte de pacte, c'est un pacte implicite... Et *toute attention* à leurs avances, je dirais presque à leurs menées, est comme le commencement de ce pacte. Les

exceptions à ce principe doivent être et sont, je le pense, fort rares; mais tout *caractère* me manque pour parler avec autorité.

Simple vedette, je jette un cri d'alarme!

Égalité, mot incompris, note se rapportant à la page 386.

Liberté, égalité, fraternité. J'arborai, je proclame encore, cette devise prise dans son sens évangélique et tout chrétien. Je la proclame même, lorsqu'il s'agira de l'égalité devant la loi, mais avec plus de réserve et moins d'aplomb, parce que, dans la pratique, cette égalité n'est que trop souvent brutale, inique[1] et choquante, parce que, si le mot vrai dès une haute antiquité n'a point par trop vieilli : les lois sont des toiles d'araignée que les grosses mouches traversent, mais où le moucheron se trouve arrêté; parce qu'enfin, si même il me plaît de tenir pour inébranlable et infatigable l'impartialité de tout juge en ce monde, — et c'est beaucoup dire! — je me demande si l'homme dont la bourse est la verve et la joie d'un avocat de premier ordre ne sera que l'égal, devant une loi, devant un jury quelconque, de l'homme que la pénurie réduit à se contenter de l'avocat de bas étage ou du défenseur imposé d'office?...

Et je dirai gare aux fléaux que recouvrent ces deux mots : égalité, liberté! Gare! et donnons-nous la peine de faire connaissance avec celui que le siècle des révolutions fête [et glorifie par-dessus tout autre : égalité!

L'égalité des hommes est-elle une réalité? n'est-elle qu'un rêve, un fatigant cauchemar? Ayons un coup d'œil pour ce problème.

Dieu s'élève à de telles sublimités au-dessus des plus excessives hauteurs, qu'à ses yeux tout être nous paraît devoir sembler égal à tout autre. Et pourtant il n'en sera jamais ainsi; car les yeux de Dieu voient en chaque chose de ce monde ce qui est en elle, et sans que rien échappe à leur vue; ils découvrent donc en chaque objet ce que Dieu même y a créé : l'inégalité. Mais alors en quoi serait-il vrai de dire que les hommes sont égaux devant Dieu? — Ils sont égaux en ce sens qu'il les a tirés d'une même chair, qu'il est également leur créateur et leur père, qu'ils sont également ses créatures et ses fils, soumis à une même loi d'où sortiront des peines égales, non point comme ici-bas contre *les mêmes* infractions, mais contre des infractions équi-

[1] Et l'égalité qui est inique, *non æqua,* c'est une égalité qui n'est point égale!

valentes. Car le père commun traite ses fils, inégalement enrichis par lui des trésors de ses dons, avec un égal exercice de justice et de bonté. Ainsi devra les traiter tout pouvoir représentant la Divinité sur la terre, pouvoir de prince ou pouvoir de père.

De même encore, à l'aide d'une *fiction* souvent utile au gouvernement des hommes, mais quelquefois nuisible et fatale parce qu'elle est sotte et abusive[1], la loi attache à des titres communs, celui de frère ou de citoyen, par exemple, des droits égaux. En ce sens donc, et lorsqu'il n'aura rien de forcé, d'excessif, le politique chrétien peut arborer sur son drapeau le mot égalité entre ces deux autres : *liberté,* qu'il importe si fortement de distinguer de licence, et *fraternité.*

Car, pour le chrétien qui croit au récit divin de Moïse, tout homme est un égal, je veux dire un frère, parce que tout homme, fils d'Ève et d'Adam, appartient à une même famille, et, je le répète, est issu d'une même chair. Quiconque, au contraire, reniant la révélation, admet la diversité des races humaines, doit, s'il est conséquent, repousser l'égalité comme un mensonge, et s'il appelle tout homme son frère, il ment à sa conscience, parce qu'il ment à sa science!

Et, pourtant, l'égalité n'est-elle point dans la nature? ne la trouvons-nous point quelque part en ce monde; et mieux encore, ne la rencontrons-nous point à chaque pas? — Non! brutalement non; et c'est précisément tout le contraire.

Cherchant de sang-froid l'égalité, je regardai de bas en haut, de droite à gauche, devant et derrière ma face; et marchant sans cesse, je ne la rencontrai nulle part.

J'essayai, j'essaye vainement de découvrir un homme, une bête, une plante, une chose qui jamais soit l'égale de son semblable! Cet homme que je prends au hasard est plus ou moins grand, plus ou moins fort, plus ou moins puissant, plus ou moins intelligent, plus ou moins savant, plus ou moins vertueux que celui qui lui ressemble le plus, en quelque temps, en quelque lieu que je me transporte et que je fixe ma pensée. — Même ou autre énumération de qualités chez cette bête, chez cette plante, chez cette chose, chez cet être, motivera même affirmation, si nous le comparons avec son semblable. Vous et moi, qui que nous soyons, quoi que nous soyons, nous nous ressemblons peut-être et d'une manière frappante; mais l'un de nous n'est point exactement l'égal de l'autre. Vous me primez ou je vous prime.

Combien même sont rares les similitudes, les ressemblances, que l'œil risque de confondre avec l'égalité! et comment pourraient nuire sérieusement à la vérité que je soutiens des apparences qui ne sont que superficielles? Est-ce que, par exemple, deux gouttes d'eau, si

[1] Lire M. le Play, *la Réforme sociale en France*, 1864, Plon, *livre hors ligne!*

trompeuses dans leur ressemblance, ne se distinguent point l'une de l'autre par le nombre ou la disposition de leurs atomes?

Disons mieux, et nous plaçant sur le domaine extrême de l'exactitude mathématique, maintenons que deux triangles égaux ne peuvent exister *en figure*, c'est-à-dire *en tant qu'image* d'un type idéal. Non; la figure de l'un de ces triangles ne sera jamais l'égale parfaite, *et point à point*, de l'autre. — L'homme de bon goût, l'homme *pratique* et qui sait la vie, est donc l'homme des différences et des nuances; il en admet plus qu'il n'en découvre, et ce savoir est une science! Il n'est point l'homme de l'égalité partout et quand même; il ne donne point pour enseigne à ses croyances le niveau du franc-maçon ou du terroriste. Il ne croit point à l'égalité qui se hurle. Il n'a foi qu'à cette égalité dans la justice et la bonté de Dieu, dont la rectitude de tout pouvoir avide de représenter ici-bas la Providence s'essaye à nous faire pressentir la mesure.

L'égalité que salue le vulgaire reste pour moi ce principe et ce cri de rivalités et de haines que jette outrageusement à la face de son prochain quiconque, n'ayant ni le courage ni la force de sortir de son infériorité, aspire à s'élever au niveau de celui qu'il jalouse, ou plutôt à le primer. L'égalité ? — Non; je n'ai pu la rencontrer sur la terre. Elle fuit jusqu'au toit hospitalier du chrétien, et se garde de l'habiter. Car jamais cet homme pacifique et humble ne se laisse comparer à son plus semblable. Il se dit, et se croit plus inférieur à cet égal apparent que sa bouche même ne l'exprime...

En vérité, je ne sache point, et je ne crois pas, qu'un homme de bon sens existe qui soit du reste assez singulièrement conformé pour se juger avec sincérité l'égal d'un autre!

Vous, philosophe humanitaire, et vous, bruyant champion du haut libéralisme, voyons : tiendriez-vous par hasard pour votre égal votre nègre, votre valet, votre ouvrier, ce professeur, cet artiste, qui peut-être vous méprise, mais dont votre or paye le crayon, la couleur ou la voix ? Et je ne vous montre du doigt ni ce pauvre, ni ce mendiant! —Vous les tenez pour vos égaux, nous dites-vous. Mais pourquoi donc,— et d'habitude, — ne point rendre à ces égaux leur salut ? pourquoi ne le rendre qu'à peine ? pourquoi le rendre si mal ? pourquoi vos salons leur sont-ils fermés ? pourquoi votre table ne leur est-elle ouverte ? Pourquoi, si quelque flot doré ne dépose son limon sur leur vêtement et ne rachète soudain leur indignité, repousser, à titre d'insulte, l'alliance qui mêle votre sang au leur? Pourquoi ne vous rapprocher de ces pairs qu'autant que le réclame le besoin d'un service ou d'une popularité qui vous grandit? Pourquoi vos paroles de dédain, loin de l'oreille de ces gens, à qui votre main fit l'honneur de serrer la leur ? Politesses accidentelles, prévenances qui vous sont nauséa-

bondes, et dont vous possédez un certain art de vous disculper dès que votre but vous semble atteint !

C'est que rien n'est moins sincère, rien n'est moins dans l'esprit ou dans le cœur de l'homme, rien n'est plus contraire à sa nature, rien donc n'entre moins dans la pratique de la vie, que ce dogme de l'égalité révolutionnaire, si différente de l'égalité chrétienne... Et vos obséquiosités plus ou moins rampantes devant vos supérieurs, ne sont-elles point la contre-preuve de mon dire ?

Égalité, trésor divin, je cours, ou plutôt je vole te chercher dans les demeures célestes ! J'y parviens ; je te demande, j'interroge les anges, et le premier signe de leur main est pour me montrer *au-dessous* du trône de Dieu le trône de leur reine, une femme, l'Immaculée, vers lequel leurs regards bienheureux *s'élèvent*.

Mais, qui donc êtes-vous, dis-je à la prodigieuse variété d'êtres radieux qui se succèdent et *s'échelonnent* dans les hauteurs incommensurables de la gloire ? Tour à tour, et selon l'ordre qui distingue leur puissance, j'entends jaillir ces noms pour réponses : Séraphins, Chérubins, Trônes, Dominations, Principautés, Puissances, Vertus, Archanges et Anges. Et déjà j'ai compté neuf chœurs, dont aucun n'est l'égal de l'autre.

Mais sans doute que, dans le sein de ces ordres tout fraternels et si distincts, règne entre les individus qui les composent la plus parfaite égalité ? — Non, — car chacune de ces hiérarchies se hiérarchise. Chacune a son prince, ses numéros successifs, son milieu, ses décroissances et son dernier. Des millions d'anges, ce qui équivaut à dire des millions de différences, portent donc à l'égalité, dans chacun de ces ordres, des millions de coups brutaux qui la repoussent et la détruisent.

Va-t-elle au moins descendre et s'arrêter au sein des élus ? Non vraiment ; car les élus de la cour céleste y prennent rang par degrés de mérite. D'éminents docteurs ont même prétendu que chaque trône laissé vacant dans le ciel par la chute d'un ange avait pour occupant ou destinataire un élu de la race humaine. Chacun de nous devrait donc occuper le trône que sa correspondance à la grâce lui aurait conquis, au sein des hiérarchies glorieuses, à titre de siége éternel.

Bannie de la terre et du ciel, l'égalité ne trouvera-t-elle refuge et asile que dans les régions de l'abîme ? Oh ! patience, et point encore ! Car, *aujourd'hui*, l'enfer a ses princes et ses dignitaires. Toute hiérarchie n'y est point effacée. Quelque ordre est nécessaire à *la milice* infernale. Mais après le jour éternellement adorable et terrible du jugement dernier, tout ordre [1] sera banni de cet abîme sans fond,

[1] Ubi nullus ordo. *Job*, x, 22.

toute autorité, *toute supériorité* s'y verra conspuée. Voilà ce qu'ont pensé, voilà ce qu'expriment de grands docteurs.

Si leur parole peint avec vérité ce suprême et effroyable désordre, cette mort de tout bien, cette révolution sans trêve et sans fin qui sera la vie des fils de la révolte ; si l'énervement de toute force dominante, si l'aplatissement de toute supériorité doit ramener dans ces abîmes du désespoir tout être qui les peuple sous un même niveau, que peut donc être, en définitive, l'égalité, cette malfaisante chimère d'ici-bas ?

Elle ne peut être que *le dernier* mot, que le dernier cri, que le dernier et éternel hurlement *du dernier* enfer !

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE TROISIÈME.

CE QUE SONT LES DÉMONS. ANTIQUITÉ PAÏENNE.

CHAPITRE QUATRIÈME.

QUELS SONT LES DÉMONS QUI NOUS APPARAISSENT?

CHAPITRE CINQUIÈME.

LES DÉMONS PEUVENT NOUS APPARAÎTRE SOUS DES FORMES DIVINES ET SOUS LA FORME D'AMES HUMAINES.

CHAPITRE SIXIÈME.

SCIENCE ET RUSES DES DÉMONS, LEURS ŒUVRES DE PRÉDILECTION, DANGERS, ETC.

CHAPITRE SEPTIÈME.

DES LIEUX QUE LES MAUVAIS ESPRITS INFESTENT.

CHAPITRE HUITIÈME.

ENSEIGNEMENTS ET PUISSANCE DÉMONIAQUES.

CHAPITRE NEUVIÈME.

LES DÉMONS ET LES ESPRITS PEUVENT-ILS NOUS DONNER LA MORT?

CHAPITRE DIXIÈME.

DISCERNER LES ESPRITS; UN MOT.

CHAPITRE ONZIÈME.

LES POSSESSIONS. — LES OBSESSIONS.

CHAPITRE DOUZIÈME.

ÉVOCATIONS.

CHAPITRE TREIZIÈME.

LES MÉDIUMS, MÉDIATEURS, VASES D'ÉLECTION, ETC.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

MAGIE, SURHUMAIN DIABOLIQUE, ET MIRACLES.

CHAPITRE QUINZIÈME.

LES SACREMENTS DU DIABLE.

CHAPITRE SEIZIÈME.

LE MAGNÉTISME.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

LES TABLES MAGNÉTIQUES OU ORACULAIRES. PHÉNOMÈNES NOUVEAUX VENUS, OU RESSUSCITÉS D'ENTRE LES MORTS.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

SUITE DU CHAPITRE PRÉCÉDENT. LES EXTATIQUES FEMMES OU TABLES. — FAITS ET DOCTRINES.

Première division.

Deuxième division.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

A QUELLE VARIÉTÉ D'ACTES LES ESPRITS QUE NOUS APPELONS DÉMONS SE LIVRENT CONTRE NOUS.

CHAPITRE VINGTIÈME.

SUITE. — LES CORPS DITS FLUIDIQUES, ET TOUT A L'HEURE ODILES.

CHAPITRE VINGT ET UNIÈME.

PLUS D'ESPRITS, SI CE N'EST CELUI DE LA MATIÈRE QUINTESSENCIÉE.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

SUITE. — LE DIEU OD, C'EST-A-DIRE LE DIEU FLUIDE ODILE, LEQUEL EST LE MÊME DIEU QUE LES FLUIDES ORACULAIRES DE L'ANTIQUITÉ.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

CONCLUSIONS PRATIQUES.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

CONCLUSION PROPHÉTIQUE, ET SANS PRÉTENTION QUELCONQUE A L'INFAILLIBILITÉ.

NOTES FINALES ET IMPORTANTES FORMANT APPENDICE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

En vente à la même Librairie :

La Magie au XIXe siècle, ses agents, ses vérités, ses mensonges, par le chevalier Gougenot des Mousseaux, nouvelle édit. — H. Plon. 1 vol. in-8°. 6 fr.

Les Médiateurs et les Moyens de la Magie. les Hallucinations et les Savants, le Fantôme humain et le Principe vital; par le chevalier Gougenot des Mousseaux. — H. Plon. 1 vol. in-8°. Prix. . . . . 6 fr.

Les Hauts Phénomènes de la Magie, précédés du Spiritisme antique (ayant un tiers au moins du volume consacré à l'étonnant et important sujet de l'incube et du succube); par le même. — H. Plon. 1 vol. in-8°. Prix. . . . 6 fr.

Ces ouvrages portent en tête des lettres de cardinaux, évêques, docteurs, adressées à l'auteur.

Dieu et les dieux, ou un Voyageur chrétien devant les objets des cultes anciens, les traditions et la fable; par le même. — Lagny frères, éditeurs, rue Mézières, 6, à Paris. 1 vol. in-8°.

Le premier ouvrage à paraître du chevalier Gougenot des Mousseaux est une grande et complète Étude des sabbats, annoncée dans ses livres antérieurs.

Les ouvrages du Chevalier Gougenot des Mousseaux étrangers à la magie ne se trouvent point chez M. Plon, qui néanmoins les procure.

Histoire de Nicole de Vervins, d'après les historiens contemporains et les témoins oculaires, ou le Triomphe du Saint Sacrement sur le Démon, à Laon, en 1566, accompagnée de deux brefs des Souverains Pontifes S. Pie V et Grégoire XIII, relatifs à la publication de ce miracle, et précédée d'une Lettre de M. le Chevalier Gougenot des Mousseaux, par l'abbé Roger, directeur au petit séminaire de Notre-Dame de Liesse. 1 vol. in-8°, orné d'un *fac-simile* d'une grande gravure du temps. Prix. . . . . 6 fr.

Des Esprits et de leurs manifestations, par le marquis de Mirville. 5 volumes grand in-8° et un appendice. Chaque volume séparément, 7 francs. L'ouvrage complet. . . . . 39 fr.

Les Bollandistes. Réimpression textuelle. — Paris, V. Palmé, rue St-Sulpice.

Histoire du Pérou et de sainte Rose de Lima (sainte Rose de Sainte-Marie), par M. le vicomte Th. de Bussierre. 1 vol. in-8°. Prix. . . 6 fr.

Études sur les possessions en général, et sur celle de Loudun en particulier, par l'abbé Leriche, prêtre du diocèse de Poitiers, précédées d'une lettre adressée à l'auteur par le T. R. P. Ventura de Raulica, ancien général de l'ordre des Théatins, examinateur des évêques et du clergé romain. 1 joli volume in-18 raisin. Prix. . . . . 2 fr.

De l'Inspiration des Camisards, recherches nouvelles sur les phénomènes extraordinaires observés parmi les protestants des Cévennes à la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle, pour servir à l'intelligence de certaines manifestations modernes, par Hippolyte Blanc; précédées d'une Lettre adressée à l'auteur par le T. R. P. Ventura de Raulica, ancien général de l'ordre des Théatins, examinateur des évêques et du clergé romain. 1 joli vol. in-18 raisin. Prix. . . . . 2 fr.

La Réforme sociale en France, déduite de l'observation comparée des peuples européens, par M. F. Le Play. — H. Plon. 1864. 2 vol. in-8°. 16 fr.

Au point de vue politique ou civil, j'appellerai presque ce livre le code de la civilisation, et, sans en adopter toutes les idées, je me permets de le recommander *de toutes mes forces* aux hommes qui ont le droit d'être ennemis des révolutions parce qu'ils sont amis de toutes les sages réformes. L'auteur m'est parfaitement inconnu. (Voir un mot sur ce livre, *Causerie*, p. VII.) G. des Mousseaux.

— Paris. Typographie de Henri Plon, rue Garancière, 8. —